Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

GRVER-01342
ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΒΕΡΟΙΑΣ
800
Κεφ. 424
Αριθ. είς
Εξ αγοράς Δωρεά
Χαρ. Παιδάς




Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δωρεά Ιωάννου Λαυδά

# HISTOIRE ROMAINE

## LIVRE XXXVII.

Le consul L. Cornélius Scipion, ayant pour lieutenant P. Scipion l'Africain (lequel avait promis de suivre son frère comme lieutenant si la Grèce lui était assignée comme province plutôt qu'à C. Lélius, qui semblait devoir l'emporter), se met en route pour aller faire la guerre à Antiochus, et, le premier de tous les généraux romains, passe en Asie. — Émilius Régillus, aidé des Rhodiens, défait la flotte royale près de Myonnèse. — Le fils de Scipion l'Africain, fait prisonnier par Antiochus, est renvoyé à son père. — Manilius Acilius Glabrion triomphe d'Antiochus, qu'il a chassé de la Grèce, et des Étoliens. — Antiochus est ensuite vaincu par L. Cornélius Scipion, avec l'aide du roi de Pergame, Eumène, fils d'Attale. La paix lui est accordée, à la condition qu'il abandonnera toutes les provinces situées en deçà du mont Taurus. — On agrandit le royaume d'Eumène, qui a aidé à vaincre Antiochus. — On accorde également quelques villes aux Rhodiens, qui ont aussi rendu des services. — Fondation d'une colonie à Bologne. — Émilius Régillus, qui avait vaincu sur mer les lieutenants d'Antiochus, rentre avec les honneurs d'un triomphe naval. — L. Cornélius Scipion, qui avait fini la guerre avec Antiochus, est appelé l'Asiatique, surnom qui l'égale à son frère.

I. Les consuls L. Cornélius Scipion et C. Lélius entrés en charge, l'affaire qui, après les choses de religion, passa la première au sénat fut celle des Étoliens. Leurs ambassadeurs pressaient, parce qu'ils n'avaient qu'une trêve de quelques jours; et ils étaient appuyés par T. Quinctius, alors de retour de Grèce. Les Étoliens montrèrent qu'ils comptaient plus sur la compassion du sénat que sur la jus-



Ap. Ε16 494

tice de leur cause. Ils eurent recours à la supplication, et, pour racheter leurs fautes récentes, invoquèrent leurs anciens services. Tant qu'ils restèrent dans l'assemblée, ils furent harcelés de questions par tous les sénateurs à la fois, qui cherchaient à leur arracher l'aveu de leurs fautes plutôt qu'à obtenir d'eux tel ou tel éclaircissement : dès qu'on les eut congédiés, ils furent l'occasion de violents débats. On avait pour eux plus de colère que de compassion; car on les haïssait moins comme des ennemis que comme une race indomptable et insociable. Après plusieurs jours de discussions, la paix ne fut ni accordée, ni refusée. On leur laissa le choix, ou de se remettre à la discrétion du sénat, ou de payer mille talents, et de n'avoir plus comme amis ou comme ennemis que ceux du peuple romain. Ils demandaient à ce qu'on spécifiât les points sur lesquels ils s'en remettraient au sénat; mais ils n'obtinrent aucune réponse catégorique. Congédiés sans que la paix eût été conclue, il leur fut enjoint de quitter Rome le jour même, et, sous quinze jours, l'Italie. On délibéra alors sur la répartition des provinces entre les consuls. Tous deux ambitionnaient la Grèce. Lélius avait une grande influence sur les sénateurs ; aussi, lorsque le sénat invita les consuls à tirer au sort leurs provinces ou à s'entendre à l'amiable, il dit que ce serait montrer plus de déférence pour les sénateurs de s'en remettre à leur décision au lieu de consulter le sort. Scipion commença par répondre qu'il réfléchirait sur ce qu'il devait faire; mais son frère, qu'il consulta en particulier, l'ayant engagé à s'en remettre avec confiance au sénat, il répondit à son collègue qu'il accepterait la décision des sénateurs. C'était un procédé sans précédent, ou dont les exemples remontaient si loin qu'on en avait perdu le souvenir : aussi le sénat s'attendait-il à de vifs débats, quand P. Scipion l'Africain déclara que « si l'on donnait à son frère L. Scipion la province de Grèce, il le suivrait en qualité de lieutenant. » Cette promesse, accueillie avec enthousiasme, trancha la question. On était curieux de voir quel serait le plus puissant auxiliaire, d'Annibal vaincu pour le roi Antiochus, ou de l'Africain vain-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

queur pour le consul et les légions romaines. Presque toutes les voix décernèrent la Grèce à Scipion et l'Italie à Lélius.

II. Les préteurs tirèrent ensuite leurs provinces au sort. L. Aurunculéius eut la juridiction des citoyens, Cn. Fulvius celle des étrangers, L. Émilius Régillus la flotte, P. Junius Brutus la Toscane, M. Tuccius l'Apulie et le Bruttium, C. Atinius la Sicile. Le consul envoyé en Grèce reçut, outre les deux légions que Manilius Acilius devait lui remettre, un supplément de trois mille fantassins et de cinq cents cavaliers romains, plus cinq mille fantassins et deux cents cavaliers pris parmi les alliés du nom latin. Le décret du sénat l'autorisait en outre, une fois arrivé dans sa province, à passer en Asie avec son armée, s'il le jugeait utile aux intérêts de la république. L'autre consul reçut toutes les nouvelles recrues, c'est-à-dire deux légions romaines, quinze mille fantassins et six cents cavaliers pris parmi les alliés du nom latin. Sur un message de Q. Minucius, annonçant qu'il avait tout terminé dans sa province et que tous les Liguriens étaient soumis, on lui envoya l'ordre de faire passer ses troupes dans le pays des Boïens et de les remettre au proconsul P. Cornélius. Du territoire pris aux Boïens par Cornélius vainqueur on fit revenir les légions urbaines levées l'année précédente, et on les donna au préteur M. Tuccius, avec quinze mille fantassins et six cents cavaliers des alliés du nom latin, pour garder l'Apulie et le Bruttium. A. Cornélius, préteur l'année précédente, qui avait commandé avec une armée dans le Bruttium, reçut l'ordre de faire passer ses légions en Étolie, si le consul le demandait, et de les remettre à Manilius Acilius, s'il voulait rester dans le pays. Dans le cas où Acilius préférerait revenir à Rome, A. Cornélius resterait avec son armée en Étolie. C. Atinius Labéon fut envoyé en Sicile pour y prendre l'armée de M. Émilius, et y joindre, s'il le jugeait à propos, un renfort de deux mille fantassins et de cent cavaliers qu'il lèverait dans la province même. P. Junius Brutus fut chargé de conduire en Toscane une armée nouvellement levée, composée d'une légion romaine, plus

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dix mille fantassins et quatre cents cavaliers pris parmi les alliés du nom latin. L. Émilius, à qui le sort avait donné le commandement de la flotte, devait recevoir de M. Junius, préteur l'année précédente, vingt galères avec leurs équipages, et lever lui-même mille soldats de marine et deux mille fantassins. Il partirait ensuite avec ces vaisseaux et ces troupes pour l'Asie, où C. Livius lui remettrait le commandement de la flotte. Les magistrats des deux Espagnes et de la Sardaigne furent prorogés pour un an, avec les mêmes armées. Cette année, on leva en Sicile et en Sardaigne une double dîme de blé. Tout le blé de la Sicile fut dirigé sur l'Étolie pour les besoins de l'armée ; celui de Sardaigne fut porté, partie à Rome, partie en Étolie comme celui de Sicile.

III. Avant le départ des consuls pour leurs provinces, on voulut que les prodiges fussent expiés par les pontifes. A Rome, la foudre avait frappé le temple de Junon Lucine, et endommagé le faîte et les portes. A Pouzzoles, elle avait frappé en plusieurs endroits le mur et la porte, et tué deux hommes. A Nursie, un orage avait éclaté par un ciel serein, et, là aussi, deux hommes de condition libre avaient été foudroyés. Les Tusculans annonçaient qu'il avait plu de la terre, et les Réatins qu'une mule avait mis bas sur leur territoire. On fit les cérémonies expiatoires, puis on recommença les féeries latines, parce qu'on n'avait pas donné aux Laurentins la portion des victimes qui devait leur revenir. A ce propos, on fit également des prières publiques, et les décemvirs, les livres Sibyllins consultés, désignèrent les dieux auxquels on offrirait des sacrifices. On employa pour ces sacrifices dix jeunes garçons et dix jeunes filles, de condition libre, ayant leur père et leur mère, et les décemvirs immolèrent, la nuit, des victimes encore à la mamelle. Avant de partir, P. Cornélius Scipion l'Africain éleva un arc de triomphe au Capitole, en face de la rue par où l'on y monte : la façade en était décorée de sept statues dorées et de deux chevaux ; devant étaient deux bassins de marbre. Vers cette époque arrivèrent à Rome, conduits par deux cohortes

qu'avait détachées Manilius Acilius, quarante-trois des principaux Étoliens, et, dans le nombre, Damocrite et son frère. On les jeta dans les carrières. Le consul L. Cornélius renvoya les deux cohortes rejoindre l'armée. Des députés envoyés par Ptolémée et Cléopâtre, alors sur le trône d'Égypte, vinrent féliciter les Romains de ce que le consul M. Acilius avait expulsé de la Grèce le roi Antiochus; ils les exhortèrent en même temps à faire passer une armée en Asie : « Non-seulement en Asie, disaient-ils, mais en Syrie, la consternation était au comble, et les rois d'Égypte étaient prêts à fournir tout ce que demanderait le sénat. » Le sénat fit remercier les deux souverains, et fit présent de quatre mille as à chaque ambassadeur.

IV. Après avoir terminé tout ce qu'il avait à faire dans Rome, le consul L. Cornélius proclama dans l'assemblée que, pour les soldats levés par lui, et pour ceux qui servaient dans le Bruttium, sous le propréteur A. Cornélius, le rendez-vous était fixé à Brindes, pour les ides de juillet. Il chargea en même temps trois lieutenants, Sex. Digitius, L. Apustius et C. Fabricius Luscinus de réunir à Brindes tous les vaisseaux de la côte. Tous les préparatifs terminés, il sortit de Rome en habits de guerre. A peine était-il hors de la ville, qu'environ cinq mille volontaires, tant Romains qu'alliés, qui avaient fait tout leur temps de service sous les ordres de P. l'Africain, se présentèrent à lui et se firent enrôler. Vers l'époque où le consul partait pour la guerre pendant les jeux Apollinaires, et cinq jours avant les ides de juillet, il y eut, par un ciel serein, éclipse de lumière, la lune passant alors sous le disque du soleil. L. Émilius Régillus, chargé du commandement de la flotte, partit vers le même temps. L. Aurunculéius fut chargé par le sénat de faire construire trente quinquérèmes et vingt trirèmes; car le bruit s'était répandu qu'Antiochus, depuis sa défaite sur mer, équipait une flotte encore plus considérable. Les Étoliens, en apprenant par leurs députés revenus de Rome qu'il n'y avait pour eux aucun espoir de paix, ne s'inquiétèrent plus nullement des dévastations portées par les

Achéens sur toute la partie de leurs côtes qui regarde le Péloponèse ; mais, oubliant le dommage pour ne songer qu'au danger, ils allèrent occuper le mont Corax, afin de fermer tout passage aux Romains. En effet, ils ne doutaient pas que ceux-ci ne revinssent assiéger Naupacte au commencement du printemps. Acilius, connaissant leur attente, crut mieux faire de frapper un coup imprévu et d'assiéger Lamia. Lamia avait été, en effet, presque réduite par Philippe, et il pensait, en tombant à l'improviste, l'emporter par surprise. Quittant Élatie, il vint camper sur le territoire ennemi, à peu de distance du Sperchius : il se remit en marche la nuit, et, au point du jour, attaqua les murailles sur tous les points à la fois.

V. Comme dans toute attaque inattendue, la confusion et l'effroi des assiégés furent au comble. Cependant, ils montrèrent plus de résolution qu'on n'aurait pu le croire en un danger si imprévu. Les hommes combattaient du haut des murs, et les femmes leur apportaient des pierres et des projectiles de toute sorte; aussi, quoiqu'on eût dressé des échelles sur bien des points, la ville ne fut pas prise ce jour-là. Acilius fit sonner la retraite et ramena ses troupes au camp vers le milieu du jour. Quand elles eurent pris du repos et de la nourriture, il fit prévenir, avant de congédier son conseil, qu'on se tînt prêt et sous les armes le lendemain avant le lever du soleil : il ne les ramènerait point que la ville n'eût été prise. A la même heure que la veille, il fit donner l'assaut sur plus de points encore. Cette fois, les forces, les munitions, et plus encore le courage des assiégés s'épuisa, et la ville fut prise en quelques heures. Le butin fut en partie vendu, en partie distribué aux soldats; puis, Acilius tint conseil pour décider ce qu'on ferait ensuite. Personne ne fut d'avis de marcher sur Naupacte, puisque les Étoliens occupaient le défilé de Corax. Mais, pour ne pas perdre le temps de la campagne et pour ne pas laisser, par indolence, les Étoliens jouir d'une paix que leur refusait le sénat, Acilius se décida à assiéger Amphisse. Parti d'Héraclée, il conduisit ses troupes par l'Œta.

Une fois sous les murs de la ville, il ne tenta point un assaut général, comme à Lamia, mais il entreprit un siége en règle, et fit avancer les béliers sur plusieurs points à la fois. En voyant leurs murailles ainsi ébranlées, les assiégés comprirent qu'ils ne pouvaient rien préparer ni imaginer contre de pareils moyens ; aussi mirent-ils tout leur espoir dans leurs armes et leur audace. Par de fréquentes sorties, ils inquiétaient, et les postes ennemis, et ceux qui s'occupaient des travaux et des machines.

VI. Cependant on avait déjà fait de nombreuses brèches, quand le consul apprit que son successeur avait débarqué ses troupes à Apollonie, et s'avançait par l'Épire et la Thessalie. Il venait, en effet, avec treize mille fantassins et cinq cents cavaliers. Arrivé au golfe Maliaque, il envoya sommer les habitants d'Hypate de se rendre; mais il lui fut répondu qu'on ne ferait rien que sur un décret de l'assemblée générale des Étoliens. Pour ne pas s'arrêter au siége d'Hypate lorsque Amphisse n'était pas encore réduite, il fit prendre les devants à son frère, et marcha sur Amphisse. A l'arrivée des Scipion, les habitants abandonnèrent la ville, qui était presque complétement démantelée, et se retirèrent tous, armés ou non, dans la citadelle qu'ils croyaient imprenable. Le consul vint camper à dix milles environ de la ville. C'est là que vinrent le trouver, en intercédant pour les Étoliens, les ambassadeurs athéniens, après s'être adressés d'abord à P. Scipion, comme il a été dit. L'Africain leur fit une réponse plus conciliante. Comme il cherchait un prétexte honorable pour abandonner la guerre d'Étolie et marcher contre l'Asie et Antiochus, il avait invité les Athéniens à inspirer le désir de la paix, non-seulement aux Romains, mais aux Étoliens même. Sur le conseil des Athéniens, une nombreuse députation d'Étoliens s'empressa de quitter Hypate. L'Africain, auquel elle s'adressa d'abord, les confirma dans l'espérance d'obtenir la paix, en leur rappelant « qu'en Espagne d'abord, puis en Afrique, nombre de nations et de peuplades s'étaient remises à sa foi, et que partout il avait laissé encore plus de preuves de sa clémence et de sa bonté

que de sa valeur militaire.» Tout paraissait donc arrangé, quand le consul, auquel ils s'adressèrent, leur fit la même réponse par laquelle le sénat les avait congédiés. Ce fut un nouveau coup pour les ambassadeurs étoliens, forcés de renoncer à l'espoir que leur avait donné l'exhortation des Athéniens et la réponse bienveillante de Scipion l'Africain. Ils déclarèrent qu'ils voulaient en référer à leurs concitoyens.

VII. Ils retournèrent à Hypate, où l'embarras fut grand : en effet, donner mille talents était chose impossible ; et se livrer à discrétion, c'était s'exposer à ce qu'on exerçât des rigueurs sur les personnes. On renvoya donc les mêmes députés vers le consul et vers Scipion l'Africain, demander que, si l'on voulait réellement donner la paix, et non pas abuser des malheureux par une espérance illusoire, on remît une partie de la somme exigée, ou qu'on garantît les personnes de toute violence. Mais le consul demeura inflexible, et la députation revint sans avoir rien obtenu. Les Étoliens, découragés par tant de refus, se lamentaient stérilement sur leur sort, quand les députés athéniens, conduits par Échédème, vinrent leur rendre quelque espoir, en les engageant à demander une trêve de six mois pour envoyer une ambassade à Rome. « Un délai ne devait rien ajouter à leurs malheurs présents, qui étaient au comble, et ne pouvait, pour plusieurs raisons, y apporter que quelque adoucissement. » Sur le conseil d'Échédème, on envoya encore les mêmes députés. Ils s'adressèrent d'abord à P. Scipion, qui leur fit obtenir du consul la trêve qu'ils demandaient. En conséquence, le siége d'Amphisse fut levé, et Manilius Acilius, après avoir remis son armée au consul, quitta la province. Le consul, laissant Amphisse, se dirigea vers la Thessalie, afin de passer en Asie en traversant la Macédoine et la Thrace. L'Africain dit alors à son frère : « La route que tu prends, L. Scipion, je la prendrais également ; cependant, tout le succès dépend des dispositions de Philippe. S'il nous est fidèle, sécurité, vivres, ressources et provisions nécessaires à une armée dans une longue marche,

il nous assurera tout; s'il nous trahit, la Thrace ne nous offrira que périls. Il me semblerait donc sage de sonder avant tout les intentions du roi. Le meilleur moyen serait qu'un envoyé, arrivant à l'improviste, le surprît avant qu'il eût pu rien déguiser. » On choisit pour cette mission T. Sempronius Gracchus, de beaucoup le plus actif de tous les jeunes Romains. Grâce à de nombreux relais, il fit le trajet avec une rapidité presque incroyable, et, en trois jours, arriva d'Amphisse à Pella. Il trouva le roi à table et déjà échauffé par le vin. Cette preuve d'insouciance écarta tout soupçon de desseins ennemis. Le roi fit à l'envoyé l'accueil le plus affable, et, le lendemain, il lui fit voir d'abondants convois préparés pour l'armée romaine, des ponts jetés sur les fleuves, et les chemins aplanis à tous les endroits difficiles. Gracchus revint avec la même rapidité rapporter ces détails au consul, qu'il trouva à Thaumacie. La perspective et l'assurance de trouver tout préparé en Macédoine fit que l'armée se mit en route avec joie et confiance. Philippe accueillit les Scipion et les traita durant leur séjour avec une magnificence royale. Il montra un savoir-faire et un savoir-vivre dont fut fort touché l'Africain, qui, distingué de toute manière, aimait l'élégance sans ostentation. Après avoir traversé non-seulement la Macédoine, mais la Thrace, en compagnie de Philippe qui disposait tout, les Scipion arrivèrent sur les bords de l'Hellespont.

VIII. Depuis la bataille navale de Corcyre, Antiochus avait eu à lui tout l'hiver pour disposer ses forces de terre et de mer; mais il s'était surtout occupé de réparer sa flotte, de crainte que la mer ne lui fût complétement enlevée. Il se disait « qu'il avait été vaincu en l'absence de la flotte rhodienne; mais que, devant avoir de plus contre lui cette flotte, qui se garderait bien de manquer une seconde fois, il lui fallait un nombre immense de vaisseaux pour égaler en nombre et en forces l'ennemi. » Il avait donc envoyé Annibal en Syrie pour faire venir les vaisseaux phéniciens, et ordonné à Polyxénidas de réparer les navires fatigués et d'en construire de nouveaux avec d'autant plus d'activité

qu'il avait été moins heureux dans la lutte. Pour lui, il passa l'hiver en Phrygie, faisant venir de tous côtés des troupes auxiliaires. Il en avait fait demander jusqu'en Gallo-Grèce. Ce peuple était alors plus belliqueux qu'aujourd'hui, et le courage des Gaulois ses ancêtres n'avait point encore dégénéré en lui. Il avait laissé dans l'Éolide son fils Séleucus avec une armée, pour contenir dans le devoir les villes de la côte, que cherchaient à détacher de lui Eumène, du côté de Pergame, et les Romains, du côté de Phocée et d'Érythrée. La flotte romaine, comme on l'a dit, hivernait à Canes. Vers le milieu de l'hiver, le roi Eumène s'y rendit avec deux mille fantassins et cent cavaliers, annonçant qu'il y avait beaucoup de butin à faire sur le territoire ennemi, aux environs de Thyatire. Livius, sur son conseil, lui confia cinq mille soldats, qui, quelques jours après, revenaient avec un butin immense.

IX. Cependant une sédition avait éclaté à Phocée, grâce à quelques meneurs qui essayaient de ramener à Antiochus la multitude. On se plaignait d'ailleurs de l'hivernage de la flotte, du tribut de cinq cents toges et de cinq cents tuniques, et enfin de la disette de blé, disette qui força les navires et la garnison romaine à s'éloigner. Dès ce moment, le parti d'Antiochus travailla l'esprit du peuple en toute sécurité. Vainement, le sénat et l'aristocratie voulaient que l'on restât fidèle à l'alliance de Rome, les conseils de défection avaient plus d'influence sur le peuple. Les Rhodiens, pour se faire pardonner leur retard dans la campagne précédente, s'empressèrent d'envoyer, dès l'équinoxe du printemps, le même Pausistrate avec une flotte de trente-six bâtiments. Déjà alors Livius, parti de Canes avec trente vaisseaux et sept quadrirèmes amenées par le roi Eumène, se dirigeait vers l'Hellespont, afin de tout préparer pour le passage de l'armée, qu'il présumait devoir arriver par terre. Il relâcha d'abord au port appelé port des Achéens; de là, il monta à Ilium, où il offrit un sacrifice à Minerve, et où il reçut avec bienveillance les députations d'Éléonte, de Dardane et de Rhétée, villes voisines qui voulaient se placer

sous sa protection. Il alla ensuite à l'entrée de l'Hellespont, et laissant dix vaisseaux en station devant Abydos, il passa en Europe avec le reste de la flotte, pour faire le siége de Sestos. Déjà ils étaient au pied des murs, lorsqu'aux portes apparut, avec ses ornements sacerdotaux, le cortége tumultueux des prêtres de Cybèle. Ils venaient, disaient-ils, par ordre de la mère des dieux, supplier les Romains d'épargner les murs et la ville. On ne fit aucun mal à ces prêtres; et bientôt, le sénat tout entier, avec les magistrats, vint livrer la ville. La flotte retourna alors vers Abydos. Là, on sonda d'abord les dispositions des habitants; mais comme leurs réponses rendaient toute conciliation impossible, on se disposa à faire le siége.

X. Tandis que ces événements se passaient dans l'Hellespont, Polyxénidas, exilé rhodien chargé du commandement de la flotte royale, avait appris que celle de ses compatriotes était en mer, et que Pausistrate, qui en était le commandant, avait prononcé publiquement contre lui quelques paroles injurieuses et méprisantes. Il avait donc conçu contre ce Pausistrate une haine toute personnelle. Nuit et jour, il ne songeait qu'au moyen de répondre à ces forfanteries par des faits. A cet effet, il fit dire à Pausistrate par un émissaire connu de lui que « si Pausistrate et Polyxénidas veulent s'entendre, Polyxénidas peut rendre un grand service à Pausistrate et aux Rhodiens, et, de son côté, Pausistrate peut faire rentrer Polyxénidas dans sa patrie. » Étrangement surpris, Pausistrate demande comment un tel résultat est possible, et engage sa parole, soit de s'associer au projet qu'on va lui proposer, soit de le tenir secret. Alors l'envoyé lui déclare « que Polyxénidas lui livrera la flotte royale tout entière, ou, du moins, la plus grande partie, et que, pour prix d'un si grand service, il ne demande qu'à rentrer dans sa patrie. » Une si grave proposition ne pouvait être ni accueillie, ni rejetée à la légère. Pausistrate gagna donc Panorme, ville des Samiens, et s'y arrêta pour examiner le projet en question. Il y eut de nombreux échanges de messages; mais Pausistrate se montra

incrédule jusqu'au jour où Polyxénidas, en présence de son envoyé, écrivit « qu'il ferait tout ce qu'il avait promis, » et lui envoya ce papier cacheté. Il y vit une garantie qui lui répondait de la trahison. Était-il croyable, en effet, qu'un homme au service d'un roi, fournit contre lui-même des preuves écrites de sa propre main ? Dès lors, on concerta le plan de la prétendue trahison. Polyxénidas s'engageait à négliger tous les préparatifs, à tenir la flotte dégarnie de rameurs et de soldats, à mettre au chantier un certain nombre de vaisseaux sous prétexte de les réparer, à en envoyer un certain nombre dans les ports voisins ; enfin à n'en avoir que très-peu en rade devant Éphèse, de sorte que, s'il fallait sortir, la lutte fût complétement inégale. » Cette négligence que Polyxénidas promettait de montrer pour sa flotte, Pausistrate la montra aussitôt pour la sienne. Il en envoya une partie à Halicarnasse, pour en rapporter des vivres, une partie à Samos. Pour lui, il resta à Panorme, afin d'être prêt pour l'attaque au premier signal donné par le traître. Polyxénidas, par ses ruses, l'entretint dans son erreur. Il mit à sec plusieurs vaisseaux ; il remit en état quelques chantiers comme pour en radouber d'autres ; enfin il fit venir ses rameurs, au sortir des quartiers d'hiver, non pas à Éphèse, mais secrètement à Magnésie.

XI. Il arriva qu'un soldat d'Antiochus, venu à Samos pour affaires privées, fut arrêté comme espion et conduit à Panorme, au commandant. Interrogé sur ce qui se passait à Éphèse, ce soldat, soit crainte, soit trahison, dévoila tout. Il dit que la flotte était dans le port toute prête et équipée ; que tous les rameurs avaient été envoyés à Magnésie, près de Sipyle ; qu'il y avait très-peu de vaisseaux mis à sec ; que les chantiers étaient fermés au public ; enfin, que jamais on n'avait déployé plus d'activité pour les travaux de la marine. La prévention et les illusions de Pausistrate l'empêchèrent d'ajouter foi à ce rapport. Quant à Polyxénidas, toutes ses dispositions prises, il fit venir, pendant la nuit, ses rameurs de Magnésie, remit promptement à la mer les vaisseaux qu'il avait retirés ; puis, après avoir passé

toute la journée dans le port, moins pour faire
tifs que pour dissimuler la sortie de sa flotte, i
le coucher du soleil, avec soixante-dix vais
Malgré les vents contraires, il avait abordé
du soleil au port de Pygéla. Toujours pour dé
che, il y passa le jour; et, la nuit venue, il
des Samiens. Il fit partir de là un chef de pi
Nicandre, à la tête de cinq vaisseaux pontés,
se rendre à Palinure; puis, en traversant la
conduire un corps de troupes à Panorme, afi
dre l'ennemi par derrière. Quant à lui, après
sa flotte en deux corps, qui devaient occuper
du port, il se dirigea vers Panorme. Pausis
premier moment de surprise, perdit un peu
froid : cependant, en vieux soldat qu'il était
bientôt; et, dans la persuasion qu'il était plu
pousser l'ennemi par terre que par mer, il
corps d'armée aux deux pointes du promon
s'avançant dans la mer, forment un port. E
traits des deux côtés il croyait faire reculer l'
ce projet fut déconcerté par l'apparition de
arrivait par terre. Pausistrate changea aussit
fit embarquer tous ses hommes. Mais grand
soldats et des marins, qui, se voyant cernés
par mer, coururent à leurs vaisseaux comme
Pausistrate comprend alors que le seul moye
de se frayer un passage à l'entrée même du
gner la pleine mer. Quand il voit ses troupes
il ordonne qu'on le suive; et, le premier, fa
rames, il arrive à l'entrée du port. Il allait éc
Polyxénidas l'entoure avec trois quinquérèm
seau, entr'ouvert par les coups d'éperon, est
les combattants sont accablés de traits; P
même est tué en combattant avec bravoure.
vaisseaux est pris, les uns devant le port, les
port même, quelques-uns par Nicandre
cherchent à gagner le large. Il n'y eut à écha

vaisseaux rhodiens et deux vaisseaux de Cos, qui se frayèrent un passage à travers la ligne serrée des navires ennemis en les effrayant par des flots de flammes qui jaillissaient de vases de fer placés à l'avant de chaque proue et soutenus par deux longues perches. Les trirèmes d'Erythrée rencontrèrent, en vue de Samos, les vaisseaux rhodiens qu'elles venaient rejoindre : voyant qu'ils étaient en fuite, elles prirent une autre direction et rejoignirent les Romains dans l'Hellespont. Vers la même époque, Séleucus reprit Phocée, dont une porte lui fut ouverte par la trahison de l'un des gardes; la crainte lui livra Cyme et d'autres villes de la même côte.

XII. Tandis que ces événements se passaient dans l'Éolide, Abydos était assiégée. Mais, après quelques jours, la garnison royale qui défendait les murs était épuisée; et, de l'aveu même de Philotas, qui en était le commandant, les magistrats traitaient avec Livius de la capitulation. Le seul point en discussion était de savoir si les soldats du roi sortiraient de la place avec ou sans armes. Tandis qu'on débattait cette question, vint la nouvelle de la défaite des Rhodiens, et Livius vit échapper ce qu'il croyait tenir. En effet, craignant que Polyxénidas, enflé d'un tel succès, ne vînt anéantir la flotte qui était à Canes, il se hâta d'abandonner le siége d'Abydos et la garde de l'Hellespont, et de remettre à la mer les vaisseaux alors à sec sur le rivage de Canes. De son côté, Eumène se rendit à Élée. Livius, avec toute sa flotte, accrue de deux trirèmes mityléniennes, fit voile vers Phocée. Apprenant qu'elle était défendue par une forte garnison du roi et que le camp de Séleucus n'était pas éloigné, il dévasta la côte, où il fit surtout beaucoup de prisonniers; puis il embarqua en toute hâte hommes et butin, et, ne s'arrêtant que le temps d'être rejoint par Eumène et ses vaisseaux, il prit la direction de Samos. A la nouvelle du désastre de leur flotte, les Rhodiens éprouvèrent d'abord un vif effroi et une vive douleur. En effet, en outre de leurs navires et de leurs soldats, ils avaient perdu la fleur et l'élite de leur jeunesse; car beaucoup de jeunes gens de dis-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

tinction avaient voulu suivre Pausistrate, qui jouissait parmi les siens d'une autorité méritée. Mais bientôt, la pensée qu'ils étaient tombés dans un piége et que ce piége avait été tendu par un compatriote changea leur affliction en colère. Ils firent partir sur-le-champ dix vaisseaux, puis, quelques jours après, dix autres, tous sous le commandement d'Édamus. Si ce chef était moins brillant par ses talents militaires que Pausistrate, on comptait qu'en revanche il montrerait plus de prudence. Les Romains et le roi Eumène relâchèrent d'abord à Érythrée. Après y être restés une nuit, ils arrivèrent le lendemain à Coryce, promontoire des Téiens. Voulant de là gagner le pays des Samiens, ils partirent sans attendre le lever du soleil, qui eût permis aux pilotes d'observer l'état du ciel, et s'exposèrent à toutes les chances de tempête. En effet, au milieu de la traversée, le vent du nord ayant succédé à l'aquilon, les flots se déchaînèrent et éprouvèrent rudement la flotte.

XIII. Polyxénidas, persuadé que les ennemis allaient rejoindre à Samos la flotte rhodienne, partit d'Éphèse et relâcha à Myonnèse, d'où il gagna l'île appelée Macris. De là, il pouvait attaquer au passage les bâtiments séparés du reste de la flotte, ou attaquer l'arrière-garde avec avantage. En voyant la flotte dispersée par la tempête, il crut d'abord avoir trouvé l'occasion favorable : mais bientôt le vent augmenta, les vagues devinrent furieuses; alors, désespérant de l'atteindre, il gagna l'île d'Éthalie, d'où il pourrait fondre le lendemain sur les vaisseaux qui, de la haute mer, retourneraient vers Samos. Quelques vaisseaux romains purent s'abriter, au commencement de la nuit, dans un port désert de la terre samienne; les autres les y rejoignirent le lendemain, après toute une nuit de tempête. Comme on sut par des paysans que la flotte ennemie stationnait près d'Éthalie, on tint conseil pour décider s'il fallait combattre aussitôt ou attendre la flotte rhodienne. On prit le parti d'attendre, et l'on revint à Corycum, d'où l'on était parti. De son côté, Polyxénidas, après avoir attendu vainement, retourna vers Éphèse. Alors les vaisseaux romains, trouvant

la mer libre, passèrent à Samos, où les rejoignirent, quelques jours après, les vaisseaux rhodiens. Pour qu'il fût bien clair qu'on n'attendait que leur arrivée, on partit sur-le-champ pour Éphèse, afin de livrer une bataille navale, ou, si l'ennemi s'y refusait, d'avoir ainsi de lui un aveu d'infériorité qui ferait une vive impression sur les alliés. La flotte se rangea en ligne de bataille à l'entrée du port; puis, personne ne se montrant, elle se divisa. Une partie resta à l'ancre devant le port; l'autre alla débarquer des soldats sur la côte. Ces troupes avaient déjà fait de grands ravages sur le territoire et rapportaient un butin considérable, lorsque le Macédonien Andronicus, commandant de la garnison d'Éphèse, fit une sortie sur elles à l'instant où elles approchaient des murs, leur enleva la plus grande partie de leur butin et les refoula vers leurs navires. Le lendemain, après avoir placé une embuscade à moitié chemin, les Romains s'approchèrent en colonne de la ville, pour faire sortir Andronicus des murs; mais Andronicus, se défiant de ce piége, ne sortit point, et les Romains regagnèrent leurs vaisseaux. L'ennemi refusant de combattre et sur terre et sur mer, la flotte revint à Samos d'où elle était partie. De là le préteur détacha deux trirèmes des alliés d'Italie et deux de Rhodes, sous le commandement du Rhodien Épicrate, pour garder le détroit de Céphallénie: en effet, ces parages étaient infestés par les pirateries du Lacédémonien Hybristas, à la tête de la jeunesse céphallénienne, et le passage était fermé aux convois venant d'Italie.

XIV. Au Pirée, Épicrate rencontra L. Émilius Régillus, qui venait prendre le commandement des forces navales. Apprenant la défaite des Rhodiens, et n'ayant lui-même que deux quinquérèmes, Émilius ramena en Asie Épicrate avec ses quatre vaisseaux. Il était suivi des bâtiments non pontés des Athéniens. Il traversa la mer Égée et se rendit à Chio. Presque en même temps y arrivait le Rhodien Timasicrate, parti de Samos avec deux quadrirèmes pendant la nuit d'orage. Conduit devant Émilius, il déclara être envoyé pour protéger cette côte, qu'infestaient les vaisseaux du

roi, venant d'Abydos et des autres ports de l'Hellespont pour intercepter les bâtiments de transport. De Chio à Samos, Émilius rencontra deux quadrirèmes rhodiennes, envoyées au-devant de lui par Livius, et le roi Eumène avec deux quinquérèmes. A Samos, Livius lui remit la flotte. Là, les sacrifices d'usage terminés, Émilius assembla le conseil. Interrogé le premier, C. Livius répondit « qu'il n'y avait pas de conseil plus sincère que celui par lequel on engageait quelqu'un à faire ce qu'on aurait fait soi-même à sa place. Or, son dessein à lui avait été de se rendre à Éphèse avec toute la flotte, d'y conduire en même temps des bâtiments de transport chargés de sable, et de les couler à l'entrée même du port. C'était une barrière d'autant plus facile à élever, que l'entrée du port était longue, étroite et peu profonde, comme une rivière. Ainsi on intercepterait la mer aux ennemis et on rendrait leur flotte inutile. »

XV. Personne ne goûta cet avis. Le roi Eumène demanda « ce que l'on ferait, en fin de compte, après avoir ainsi barré l'accès de la mer avec ces bâtiments coulés à fond. Irait-on, avec la flotte ainsi rendue disponible, porter secours aux alliés et jeter l'effroi parmi les ennemis, ou ne resterait-on pas moins, avec toute la flotte, à l'entrée du port? Mais si l'on s'éloignait, nul doute que l'ennemi ne détruisît cette digue factice et n'ouvrît le port avec moins d'efforts qu'il n'en avait fallu pour le fermer. Si au contraire on restait, quel avantage trouvait-on à barrer le port? Loin de là, l'avantage était pour l'ennemi : en sûreté derrière cette barrière, avec toutes les ressources d'une ville opulente, tirant de l'Asie tout ce dont il avait besoin, il passerait dans une tranquillité complète le reste de la campagne ; quant aux Romains, ballottés sur la pleine mer, à la merci des flots et des tempêtes, manquant de tout, ils seraient astreints à une surveillance sans relâche : et ainsi ils seraient enchaînés eux-mêmes et dans l'impossibilité de rien faire d'utile, bien plus qu'ils ne tiendraient les ennemis enfermés. » Eudamus, commandant de la flotte rhodienne, critiqua bien l'avis de Livius, mais sans en ouvrir un lui-même. Le Rhodien Ep

crate conseilla « de laisser là Éphèse pour le moment, et d'envoyer une partie des vaisseaux en Lycie pour faire entrer dans l'alliance Patare, capitale du pays. On obtiendrait ainsi deux grands résultats : les Rhodiens, n'ayant plus d'ennemis dans le voisinage de leur île, pourraient consacrer toutes leurs forces à la guerre que l'on faisait contre Antiochus, et la flotte qu'on équipait en Lycie n'aurait plus le passage libre pour joindre Polyxénidas. » Cet avis fit sensation; cependant on fit partir Régillus avec toute sa flotte vers le port d'Éphèse, afin d'effrayer l'ennemi.

XVI. C. Livius fut envoyé en Lycie avec deux quinquérèmes romaines, quatre quadrirèmes rhodiennes et deux navires de Smyrne sans pont : il devait relâcher d'abord à Rhodes, et concerter tous ses plans avec les Rhodiens. Les villes qui se trouvaient sur son passage, Milet, Mynde, Halicarnasse, Coüs, Cnide, exécutèrent ses ordres avec empressement. Arrivé à Rhodes, il exposa ses vues aux Rhodiens et leur demanda conseil. Comme on approuvait ses plans, il partit pour Patare, en ajoutant à sa flotte trois quadrirèmes. D'abord un vent favorable porta les Romains vers la ville, et ils espéraient que l'effroi soudain causé par leur arrivée amènerait quelque résultat : mais bientôt le vent changea, la mer se souleva, et il leur fallut gagner la côte à force de rames. Mais il n'y avait point d'anse où s'abriter dans le voisinage de la ville, et jeter l'ancre devant le port, par une mer furieuse et à l'approche de la nuit, il ne pouvait le tenter. Ils allèrent donc au delà, et gagnèrent le port de Phéniconte. La distance était de moins de deux milles. On y était à l'abri des vagues; mais le port était dominé par de hauts rochers, que les habitants, avec la garnison du roi, se hâtèrent d'occuper. Malgré le désavantage et la difficulté des lieux, Livius envoya contre eux les auxiliaires d'Issa et de Smyrne. Tant qu'on se borna à lancer les traits, et que le petit nombre des hommes engagés fit de la lutte une escarmouche plutôt qu'un combat, les Romains tinrent bon. Mais, quand les habitants sortirent en foule de la ville, et quand ils formèrent presque une armée, Livius se prit à

Ancient Hellenic Bibliothek Benaki

craindre que ses auxiliaires ne fussent enveloppés et que sa flotte ne fût même menacée du côté de la terre. Aussi envoya-t-il au combat, non-seulement les soldats, mais aussi les équipages et les rameurs, qui s'armèrent comme ils purent. Même ainsi, le combat resta indécis. Cette rencontre coûta un certain nombre de soldats et L. Apustius. A la fin pourtant, les Lyciens furent battus, mis en déroute et repoussés vers la ville. Les Romains revinrent à leurs vaisseaux, après une victoire chèrement achetée. Ils partirent de là pour le golfe de Telmesse, qui touche d'un côté à la Carie et de l'autre à la Lycie. Livius, ayant renoncé à ses projets contre Patare, licencia les Rhodiens. Il longea l'Asie et passa en Grèce, pour rencontrer les Scipion, alors aux environs de la Thessalie, et se rendre ensuite en Italie.

XVII. Quand Émilius apprit que Livius retournait en Italie sans vouloir rien tenter en Lycie, comme lui-même avait été repoussé d'Éphèse par la tempête et avait dû regagner Samos sans avoir rien exécuté, il se dit que ce serait une honte qu'une tentative inutile contre Patare. Il résolut donc de s'y porter avec sa flotte et d'attaquer la ville le plus vigoureusement possible. Après avoir doublé Milet et longé toute la côte des alliés, on fit, dans le golfe de Bargilies, une descente du côté d'Iassus. Cette place était occupée par une garnison royale; mais les Romains n'en dévastèrent pas moins les environs. Émilius fit d'abord sonder par des émissaires les dispositions des principaux citoyens et des magistrats. Sur leur réponse qu'ils ne pouvaient rien, il mena ses troupes à l'assaut. Parmi ces troupes étaient les exilés iassiens. Ils se réunirent pour supplier les Rhodiens « de ne pas laisser périr une ville à laquelle les liaient le voisinage et la communauté d'origine, et d'ailleurs innocente. Le seul motif de leur exil, à eux, était leur fidélité aux Romains. Ces mêmes soldats qui les avaient chassés, opprimaient les habitants de la ville. En réalité, tous les Iassiens ne formaient qu'un seul vœu, échapper au despotisme du roi. » Touchés de ces prières, les Rhodiens, se faisant assister de leur roi Eumène, insistèrent tellement sur leur liaison avec les as-

siégés et sur l'oppression de ces malheureux, victimes de la garnison du roi, qu'ils obtinrent qu'on levât le siége. Les Romains s'éloignèrent, longèrent la côte d'Asie sans y trouver d'ennemis, et arrivèrent à Loryme, port situé en face de Rhodes. Là, les tribuns militaires entre eux se répandirent contre Émilius en murmures qui parvinrent bientôt à ses oreilles. « Il éloignait, disait-on, la flotte d'Éphèse, c'est-à-dire du théâtre de la guerre; il laissait derrière lui l'ennemi libre de tout tenter impunément contre les nombreuses villes des alliés. » Ces plaintes firent impression sur Émilius. Appelant les Rhodiens, il leur demanda si le port de Patare pourrait contenir la flotte. Sur leur réponse négative, il saisit ce prétexte d'abandonner son entreprise, et ramena ses navires à Samos.

XVIII. Au même moment, Séleucus, fils d'Antiochus, qui avait retenu tout l'hiver son armée en Éolide, tantôt secourant ses alliés, tantôt ravageant le territoire des peuplades qui avaient refusé de s'allier à lui, résolut d'envahir le royaume d'Eumène, tandis que ce roi, loin de ses États, attaquait, avec les Romains et les Rhodiens, les villes maritimes de la Lycie. Il fit d'abord marcher ses troupes sur Élée; puis, se contentant de dévaster le territoire sans assiéger la ville, il continua vers Pergame, capitale du royaume, dont il voulait faire le siége. D'abord Attale prit position devant les murs de la ville, et, par des charges de cavalerie et de troupes, inquiéta l'ennemi sans livrer de combats sérieux. A la fin, il reconnut dans toutes ces escarmouches qu'il était inférieur de toutes manières, et alla s'abriter derrière ses murailles. Le siége commença alors. Vers la même époque, Antiochus, parti d'Apamée, vint camper, d'abord à Sardes, puis, près du camp de Séleucus, à la source du Caïque, avec une armée considérable composée de diverses nations. La partie la plus redoutable était un corps de quatre mille Gaulois mercenaires. Il les envoya, avec quelques autres de ses soldats, ravager de différents côtés le territoire de Pergame. Quand la nouvelle de ces faits vint à Samos, Eumène, le premier, rappelé par la nécessité de défendre son royaume,

pagna Élée avec sa flotte. Y ayant trouvé des cav
fantassins légèrement armés, il s'en fit une es
teignit Pergame avant que l'ennemi se fût a
marche, ou eût fait un mouvement. Les escar
commencèrent alors, et il fut évident qu'Eumè
de tout risquer en un combat général. Quelques
arrivèrent à Élée la flotte romaine et la flotte rh
nant de Samos au secours du roi. Lorsque Anti
que ces troupes avaient débarqué à Élée, et q
flottes étaient dans le même port, lorsqu'il reçu
nouvelle que le consul était déjà en Macédoine
mée, et que des préparatifs se faisaient pour pas
pont, il se dit que le temps était venu de trai
avant d'être accablé à la fois par terre et par m
camper sur une hauteur en face d'Élée. Laiss
hauteur toute l'infanterie, il descendit avec
hommes de cavalerie dans la plaine, presque s
de la ville, et envoya un héraut à Émilius, a
voulait faire des propositions de paix.

XIX. Émilius, ayant fait venir de Pergame le
tint un conseil où il appela les Rhodiens. Ceux-
sez disposés à accepter la paix; mais Eumène re
« dans les circonstances actuelles, il n'était ni
traiter de la paix, ni possible de la conclure.
fermés dans les murs, et, peu s'en faut, assiégé
ils honorablement accepter des conditions de p
paix, comment serait-elle valable, conclue en
consul, sans l'autorisation du sénat ni l'ordre
main? Je te le demande, Émilius, la paix concl
ras-tu aussitôt en Italie avec la flotte et l'armée
tendras-tu la décision du consul, le vote du sé
du peuple? Alors force serait de rester en Asie,
cessant, pour approvisionner nos troupes dans
tiers d'hiver il faudrait épuiser nos alliés. Et m
ceux qui doivent en décider reculent la guerre
recommencer sur de nouveaux frais, quand nou
en ne ralentissant point notre élan, tout termine

des dieux, avant l'hiver. » Cet avis prévalut, et l'on répondit à Antiochus qu'on ne pouvait traiter de la paix avant l'arrivée du consul. Ayant ainsi échoué dans cette tentative, Antiochus ravagea le territoire d'Élée, celui de Pergame ; puis, laissant devant cette ville son fils Séleucus, il marcha contre Adramytte, et gagna le riche territoire de Thèbes, rendu célèbre par les vers d'Homère. Nulle part ailleurs, en Asie, les soldats ne trouvèrent un aussi riche butin. Émilius et Eumène, après avoir fait le tour de la côte, arrivèrent aussi pour protéger la ville.

XX. Vers le même temps, mille fantassins et cent cavaliers achéens, réunis sous le commandement de Diophane, abordèrent à Elée. A peine débarqués, ils furent conduits à Pergame, pendant la nuit, par des émissaires d'Attale. Tous étaient de vieux soldats, expérimentés dans la guerre, et leur chef était élève de Philopémen, alors le plus grand capitaine de la Grèce. Diophane prit deux jours, tant pour faire reposer hommes et chevaux, que pour reconnaître les positions des ennemis, et voir en quels lieux et en quels temps ils se montraient et se retiraient. Les soldats du roi s'avançaient jusqu'au pied de la montagne où est située la ville. Derrière eux, ils pouvaient tout ravager impunément, car de la place personne ne sortait, pas même pour lancer de loin des traits contre les avant-postes. En voyant que la crainte tient l'ennemi renfermé dans ses murailles, les troupes royales arrivent à un mépris d'où naît bientôt la négligence. La plupart des cavaliers cessent même d'avoir leurs chevaux bridés et sellés. A peine quelques soldats restent armés sous les étendards, tandis que le reste, dispersé çà et là dans la campagne, se livre aux jeux et aux divertissements de la jeunesse, prend des repas à l'ombre, ou même y va faire la sieste. Diophane remarque ce relâchement du haut de Pergame : il fait armer ses soldats et leur ordonne d'aller se ranger derrière les portes. Puis, il va trouver Attale et lui fait part de son dessein d'attaquer les postes ennemis. Attale ne l'autorise qu'à regret, car, avec mille fantassins et cent cavaliers à peine, il va combattre contre mille cavaliers

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et quatre mille fantassins. Cependant, Diophane sort des portes et s'arrête à peu de distance des postes ennemis, attendant l'instant favorable. Ceux qui sont dans Pergame s'étonnent d'une audace qui touche à la démence ; les ennemis regardent d'un œil distrait ce corps achéen ; voyant qu'il ne fait aucun mouvement, ils ne sortent pas de leur incurie habituelle, et même ils se raillent de cette poignée de soldats. Diophane tient ses troupes quelque temps immobiles, comme si elles n'étaient sorties que pour voir ce qui se passait hors des murs : mais bientôt, voyant les ennemis débandés, il ordonne à l'infanterie de le suivre aussi vite qu'elle le pourra; et, à la tête de sa cavalerie, fait à fond de train une charge soudaine sur le camp ennemi. A cette brusque attaque, aux cris poussés par tous les fantassins et tous les cavaliers, les chevaux s'effrayent comme les hommes : ils brisent leurs liens et ajoutent à la confusion. Il y en avait bien peu à n'avoir pas été épouvantés; et, ceux-là même, il n'était facile ni de les seller, ni de les brider, ni de les monter, au milieu de ce tumulte inconcevable causé par un si petit nombre de cavaliers. Quant aux fantassins, arrivant bien armés et en bon ordre, ils fondirent sur des ennemis dispersés au hasard, et presque à moitié endormis. Le massacre fut considérable, et la déroute complète. Diophane poursuivit les fuyards tant qu'il le put sans danger, et rentra dans la ville après avoir fait admirer les troupes achéennes de tous les habitants de Pergame; car, tous, femmes et hommes, les avaient regardés du haut des murailles.

XXI. Le lendemain, les troupes du roi, cette fois sur leurs gardes et en meilleur ordre, allèrent établir leur camp à cinq cents pas plus loin de la ville. De leur côté, les Achéens sortirent, à la même heure environ, et s'avancèrent jusqu'au même endroit que la veille. Pendant fort longtemps on s'observa de part et d'autre, attendant que l'attaque vint de l'autre côté. Vers le coucher du soleil, l'heure venue de rentrer au camp, les troupes du roi levèrent les enseignes et se mirent en route, plus en ordre de marche qu'en ordre de bataille. Diophane se tint en repos tant que

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

les ennemis furent en vue ; puis, il fondit sur leur arrière-garde avec la même impétuosité que la veille Cette fois encore, la confusion et le tumulte furent tels, que personne n'osa faire volte-face contre l'ennemi qui maltraitait les derniers rangs; ils se précipitèrent vers le camp en désordre et presque à la débandade. Ces coups d'audace des Achéens forcèrent Séleucus à quitter le territoire de Pergame. Antiochus, apprenant qu'Atramylle était secourue par les Romains et Eumène, renonça au siége et se borna à dévaster la campagne. Il prit en outre d'assaut Périée, colonie des Mityléniens, puis Cotton, Corylène, Aphrodisie, Créné, emportées du premier coup. Cela fait, il revint à Sardes par Thyatire. Quant à Séleucus, il ne quitta point la côte, effrayant certaines villes, en protégeant d'autres. La flotte romaine, avec Eumène et les Rhodiens, fit voile d'abord vers Mitylène, puis revint à Élée, d'où elle était partie. Les Romains, se dirigeant vers Phocée, abordèrent à l'île Bachie, qui commande la ville. Une première fois ils avaient respecté les temples et les statues dont cette île était richement ornée ; cette fois, ils pillèrent ouvertement, et allèrent ensuite sous les murs de la ville. Ils commencèrent le siége en se partageant l'attaque ; mais ils reconnurent bientôt que rien ne pourrait aboutir, ni travaux, ni machines, ni escalade, à cause d'un renfort de trois mille hommes que venait d'y envoyer Antiochus. Renonçant donc au siége, ils regagnèrent l'île avec la flotte, après s'être bornés à ravager les environs.

XXII. Il fut décidé ensuite qu'Eumène rentrerait dans son royaume afin d'y préparer tout ce qui était nécessaire au consul et à l'armée pour passer dans l'Hellespont. La flotte romaine et la flotte rhodienne devaient retourner à Samos où elles stationnaient pour empêcher Polyxénidas de sortir d'Ephèse. Ainsi le roi retourna à Élée, les Romains et les Rhodiens à Samos. Là mourut Émilius, frère du préteur. Les Rhodiens, après lui avoir rendu les honneurs suprêmes, allèrent, avec treize vaisseaux et deux quinquérèmes, l'une de Cos, l'autre de Cnide, stationner devant

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Rhodes pour fermer le passage à la flotte qu'on annonçait venir de Syrie. Deux jours avant qu'Eudamus arrivât de Samos avec sa flotte, treize vaisseaux, sous les ordres de Pamphilidas, étaient déjà partis de Rhodes contre cette même flotte syrienne. Pamphilidas se renforça en chemin de quatre navires qui protégeaient la Carie, et fit lever le siége de Dédale et de quelques autres petites places investies par les troupes du roi. On crut utile de faire partir Eudamus sur le-champ. On ajouta à la flotte qu'il avait déjà six bâtiments découverts. Après avoir fait toute la diligence possible, il rejoignit les premiers vaisseaux au port que l'on nomme Mégiste, et ainsi les deux flottes arrivèrent ensemble à Phasélis. Là, on crut que le plus sage était d'attendre l'ennemi.

XXIII. Phasélis, située aux confins de la Lycie et de la Pamphylie, forme un promontoire avancé dans la mer. C'est la première côte qu'on aperçoive en allant de la Cilicie à Rhodes; et, de là aussi, on découvre au loin les vaisseaux. On choisit donc ce poste parce qu'on devait s'y trouver sur le passage de la flotte ennemie. Mais, ce qu'on n'avait pas prévu, l'insalubrité du climat, la température de la saison (on était alors au milieu de l'été), et des exhalaisons auxquelles les équipages n'étaient pas habitués firent beaucoup de ravages, surtout parmi les rameurs. La crainte de la peste détermina à quitter cette position. La flotte, longeant le golfe de Pamphylie, parvint à l'embouchure de l'Eurymédon, où l'on apprit des Aspendiens que les ennemis étaient à la hauteur de Sida. Les vaisseaux du roi avaient été retardés par les vents étésiens[1], contre toute attente, car c'est ordinairement l'époque des zéphyrs. La flotte rhodienne était de trente-deux quadrirèmes et quatre trirèmes; celle du roi de trente-sept vaisseaux de première grandeur, dont trois à sept rangs de rames et quatre à six, plus dix trirèmes. Ceux-ci, de leur côté, avaient également aperçu l'ennemi de quelque point d'observation. Les deux flottes sorti-

1. Vents du sud, qui soufflent pendant la canicule.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rent du port, le lendemain, dès le lever du soleil, comme pour combattre le jour même. Les Rhodiens avaient à peine doublé le promontoire qui s'étend de Sida à la mer, quand les deux flottes ennemies s'aperçurent l'une l'autre. A l'aile gauche de la flotte royale, du côté de la pleine mer, commandait Annibal ; à l'aile gauche, Apollonius, un des courtisans du roi, et déjà leurs vaisseaux étaient en ligne de bataille. Les Rhodiens s'avançaient sur une longue file : à la tête était le vaisseau amiral, monté par Eudamus; Chariclite fermait l'arrière-garde; Pamphilidas commandait le centre. Voyant la flotte ennemie tout équipée et prête à combattre, Eudamus gagne également la haute mer, et ordonne aux vaisseaux qui le suivent de se ranger en ligne en gardant leurs rangs. Cette manœuvre amena d'abord quelque confusion. En effet, Eudamus n'était pas assez avancé en mer pour que la file entière des vaisseaux pût se développer du côté du rivage; et, par un empressement mal calculé, il se trouva en face d'Annibal avec cinq vaisseaux seulement. Les autres, qui avaient ordre de se former en ligne, ne l'avaient pas suivi. Pour l'arrière garde, il ne restait plus d'espace du côté de la terre; et on s'y agitait encore inutilement, qu'à l'aile droite la lutte était déjà engagée contre Annibal.

XXIV. Mais, en un moment, la supériorité de leurs vaisseaux et leur expérience de la navigation mirent les Rhodiens hors de danger. En effet, les premiers bâtiments gagnèrent rapidement le large et laissèrent de l'espace aux autres du côté de la terre : puis chacun d'eux, en abordant un bâtiment ennemi, ou en brisait la proue, ou en emportait les rames, ou bien encore, passant avec aisance entre deux vaisseaux, venait attaquer l'un d'eux en poupe. Mais ce qui effraya le plus l'ennemi, ce fut de voir un grand bâtiment à sept rangs de rames coulé, du premier choc, par un navire rhodien beaucoup plus petit. Aussi, dès cet instant, la déroute de l'aile droite devint certaine. Du côté de la haute mer, Annibal, grâce à l'avantage du nombre, pressait vivement Eudamus, supérieur sous les autres rapports ; il allait même l'envelopper, quand le vaisseau amiral donna le

Ἀριστοτέλειον Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Θεσσαλονίκης

signal qui, d'ordinaire, rallie une flotte dispersée, et aussitôt arrivèrent porter secours les vaisseaux qui avaient vaincu à l'autre aile. Alors Annibal prit la fuite avec tous ses vaisseaux; mais les Rhodiens, dont les équipages malades avaient été promptement fatigués, ne purent le poursuivre. Ils s'étaient arrêtés en haute mer et prenaient du repos et quelque nourriture, lorsque Eudamus, voyant les ennemis remorquer avec de petits bâtiments découverts leurs vaisseaux avariés et mutilés, sans qu'il leur en restât plus de vingt en bon état, fit faire silence et s'écria : « Levez-vous, et réjouissez vos yeux d'un beau spectacle ! » Tous se levèrent, et, apercevant cette déroute tumultueuse de l'ennemi, demandèrent d'une voix presque unanime à le poursuivre. Eudamus ne pouvait se servir de son vaisseau ouvert et avarié de tous côtés : il chargea donc Pamphilidas et Chariclitus de poursuivre l'ennemi tant qu'ils le pourraient sans danger. Ils le poursuivirent quelque temps : puis, comme Annibal se rapprochait de la terre, craignant d'être retenus par le vent sur une côte ennemie, ils rejoignirent Eudamus. On ramena, non sans peine, à Phasélis le vaisseau à sept rangs de rames, mis hors de combat au premier choc. On revint de là à Rhodes; mais, au lieu de se réjouir de la victoire, on s'accusait mutuellement de n'avoir pas, quand on le pouvait, coulé ou pris la flotte ennemie. Démoralisé par cet échec, Annibal appréhendait de longer la côte de Lycie, malgré son désir de rallier au plus vite l'ancienne flotte royale. Pour l'en empêcher, les Rhodiens envoyèrent Chariclitus vers Patare et le port de Mégiste, avec vingt vaisseaux à éperons. Eudamus reçut l'ordre de rejoindre, avec les sept plus gros vaisseaux de sa flotte, les Romains à Samos : là, il emploierait toute son adresse et tout son crédit à les déterminer au siége de Patare.

XXV. Grande fut la joie des Romains, d'abord à la nouvelle de cette victoire, puis à l'arrivée des Rhodiens. Cette victoire, pensait-on, aurait pour résultat de délivrer les Rhodiens de la crainte des Syriens, et ils pourraient assurer la liberté des mers dans tous ces parages. Mais comme An-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tiochus, qui venait de partir de Sardes, aurait pu surprendre les villes maritimes, on n'osa pas s'écarter des côtes d'Ionie et d'Éolide. Pamphilidas fut envoyé avec quatre vaisseaux pontés à la flotte qui mouillait près de Patare. Antiochus ne se contentait pas de rassembler les garnisons des villes voisines. Il envoya à Prusias, roi de Bythinie, des ambassadeurs et des lettres où il cherchait à l'effrayer sur le passage des Romains en Asie. « Ils venaient renverser tous les trônes, pour qu'il n'y eût plus, dans l'univers entier, d'autre empire que l'empire romain. Philippe et Nabis vaincus, il était le troisième roi désigné à leurs coups. C'était comme un incendie qui allait gagner de proche en proche tous les royaumes. Des États d'Antiochus, le fléau atteindrait immédiatement ceux de Prusias, puisque Eumène était allé lui-même au-devant de la servitude. » Ces lettres avaient fait impression sur Prusias; mais il fut rassuré par des lettres du consul Scipion et de son frère l'Africain. Celui-ci, après lui avoir rappelé l'usage constant du peuple romain de relever de toute façon la dignité des rois ses alliés, citait des exemples qui lui étaient personnels afin d'engager Prusias à mériter son amitié. « En Espagne, tous les petits princes qui étaient venus à lui, il les avait laissés rois puissants. Ainsi Masinissa, outre qu'il l'avait rétabli sur le trône de ses pères, il lui avait donné les États de Syphax par qui il avait été dépossédé. Aujourd'hui le plus puissant des rois de l'Afrique, il égalait en majesté et en pouvoir tous les rois de la terre. Philippe et Nabis, quoique vaincus par T. Quinctius, quoique ennemis, on les avait laissés sur le trône. A Philippe on avait, l'année précédente, fait remise de son tribut, et son fils, livré par lui comme otage, lui avait été rendu. Ce n'est pas tout : il avait encore, de l'aveu des généraux romains, repris quelques villes hors de la Macédoine. Quant à Nabis, il eût été traité de même si son propre égarement puis la perfidie des Étoliens ne l'avaient perdu. » Le roi fut surtout rassuré par l'arrivée de C. Livius, qui avait commandé la flotte comme préteur, et qui lui était envoyé de Rome en ambassade pour lui repré-

Δημόσιο Κεντρικό Βιβλιοθήκη Βέροιας

senter combien les Romains avaient des chances de vaincre plus certaines qu'Antiochus et combien leur alliance serait plus sérieuse et plus solide.

XXVI. Antiochus, ayant renoncé à avoir Prusias pour allié, se rendit de Sardes à Éphèse pour inspecter la flotte qu'on y construisait et équipait depuis plusieurs mois. En réalité, il sentait que ses troupes de terre étaient incapables de tenir tête à l'armée romaine commandée par les deux Scipion, plutôt qu'il ne comptait beaucoup et avec certitude sur un combat naval, après avoir toujours été battu sur mer. Cependant tout espoir, en ce moment, n'était pas perdu; car il avait appris que la plus grande partie de la flotte rhodienne stationnait près de Patare, et que le roi Eumène était allé avec tous ses vaisseaux dans l'Hellespont au-devant du consul. Il sentait en outre renaître sa confiance quand il songeait à la flotte rhodienne anéantie près de Samos par un stratagème heureux. Comptant donc sur ces chances diverses, il envoya Polyxénidas avec la flotte pour tenter à tout prix la fortune d'un combat; quant à lui, il conduisit ses troupes à Notium. Notium, place forte des Colophoniens, est située sur la mer à deux milles environ de l'ancienne Colophon. Son ambition était de prendre Colophon même, si voisine d'Éphèse qu'il ne pouvait rien faire sur terre et sur mer sans que les Colophoniens ne le vissent et n'en avertissent les Romains. Ceux-ci, en apprenant le siége de la ville, ne manqueraient pas de venir de Samos avec leur flotte secourir une ville alliée, ce qui serait pour Polyxénidas une occasion d'agir. Il entreprit donc un siége en règles, poussant deux circonvallations parallèles jusqu'à la mer, élevant partout terrasses et mantelets, enfin amenant les béliers jusqu'au pied des murailles. Épouvantés de leur situation, les Colophoniens envoyèrent une députation à Samos, implorer le secours du préteur L. Émilius et l'assistance du peuple romain. Ce n'était qu'à contre-cœur que L. Émilius restait longtemps oisif à Samos. Il ne s'attendait à rien moins qu'à voir Polyxénidas, deux fois vainement provoqué par lui, venir lui présenter la bataille,

Bibliothèque Nationale de France

et il regardait comme une honte pour lui, tandis que la flotte d'Eumène aidait le consul à transporter ses légions en Asie, de s'immobiliser à Colophon, pour porter un secours dont le succès était plus que douteux. Cependant le Rhodien Eudamus, qui déjà l'avait retenu à Samos quand il voulait partir pour l'Hellespont, et tous les autres le pressaient avec insistance. « Combien n'était-il pas plus sage, disaient-ils, de délivrer des alliés d'un siége, d'achever la défaite d'une flotte déjà vaincue, et d'enlever à l'ennemi l'entière possession de la mer, que d'abandonner des alliés, de livrer à Antiochus les terres et les mers de l'Asie, enfin de déserter la guerre qui lui était confiée, pour aller dans l'Hellespont, où la flotte d'Eumène était suffisante. »

XXVII. Les Romains, à court de vivres, avaient quitté Samos et se préparaient à en aller prendre à Chio. C'était là leur magasin, et c'est là que venaient tous les bâtiments de transport envoyés de l'Italie. Après avoir doublé la pointe de l'île, ils longeaient la côte nord qui fait face à Chio et à Érythrées, et ils allaient traverser la mer, quand le préteur apprit par une lettre qu'une grande quantité de blé était arrivée d'Italie à Chio; mais que les bâtiments chargés de vin avaient été retardés par le mauvais temps. On lui annonçait en même temps que les Téiens avaient abondamment fourni de vivres la flotte royale et avaient promis cinq mille mesures de vin. Changeant aussitôt de direction, il fit voile vers Théos afin de s'y faire donner de bonne grâce par les Téiens ce qu'ils avaient disposé pour les ennemis, ou bien de les traiter eux-mêmes en ennemis. Les proues étaient dirigées vers la terre, quand ils aperçurent quinze navires environ aux environs de Myonnèse. Le préteur, les prenant d'abord pour des vaisseaux du roi, se mit à les poursuivre; mais il reconnut bientôt que c'étaient des brigantins de pirates. Ces pirates venaient de piller la côte de Chio et s'éloignaient avec un riche butin : à la vue de la flotte romaine, ils prirent la fuite. Outre l'avantage d'une marche plus rapide avec des bâtiments légers et construits dans cette vue, ils avaient celui d'être près de la terre.

Aussi, avant que la flotte se fût rapprochée, ils s'étaient abrités à Myonnèse. Bien que connaissant peu ces parages, le préteur, qui espérait enlever les bâtiments dans le port, continua de les poursuivre. Myonnèse est un promontoire entre Téos et Samos. C'est une colline de forme conique, large à la base, rétrécie au sommet. De la terre on y arrive par une chaussée étroite; du côté de la mer, elle est bordée de rochers minés par les flots; et même, à quelques endroits, les rochers surplombent et font saillie sur la mer plus que les bâtiments en rade. Le préteur passa un jour sans oser faire avancer ses vaisseaux, de crainte des traits des pirates qui avaient occupé ces rochers. Enfin, à la nuit tombante, il dut renoncer à sa tentative. Le lendemain, il arriva à Téos. Après avoir jeté l'ancre dans le port appelé Géreste, qui est situé derrière la ville, il envoya ses soldats ravager les campagnes qui avoisinent la ville.

XXVIII. Les Téiens, voyant ainsi dévaster leur territoire, envoyèrent au préteur des députés avec des bandelettes et des habits de suppliants. L'ambassade essaya de justifier la ville de toute action ou parole hostile à l'égard des Romains; mais le préteur les confondit en rappelant qu'ils avaient donné des vivres à la flotte ennemie, et en spécifiant la quantité de vin promise à Polyxénidas. « S'ils ravitaillaient de même la flotte romaine, il rappellerait ses soldats du pillage; sinon, il les traiterait en ennemis. » Quand les députés eurent rapporté cette réponse si sévère, le peuple fut convoqué par les magistrats pour délibérer sur le parti à prendre. Le hasard voulut que, ce jour-là, Polyxénidas, parti de Colophon avec la flotte royale, apprît que les Romains avaient quitté Samos, et qu'après avoir poursuivi les pirates jusqu'à Myonnèse, ils dévastaient le territoire des Téiens, et enfin qu'ils avaient jeté l'ancre dans le port de Géreste. Il alla, de son côté, jeter l'ancre en face de Myonnèse, dans une anse cachée appelée par les Romains Macris. Ensuite, ayant reconnu la situation des ennemis, il conçut un vif espoir d'enfermer dans le port la flotte romaine, comme il avait enfermé à Samos la flotte rhodienne, et de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

s'en rendre complétement maître. En effet, il y a analogie entre les deux ports. Les promontoires vont se resserrant à tel point qu'à peine deux vaisseaux peuvent sortir de front. Polyxénidas songeait à s'emparer la nuit de cet étroit passage; dix vaisseaux, au pied des promontoires, prendraient en flanc, des deux côtés, les bâtiments qui voudraient sortir; des autres vaisseaux il débarquerait, comme à Panorme, les soldats sur le rivage; et ainsi l'ennemi serait à la fois accablé par terre et par mer. Ce plan aurait réussi, si les Téiens ne s'étaient soumis à ce qu'on exigeait d'eux, et si les Romains n'avaient trouvé plus commode, pour charger les vivres, de faire passer la flotte dans le port situé devant la ville. On dit aussi que le Rhodien Eudamus avait signalé l'inconvénient du premier port, après avoir vu deux vaisseaux briser leurs rames entre-choquées dans ce col étroit. Enfin, entre autres motifs, le préteur avait été déterminé à changer la flotte de position par la crainte d'être attaqué par terre, car Antiochus avait son camp à peu de distance.

XXIX. Dès que la flotte a passé du côté de la ville, soldats et matelots, sans soupçonner la présence de l'ennemi, débarquent pour partager entre les vaisseaux les vivres et surtout le vin. Mais, vers le milieu du jour, un paysan, amené au préteur, lui annonce « que, depuis déjà deux jours, une flotte stationne devant l'île Macris, et qu'il vient de voir quelques vaisseaux faire des mouvements qui annoncent un prochain départ. » Ému d'une nouvelle si inattendue, le préteur fait sonner la trompette pour rappeler ceux qui pourraient s'être aventurés dans la campagne, et envoie les tribuns à la ville pour faire rentrer soldats et matelots. Il en résulte une scène de confusion comme aux premiers moments d'un incendie ou dans la prise d'une ville. Les uns courent à la ville pour rappeler leurs compagnons, les autres en sortent précipitamment et regagnent en courant leurs vaisseaux. Au milieu des cris confus qui dominent même le bruit de la trompette et couvrent la voix des chefs, on finit pourtant par regagner les vaisseaux. Mais, dans ce tumulte, chacun a grand'peine à reconnaître

Bibliothèque Nationale

le sien et à y remonter. Tant de confusion eût amené quelque sinistre sur terre ou sur mer, si les deux chefs ne se fussent mis séparément à l'œuvre. Émilius sortit le premier du port avec la galère prétorienne, rangeant à mesure en ligne les vaisseaux qui le rejoignaient. Pendant ce temps, Eudamus resta près de terre avec la flotte rhodienne, veillant à ce que l'embarquement fût fait avec ordre, et à ce que chaque navire prît le large, aussitôt prêt. Ainsi les premiers vinrent se ranger sous les yeux du préteur, et les Rhodiens formèrent l'arrière-garde : la flotte put donc gagner la pleine mer en ordre de bataille, comme si elle eût été en présence de celle du roi. Elle était entre le promontoire de Myonnèse et celui de Coryce quand elle aperçut la flotte royale. Celle-ci, qui s'avançait sur une longue file de deux vaisseaux, se rangea également en bataille, se développant sur l'aile gauche, de manière à tourner et cerner l'aile droite des Romains. De l'arrière-garde, Eudamus voit que les Romains ne peuvent opposer une ligne de bataille égale, et que leur aile droite ne peut manquer d'être tournée : aussitôt il y court de toute la vitesse de ses vaisseaux, (et il n'y en avait pas de plus rapides dans toute la flotte); ainsi la ligne des Romains est aussi étendue que celle des ennemis; et Eudamus place sa galère en face de celle de Polyxénidas.

XXX. Déjà la lutte était engagée sur toute la ligne. Les Romains avaient quatre-vingts vaisseaux, sur lesquels vingt-deux rhodiens ; la flotte ennemie était de quatre-vingt-neuf vaisseaux, dont quelques-uns de première grandeur, ainsi trois à six rangs de rames et deux à sept rangs. Par la force des vaisseaux et le courage des soldats les Romains l'emportaient de beaucoup ; les Rhodiens, par la légèreté des bâtiments, l'habileté des pilotes et la manœuvre des rameurs. Cependant, une vive terreur fut jetée chez les ennemis par les feux que certains vaisseaux portaient en avant de leur proue; et ce qui avait sauvé les Romains cernés à Panorme fut ce qui, cette fois, leur donna surtout la victoire. En effet, craignant d'être atteints par ce feu, les vaisseaux du roi détournaient leur proue ; et ainsi

outre que cette proue ne pouvait plus frapper le bâtiment ennemi, le flanc se présentait aux coups des Romains. Si quelque vaisseau venait de front à l'abordage, il était aussitôt couvert de flammes, et l'incendie le préoccupait plus vivement que le combat. Toutefois, là comme toujours, ce fut le courage des soldats qui décida du succès. Les Romains, après avoir rompu le centre de l'ennemi, tournèrent la flotte syrienne et vinrent prendre en queue les navires qui combattaient contre les Rhodiens; et, en un instant, les bâtiments d'Antiochus, cernés au centre et à l'aile gauche, furent coulés à fond. L'aile droite, qui n'avait pas souffert, s'effraye plus du désastre des alliés que de son propre péril. Cependant, quand elle reconnaît l'impossibilité de les dégager, quand elle voit le vaisseau amiral de Polyxénidas abandonner les alliés et gagner le large, elle déploie aussitôt ses voiles, et, profitant de ce que le vent souffle dans la direction d'Ephèse, elle prend la fuite. Les Syriens perdirent dans cette bataille quarante-deux vaisseaux : treize avaient été pris par l'ennemi, le reste avait été incendié ou coulé à fond; les Romains eurent deux vaisseaux brisés, et quelques autres avariés. Un navire rhodien se trouva pris dans des circonstances singulières. Il avait frappé de son éperon un vaisseau sidonien : l'ancre, dégagée par la violence du choc, vint saisir, comme un crampon de fer, la proue de l'assaillant. Tandis que les Rhodiens alarmés s'empressent de se dégager de cette étreinte, le câble de l'ancre, tiré avec violence, se prend dans les rames, et en dégarnit tout un côté. Le navire ainsi désemparé se trouve alors pris par celui auquel il s'est accroché en le frappant. Tels furent les faits saillants du combat naval de Myonnèse.

XXXI. Ce désastre épouvanta Antiochus. Dépossédé de l'empire de la mer, il n'espérait plus pouvoir défendre ses possessions lointaines. Il ordonna donc d'évacuer Lysimachie, de peur que la garnison ne fût écrasée par les Romains; décision funeste, comme l'événement le prouva plus tard. En effet, non-seulement il était aisé de défendre Lysimachie contre un coup de main, mais même d'y soutenir

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

un siége pendant tout un hiver et de réduire les assiégeants à la plus cruelle disette, si l'on gagnait du temps, tout en cherchant l'occasion de conclure la paix. Outre qu'il livra Lysimachie aux ennemis après cette défaite sur mer, Antiochus leva aussi le siége de Colophon et se retira à Sardes. De là, il envoya des ambassadeurs en Cappadoce, vers Ariarathe, demander du secours, et sur tous les autres points d'où il était possible de tirer des troupes, car il ne songeait plus à combattre que sur terre. Régillus Émilius, après sa victoire navale, se dirigea vers Éphèse, rangea ses vaisseaux devant le port, et arracha ainsi à l'ennemi l'aveu de l'abandon de la mer; puis il fit voile vers Chio, où il avait l'intention de se rendre en partant de Samos avant le combat naval. Quand il y eut réparé les avaries résultant du combat, il envoya dans l'Hellespont L. Émilius Scaurus avec trente bâtiments pour transporter l'armée; ensuite il congédia les Rhodiens, après leur avoir donné leur part de butin et avoir orné leurs vaisseaux des dépouilles de l'ennemi. Les Rhodiens, avec un grand empressement, allèrent aider au transport des troupes du consul; ce ne fut qu'après ce nouveau service rendu qu'ils retournèrent à Rhodes. La flotte romaine passa de Chio à Phocée. Cette ville, de forme oblongue, est située tout au fond d'un golfe; elle est entourée d'un mur de deux mille cinq cents pas. Les deux extrémités de ce mur se rapprochent et forment une sorte de coin que les habitants appellent Lamptera[1]. Sur ce point, la largeur est de douze cents pas. De là s'avance dans la mer, sur une longueur de mille pas, une langue de terre qui coupe en quelque sorte le golfe par le milieu. La pointe extrême des deux angles forme deux ports très-sûrs, dont chacun a une exposition différente. Le port exposé au midi s'appelle Naustathmon[2], parce qu'il peut contenir une multitude de vaisseaux; l'autre est près du Lamptera même.

XXXII. La flotte romaine vint s'abriter dans ces ports si sûrs. Avant de faire approcher des murs les échelles et les

1. Lanterne.
2. Havre.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

machines, le préteur crut devoir faire sonder les dispositions des principaux magistrats. Comme ils s'opiniâtraient à résister, il commença l'attaque sur deux points à la fois. Sur l'un, il n'y avait presque pas de maisons, mais beaucoup de temples : c'est là qu'il fit d'abord avancer le bélier pour battre les tours et les murailles. Puis, quand la multitude se fut portée là pour défendre ce point, il fit avancer le bélier sur l'autre; et bientôt une brèche fut ouverte de chaque côté. Dès que la muraille s'écroule, les soldats romains s'efforcent de pénétrer dans la ville, les uns s'élançant à travers les décombres, les autres prenant des échelles : mais les assiégés font une si vigoureuse résistance qu'il est facile de voir qu'ils seront mieux défendus par leurs armes et leur courage qu'ils ne l'ont été par leurs murailles. En présence du danger que courent ses soldats, force est au préteur de sonner la retraite, de peur que leur audace ne succombe sous les coups furieux d'un ennemi au désespoir. Le combat cessant, les assiégés ne se livrèrent point pour cela au repos; tous accoururent réparer les brèches et reconstruire les murs. Tandis qu'ils se livraient à ce travail, survint A. Antonius, envoyé par le préteur. Il leur reprocha leur opiniâtreté, protestant « que les Romains redoutaient plus qu'ils ne le faisaient eux-mêmes que la ruine de la ville ne fût l'issue de cette lutte : s'ils voulaient écouter enfin la raison, on consentirait à une capitulation aux mêmes conditions que déjà avec C. Livius. » A cette proposition, ils répondirent en demandant cinq jours pour réfléchir. Pendant ce temps, ils demandèrent des secours à Antiochus; mais, instruits par leurs députés que ce roi ne pouvait rien pour eux, ils ouvrirent leurs portes, à la condition qu'ils ne souffriraient aucune violence. Quand les troupes, entrant enseignes déployées dans la ville, entendirent le préteur proclamer qu'il voulait que les habitants fussent épargnés puisqu'ils s'étaient rendus volontairement, ce fut une explosion de protestations. « C'était une indignité que les Phocéens, toujours alliés infidèles et ennemis acharnés, se jouassent impunément des Romains. »

A ces mots, comme si le préteur en eût donné le signal, tous se répandent dans la ville pour piller. Émilius essaye d'abord de les retenir en disant que l'on pille les villes prises, mais non celles qui se rendent; et que, même pour les villes prises, c'est au général et non aux soldats de donner le signal. Mais, voyant que la colère et la cupidité sont plus puissantes que ses ordres, il envoie par la ville des hérauts inviter tous les citoyens libres à venir autour de lui sur la place pour échapper à toute violence. En outre, pour tout ce qui fut en son pouvoir, le préteur fut fidèle à sa parole. Il rendit aux Phocéens leur ville, leur territoire, leurs lois; et, comme l'hiver n'était pas loin, il choisit les ports de Phocée pour y faire hiverner sa flotte.

XXXIII. Vers le même temps, le consul, après avoir traversé le territoire des Éniens et des Maronites, apprit que la flotte royale avait été vaincue près de Myonnèse et que la garnison avait évacué Lysimachie. Cette seconde nouvelle le réjouit plus encore que la première; et il s'estima heureux surtout lorsqu'en arrivant à Lysimachie il trouva la ville remplie de toutes sortes de provisions qui semblaient attendre son armée, lui qui s'était résigné d'avance à la disette et aux fatigues d'un siége. Il y séjourna quelques jours, jusqu'à ce qu'il fût rejoint par les bagages et les malades, qui étaient restés dispersés dans les divers châteaux forts de la Thrace, épuisés par les souffrances et la longueur de la route. Quand tous eurent rejoint, on se remit en marche. Après avoir traversé la Chersonèse, on arriva à l'Hellespont. Comme le roi Eumène y avait tout préparé pour la traversée, elle s'opéra sans obstacle. Chaque navire alla aborder de son côté, comme sur un rivage ami, sans la moindre confusion. En voyant qu'on ne leur disputait pas le droit de débarquer en Asie, les Romains, qui s'étaient attendus à une vive résistance, sentirent encore s'accroître leur confiance. Ils restèrent campés quelques jours sur la côte, parce que c'était l'époque où l'on promène les boucliers sacrés, et où il n'est pas permis de se mettre en route. Le même scrupule religieux avait d'ailleurs empêché Scipion

Bibliotheca Regionis Bavaricae

de rejoindre, d'autant plus qu'il était Salien ; et l'on tenait à ne partir que lorsqu'il serait venu.

XXXIV. Vers la même époque, était venu au camp un ambassadeur d'Antiochus, Héraclide de Bysance, porteur de propositions de paix. Il conçut de grandes espérances de succès en voyant les délais et les hésitations des Romains ; car il avait cru qu'aussitôt après avoir touché la terre d'Asie, ceux-ci se précipiteraient du même élan vers le camp du roi. Néanmoins, il résolut de n'aborder le consul qu'après avoir vu P. Scipion, comme, du reste, le lui avait prescrit Antiochus. Il comptait surtout sur sa médiation ; car, outre que sa grandeur d'âme et la plénitude d'une gloire qui ne pouvait plus s'accroître le rendaient très-conciliant, toutes les nations savaient comment il avait usé de la victoire, soit en Espagne, soit en Afrique ; et enfin, son fils, prisonnier, était au pouvoir du roi. Où, quand, et par quelle circonstance ce jeune homme était-il devenu prisonnier, c'est sur quoi les historiens ne sont pas d'accord, ainsi qu'il leur arrive souvent. Selon les uns, il avait été cerné par les vaisseaux du roi, dès le commencement de la guerre, comme il allait de Chalcis à Orée ; selon les autres, ce n'était qu'après être passé en Asie, qu'envoyé avec un détachement de cavalerie frégallane pour reconnaître la position de l'ennemi il était tombé de cheval dans une retraite précipitée, et, pris avec deux cavaliers, avait été conduit au roi. Mais un point sur lequel on est d'accord, c'est que, quand le roi n'eût pas été en guerre avec le peuple romain, quand il eût eu des relations particulières d'hospitalité avec les Scipion, il eût été impossible de montrer plus d'égards, de générosité et de bienveillance pour le jeune homme. Pour tous ces motifs, l'ambassadeur avait attendu l'arrivée de P. Scipion. A ce moment, il aborda le consul et lui demanda audience.

XXXV. Une assemblée nombreuse écouta les propositions. « Tant d'ambassades de part et d'autre, dit-il, demeurées sans résultat, ne faisaient qu'augmenter sa confiance de conclure la paix. En effet, Smyrne, Lampsaque, Alexandrie de Troade et Lysimachie d'Europe avaient été autant de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

questions retardant une solution. Aujourd'hui, Lysimachie, le roi l'avait déjà quittée pour qu'on ne l'accusât plus de rien posséder en Europe; et quant aux villes d'Asie, il était prêt à y renoncer, et de même à toutes celles que les Romains voudraient lui enlever, comme s'étant déclarées pour eux. En outre, le roi payerait au peuple romain la moitié des frais de la guerre. » Telles étaient les conditions proposées. Dans le reste du discours, il exhortait les Romains « à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, et à arrêter l'essor de leur fortune pour ne point accabler celle du roi. En bornant leur empire à l'Europe, il aurait encore une étendue immense. Il leur avait été plus facile de conquérir chacune de ces parties qu'il ne leur serait de les conserver toutes ensemble. Et pourtant, s'ils voulaient encore enlever au roi quelque partie de l'Asie, pourvu que les limites fussent clairement établies, l'amour de la paix et de la concorde le déciderait à faire cette concession nouvelle à l'ambition romaine. » Ces concessions, qui semblaient immenses à l'ambassadeur, parurent insuffisantes aux Romains. En effet, ils disaient que « c'était au roi de supporter tous les frais de la guerre, lui qui en avait été la cause; qu'il devait non-seulement retirer ses garnisons de l'Ionie et de l'Éolide, mais rendre à toutes les villes de l'Asie la liberté qu'on avait rendue à la Grèce entière; et cela ne pouvait se faire, que si Antiochus renonçait à la possession de l'Asie en deçà du mont Taurus. »

XXXVI. L'ambassadeur, comprenant que l'assemblée se montrerait intraitable, essaya, conformément à ses instructions, de gagner en particulier Scipion. Et d'abord, il lui dit que le roi lui rendrait son fils sans rançon; puis, comme il ignorait le désintéressement de Scipion et le caractère romain, il lui offrit une somme considérable, lui promettant, sauf le titre de roi, le partage complet de l'autorité avec Antiochus, si, par son entremise, on obtenait la paix. Scipion lui répondit. « Je ne dois pas m'étonner que tu ne connaisses ni les Romains en général, ni moi en particulier, vers qui l'on t'envoie, quand tu ne connais même pas la position de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

celui qui t'a envoyé. Il fallait conserver Lysimachie pour nous fermer la Chersonèse, ou nous disputer le passage de l'Hellespont pour nous fermer l'Asie, si vous vouliez traiter de la paix avec des hommes inquiets de l'issue de la guerre. Mais, après nous avoir laissé passer librement en Asie, après avoir subi le frein et même le joug, Antiochus peut-il traiter d'égal à égal, lui qui n'a plus qu'à se soumettre à nos lois? Le don le plus considérable que puisse me faire la munificence royale sera la liberté de mon fils. Quant aux autres dons, je prie les dieux que jamais ma situation ne me les rende nécessaires, et je sais du moins que mon cœur ne les désirera jamais. Toute la reconnaissance que m'inspire son grand acte de générosité, Antiochus peut y compter, si pour un bienfait personnel il ne demande qu'une gratitude personnelle. Comme citoyen, je ne recevrai rien de lui, et je ne lui donnerai rien. Ce que je puis faire pour lui, maintenant, c'est de lui faire transmettre un conseil sincère : dis-lui donc qu'il renonce à la guerre, et qu'il ne rejette aucune condition de paix. » Toutes ces considérations restèrent sans influence sur le roi : il se disait qu'il ne perdait rien à tenter les chances de la guerre, puisqu'on lui dictait des lois comme s'il eût été déjà vaincu. Laissant donc de côté, pour le moment, toutes négociations, il s'occupa uniquement des préparatifs de la guerre.

XXXVII. Le consul, ayant de son côté, pris toutes ses dispositions. Il leva le camp, et arriva d'abord à Dardane, puis à Rhétée. Les habitants de ces deux villes vinrent en foule au-devant de lui. De là il gagna Ilium, campa dans la plaine qui en borde les murs; puis, étant monté à la citadelle, il offrit un sacrifice à Minerve qui en est la déesse. Les Iliens, par mille témoignages et mille actes de déférence, montrèrent qu'ils voyaient dans les Romains leurs descendants; et les Romains étaient heureux de voir leur berceau. On se remit en route, et, en six jours, on parvint à la source du fleuve Caïque. On y fut rejoint par le roi Eumène. Il avait d'abord voulu ramener sa flotte de l'Hellespont à Élée pour qu'elle y passât l'hiver; mais des vents

contraires l'avaient empêché pendant quelques jours de doubler le promontoire de Lecton : il avait alors débarqué, et, pour ne pas manquer les premières occasions de combattre, il avait regagné par les chemins les plus courts le camp romain avec une petite troupe. Renvoyé du camp à Pergame pour expédier des convois, il livra le blé à ceux qui avaient ordre du consul de le prendre, puis il revint au camp. Après avoir préparé des vivres pour plusieurs jours, on songea à marcher contre l'ennemi avant d'être arrêté par l'hiver. Le camp du roi était aux environs de Thyatire. Comme la nouvelle y vint que P. Scipion, malade, s'était fait transporter à Élée, Antiochus lui envoya des députés chargés de lui remettre son fils. Ce bonheur, si vivement senti d'un père, eut une influence salutaire sur sa santé. Après s'être enfin rassasié des embrassements de son fils : « Reportez, dit-il aux députés, tous mes remerciments au roi : la seule façon dont je puisse lui montrer maintenant de la reconnaissance, c'est de lui conseiller de ne pas livrer bataille qu'il ne me sache de retour au camp. » Antiochus avait bien soixante-deux mille fantassins et plus de douze mille cavaliers, forces qui ne laissaient pas de lui inspirer quelque confiance pour le combat : cependant, ébranlé par le conseil d'un si grand homme, dans lequel seul, en cas de revers, il espérait un appui, il recula, et, passant le fleuve Phrygien, alla camper non loin de Magnésie, au pied du Sipyle. Comme les Romains, s'il voulait gagner du temps, pouvaient attaquer ses retranchements, il fit creuser un fossé profond de six coudées, large de douze, qu'il entoura extérieurement d'une double palissade : à l'intérieur il construisit un mur avec des tours de distance en distance, d'où il pouvait empêcher facilement l'ennemi de franchir le fossé.

XXXVIII. Le consul, pensant que le roi était aux environs de Thyatire, arriva, en cinq jours de marche forcée, dans la plaine d'Hyrcanie, où il apprit le départ d'Antiochus. Il suivit ses traces, et alla camper à quatre milles de lui, en deçà du fleuve Phrygien. Comme ils arrivaient, en-

Δημόσιο Κεντρικό Βιβλιοθήκη Βέροιας

viron mille cavaliers ennemis (la plupart Gallo-Grecs et Dahes, avec quelques archers d'autres nations) traversèrent précipitamment le fleuve et fondirent sur les postes avancés. Cette surprise y jeta d'ailleurs le désordre : mais ensuite, le combat se prolongeant, les Romains, à portée de leur camp, reçurent aisément du renfort; et les soldats du roi, fatigués, accablés par le nombre, durent faire retraite. Sur les bords du fleuve, avant qu'ils eussent eu le temps d'y entrer, un certain nombre furent tués. On resta ensuite tranquille pendant deux jours, sans que, d'aucun côté, on franchît le fleuve. Le troisième jour, les Romains le franchirent tous ensemble et vinrent camper environ à deux mille cinq cents pas de l'ennemi. Pendant qu'ils traçaient leurs fossés et élevaient les palissades, trois mille soldats du roi, cavaliers et fantassins d'élite, fondirent sur eux avec un tumulte effrayant. Les soldats romains étaient moins nombreux; cependant ils étaient encore deux mille : sans détourner de leur travail ceux qui fortifiaient le camp, ils soutinrent très-bien le premier choc; puis, le combat s'échauffant, ils repoussèrent l'ennemi après lui avoir tué cent hommes et fait environ cent prisonniers. Pendant quatre jours les deux armées restèrent rangées et immobiles devant leurs retranchements : le cinquième jour, les Romains s'avancèrent au milieu de la plaine. Antiochus ne fit point un mouvement et ses derniers rangs demeurèrent toujours à mille pas des retranchements.

XXXIX. Le consul, voyant qu'on refusait le combat, tint conseil le lendemain. « Que ferait-on, si Antiochus se refusait absolument à combattre? L'hiver était proche : il faudrait, ou tenir les soldats sous les tentes, ou, si l'on prenait les quartiers d'hiver, remettre la guerre à l'été. » Jamais ennemi n'avait inspiré aux Romains semblable mépris. On s'écria de toutes parts qu'il « fallait marcher sur-le-champ, et profiter de l'ardeur des soldats. » On eût dit en effet que ceux-ci ne voyaient dans tant de milliers d'hommes que des troupeaux à égorger : franchir les fossés, briser les palissades, ils étaient prêts à tout faire si l'ennemi ne sortait pas.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

On envoya Domitius reconnaître la position et voir sur quel point on pourrait attaquer les retranchements. Sur les indications précises qu'il rapporta le lendemain, le consul se décida à camper plus près de l'ennemi. Le jour suivant, l'armée s'avança au milieu de la plaine, et se forma en lignes, Antiochus ne crut pas devoir hésiter plus longtemps; car refuser ainsi le combat, c'eût été décourager les siens en ajoutant à la confiance de l'ennemi. Il fit donc sortir ses troupes; mais en ne s'éloignant de son camp qu'autant qu'il le fallait pour montrer son intention de combattre. L'armée romaine présentait un aspect presque uniforme, et pour les hommes, et pour le genre des armes. Elle se composait de deux divisions romaines et de deux divisions d'alliés du nom latin, chacune de cinq mille quatre cents hommes. Les Romains formaient le centre, les alliés les ailes. Au premier rang étaient les hastats; au second les princes; enfin venaient les triaires. En dehors, et à la droite de cette armée régulière, le consul rangea sur une même ligne trois mille fantassins environ, tant auxiliaires d'Eumène qu'Achéens armés de boucliers : au delà, il mit trois mille cavaliers, tous Romains, sauf huit cents hommes amenés par Eumène; et, au delà encore, cinq cents Tralles et cinq cents Crétois. L'aile gauche ne semblait pas avoir besoin d'un pareil secours, étant défendue par les rives escarpées du fleuve : cependant il la couvrit de quatre escadrons de cavalerie. Telles étaient les forces des Romains, en y ajoutant deux mille volontaires Macédoniens et Thraces, qui restèrent au camp pour le garder. Derrière les triaires, seize éléphants furent placés à la réserve. Outre que, par le nombre, ils étaient inférieurs à ceux du roi (il en avait cinquante-quatre), même à nombre égal, les éléphants de l'Afrique ne peuvent lutter contre ceux de l'Inde, qui les surpassent de beaucoup en taille et en courage.

XL. L'armée d'Antiochus, formée de bien plus de nations, était toute bigarrée d'armures et de costumes différents. Seize mille hommes d'infanterie étaient armés comme la phalange macédonienne : placé au centre, ce corps était

divisé en dix bataillons, séparés chacun par deux éléphants ; il avait trente-deux hommes de profondeur. C'était là la force principale du roi, redoutable sous tous les rapports, et surtout par la présence des éléphants, qui dominaient tous les combattants et inspiraient une grande frayeur. Ces éléphants étaient immenses, et ils semblaient plus gigantesques encore avec leurs panaches, avec les tours placées sur leur dos, et sur chacune desquelles se tenaient, outre le cornac, quatre soldats armés. A la droite de cette phalange, Antiochus plaça quinze cents cavaliers gallo-grecs, soutenus eux-mêmes par trois mille cavaliers couverts de cuirasses et appelés *cataphractes*[1], et par un corps d'environ mille cavaliers, corps nommé *agèma*[2], formé de l'élite des Mèdes et des autres peuples du même pays. Ils étaient immédiatement soutenus par un rempart de seize éléphants. Du même côté, et formant le prolongement de l'aile, était la cohorte du roi, dont les soldats étaient appelés *Argyraspides*[3], à cause de la nature de leurs armes. Venaient ensuite les Dahes, cavaliers et archers à la fois, au nombre de douze cents ; puis trois mille hommes de troupes légères, mi-partis Crétois, mi-partis Tralles. Ils étaient soutenus par quinze cents archers mysiens. Enfin l'extrémité de l'aile était formée de quatre mille hommes, tant frondeurs cyrtéens qu'archers élyméens. A l'aile gauche, la phalange s'appuyait sur quinze cents cavaliers gallo-grecs, et deux mille Cappadociens, armés de même et envoyés par le roi Ariarathe. Venaient ensuite différents corps d'auxiliaires, en tout deux mille sept cents hommes ; puis trois mille cuirassiers et mille autres cavaliers de la garde du roi, équipés, de même que leurs chevaux, plus légèrement, mais d'ailleurs à peu près armés de même. C'étaient, pour la plupart, des Syriens mêlés de Phrygiens et de Lydiens. Devant cette cavalerie était une rangée de quadriges armés de faux et une ligne de dromadaires. Ces animaux étaient montés par des archers arabes, dont les épées étaient étroites, mais longues de quatre cou-

1. Bardés de fer. — 2. Corps d'élite.
3. Armés de boucliers d'argent.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dées, de façon à atteindre l'ennemi d'une telle hauteur. A la suite venait la foule des auxiliaires, dans le même ordre qu'à l'aile droite : d'abord les Tarentins; puis deux mille cinq cents cavaliers gallo-grecs; puis mille Néocrétois, quinze cents Cariens et Ciliciens armés de même, autant de Tralles, trois mille soldats armés de boucliers (Pisidiens, Pamphyliens et Lyciens), le même nombre d'auxiliaires cyrtéens et élyméens qu'à l'aile droite; enfin, à une très-petite distance, seize éléphants.

XLI. Le roi commandait en personne l'aile droite; il avait confié la gauche à son fils Séleucus et à son neveu Antipater : le centre obéissait à trois chefs, Minion, Zeuxis et Philippe, maître des éléphants. Il y avait, le matin, un brouillard, qui, dans la journée, remonta et forma des nuages assez épais pour assombrir le jour : puis, le vent du midi fit tomber une pluie torrentielle. Cet orage, qui incommoda à peine les Romains, fut très-funeste aux troupes du roi. En effet, comme les Romains ne formaient pas une longue ligne, l'obscurité ne les empêchait pas de s'apercevoir tous; et, comme ils avaient presque tous des armes pesantes, la pluie ne pouvait émousser ni leurs épées, ni leurs javelots. Les troupes du roi, au contraire, formaient une si longue ligne, qu'à peine, du centre, on pouvait distinguer l'extrémité des ailes, bien loin que d'une aile à l'autre on pût s'apercevoir. En outre, la pluie avait détendu les arcs, les frondes et les courroies des traits. Quant aux quadriges armés de faux, qui devaient, dans la pensée d'Antiochus, porter la confusion chez l'ennemi, ils jetèrent l'épouvante dans leurs propres troupes. Voici à peu près la disposition de ces chars. Autour du timon sortaient du joug dix lames en forme de croissant, chacune d'une coudée, qui devaient percer tout ce qu'elles rencontreraient. A l'extrémité du joug, et des deux côtés, sortaient deux faux : l'une au niveau du joug, l'autre descendant vers la terre; la première devant trancher tout ce qui se rencontrerait de côté, la seconde devant atteindre ceux qui seraient tombés ou qui se courberaient pour ne pas être frappés. De même, à l'extrémité de l'essieu étaient atta-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

chées deux faux, également dirigées en sens contraire. Si des chars ainsi disposés avaient été placés à l'arrière-garde ou au centre, il aurait fallu ouvrir les rangs pour leur donner passage : aussi le roi, comme on l'a dit, les avait-il placés devant la première ligne. Mais Eumène avait déjà vu ces chars à l'œuvre et savaient combien ils pouvaient nuire à ceux qui s'en servaient, si, au lieu d'en faire une attaque régulière, on se bornait à effrayer les chevaux. Il ordonna donc aux archers crétois, aux frondeurs et aux cavaliers armés de javelots de se disperser le plus qu'ils le pourraient et de lancer des traits de tous les points à la fois. Cette tempête de traits qui pleuvaient de tous les côtés en portant coup, et de cris discordants, épouvanta à tel point les chevaux qu'ils s'emportèrent tout à coup, sans plus connaître le frein, et se jetèrent de tous côtés au hasard. Les cavaliers, légèrement armés, les frondeurs et les Crétois, également agiles, esquivaient rapidement le choc. En outre, les cavaliers, en poursuivant le char, augmentaient encore l'effroi et l'impétuosité des chevaux, et même des dromadaires, effroi que portèrent à son comble les cris de tous les autres soldats ensemble. Ainsi les quadriges finirent par quitter l'espace qui séparait les deux armées. Une fois cet épouvantail dérisoire écarté, le signal fut donné des deux côtés et on engagea sérieusement la bataille.

XLII. Du reste, ce vain appareil ne tarda pas à être cause pour l'ennemi d'une déroute véritable. En effet, les auxiliaires de réserve, placés non loin des quadriges, effrayés de l'épouvante des chevaux emportés, prirent eux aussi la fuite et laissèrent un grand espace à découvert jusqu'aux cuirassiers. Ceux-ci, grâce à ce vide, furent bientôt attaqués par la cavalerie romaine; mais la plupart ne purent même pas soutenir le premier choc. Les uns furent mis en déroute; les autres furent tués sur place, accablés par la pesanteur de leurs cuirasses et de leurs armes. Dès ce moment, toute l'aile gauche plie; et, une fois les auxiliaires qui étaient entre la cavalerie et la phalange ébranlés, la terreur gagne jusqu'au centre de l'armée. Les rangs sont rompus, et l'in-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

fanterie, gênée par les fuyards, ne peut faire usage de ses longues piques que les Macédoniens nomment *sarisses*. Les légions romaines s'avancent et lancent des javelots sur la phalange désorganisée. Les éléphants même, placés au milieu des ennemis, n'arrêtaient pas le soldat romain, qui s'était habitué dans les guerres d'Afrique à éviter le choc de ces animaux, et même à leur couper les jarrets quand il pouvait s'en approcher assez. Déjà le centre, attaqué de face, était culbuté, et la réserve, prise en queue, était cruellement maltraitée, quand les Romains apprirent la déroute d'une partie des leurs, et même entendirent les cris des fuyards qui déjà regagnaient le camp. En effet, Antiochus avait remarqué que l'aile gauche des ennemis, comptant sur le fleuve contre lequel elle s'appuyait, n'était soutenue que par quatre escadrons de cavalerie, qui même, en se rapprochant du corps principal, avaient mis l'aile à découvert. Il s'élança donc sur ce point avec ses auxiliaires et ses cuirassiers. Non content de presser de front l'ennemi, il le tourna en longeant le fleuve et le chargea en flanc. Enfin les cavaliers furent les premiers mis en déroute; bientôt l'infanterie qui était près d'eux s'enfuit en désordre vers le camp.

XLIII. Le camp était gardé par le tribun M. Émilius, fils de Lépidus, qui, quelques années plus tard, fut nommé souverain pontife. Sortant avec ce qu'il avait de troupes, Émilius court au-devant des fuyards. Il les arrête d'abord; puis leur ordonne de retourner au combat, leur reprochant leur lâcheté et cette fuite honteuse. Bientôt il a recours aux menaces, les prévenant que, s'ils n'obéissent, ils courent en aveugles à leur perte. Enfin, il ordonne aux siens de tuer ceux des fuyards qui sont au premier rang, et de ramener la foule qui les suit en employant le fer et les coups. Entre deux dangers, les fuyards choisissent le moindre. D'abord, ils s'arrêtent par crainte; mais bientôt d'eux-mêmes ils retournent au combat, tandis qu'Emilius, avec sa troupe d'environ deux mille hommes d'élite, arrête énergiquement Antiochus lancé à la poursuite des fuyards. De son côté, Attale, frère d'Eumène, de l'aile droite où il a mis l'en-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

nemi en fuite au premier choc, aperçoit la déroute de l'aile gauche et le tumulte qui règne autour du camp, et il arrive à temps avec deux cents cavaliers. Lorsque Antiochus voit revenir au combat ceux qui fuyaient devant lui tout à l'heure, et qu'il aperçoit deux corps de troupes accourant à la fois et du camp et de la plaine, il tourne bride et prend la fuite. Ainsi vainqueurs aux deux ailes, les Romains coururent piller le camp ennemi, en traversant des monceaux de cadavres. C'était surtout au centre qu'il y avait beaucoup de morts, car c'était là qu'était tombée l'élite de l'infanterie, empêchée de fuir d'ailleurs par la pesanteur de son armure. Pendant ce temps, la cavalerie d'Eumène, bientôt suivie du reste de la cavalerie, poursuit les ennemis à travers la plaine, et dans toutes les directions : tous ceux qu'on atteint sont tués. Du reste, ce qui fut plus fatal aux fuyards que cette poursuite, ce fut le pêle-mêle de chars, d'éléphants et de chameaux, et enfin leur propre nombre devenant alors un obstacle. Tous les rangs étaient rompus; on se précipitait en aveugles les uns sur les autres, et l'on était écrasé sous les pieds des éléphants. Au camp, il se fit aussi un grand carnage, plus terrible même que dans la plaine. En effet, les premiers qui avaient fui avaient pris la direction du camp, et, comptant sur le secours des troupes nombreuses qui le gardaient, ils se battirent avec une énergie acharnée devant les retranchements. Irrités d'avoir été arrêtés aux portes et devant les palissades, eux qui comptaient tout emporter du premier assaut, les Romains, une fois maîtres du camp, y firent un carnage considérable.

XLIV. L'ennemi perdit ce jour-là, dit-on, cinquante mille fantassins et trois mille cavaliers; on fit quatorze cents prisonniers, et l'on prit quinze éléphants avec leurs cornacs. Les Romains eurent quelques blessés; mais ils ne perdirent en tout que trois cents fantassins et quarante-neuf cavaliers, dont vingt-cinq de l'armée d'Eumène. Le jour même, les vainqueurs pillèrent le camp ennemi, et revinrent dans le leur avec un grand butin. Le lendemain, ils dépouillèrent les morts et rassemblèrent leurs prisonniers. A ce mo-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ment, vinrent des députés de Thyatire et de Magnésie, près du mont Sipyle, apportant la soumission de ces villes. Antiochus s'était enfui avec quelques soldats seulement; en chemin, il en rallia un certain nombre, et il arriva à Sardes, vers le milieu de la nuit, avec une petite troupe. Là, apprenant que son fils Séleucus s'était retiré à Apamée avec quelques courtisans, il partit lui aussi pour cette ville avec sa femme et sa fille. Il laissait à Zénon la défense de Sardes et à Timon le gouvernement de la Lydie. Mais, sans s'inquiéter d'eux, les habitants, d'accord avec les soldats de la citadelle, envoyèrent des députés au consul.

XLV. Vers la même époque, arrivèrent des députés de Tralles, de Magnésie au-dessus du Méandre, et enfin d'Éphèse. Les trois villes envoyaient leur soumission. Polyxénidas avait quitté Éphèse en apprenant la défaite des Syriens, et était allé avec la flotte jusqu'à Patare en Lycie : mais, par crainte de la flotte rhodienne, alors dans les eaux de Mégiste, il avait débarqué, et avait gagné par terre la Syrie avec quelques hommes d'escorte. Les villes d'Asie se mettaient à la discrétion du consul et sous la dépendance du peuple romain. Le consul était déjà à Sardes. Publius Scipion l'y rejoignit d'Élée, dès qu'il put supporter le trajet. Presque au même moment, un héraut d'Antiochus obtint du consul, par l'entremise de Scipion, qu'il fût permis au roi d'envoyer des ambassadeurs. Peu de jours après, arrivèrent Leuxis, ancien gouverneur de la Lydie, et Antipater, neveu du roi. Ils commencèrent par s'adresser à Eumène, qu'ils croyaient le plus contraire à la paix, à raison d'anciens démêlés. L'ayant trouvé plus accommodant que ni le roi ni eux-mêmes ne l'espéraient, ils entrèrent en rapports avec P. Scipion, et, par son influence, avec le consul, celui-ci assembla pour les entendre un conseil nombreux. Leuxis prit la parole : « Romains, dit-il, nous venons moins nous justifier que demander les moyens d'expier la faute du roi, et obtenir de nos vainqueurs paix et pardon. Toujours vous avez, avec la même magnanimité, fait grâce aux rois et aux peuples vaincus : combien ne devez-vous pas



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

être plus cléments et plus généreux dans une victoire qui vous fait les maîtres du monde! N'ayant plus maintenant à combattre contre des mortels, vous n'avez plus, comme les dieux, qu'à veiller sur le genre humain et à en être les sauveurs. » On s'était, avant même l'arrivée des députés, concerté sur la réponse à faire. L'Africain en fut chargé. Voici quelles furent à peu près ses paroles : « Des biens dont les dieux immortels disposent, le peuple romain a tous ceux qu'il leur a plu de lui donner. Quant à notre ligne de conduite, chose dépendante de notre volonté, elle a toujours été et sera toujours la même dans toute fortune. Ni la prospérité ne nous a enflés, ni le malheur ne nous a abattus. Il me suffirait de l'exemple d'Annibal pour l'attester, si vous-mêmes vous n'en étiez un exemple. Après avoir traversé l'Hellespont, avant d'avoir vu le camp ni les troupes du roi, quand toutes les chances étaient communes et l'issue de la lutte incertaine, nous vous proposions des conditions de paix sur le pied de l'égalité : aujourd'hui, vainqueurs, ce sont ces mêmes conditions que nous proposons encore. Renoncez à l'Europe, et abandonnez, de l'Asie, toute la partie en deçà du mont Taurus. Vous payerez ensuite, pour les frais de la guerre, quinze mille talents euboïques[1] : cinq cents comptant, deux mille cinq cents quand le sénat et le peuple auront ratifié la paix, et enfin mille par année pendant douze ans. Il vous faut aussi rendre à Eumène quatre cents talents et le reste du blé dû à son père. Ces conditions acceptées par vous, vous devez nous donner, comme garantie de l'exécution, vingt otages à notre choix. Enfin, comme nous ne pourrions jamais compter sur une paix assurée là où serait Annibal, nous demandons avant tout qu'il nous soit livré. En même temps, vous livrerez l'Étolien Thoas, cet instigateur de la guerre d'Étolie, qui, en vous faisant compter les uns sur les autres, vous a armés contre nous; et, avec lui, l'Acarnanien Mnasiloque et les Chalcidiens Philon et Eubulidas. Pour avoir trop tardé à faire la paix,

1. Le talent euboïque valait 3840 fr. de notre monnaie.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

le roi la fera dans une situation mois favorable. S'il tarde encore, qu'il sache qu'il est plus difficile de faire descendre de quelques degrés la puissance des rois, que de la précipiter, une fois abaissée, au fond de l'abîme. » Les ambassadeurs du roi avaient ordre d'accepter toute condition de paix. On se décida donc à envoyer une députation à Rome. Le consul envoya son armée en quartiers d'hiver : une partie à Magnésie sur le Méandre, le reste à Tralles et à Éphèse. Pour lui, il alla à Éphèse, où, quelques jours après, il reçut les otages du roi et les députés qui devaient aller à Rome. Eumène partit à Rome en même temps qu'eux, et ils furent suivis des députations de tous les peuples de l'Asie.

XLVI. Tandis que ces faits se passaient en Asie, deux proconsuls revinrent presque en même temps à Rome de leurs provinces avec l'espoir du triomphe : Q. Minucius de la Ligurie, et M. Acilius de l'Étolie. Tous deux exposèrent ce qu'ils avaient fait : le triomphe fut refusé à Minucius, et décerné d'une voix unanime à Acilius, qui triompha du roi Antiochus et des Étoliens. Devant son char de triomphe furent portés deux cent trente étendards, trois mille livres d'argent en barres, cent treize mille tétradrachmes attiques, deux cent quarante-huit cistophores[1], et nombre de vases d'argent ciselés et d'un grand poids. On y vit aussi l'argenterie du roi, ses vêtements magnifiques, quarante-cinq couronnes d'or, présents des villes alliées, des dépouilles de toute espèce; enfin, trente-six prisonniers de marque, tant Syriens qu'Étoliens. Quelques jours avant, Damocrite, chef des Étoliens, s'était échappé la nuit de prison, et, près d'être atteint par ses gardes, sur le bord du Tibre, il s'était percé de son épée avant de tomber entre leurs mains. Il ne manqua que des soldats à suivre le char; d'ailleurs ce triomphe fut magnifique et par l'éclat du spectacle et par la gloire du vainqueur. La joie en fut troublée cependant par une triste nouvelle : en Espagne, le proconsul L. Émilius

1. Pièce d'argent portant l'empreinte de la corbeille sacrée de Bacchus.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

avait été battu près de la ville de Lycon, chez les Vastétans, par les Lusitaniens qui lui avaient tué six mille hommes : le reste de l'armée, saisi d'effroi, avait été refoulé dans les retranchements. Après s'y être défendu avec beaucoup de peine, elle avait regagné à toute vitesse, et avec la précipitation d'une déroute, le territoire allié. Telles étaient les nouvelles d'Espagne. Des députés arrivèrent de Gaule, des colonies de Crémone et de Plaisance. Le préteur L. Aurunculéius les introduisit dans le sénat. Ils se plaignirent de la misère des colonies, réduites par les maladies autant que par les malheurs de la guerre : en outre, beaucoup de colons avaient fui pour échapper au voisinage des Gaulois. Le sénat décréta « que le consul C. Lélius, s'il le croyait utile, enrôlerait six mille familles qui seraient réparties entre ces deux colonies; et que le préteur L. Aurunculéius nommerait des triumvirs chargés de conduire les nouveaux colons. » Les triumvirs choisis furent M. Atilius Serranus, L. Valérius Flaccus, fils de Publius, et L. Valérius Tappon, fils de Caïus.

XLVII. Peu après, le temps des comices consulaires approchant, le consul C. Lélius revint de la Gaule à Rome. Il ne se contenta pas d'enrôler, d'après le sénatus-consulte rendu en son absence, de nouveaux colons pour Crémone et Plaisance; il proposa en outre d'envoyer deux colonies nouvelles dans l'ancien territoire des Boïens, ce qui fut voté par le sénat. Dans le même temps, un message du préteur L. Émilius apprit la bataille navale de Myonnèse et le passage du consul L. Scipion avec son armée en Asie. On vota un jour d'actions de grâces solennelles pour la victoire navale, puis, comme c'était la première fois qu'une armée romaine campait en Asie, un second jour pour amener une heureuse issue. Le consul eut ordre d'immoler, chacun des deux jours, vingt grandes victimes. On procéda ensuite à l'élection des consuls, élection qui donna lieu à de grands débats. M. Émilius Lépidus se portait candidat; mais il avait contre lui l'opinion publique, parce que, pour poser sa candidature, il avait quitté sa province de Sicile sans l'au-

torisation du sénat. Ses compétiteurs étaient M. Fulvius Nobilior, Cn. Manlius Vulson et M. Valérius Messala. Seul, Fulvius fut nommé consul, les autres n'ayant pas réuni le nombre de suffrages exigé [1]. Le lendemain, comme Lépidus avait été rejeté, et que Messala ne s'était pas représenté, le consul nommé déclara Cn. Manlius son collègue. On nomma ensuite préteurs les deux Q. Fabius, Labéon et Victor (ce dernier, inaugure l'année même flamine quirinal), M. Sempronius Tuditanus, Sp. Postumius Albinus, L. Plautius Hypséus et L. Bébius Divès.

XLVIII. Sous le consulat de M. Fulvius Nobilior et de Cn. Manlius Vulson, une nouvelle terrible vint effrayer Rome, au dire de Valérius d'Antium, et y fut presque tenue pour certaine. Voici quelle était cette nouvelle : Antiochus, ayant appelé à une entrevue le consul L. Scipion, et avec lui, P. l'Africain, sous prétexte de leur remettre le jeune Scipion, s'était emparé de leur personne ; puis, maître des généraux, il avait aussitôt conduit ses troupes contre le camp romain qu'il avait pris d'assaut, et il avait anéanti l'armée romaine tout entière : voyant cela, les Étoliens avaient repris courage, ils se refusaient à exécuter le traité ; leurs chefs étaient allés en Macédoine, en Dardanie et en Thrace pour y lever des mercenaires ; enfin, le propréteur A. Cornélius avait envoyé de l'Étolie à Rome, pour y porter ces nouvelles, A. Térentius Varron et M. Claudius Lepidus. Valérius ajoute encore à cette fable que le sénat aurait demandé aux ambassadeurs étoliens, entre autres choses, comment ils savaient que les généraux romains avaient été faits prisonniers en Asie par le roi Antiochus et que l'armée romaine était anéantie : les Étoliens auraient répondu qu'ils l'avaient appris par leurs envoyés, lesquels s'étaient trouvés avec le consul. Comme aucun autre historien ne parle de ce bruit, je ne voudrais pas l'affirmer pour ma part ; mais j'ai cru pourtant devoir le mentionner.

XLIX. On introduisit dans le sénat les ambassadeurs éto-

1. Il fallait avoir les suffrages de plus de la moitié des centuries.

liens. Leur intérêt, leur fortune présente, tout les engageait à avouer leur faute ou leur erreur et à en implorer le pardon. Mais, loin de là, ils débutèrent en rappelant les services qu'ils avaient rendus au peuple romain, et allèrent jusqu'à reprocher le courage déployé par eux dans la guerre de Philippe. L'insolence d'un tel langage était faite pour blesser les oreilles romaines; et, en rappelant ainsi des faits anciens et oubliés, ils arrivèrent à ce résultat de remettre en mémoire tous les torts de leur nation, autrement nombreux que ses services. Ils avaient besoin de compassion, et ils provoquèrent le ressentiment et la haine. Un sénateur leur demanda « s'ils s'abandonnaient à la discrétion du peuple romain ; » puis un autre : « s'ils promettaient de n'avoir d'autres amis ni d'autres ennemis que ceux du peuple romain. » Comme ils ne répondaient rien à ces questions, on leur ordonna de sortir du temple. Ce fut alors dans le sénat un concert presque unanime d'exclamations. « Les Étoliens étaient encore tout dévoués à Antiochus, et c'était en lui qu'étaient encore toutes leurs espérances; il fallait donc leur faire la guerre comme à des ennemis déclarés et dompter ces caractères farouches. » Un nouveau fait enflamma encore contre eux : au moment même où ils demandaient la paix aux Romains, ils avaient porté la guerre dans la Dolopie et l'Athamanie. Sur la proposition de M. Acilius, vainqueur d'Antiochus et des Étoliens, un sénatus-consulte fut rendu, portant « qu'il serait enjoint aux Étoliens de sortir de Rome le jour même, et de l'Italie dans les quinze jours. » A. Térentius Varron fut chargé de les surveiller tout le long de la route ; et on leur signifia que « désormais, si quelque députation d'Étoliens venait à Rome sans l'autorisation du général romain ayant la province de Grèce, et sans être accompagnée d'un de ses lieutenants, on les traiterait tous comme des ennemis. » Ainsi furent congédiés les Étoliens.

L. Les consuls soumirent alors au sénat la répartition des provinces. On décida qu'ils tireraient au sort l'Étolie et l'Asie. Celui qui irait en Asie prendrait l'armée de L. Scipion, en y joignant un renfort de quatre mille fantassins et de deux

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

cents cavaliers romains, et, en outre, huit mille fantassins et quatre cents cavaliers des alliés du nom latin. Avec ces troupes, il continuerait la guerre contre Antiochus. L'autre consul devait prendre l'armée qui était en Etolie, et on l'autorisait à la renforcer du même nombre de citoyens et d'alliés que son collègue. Le même consul devait aussi équiper et emmener les vaisseaux construits l'année précédente. Outre qu'il ferait la guerre aux Étoliens, il passerait dans l'île de Céphallénie. Il fut également invité d'avance à revenir à Rome, si la situation le permettait, pour la tenue des comices. En effet, indépendamment de l'élection des magistrats annuels, on voulait créer des censeurs. En cas d'empêchement, il devait avertir le sénat qu'il ne pourrait être là pour le temps des comices. L'Étolie échut à M. Fulvius, l'Asie à Cn. Manlius. Les préteurs tirèrent ensuite leurs provinces au sort. Sp. Postumius Albinus eut la juridiction des citoyens et des étrangers; M. Sempronius Tuditanus, la Sicile; Q. Fabius Pictor, flamine quirinal, la Sardaigne; Q. Fabius Labéon, la flotte; L. Plautius Hypséus, l'Espagne citérieure; L. Bébius Divès, l'Espagne ultérieure. Il fut décidé que le préteur de Sicile prendrait une légion et la flotte alors dans la province, et qu'il exigerait des Siciliens deux dîmes de blé, pour envoyer l'une en Asie, l'autre en Étolie. Le préteur de Sardaigne devait exiger des habitants la même quantité de blé, pour l'envoyer à la même destination que le blé de Sicile. Pour l'Espagne ultérieure, Bébius reçut un supplément de mille fantassins et de cinquante cavaliers romains, avec six mille fantassins et deux cents cavaliers des alliés du nom latin. Avec ces renforts, chacun des préteurs d'Espagne conserverait une légion. Parmi les magistrats de l'année précédente, C. Lélius fut prorogé pour un an et conserva son armée; le propréteur P. Junius demeura chargé du gouvernement de l'Étrurie avec l'armée alors dans la province; le propréteur M. Tuccius fut prorogé dans le Bruttium et l'Apulie.

LI. Avant le départ des préteurs, il s'éleva entre le souverain pontife P. Licinius et Q. Fabius Pictor, flamine

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

quirinal, une contestation qui rappelait celle qui avait eu lieu jadis entre L. Métellus et Postumius Albinus. Ce dernier, sur le point de partir comme consul avec son collègue C. Lutatius et de rejoindre la flotte de Sicile, avait été retenu pour les cérémonies du culte par le grand pontife Métellus : de même, le nouveau préteur, au moment de partir pour la Sardaigne, était retenu par L. Licinius. Il y eut de vifs débats et devant le sénat et devant le peuple. Des deux côtés il y eut conflit de pouvoirs, cautions exigées, amendes prononcées, appels aux tribuns, puis au peuple. La religion finit cependant par l'emporter, et le flamine dut céder au pontife. Les amendes furent remises par ordre du peuple. Irrité de se voir enlever sa province, le préteur voulait abdiquer ; mais les sénateurs eurent assez d'ascendant sur lui pour l'en détourner, et ils lui décernèrent la juridiction des étrangers. Les levées furent faites en quelques jours, car elles étaient de peu d'importance, et les consuls partirent pour leurs provinces. C'est alors que se placerait ce bruit vague et douteux sur les désastres d'Asie : mais, quelques jours après, vinrent des nouvelles certaines et un message du général. La joie ressentie fut vive : non pas qu'on eût été inquiet d'un danger réel, car on avait cessé de craindre Antiochus depuis qu'il avait été vaincu en Étolie; mais le souvenir de son ancien prestige subsistait encore, et l'on se rappelait combien, au début de la guerre, il avait semblé redoutable et par ses propres forces, et parce qu'il avait Annibal pour diriger ses armées. Toutefois on ne renonça point à envoyer le consul en Asie, et on ne diminua point ses troupes, car il pouvait avoir à combattre contre les Gaulois.

LII. Peu de temps après, vinrent à Rome les ambassadeurs du roi Antiochus avec M. Aurélius Cotta, lieutenant de L. Scipion, et les envoyés Rhodiens avec le roi Eumène Cotta fit, dans le sénat d'abord, puis, par ordre du sénat, devant l'assemblée du peuple, l'exposé des succès remportés dans l'Asie. On décréta, à ce sujet, trois jours d'actions de grâces et l'immolation de quarante grandes victimes. Le sénat donna d'abord audience à Eumène. Il commença par

remercier en quelques mots le sénat « d'avoir délivré du siége son frère et lui, et d'avoir mis son royaume à l'abri des tentatives d'Antiochus. » Puis, il le félicita « d'avoir été vainqueur sur terre, sur mer, et d'avoir réduit le roi Antiochus, en fuite et en déroute, et chassé de son camp, à abandonner d'abord l'Europe, puis la partie de l'Asie en deçà du mont Taurus. Quant aux services qu'il avait rendus, il aimait mieux que les sénateurs en fussent instruits par leurs généraux et leurs lieutenants que de sa propre bouche. » Tous applaudirent à cette réserve; mais l'invitèrent cependant « à dire lui-même, et sans fausse honte, quelle récompense il croyait avoir méritée du sénat et du peuple romain; car le sénat ne demanderait qu'à faire plus encore, s'il était possible, pour reconnaître ses services. » Le roi répondit que si le droit de choisir une récompense lui était donné par d'autres et qu'il pût consulter le sénat romain il aurait eu recours aux conseils de cette auguste assemblée pour échapper au reproche de prétentions immodestes et de demandes exagérées. Mais, dans la circonstance, quand le sénat devait décerner la récompense, c'était encore bien plus au sénat lui-même de fixer ce qu'il voulait faire pour ses frères et pour lui. Cette réponse n'empêcha pas les sénateurs de le presser encore d'exprimer ses désirs. Mais, à force de politesse d'un côté, de modestie de l'autre, à force de se renvoyer la décision mutuellement et de faire assaut de condescendance, Eumène sortit du temple sans que rien fût décidé. Le sénat persistait dans son sentiment, disant « qu'il était invraisemblable que le roi fût venu sans savoir ce qu'il espérait et ce qu'il désirait obtenir. Mieux que personne il savait ce qui convenait à son royaume, et il connaissait l'Asie bien mieux que le sénat. Il fallait donc le rappeler, et le forcer à s'expliquer sur ses vœux et ses prétentions. »

LIII. Le roi fut donc ramené au sénat par le préteur. Invité formellement à s'expliquer, il parla ainsi : « J'aurais persisté à me taire, pères conscrits, si je ne savais que vous allez bientôt appeler ici les députés rhodiens, et que, ces

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

députés entendus, force me serait de parler enfin. Ce qui rend ma situation difficile, c'est qu'au premier abord les demandes des Rhodiens ne semblent, ni dirigées contre moi, ni même inspirées par un sentiment d'intérêt personnel. En effet, ils plaideront la cause des villes grecques de l'Asie, et diront qu'il faut leur rendre la liberté. Cela obtenu, point de doute qu'ils ne détachent de moi, non-seulement ces villes rendues à la liberté, mais aussi mes anciennes villes tributaires; puis, ce service rendu sera un titre pour eux à tenir ces villes, sous le nom d'alliées, dans une dépendance réelle. Et pourtant, que les dieux me pardonnent! au moment où ils étendront la main sur de si grandes richesses, ils feindront de n'avoir en cela aucun intérêt; à les entendre, vous seuls y êtes intéressés pour votre gloire, et engagés par votre passé. Tenez-vous en garde, sénateurs, contre ces artifices. Il ne serait pas politique de traiter trop inégalement vos anciens alliés, rabaissant trop les uns et élevant trop les autres, et surtout mettant plus haut ceux qui ont porté les armes contre vous que vos amis et vos alliés fidèles. Quant à moi personnellement, j'aimerais mieux en toute autre circonstance sembler me relâcher de mon droit plutôt que de le défendre avec trop d'opiniâtreté; mais quand il s'agit de votre amitié, de votre bienveillance et de distinctions, marques de votre estime, je ne puis me résigner à voir quelqu'un plus favorisé que moi. C'est, en effet, la meilleure part de l'héritage que m'a laissé mon père, lui qui, le premier de tous les habitants de l'Asie et de la Grèce, s'est lié avec vous, et a été fidèle à cette amitié jusqu'au dernier jour de sa vie. Et son dévouement s'est manifesté par autre chose que des protestations: il a pris part à toutes les guerres que vous avez soutenues en Grèce, soit sur terre soit sur mer; il vous a donné des provisions de toutes sortes, et si libéralement, que, sur aucun point, aucun de vos alliés n'a pu faire autant que lui. Enfin, c'est en exhortant les Béotiens à entrer dans votre alliance, qu'il tomba évanoui au milieu de son discours; et, quelques jours après il expirait. Pour moi, marchant sur ses

Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης Βιβλιοθήκη & Κέντρο Πληροφόρησης

traces, je n'ai pas eu pour vous plus de zèle ni de dévouement, car cela était impossible; mais j'ai trouvé dans les circonstances, dans la guerre d'Asie, dans la lutte contre Antiochus, l'occasion de témoigner ce dévouement par plus de faits et de plus grands services. Roi de l'Asie et d'une partie de l'Europe, Antiochus m'offrait sa fille en mariage; il me rendait sur-le-champ les villes révoltées, il me promettait d'agrandir ensuite mon royaume si je m'unissais à lui dans la guerre qu'il soutenait contre vous. Je ne me ferai pas un mérite de n'avoir point manqué à ce que je vous devais; je ne veux que rappeler les faits dignes de l'ancienne amitié contractée par ma famille avec Rome. Forces de terre et de mer, j'ai donné à vos généraux plus que ne pouvait faire aucun de vos alliés; je leur ai fourni des vivres sur mer comme sur terre; j'ai assisté à toutes les batailles navales, et il y en a eu beaucoup de livrées; il n'est ni fatigues, ni périls que j'aie cherché à éviter. La plus cruelle extrémité de la guerre, je l'ai subie, quand, assiégé dans Pergame, j'ai été en danger de perdre à la fois et le trône et la vie. Délivré ensuite de ce siége, sans m'inquiéter si Antiochus, d'un côté, et Séleucus, de l'autre, campaient encore près de ma capitale, et sans songer à mes propres intérêts, je suis allé vers l'Hellespont avec toute ma flotte au-devant de votre consul L. Scipion pour lui aider à faire passer ses troupes. Une fois votre armée en Asie, je n'ai pas quitté d'un instant le consul; aucun soldat romain n'a été plus assidu au camp que mes frères et moi. Il n'est pas d'expédition, pas d'engagement de cavalerie, où je ne me sois trouvé. Sur les champs de bataille j'ai pris le poste, j'ai défendu la position que le consul me désignait. Je ne dirai point, pères conscrits: qui peut m'être comparé pour ses services envers vous dans cette guerre? Mais du moins, je me mettrai sur le même rang que tous les peuples et que tous les rois honorés par vous des distinctions les plus flatteuses. Masinissa avait été votre ennemi avant d'être votre allié: quand il s'enfuit vers votre camp, ce n'était pas un roi vous amenant des armées mais un exilé, un banni n'ayant

Ελληνική Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

conservé de toutes ses armées qu'une poignée de cavaliers. Et cependant, comme il s'est constamment et vaillamment mis à votre service en Afrique contre Syphax et les Carthaginois, ne vous bornant pas à le rétablir sur le trône de ses pères, vous lui avez donné la plus riche partie du royaume de Syphax, et vous en avez fait le plus puissant des rois de l'Afrique. Quelles récompenses, quelles distinctions ne dois-je pas vous paraître mériter, moi, toujours votre allié, jamais votre ennemi? Mon père, mes frères, moi, tous nous avons porté les armes pour vous sur terre et sur mer, non-seulement en Asie, mais même loin de nos frontières, dans le Péloponnèse, en Béotie, en Étolie, contre Philippe, contre Antiochus contre les Étoliens. Que demandes-tu donc, me dit-on? Pères conscrits, vous voulez que je parle; j'obéis. Si, en refoulant Antiochus au delà des hauteurs du Taurus, votre intention a été d'occuper vous-mêmes les pays qu'il abandonnait, il n'est pas de voisins que je préfère à vous, et je ne pourrais imaginer pour mon royaume des conditions meilleures de sécurité et de durée. Mais, si vous songez à abandonner les contrées et à en retirer vos armées, j'ose dire que, mieux que tout autre de vos alliés, je mérite de posséder ce que vos armes ont conquis. Mais, vous dit-on, il est beau de donner la liberté aux villes qui ne l'ont pas : oui, sans doute, si elles n'ont rien entrepris contre vous; mais si elles ont été du parti d'Antiochus, combien n'est-il pas plus digne de votre sagesse et de votre justice de prendre les intérêts de vos alliés fidèles plutôt que ceux de vos ennemis! »

LIV. Ce discours fut agréable aux sénateurs, et il était facile de voir qu'ils étaient tout disposés à traiter le roi avec la plus grande libéralité. Comme il manquait quelques Rhodiens, ont donna auparavant audience à la députation de Smyrne, audience qui ne prit que peu de temps. On adressa pourtant de grands éloges aux habitants de Smyrne pour avoir aimé mieux supporter les dernières extrémités que de se rendre à Antiochus. Les Rhodiens furent ensuite introduits. Le chef de l'ambassade commença par exposer

l'origine de l'alliance des Rhodiens avec le peuple romain et les services rendus par les Rhodiens, d'abord dans la guerre contre Philippe, puis dans la guerre contre Antiochus. Il continua en ces termes : « La seule chose qui rende notre mission difficile et pénible, pères conscrits, c'est de nous voir en lutte avec Eumène, le seul de tous les rois avec qui nous soyons unis par des liens d'hospitalité particulière, et, ce qui nous touche surtout, par des liens d'hospitalité publique. Toutefois, cet antagonisme vient, non pas d'une disposition d'esprit passagère; mais, ce qui est bien plus grave, de la nature même des choses. Libres, nous plaidons pour la liberté des autres; roi, il veut voir tout asservi, tout gouverné par un roi. Quoi qu'il en soit, nous sommes plus embarrassés par notre désir d'agir avec réserve à l'égard du roi, que par le sujet même de cette contestation, où notre bon droit est aussi facile pour nous à établir que pour vous à constater. En effet, si, pour payer dignement un roi votre allié et votre ami des services qu'il vous a rendus dans une guerre dont on se partage maintenant les fruits, vous n'aviez d'autre moyen que de lui asservir des villes libres, l'hésitation serait bien naturelle : d'une part, renvoyer sans récompense un roi allié; de l'autre, abandonner vos principes, et souiller par l'asservissement de tant de cités la gloire acquise dans la guerre de Philippe, double danger. Mais, par une faveur spéciale, la fortune vous soustrait à cette nécessité, soit de manquer de reconnaissance envers un allié, soit de flétrir votre nom. En effet, la bonté des dieux vous a donné, par cette victoire, autant de richesse que de gloire, et il vous est bien facile de payer votre dette de reconnaissance. Ainsi la Lycaonie, les deux Phrygies, la Pisidie entière, la Chersonèse et toutes les contrées de l'Europe avoisinantes sont en votre pouvoir. Une seule, quelle qu'elle soit, de ces contrées, ajoutée au royaume d'Eumène, l'agrandit aussitôt; toutes ensemble feraient de lui l'égal des plus grands rois. Il dépend donc de vous et d'enrichir vos alliés des produits de la guerre, sans vous départir de vos principes, et de montrer que vous n'avez oublié ni

les motifs au nom desquels vous avez déclaré la guerre, d'abord à Philippe, puis à Antiochus, ni ce que vous avez fait après avoir vaincu Philippe ; enfin de prouver que vous savez ce qu'on demande et ce qu'on attend de vous, moins parce que vous en avez déjà agi ainsi que parce qu'il convient à votre gloire d'agir ainsi encore. Et en effet, selon les peuples, des motifs différents de prendre les armes peuvent être légitimes et honnêtes. L'un voudra acquérir un territoire, l'autre un bourg, celui-ci une forteresse, celui-là un port ou une côte. Vous, vous ne désiriez pas ces choses quand vous ne les aviez pas encore ; aujourd'hui, maîtres de l'univers, vous ne pouvez pas les désirer. C'est pour faire honorer et respecter votre gloire par tout le genre humain, depuis longtemps habitué à confondre votre nom et votre pouvoir avec celui des dieux immortels, que vous avez pris les armes. Les résultats obtenus et conquis avec tant d'efforts, je ne sais pas s'il n'est pas plus difficile encore de les conserver. Voyant une nation très-ancienne, très-célèbre par l'éclat de ses exploits, et aussi par le développement de la civilisation et des sciences, gémir sous le joug d'un roi, vous avez entrepris de lui rendre la liberté. Cette protection tutélaire, ce patronage de toute une nation devenue cliente de Rome, il est de votre dignité de les continuer à tout jamais. Les villes situées sur l'antique sol de la Grèce ne sont pas villes grecques à d'autres titres que les colonies qui s'en sont détachées pour s'établir en Asie. En changeant de territoire, elles n'ont ni renié leur origine, ni changé leurs mœurs. Chacune de nos villes, par une pieuse émulation, a disputé à la cité originaire et à ses fondateurs le prix de tout talent et de toute vertu. La plupart d'entre vous ont visité les villes d'Asie comme les villes de Grèce ; et notre seul désavantage est d'être plus loin de vous. Voyez les Marseillais : si l'influence du pays pouvait triompher de la force de la nature, depuis longtemps ils seraient devenus barbares au milieu de tant de peuples farouches : eh bien, nous savons que vous avez pour eux autant d'estime et de considération que s'ils habitaient le centre même de la Grèce. En effet, ils n'ont pas

seulement conservé la langue, le costume, l'extérieur national, mais, avant tout, ils ont garanti contre toute contagion environnante leurs mœurs, leurs lois, leur caractère. Aujourd'hui, le mont Taurus est devenu la limite de votre empire; aucun des pays situés en deçà ne doit vous paraître éloigné. Partout où sont parvenues vos armes, vos lois doivent arriver aussi. Que les barbares, qui n'ont jamais eu d'autres lois que la volonté de leurs rois, conservent cette royauté qu'ils aiment; mais les Grecs, s'ils n'ont pas votre fortune, ont vos sentiments. Jadis, avec leurs propres forces, ils aspiraient à l'empire; maintenant ils désirent que cet empire demeure à jamais entre les mains qui le possèdent. Ils s'estiment heureux, ne pouvant plus défendre la liberté par leurs armes, de la voir défendue par les vôtres. Mais, objecte-t-on, quelques-unes des villes ont été du parti d'Antiochus. N'y en avait-il pas eu d'autres auparavant à se mettre du parti de Philippe, et Tarente n'était-elle pas avec Antiochus? Sans citer tant d'autres peuples, Carthage est libre et se gouverne par ses propres lois. A quel point votre propre exemple vous oblige, jugez-le vous-mêmes, pères conscrits. Vous saurez refuser à l'ambition d'Eumène ce que vous avez refusé à votre juste ressentiment contre Carthage. Quel concours énergique et dévoué nous vous avons prêté, nous Rhodiens, dans cette guerre et dans toutes celles que vous avez faites en ces contrées, nous vous laissons à l'apprécier. Nous nous bornons, maintenant que les armes sont déposées, à vous donner ce conseil; et si vous le suivez, le monde entier dira que vous avez été plus nobles encore en usant de la victoire qu'en la remportant[1]. » Ce discours parut inspiré par un juste sentiment de la grandeur romaine.

LV. Après les Rhodiens, les ambassadeurs d'Antiochus furent introduits. Ceux-ci, prenant le ton de la prière, avouèrent les torts de leur roi et conjurèrent les pères conscrits « de se souvenir de leur clémence plutôt que de la faute

1. Ces deux discours sont une imitation très-fidèle de Polybe.

Ανώνυμο Κοντοκώστα Βιβλιοθήκη Πάτρας

du roi, faute déjà bien chèrement expiée ; enfin, de ratifier les conditions de paix telles que les avait dictées leur général L. Scipion. « Le sénat ne voulut rien y changer en effet, et elles furent sanctionnées quelques jours après par le peuple. Le traité fut conclu dans le Capitole avec Antipater, chef de l'ambassade, et neveu d'Antiochus. On donna ensuite audience à d'autres députations de l'Asie. A toutes on fit cette réponse « que le sénat, selon la coutume des ancêtres, enverrait dix commissaires pour discuter et régler les affaires d'Asie. Cependant, voici quelles seraient les dispositions principales : les contrées en deçà du mont Taurus, faisant partie de l'ancien royaume d'Antiochus, appartiendraient à Eumène, excepté la Lycie et la Carie jusqu'au fleuve Méandre qui seraient attribuées aux Rhodiens. Des autres villes de l'Asie, celles qui avaient été tributaires d'Attale le seraient d'Eumène ; celles qui avaient été tributaires d'Antiochus seraient libres et exemptes de tribut. » Les dix commissaires choisis furent : Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpuréon, Q. Minucius Thermus, Ap. Claudius Néron, Cn. Cornélius Mérula, M. Junius Brutus, L. Aurunculéius, L. Émilius Paullus, P. Cornélius Lentulus et P. Élius Tubéron.

LVI. Les commissaires eurent de pleins pouvoirs pour les questions qui seraient soulevées dans le pays même ; le sénat ne décida que les points principaux : « Toute la Lycaonie, les deux Phrygies, la Mysie, les forêts royales, les villes de Lydie et de l'Ionie, excepté celles qui étaient libres le jour où on avait livré bataille à Antiochus, et nommément Magnésie près du Sipyle, la partie de la Carie appelée Hydrèla, et tout le territoire d'Hydrèle du côté de la Phrygie, les forts et les bourgs situés au delà du fleuve Méandre, et celles des villes qui n'étaient pas libres avant la guerre, nommément encore Telmisse et les forts des Telmissiens, à l'exception du territoire qui avait appartenu à Ptolémée le Telmissien ; tous ces pays ci-dessus désignés, devaient être donnés au roi Eumène. Les Rhodiens recevraient la Lycie, excepté Telmisse, les forts des Telmissiens

et l'ancien territoire de Ptolémée le telmissien, qui n'étaient donnés ni à Eumène, ni aux Rhodiens. Ils devaient recevoir en outre la partie de la Carie la plus voisine de l'île de Rhodes et au delà du Méandre ; les places, les bourgs, les forts, les territoires du côté de la Pisidie, sauf les villes qui étaient libres la veille de la bataille livrée à Antiochus en Asie. » Après avoir remercié de ces dons, les Rhodiens plaidèrent pour Soles, ville de Cilicie. « Les habitants de Soles étaient, comme eux-mêmes, originaires d'Argos, et cette parenté avait établi entre les deux peuples une amitié fraternelle. Ils demandaient donc, comme faveur spéciale, que cette ville fût soustraite au joug du roi. » On appela les ambassadeurs du roi Antiochus ; mais ils furent sourds à toute prière. Antipater invoquait les traités, au mépris desquels les Rhodiens demandaient, non pas Soles, mais la Cilicie entière afin de s'étendre au delà du Taurus. On rappela alors au sénat les députés rhodiens et on leur fit part de la résistance énergique de l'ambassadeur du roi, mais en ajoutant que « si les Rhodiens croyaient l'honneur de leur république intéressé dans la question, le sénat trouverait bien moyen de vaincre l'opiniâtreté des ambassadeurs. » Les Rhodiens répondirent par des protestations de reconnaissance plus vives encore ; mais ils aimaient mieux, dirent-ils, céder à l'arrogance d'Antipater que d'être cause d'une rupture. Ainsi il n'y eut rien de changé au sujet de Soles.

LVII. Vers le même temps, des députés de Marseille annoncèrent « que le préteur, L. Bébius, en route pour sa province d'Espagne, avait été enveloppé par les Ligures, qu'après avoir vu tuer la plus grande partie de son escorte, blessé lui-même, il était parvenu, sans licteurs, avec quelques hommes, à Marseille, où il était mort trois jours après. » Sur cette nouvelle, le sénat décréta « que P. Junius Brutus, propréteur en Étrurie, confierait la province à l'un de ses lieutenants, à son choix, et partirait pour l'Espagne ultérieure, qui deviendrait sa province. » Le sénatus-consulte fut envoyé en Étrurie avec un message par le préteur Sp. Postumius, et le propréteur P. Junius Brutus partit en



Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

effet pour l'Espagne. Quelque temps avant que son successeur arrivât dans cette province, L. Paul Émile, le même qui devait se couvrir de gloire en triomphant de Persée, répara une année d'entreprises malheureuses, en livrant, avec une armée levée à la hâte, bataille aux Lusitaniens. Il les battit et les mit en déroute, leur tua dix-huit mille hommes, fit trois mille trois cents prisonniers, et emporta d'assaut le camp. Le bruit de cette victoire ramena un peu de calme en Espagne. La même année, trois jours avant les calendes de janvier, les triumvirs L. Valérius Flaccus, M. Atilius Serranus, L. Valérius Tappon, conduisirent, en vertu d'un sénatus-consulte, une colonie latine à Bologne. Les colons étaient au nombre de trois mille : on donna soixante-dix arpents aux cavaliers et cinquante aux autres Ce territoire avait été pris aux Gaulois boïens, lesquels en avaient expulsé les Étrusques. La même année, la censure fut briguée par plusieurs personnages illustres. Cette compétition suffisait déjà à exciter d'assez vifs débats quand survint, à ce propos, une contestation bien autrement grave. Les compétiteurs étaient T. Quinctius Flamininus, P. Cornélius Scipion, fils de Cnéus, L. Valérius Flaccus, M. Porcius Caton, M. Claudius Marcellus, et M. Acilius Glabrion, vainqueur d'Antiochus, et des Étoliens aux Thermopyles. Ce dernier surtout, qui avait gagné, par de fréquentes libéralités, une grande partie du peuple, avait pour lui les sympathies de la foule. A l'instigation de beaucoup de nobles, irrités d'une préférence aussi marquée pour un homme nouveau, P. Sempronius Gracchus et C. Sempronius Rutilus, tribuns du peuple, citèrent en justice Acilius. Ils l'accusaient de n'avoir ni fait porter dans le triomphe, ni versé au trésor, une partie de l'argent et du butin pris dans le camp d'Antiochus. Les témoignages des lieutenants et des tribuns militaires ne s'accordaient pas. A la tête des témoins on remarquait Caton ; mais sa toge blanche[1] enlevait à son témoignage l'autorité que devait lui donner toute une vie

1. Tout candidat se présentait avec une robe blanche.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

de vertus. Il déposait n'avoir point revu dans le triomphe les vases d'or et d'argent qu'il avait vus, lors de la prise du camp, dans le butin du roi. A la fin, Glabrion, rejetant tout l'odieux sur Caton, déclara se désister de sa candidature, puisque son rival, homme nouveau comme lui, se faisait une arme détestable du parjure, alors que les nobles savaient contenir leur mécontentement.

LVIII. Il avait été condamné à une amende de cent mille as. L'affaire avait été plaidée deux fois ; une troisième fois, l'accusé s'étant désisté de sa candidature, le peuple ne voulut pas prononcer sur l'amende, et les tribuns abandonnèrent la poursuite. On nomma censeurs T. Quinctius Flamininus et M. Claudius Marcellus. L. Émilius Régillus, qui avait vaincu avec sa flotte le lieutenant du roi Antiochus, eut, dans le même temps, une audience du sénat hors de la ville, dans le temple d'Apollon. Quand il eut exposé ce qu'il avait fait, et l'importance de la flotte ennemie, et le nombre des vaisseaux coulés à fond ou pris, le triomphe naval lui fut décerné à l'unanimité. La solennité eut lieu aux calendes de février. On y porta quarante-neuf couronnes d'or, mais une somme d'argent bien modique pour un triomphe remporté sur un roi : en tout trente-quatre mille sept cents tétradrachmes attiques et cent trente-deux mille cistophores. Ensuite, un sénatus-consulte décréta des actions de grâces publiques pour les succès de L. Émilius en Espagne. Peu de temps après, L. Scipion vint à Rome, et, pour avoir un surnom comme son frère, il voulut être appelé l'Asiatique. Il exposa devant le sénat et devant le peuple tout ce qu'il avait fait. Quelques personnes prétendirent alors que cette guerre avait fait plus de bruit qu'elle n'avait offert de difficultés; « il avait suffi, disait-on, d'un combat sérieux pour la terminer, et la victoire des Thermopyles en avait défloré la gloire. » En réalité, aux Thermopyles on avait battu les Étoliens plutôt que le roi, puisque Antiochus n'y avait envoyé qu'un contingent insignifiant. En Asie, toutes les forces de la contrée avaient été sur pied, des auxiliaires étant venus même des limites les plus reculées de l'Orient.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LIX. On eut donc raison de remercier aussi solennellement que possible les dieux qui avaient rendu facile une si grande victoire, et le triomphe décerné au général avait été bien mérité. La solennité eut lieu dans le mois intercalaire[1], la veille des calendes de mars. Ce triomphe fut plus magnifique encore que ne l'avait été celui de l'Africain son frère ; mais, à considérer les faits, à se rendre compte de la lutte et des dangers, on reconnaît qu'il n'y a pas plus à comparer les deux triomphes que les deux Scipion ou qu'Antiochus à Annibal. On porta dans ce triomphe deux cent trente-quatre étendards, les images de cent trente-quatre villes, douze cent trente et une dents d'ivoire, deux cent trente-quatre couronnes d'or, deux cent trente-sept mille quatre cent vingt livres d'argent, deux cent vingt-quatre mille tétradrachmes attiques, trois cent trente et un mille soixante-dix cistophores, cent quarante mille philippes d'or, des vases d'argent, tous ciselés, formant une masse de mille vingt-quatre livres. Devant le char marchaient trente-deux prisonniers de marque, soit généraux, soit gouverneurs, soit courtisans du roi Antiochus. Les soldats reçurent vingt-cinq deniers, les centurions le double, les cavaliers le triple. Après le triomphe, Scipion donna aux soldats double paye, double ration de blé, comme précédemment en Asie. Il triompha environ un an après l'expiration de son consulat.

LX. Vers la même époque, le consul Cn. Manlius arriva en Asie, et le préteur Q. Fabius Labéon rejoignit la flotte. Le consul ne manquait pas d'occasions de faire la guerre aux Gaulois. Quant à Fabius, il trouvait la mer libre, par suite de la défaite d'Antiochus. Il se demandait donc ce qu'il pourrait faire afin de ne pas paraître avoir perdu son année. Le meilleur parti lui sembla de passer dans l'île de Crète. Les Cydoniates faisaient alors la guerre aux Gortyniens et aux Gnossiens, et le bruit courait qu'il y avait dans l'île,

1. Les années des Romains étaient alternativement communes et intercalaires. L'année intercalaire avait, de plus que l'autre, un treizième mois, nommé intercalaire, composé de vingt-deux jours. Ce mois commençait le 24 février.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

réduits en esclavage, un grand nombre de prisonniers romains et italiens. Parti d'Éphèse avec la flotte, à peine Fabius eut-il touché le rivage de Crète, qu'il envoya des messagers par toutes les villes faire sommation de déposer les armes, de réunir tout ce qu'il y avait de prisonniers dans les villes et dans les campagnes, et d'envoyer au préteur des députations pour traiter les affaires intéressant à la fois les Crétois et les Romains. Les Crétois ne s'émurent guère de cette sommation : seuls, les Gortyniens rendirent les prisonniers. Selon Valérius d'Antium, l'île entière se serait effrayée d'une menace de guerre et aurait renvoyé quatre mille prisonniers. Pour ce résultat, Fabius, qui n'avait rien fait autre chose, obtint du sénat le triomphe naval. De Crète, Fabius regagna Éphèse : il envoya trois vaisseaux sur les côtes de Thrace, afin de faire sortir d'Œnos et de Maronée les garnisons d'Antiochus et de rendre à ces villes la liberté.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XXXVIII.

Le consul M. Fulvius assiége les Ambraciens, en Épire : la ville se rend. — Prise de Céphallénie. — Soumission des Étoliens. — La paix est conclue. — L'autre consul, Cn. Manlius, bat les Gallo-Grecs, les Tolistoboïens, les Tectosages, les Trocmiens, venus autrefois en Asie sous la conduite de Brennus, et les seuls peuples non soumis en deçà du Taurus. — Origine de ces peuples. — Leur établissement dans ce pays. — Courage et vertu de la femme d'Ortiagon, roi des Gallo-Grecs, qui, faite prisonnière, tue le centurion qui l'a outragée. — Le lustre est clos par les censeurs. Ils trouvent deux cent cinquante-huit mille trois cent vingt-huit citoyens. — Traité d'alliance avec Ariarathe, roi de Cappadoce. — Cn. Manlius, malgré l'opposition des dix commissaires, de l'avis desquels il avait conclu la paix avec Antiochus, se fait décerner le triomphe par les Gallo-Grecs. — Scipion l'Africain, accusé par Q. Pétilius, ou, selon d'autres, par Névius, d'avoir frustré le trésor d'une partie du butin fait sur Antiochus, se défend ainsi. Appelé à la tribune, il s'écrie : « C'est à pareil jour, Romains, que j'ai vaincu Carthage ; » et, suivi du peuple, il monte au Capitole. — Pour éviter à l'avenir les insultes des tribuns, il s'exile volontairement à Literne. — On ne sait si c'est à Literne ou à Rome qu'il est mort, car dans les deux endroits on lui a élevé un tombeau. — L. Scipion l'Asiatique, frère de l'Africain, également accusé de péculat, est condamné. — Comme on le mène en prison, l'ancien ennemi des Scipions, le tribun du peuple T. Sempronius Gracchus le met en liberté, service qui lui fait obtenir en mariage la fille de l'Africain. — Les questeurs, envoyés pour saisir ses biens, ne trouvent aucune trace de l'argent du roi ; et, même en vendant tout ce qu'il possédait, ils ne peuvent compléter la somme de l'amende. — Scipion refuse une somme immense que lui offrent ses parents et ses amis, et il rachète seulement ce qui lui est nécessaire pour vivre.

I. Pendant qu'on faisait la guerre en Asie, l'Étolie avait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

été également troublée. Les Athamanes avaient été cause de ce mouvement. A cette époque, et depuis l'expulsion d'Amynandre, l'Athamanie était occupée par des troupes du roi et gouvernée par ses lieutenants, dont la violence et la tyrannie faisaient regretter Amynandre. Celui-ci reçut en Étolie, où il s'était retiré, des lettres confidentielles qui lui révélaient la situation de l'Athamanie; et il conçut l'espoir de remonter sur le trône. Il avertit par des affidés les principaux citoyens que, dès qu'ils pourraient lui garantir les dispositions favorables de la multitude, il se rendrait à Argithée, capitale de l'Athamanie, ayant avec lui un secours fourni par les Étoliens, les principaux magistrats formant le conseil de la nation et le préteur Nicandre. Lorsqu'il les vit prêts à tout, il les informa du jour où il devait entrer en Athamanie avec une armée. Les conjurés qui devaient attaquer la garnison macédonienne n'étaient d'abord que quatre. Ils s'adjoignirent chacun six hommes pour l'exécution : puis, ne se fiant pas dans un si petit nombre, plus propre à garder le projet secret qu'à l'exécuter, ils prirent de nouveau chacun six autres conjurés, ce qui porta leur nombre à cinquante-deux. Ils se divisèrent en quatre corps. Le premier se porta sur Héraclée, le second sur Tétraphylie, où l'on gardait ordinairement le trésor royal, le troisième sur Theudorie, le quatrième sur Argithée. Le mot d'ordre était de demeurer d'abord tranquilles et de se promener sur la place publique, en hommes venus pour des affaires personnelles; puis, à un jour convenu, de réunir toute la multitude pour chasser des citadelles toutes les garnisons macédoniennes. Au jour dit, Amynandre arrive sur la frontière avec mille Étoliens, et des quatre citadelles à la fois on expulse la garnison : des lettres sont envoyées dans les différentes villes du pays pour les inviter à s'affranchir de la domination tyrannique de Philippe et à rétablir Amynandre, leur roi légitime, sur le trône de ses pères. Sur tous les points les Macédoniens sont expulsés. A Théium cependant le commandant de la garnison, Zénon, avait intercepté la lettre : il enferma les troupes royales dans la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

citadelle, où elles soutinrent un siége de quelques jours. Elles se rendirent enfin, et l'Athamanie entière se trouva au pouvoir d'Amynandre, à l'exception du fort d'Athénée, situé sur les frontières de Macédoine.

II. En apprenant le soulèvement de l'Athamanie, Philippe se mit en marche avec six mille hommes et parvint rapidement à Gomphos. Il y laissa la plus grande partie de ses soldats, car ils n'auraient pu supporter de si longues marches, et il arriva avec deux mille hommes à Athénée, seule place qui eût encore une garnison royale. Après quelques tentatives faites dans les environs, il comprit facilement que tout le pays lui était hostile : il regagna donc Gomphos, et rentra avec toutes ses troupes dans l'Athamanie. De là, il fit prendre les devants à Zénon avec mille fantassins, en le chargeant de s'emparer d'Éthopie, hauteur qui domine Argithée. Quand il sut ses soldats maîtres de cette position, il vint lui-même camper près du temple de Jupiter Acréus[1]. Un orage terrible le retint en cet endroit tout un jour; le lendemain, il marcha sur Argithée. En chemin, on aperçut les Athamanes, formant un cordon sur les hauteurs qui bordaient la route. A cette vue, l'avant-garde s'arrêta : la terreur et l'alarme se répandirent dans toute l'armée. Chacun se demandait ce qui arriverait si l'on s'engageait dans la vallée enclavée entre ces rochers. Le roi, craignant d'être poursuivi, aurait désiré sortir au plus vite de ces défilés : cependant, lorsqu'il vit la consternation des troupes, il dut rappeler l'avant-garde et revenir sur ses pas. Les Athamanes commencèrent par le suivre à quelque distance, et sans l'inquiéter. Mais, quand les Étoliens les eurent rejoints, ils leur laissèrent le soin de harceler l'arrière-garde; quant à eux, ils se répandirent sur les flancs de l'ennemi. Quelques-uns prirent par des sentiers à eux connus qui raccourcissaient la route, et vinrent fermer le passage. Telle fut alors la confusion jetée parmi les Macédoniens, que leur retraite devint une fuite désordonnée,

1. Nom donné aux dieux qu'on adorait sur les endroits élevés.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et qu'ils passèrent le fleuve en laissant derrière eux beaucoup d'armes et de soldats. On cessa alors de les poursuivre. Les Macédoniens regagnèrent ensuite Gomphos sans être inquiétés, et, de là, la Macédoine. Les Athamanes et les Étoliens se dirigèrent de tous les points vers Éthopie pour écraser Zénon et ses mille Macédoniens. Ceux-ci, ne se croyant pas en sûreté dans Éthopie, gagnèrent une hauteur plus escarpée encore, et à pic de tous côtés. Mais les Athamanes surent trouver plusieurs accès et les en débusquèrent. Les fuyards dispersés, ne trouvant pas d'issue au milieu de ces rochers inconnus d'eux et impraticables, furent pris ou tués. Un grand nombre, troublés par la frayeur, se jetèrent dans des abîmes. Zénon et quelques hommes à peine purent rejoindre le roi. Le lendemain, on leur accorda une trêve pour ensevelir leurs morts.

III. Amynandre, qui venait de recouvrer son royaume, envoya une double ambassade, à Rome au sénat, en Asie aux Scipion, qui s'y étaient arrêtés après la grande victoire remportée sur Antiochus. Il demandait la paix, et s'excusait d'avoir eu recours aux Étoliens pour remonter sur le trône de ses pères. En même temps, il accusait Philippe. En quittant l'Athamanie, les Étoliens marchèrent contre les Amphilochiens. La soumission volontaire de la plus grande partie de ce peuple assura bientôt leur domination sur le pays entier. Amphilochie ainsi recouvrée (car elle leur avait appartenu autrefois) ils passèrent avec le même espoir dans l'Apérantie, qui se soumit volontairement presque tout entière. Quant aux Dolopes, ils n'avaient jamais appartenu aux Étoliens, mais à Philippe : aussi commencèrent-ils par courir aux armes; mais, quand ils apprirent la soumission des Amphilochiens, la fuite de Philippe hors de l'Athamanie et le massacre de la garnison, ils passèrent également de Philippe aux Étoliens. Ainsi entourés de nations qui semblaient leur faire un rempart, les Étoliens se croyaient à l'abri des Macédoniens, quand ils apprirent que les Romains avaient vaincu Antiochus en Asie. Presque aussitôt leurs ambassadeurs revinrent de Rome sans espoir

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

de paix; ils annonçaient même que le consul Fulvius avait déjà passé la mer avec son armée. Effrayés de ces nouvelles, les Étoliens firent d'abord envoyer une députation par Rhodes et par Athènes, car l'intervention de ces villes pouvait faire écouter plus favorablement leurs prières rejetées naguère par le sénat; puis, ils envoyèrent à Rome les principaux citoyens pour faire une suprême tentative. Cependant, ils n'avaient en quelque sorte rien fait pour prévenir la guerre avant d'avoir l'ennemi en présence. Déjà M. Fulvius avait fait passer son armée à Apollonie, et délibérait avec les principaux Épirotes sur la façon d'entamer la campagne. Les Épirotes conseillaient d'attaquer Ambracie, qui venait de se donner aux Étoliens. « Ou ceux-ci, en effet, viendraient la défendre, et alors la bataille s'engageait dans la plaine environnante; ou bien ils reculeraient devant ce combat, et le siége serait peu de chose, grâce aux matériaux que les Romains trouvaient à leur portée pour les terrasses et les autres travaux, grâce à l'Aréthon, fleuve navigable, pouvant transporter tout ce dont on aurait besoin, qui coulait sous les murailles mêmes, grâce enfin à l'été qui favorisait les opérations. » Le consul se laissa gagner à ces raisons et prit sa route par l'Épire.

IV. En arrivant devant Ambracie, il reconnut que le siége coûterait beaucoup de peine. Ambracie est appuyée sur une montagne escarpée, que les habitants appellent Perrhante. La partie de la ville qui donne sur le fleuve et la plaine est à l'occident; à l'orient est la citadelle, placée sur la hauteur. Le fleuve Aréthon prend sa source dans l'Athamanie, et se jette dans le golfe Ambracien, ainsi nommé de la ville voisine. Outre ce rempart, formé, d'un côté par la montagne, de l'autre par le fleuve, la ville est encore défendue par un mur solide d'un peu plus de trois mille pas de circuit. Fulvius commença par asseoir deux camps dans la plaine à peu de distance l'un de l'autre; puis il éleva un fort sur une hauteur qui faisait face à la citadelle. Il songea ensuite à unir ces ouvrages par une palissade et un fossé, pour que toute issue fût fermée aux

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

assiégés et qu'il leur devînt impossible de recevoir des secours du dehors. A la nouvelle du siége d'Ambracie, les Étoliens s'étaient réunis à Stratos, convoqués par le préteur Nicandre. Ils avaient d'abord eu l'idée de venir avec toutes leurs troupes faire lever le siége; mais, lorsqu'ils surent que la ville était presque entièrement entourée d'ouvrages, et que le camp des Épirotes était établi dans la plaine, au delà du fleuve, ils se décidèrent à diviser leurs forces. Marchant sur Ambracie avec mille hommes de troupes légères, Eupolème traversa les lignes encore imparfaitement formées et pénétra dans la ville. Nicandre, parti avec le reste des troupes, avait d'abord formé le projet d'attaquer pendant la nuit le camp des Épirotes, que les Romains, séparés par le fleuve, ne pouvaient facilement secourir; mais ensuite, comprenant à quel danger il s'exposait au cas où les Romains s'apercevraient de ses mouvements, et craignant de se voir couper la retraite, il changea de plan, et se détourna contre l'Acarnanie qu'il alla dévaster.

V. Quand le consul eut terminé les travaux de circonvallation, et construit les ouvrages qu'il devait faire avancer contre les murailles, il fit attaquer la ville sur cinq points à la fois. Comme l'accès était plus facile par la plaine, trois de ces attaques étaient dirigées, à distance égale, contre le quartier appelé Pyrrhée; la quatrième contre le quartier du temple d'Esculape; la dernière contre la citadelle. En même temps que le bélier ébranlait les murs, des poutres armées de faux démantelaient les créneaux. Le premier aspect de ces machines, les coups qu'elles portaient aux murailles avec un bruit terrible, avaient jeté chez les assiégés l'effroi et l'alarme. Mais bientôt, quand ils virent, contre leur attente, que les murailles restaient debout, reprenant courage, ils lancèrent au moyen de bascules des masses de plomb ou des quartiers de roches ou d'énormes troncs d'arbres sur les béliers. Quant aux faux, ils les saisirent avec des crampons de fer, les entraînèrent ainsi que les poutres à l'intérieur, et les brisèrent. Enfin même, reprenant l'of-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

fensive, ils firent des sorties : la nuit, contre les postes qui gardaient les ouvrages; le jour, contre les postes avancés. Tel était l'état des choses devant Ambracie. Pendant ce temps, les Étoliens, après avoir pillé l'Acarnanie, étaient revenus à Stratos. De là, le préteur Nicandre conçut l'espoir de faire lever le siége par un coup d'audace. Il fit partir un certain Nicodame à la tête de cinq cents Étoliens, avec ordre de se jeter dans Ambracie. Il était convenu avec lui de la nuit et de l'heure où il ferait, de la place, une sortie contre les ouvrages élevés en face du Pyrrhée, tandis que lui, fondant sur le camp romain, y jetterait la terreur. Il espérait obtenir un immense résultat par cette double attaque, grâce à l'obscurité de la nuit qui devait encore augmenter l'effroi. Nicodame parvint, en effet, par une nuit d'orage, à tromper la vigilance de quelques postes, à en forcer d'autres par la vigueur de son attaque; et, franchissant la ligne de circonvallation, il pénétra dans la ville. Sa présence ajouta encore à la confiance et à l'audace des assiégés. La nuit convenue arrivée, Nicodame fondit tout à coup sur les ouvrages des assiégeants, selon le plan arrêté. Cette tentative hardie demeura presque sans effet, car le préteur étolien ne fit pas diversion de l'autre côté du camp. Peut-être avait-il craint de trop s'exposer; peut-être aussi avait-il cru plus urgent de porter secours aux Amphilochiens, qui venaient de faire leur soumission. Ils étaient vivement pressés par Persée, fils de Philippe, chargé de faire rentrer dans l'obéissance la Dolopie et les Amphilochiens.

VI. Le Pyrrhée, comme on l'a dit, était attaqué par les Romains sur trois points à la fois : les Étoliens entreprirent de détruire les ouvrages sur tous ces points en même temps, mais avec des armes et des moyens différents. Les uns portaient des torches ardentes, les autres des étoupes, de la poix et des sarments. On eût dit tout un bataillon en flammes. Au premier choc, ils tuèrent un grand nombre de sentinelles; mais bientôt les cris et le tumulte parvinrent jusqu'au camp. Le consul donna à l'instant le signal, les Romains

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

saisirent leurs armes et s'élancèrent par toutes les issues pour porter secours. Sur l'un des points ils eurent à combattre et le fer et la flamme; sur les deux autres, les Étoliens se retirèrent après une vaine tentative et un essai de combat plutôt qu'un combat réel. La lutte ne fut donc énergique qu'à un endroit. Eupolème et Nicodame, chacun de son côté, exhortaient les combattants, en leur promettant comme une chose certaine que Nicandre allait arriver, selon sa promesse, et tomber sur l'ennemi par derrière. Cette perspective soutint quelque temps le courage des combattants; mais, à la fin, n'apercevant point le signal convenu et voyant croître le nombre des ennemis, la pensée d'être abandonnés ralentit leur ardeur. A la fin, renonçant à la lutte, et la retraite déjà presque coupée, ils se réfugièrent dans la ville. Ils avaient, en somme, brûlé une partie des ouvrages, et tué plus de monde qu'ils n'en avaient eux-mêmes perdu. Si l'intervention promise n'eût pas manqué, il est certain qu'ils auraient pu, du moins sur ce point, anéantir les ouvrages des assiégeants et faire un grand carnage. Dès lors, les Ambraciens, et les Étoliens qui étaient dans la ville, renoncèrent à renouveler semblable tentative, et même, se croyant abandonnés par les leurs, ils cessèrent d'être aussi ardents à braver les dangers. Personne ne fit plus de sorties contre l'ennemi, et on se contenta de combattre, sans s'exposer, du haut des murailles et des tours.

VII. Quand Persée apprit que les Étoliens approchaient, levant le siége de la ville il se borna à ravager le territoire, puis revint d'Amphilochie en Macédoine. Les Étoliens furent également appelés loin d'Amphilochie par la nécessité de défendre la côte étolienne ravagée par le roi des Illyriens, Pleuratus, qui était entré dans le golfe de Corinthe avec soixante brigantins auxquels il avait joint les vaisseaux achéens alors à Patras. Mille Étoliens furent envoyés contre lui. Tandis que la flotte tournait les sinuosités du rivage, les Étoliens, coupant par des sentiers directs, venaient s'opposer au débarquement. Pendant ce temps, les Romains continuaient de battre avec le bélier, et sur divers points, les

Ανοικτή Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

murs d'Ambracie, et ils avaient fini par faire brèche en plusieurs endroits, sans toutefois pouvoir pénétrer. En effet, une muraille renversée, une autre s'élevait promptement ; et, en attendant, les assiégés, debout sur les décombres, formaient un rempart vivant. Aussi le consul, voyant que la force ouverte ne réussissait point, résolut de s'avancer par des mines, en cachant les travaux par des mantelets. En effet, pendant quelque temps, jour et nuit, on travailla soit à creuser, soit à transporter la terre sans que l'ennemi s'en aperçût. Mais, tout à coup, il remarqua un amas de terre formant saillie, et se douta de ce que l'on faisait. Craignant que les murs ne fussent déjà minés et que le souterrain ne fût arrivé dans la ville, il se décida à ouvrir une contre-mine à l'intérieur des murs, en face les mantelets des Romains. Cette contre-mine une fois creusée dans les dimensions ordinaires, on prêta silencieusement l'oreille sur plusieurs points, et on entendit des coups de pioche. Aussitôt, creusant en ligne droite du côté d'où venait le bruit, on se rapprocha de la mine. On la rejoignit sans peine : en un moment, on rencontra le vide et les fourches de bois qui consolidaient les parois. La lutte s'engagea, d'abord entre les travailleurs qui, se battirent avec leurs outils ; puis entre les soldats, qui entrèrent à leur tour dans les souterrains. Mais elle ne fut pas longtemps vive, car les assiégés fermèrent la mine en plusieurs endroits ; soit avec des sacs de terre, soit avec des barricades improvisées. Ils imaginèrent même un nouveau moyen pour chasser les Romains de la mine, moyen d'une exécution facile. C'était un tonneau, ayant au fond une ouverture propre à laisser passer un tuyau de moyenne dimension : ce tuyau était en fer ainsi que le fond du tonneau, percé de plusieurs trous. Ils remplirent ce tonneau de duvet, et en tournèrent l'ouverture du côté de la mine. Cette ouverture était hérissée de longues piques, appelées sarisses, passant par les trous, et qui empêchaient l'ennemi d'approcher. Ayant jeté une étincelle dans le duvet, ils l'allumèrent avec un soufflet de forge adapté à l'extrémité du tuyau. Ainsi la mine se remplit d'une épaisse fumée, et l'odeur de plume

brûlée, plus affreuse encore, mit tout le monde en fuite hors du souterrain.

VIII. Telle était la situation d'Ambracie, quand Damotélès et Phénéas, ambassadeurs des Étoliens, vinrent trouver le consul avec de pleins pouvoirs conférés par un décret de la nation. En effet, leur préteur, voyant d'un côté Ambracie assiégée, d'un autre côté, toute la côte dévastée par les vaisseaux ennemis, et enfin l'Amphilochie et la Dolopie infestées par les Macédoniens, s'était dit que les Étoliens n'étaient pas en état de soutenir ces trois guerres à la fois. Il avait alors convoqué l'assemblée générale, et consulté les principaux Étoliens sur le parti à prendre. Tous furent d'avis « de demander la paix, à des conditions, sinon favorables, du moins tolérables. On avait entrepris la guerre, comptant sur Antiochus. Aujourd'hui qu'Antiochus était vaincu sur terre et sur mer, qu'il était refoulé, pour ainsi dire, hors de l'univers, derrière la chaîne du Taurus, pouvait-on espérer de soutenir la guerre? Il fallait donc donner à Phénéas et à Damotélès un pouvoir discrétionnaire; ils feraient ce qu'ils croyaient être, en pareille circonstance, de l'intérêt de l'Étolie; car de rien marquer à l'avance, et de faire un libre choix, c'est ce que leur fortune ne permettait plus. » Partis avec ces instructions, les ambassadeurs vinrent trouver le consul et le supplièrent d'épargner leur ville, d'avoir pitié d'une nation autrefois alliée, que ses malheurs, pour ne pas dire les torts qu'on avait eus envers elle, avaient fatalement égarée. Si leur faute avait été grande dans la guerre d'Antiochus, leurs services n'avaient pas été moins grands dans la guerre de Philippe. Après les avoir récompensés en deçà de leurs mérites, il ne fallait pas les punir au delà de leur faute. Le consul fit cette réponse : « Les Étoliens demandent la paix bien souvent, mais jamais avec sincérité. En l'implorant cette fois, qu'ils imitent Antiochus qu'ils ont entraîné à la guerre. Antiochus a renoncé, non pas à quelques villes pour la liberté desquelles on a combattu, mais à toute l'Asie en deçà du Taurus, en un mot, à un riche royaume. Toute demande de paix faite par les Étoliens ne serait écoutée

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

que lorsqu'ils auraient déposé les armes. Il fallait qu'ils livrassent toutes leurs armes, tous leurs chevaux, et qu'ils donnassent au peuple romain mille talents, dont la moitié sur-le-champ, pour obtenir la paix. En outre, ils s'engageraient, par le traité, à n'avoir d'autres amis ni d'autres ennemis que ceux du peuple romain. »

IX. Ces conditions semblèrent trop dures aux ambassadeurs, et ils connaissaient trop l'orgueil et la mobilité des Étoliens pour se hasarder à répondre. Ils revinrent donc dans leur patrie consulter à loisir, et en toute liberté, le préteur et les principaux citoyens. On les accueillit par des clameurs et des reproches : « pourquoi traîner ainsi la paix en longueur, quand ils avaient ordre d'accepter toutes conditions? » Comme ils retournaient à Ambracie, ils tombèrent dans une embuscade tendue sur la route par les Acarnaniens, alors en guerre avec l'Étolie. On les conduisit à Thyrium où on les retint prisonniers. Ce fut un nouveau retard à la conclusion de la paix. A cet instant, les ambassadeurs athéniens et rhodiens, venant intercéder pour l'Étolie, étaient déjà auprès du consul, et Amynandre, roi des Athamanes, était également arrivé au camp romain avec un sauf-conduit, moins il est vrai dans l'intérêt de l'Étolie que dans l'intérêt d'Ambracie où il avait passé la plus grande partie de son temps d'exil. Instruit par eux du malheur arrivé aux ambassadeurs étoliens, le consul les fit amener de Thyrium. Dès qu'ils furent venus, on revint à la question de la paix. Amynandre, poursuivant son but principal, faisait tous ses efforts pour décider les Ambraciens à se rendre. Comme il n'y réussissait pas dans les conférences qu'il avait avec les principaux citoyens au pied des murailles, il obtint du consul la permission d'entrer dans la ville; et là, autant par ses prières que par ses conseils, il détermina les habitants à se livrer aux Romains. Quant aux Etoliens, ils trouvèrent aussi un médiateur dévoué dans C. Valérius, fils de Lévinus et frère utérin du consul, qui avait conclu le premier traité d'alliance avec l'Étolie. Les Ambraciens ouvrirent leurs portes, après avoir stipulé que les auxiliaires étoliens sorti-



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

raient sans être inquiétés. On proposa ensuite aux Étoliens les conditions suivantes : « Ils donneraient cinq cents talents euboïques, dont deux cents comptant, le reste en six années par payements égaux; ils rendraient aux Romains les prisonniers et les transfuges, et ne conserveraient de droits sur aucune des villes, qui, depuis l'arrivée de T. Quinctius en Grèce, avaient été prises par les Romains ou étaient entrées volontairement dans leur alliance; enfin l'île de Céphallénie ne serait pas comprise dans le traité. » Ces conditions étaient encore moins rigoureuses que les Étoliens ne l'avaient pu craindre; ils demandèrent pourtant et obtinrent d'en référer à leur conseil. Il y eut quelques légères contestations au sujet des villes. Après les avoir tenues assez longtemps sous sa dépendance, il coûtait à l'Étolie de se les voir enlever. Cependant, on consentit à la paix d'un accord unanime. Les Ambraciens donnèrent au consul une couronne d'or pesant cent cinquante livres. Celui-ci fit enlever et emporter les statues de bronze ou de marbre et les tableaux dont Ambracie était ornée plus qu'aucune autre ville du pays, parce qu'elle avait servi de résidence à Pyrrhus : mais il épargna et respecta tout le reste.

X. En quittant Ambracie, le consul pénétra dans l'intérieur de l'Etolie, et alla camper près d'Argos en Amphilochie, à vingt-deux milles d'Ambracie. C'est là qu'il fut rejoint enfin par les ambassadeurs étoliens, dont le retard commençait à l'étonner. Quand il sut par eux que le conseil des Etoliens avait accepté la paix, il les invita à se présenter à Rome, devant le sénat. Il permit en même temps aux ambassadeurs rhodiens et aux Athéniens de se joindre à eux comme médiateurs, et il les fit accompagner de son frère C. Valérius. Quant à lui, il passa dans l'île de Céphallénie. A Rome, les Etoliens trouvèrent les principaux sénateurs prévenus et aigris contre eux par les accusations de Philippe. Il s'était plaint, et par lettres et par ambassadeurs, qu'ils lui eussent enlevé la Dolopie, l'Amphilochie et l'Athamanie, qu'ils en eussent expulsé les garnisons, et enfin qu'ils eussent chassé son fils Persée d'Amphilochie.

Ανθούσα Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

Le sénat était donc mal disposé à accueillir leurs prières. Cependant il écouta avec attention les ambassadeurs rhodiens et les ambassadeurs athéniens. L'un de ces derniers, Léon, fils d'Icésias, fit, dit-on, une grande impression par son éloquence. Par une métaphore bien connue, il compara la multitude étolienne à une mer paisible que les vents viennent agiter. « Tant que cette nation était restée fidèle à l'alliance romaine, elle n'était pas sortie de son calme naturel; mais, du jour où Thoas et Dicéarque du côté de l'Asie, Ménestas et Damocrite du côté de l'Europe avaient soufflé la discorde, de ce jour avait commencé la tempête qui les avait jetés vers Antiochus comme contre un écueil. »

XI. Après bien des délais et des hésitations, on finit par accorder aux Étoliens un traité de paix. Voici quelles en étaient les clauses : « La nation étolienne respecterait la puissance et la majesté du peuple romain sans y porter jamais atteinte. Si une armée se dirigeait contre des amis ou des alliés de Rome, ni on ne leur donnerait passage, ni on ne leur prêterait secours. On aurait pour ennemis ceux du peuple romain; on prendrait les armes contre eux pour leur faire également la guerre. Transfuges, esclaves fugitifs, prisonniers, seraient rendus aux Romains et aux alliés, excepté toutefois ceux qui, pris et renvoyés, auraient été pris une seconde fois, ou encore ceux qui auraient été pris dans les rangs des ennemis de Rome, du temps où les Étoliens combattaient comme alliés des Romains. Tous ceux que l'on retrouverait seraient remis de bonne foi, sous cent jours, aux magistrats de Corcyre; ceux qu'on n'aurait pas retrouvés d'abord seraient remis au fur et à mesure. Douze otages, au choix du consul romain, seraient livrés, n'ayant ni moins de douze ans, ni plus de quarante. Ne pourraient être remis comme otages, ni le préteur, ni le général de la cavalerie, ni le greffier public, ni aucun de ceux qui avaient déjà été à Rome comme otages. Céphallénie ne serait pas comprise dans le traité. » Quant à la somme d'argent, on ne changea rien, ni pour le mode de payement, ni pour les échéances, aux dispositions prises par le consul. On leur laissa, à leur

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

choix, la faculté de payer en or, à la condition que chaque pièce d'or vaudrait dix pièces d'argent. « Contre toute ville, toute région, toute peuplade, ayant été autrefois sous la dépendance des Étoliens, mais soumise depuis par Rome ou s'étant livrée à elle volontairement, soit sous le consulat de T. Quinctius et de Cn. Domitius, soit sous les consulats suivants, toute tentative était interdite aux Étoliens. Les Œniades, avec leur ville et leur territoire appartiendraient à l'Acarnanie. » A ces conditions, la paix fut conclue avec les Étoliens.

XII. Le même été, et presque le même jour où le consul M. Fulvius obtenait ces résultats en Étolie, l'autre consul, Cn. Manlius faisait en Gallo-Grèce une guerre que je vais maintenant raconter. Au commencement du printemps, il vint à Éphèse, y reçut les troupes de L. Scipion; puis, après les avoirs passées en revue, il les harangua. Commençant par les féliciter de leur courage d'en avoir fini en un seul combat avec Antiochus, il les exhorta à entreprendre une nouvelle guerre contre les Gaulois qui lui avaient fourni des secours, contre ces peuples d'un naturel tellement indomptable, que c'était vainement qu'on avait relégué Antiochus au delà des chaînes du Taurus, si l'on ne ruinait pas leur puissance. Il ajouta quelques mots sur lui-même, sans exagération ni orgueil. Les soldats écoutèrent leur consul avec plaisir et applaudirent fréquemment. Ils se disaient « que les Gaulois n'avaient été qu'une partie de l'armée d'Antiochus; le roi vaincu, ils n'étaient plus rien, réduits à leurs propres forces. » L'absence d'Eumène, alors à Rome, semblait fâcheuse au consul; car Eumène connaissait le pays et les habitants, et avait un intérêt particulier à ce qu'on ruinât les forces des Gaulois. Il fit du moins venir de Pergame le frère de ce prince, Attale, l'exhorta à s'associer à lui pour cette guerre; puis, sur sa promesse d'y prendre part avec ses concitoyens, il le renvoya préparer ses troupes. Quelques jours après, comme le consul venait de quitter Éphèse, il fut rejoint à Magnésie par Attale à la tête de mille fantassins et de deux cents cavaliers. Attale avait ordonné à

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

son frère Athénée de le suivre avec le reste des troupes, et il avait confié la garde de Pergame à ceux qu'il croyait dévoués à son frère et à l'État. Le consul combla le jeune prince d'éloges et s'avança avec toutes ses forces jusqu'au Méandre. Comme le fleuve n'était pas guéable, il campa sur les bords, jusqu'à ce qu'on eût réuni les barques nécessaires pour faire passer l'armée. Le Méandre franchi, on arriva à Hiéra-Comé.

XIII. Là est un sanctuaire auguste d'Apollon, où les prêtres, dit-on, rendent les oracles en vers assez remarquables. De ce temple on arriva en deux jours sur les bords du fleuve Harpase. Le consul y fut abordé par les députés des Alabandiens qui venaient le prier d'employer son autorité ou ses armes pour faire rentrer sous leur antique domination une forteresse qui venait de s'en affranchir. C'est là aussi que l'on fut rejoint par Athénée, frère d'Eumène et d'Attale, accompagné du Crétois Leusus et du Macédonien Corragus. Ils amenaient mille fantassins de diverses nations et trois cents cavaliers. Le consul envoya un tribun militaire avec une poignée d'hommes, et la forteresse fut reprise et rendue aux Alabandiens. Quant à lui, sans se détourner de sa route, il alla camper près d'Antioche sur la rive du Méandre. Ce fleuve prend sa source à Célènes, ancienne capitale de la Phrygie. Depuis longtemps cette ville avait été abandonnée par les habitants qui étaient allés fonder, à peu de distance, une nouvelle ville qu'ils appelèrent Apamée, du nom d'une sœur du roi Séleucus. Près de la source du Méandre est celle du Marsyas, un de ses affluents. La légende rapporte que c'est à Célènes que Marsyas disputa à Apollon le prix de la flûte. Le Méandre, sorti des hauteurs où est assise la citadelle de Célène, traverse la ville, puis, par la Carie et l'Ionie, va se jeter dans un golfe entre Priène et Milet. A Antioche, Séleucus, fils d'Antiochus, vint apporter au camp du consul le blé que son père devait fournir à l'armée romaine en vertu du traité conclu avec Scipion. Une légère contestation s'éleva au sujet des auxiliaires d'Attale, Séleucus prétendant que, d'après

Αντιόχεια Κεντρική Βιβλιοθήκη Θέρμης

le traité, son père ne devait du blé qu'aux soldats romains. La fermeté du consul trancha ce différend. Il fit publier par un tribun l'ordre aux troupes romaines de ne recevoir de blé que lorsque les troupes d'Attale auraient leur part. De là, il s'avança jusqu'à Gordiutique. Ensuite, en trois jours, ils atteignirent Tabes, ville située sur les frontières de la Pisidie, du côté de la mer de Pamphylie. Du temps que ses forces étaient intactes, cette contrée renfermait d'énergiques soldats. Même alors, les cavaliers fondirent sur l'armée romaine et l'ébranlèrent fortement par leur premier choc. Mais bientôt, ils reconnurent leur infériorité comme nombre et comme courage, et, refoulés dans leur ville, ils offrirent de la livrer pour mériter leur pardon. On exigea d'eux vingt-cinq talents et vingt mille médimnes de blé, après quoi on les reçut à discrétion.

XIV. Trois jours après, on arriva au fleuve Chaüs; de là on marcha sur la ville d'Ériza, qui fut prise au premier assaut; puis on atteignit le fort Thabusion qui domine l'Indus, fleuve ainsi nommé parce qu'un Indien y fut précipité par son éléphant. On n'était plus loin de Cibyre et l'on n'avait reçu aucune ambassade de Moagète, tyran de cette ville, homme connu pour sa perfidie et sa déloyauté. Pour sonder ses dispositions, le consul fit prendre les devants à C. Helvius avec mille fantassins et cinq cents cavaliers. A peine la tête de ce corps pénétrait-elle sur le territoire, que des députés vinrent à sa rencontre et déclarèrent que le tyran était prêt à faire tout ce qui lui serait demandé. Ils suppliaient de ne pas entrer en ennemis sur leur territoire et d'empêcher le soldat d'exercer des ravages. Ils apportaient une couronne d'or de quinze talents. Helvius leur promit qu'il ferait respecter le territoire, et invita les ambassadeurs à se rendre auprès du consul. Ils renouvelèrent là leur prière; mais le consul leur répondit : « Les Romains n'ont reçu encore de votre tyran aucun témoignage de bonne volonté; telle est la réputation qu'il s'est faite, que nous devons songer plutôt à le punir qu'à en faire un allié. » Déconcertés par ce langage, les ambassadeurs

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

se bornèrent à prier le consul d'accepter la couronne et de permettre au tyran de venir s'expliquer et se justifier devant lui. Le consul ayant consenti, il vint en effet au camp, le lendemain, avec l'extérieur et le train d'un particulier qui n'aurait qu'une fortune bien ordinaire. Son langage fut humble et soumis; il exagéra la faiblesse de ses ressources et se plaignit de la pauvreté des villes placées sous sa domination. Or, dans le nombre, il avait, outre Cibyra, Sylée et Alymne. A l'entendre, en dépouillant ses sujets et lui-même, il pourrait, et encore il l'espérait à peine, réaliser vingt-cinq talents. « Non, réplique le consul, c'est assez de raillerie. Il ne t'a pas suffi de te jouer de moi impudemment par tes envoyés; tu oses venir devant moi continuer cette comédie! Quoi! vingt-cinq talents épuiseraient tes richesses royales! Eh bien, si, dans trois jours, tu ne me comptes cinq cents talents, attends-toi à voir ton territoire dévasté, ta capitale assiégée. » Bien qu'effrayé de cette menace, il n'en persista pas moins à feindre la pauvreté; et peu à peu, en marchandant honteusement, à force de chicanes, de prières et de larmes feintes, il s'en tira pour cent talents, plus dix mille médimnes de blé. Tous ces faits s'étaient accomplis en six jours.

XV. De Cibyra, l'armée pénétra sur le territoire des Sidensiens, et alla camper sur l'autre rive du Caulare. Le lendemain, elle longea le marais Caralite, puis fit halte à Mandropolis. De là, elle se dirigea vers Lagon, la ville la plus voisine, d'où la crainte fit fuir les habitants. Les Romains pillèrent cette ville déserte où abondaient des ressources de toute espèce. Ils remontèrent ensuite vers les sources du fleuve Lysis, puis, le lendemain, ils allèrent jusqu'au fleuve Cobulatus. A ce moment, les Termessiens assiégeaient la citadelle des Isiondensiens, après avoir pris la ville. Les assiégés, n'ayant plus d'autre espoir de secours, envoyèrent une ambassade demander assistance au consul : « Enfermés dans la citadelle avec leurs enfants et leurs femmes, disaient-ils, ils s'attendaient tous les jours à périr par le fer ou par la faim. » Le consul saisit ce prétexte, qu'il cher-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

chait, pour entrer en Pamphylie. Son approche délivra du siége les Isiondensiens. Il accorda la paix à Termesse, moyennant cinquante talents, et fit de même pour les Aspendiens et les autres peuples de Pamphylie. En quittant ce pays, il campa le premier jour sur les routes du Taurus, le lendemain, près du bourg appelé Xiliné-Comé. De là, il parvint, en marchant sans interruption, à la ville de Cormasa. Tout près de là était Darse, d'où la frayeur avait chassé les habitants : il y trouva des ressources de toute espèce. Comme il longeait les marais, il fut accosté par les députés de Lysinoé qui venaient lui livrer la ville. On arriva ensuite au territoire de Salagassa, d'une fertilité remarquable en productions de toute espèce, et habité par les Pisides, la plus belliqueuse des peuplades du pays. Leur courage, la fécondité du sol, la multitude des habitants, la situation de la ville, presque seule fortifiée dans le pays, tout donnait de l'audace aux Pisides. Le consul, mécontent de n'avoir reçu d'eux aucune députation lorsqu'il avait dépassé leurs frontières, fit ravager le territoire. Quand ils virent leurs possessions dévastées, toute cette audace tomba. Ils envoyèrent des députés et obtinrent la paix au prix de cinquante talents, vingt mille médimnes de blé et vingt mille médimnes d'orge. On gagna ensuite les sources de l'Obrima, et l'on campa près d'un bourg nommé Acaride. Séleucus y vint d'Apamée le lendemain. Les malades et les bagages inutiles furent dirigés sur Apamée; puis le consul, avec les guides donnés par Séleucus, arriva le même jour à la plaine de Métropole; et, le lendemain, jusqu'à Dinies en Phrygie. De là il parvint à Synnade. La crainte avait fait abandonner toutes les places d'alentour. Surchargée par le butin qu'elle y recueillit, l'armée fit à peine cinq milles en un jour et arriva au vieux Beudos. Le lendemain, elle alla camper à Anabura, le surlendemain aux sources de l'Alandre, et le jour suivant à Abassus. On y séjourna plusieurs jours, parce qu'on était arrivé au territoire des Tolistoboïens.

XVI. C'étaient des Gaulois. Le manque de territoire,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ou l'espoir du butin, les avait fait émigrer. Partis en grand nombre, et persuadés qu'ils ne trouveraient sur leur chemin aucune nation qui pût résister à leurs armes, ils parvinrent en Dardanie sous la conduite de Brennus. Là, une sédition avait éclaté; vingt mille hommes environ, se séparant de Brennus, avaient pris pour chefs Léonorius et Lutarius, et s'étaient dirigés vers la Thrace. Combattant les nations qui résistaient, mettant à contribution celles qui demandaient la paix, ils étaient parvenus à Byzance. La côte de la Propontide leur avait quelque temps payé tribut et les villes de la contrée avait reconnu leur domination. Puis, le désir leur était venu de passer en Asie, sur les récits qu'on leur faisait de la fertilité d'un pays dont ils étaient si peu éloignés. Ayant pris Lysimachie par surprise, et la Chersonèse entière par la force des armes, ils descendirent à l'Hellespont. La vue de l'Asie, dont ils n'étaient séparés que par un détroit si resserré, enflamma encore leur désir d'y passer. Ils envoyèrent des députés à Antipater, qui commandait la côte, pour qu'on leur permît de passer. Comme la négociation durait plus de temps qu'ils n'avaient supposé, une nouvelle sédition éclata entre les chefs. Léonorius, revenant sur ses pas, regagna Byzance avec la plus grande partie de l'armée; Lutarius enleva aux Macédoniens, qu'Antipater avait envoyés soi-disant comme députés, mais en réalité comme espions, deux vaisseaux pontés et trois brigantins. Grâce à ces bâtiments qui transportèrent les soldats nuit et jour, toute l'armée eut bientôt passé. Peu de temps après, Léonorius, avec l'aide de Nicomède, roi de Bithynie, partit de Byzance et traversa également la mer. Ainsi réunis de nouveau, les Gaulois prêtèrent secours à Nicomède, alors en guerre avec Zibœtas, qui avait envahi une partie de la Bithynie. C'est à ce secours que Nicomède dut surtout de vaincre son adversaire et de rentrer en possession de toute la Bithynie. De Bithynie, les Gaulois entrèrent dans l'Asie. Partis au nombre de vingt mille, ils étaient alors réduits de moitié : cependant, ils inspirèrent une telle terreur à tous les peuples en deçà du

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Taurus, que tous, attaqués ou non, voisins ou éloignés, se soumirent à leur domination. Alors, comme cette troupe d'envahisseurs s'était formée de trois peuples différents, Tolistoboïens, Trocmiens et Tectosages, elle divisa l'Asie en trois parties, qui devinrent tributaires chacune de l'un des trois peuples. Les Trocmiens eurent la côte de l'Hellespont; les Tolistoboïens l'Éolide et l'Ionie; les Tectosages l'intérieur du pays. Ils avaient donc rendu tributaire toute l'Asie en deçà du Taurus. Pour s'établir, ils choisirent comme emplacement les bords du fleuve Halys. Bientôt, leur population s'accrut, et telle fut la terreur de leur nom, qu'à la fin les rois de Syrie eux-mêmes n'osèrent pas leur refuser le tribut. Attale, père du roi Eumène, fut le premier des rois d'Asie qui ne voulut pas s'y soumettre : contre l'attente de tous la fortune seconda son audacieuse entreprise, et il fut vainqueur en bataille rangée. Cependant cet échec ne démoralisa pas les Gaulois, et ils continuèrent à peser sur l'Asie. Leur domination se prolongea jusqu'au moment de la guerre d'Antiochus contre les Romains. Même après l'expulsion de ce prince, ils se persuadaient qu'étant loin de la mer l'armée romaine n'arriverait pas jusqu'à eux.

XVII. Tel était l'ennemi, redouté de tous les peuples de la contrée, contre qui l'on allait combattre. Le consul crut devoir haranguer solennellement ses troupes, et voici quel fut à peu près son discours: « Je n'ignore point, soldats, que de tous les peuples qui habitent l'Asie, les Gaulois sont les plus renommés comme guerriers. En effet, c'est au milieu des peuples les plus pacifiques qu'est venue s'établir cette nation farouche qui avait parcouru, les armes à la main, presque tout l'univers. Leur haute stature, leurs cheveux flottants et roux, leurs énormes boucliers, leurs longues épées, leurs chants en courant au combat, leurs hurlements et leurs bonds, le cliquetis affreux de leurs boucliers qu'ils brandissent selon l'usage de leur patrie, tout chez eux est calculé pour inspirer l'effroi. Mais laissons ces craintes à des Grecs, à des Phrygiens, à des Cariens,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

pour qui cet appareil est nouveau : nous, Romains, habitués à voir les Gaulois sur le champ de bataille, nous connaissons tous ces vains simulacres. Une fois, lors de la première rencontre aux bords de l'Allia, nos ancêtres ont fui devant eux; mais depuis lors, c'est-à-dire depuis deux cents ans, nous les voyons tomber sous nos coups ou fuir éperdus devant nous comme des troupeaux, et l'on peut dire qu'ils ont été l'occasion de plus de triomphes que tous les autres peuples du monde. L'expérience l'a assez montré : il suffit de soutenir ce premier choc, emportement d'une fureur insensée et d'une colère aveugle; bientôt la sueur ruisselle de leurs membres fatigués, à peine peuvent-ils tenir leurs armes. Après un premier moment de fureur, leur corps et leur âme s'amollissent; le soleil, la poussière, la soif suffisent à les abattre, sans qu'il soit besoin du fer. Ce n'est pas seulement légions contre légions que nous avons vu ce qu'ils sont, mais aussi homme contre homme. T. Manlius, M. Valérius ont fait voir combien l'emporte le courage romain sur la furie gauloise. C'est ainsi que, seul contre une armée de Gaulois, M. Manlius l'a renversée des rochers du Capitole. Et encore, nos ancêtres avaient-ils affaire à de véritables Gaulois, nés dans leur pays : ceux-ci, dégénérés, sont un mélange de Gaulois et de Grecs, mélange dont est l'emblème leur nom de Gallo-Grecs. Il en est des hommes comme des plantes et des animaux : l'influence d'une bonne origine ne prévaut pas contre celle de la terre et du climat où on les transporte. Les Macédoniens établis à Alexandrie, en Égypte, à Séleucie, à Babylone et dans les autres colonies fondées par eux sur tous les points de la terre se sont tranformés en Syriens, en Parthes, en Égyptiens. Marseille, environnée de Gaulois, a pris quelque chose de la physionomie de son entourage. Et les Tarentins, que leur reste-t-il de la dure et farouche discipline des Spartiates? Toute production demande à croître sur sa terre natale; transplantée sur un sol étranger elle en subit l'influence et dégénère. Aussi, ces Phrygiens chargés d'armes gauloises, vous allez les écraser et les mettre en fuite comme

vous les avez déjà vaincus dans l'armée d'Antiochus. Ce que je crains, ce n'est pas que la guerre soit trop difficile, c'est qu'elle ne nous procure point assez de gloire. Souvent le roi Attale les a battus et mis en déroute. Si les bêtes sauvages que nous prenons, après avoir conservé quelque temps leur férocité naturelle, s'apprivoisent ensuite à force de recevoir leur nourriture de la main des hommes, croyez bien qu'il en est de même de l'humeur farouche des peuples barbares. Ne pensez pas que ceux-ci soient ce qu'étaient leurs pères et leurs aïeux. Chassés de leur patrie parce qu'ils manquaient de terres, ceux-ci ont émigré; longeant les rudes rivages de l'Illyrie, traversant la Péonie et la Thrace, où ils ont eu à combattre les nations les plus farouches, ils ont fini par prendre cette contrée. Tant de malheurs les avaient endurcis et rendus plus farouches encore, quand ils ont trouvé cette terre qui leur offrait toutes choses en abondance. Sol fertile, doux climat, naturel paisible des indigènes, tout a contribué à adoucir leur férocité première. Oui, nous-mêmes, nous, fils de Mars, craignons et fuyons au plus vite ces délices de l'Asie, tant ces voluptés étrangères sont propres à éteindre l'énergie morale; tant doivent avoir une influence énervante la vie et les mœurs de ces peuples! Toutefois, et c'est un bonheur pour nous, si nos ennemis ont perdu l'énergie qui pouvait nous les rendre redoutables, ils n'en ont pas moins conservé parmi les Grecs toute leur antique renommée : ainsi, vainqueurs votre gloire sera la même aux yeux des alliés que si vous aviez vaincu ces farouches Gaulois des premiers temps. »

XVIII. Après cette harangue, il envoya des députés à Éposognatus, le seul des chefs Gaulois qui fût demeuré fidèle à Eumène et eût refusé des secours à Antiochus contre les Romains; puis il leva le camp. Le premier jour, il arriva aux bords du fleuve Alandre; puis, le second, au bourg appelé Tyscon. Là, des députés des Oroandes vinrent implorer l'amitié des Romains : le consul leur demanda deux cents talents, en leur permettant, sur leur prière, d'en référer à leur nation. Il arriva ensuite à Plitende, puis sur le

Δημόσιο Κεντρικό Βιβλιοθήκη Βέροιας

territoire des Alyattes. Il y fut rejoint par les députés qu'il avait envoyés à Eposognatus et par des députés de ce roi, qui leur envoyait demander de ne point porter la guerre chez les Tectosages : « le roi irait lui-même vers cette nation, et la déterminerait à se soumettre. » Le consul accueillit cette demande, et s'engagea dans le pays que l'on nomme Axylon [1]. Ce nom lui vient de ce qu'il n'a ni bois, ni même broussailles, ni enfin aucun combustible. On y brûle de la fiente de bœuf Les Romains étaient campés près de Cuballe, forteresse de Gallo-Grèce, quand la cavalerie ennemie apparut avec un grand fracas, jeta le désordre dans les postes avancés et même tua quelques hommes. Mais, l'alerte étant parvenue au camp, la cavalerie romaine se précipita tout à coup par toutes les portes, refoula et dispersa les Gaulois, et tua quelques-uns des fuyards. Dès ce moment, le consul, voyant qu'il était arrivé en pays ennemi, n'avança plus qu'en faisant reconnaître les lieux et veillant sur toute la troupe. Après avoir marché sans interruption, il arriva au fleuve Sangarius, et, ne trouvant aucun endroit guéable, il se décida à y jeter un pont. Le Sangarius prend sa source au mont Adorée, traverse la Phrygie, et, à son entrée en Bithynie, reçoit le fleuve Timber, qui double le volume de ses eaux, et se jette dans la Propontide après avoir arrosé la Bithynie, moins remarquable par sa largeur que par la quantité de poissons qu'il fournit aux riverains. L'armée avait franchi le fleuve sur le pont construit à la hâte et suivait la rive quand elle vit venir les Galles, prêtres de la mère des dieux, arrivant de Pessinoute à sa rencontre. Vêtus de leurs insignes, ils déclamaient avec enthousiasme des chants prophétiques où ils annonçaient que la déesse ouvrait la route aux Romains et leur promettait, avec la victoire, l'empire de la contrée. Le consul déclara accepter cet augure et campa à cet endroit même. Le lendemain, il parvint à Gordium. Pour une ville de peu d'étendue dans les terres, il s'y fait un commerce

1. Sans bois.

Δημόσιον Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

considérable. Située à distance égale, ou peu s'en faut, de trois mers, de l'Hellespont, des côtes de Sinope et de la côte de Cilicie, elle est en outre voisine de plusieurs nations considérables, qui en ont fait le centre de leurs échanges et de leur trafic. Ils la trouvèrent vide d'habitants, mais pleine de ressources de toute sorte. On s'y établit à demeure. On y fut rejoint par des députés d'Éposognatus. « Leur roi, dirent-ils, était entré en rapports avec les chefs gaulois, mais sans rien obtenir. Ceux-ci émigraient en foule des champs et des villages avec leurs femmes et leurs enfants. Emmenant et emportant tout ce qu'ils pouvaient, ils gagnaient le mont Olympe, où ils espéraient se défendre par leurs armes et grâce à la nature des lieux. »

XIX. Les députés des Oroandes apportèrent ensuite des nouvelles plus positives : « Tous les Tolistoboïens s'étaient postés sur le mont Olympe ; les Tectosages avaient gagné, sur un autre point, la montagne appelée Magaba; les Trocmiens avaient déposé leurs femmes et leurs enfants dans le camp des Tectosages et se disposaient à secourir de leurs armes les Tolistoboïens. » Les rois de ces trois peuples étaient alors Ortiagon, Combolomarus et Gaulotus. En choisissant ce plan de guerre, ils avaient l'espoir qu'une fois maîtres des plus hautes montagnes de la contrée, où ils avaient transporté tout ce qui était nécessaire pour un long séjour, ils fatigueraient et rebuteraient l'ennemi. « Ou les Romains n'oseraient pas les attaquer dans ces lieux escarpés et inabordables, ou, s'ils le tentaient, il suffirait de quelques hommes pour les arrêter et les rejeter dans la vallée; ou bien, s'ils demeuraient immobiles au pied de ces montagnes glacées, ils auraient à souffrir le froid et la faim. » Non contents d'être protégés par la hauteur de la montagne, ils entourèrent le sommet sur lequel ils étaient d'un fossé et d'une palissade. Quant à se pourvoir de traits, ils ne s'en étaient nullement préoccupés, comptant trouver autant de pierres qu'il leur en faudrait dans ces montagnes rocheuses.

XX. Le consul, qui avait prévu qu'il aurait, non pas à combattre de près, mais à assiéger de loin, avait fait réunir

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

une ample quantité de dards, de piques pour les vélites, de traits, de balles de plomb, et de pierres de grosseur moyenne, propres à être lancées avec la fronde. Ses soldats ainsi munis de projectiles, il les mena vers le mont Olympe, et vint camper à cinq milles environ de l'ennemi. Le lendemain, avec Attale et quatre cents cavaliers, il s'avançait pour reconnaître la nature de la montagne et la situation du camp gaulois, quand des cavaliers ennemis, deux fois plus nombreux, fondirent de la hauteur sur cette troupe et la mirent en déroute. Il y eut même quelques hommes tués et un certain nombre de blessés. Le jour suivant, il prit, pour la reconnaissance, toute la cavalerie, et, l'ennemi ne sortant pas de ses retranchements, il fit en sûreté le tour de la montagne. Il remarqua qu'au midi il y avait des collines de terre s'élevant en pente douce à une certaine hauteur ; qu'au nord les rochers étaient escarpés et presque à pic ; enfin que, si tout le reste était inabordable, il y avait trois accès possibles : l'un, au milieu de la montagne, où le roc était recouvert de terre ; les deux autres, plus difficiles, au levant et au couchant d'été. Ces observations faites, il vint, le jour même, camper au pied de la montagne. Le lendemain, il offrit un sacrifice, et, ayant trouvé les premières victimes favorables, il fit avancer contre l'ennemi son armée divisée en trois corps. Lui-même, avec le plus important de ces trois corps, se dirigea vers la pente la moins escarpée. Son frère, L. Manlius, avait ordre de gravir la pente du levant d'hiver, tant que les lieux le permettraient et qu'on le pourrait sans s'exposer : si l'ascension devenait trop difficile et trop périlleuse, il ne fallait pas combattre contre la nature et essayer de triompher de ce qui était invincible ; il devait alors tourner la montagne et se rapprocher du consul. C. Helvius, avec le troisième corps, tournerait peu à peu le bas de la montagne, puis ferait gravir ses soldats du côté du couchant d'été. Les auxiliaires d'Attale furent également divisés en trois corps. Le consul prit avec lui le jeune prince, et laissa la cavalerie avec les éléphants sur le plateau le plus rapproché de la montagne. Ordre fut donné aux

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

officiers de surveiller attentivement ce qui se passerait, afin de porter au secours où besoin serait.

XXI. Les Gaulois croyaient leurs flancs inaccessibles; mais, au midi, ils envoyèrent quatre mille hommes environ fermer le passage en occupant une hauteur qui commandait la route à un mille environ de leur camp. Ils pensaient avoir là comme un fort qui arrêterait l'ennemi. A la vue de cette manœuvre, les Romains se préparent au combat. Un peu en avant des enseignes, les vélites prennent la tête avec les archers crétois d'Attale, les frondeurs, les Tralles et les Thraces. L'infanterie s'avance lentement sur cette pente si roide. Les soldats se couvrent de leurs boucliers en hommes qui songent seulement à se garantir des projectiles et nullement à combattre de près. L'action s'engagea par des projectiles lancés de loin, sans avantage marqué d'aucun des deux côtés pendant quelque temps: si les Gaulois avaient une position meilleure, les Romains avaient plus de projectiles, et de toutes sortes. A la longue, cette égalité cessa. Les boucliers longs et plats des Gaulois, trop petits pour leurs grands corps, les protégeaient mal. Bientôt il ne leur resta plus d'autres armes que leurs épées; et elles ne pouvaient leur servir, puisque la lutte ne s'engageait pas de près. Ils n'avaient que des pierres, et encore celles que le hasard leur mettait sous la main, car ils ne les avaient pas disposées d'avance. Ces pierres trop lourdes, et qu'ils n'étaient pas habitués à manier, ils les faisaient rouler, sans avoir ni l'habileté ni la force de leur imprimer une direction sûre. Flèches, balles de plomb, javelots, pleuvaient sur eux sans qu'ils s'en pussent garantir. Aveuglés par la colère et l'effroi, ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient, et ils étaient réduits à l'impuissance dans ce genre de combat, celui de tous auquel ils sont le moins propres. En effet, en combattant de près, lorsqu'ils frappent et sont frappés, la colère enflamme leur courage; mais quand les traits qui les blessent viennent de loin et comme d'une main invisible, n'ayant pas d'adversaires sur qui se ruer avec leur aveugle fureur, ils se jettent les uns sur les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

autres comme des bêtes farouches percées de traits. Leurs blessures étaient d'autant plus apparentes qu'ils se battent nus, et que leurs corps, toujours vêtus, sauf pour le combat, sont plus mous et plus blancs. De cette chair molle sortait un sang plus abondant; les blessures étaient plus béantes; et la blancheur de la peau faisait plus ressortir encore le sang noirâtre. Du reste, ce n'est pas la largeur des traits qui les effraye. Quelquefois même, quand la blessure est plus large que profonde, ils l'agrandissent encore par des incisions et s'en font un titre de gloire. Mais aussi, quand la pointe d'un trait ou une balle a pénétré avant dans les chairs et leur cause une douleur cuisante sans que la blessure soit large, s'ils ne peuvent, malgré leurs efforts, arracher ce trait, alors, irrités et honteux de mourir d'une blessure si peu apparente, ils se jettent à terre comme s'ils tombaient frappés mortellement. Quelques-uns, s'élançant contre l'ennemi, étaient criblés de traits; et, lorsqu'ils arrivaient vers les vélites, ceux-ci les égorgeaient avec l'épée. Le vélite tient de la main gauche un bouclier de trois pieds; dans la droite, il a des javelots qu'il lance de loin. A la ceinture il a une épée espagnole. Faut-il combattre corps à corps, il prend les javelots dans la main gauche et tire l'épée. Déjà il ne restait plus que peu de Gaulois. Ces derniers débris, voyant qu'ils ne pouvaient tenir contre les troupes légères, et que les légions allaient les écraser, s'enfuirent en désordre vers leur camp déjà plein de tumulte et de frayeur, car il y avait là une foule de femmes, d'enfants et de vieillards. Les Romains, vainqueurs, s'emparèrent des hauteurs que la fuite de l'ennemi leur livrait.

XXII. Pendant ce temps, L. Manlius et C. Helvius avaient gravi tant qu'ils avaient trouvé des pentes praticables. Arrivés aux pics inabordables, ils tournèrent du côté de la montagne où l'ascension était possible, et, comme s'ils eussent agi de concert, ils suivirent tous deux à peu de distance les troupes du consul. La nécessité leur fit ainsi prendre le parti qu'ils auraient dû d'eux-mêmes adopter d'abord. En



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

effet, dans des lieux si difficiles, on a bien souvent éprouvé l'utilité des corps de réserve : si les premiers rangs sont repoussés, la réserve les met à couvert et prend leur place avec des forces toutes fraîches. Quand la tête de la légion fut parvenue sur les hauteurs prises par les troupes légères, le consul donna quelques instants aux soldats pour se reposer et reprendre haleine ; puis, leur montrant les cadavres des Gaulois qui jonchaient les hauteurs : « Quand la troupe légère vient de livrer un tel combat, dit-il, que ne doit-on pas attendre des légions, de soldats armés de toutes pièces, et les plus braves de tous ? A eux de s'emparer du camp où tremble l'ennemi refoulé par la troupe légère ! » Cependant il fait encore prendre les devants à cette même troupe, qui, pendant que la légion reprenait haleine, n'avait pas perdu son temps, mais avait ramassé les traits dont étaient jonchées les hauteurs, afin de ne pas en manquer. Quand les Romains approchèrent du camp, les Gaulois, craignant de n'être pas suffisamment protégés par les retranchements, s'étaient rangés en armes devant les palissades. Mais ils voient fondre sur eux une grêle de traits, qui portent d'autant plus sûrement que les rangs sont plus épais et plus serrés ; au bout d'un instant, ils rentrent dans leur camp en laissant pourtant à chaque porte un détachement nombreux. Les palissades ne protégent pas davantage la multitude enfermée dans le camp. Les projectiles qui pleuvent de toutes parts blessent beaucoup de monde, comme l'annoncent les cris des femmes et les pleurs des enfants. Les Gaulois chargés de défendre les portes servent de but aux traits des premiers légionnaires. Ils ne sont pas blessés ; mais les mêmes traits perçant souvent deux boucliers à la fois, les Gaulois se trouvaient enchaînés les uns aux autres. Ils ne purent soutenir longtemps l'attaque des Romains.

XXIII. Les portes furent abandonnées ; mais les vainqueurs n'avaient point encore fait irruption dans le camp, que les Gaulois s'enfuyaient de tous côtés. Ils s'élancent en aveugles à travers chemins et précipices ; ni abîmes, ni rochers ne les arrêtent ; ils ne craignent que l'ennemi. Aussi

la plupart roulent dans ces abîmes effrayants et vont s'y briser. Maître du camp, le consul empêche les soldats de piller; il les envoie poursuivre les fuyards et mettre le comble à leur épouvante. En ce moment, arrive l'autre corps conduit par L. Manlius. Il ne lui permet pas davantage d'entrer dans le camp, et l'envoie à la poursuite des Gaulois. Lui-même y court quelques instants après, laissant à des tribuns militaires le soin de garder les prisonniers. Si l'on profitait, pensait-il, de l'épouvante de l'ennemi pour lui tuer ou lui prendre beaucoup de monde, on en finissait avec lui. Comme le consul venait de partir, arriva C. Helvius avec le troisième corps. Il ne put empêcher ses soldats de piller le camp; et ainsi, par une évidente injustice, le butin tomba aux mains de ceux qui n'avaient point pris part au combat. Les cavaliers restèrent longtemps dans l'ignorance et du combat et de la victoire; enfin, ils prirent part à la poursuite en poussant leurs chevaux autant qu'ils le pouvaient dans les parties basses de la montagne où ils atteignirent et tuèrent ou firent prisonniers les Gaulois qui y étaient disséminés. Le nombre des morts ne fut pas facile à évaluer, car il n'y avait pas un repli de la montagne où il n'y eût eu quelques fuyards massacrés; un grand nombre, en s'engageant sur les rochers impraticables, étaient tombés au fond des abîmes; beaucoup enfin avaient été tués au milieu des fourrés épais ou des ronces. Claudius, qui parle de deux combats sur le mont Olympe, porte le nombre des morts à quarante mille; Valérius d'Antium, qui se plaît pourtant à exagérer, ne le porte qu'à dix mille. Ce qui est certain, c'est que l'on fit quarante mille prisonniers, car les Gaulois traînaient avec eux une immense multitude de tout âge et de tout sexe, qui les faisait ressembler à un corps d'émigrants plutôt qu'à une armée. Le consul commença par faire brûler toutes les armes des ennemis, puis il ordonna que tout le butin fût rapporté. Il en vendit une partie au profit du trésor, et répartit l'autre entre tous les soldats le plus équitablement possible. Il adressa publiquement les louanges, et distribua les récompenses méritées

par chacun. La plus belle part fut pour Attale, aux vifs applaudissements de tous ; car, après s'être signalé dans tous les travaux et tous les périls de la guerre par un courage et une activité hors ligne, il avait fait preuve d'une rare modestie après la victoire.

XXIV. Restait la guerre contre les Tectosages. Le consul se dirigea vers leur pays, et, en trois jours, arriva à Ancyre, ville célèbre dans la contrée, et d'où les ennemis n'étaient pas à plus de dix milles. Pendant le séjour qu'on y fit, il y eut un acte d'héroïsme accompli par une prisonnière. Au nombre des captives s'en trouvait une d'une rare beauté ; c'était la femme du roi Ortiagon. Elle était gardée, comme les autres, par un centurion qui avait toutes les convoitises et les passions brutales d'un soldat. Il essaya d'abord de la séduction : mais, voyant qu'elle ne se donnerait jamais, il outragea par la violence celle que le sort avait faite sa captive. Bientôt, pour calmer la juste indignation de sa victime, il lui donna l'espoir de retourner vers les siens ; et encore n'était-ce point gratuitement, comme il semblait devoir le faire pour une femme aimée. Il fixa une certaine somme d'or; et, pour n'avoir aucun des siens dans la confidence, il permit à cette femme d'envoyer à sa famille celui des prisonniers qu'elle voudrait. Il fut convenu qu'à un endroit désigné sur les bords du fleuve, deux parents viendraient, la nuit suivante, apporter l'or et recevoir la captive. Il se trouvait qu'un esclave de cette femme était au nombre des prisonniers. Elle le choisit pour messager. Le centurion, au commencement de la nuit, le fit échapper. La nuit suivante, tous furent au rendez-vous; les deux parents de la femme, et le centurion avec sa captive. Pendant qu'ils lui montraient l'or qui devait former la somme exigée par lui, un talent attique, la femme leur ordonne dans sa langue « de tirer l'épée, et de tuer le centurion occupé à peser l'or. » Quand ils l'ont égorgé, elle coupe la tête du cadavre, la place dans les plis de sa robe, et va rejoindre son mari Ortiagon, qui s'était échappé du mont Olympe et avait regagné sa demeure. Avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds la tête du cen-

turion. Comme son mari lui demande quelle est cette tête, et l'explication d'un acte si étrange pour une femme, elle lui avoue et l'outrage qu'elle a subi et la vengeance qu'elle en a tirée. On rapporte que par la pureté et la dignité de toute sa vie elle soutint l'éclat de cet acte.

XXV. Pendant que le consul était à Ancyre, il reçut une députation de Tectosages, qui le priaient de ne point lever le camp avant d'avoir eu une entrevue avec leurs rois. Ceux-ci étaient prêts à accepter toutes conditions plutôt que d'avoir la guerre. Le consul prit jour le lendemain en fixant le rendez-vous à une distance égale d'Ancyre et de leur camp. A l'heure convenue, le consul arriva escorté de cinq cents cavaliers; mais il n'aperçut aucun Gaulois, et revint au camp. Il y fut rejoint par les ambassadeurs de la veille : ils venaient excuser leurs rois, que des motifs religieux empêchaient de sortir, et annoncer l'arrivée prochaine des principaux du pays, munis de pleins et entiers pouvoirs. Le consul déclara que, de son côté, il enverrait Attale. On vint de part et d'autre à cette conférence. Attale, qui avait amené, pour sa sûreté, une escorte de trois cents cavaliers, jeta les bases de la paix. Comme on ne pouvait pas conclure définitivement en l'absence des chefs, il fut convenu que, le lendemain, le consul et les rois auraient une entrevue en ce même endroit. Par ces lenteurs calculées, les Gaulois cherchaient, d'abord à gagner le temps nécessaire pour faire passer en lieu sûr, au delà du fleuve Halys, leurs bagages, leurs femmes, leurs enfants, enfin ce qu'ils ne voulaient pas exposer; puis à tendre des embûches au consul, qui, dans cette entrevue, ne soupçonnait nullement un piége. Pour exécuter leur dessein, ils prirent mille cavaliers dans l'élite de l'armée, hommes d'une audace éprouvée. Leur ruse aurait réussi, si la fortune ne s'était chargée de défendre le droit des gens qu'on se disposait à violer. Les tribuns avaient envoyé chercher du fourrage et du bois vers les parages où avait lieu l'entrevue, persuadés que le consul et son escorte formeraient comme un poste avancé qui protégerait les fourrageurs. Néanmoins, ils placèrent, plus près

Αριστοτελειο Κεντρικη Βιβλιοθηκη Θεσσαλονικης

du camp, un second poste de six cents cavaliers. Sur l'assurance donnée par Attale que les rois viendraient cette fois et que la paix pourrait être conclue, le consul sortit du camp avec la même escorte que la première fois. Il avait déjà fait cinq milles et arrivait près de l'endroit convenu, quand il voit les Gaulois accourir à toute bride comme pour fondre sur lui. Il arrête son escorte, l'exhorte à tirer ses armes et à résister avec courage, et reçoit bravement le premier choc, sans reculer. Bientôt, accablé par le nombre, il recule peu à peu, mais sans que le désordre se mette dans les rangs. A la fin, comme il y avait plus de danger que d'avantage à conserver les rangs, tous s'enfuirent en des directions diverses. Les Gaulois s'élancent à leur poursuite et en tuent un certain nombre. Ils auraient même péri presque tous, sans les six cents hommes envoyés pour soutenir les fourrageurs. En entendant de loin le cri d'effroi des leurs, ceux-ci s'étaient saisis de leurs armes et de leurs chevaux; tout frais encore, ils eurent la force de rétablir le combat. Aussi la face des choses changea-t-elle aussitôt : des vaincus, l'effroi passa chez les vainqueurs. Du premier choc, les Gaulois sont en déroute; en même temps, les fourrageurs accourent de la campagne, et les Gaulois se trouvent entourés de tous côtés d'ennemis. La fuite même devient pour eux difficile et périlleuse, car leurs chevaux sont fatigués, tandis que ceux des Romains sont frais. Bien peu, en effet, échappèrent. On ne fit point de prisonniers; le plus grand nombre paya de sa vie cette violation du droit des gens. Les Romains, enflammés de colère, arrivèrent tous, le lendemain, en présence de l'ennemi.

XXVI. Le consul passa deux jours à reconnaître en personne la nature de la montagne afin de ne rien ignorer de la disposition des lieux. Le troisième jour, il prit les auspices; puis, le sacrifice offert, il divisa ses troupes en quatre corps : il devait en conduire deux par le milieu de la montagne, tandis que les deux autres, montant chacun par un des flancs, tomberaient sur les deux ailes des Gaulois. L'élite de l'armée ennemie, les Tectosages et les Trocmiens,

au nombre de cinquante mille, était au centre : les cavaliers, au nombre de dix mille, ne pouvant se servir de leurs chevaux sur une montagne hérissée de rochers, avaient mis pied à terre et s'étaient placés à l'aile droite ; à l'aile gauche étaient les auxiliaires d'Ariarathe, roi de Cappadoce et de Morzus, environ quatre mille hommes. Le consul mit en avant, comme au mont Olympe, les troupes légères qu'il eut soin de munir encore d'une ample provision de projectiles de toute nature. Les deux armées s'abordèrent dans la même disposition de tous points qu'au combat précédent, à cela près que le succès avait accru la confiance des vainqueurs et la défaite amoindri celle des ennemis ; car, si les Tectosages n'avaient point été eux-mêmes vaincus, la défaite des leurs leur semblait leur défaite propre. Aussi l'action, engagée de même, eut la même issue. Les Gaulois virent fondre sur eux une nuée de traits. Aucun d'eux n'osait s'avancer hors des rangs, de peur de s'exposer de tous côtés aux coups ; et, formant une masse compacte, il n'en recevaient que plus de blessures, car cette masse même était un but marqué à l'ennemi. Le consul, voyant les Gaulois déjà démoralisés, pensa qu'il suffirait de leur faire voir les étendards des légions pour les mettre tous en fuite. Il fit donc rentrer dans les rangs les vélites et les autres auxiliaires, puis avancer le gros de l'armée.

XXVII. Les Gaulois, effrayés par le souvenir de la défaite des Tolistoboïens, le corps hérissé de traits qui avaient pénétré dans les chairs, fatigués d'être immobiles, épuisés par leurs blessures, ne supportèrent même pas le premier choc et le cri de guerre des Romains. Ils s'enfuirent dans la direction du camp ; mais peu allèrent s'abriter derrière les palissades : le plus grand nombre se dispersa à droite ou à gauche, selon que les entraînait une fuite aveugle. Les vainqueurs les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'au camp ; là, ils s'arrêtèrent pour piller, sans continuer la poursuite. Aux ailes, la déroute des Gaulois commença plus tard, parce que plus tard seulement on était parvenu jusqu'à eux. Du reste, ils n'attendirent même pas la pre

mière décharge de traits. Le consul, renonçant à arracher au pillage les soldats qui avaient pénétré dans le camp, lança ceux des ailes contre les fuyards. La poursuite dura quelque temps; toutefois, il ne périt pas plus de huit mille Gaulois dans cette déroute, car ce ne fut point un combat. Le reste traversa le fleuve Halys. Une grande partie des Romains passa la nuit dans le camp ennemi; les autres furent ramenés par le consul dans leur propre camp. Le lendemain, le consul fit la revue des prisonniers et du butin, qui fut immense. Il se composait, en effet, de tout ce qu'avait pu amasser, durant de longues années, une nation si avide de pillage dans tout le pays situé en deçà du mont Taurus qu'elle occupait militairement. Les Gaulois, dispersés par la fuite, se réunirent sur un même point; mais presque tous blessés, sans armes, manquant de tout. Aussi envoyèrent-ils des députés au consul pour obtenir la paix. Manlius leur ordonna de se rendre à Éphèse. De son côté, comme on était déjà au milieu de l'automne, et que le voisinage du Taurus rendait la contrée très-froide, il se hâta de s'éloigner, et ramena, en longeant la côte, son armée victorieuse dans ses quartiers d'hiver.

XXVIII. Pendant que l'Asie était le théâtre de ces combats, les autres provinces étaient tranquilles. A Rome, les censeurs T. Quinctius Flamininus et M. Claudius Marcellus dressèrent la liste des sénateurs. Pour la troisième fois, P. Scipion l'Africain fut nommé prince du sénat; quatre sénateurs seulement furent exclus, dont aucun n'avait exercé de charge curule. Les censeurs montrèrent la même douceur dans le recensement des chevaliers. Ils firent soumissionner la construction d'un édifice sur l'Œquimœlium, quartier du Capitole, et le pavement de la rue qui conduit de la porte Capène au temple de Mars. Les Campaniens demandèrent au sénat où aurait lieu leur recensement; il leur fut répondu qu'il aurait lieu à Rome. Cette année, les eaux s'élevèrent beaucoup; le Tibre inonda douze fois le champ de Mars et les quartiers bas de la ville. Le consul Cn. Manlius venait de terminer en Asie la guerre contre

les Gaulois, quand l'autre consul, M. Fulvius, vainqueur des Étoliens, passa en Céphallénie, et envoya demander à toutes les villes de l'île ce qu'elles préféraient, se livrer aux Romains, ou courir les chances de la guerre. Toutes cédèrent à la crainte et se livrèrent. Elles donnèrent alors des otages, dont le nombre était proportionné à la faiblesse de ces petits peuples. Les Nésiotes, les Craniens, les Palensiens et les Saméens en donnèrent chacun vingt. Les Céphalléniens jouissaient donc d'une paix inespérée, quand, tout à coup, une des villes, Samé, fit défection sans motif apparent. Les habitants dirent ensuite qu'ils avaient craint d'être forcés par les Romains à émigrer, à cause de la situation avantageuse de la ville. Avaient-ils d'eux-mêmes conçu cette appréhension, et une crainte chimérique leur avait-elle fait sacrifier leur repos, ou bien ce projet avait-il été discuté à Rome et l'avaient-ils appris, on ne le sait. Toujours est-il, qu'au lendemain du jour où ils avaient remis les otages, ils fermèrent brusquement leurs portes. Vainement le consul envoya-t-il au pied des murailles les otages pour exciter la compassion chez leurs parents et leurs concitoyens, ils persistèrent dans leur résolution. En présence de dispositions si hostiles, le consul ordonna le siége. Il avait fait apporter tout le matériel qui avait servi au siége d'Ambracie : les soldats achevèrent vivement tous les travaux nécessaires, et le bélier battit les murailles sur deux points.

XXIX. Les Saméens firent tout pour écarter machines et assiégeants. Ils se maintenaient surtout par deux moyens : d'abord, en élevant sans cesse une nouvelle muraille épaisse derrière chaque muraille qui s'écroulait ; puis, en faisant de soudaines sorties tantôt contre les ouvrages, tantôt contre les postes de l'ennemi, sorties où ils avaient ordinairement l'avantage. Pour les forcer à rester dans leurs murs on eut recours à un moyen bien simple. On fit venir cent frondeurs d'Égium, de Patras et de Dymes. Ils étaient exercés dès l'enfance, selon l'usage de leur pays, à lancer en pleine mer avec la fronde les pierres arrondies qui se trouvent sur le sable du rivage : aussi, avec leur arme, lançaient-ils le

projectile plus loin, plus sûrement, et avec plus de force que les frondeurs baléares. Leur fronde n'est pas formée d'une seule lanière, comme celle des Baléares ou des autres nations : elle se compose de trois courroies cousues ensemble en maint endroit, et formant ainsi une masse plus compacte et plus lourde; elle reste donc toujours tendue quand on fait tournoyer le projectile, qui, lorsque le mouvement s'arrête, est lancé comme le serait une flèche. Accoutumés à viser d'assez loin dans un cercle étroit, les frondeurs atteignaient l'ennemi, non-seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'ils voulaient. Ces frondes continrent les Saméens, dont les sorties devinrent moins fréquentes et moins audacieuses. Ils finirent même par prier les Achéens de s'éloigner un peu des murs et de rester paisibles spectateurs de leurs engagements avec les avant-postes des Romains. Pendant quatre mois ils soutinrent le siége. Enfin, comme, déjà peu nombreux, ils voyaient chaque jour quelques-uns d'entre eux tomber tués ou blessés, et comme ceux qui restaient perdaient chaque jour de leurs forces et de leur courage, ils ne purent empêcher les Romains d'envahir de nuit la citadelle appelée Cyatide après avoir franchi la muraille du côté de l'occident où la ville s'abaisse vers la mer, et de parvenir jusqu'à la place publique. Quand ils virent une partie de la ville au pouvoir de l'ennemi, ils se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfants dans la grande citadelle. Le lendemain, ils se rendirent; la ville fut pillée, et on les vendit tous à l'encan.

XXX. Le consul, quand il eut réglé les affaires de Céphallénie et mis garnison à Samé, passa dans le Péloponèse où il était depuis longtemps appelé, surtout par les Égiens et les Lacédémoniens. C'était à Égium, que, dès l'origine de la ligue achéenne, s'étaient toujours tenues les assemblées générales de la nation, soit parce que cette ville était la plus considérable, soit parce qu'elle était le plus favorablement située. Cette année, Philopémen, voulant faire cesser pour la première fois cet usage, se disposait à présenter une loi ordonnant que les assemblées se tien-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

draient dans chacune des villes de la ligue tour à tour. Un peu avant l'arrivée du consul, les demiurges, premiers magistrats du pays, convoquaient l'assemblée à Égium, quand Philopémen, alors préteur, fixa pour rendez-vous Argos. Bien que favorable aux habitants d'Égium, le consul pressentit que presque tous les députés iraient à Argos, et il s'y rendit lui-même. La discussion qui s'engagea ayant tourné à l'avantage de Philopémen, il renonça à insister. La lutte que soutenaient alors les Lacédémoniens appelait ailleurs son intervention. Ils étaient, en effet, vivement préoccupés des exilés, la plupart habitant des forts sur la côte de Laconie, qui, alors, ne dépendait plus nullement de Lacédémone. Cet état de choses fatiguait les Lacédémoniens, car ils n'avaient plus de libre communication avec la mer, et ils voulaient un port d'où ils pussent faire partir des ambassadeurs soit à Rome soit ailleurs, et qui fût un marché ou un entrepôt pour les marchandises du dehors dont ils avaient besoin. Ils attaquèrent donc, la nuit, à l'improviste, un bourg de la côte, nommé Las, et s'en emparèrent. Les habitants de ce bourg, et les exilés qui s'y étaient retirés, furent d'abord frappés d'effroi par cette attaque soudaine; mais, s'étant réunis au point du jour, ils chassèrent sans grand effort les Lacédémoniens. Cependant toute la côte fut bientôt dans la crainte; et tous, habitants des châteaux forts, habitants des bourgs, exilés, envoyèrent des députés aux Achéens.

XXXI. Le préteur Philopémen avait, dès le principe, pris les intérêts des exilés et avait toujours conseillé aux Achéens de diminuer la puissance et l'influence de Lacédémone : il donna donc audience aux députés, et, sur leurs plaintes, fit porter le décret suivant : « Les Achéens ayant été chargés par T. Quinctius et les Romains de protéger les bourgs et les châteaux de la Laconie, et les Lacédémoniens ayant, au mépris du traité, assiégé le bourg de Las et massacré les habitants, les Lacédémoniens livreront aux Achéens les auteurs et les complices de cette violation du traité, sous peine d'en devenir eux-mêmes responsables. »

ΔΗΜΟΣΙΑ ΕΚΠΑΙΔΕΥΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

Des députés partirent sur-le-champ réclamer les coupables à Lacédémone. Là, on fut si révolté de cet ordre humiliant et tyrannique, qu'on eût pris sur-le-champ les armes, si l'on n'avait pas été tellement déchu de l'ancienne fortune. Ce qu'on craignait surtout, c'était que, si une fois on se soumettait au joug en exécutant ce premier ordre, Philopémen ne livrât Lacédémone aux exilés, comme il le méditait depuis longtemps. Dans l'emportement de la colère, ils commencent par faire périr trente citoyens qui avaient des rapports avec Philopémen et les exilés; puis ils renoncent par un décret à l'alliance des Achéens, et envoient aussitôt des ambassadeurs à Céphallénie pour remettre Lacédémone au consul M. Fulvius et aux Romains, en priant le consul de venir dans le Péloponèse, pour y recevoir la soumission de la ville et la placer sous la protection du peuple romain.

XXXII. Quand les Achéens surent cela par leurs ambassadeurs, ils déclarèrent, de l'accord de toutes les villes du conseil, la guerre aux Lacédémoniens. L'hiver empêcha qu'elle n'eût lieu aussitôt. En attendant, par de petites incursions ressemblant plus à des brigandages qu'à une guerre régulière, et par des descentes par mer comme sur terre, on ravagea leur territoire. Tels étaient les troubles qui attiraient le consul dans le Péloponèse. Par son ordre, l'assemblée fut convoquée à Élis et les Lacédémoniens furent appelés pour se défendre. Ce fut moins une discussion qu'une dispute des plus vives. Le consul, après quelques réponses évasives, car il voulait, en politique habile, ménager les deux partis, mit fin aux altercations par une défense positive de faire la guerre jusqu'à ce qu'on eût envoyé des ambassadeurs au sénat romain. Des deux côtés on fit partir une ambassade pour Rome, et, en outre, les Lacédémoniens exilés confièrent aux Achéens le soin de les représenter et de les défendre. Diophane et Lycortas, tous deux de Mégalopolis, étaient chefs de la députation achéenne. Divisés de sentiment dans leur propre pays, ils tinrent devant le sénat un langage tout à fait différent. Diophane remettait tout à l'arbitrage du sénat, dont l'autorité était,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

disait-il, souveraine pour trancher le différend entre la ligue et Lacédémone. Lycortas, d'après les instructions de Philopémen, demandait pour les Achéens, au nom du traité et au nom de leurs lois, le droit d'exécuter leurs décrets, et la jouissance complète de la liberté qu'ils devaient au sénat lui-même. La nation achéenne jouissait alors d'un grand crédit auprès des Romains; cependant on aurait voulu ne rien changer à la situation de Lacédémone. On fit donc une réponse enveloppée, laissant croire aux Achéens qu'ils pouvaient agir contre Lacédémone, et aux Lacédémoniens que l'on n'avait pas accordé aux Achéens tout ce qu'ils voulaient. Cette latitude laissée aux Achéens, ils s'en servirent avec arrogance et emportement.

XXXIII. Philopémen fut continué dans sa charge. Au commencement du printemps, il réunit son armée et alla établir son camp sur le territoire de Lacédémone. De là, il envoya demander qu'on lui livrât les auteurs de la défection: si on les livrait, il s'engageait à ne rien tenter contre Lacédémone, et à ne pas sévir contre les prévenus sans avoir entendu leur défense. Comme la frayeur fermait toutes les bouches, ceux qui étaient désignés déclarèrent qu'ils partiraient après la garantie donnée par les députés qu'on ne les punirait pas sans les avoir entendus. Avec eux partirent nombre de personnages illustres, et pour leur servir d'avocats et pour défendre l'intérêt public étroitement lié à leur cause. Jamais, jusqu'alors, les Achéens n'avaient amené avec eux d'exilés sur le territoire de Lacédémone, pensant que c'eût été le plus sûr moyen de s'aliéner les Lacédémoniens: cette fois, les premiers rangs de l'armée se composaient uniquement d'exilés. Dès que ces exilés voient les Lacédémoniens s'approcher du camp, ils courent en foule à leur rencontre. D'abord ils les provoquent par des injures; puis, une querelle s'engageant, la colère s'enflamme, et les plus violents des exilés s'élancent sur les Lacédémoniens, qui prennent les dieux à témoin, et invoquent la parole des députés. Ceux-ci et le préteur écartent la foule, protégent les Lacédémoniens et arrachent aux fers quelques-uns

d'entre eux qu'on veut enchaîner; mais le tumulte et la confusion vont croissant. Venus d'abord comme spectateurs, les Achéens sont bientôt enflammés par les cris des exilés, qui rappellent les maux qu'ils ont soufferts, demandent du secours et affirment, en même temps, « que jamais pareille occasion ne se représenterait si on laissait échapper celle-ci. C'étaient ces Lacédémoniens qui avaient violé un traité pieusement déposé dans le Capitole, à Olympie, dans la citadelle d'Athènes. Avant de contracter avec eux un nouveau pacte, il fallait les punir de leur crime. » Ainsi animée, la multitude obéit à une voix qui crie de frapper, et lance des pierres. Dix-sept Lacédémoniens, qui avaient été chargés de chaînes dans le tumulte, sont lapidés. Le lendemain, on en saisit soixante-trois que le préteur avait soustraits aux violences, non qu'il craignit de les voir périr, mais parce qu'il ne voulait pas les voir périr sans jugement. On les amena devant une multitude irritée, qui n'écouta même pas les quelques mots qu'elle leur laissa prononcer; tous furent condamnés et livrés au supplice.

XXXIV. Après avoir ainsi épouvanté les Lacédémoniens, on leur ordonna d'abord de détruire leurs murailles; puis on publia que tous les auxiliaires étrangers qui avaient servi comme mercenaires sous les tyrans auraient à sortir du territoire de Laconie; que les esclaves affranchis par les tyrans (et le nombre en était considérable) quitteraient le pays dans un délai déterminé. Ceux qui, à ce moment, seraient encore dans la contrée, pourraient être saisis, vendus et emmenés par les Achéens. Les Lacédémoniens devaient en outre renoncer aux lois et aux institutions de Lycurgue pour adopter celles des Achéens: ainsi il n'y aurait plus qu'un seul corps de nation, et il serait plus aisé de s'accorder sur toutes les questions. Ce qui leur fut le moins pénible, ce fut de détruire leurs murs; mais rien ne leur coûta tant que le rappel des exilés qui furent rétablis dans leur patrie par un décret rendu à Tégée dans l'assemblée générale des Achéens. Ensuite, comme le bruit s'était répandu que les mercenaires licenciés et les Lacédémoniens naturalisés (tel était le nom

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

que l'on donnait aux esclaves rendus à la liberté par le tyran) s'étaient, au sortir de la ville, répandus dans la campagne, on décida que le préteur, avant de licencier l'armée, irait avec toutes les troupes légères s'emparer de ces bandes dangereuses et les vendrait selon les lois de la guerre. Beaucoup, en effet, furent pris et vendus. Du produit de cette vente, avec la permission des Achéens, on reconstruisit à Mégalopolis le portique qu'avaient abattu les Lacédémoniens. Le terrritoire des Belbinates, qui avait été pris contre toute justice par les tyrans des Lacédémoniens, fut restitué à la même ville, en vertu d'un ancien décret de l'assemblée achéenne rendu sous le règne de Philippe fils d'Amyntas. De telles rigueurs énervèrent en quelque sorte Lacédémone, qui resta longtemps soumise aux Achéens. Cependant, rien ne lui fut plus fatal que l'abolition des lois de Lycurgue, auxquelles elle s'était façonnée en y obéissant depuis sept cents ans.

XXXV. Au sortir de l'assemblée, où il avait assisté aux débats des Achéens et des Lacédémoniens, le consul M. Fulvius, dont l'année allait expirer, dut retourner à Rome tenir les comices. Il créa consuls M. Valérius Messala et C. Livius Salinator, après avoir fait écarter M. Émilius Lépidus, son ennemi, qui, cette année encore, s'était porté candidat. Il créa ensuite préteurs Q. Marcius Philippus, M. Claudius Marcellus, C. Stertinius, C. Atinius, P. Claudius Pulcher et L. Manlius Acidinus. Les élections faites, le consul M. Fulvius fut invité à retourner dans sa province pour y reprendre le commandement de son armée, et prorogé pour une année dans sa charge ainsi que son collègue Cn. Manlius. Cette année, P. Cornélius, après avoir consulté les décemvirs, fit placer dans le temple d'Hercule une statue du dieu et, dans le Capitole, un char doré attelé de six chevaux, avec une inscription mentionnant que le consul en était donateur. Douze boucliers dorés furent également placés dans le Capitole par les édiles curules P. Claudius Pulcher et Ser. Sulpicius Galba, du produit des amendes infligées aux marchands de blé condamnés

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

comme accapareurs. L'édile plébéien Q. Fulvius Flaccus y plaça aussi deux statues dorées, du produit d'une condamnation. Son collègue Cécilius ne fit condamner personne. On célébra trois fois les jeux Romains; cinq fois les jeux plébéiens. Les nouveaux consuls, entrés en charge aux ides de mars, mirent en délibération au sénat les affaires de la république, la répartition des provinces et des armées. Il n'y eut rien de changé pour l'Étolie ni pour l'Asie. A l'un des consuls on assigna Pise et la Ligurie, à l'autre la Gaule. Ils devaient se partager ces provinces à l'amiable ou en consultant le sort; puis lever deux légions chacun pour créer de nouvelles armées, en demandant aux alliés du nom Latin quinze mille fantassins et douze cents cavaliers. La Ligurie échut à Messala, la Gaule à Salinator. Les préteurs tirèrent leurs provinces au sort. M. Claudius eut la juridiction des citoyens; P. Claudius celle des étrangers; M. Claudius la Sicile, C. Stertinius la Sardaigne; L. Manlius l'Espagne citérieure; C. Atinius l'ultérieure.

XXXVI. Voici ce qui fut décidé pour les armées. Les légions qui avaient servi en Gaule sous C. Lélius, passèrent dans le Bruttium sous le propréteur M. Tuccius. L'armée de Sicile devait être licenciée par le propréteur M. Sempronius, qui devait ramener à Rome la flotte. On assigna les Espagnes aux deux légions qui s'y trouvaient déjà; les préteurs pouvaient y emmener un renfort de trois mille fantassins et de deux cents cavaliers qu'ils demanderaient aux alliés. Avant le départ des nouveaux magistrats pour leurs provinces, on décréta, sur l'avis des décemvirs, trois jours de prières publiques dans tous les carrefours, à propos d'une éclipse de soleil qui avait eu lieu entre la troisième et la quatrième heure. On prescrivit également un sacrifice de neuf jours pour une pluie de pierres tombée sur le mont Aventin. Les Campaniens avaient été forcés par les censeurs, en vertu d'un sénatus-consulte de l'année précédente, de se faire comprendre dans le recensement de Rome, (car jusque-là la question n'avait pas été tranchée). Ils demandèrent que le droit leur fût donné d'épouser des citoyennes

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

romaines, et aussi que ceux d'entre eux qui en auraient épousé avant cette époque pussent les garder, et enfin que les enfants déjà nés de ces mariages eussent les titres et les droits d'héritiers légitimes. On leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Le tribun du peuple C. Valérius Tappon proposa d'accorder aux municipes de Formies, de Fundi et d'Arpinum le droit de suffrage. (Jusque-là ils n'avaient eu que le droit de cité.) Quatre tribuns du peuple s'opposèrent à ce projet de loi, comme ayant été proposé sans l'autorisation du sénat; mais bientôt, on leur démontra que c'était au peuple, et non au sénat, de conférer le droit de suffrage, et ils se désistèrent de leur opposition. Il fut question aussi de réunir les habitants de Fundi et de Formies à la tribu Émilia et ceux d'Arpinum à la tribu Cornélia; ce qui se fit en effet en vertu d'un plébiscite rendu sur la proposition de Valérius. Le censeur M. Claudius Marcellus, désigné par le sort aux dépens de son collègue T. Quinctius, ferma le lustre. Le recensement donna le nombre de deux cent cinquante-huit mille trois cent dix-huit citoyens. Après la clôture du lustre, les consuls partirent pour leurs provinces.

XXXVII. L'hiver où ces choses se passaient à Rome, Cn. Manlius reçut dans ses quartiers d'hiver d'Asie, comme consul, puis comme proconsul, des députations de tous les peuples et de toutes les villes en deçà du mont Taurus. Si la victoire des Romains sur Antiochus avait eu plus de retentissement et d'éclat, la victoire sur les Gaulois était bien autrement agréable aux alliés. Ils étaient, en effet, plus résignés à la domination d'un roi qu'à la férocité d'un peuple barbare et sauvage qu'ils craignaient chaque jour de voir fondre sur eux comme un torrent dévastateur. Heureux qu'on leur eût rendu la liberté en chassant Antiochus, et la paix en écrasant les Gaulois, ils venaient offrir, avec leurs actions de grâces, des couronnes d'or, chaque peuple selon ses ressources. En même temps, vinrent des députés d'Antiochus et des députés des Gaulois eux-mêmes, pour demander la paix; de son côté, Ariarathe, roi de Cappadoce



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

avait envoyé une ambassade pour implorer son pardon et offrir une somme d'argent en expiation du secours prêté à Antiochus. On exigea de lui six cents talents d'argent. Il fut répondu aux Gaulois que les conditions leur seraient dictées par le roi Eumène à son retour. Les députations des cités reçurent des réponses bienveillantes et s'en retournèrent plus contentes encore qu'elles n'étaient venues. Quant aux ambassadeurs d'Antiochus, ils reçurent l'ordre de faire porter dans la Pamphylie l'argent et le blé qu'ils étaient tenus de fournir aux termes du traité conclu avec L. Scipion, car c'était en Pamphylie que le proconsul devait se rendre avec son armée. Au commencement du printemps, l'armée passée en revue, il partit en effet, et, en huit jours, fut rendu à Apamée. Il y campa trois jours; puis, après trois jours de marche, il entra en Pamphylie, où, selon son ordre, on avait dû transporter le blé et l'argent d'Antiochus. Il y trouva deux mille cinq cents talents d'argent qu'il envoya à Apamée, et du blé qu'il distribua aux troupes. Il marcha alors contre Perga, le seul point de la contrée où Antiochus eût encore une garnison. Comme il en approchait, le chef de cette garnison vint à sa rencontre et demanda trente jours pour savoir du roi Antiochus s'il devait rendre la ville. Ce délai lui fut accordé; à l'expiration, la garnison évacua. De Perga, Manlius envoya son frère Lucius avec quatre mille soldats forcer les Oroandes à payer le reste de la contribution qu'ils s'étaient engagés à payer. Pour lui, ayant appris que le roi Eumène et les dix commissaires étaient arrivés de Rome à Éphèse, il ramena son armée à Apamée, où il se fit suivre des ambassadeurs d'Antiochus.

XXXVIII. Là, de l'avis des dix commissaires, il conclut avec Antiochus un traité à peu près conçu en ces termes: « Il y aura alliance entre Antiochus et le peuple romain aux clauses et conditions suivantes. Le roi ne laissera passer ni sur son territoire, ni sur celui des peuples qui lui sont soumis, et il n'aidera ni de secours ni de vivres aucune armée qui marcherait contre le peuple romain ou des alliés du peuple romain. De leur côté, les Romains et leurs

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

alliés agiront de même à l'égard d'Antiochus et des peuples soumis à Antiochus. Antiochus n'aura le droit ni de faire la guerre aux habitants des îles, ni de passer en Europe. Il abandonnera villes, campagnes, bourgs et châteaux en deçà du mont Taurus jusqu'aux fleuve Halys, et de la vallée du Taurus jusqu'au versant qui regarde la Lycaonie. En abandonnant ces villes, ces territoires, ces châteaux, il ne pourra point emporter d'armes; ce qu'il aurait emporté déjà, il le devra rendre de même intégralement. Il ne recevra aucun soldat ni aucun sujet du roi Eumène. Si quelques habitants des villes qui sont enlevées au royaume d'Antiochus vont auprès du roi ou sur son territoire, ils se rendront tous à Apamée, dans un délai fixé. Quant aux sujets d'Antiochus se trouvant actuellement chez les Romains ou leurs alliés, ils resteront ou retourneront à leur choix. Esclaves, soit fugitifs, soit pris à la guerre; citoyens libres, soit faits prisonniers, soit transfuges, seront rendus aux Romains et à leurs alliés. Antiochus livrera tous ses éléphants et ne pourra en avoir de nouveaux. Il livrera de même les vaisseaux de guerre avec tous les agrès; il ne gardera pas plus de dix vaisseaux légers, dont chacun n'aura pas plus de trente rames; il ne pourra se servir de galères à un rang de rames pour aucune guerre où il serait l'agresseur. Ses vaisseaux ne devront pas dépasser les promontoires Calycadnus et Sarpédon, sauf ceux qui porteraient l'argent, les contributions, les ambassadeurs ou les otages; Antiochus ne pourra tirer des mercenaires des peuples soumis à Rome, ni même y prendre des volontaires. Les Rhodiens et leurs alliés, pour les bâtiments et les édifices qui leur appartiennent sur le territoire d'Antiochus, seront maintenus dans leurs possessions d'avant la guerre. S'il leur est dû quelques sommes, ils pourront en poursuivre le payement. S'ils ont été dépouillés de quoi que ce soit, ils sont en droit de le réclamer et de le reprendre. Si quelques villes, du nombre de celles qu'Antiochus doit livrer, ont été antérieurement données par lui, il devra en faire sortir la garnison et veiller à ce qu'elles soient fidèlement remises. Il payera en douze ans,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et en douze termes égaux, douze mille talents attiques d'argent de bon aloi (chacun du poids romain de quatre-vingts livres) et cinq cent quarante mille mesures de blé. Il donnera au roi Eumène trois cent cinquante talents en cinq ans, et, à la place de blé, la somme équivalente de cent vingt-sept talents. Il livrera aux Romains vingt otages, qui seront changés tous les trois ans, et qui n'auront ni moins de dix-huit ans, ni plus de quarante-cinq. Si quelques alliés du peuple romain portaient les premiers la guerre dans le royaume d'Antiochus, il aurait le droit de repousser la force par la force, pourvu qu'il ne gardât aucune des places prises dans la guerre et qu'il ne fît alliance avec aucune ville. Toute contestation qui se produira sera vidée par les voies judiciaires ou par les armes, au choix des parties. » Il fut mentionné aussi que le Cathaginois Annibal, l'Étolien Thoas, l'Acarnanien Mnasiloque et les Chalcidiens Eubulidas et Philon seraient livrés; et que les additions, retranchements ou modifications qu'on croirait bon de faire au traité ne deviendraient point une cause de nullité.)

XXXIX. Le consul jura d'observer le traité, et envoya, pour recevoir le serment du roi, Q. Minucius Thermus et L. Manlius qui revenait à l'instant d'Oroande. Il écrivit à P. Flavius Labéon, préfet de la flotte, de partir sur-le-champ pour Patare, pour y détruire et brûler tout ce qu'il y trouverait de la flotte royale. Labéon, parti d'Éphèse, détruisit ou brûla cinquante vaisseaux pontés. Dans cette même expédition, il réduisit Telmisse, qu'avait effrayée l'arrivée soudaine de la flotte. De Lycie, il revint, en traversant les îles, dans la Grèce où il avait donné rendez-vous aux vaisseaux laissés à Éphèse. Il resta quelques jours à Athènes, attendant que ces vaisseaux d'Éphèse fussent arrivés au Pirée; puis, il ramena toute la flotte en Italie. Cn. Manlius ayant reçu d'Antiochus, dans le nombre des choses qu'il devait livrer, les éléphants, les donna tous au roi Eumène; puis, il instruisit la cause des nombreuses villes dont la situation avait été modifiée par les résultats de la guerre. Le roi Ariarathe fut exempté de la moitié de la somme exi-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

gible, et admis comme allié, par considération pour Eumène auquel il venait de donner sa fille en mariage. La cause des villes instruite, les dix commissaires réglèrent diversement leur sort. Celles qui, tributaires du roi Antiochus, avaient pris parti pour Rome, furent dispensées de tout impôt; celles qui avaient été du parti d'Antiochus ou avaient payé tribut à Attale, furent toutes déclarées tributaires d'Eumène. L'exemption d'impôts fut accordée aussi, par une mention spéciale, aux Colophoniens de Notium, aux Cimæens et aux Mylaséniens. Outre cette exemption, on donna aux Clazoméniens l'île de Drimuse, et on rendit aux Milésiens ce qu'ils appellent le champ sacré. Les Iliens virent s'accroître leur territoire de ceux de Rhœtée et de Gergithe, non comme récompense d'un service récent, mais en souvenir de leur origine. Le même motif fit donner la liberté aux Dardaniens[1]. Pour récompenser les habitants de Chio, de Smyrne et d'Érythrée du dévouement à toute épreuve qu'ils avaient montré dans cette guerre, on leur donna, outre des terres, d'éclatantes distinctions. Les Phocéens rentrèrent en possession du territoire qu'ils avaient avant la guerre, et furent autorisés à revenir à leurs anciennes lois. La donation faite aux Rhodiens par un précédent décret fut confirmée; ils devinrent ainsi maîtres de la Lycie et de la Carie jusqu'au fleuve Méandre, excepté Telmisse. On ajouta au royaume d'Eumène la Chersonèse d'Europe et Lysimachie, avec les châteaux, les bourgs et les terres qui en dépendaient lorsque Antiochus les avait possédées; et en Asie, les deux Phrygies, l'une près de l'Hellespont, l'autre appelée grande Phrygie. On lui rendit en outre la Mysie, que lui avait enlevée le roi Prusias. Il reçut enfin la Lycaonie, la Milyade, la Lydie, et nommément les villes de Tralles, d'Éphèse et de Telmisse. Une contestation étant survenue entre Eumène et les ambassadeurs d'Antiochus au sujet de la Pamphylie, parce qu'une partie de cette contrée est en deçà du Taurus, l'autre au delà, l'affaire fut renvoyée à la décision du sénat.

1. Les Romains croyaient descendre des Troyens par Énée.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XL. Après ces traités et ces décrets, Manlius partit avec les dix commissaires et toute l'armée pour l'Hellespont où il avait donné rendez-vous au chef des Gaulois. Il leur annonça à quelles conditions ils resteraient en paix avec Eumène et leur signifia de ne plus promener leurs armes par tout le pays, mais de demeurer sur leur territoire. Rassemblant ensuite tous les vaisseaux de la côte et la flotte d'Eumène, que le frère du roi, Athénée, venait d'amener d'Élée, il fit passer toutes ses troupes en Europe. Là, il traversa la Chersonèse à petites journées, car ses soldats étaient chargés d'un butin de toute nature, et vint camper à Lysimachie pour quelque temps afin que les bêtes de somme fussent rafraîchies et reposées quand on entrerait en Thrace, passage qui inquiétait vivement ses soldats. Le jour même qu'il avait quitté Lysimachie, il arriva aux bords du fleuve Mélas, et, le lendemain, à Cypsèle. Là commençait une route de dix milles environ, étroite et hérissée de broussailles et de rochers. Pour s'engager dans un chemin si difficile, Manlius divisa son armée en deux corps, dont l'un irait en avant-garde, l'autre, à une grande distance, fermerait la marche; les bagages furent placés au milieu, avec les chariots portant l'argent de l'état et ce qu'il y avait de précieux dans le butin. L'armée s'était engagée dans cet étroit passage quand dix mille Thraces environ, Astiens, Cœnes, Madnates et Corèles s'embusquèrent à l'autre issue de la gorge. On pensa ensuite que Philippe avait été pour quelque chose dans cette attaque; car il avait su que les Romains ne pouvaient retourner autrement que par la Thrace, et qu'ils revenaient avec une immense quantité d'argent. Le général marchait à l'avant-garde, inquiet des dangers que courait son armée dans un passage si périlleux. Les Thraces restèrent immobiles jusqu'à ce que l'avant-garde fût hors du défilé. Quand ils la virent dans la plaine, comme l'arrière-garde était loin encore, ils se jetèrent sur le matériel et les bagages. Après avoir massacré l'escorte, ils pillèrent ce qui était sur les chariots et emmenèrent les bêtes de somme avec leurs charges. Les cris arrivèrent d'abord jusqu'à l'ar-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rière-garde qui venait de pénétrer dans la gorge ; puis à l'avant-garde. Des deux côtés on accourt, et un combat tumultueux s'engage sur plusieurs points à la fois. Embarrassés du poids de leur butin, et presque tous sans armes, car ils n'en avaient pas pris pour piller plus à leur aise, les Thraces semblent s'offrir aux coups de l'ennemi, mais les Romains ont le désavantage d'ignorer les lieux, pendant que les barbares débusquent par des sentiers connus d'eux seuls ou se cachent dans les replis de la vallée. D'ailleurs, bagages et chariots dispersés au hasard formaient comme des barricades qui gênaient fort les combattants. Ici tombe le brigand ; là le soldat qui veut lui arracher sa proie. Selon l'avantage ou le désavantage du terrain, selon le courage des combattants, selon leur nombre, car les groupes sont inégalement répartis, la fortune varie. Des deux côtés, il y a beaucoup de morts. Enfin, à l'approche de la nuit, les Thraces renoncent au combat, non pour se soustraire aux blessures ou à la mort, mais parce qu'ils ont assez de butin.

XLI. L'avant-garde des Romains, sortie du défilé, campa près du temple de Bendis, dans un lieu découvert : le reste de l'armée resta pour garder les bagages au milieu du défilé, où elle s'entoura d'un double retranchement. Le lendemain, après avoir eu soin de reconnaître le passage, elle rejoignit le premier corps. On avait perdu, dans ce combat, engagé sur presque toute la longueur du défilé, une grande partie des bagages, beaucoup de valets d'armée et même un certain nombre de soldats ; mais la perte la plus sensible fut celle de Q. Minucius Thermus, homme plein d'activité et de courage. On parvint ce jour-là au fleuve de l'Èbre. Ensuite on traversa le territoire des Éniens, en longeant le temple d'Apollon que les habitants surnomment Zérinthien[1]. Près d'un endroit nommé Tempyra, l'armée dut encore s'engager dans des gorges aussi âpres que les premières, mais moins propres aux embuscades, parce que les flancs ne sont nullement boisés. Les Thraces, autre peuple

1. Zérinthe, ville de Samothrace.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

de Thrace, s'y embusquèrent pourtant, attirés par le même espoir de butin. Mais, dans ces vallées nues, on les voyait de loin fermant le défilé; aussi n'y eut-il pas autant d'effroi et de confusion dans les rangs romains. En effet, si la position leur était défavorable, ils pouvaient encore livrer un combat régulier et se déployer en ordre de bataille. S'avançant en rangs serrés, et poussant le cri de guerre, ils débusquèrent l'ennemi du premier choc, puis le mirent en fuite. A la déroute succéda le carnage; car les vaincus étaient arrêtés dans leur fuite par la difficulté même des lieux. Les Romains vainqueurs allèrent camper près d'un boug des Maronites appelé Saré. Le lendemain, ils parvinrent, par une route découverte, à la plaine Priatique. Ils y restèrent trois jours pour recevoir le blé que les Maronites leur apportaient volontairement de leurs campagnes, et celui de leur flotte, qui les suivait chargée de vivres de toute sorte. Un jour de marche les mit ensuite à Apollonie, d'où ils gagnèrent Naples par le territoire des Abdéritains. Tout ce parcours à travers les colonies grecques fut paisible. Depuis là, rentrant en Thrace, les Romains, s'ils ne furent point attaqués, furent nuit et jour sur le qui-vive, jusqu'à leur arrivée en Macédoine. Cette même armée, quand Scipion l'avait conduite par la même route, avait trouvé les Thraces mieux disposés pour elle; mais pour cette seule raison que, portant moins de butin, elle excitait moins de convoitises. Et même, au rapport de Claudius, le Numide Mutine, parti en avant comme éclaireur, avait rencontré près de quinze mille Thraces. Mutine avait une escorte de quatre cents cavaliers de sa nation et un petit nombre d'éléphants. Il avait lancé contre les ennemis son fils avec cent cinquante cavaliers d'élite. Le jeune homme s'était fait jour au travers des Thraces; puis, à l'instant où son père, après avoir placé ses éléphants au centre et sa cavalerie aux ailes, en venait aux mains avec l'ennemi, il vint prendre les Thraces en queue. L'impétuosité furieuse de son choc jeta chez ceux-ci une telle épouvante qu'ils n'osèrent pas se mesurer avec l'infanterie. Cn. Manlius conduisit son armée dans la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Macédoine par la Thessalie. De là, il traversa l'Épire et parvint à Apollonie, où il prit ses quartiers d'hiver, car la saison n'était point assez avancée pour qu'il osât risquer le passage sur mer.

XLII. Ce ne fut qu'aux derniers jours de l'année que le consul M. Valérius revint de Ligurie à Rome pour l'élection de nouveaux magistrats. Il n'avait, dans sa province, rien fait de mémorable qui justifiât cette lenteur à revenir pour les élections. Les comices consulaires furent tenus le douzième jour avant les calendes de mars. On nomma consuls M. Émilius Lépidus et C. Flaminius. Le lendemain, on nomma préteurs Ap. Claudius Pulcher, Sex. Sulpicius Galba, Q. Térentius Culléon, L. Térentius Massiliota, Q. Fulvius Flaccus, M. Furius Crassipès. Les élections terminées, le consul invita le sénat à désigner aux préteurs leurs provinces. On décida qu'il y aurait deux provinces à Rome, pour la justice; deux hors de l'Italie, la Sicile et la Sardaigne; deux en Italie, Tarente et la Gaule. Les préteurs devraient tirer les provinces au sort avant d'entrer en charge. La juridiction des citoyens échut à Sex. Sulpicius; celle des étrangers à Q. Térentius; la Sicile à L. Térentius; la Sardaigne à Q. Fulvius; Tarente à Ap. Claudius; la Gaule à M. Furius. Cette année, L. Minucius Myrtilus et L. Manlius, accusés d'avoir porté la main sur les ambassadeurs carthaginois, furent livrés, sur l'ordre de M. Claudius, préteur de la ville, à ces ambassadeurs, et emmenés à Carthage. Le bruit s'était répandu que la Ligurie était le foyer d'une guerre qui prenait chaque jour de plus grandes proportions. Aussi, le jour où les nouveaux consuls firent délibérer sur la situation des affaires et la répartition des provinces, le sénat donna à tous les deux la Ligurie comme province. Le consul Lépidus protestait contre ce sénatus-consulte, proclamant « que c'était une indignité d'emprisonner ainsi les deux consuls dans les vallées des Liguriens. Déjà, depuis deux ans, M. Fulvius et Cn. Manlius régnaient, l'un en Europe, l'autre en Asie, comme s'ils avaient succédé à Philippe et à Antiochus. Si des armées devaient rester

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

encore dans ces contrées, elles devaient avoir pour généraux les consuls plutôt que des particuliers. Ceux-ci allaient par tout le pays, menaçant du poids des armes romaines, et vendant à prix d'or la paix à qui Rome n'avait pas déclaré la guerre. S'il fallait des armes dans ces provinces, pourquoi les consuls C. Livius et M. Valérius ne succéderaient-ils pas à M. Fulvius et à Cn. Manlius comme ceux-ci avaient succédé au consul L. Scipion, et comme Scipion avait succédé à M. Acilius? Aujourd'hui, en effet, la guerre d'Étolie terminée, l'Asie enlevée à Antiochus, les Gaulois vaincus, ou il fallait envoyer des consuls commander des armées consulaires, ou rappeler ces légions et les rendre enfin à la république. » Après avoir entendu ces réclamations, le sénat n'en persista pas moins à donner aux deux consuls la Ligurie pour province; mais aussi il invita Manlius et Fulvius à quitter leurs provinces et à revenir à Rome avec leurs armées.

XLIII. Une vieille inimitié existait entre M. Fulvius et le consul M. Émilius. Entre autres griefs, Émilius prétendait que les intrigues de M. Fulvius avaient retardé de deux ans son arrivée au consulat. Pour jeter de l'odieux sur son ennemi, il introduisit au sénat les députés d'Ambracie qu'il avait subornés pour qu'ils se portassent accusateurs. Ils se plaignirent « qu'en pleine paix, lorsqu'ils étaient prêts à montrer pour M. Fulvius la même obéissance que pour les consuls précédents, Fulvius eût porté chez eux la guerre, dévasté leur territoire, et tellement effrayé leurs villes de menaces de pillage et de massacre, que toutes avaient fermé leurs portes. Bientôt, assiégés, pris d'assaut, ils avaient subi toutes les horreurs de la guerre, carnage, incendie, ruine, pillage; leurs femmes et leurs enfants avaient été emmenés en esclavage; leurs richesses avaient été enlevées; enfin, ce qui les touchait pardessus tout, leurs temples, par toute la ville, avaient été dépouillés de leurs ornements; les statues de leurs dieux, leurs dieux mêmes avaient été arrachés de leurs sanctuaires et emportés. Il ne restait plus aux Ambraciens que des

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

murailles nues et vides à qui adresser leurs hommages, leurs vœux et leurs prières. » Telles étaient les plaintes des députés; et le consul, par des questions concertées à l'avance, semblait leur arracher malgré eux plus qu'ils n'auraient voulu dire. Tout cela faisait impression sur les sénateurs, quand l'autre consul, C. Flaminius, prit la défense de M. Fulvius. « Les Ambraciens, dit-il, renouvelaient une comédie bien connue et usée : c'était ainsi que les Syracusains avaient accusé M. Marcellus, et les Campaniens Q. Fulvius. Que ne laissait-on alors pareillement accuser T. Quinctius par le roi Philippe, M. Acilius et L. Scipion par Antiochus, Cn. Manlius par les Gaulois, et M. Fulvius lui-même par les Étoliens et les peuples de Céphallénie! Qu'Ambracie ait été assiégée et prise, que les statues et les ornements aient été enlevés, enfin qu'il s'y soit produit tout ce qui se produit dans une ville prise, vous ne supposez pas que je le nie, pères conscrits. Non certes, ni en mon nom, ni au nom de M. Fulvius, lui qui veut invoquer ce qu'on lui reproche pour obtenir le triomphe; lui qui veut faire porter devant son char et placer devant sa maison l'image d'Ambracie, les statues qu'on lui fait un crime d'avoir enlevées et toutes les autres dépouilles de la ville. Les Ambraciens ne sont pas fondés à se séparer des Étoliens; leur cause est la même. Ainsi, que mon collègue cherche quelque autre moyen de satisfaire sa haine, ou qu'il retienne ici les Ambraciens jusqu'à l'arrivée de M. Fulvius. Quant à moi, je ne permettrai pas qu'on décide rien sur les Ambraciens ni sur les Étoliens en l'absence de M. Fulvius. »

XLIV. De son côté, Émilius se plaignait de la déloyale habileté dont son adversaire donnait une nouvelle preuve en gagnant du temps pour n'arriver à Rome qu'après le départ du consul qui l'attaquait. Les débats des consuls durèrent deux jours; et il ne semblait pas que rien pût être décidé tant que Flaminius serait là. Mais, un jour, il tomba malade, et Émilius saisit l'occasion pour faire rendre un sénatus-consulte portant : « qu'on rendrait aux Ambraciens

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tout ce qui leur appartenait; qu'ils rentreraient dans leur liberté et l'usage de leurs lois; qu'ils établiraient, où ils voudraient, des péages sur terre et sur mer, pourvu que les Romains et les alliés du nom latin en fussent exemptés. Quant aux statues et aux autres ornements, enlevés, disaient-ils, à leurs temples, dès le retour à Rome de M. Fulvius, on en référerait au collége des pontifes, dont la décision serait suivie. » Le consul alla plus loin encore; à un instant où les sénateurs étaient peu nombreux, il fit ajouter au sénatus-consulte « qu'il ne paraissait pas qu'Ambracie eût été prise de vive force, » Ensuite, sur un décret des décemvirs, il y eut trois jours de prières publiques pour la santé du peuple romain, car une peste terrible désolait la ville et la campagne; puis, on célébra les féries latines. Les consuls, toutes les cérémonies religieuses terminées et les enrôlements faits, car tous deux avaient préféré de nouvelles troupes, partirent pour leurs provinces et licencièrent les anciennes troupes. Quand ils furent partis, le proconsul Cn. Manlius arriva à Rome. Le sénat, convoqué par le préteur Ser. Sulpicius, lui donna audience dans le temple de Bellone. Là, Manlius exposa ce qu'il avait fait, et demanda que l'on votât des actions de grâces aux dieux immortels, et pour lui les honneurs du triomphe. Mais il y eut opposition de la part de presque tous les dix commissaires qui avaient été avec lui, et surtout de la part de L. Furius Purpuréon et M. Émilius Paulus.

XLV. On les avait adjoints, disaient-ils, à Cn. Manlius pour conclure la paix avec Antiochus et terminer les négociations pour le traité commencé par P. Scipion. Or, Cn. Manlius avait tout mis en œuvre pour empêcher la conclusion de la paix, et pour s'emparer, par trahison, d'Antiochus, si celui-ci donnait prise sur lui. Mais Antiochus, qui connaissait la déloyauté du consul, s'était refusé à toutes les conférences où il voulait l'attirer, et avait évité même d'être vu de lui. Manlius avait voulu traverser le mont Taurus, et à grand'peine les commissaires l'avaient-ils retenu à force de prières, et en l'effrayant

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

des désastres prédits par la Sibylle à ceux qui dépasseraient ces limites fatales[1]. Encore était-il allé camper presque au sommet même, à la ligne de partage des eaux. Comme il n'avait trouvé aucun prétexte de guerre chez les sujets du roi, il avait fait un long détour pour attaquer les Gallo-Grecs, et cela, sans que cette guerre eût été autorisée par le sénat, ni ordonnée par le peuple. Jamais général avait-il rien fait de semblable de son autorité privée? Les guerres les plus récentes étaient celles d'Antiochus, de Philippe, d'Annibal et des Carthaginois : pour chacune de ces guerres il y avait eu discussion du sénat et vote du peuple; pour presque toutes, on avait commencé par envoyer des ambassadeurs demander réparation, et on avait, au dernier moment, fait déclarer la guerre. De ces formalités, quelle est celle que tu as accomplie, Cn. Manlius; et a-t-on vu en toi le général du peuple romain ou un brigand qui pille pour son compte? Mais cela même t'a-t-il suffi? as-tu conduit en droite ligne ton armée contre ces peuples que tu avais choisis pour ennemis? Il n'est pas de route détournée que tu n'aies parcourue, pas d'embranchement où tu n'aies fait halte; tu as suivi, consul mercenaire, Attale, frère d'Eumène, dans ses marches et ses contremarches; tu as fouillé tous les coins et les recoins de la Pisidie, de la Lycaonie et de la Phrygie, rançonnant les tyrans et les châteaux écartés. En effet, que t'avaient fait les Oroandes, et tant d'autres peuples également innocents? Et maintenant, cette guerre même, pour prix de laquelle tu demandes le triomphe, comment l'as-tu conduite? As-tu combattu en lieu et en temps convenable? Tu as raison, cependant, quand tu demandes qu'on rende des actions de grâces aux dieux immortels : d'abord, ils n'ont pas fait expier à l'armée la témérité d'un général qui portait la guerre dans ce pays contre le droit des gens; puis, ils nous ont opposé, non des hommes, mais des bêtes brutes.

XLVI. Ne croyez pas que le mélange des Gaulois et des

1. Voir Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. v.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Grecs n'ait influé que sur leur nom; il a influé depuis longtemps sur leur force et sur leur courage. En effet, si ces Gaulois eussent été ceux contre lesquels nous avons mille fois combattu en Italie avec des chances diverses, grâce à notre général il ne serait pas resté un seul homme pour annoncer la défaite. Deux fois il a livré bataille; deux fois il l'a fait sur un terrain défavorable, plaçant ses soldats dans une vallée, presque sous les pieds de l'ennemi. Sans lancer de traits, il leur eût suffi de se précipiter sur nous de leur position, pour nous écraser du poids de leurs corps. Qu'est-il donc arrivé? La fortune du peuple romain est grande; grand et redoutable est son nom. La ruine récente d'Annibal, de Philippe et d'Antiochus avait comme glacé de stupeur nos ennemis. Quelques pierres, quelques flèches ont été lancées, et déjà ces immenses colosses étaient en déroute. Dans cette guerre de Gaule, nos glaives n'ont pas été une seule fois rougis sur le champ de bataille. Comme des troupes d'oiseaux, les Gaulois se sont envolés au premier sifflement de nos traits. Et nous (avertissement de la fortune qui nous montrait ce qui nous serait arrivé, ayant affaire à des hommes), nous avons rencontré, après la victoire, de misérables brigands thraces, et ils nous ont battus, mis en déroute, et dépouillés de nos bagages. Q. Minucius Thermus, dont la perte est autrement regrettable que ne l'eût été celle de Cn. Manlius, qui par sa témérité nous a valu ce désastre, a succombé avec un grand nombre de braves soldats. L'armée qui rapportait les dépouilles d'Antiochus a été coupée en trois tronçons : ici l'avant-garde; là l'arrière-garde, ailleurs les bagages; et les soldats ont passé toute une nuit au milieu des ronces et des repaires des bêtes féroces. Est-ce là ce qu'il invoque pour obtenir le triomphe? Mais quand tu n'aurais subi en Thrace aucun désastre ignominieux, de quels ennemis prétendrais-tu triompher? De ceux, j'imagine, que t'aurait désignés le sénat ou le peuple romain. C'est ainsi du moins que le triomphe a été décerné à L. Scipion, ici présent, et à M. Acilius, tous deux vainqueurs d'Antiochus, et, peu avant, à

T. Quinctius, vainqueur du roi Philippe, à P. Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal, des Carthaginois et de Syphax. Les plus minutieuses formalités, bien que la guerre eût été votée par le sénat, furent observées : ce fut une question de savoir à qui serait notifiée la guerre, aux rois en personne, ou simplement à l'une de leurs garnisons. Voulez-vous donc enfreindre et bouleverser ces saints usages ? Anéantir les lois des féciaux ? Supprimer les féciaux eux-mêmes ? Alors, que les dieux me pardonnent ! anéantissons toute religion, et mettons les dieux en oubli ! Voulez-vous que le sénat ne soit plus consulté sur la guerre ? qu'on ne demande plus au peuple s'il veut et ordonne la guerre contre les Gaulois ? Naguère, les consuls voulaient pour province la Grèce et l'Asie ; cependant, comme vous persistiez à les envoyer en Ligurie, ils ont obéi. Ainsi, la guerre heureusement terminée, ils seront fondés à vous demander le triomphe sur des ennemis que vous leur avez désignés vous-mêmes.

XLVII. Tel fut le discours de Furius et d'Émilius. Voici quelle fut à peu près la réponse de Manlius : « Jusqu'à présent, pères conscrits, c'étaient les tribuns du peuple qui combattaient les demandes de triomphe. Aujourd'hui, j'ai à les remercier, puisque par égard, soit pour ma personne, soit pour les grandes choses que j'ai faites, ils ont non-seulement consenti par leur silence à mon triomphe, mais montré l'intention même de le demander pour moi s'il était besoin. C'est, les dieux me pardonnent ! parmi les dix commissaires, ces conseillers institués par nos ancêtres pour aider à la victoire et en augmenter l'éclat, que je trouve des adversaires. L. Furius et L. Emilius veulent m'empêcher de monter sur le char de triomphe et éloigner de mon front la glorieuse couronne, eux que j'aurais invoqués comme témoins de mes hauts faits si les tribuns avaient fait opposition à mon triomphe. Loin de moi toute jalousie pour les honneurs des autres, pères conscrits ; cependant, vous êtes naguère intervenus quand les tribuns du peuple, hommes d'honneur et de courage, voulaient s'opposer au triomphe de Q. Fabius Labéon. Il a triomphé, lui que ses ennemis

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

accusaient, non pas d'avoir fait une guerre injuste, mais de n'avoir pas même vu un ennemi. Et moi qui ai tant de fois défait en bataille rangée cent mille ennemis, les plus farouches de tous, moi qui ai pris ou tué plus de quarante mille hommes, qui ai deux fois forcé leur camp, qui ai laissé toute la contrée en deçà du Taurus plus paisible que l'Italie même, moi, on me refuse le triomphe; que dis-je? il me faut me justifier devant vous, pères conscrits, des accusations que m'intentent mes lieutenants! Vous l'avez dû remarquer, ils articulent deux griefs. D'abord, je n'avais pas le droit de faire la guerre aux Gaulois; puis, cette guerre, je l'ai conduite en téméraire et en aveugle. Les Gaulois, disent-ils, n'étaient point nos ennemis, et je les ai attaqués injustement lorsqu'ils étaient soumis à notre empire. Je ne vous demanderai pas, pères conscrits, de faire retomber, sans examen, sur les Gaulois d'Asie tous les justes griefs qui pèsent sur les Gaulois, si connus pour leur barbarie et leur haine acharnée contre le nom romain. Oubliez la mauvaise renommée et la haine qu'a méritée la nation entière, pour juger ceux-ci d'après eux-mêmes. Plût aux dieux que le roi Eumène, plût aux dieux que toutes les villes de l'Asie fussent ici afin que vous pussiez entendre leurs plaintes plutôt que mes accusations! Eh bien! envoyez du moins des commissaires chez tous les peuples de l'Asie, et demandez ce qui les a délivrés de la plus dure servitude : qu'on ait refoulé Antiochus au delà des sommets du Taurus, ou qu'on ait soumis les Gaulois? Qu'ils disent combien de fois on a ravagé leur territoire, pillé leurs propriétés : et encore avaient-ils à peine la faculté de racheter les captifs, et entendaient-ils les cris des victimes humaines, de leurs propres fils immolés. Sachez que vos alliés ont dû payer tribut aux Gaulois, et que, maintenant même, délivrés par vous du joug d'un roi, ils payeraient encore ce tribut, si je n'avais pas agi avec vigueur.

XLVIII. « Plus Antiochus aurait été refoulé au loin, plus la domination des Gaulois en Asie serait devenue tyrannique. Tout le pays en deçà du Taurus aurait accru leur em-

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

pire, non le vôtre. Rien de plus vrai, dira-t-on; mais déjà autrefois les Gaulois avaient pillé Delphes, l'oracle universel du genre humain, le centre de l'univers; et cependant Rome ne leur a ni déclaré ni fait la guerre. Pour moi, il m'a semblé que les temps n'étaient plus les mêmes : alors, la Grèce et l'Asie n'étaient pas encore soumises à votre domination, et vous n'aviez ni à surveiller ni à réparer ce qui pouvait s'y faire ; aujourd'hui, que vous avez porté jusqu'au Taurus les limites de l'empire Romain, que vous donnez la liberté et l'immunité à certaines villes, que vous augmentez le territoire de tel peuple, que vous enlevez celui de tel autre, que vous imposez des tributs, que vous agrandissez, diminuez, donnez ou enlevez des royaumes, c'est à vous qu'il appartient d'assurer la paix et sur terre et sur mer. Quoi! si Antiochus n'eût emmené les garnisons des places où elles se tenaient inactives, vous n'auriez pas cru l'Asie délivrée ? et quand les armées des Gaulois pouvaient se promener dans tout le pays, vous auriez cru Eumène en pleine possession des dons qu'il tenait de vous, les villes en pleine possession de la liberté? Mais pourquoi raisonner comme si j'avais transformé les Gaulois en ennemis et si je ne les avais pas trouvés tels? J'en appelle à toi, L. Scipion, à toi que j'ai remplacé dans ce commandement, et dont je n'ai pas vainement demandé aux dieux immortels le courage et le bonheur. J'en appelle à toi, P. Scipion, qui, avec le titre de lieutenant, as été le collègue de ton frère et que l'armée a honoré comme un consul; dites : savez-vous s'il y a eu des Gaulois dans l'armée d'Antiochus? Les avez-vous vus placés à chaque aile, et en faisant la force principale? Les avez-vous combattus comme des ennemis? les avez-vous taillés en pièces? Avez-vous rapporté leurs dépouilles ? Cependant, c'était contre Antiochus, et non contre les Gaulois, que la guerre avait été décrétée par le sénat et votée par le peuple. Mais elle l'avait été, j'imagine, également contre ceux qui combattaient sous ses ordres. Tous ceux-là donc, sauf Antiochus avec qui Scipion avait conclu la paix, sur votre ordre formel qui le désignait



Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

expressément, tous ceux-là donc qui avaient pris avec Antiochus les armes contre nous étaient nos ennemis. De ce nombre étaient tous les Gaulois, quelques petits rois, et quelques tyrans. Ces rois et ces tyrans, après leur avoir fait expier leurs fautes comme le demandait la dignité de votre empire, j'ai conclu avec eux la paix. Les Gaulois, j'ai essayé d'adoucir leur férocité naturelle; mais, quand j'ai reconnu qu'elle était forcenée et indomptable, il m'a bien fallu employer la violence et les armes. Maintenant que je me suis justifié d'avoir entrepris la guerre, il faut exposer comment je l'ai faite. Sur ce point, je croirais fermement à l'excellence de ma cause, quand je la plaiderais, non devant le sénat Romain, mais devant le sénat Carthaginois, qui, dit-on, fait mettre en croix les généraux, même pour des expéditions mal dirigées, bien que l'issue ait été heureuse. Mais je parle dans une ville, qui n'entreprend et n'accomplit rien sans l'intervention des dieux, et où, par suite, aucune calomnie ne saurait atteindre ce que les dieux ont approuvé; dans une ville, qui, lorsqu'elle ordonne des prières ou décerne le triomphe, emploie cette formule solennelle: *pour avoir bien et heureusement servi la république.* Quand je craindrais de montrer de l'orgueil et d'offenser en me glorifiant de mon courage; quand je n'invoquerais que mon bonheur et celui de mon armée (car nous avons vaincu cette immense nation sans presque perdre un seul homme) pour demander que des actions de grâces soient rendues aux dieux immortels et qu'il me soit permis de monter en triomphateur à ce Capitole, d'où je suis parti après avoir prononcé les vœux solennels, me refuseriez-vous cet honneur, et, en même temps qu'à moi, aux dieux immortels?

XLIX. « Mais j'ai combattu dans des positions désavantageuses : dites-moi donc en quel endroit plus favorable j'aurais pu combattre. Quand les ennemis occupaient la montagne et s'étaient retranchés dans une forte position, ne fallait-il pas marcher à eux si l'on voulait les vaincre? Quoi! quand ils auraient eu une ville sur ces hauteurs, quand ils

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

eussent été abrités par des murailles, n'aurait-il pas fallu faire le siége? M. Acilius avait-il donc l'avantage de la position lorsqu'il combattit aux Thermopyles le roi Antiochus? Philippe ne tenait-il pas de même la crête de la montagne au-dessus de l'Aoüs, quand T. Quinctius l'en débusqua? Et maintenant, quelle idée se forment-ils de l'ennemi vaincu par moi, ou quelle idée veulent-ils que vous vous en formiez, c'est ce que je ne puis démêler. Si c'est un peuple dégénéré et amolli par les délices de l'Asie, quel danger alors à l'attaquer même dans une position défavorable? Si c'est un peuple redoutable par la férocité des mœurs et la vigueur du corps, est-ce à une semblable victoire que l'on refuse le triomphe? L'envie est aveugle, pères conscrits; elle ne sait faire qu'une chose, déprécier les vertus, flétrir leur gloire et leurs récompenses. Pardonnez-moi, je vous prie, si ce discours est si long: ce n'est pas que j'aie tenu à me louer moi-même; mais j'ai été mis dans la nécessité de me défendre. Pour parler de la Thrace, pouvais-je élargir les défilés étroits, abaisser les cimes élevées, changer en plaines fertiles les forêts, faire que ces brigands ne s'embusquassent point dans les repaires connus d'eux, que rien du bagage ne fût enlevé, qu'aucune bête de somme ne fût détournée dans le nombre, qu'il n'y eût personne de blessé, et que le brave Q. Minucius ne mourût point de sa blessure? Ils insistent sur ce malheur qui nous a coûté un citoyen si regrettable; mais ce qu'ils ne disent point, c'est qu'attaqués par l'ennemi dans un défilé si étroit et un passage si dangereux, les corps de l'avant-garde et de l'arrière-garde ont enveloppé en même temps l'armée des barbares, acharnée sur nos bagages, c'est qu'ils en ont tué ou pris, ce jour-là, plusieurs milliers, et plus encore quelque temps après. S'ils se taisent là-dessus, croient-ils donc que vous deviez l'ignorer, quand toute mon armée est là pour attester ce que j'avance? N'eussé-je pas tiré le fer en Asie, n'y eussé-je pas vu l'ennemi, mes deux combats en Thrace mériteraient seuls le triomphe. Mais j'en ai dit assez. Si je vous ai fatigués, pères conscrits, en parlant plus longtemps que

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

je n'aurais voulu, je réclame votre indulgence et j'ose y compter. »

L. L'accusation l'eût, ce jour-là, emporté sur la défense, si les débats ne s'étaient prolongés jusqu'au soir. Quand le sénat se sépara, il semblait décidé à refuser le triomphe. Mais, le lendemain, les parents et les amis de Cn. Manlius mirent tout en œuvre, invoquant surtout l'imposante autorité des anciens, qui protestaient qu'on ne connaissait point d'exemple de général ayant vaincu les ennemis, laissé sa province pacifiée et ramenant son armée, qui fût rentré obscurément et en simple particulier sans char et sans lauriers. Le respect de la tradition l'emporta alors sur l'envie, et le triomphe fut décerné à une grande majorité. Le souvenir de ces démêlés fut bientôt effacé par une lutte plus importante où figura un personnage plus considérable et plus illustre. P. Scipion l'Africain se vit, selon le récit de Valérius d'Antium, accusé par les deux Q. Pétilius. Cet acte fut diversement apprécié, selon le caractère de chacun. Les uns accusaient moins les tribuns du peuple que la nation entière qui souffrait une pareille indignité. « Les deux premières villes du monde s'étaient montrées, presque en même temps, ingrates envers leurs plus grands citoyens. L'ingratitude de Rome était encore plus odieuse : car si Carthage, après sa défaite, avait exilé Annibal vaincu, Rome, après sa victoire, exilait l'Africain vainqueur. » Les autres répondaient « qu'aucun citoyen ne devait arriver à un degré d'élévation qui pût le soustraire à l'action de la loi. Rien ne garantissait mieux le maintien de l'égalité que l'obligation pour les plus puissants de comparaître en justice s'ils étaient assignés. A qui serait-il prudent de confier une charge, et à plus forte raison l'autorité suprême, si l'on pouvait se dispenser de rendre des comptes? Contre ceux qui ne pouvaient se résigner à l'égalité devant la loi l'emploi de la force était légitime. » Tels étaient les propos qu'on entendit par la ville jusqu'au jour fixé pour le procès. Jamais citoyen, jamais Scipion lui-même, soit consul, soit censeur, n'était venu au forum avec une escorte plus nom-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

breuse d'hommes de toutes classes, que celle qui suivait ce jour-là l'accusé. Invité à plaider sa cause, il ne dit point un mot des accusations; mais il fit de ses exploits un éloge si magnifique, qu'on dut avouer que jamais on n'avait entendu panégyrique plus éloquent ni plus vrai. Il parlait, en effet, avec la même ardeur et le même feu qu'il avait agi; et sans blesser les oreilles, puisque c'était pour se défendre et non pour se vanter.

LI. Les tribuns du peuple fortifiaient l'accusation présente de griefs déjà anciens : sa mollesse dans les quartiers d'hiver de Syracuse et les troubles causés à Locres par Pléminius [1]. Quant à l'accusation de malversations, ils apportaient des présomptions plutôt que des preuves. « Son fils, fait prisonnier, lui avait été rendu sans rançon; en toute circonstance, Antiochus avait été plein de déférence pour Scipion, comme si Rome eût laissé à son choix la paix ou la guerre. Le consul avait trouvé en lui dans sa province, non un lieutenant, mais un dictateur. Quant à lui, s'il était parti pour cette province, c'était pour démontrer à la Grèce, à l'Asie, à tous les rois et à toutes les nations de l'Orient, ce qu'il avait depuis longtemps démontré à l'Espagne et à la Gaule : qu'un seul homme était la tête et le bras de l'empire Romain, que Scipion couvrait de son ombre la cité maîtresse du monde, et qu'un signe de lui tenait lieu des décrets du sénat et des volontés du peuple. » Ne pouvant jeter sur lui l'infamie, ils voulaient du moins jeter de l'odieux. Les discours s'étaient prolongés jusqu'à la nuit; la cause fut ajournée. Au jour marqué, les tribuns étaient aux rostres dès le matin. L'accusé, quand son nom fut appelé, s'avança avec un grand cortége d'amis et de clients, traversa l'assemblée, monta aux rostres, et là, quand le silence fut établi : « Tribuns du peuple, et vous, Romains, dit-il, c'est à pareil jour que j'ai livré bataille en Afrique aux Carthaginois et à Annibal, et que j'ai remporté la victoire. Aussi, comme il est juste de surseoir aujourd'hui aux procès et à

1. Liv. XXIX, chap. VI, VIII, XVI, XVII, XVIII.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tous débats, je vais de ce pas au Capitole saluer Jupiter très-grand et très-bon, Junon, Minerve, et tous les dieux qui protégent le Capitole et la citadelle, je veux les remercier de m'avoir donné ce jour-là, et dans bien d'autres circonstances, la pensée et la force de rendre un grand service à la patrie. Que ceux d'entre vous qui le peuvent, Romains, viennent avec moi prier les dieux de leur donner des chefs qui me ressemblent. Oui, si depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ma vieillesse vous m'avez donné tant de titres en devançant les années, c'est que mes services avaient devancé ces titres. » A ces mots, il monta des rostres au Capitole. L'assemblée entière, le suivant, y monta avec lui. Tel fut l'entraînement, que greffiers et licteurs même abandonnèrent les tribuns, qui restèrent seuls avec leurs esclaves et le héraut chargé d'appeler l'accusé du haut des rostres. Scipion ne se contenta pas de monter au Capitole, il entra dans tous les temples de la ville, toujours suivi du peuple Romain. La faveur publique et ce témoignage d'estime pour une grandeur incontestable rendit ce jour plus glorieux pour Scipion que celui où il était rentré dans Rome en triomphateur après avoir vaincu le roi Syphax et les Carthaginois.

LII. Ce fut le dernier beau jour de Scipion. Prévoyant que la haine des tribuns lui susciterait mille difficultés, il se retira à Literne avant l'époque de l'ajournement, bien déterminé à ne pas venir plaider sa cause. Il avait un trop grand cœur, trop de fierté, et il était habitué à une fortune trop haute pour descendre au rôle d'accusé. Le jour venu, il ne comparut point. L. Scipion, excusa son absence en le disant malade : mais les tribuns qui l'avaient cité à comparaître refusèrent d'admettre l'excuse. « S'il ne venait pas plaider sa cause, dirent-ils, c'était ce même orgueil qui lui avait fait quitter le tribunal, les tribuns et l'assemblée, le jour où, entraînant comme un cortége de captifs ceux à qui il enlevait le droit et la liberté de décider de lui, il avait, en quelque sorte, triomphé du peuple romain et fait du Capitole un lieu de retraite pour les citoyens contre leurs tribuns.

« Vous recueillez aujourd'hui le fruit de votre aveuglement. Celui que vous avez suivi pour nous abandonner vous abandonne maintenant. Et à quel point notre courage va chaque jour décroissant ! Ce même homme, il y a dix-sept ans nous n'avons pas hésité, quoiqu'il eût une armée et une flotte, à le faire saisir en Sicile et ramener à Rome par des tribuns du peuple et un édile; et aujourd'hui, qu'il est retiré en simple particulier dans sa campagne, nous n'osons l'en faire arracher pour qu'il vienne répondre aux accusations portées contre lui. » Les tribuns du peuple, auxquels en appela L. Scipion, déclarèrent que, si l'excuse de maladie était mise en avant, il fallait l'accepter, et que leurs collègues devaient accorder un délai. Parmi les tribuns du peuple était alors Ti. Sempronius Gracchus, ennemi de P. Scipion. Il avait refusé de laisser inscrire son nom sur le décret de ses collègues, et tout le monde attendait de sa part une sentence rigoureuse; mais voici quelle fut cette sentence : « Puisque L. Scipion déclare que son frère est empêché de comparaître par la maladie, cette excuse, il l'accepte, et il ne permettra pas qu'on poursuive l'accusation avant le retour de P. Scipion à Rome; alors même, si P. Scipion lui demande appui, il s'interposera pour le dispenser de répondre. Par ses exploits, par les charges dont l'avait comblé le peuple Romain, par les témoignages réunit des dieux et des hommes, P. Scipion avait atteint un tel degré de gloire, que le faire venir comme accusé au pied des rostres et le désigner comme but aux insolences de la jeunesse serait une honte plus encore pour le peuple romain que pour Scipion même. »

LIII. Il avait ajouté à son décret quelques mots indignés : « Quoi ! Tribuns, vous verrez à vos pieds le vainqueur de l'Afrique, Scipion ! Si, en Espagne, il a battu et mis en fuite quatre généraux de Carthage[1]; s'il a pris Syphax, vaincu Annibal, rendu carthage tributaire, refoulé Antiochus derrière la chaîne du Taurus (car L. Scipion ne s'est

1. Asdrubal, fils d'Amilcar ; Asdrubal, fils de Giscon, Magon et Hannon.

pas refusé à partager cette gloire avec son frère), était-ce donc pour succomber sous les coups des deux Pétilius, et pour vous laisser l'honneur d'avoir triomphé de l'Africain? Quoi! ni les services, ni les honneurs ne sauraient donc assurer à un grand homme un asile sûr et sacré où sa vieillesse repose, sinon environnée d'hommages, du moins hors de toute atteinte? » Ce décret et les considérations qui l'accompagnaient firent impression, non-seulement sur l'assemblée, mais sur les accusateurs eux-mêmes; ils déclarèrent qu'ils réfléchiraient à un moyen de concilier leurs droits et leurs devoirs. Dès que le peuple se fut séparé, le sénat se réunit. L'ordre tout entier, et surtout les anciens et les consulaires, comblèrent d'actions de grâces Ti. Gracchus pour avoir fait passer l'intérêt public avant ses rancunes privées. Les reproches, au contraire, ne furent pas ménagés aux Pétilius, qui avaient cherché de l'éclat dans le malheur d'autrui, et voulu triompher avec les dépouilles de Scipion. Dès lors, il ne fut plus question de l'Africain. Il finit ses jours à Literne, sans regretter Rome. Au moment de mourir, il ordonna, dit-on, qu'on l'ensevelît dans cette campagne même, et qu'on lui y élevât un tombeau pour que son ingrate patrie ne lui fît point de funérailles : homme illustre, mais plus cependant par les vertus du soldat que par celles du citoyen, et plus au début qu'à la fin de sa vie. Jeune, en effet, il avait su se signaler dans des guerres continuelles; devenu vieux, son importance s'amoindrit, faute d'occasions pour se distinguer. Quelle gloire son second consulat, en y adjoignant même sa censure, ajouta-t-il au premier? Quelle gloire y ajouta sa lieutenance en Asie, rendue inutile par la maladie, attristée par le malheur de son fils, et, au retour, par la nécessité de subir un jugement ou de ne pouvoir y échapper qu'en fuyant sa patrie? Néanmoins, la gloire d'avoir terminé la guerre punique, la plus importante et la plus dangereuse des guerres soutenues par Rome, lui appartient sans partage.

LIV. La mort de l'Africain accrut l'audace de ses ennemis. En tête était Caton, qui, de son vivant même, n'avait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

cessé de déclamer violemment contre lui. On pense que c'est par ses conseils que les Pétilius mirent en accusation Scipion vivant, et, après sa mort, présentèrent contre lui la proposition suivante : « Plaise au sénat d'ordonner une enquête au sujet de l'argent pris, enlevé, extorqué au roi Antiochus et à ses sujets ; de désigner Ser. Sulpicius, préteur de la ville, pour faire un rapport sur les sommes qui n'ont point été portées au trésor public ; et de charger celui des préteurs qu'il voudra de poursuivre cette affaire. » Q. et M. Mummius s'opposèrent d'abord à cette demande : selon eux, le sénat devait se borner à l'enquête que l'on faisait toujours sur l'argent non versé au trésor public. De leur côté, les Pétilius accusaient la noblesse, et le sénat qui s'était soumis à la royauté de Scipion. L. Furius Purpuréon, personnage consulaire, l'un des dix anciens commissaires d'Asie, voulait que la proposition eût encore plus de portée et qu'il y eût enquête, non-seulement sur l'argent tiré d'Antiochus, mais sur l'argent tiré des autres rois et des autres peuples. Le coup était dirigé contre son ennemi Cn. Manlius. L. Scipion, qui semblait devoir prendre la parole, plus pour se défendre que pour attaquer la loi, s'avança cependant pour la combattre. Il se plaignit qu'on eût attendu la mort de son frère P. l'Africain, ce héros si illustre pour faire cette proposition. « Ce n'était donc pas assez que P. l'Africain n'eût pas été loué publiquement après sa mort, il fallait encore qu'il fût accusé ! Les Carthaginois s'étaient contentés d'exiler Annibal ; mais la mort même de Scipion n'avait point assouvi le peuple romain, il voulait encore l'outrager dans le tombeau, et, comble de fureur, immoler son frère à l'envie ! » M. Caton parla en faveur de la proposition (nous avons encore son discours au sujet de l'argent du roi Antiochus) ; et son ascendant détermina les tribuns Mummius à ne pas faire d'opposition. Sur leur désistement, toutes les tribus votèrent la loi.

LV. Tout aussitôt, sur la demande faite par Ser. Sulpicius, que quelqu'un fût choisi pour exécuter la loi Pétilia, le sénat désigna Q. Térentius Culléon. Selon les uns, ce

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

préteur était tellement dévoué à la famille Cornélia, que, lors des funérailles de Publius à Rome (car une autre tradition l'y fait mourir), il marcha devant le lit funèbre, comme il avait fait devant le char du triomphe, couvert du bonnet d'affranchi; en outre, à la porte Capène, il aurait distribué du vin miellé à ceux qui suivaient le convoi, en reconnaissance de ce que Scipion, en Afrique, l'avait tiré, avec beaucoup de prisonniers, des mains des ennemis. Selon les autres, il était si connu comme ennemi de cette famille que la faction ennemie des Scipion le choisit de préférence à tout autre pour suivre l'enquête. Que ce préteur ait été trop bienveillant ou trop hostile, toujours est-il que L. Scipion fut cité sur-le-champ à son tribunal. En même temps, étaient assignés ses deux lieutenants, A. et L. Hostilius Caton, son questeur C. Furius Aculéon, et enfin, pour que la prévention de péculat n'épargnât aucun de ceux qui l'avaient approché, ses deux greffiers et son huissier. L. Hostilius, les greffiers et l'huissier furent absous, même avant que Scipion eût été jugé. Scipion, son lieutenant A. Hostilius et C. Furius furent condamnés. Le jugement était ainsi motivé : « Scipion, pour accorder à Antiochus une paix plus avantageuse, avait reçu de lui six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingt livres d'argent en plus de ce qu'il avait versé au trésor public; A. Hostilius, quatre-vingt livres d'or et deux cents livres d'argent. » Telles sont les sommes d'or et d'argent que je trouve dans Valérius d'Antium. Quant aux sommes qu'aurait reçues Scipion, j'aime mieux y voir une erreur du copiste qu'un mensonge de l'écrivain. Il est vraisemblable, en effet, que le poids de l'argent dépassait celui de l'or, et que l'amende fut de quatre millions et non de vingt-quatre millions de sesterces. C'est précisément cette somme qui avait été, dit-on, redemandée à P. Scipion lui-même dans le sénat, le jour où, ayant prié son frère de présenter ses registres, il les déchira lui-même sous les yeux des sénateurs, indigné qu'on lui demandât compte de quatre millions de sesterces, à lui qui en avait versé deux cent millions au trésor public.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

Comme les questeurs n'osaient enfreindre la loi en ouvrant le trésor, Scipion, sans rien perdre de son assurance, demanda les clefs, disant qu'il allait ouvrir ce trésor qu'il avait fait fermer.

LVI. Du reste, il y a tant de versions différentes sur les dernières années de Scipion, son jugement, sa mort, ses funérailles, son tombeau, que je ne sais à laquelle de ces versions, ni à quel historien croire. Le nom de l'accusateur n'est pas le même chez tous : ce serait M. Névius, selon les uns ; les Pétilius selon les autres. Même désaccord sur l'époque de son jugement, la date de sa mort, le lieu où il mourut et où il fut enterré : les uns veulent que ce soit Rome, les autres que ce soit Literne ; et, aux deux endroits, on montre sa statue et son tombeau. A Literne, en effet, on lui éleva un tombeau surmonté d'une statue que j'ai vue moi-même et qu'un ouragan a renversée il y a peu de temps. A Rome, au delà de la porte Capène, le tombeau des Scipion est surmonté de trois statues, dont deux sont, dit-on, celles de P. et de L. Scipion, et, la troisième, celle du poëte Q. Ennius. Et il n'y a pas désaccord seulement entre les historiens ; mais aussi entre les discours attribués, peut-être à tort, il est vrai, à P. Scipion et à Ti. Gracchus. Au titre du discours de P. Scipion on lit le nom du tribun du peuple M. Névius ; mais dans le discours, l'accusateur n'est pas nommé : il n'est désigné que sous le nom d'intrigant ou de rhéteur. Le discours même de Gracchus ne fait aucune mention, ni des Pétilius comme accusateurs de l'Africain, ni de sa mise en jugement. Le discours de Gracchus ne se comprend qu'en adoptant une version complétement différente. Il faut alors suivre les historiens selon lesquels, lorsque L. Scipion fut accusé et condamné pour avoir extorqué de l'argent à Antiochus, l'Africain était lieutenant en Étrurie. En apprenant le coup qui frappait son frère, il se serait démis de sa lieutenance et serait accouru à Rome : il aurait su aux portes de la ville que l'on conduisait son frère en prison ; se dirigeant droit au forum, il aurait repoussé le licteur qui portait la main

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sur Lucius ; et, comme les tribuns intervenaient, il aurait lutté avec violence, agissant en bon frère plutôt qu'en bon citoyen. C'est à ce propos, en effet, que Gracchus lui-même se plaint qu'un simple particulier ait anéanti la puissance tribunicienne ; et, à la fin de son discours, promettant à L. Scipion son appui, il ajouta que l'exemple sera moins dangereux d'un tribun, que d'un simple particulier triomphant en quelque sorte de la puissance tribunicienne et de la république. Toutefois, s'il flétrit cet emportement inouï, s'il blâme Scipion d'être descendu à ce point au-dessous de lui-même, il compense ce blâme par de grands éloges sur sa modération ordinaire et sa modestie. Scipion, dit-il, avait réprimandé le peuple qui voulait le créer consul et dictateur perpétuel ; il avait empêché qu'on ne lui élevât des statues dans la place des comices, aux rostres, dans la curie, au Capitole, dans le sanctuaire de Jupiter, et qu'un décret ne fît promener dans un appareil de triomphe son image hors du temple de Jupiter très-grand et très-bon.

LVII. Tous ces éloges, dans la bouche d'un panégyriste, indiqueraient encore une rare grandeur d'âme, repoussant toute distinction excessive et hors de la loi commune ; ici, ils sont arrachés à un ennemi. On s'accorde à dire que ce Gracchus épousa la plus jeune des deux filles de Scipion (quant à l'aînée, elle avait été accordée par son père à P. Cornélius Nasica) ; ce qui est moins certain, c'est si elle fut fiancée et mariée après la mort de son père, ou si cette autre version est vraie. Comme on conduisait L. Scipion en prison, Gracchus, voyant qu'aucun des tribuns ses collègues n'intervenait en sa faveur, aurait juré « que son inimitié contre les Scipions était toujours la même et qu'il ne voulait en rien leur être agréable ; mais qu'il ne souffrirait pas que l'on traînât le frère de l'Africain à cette même prison où l'Africain avait conduit des rois et des généraux ennemis. » Les sénateurs, qui se trouvaient souper ensemble, ce jour-là, au Capitole, se seraient levés et auraient pressé l'Africain de promettre, séance tenante, sa fille à Gracchus. Scipion

en aurait pris l'engagement solennel au milieu de cette fête publique, et, de retour chez lui, aurait annoncé à sa femme Émilia qu'il venait de promettre la main de leur plus jeune fille. Émilia, blessée dans sa dignité de mère, se serait plainte de n'avoir pas été consultée lorsqu'il s'agissait de sa fille, ajoutant qu'elle aurait dû l'être, le gendre choisi fût-il Gracchus. Heureux de cette conformité de jugement, Scipion aurait répondu que ce gendre était précisément Gracchus. Sur un si grand homme que Scipion, tous ces détails, malgré les différentes traditions et le désaccord des historiens, méritaient d'être rapportés ici.

LVIII. Le procès terminé par les soins de Q. Térentius, Hostilius et Furius, qui venaient d'être condamnés, fournirent caution, le jour même, aux questeurs de la ville. Comme Scipion prétendait qu'il avait porté au trésor tout l'argent reçu et qu'il n'avait aucuns fonds publics, on se mit en devoir de le conduire en prison. Alors P. Scipion Nasica en appela aux tribuns, et fit dans son discours le tableau fidèle et brillant de tous les titres de gloire, non-seulement de la famille Cornélia en général, mais de la branche dont lui-même était sorti : « P. l'Africain, L. Scipion que l'on conduisait maintenant en prison, et lui-même, étaient fils soit de Cn., soit de P. Scipion, tous deux héros illustres. Tous deux avaient lutté plusieurs années en Espagne contre un grand nombre d'armées et de généraux, tant Espagnols que Carthaginois; après y avoir accru la gloire du nom romain, et par la force des armes, et par la haute idée qu'ils avaient inspirée à ces peuples de la modération et de la bonne foi romaines, tous deux avaient fini par mourir pour la république. Soutenir une pareille gloire eût été beaucoup pour leur famille; et cependant, Scipion l'Africain avait tellement surpassé la gloire paternelle, qu'on avait voulu voir en lui, non le fils d'un homme, mais le fils d'un dieu. Quant à L. Scipion, qui est en cause, laissons de côté, si l'on veut, ce qu'il a fait en Espagne et en Afrique comme lieutenant de son frère : une fois consul, le sénat l'a jugé digne de prendre, sans consulter le sort, la province d'Asie

et la guerre contre Antiochus ; et son frère, après deux consulats, la censure et le triomphe, n'a pas cru s'abaisser en le suivant comme lieutenant en Asie. Là, il semblait que la renommée et l'éclat du lieutenant dussent éclipser la gloire du consul. Eh bien, par une coïncidence heureuse, le jour où, à Magnésie, L. Scipion avait défait Antiochus en bataille rangée, P. Scipion était retenu par une maladie à Élée, à une distance de deux jours. L'armée d'Antiochus n'était pas inférieure à celle qu'avait eue Annibal en Afrique. Parmi les nombreux généraux du roi était cet Annibal même qui avait fait la seconde guerre punique. L. Scipion avait, les armes à la main, si pleinement réussi que l'on ne pouvait même pas accuser la fortune : on cherchait alors dans la paix quelque grief contre le vainqueur; cette paix, disait-on, il l'avait vendue. C'était accuser, en même temps, les dix commissaires, sur le conseil desquels avait été accordée cette paix. Il s'était même trouvé quelques-uns de ces dix commissaires qui avaient accusé Cn. Manlius : cependant cette accusation, loin d'obtenir quelque crédit, n'avait pas même pu retarder le triomphe.

LIX. Mais, dit-on, les conditions trop favorables faites à Antiochus rendent Scipion suspect ; le roi a conservé son royaume entier; il a gardé, quoique vaincu, tout ce qu'il possédait auparavant; des sommes immenses d'or et d'argent qu'il avait, rien n'est entré au trésor public, et elles ont enrichi quelques particuliers. Mais, je le demande, L. Scipion, dans son triomphe n'a-t-il pas fait passer en tout plus d'or et plus d'argent qu'on n'en avait vu dans dix autres triomphes? Quant à l'étendue du royaume laissé à Antiochus, que dire? Ne possédait-il pas l'Asie tout entière et les parties de l'Europe qui l'avoisinent? Que cette contrée qui s'étend du mont Taurus à la mer Égée forme une vaste portion du monde, qu'elle contienne un grand nombre, non-seulement de villes, mais de nations, personne ne l'ignore. Eh bien, ce pays, qui a, en longueur, plus de trente jours de chemin, et, en largeur entre les deux mers, plus de dix, on l'a enlevé à Antiochus jusqu'à la chaîne du Taurus, et

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

voici le roi refoulé dans un coin reculé du monde! Que pouvait lui enlever de plus une paix non vendue? A Philippe vaincu on avait laissé la Macédoine; à Nabis, Lacédémone, sans que Quinctius fût pour cela accusé. C'est qu'en effet Quinctius n'avait pas pour frère l'Africain, dont la gloire aurait dû être un titre de plus pour L. Scipion, au lieu de lui valoir des haines. On reproche à Scipion d'avoir détourné tant d'or et tant d'argent, qu'en rendant tous ses biens, on ne pourrait en égaler la valeur. Où était donc passé l'or du roi? où étaient passés tant d'héritages? Dans une maison que n'avait point ruinée le luxe on aurait dû trouver les trésors de cette fortune nouvelle. Mais du moins, disait la haine, si ses richesses n'offraient pas une assez ample matière, on se vengerait sur sa personne en lui prodiguant vexations et outrages : on enfermerait dans une prison, parmi les voleurs de nuit et les brigands, ce héros illustre, pour qu'il expirât dans l'obscurité des cachots, puis son cadavre nu serait jeté devant la prison. Quelle honte, plus encore pour la ville de Rome que pour la famille Cornélia! »

LX. Le préteur Térentius répondit en opposant la loi Pétilia, le sénatus-consulte, et le jugement rendu contre Scipion. Si l'amende fixée n'était pas versée au trésor public, son devoir était de le faire saisir et conduire en prison. Les tribuns s'étant retirés pour délibérer, C. Fannius revint, après quelques instants, déclarer en son nom et au nom de tous ses collègues, sauf Gracchus, « que les tribuns ne s'opposaient point à ce que le préteur usât de son pouvoir. » Quant à Ti. Gracchus il déclara « que, pour ce qui était des biens de L. Scipion, il n'empêcherait point le préteur d'exécuter le jugement; mais que L. Scipion, qui avait vaincu le roi le plus puissant de l'univers, étendu les limites de l'empire Romain aux extrémités de la terre, gagné à Rome par ses bienfaits le roi Eumène, les Rhodiens, et tant d'autres villes de l'Asie, conduit derrière son char de triomphe et enfermé dans les prisons de Rome tant de chefs ennemis, vécût dans les cachots et chargé de fers au

milieu des ennemis du peuple romain, il ne le permettrait pas, et il le ferait mettre en liberté. » Cette déclaration fut accueillie de si vifs applaudissements, et tous témoignèrent tant de joie de voir Scipion rendu à la liberté, qu'on n'eût pas cru que c'était la même ville où le jugement avait été rendu. Le préteur chargea ensuite les questeurs de saisir les biens de L. Scipion au profit du trésor. Loin d'y trouver trace de l'argent d'Antiochus, à peine put-on, avec la vente, réaliser l'amende. Parents, amis, clients, se réunirent pour offrir à Scipion une somme telle, que, s'il l'eût reçue, il eût été plus riche qu'avant son malheur. Il n'accepta rien. Il laissa seulement ses plus proches parents racheter ce qui lui était nécessaire pour vivre. La haine soulevée contre Scipion était retombée sur le préteur, ses conseillers et les accusateurs.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Le consul M. Émilius, après avoir soumis les Ligures, fait faire de Plaisance à Ariminum une route qu'il joint à la voie Flaminienne. — Le luxe est introduit à Rome par l'armée d'Asie. — Tout le pays des Ligures, en deçà de l'Apennin, passe sous la domination Romaine. — Les bacchanales, fêtes nocturnes empruntées des Grecs, deviennent l'occasion de toutes espèces de crimes et dégénèrent en une association dangereuse pour l'État. Le consul, après une enquête sévère, cherche à réprimer le mal par de nombreux châtiments. — Les censeurs L. Valérius Flaccus et M. Porcius Caton excluent du sénat L. Quinctius Flamininus, frère de Ti. Quinctius. Chargé, pendant son consulat, de la province de Gaule, il avait, dans un festin, tué de sa main un Gaulois, à la prière d'un fameux débauché qu'il aimait. Selon d'autres, il avait tranché la tête à un condamné, pour plaire à une courtisane de Plaisance, sa maîtresse. Le discours prononcé contre lui s'est conservé jusqu'à nous. — Scipion meurt à Literne; et, comme si la fortune eût, à dessein, placé à la même époque la mort des deux hommes les plus éminents, Annibal se voyant, à la requête de Flamininus, livré aux Romains par le roi de Bythinie Prusias, dont il a imploré l'appui, met fin à ses jours par le poison. — Philopémen, digne et glorieux chef des Achéens, meurt empoisonné par les Messéniens qui l'ont fait prisonnier. — Établissement de colonies à Potentia, Pisaure, Modène et Parme. — Succès obtenus contre les Celtibériens. — Commencement de la guerre de Macédoine. — Elle a pour origine le mécontentement de Philippe, irrité de voir les Romains resserrer les limites de ses États, et l'obliger à retirer ses garnisons de la Thrace et de plusieurs autres endroits.

I. Tandis que ces événements se passaient à Rome, les deux consuls faisaient la guerre dans le pays des Ligures. Ce peuple était comme un ennemi naturel donné aux Ro-



Bibliothèque Sainte-Geneviève

mains pour entretenir leurs habitudes militaires dans les intervalles des grandes guerres, et aucune province n'était plus propre à exercer le courage des soldats. L'Asie, avec les séductions de ses villes, l'abondance de ses ressources de terre et de mer, la mollesse des ennemis qu'elle offrait à combattre, l'opulence de ses rois, était plus propre à donner aux armées des richesses que du courage. C'était notamment sous le commandement de Cn. Manlius que les liens de la discipline s'étaient détendus. Aussi, quand les soldats trouvèrent en Thrace des chemins un peu plus difficiles et un ennemi plus aguerri, un grand désastre fut le châtiment de leur mollesse. En Ligurie, tout était de nature à tenir le soldat en haleine. C'était un pays montagneux, où il était également difficile de prendre des positions et de déloger l'ennemi de celles qu'il occupait : des chemins escarpés, étroits, pleins de périls et de piéges; un ennemi agile, rapide, dont les mouvements soudains ne laissaient pas un moment de répit, pas un endroit où l'on pût se tenir en repos ou sans crainte; des châteaux forts qu'il fallait assiéger, avec autant de peines et de périls; un pays sans ressources, qui condamnait les soldats aux privations et leur offrait peu de butin. Aussi ne voyait-on pas derrière les légions cette suite de vivandiers, ces longues files de bêtes de somme qui en prolongent les colonnes; là, rien que des armes, et des soldats n'ayant d'espoir que dans leurs armes. Du reste, avec ces peuples, les sujets ou les prétextes de guerre ne manquaient pas; car le dénûment de leur pays les forçait à faire des incursions sur les terres de leurs voisins : on n'en venait pourtant jamais à des engagements décisifs.

II. Le consul C. Flaminius, après plusieurs succès sur les Ligures Friniates dans leur propre pays, reçut leur soumission et les désarma. La mauvaise foi avec laquelle ils livraient leurs armes ayant attiré sur eux les rigueurs du consul, un grand nombre abandonnèrent leurs bourgades, et se réfugièrent sur le mont Augin. Flaminius se mit aussitôt à leur poursuite. Les autres se dispersèrent de nou-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

veau, et se précipitèrent, la plupart sans armes, à travers des lieux impraticables et des rochers escarpés où l'ennemi ne pouvait les suivre. Ils s'enfuirent ainsi au delà de l'Apennin. Ceux qui étaient restés dans leur camp y furent investis et forcés. Le consul fit ensuite passer l'Apennin à ses légions. Là, après s'être défendus quelque temps grâce aux hauteurs qu'ils occupaient, les Ligures ne tardèrent pas à se rendre. On fit alors une perquisition plus rigoureuse pour les armes, et toutes leur furent enlevées. Le théâtre de la guerre fut alors transporté chez les Ligures Apuans, dont les incursions sur le territoire de Pise et de Bologne étaient si fréquentes, qu'il devenait impossible de le cultiver. Le consul les réduisit également, et rendit la paix à leurs voisins. Mais, après avoir assuré la tranquillité de sa province, craignant de laisser ses soldats dans l'inaction, il leur fit faire une route de Bologne à Arrétium. L'autre consul, M. Émilius, incendia et dévasta les terres et les bourgades des Ligures, dans les plaines ou les vallées, tandis qu'eux-mêmes occupaient les monts Baliste et Suismontium. Puis, il les attaqua dans leurs montagnes, les harcela par de petits combats, les força enfin à descendre dans la plaine, et les défit en bataille rangée. Le jour du combat, il avait voué un temple à Diane. Quand il eut soumis tout le pays en deçà de l'Apennin, il marcha contre les peuples qui se trouvaient au delà des monts, et, en particulier, contre ceux des Friniates que Flaminius n'avait pas attaqués; il les réduisit tous, les désarma, et les transporta dans la plaine. Une fois la Ligurie pacifiée, il mena son armée sur le territoire gaulois et lui fit construire une route de Plaisance à Ariminum, pour la joindre à la voie Flaminienne. Dans le dernier combat qu'il livra aux Ligures, il voua un temple à Junon, reine des dieux. Tels furent les événements, cette année, en Ligurie.

III. En Gaule, le préteur M. Furius, voulant, au milieu de la paix, créer les apparences de la guerre, avait désarmé les Cénomans, quoiqu'on n'eût rien à leur reprocher. Ils s'en plaignirent à Rome, devant le sénat, qui les renvoya

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

devant le consul Émilius chargé d'instruire l'affaire et de prendre une décision. Après de vifs débats avec le préteur, ils obtinrent gain de cause. Furius reçut l'ordre de leur rendre leurs armes et de quitter la province. Le sénat donna ensuite audience aux ambassadeurs des alliés latins accourus en foule de toutes les parties du Latium. Ils se plaignaient qu'un grand nombre de leurs concitoyens fussent venus s'établir à Rome et y eussent été portés sur les listes de recensement. Le préteur Q. Térentius Culléon fut chargé de faire une enquête à ce sujet : tous ceux que les alliés prouveraient avoir été compris dans leurs dénombrements, eux ou leurs pères, pendant et depuis la censure de C. Claudius et de M. Livius, devaient être obligés à retourner dans leurs pays. L'enquête eut pour résultat de faire rentrer douze mille Latins dans leurs foyers. Une multitude d'étrangers surchargeait alors déjà la population de Rome.

IV. Avant le retour des consuls à Rome, le proconsul M. Fulvius revint d'Étolie. Il exposa au sénat, réuni dans le temple d'Apollon, les succès obtenus par lui en Étolie et dans l'île de Céphallénie, et demanda qu'on voulût bien, en considération des bons services qu'il avait rendus à la République, décréter de solennelles actions de grâces aux dieux et lui décerner le triomphe. Le tribun du peuple, M. Aburius, déclara qu'il s'opposerait à toute décision sur cette demande avant l'arrivée du consul Émilius. « Le consul, disait-il, voulait combattre la prétention de Fulvius, et, en partant pour sa province, il lui avait recommandé de réserver cette discussion jusqu'à son retour. Tout se réduirait pour Fulvius à un délai ; et le sénat pourrait aussi bien, en présence du consul, décider ce qu'il voudrait. » M. Fulvius répliqua : « Quand on ignorerait, dit-il, la haine personnelle que lui porte M. Émilius, et la violence et l'insolence dignes d'un roi dont il use à l'égard de ses ennemis, pouvait-on supporter qu'un consul mît, par son absence, obstacle aux honneurs des dieux immortels, et à un triomphe bien mérité? qu'un général tout couvert de

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλος

gloire, qu'une armée victorieuse se tinssent arrêtés aux portes de la ville avec leur butin et leurs captifs, jusqu'à ce qu'il plût à un consul, qui retardait à dessein son retour, de vouloir bien rentrer à Rome? Puisque son inimitié avec le consul avait fait tant de bruit, que pouvait-on attendre de juste d'un homme, qui, profitant de ce que peu de sénateurs étaient présents, avait obtenu par surprise un décret déclarant qu'Ambracie ne paraissait pas avoir été prise de vive force? Et cela, quand on avait employé pour l'assiéger terrassements et machines de guerre; quand on avait refait en entier les ouvrages détruits par l'incendie; quand on avait combattu quinze jours autour des remparts, à ciel ouvert et sous terre; quand les soldats, après avoir escaladé les murs, avaient, depuis le point du jour jusqu'à la nuit, soutenu un combat longtemps douteux; quand on avait tué à l'ennemi plus de trois mille hommes! Et que dire de ces vaines chicanes portées au tribunal du pontife, de ces accusations d'avoir dépouillé les temples des dieux dans une ville prise d'assaut? Si ce n'était pas un crime d'avoir enrichi Rome des dépouilles de Syracuse et des autres cités conquises, pourquoi Ambracie était-elle la seule ville sur laquelle le vainqueur ne pût exercer les droits de la guerre? Il priait donc les sénateurs, et demandait au tribun, de ne pas permettre qu'il fût le jouet d'un ennemi si fier et si impérieux. »

V. Alors les sénateurs se pressent de toutes parts autour du tribun, employant avec lui, soit les prières, soit les reproches. Mais ce qui lui fit surtout impression, ce fut le discours de son collègue Ti. Gracchus : « Abuser d'un pouvoir public, disait Gracchus, pour satisfaire des haines personnelles, est toujours un mauvais exemple : mais qu'un tribun se fasse l'instrument des rancunes d'autrui, n'est-ce pas une chose honteuse et indigne du pouvoir sacré que les lois confèrent à ce vénérable corps? Chacun doit n'écouter que soi dans ses affections ou dans ses haines, dans l'approbation comme dans le blâme; et non se régler sur le regard, sur le moindre signe d'un autre. Obéir à

toutes les impulsions d'une volonté étrangère, servir la colère d'un consul, est-ce là le rôle d'un tribun du peuple? Aburius se rappelle bien les recommandations personnelles que lui a faites M. Émilius; mais il oublie que le tribunat lui a été confié par le peuple romain, et cela, pour défendre les intérêts et la liberté des particuliers, non pour soutenir le despotisme d'un consul. Il ne le comprend donc pas? La postérité apprendra que, dans le même collége de tribuns, il s'en est trouvé un qui sacrifiait ses inimitiés personnelles à la République, un autre qui se faisait le docile instrument de celles d'autrui. » Le tribun du peuple se rendit à ces reproches et sortit du sénat. Alors, sur le rapport du préteur Sex. Sulpicius, on accorda à Fulvius les honneurs du triomphe. Après avoir remercié les sénateurs, Fulvius ajouta que, le jour de la prise d'Ambracie, il avait fait vœu au grand Jupiter de célébrer les grands jeux en son honneur : les villes lui avaient fourni, à cet effet, cent livres pesant d'or; il demandait donc que, sur l'argent qui serait porté dans le triomphe, puis déposé au trésor, il lui fût permis de prélever cette somme. Le sénat fit demander au collége des pontifes s'il était nécessaire de consacrer tout cet or aux jeux. Sur la réponse des pontifes que la religion n'était pas intéressée aux dépenses qui se faisaient en pareille circonstance, le sénat laissa à Fulvius à déterminer la somme, pourvu qu'elle n'excédât pas quatre-vingt mille as. Fulvius avait fixé la célébration de son triomphe au mois de janvier; mais il apprit que le consul Émilius, averti par le tribun Aburius du désistement de celui-ci, venait en personne à Rome pour empêcher le triomphe, et qu'il serait déjà là sans une indisposition qui l'avait arrêté en route. Craignant alors que le triomphe ne lui coûtât plus de combats que la victoire même, il avança la cérémonie, et, dix jours avant les calendes de janvier, il triompha des Étoliens et de Céphallénie. On porta devant son char cent couronnes d'or, pesant chacune douze livres, mille quatre-vingt-trois livres d'argent, deux cent quarante-trois livres d'or, cent dix-huit mille tétradrachmes attiques, douze mille

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

quatre cent vingt-deux philippes d'or, deux cent quatre-vingt-cinq statues d'airain, deux cent trente statues de marbre, des armes offensives et défensives, et une foule d'objets pris à l'ennemi, catapultes, balistes, machines de guerre de toute sorte. On y vit aussi des généraux étoliens et céphalléniens, des lieutenants laissés en Grèce par le roi Antiochus, au nombre de vingt-sept. Le même jour, avant d'entrer sur son char à Rome, il distribua des récompenses militaires dans le cirque Flaminius à un grand nombre de tribuns, de commandants, de cavaliers, de centurions, tant Romains qu'alliés. Il donna aux soldats vingt-cinq deniers par tête pris sur le butin, le double aux centurions, le triple aux cavaliers.

VI. Le temps des comices consulaires approchait. M. Émilius, que le sort avait désigné pour les présider, n'ayant pu arriver à temps, C. Flaminius vint à Rome. Il créa consuls Sp. Postumius Albinus et Q. Marcius Philippus. On nomma ensuite préteurs T. Ménius, P. Cornélius Sylla, C. Calpurnius Pison, M. Licinius Lucullus, C. Aurélius Scaurus, L. Quinctius Crispinus. A la fin de l'année, après la nomination des magistrats, Cn. Manlius Vulson triompha, le troisième jour avant les nones de mars, des Gaulois d'Asie. S'il avait différé son triomphe, c'était par crainte d'être accusé en vertu de la loi Pétilia [1], devant le préteur Q. Térentius Culléon, et d'être enveloppé dans la condamnation qui avait frappé L. Scipion. Les juges se seraient montrés d'autant plus sévères à son égard, que le bruit était venu à Rome que la discipline militaire, rigoureusement maintenue par Scipion, avait été, sous son successeur, détruite par toutes sortes d'excès. Et ce qui le signalait à la réprobation publique, ce n'était pas seulement le récit des désordres commis par ses soldats dans une province éloignée des regards des Romains, c'étaient bien plus encore les tristes spectacles qu'on en avait tous les jours sous les yeux. Ce fut, en effet, l'armée d'Asie qui introduisit dans Rome le

1. Voir livre XXXVIII, ch. LIV.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

luxe étranger, c'est avec elle qu'y entrèrent, pour la première fois, les lits ornés d'airain, les couvertures précieuses, les tapisseries et autres tissus de prix, et, ce qui passait pour un grand luxe d'ameublement, les guéridons et les buffets. C'est alors qu'on fit venir dans les festins les joueuses de cithare et de sambuque [1] et les divertissements des histrions, et que les repas commencèrent à exiger plus d'apprêts et de dépenses. Alors le cuisinier, considéré et employé jusque-là comme le dernier des esclaves, devint un personnage important, et ce qui n'était qu'un vil métier fut érigé en art. C'est à peine cependant si toutes ces nouveautés étaient le germe du luxe que l'on devait voir un jour.

VII. Cn. Manlius fit porter dans son triomphe deux cents couronnes d'or du poids de douze livres chacune, deux cent vingt mille livres d'argent, deux mille cent trois livres d'or, cent vingt-sept mille tétradrachmes attiques, deux cent cinquante pièces à l'empreinte de Bacchus, seize mille trois cent vingt Philippes d'or, enfin un grand nombre d'armes et de dépouilles enlevées aux Galates, qu'on portait sur des chariots. Cinquante-deux chefs ennemis marchaient prisonniers devant le char. Le triomphateur distribua à ses soldats quarante-deux deniers par tête, doubla la solde des fantassins et tripla celle des cavaliers. Un grand nombre de soldats de tous grades, honorés de récompenses militaires, suivirent son char. Les chants que la troupe faisait entendre en son honneur attestaient bien les complaisances intéressées qu'il avait eues pour elle, et montraient que ce triomphe était plus agréable aux soldats qu'au peuple. Toutefois, les amis de Manlius firent tout pour lui concilier aussi la faveur populaire. Ils obtinrent du sénat que, sur l'argent porté dans le triomphe, on prélèverait les sommes nécessaires pour rembourser le peuple de ce qui lui restait dû sur les avances faites à la république. Les questeurs de la ville payèrent fidèlement aux créanciers de

1. Instrument à cordes en forme de triangle.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

l'état vingt-cinq as et demi pour mille. A la même époque, deux tribuns des soldats arrivèrent des deux Espagnes avec des messages de C. Atinius et de L. Manlius, gouverneurs de ces provinces. Ils apportaient la nouvelle que les Celtibériens et les Lusitaniens avaient pris les armes et ravageaient les terres des alliés. Le sénat renvoya l'affaire aux nouveaux magistrats. Pendant les jeux romains, célébrés, cette année, par P. Cornélius Céthégus et A. Postumius Albinus, un mât du cirque, mal assujetti, tomba sur la statue de la déesse Pollentia [1] et la renversa. Alarmés de ce prodige, les sénateurs ajoutèrent un jour aux fêtes qui se célébraient et relevèrent la statue, près de laquelle ils en placèrent une seconde qui était dorée. De même, les jeux plébéiens furent célébrés un jour de plus par les soins des édiles C. Sempronius Blésus et M. Furius Luscus.

VIII. L'année suivante, les consuls Sp. Postumius Albinus et Q. Marcius Philippus durent renoncer au soin de la guerre, des armées et des provinces pour détruire à l'intérieur une association menaçante. Les préteurs tirèrent au sort leurs provinces. T. Ménius eut la juridiction urbaine; M. Licinius Lucullus la juridiction entre les citoyens et les étrangers; C. Aurélius Scaurus la Sardaigne, P. Cornélius Sylla la Sicile; L. Quinctius Crispinus l'Espagne citérieure et C. Calpurnius Pison l'Espagne ultérieure. Les deux consuls furent chargés d'une enquête sur les associations clandestines. Un Grec de basse condition était venu d'abord en Étrurie. Étranger à toutes les sciences propres à former le corps et l'esprit dont nous a si richement dotés la nation la plus éclairée qui fut jamais, c'était un prêtre de bas étage, un misérable devin : non pas même de ceux qui prêchent au grand jour, et qui, en débitant publiquement leur prétendue science, inspirent en même temps la crainte des dieux; mais il était le ministre d'un culte mystérieux et nocturne. Ce culte n'avait eu d'abord que peu d'initiés; bientôt il s'étendit à un grand nombre, hommes ou femmes

1. Déesse de la puissance.

indistinctement : enfin, pour avoir plus d'adeptes, il ajouta aux pratiques superstitieuses l'attrait du vin et de la bonne chère. Les vapeurs du vin, les ombres de la nuit, le mélange des sexes et des âges eurent bientôt éteint tout sentiment de pudeur, et l'on se livra à des débauches de toute nature, chacun trouvant à satisfaire sa passion favorite. Le commerce honteux des hommes et des femmes n'était pas le seul scandale : de cette caverne sortaient de faux témoignages, des faux, des testaments supposés, des délations, avec cela des empoisonnements, des meurtres commis dans l'ombre, si bien que quelquefois on ne retrouvait pas les cadavres pour les ensevelir. Le crime s'accomplissait par la ruse, ou plus souvent par la violence : et cette violence demeurait cachée, car des hurlements, le bruit des tambours et des cymbales étouffaient les cris des victimes pendant qu'on attentait à leur honneur ou à leur vie.

IX. Cet affreux fléau se répandit, comme une peste contagieuse, de l'Etrurie jusqu'à Rome. D'abord, perdu dans une grande ville qui se prêtait mieux à des désordres de ce genre, le mal resta dans l'ombre ; mais enfin le consul Postumius fut informé dans les circonstances suivantes. P. Ebutius, fils d'un chevalier romain, ayant perdu son père, puis ses tuteurs, était passé sous la tutelle de Duronia, sa mère, et de son beau-père T. Sempronius Rutilus. La mère était toute dévouée à son mari; le beau-père, qui avait géré sa tutelle de façon à ne pouvoir rendre de comptes, désirait se défaire de son pupille ou le mettre sous sa dépendance par quelque lien puissant. Le seul moyen était de l'initier aux Bacchanales. La mère fait donc venir son fils et lui dit « qu'elle a fait vœu pour lui, pendant qu'il était malade, de l'initier, dès sa guérison, aux mystères de Bacchus; la bonté des dieux ayant exaucé sa prière, elle veut acquitter son vœu. Il aura donc à garder, pendant dix jours, une entière continence ; le dixième, quand il aura soupé et se sera purifié par un bain, il sera conduit par elle au sanctuaire. » Près de là était une courtisane fameuse, l'affranchie Hispala, au-dessus du triste métier où l'avait réduite la servi-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tude et qu'il lui fallait continuer pour vivre. Le voisinage avait fait naître entre Ebutius et elle une liaison qui ne faisait aucun tort ni à la fortune, ni à la réputation du jeune homme. C'était Hispala qui l'avait aimé et recherché la première, et, comme sa famille était peu généreuse avec lui, elle l'aidait de ses libéralités. Son attachement l'avait même menée si loin, qu'après la mort de son patron, n'ayant plus personne qui pût l'autoriser à tester, elle demanda au préteur et aux tribuns un tuteur et fit un testament où elle instituait Ébutius son légataire universel.

X. Unis par de pareils gages d'amour, ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Aussi le jeune homme lui recommanda-t-il en riant de ne pas s'étonner s'il couchait à part pendant quelques nuits. C'était pour un motif de religion; afin d'accomplir un vœu fait pour sa guérison, il devait se faire initier aux mystères de Bacchus. A cette nouvelle Hispala s'écrie tout éperdue: « Que les dieux t'en préservent! mieux vaudrait la mort et pour toi et pour moi! » et elle se répand en imprécations et en menaces contre ceux qui lui ont donné un tel conseil. Il s'étonne de ce langage et du trouble où il la voit, et la prie de s'abstenir de pareilles imprécations » : c'est sa mère, de l'aveu de son beau-père, qui lui a donné cet ordre. » « Eh bien! s'écrie-t-elle, ton beau-père (car je ferais mal sans doute d'accuser ta mère) est donc bien pressé de te faire perdre à la fois l'honneur, la réputation, l'avenir et la vie! » De plus en plus surpris, il la conjure de s'expliquer. Alors, priant les dieux et les déesses de lui pardonner si l'amour la force à dévoiler ces mystères, elle lui apprend qu'étant esclave elle était entrée dans ce sanctuaire pour accompagner sa maîtresse, mais que, depuis qu'elle jouissait de la liberté, elle n'en avait jamais approché. Elle savait que c'était le repaire de toutes les infamies; depuis deux ans, il était constant qu'on n'y avait admis aucun initié qui fût âgé de plus de vingt ans. Une fois introduit, on était livré aux prêtres comme une victime. Ils vous menaient dans un lieu qui retentissait d'affreux hurlements, du son des instruments, du bruit des

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

cymbales et des tambours, de telle façon que, victime des plus odieux attentats, vous ne pouviez faire entendre la moindre plainte. Elle le suppliait donc de toute la force de son âme de se tirer de là à tout prix, et de ne pas se précipiter dans un abîme où il lui faudrait subir les derniers outrages pour les exercer à son tour. Enfin elle ne voulut point le laisser partir qu'il ne lui eût promis avec serment de ne pas paraître à ces mystères.

XI De retour chez lui, sa mère lui indiqua ce qu'il avait à faire ce jour-là et les jours suivants. Il répondit qu'il ne ferait rien de tout cela, et qu'il ne voulait pas être initié. Aussitôt, devant son mari présent à l'entretien, Duronia s'écrie « qu'il ne peut se passer de sa maîtresse pendant dix nuits; qu'ensorcelé par les caresses empoisonnées de cette vipère, il ne respecte plus ni mère, ni beau-père, ni dieux même. » Tous deux l'accablent à la fois de reproches, et le chassent de la maison avec quatre esclaves. Le jeune homme se rend de là chez sa tante Ébutia, et lui raconte pourquoi sa mère l'a chassé. Le lendemain, d'après son conseil, il va exposer, sans témoins, l'affaire au consul Postumius, qui le congédie avec ordre de revenir dans trois jours. Le consul demande de son côté à sa belle-mère Sulpicia, grave et respectable matrone, si elle connaît une dame âgée, Ébutia, demeurant sur le mont Aventin. Elle lui répond qu'elle la connaît en effet, que c'est une femme honorable, modèle des mœurs antiques. « J'ai besoin de lui parler, faites-la venir chez vous, » lui dit Postumius. Ébutia se rend à l'invitation de Sulpicia, et le consul, survenant bientôt après, comme par hasard, fait tomber la conversation sur Ébutius, fils de son frère. La dame se met alors à pleurer, se lamente sur le sort de son neveu : « dépouillé de ses biens par ses protecteurs naturels, il est venu se réfugier près d'elle, chassé par sa mère, parce qu'il ne voulait pas, le brave jeune homme, (que les dieux le protégent!) se laisser initier à des mystères qu'on disait infâmes. »

XII. Convaincu qu'Ébutius lui a fait un rapport sincère, le consul prend congé d'Ébutia, et prie sa belle-mère de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

faire venir chez elle l'affranchie Hispala, qui demeurait aussi sur l'Aventin où elle était bien connue; il avait aussi quelques questions à lui faire. En recevant ce message, Hispala fut toute troublée : pour quel motif pouvait la mander une femme d'un si haut rang et si respectable? Lorsqu'elle aperçut ensuite dans le vestibule les licteurs, tout le cortége d'un consul et le consul en personne, elle faillit perdre connaissance. On l'introduisit dans l'intérieur de la maison; et là, le consul, en présence de sa belle-mère, lui affirma qu'elle n'avait rien à craindre si elle pouvait se décider à dire la vérité. Elle en avait pour garant la parole d'une femme telle que Sulpicia, et la sienne. Il fallait qu'elle lui révélât ce qui se passait dans le bois de Stimula [1], aux sacrifices nocturnes des Bacchanales. A ces mots, la malheureuse tremble de tous ses membres, et, dans son effroi, elle reste quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche. Elle se rassure enfin, et dit, qu'étant encore toute jeune, elle a été initiée avec sa maîtresse; mais que, depuis plusieurs années, depuis son affranchissement, elle ignore ce qui se passe dans ces réunions. Le consul la félicite d'abord de ne pas nier qu'elle ait été initiée, puis l'engage à lui dévoiler le reste avec la même sincérité. Comme elle prétend ne rien savoir de plus, il lui déclare qu'elle n'obtiendra pas la même indulgence, convaincue par le témoignage d'un autre, qu'avouant les choses d'elle-même. Il est d'ailleurs instruit de tout par quelqu'un qui tient d'elle les révélations.

XIII. Hispala, persuadée avec raison qu'Ébutius avait parlé, se jette aux pieds de Sulpicia, la priant de ne pas faire une affaire sérieuse et même capitale de propos sans importance tenus par une affranchie à son amant; tout cela n'était qu'un conte inventé à plaisir pour l'effrayer, et rien de plus. « Vous vous imaginez sans doute, s'écrie Postumius en colère, que vous plaisantez encore en ce moment avec votre amant Ébutius, et vous oubliez que vous parlez dans la maison d'une femme respectable, en présence d'un

1. Stimula, déesse de la volupté. D'autres disent Simila, peut-être pour Semélé, nom de la mère de Bacchus.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

consul. » Sulpicia relève la malheureuse toute tremblante; elle cherche à la rassurer en même temps qu'à rassurer son gendre. Hispala reprend enfin courage, et, après de vives récriminations contre la perfidie d'Ébutius, qui reconnaissait ainsi l'éminent service qu'elle lui avait rendu, elle ajoute « qu'elle redoute beaucoup les dieux dont elle dévoile les mystères sacrés, mais bien plus encore les hommes, qui, pour punir cette révélation, la déchireront de leurs propres mains. Elle conjure donc le consul et Sulpicia de la reléguer hors de l'Italie, dans un endroit où elle puisse passer en sûreté le reste de ses jours. » Le consul l'assure qu'elle peut être tranquille; qu'il veillera à ce qu'elle reste à Rome sans danger. Alors Hispala révèle l'origine des mystères. « Ce sanctuaire, dit-elle, était d'abord uniquement réservé aux femmes; aucun homme n'y était admis. Il y avait trois jours déterminés par an pour la cérémonie de l'initiation, qui se faisait en plein jour. Les initiées étaient tour à tour investies des fonctions de prêtresses. Une certaine Paculla Annia, de Campanie, avait tout changé pendant qu'elle exerçait le sacerdoce, sous prétexte qu'elle en avait reçu l'ordre des dieux. Elle avait, la première, admis des hommes aux mystères, en initiant ses fils Minius et Hérennius Cerrinius; elle avait établi que les cérémonies se feraient désormais la nuit, et, au lieu de trois fois par an, cinq fois par mois. Depuis que les deux sexes se trouvaient confondus et que le mystère de la nuit favorisait toute licence, il n'était point de crime, point d'horreur qui ne s'y commît. C'était plus encore entre eux qu'avec les femmes que les hommes s'y livraient à d'infâmes débauches. Si quelqu'un montrait de la répugnance à souffrir ces infamies, ou peu d'empressement à s'y livrer, il était immolé comme une victime. Ne reculer devant aucune horreur était le comble de la perfection religieuse. Les hommes, feignant un délire prophétique, s'agitaient avec frénésie en débitant des oracles; les femmes, en costume de bacchantes, les cheveux épars, couraient vers le Tibre, tenant à la main des torches ardentes qu'elles plongeaient dans l'eau, et qui, formées d'un mé-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

lange de soufre naturel et de chaux vive, en sortaient tout allumées. On attribuait aux dieux la disparition des malheureux qu'on jetait, au moyen de terribles machines, dans des souterrains mystérieux. Tel était le sort réservé à ceux qui ne voulaient pas se lier par serment aux initiés, s'associer à leurs crimes, ou se prêter à d'infâmes débauches. On comptait déjà une immense multitude d'initiés, qui formaient comme un second peuple dans Rome, et l'on y voyait des personnes des deux sexes appartenant aux plus nobles familles. Enfin, depuis deux ans, il avait été établi qu'on n'admettrait personne au-dessus de vingt ans : on recherchait l'âge le plus accessible à l'erreur et à la corruption. »

XIV. Cette déposition achevée, Hispala se jeta de nouveau à genoux, demandant encore qu'on l'éloignât de l'Italie. Le consul pria sa belle-mère de lui donner quelque part une place dans sa maison. On lui céda une chambre du haut, en condamnant l'escalier qui donnait sur la rue et en ouvrant une porte à l'intérieur. On y transporta sur-le-champ tous les effets de Fécénia et on fit venir tous ses gens. Quant à Ébutius, il reçut l'ordre de se retirer chez un des clients du consul. Celui-ci, une fois les révélateurs sous sa main, fit son rapport au sénat, en exposant successivement et les révélations qu'on lui avait faites, et les informations qu'il avait prises lui-même. A cette nouvelle, les sénateurs furent saisis de crainte : ils tremblaient à la fois, et pour l'État, que ces redoutables associations et ces réunions nocturnes pouvaient menacer de quelque conspiration souterraine, et pour l'honneur de leurs familles, où chacun redoutait de trouver quelque coupable. Des actions de grâces furent votées à Postumius pour avoir poursuivi ses recherches avec un soin si diligent, et en les tenant si secrètes. On chargea ensuite les consuls de procéder à une enquête extraordinaire sur les bacchanales et les sacrifices nocturnes; de veiller à la sûreté des dénonciateurs Ébutius et Fécénia; enfin de provoquer par l'appât des récompenses de nouvelles révélations. Les ministres qui présidaient à ces

Βιβλιοθήκη Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sacrifices devaient être recherchés, non-seulement à Rome, mais partout, dans tous les lieux de réunions publiques ou secrètes, pour être mis à la disposition des consuls. On fit publier à Rome et dans toute l'Italie un décret défendant à tous ceux qui avaient été initiés aux bacchanales de se réunir pour les mystères de leur culte ou toute cérémonie semblable. On devait avant tout rechercher ceux qui se seraient réunis ou associés pour des attentats soit à l'honneur, soit à la vie. Telles furent les mesures décrétées par le sénat. Les consuls donnèrent aux édiles curules l'ordre de rechercher tous les ministres de ce culte, de les faire arrêter, et de les tenir enfermés où ils voudraient pour qu'on pût les interroger. Les édiles plébéiens durent veiller à ce qu'aucune cérémonie secrète n'eût lieu. Les triumvirs capitaux furent chargés d'établir des postes dans les différentes parties de la ville, pour empêcher toute réunion nocturne; et, afin de prévenir les incendies, on leur adjoignit des quinquévirs, qui devaient garder, en deçà et au delà du Tibre, les édifices de leurs quartiers respectifs.

XV. Ces magistrats une fois à leur poste, les consuls montèrent à la tribune, et là, en présence du peuple assemblé, après la prière consacrée que prononcent les magistrats avant leurs harangues, Postumius parla en ces termes : « Jamais discours, citoyens, ne débuta plus à propos par la solennelle invocation aux dieux : elle vous rappelle quels sont les dieux qui étaient pour vos ancêtres l'objet de leurs adorations, de leurs hommages, de leurs prières, dieux bien différents de ces divinités étrangères dont le culte scandaleux égare les esprits, et, leur inspirant une sorte de frénésie infernale, les pousse à tous les crimes, à toutes les horreurs. En vérité, je ne sais ni ce que je dois dire, ni ce que je dois taire. Si je cache quelque chose, je crains de vous abandonner à une funeste incurie; si je dévoile tout, je crains de vous inspirer trop d'effroi. Quoi que je puisse dire, sachez que mes paroles seront toujours au-dessous des infamies et des périls que j'ai à signaler. Je ferai en sorte d'en dire seulement assez pour que vous vous

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

mettiez en garde contre le danger. Vous savez que les Bacchanales se célèbrent depuis longtemps dans toute l'Italie, et aujourd'hui, à Rome même, en plus d'un endroit; et ce n'est pas seulement la renommée qui vous l'a appris, ce sont encore, j'en suis certain, ces bruits étranges, ces hurlements nocturnes que vous entendez retentir par toute la ville. Mais vous ignorez en quoi consistent ces bacchanales : les uns croient que ce sont des cérémonies d'un culte particulier; les autres, que ce sont des jeux et des divertissements permis; en tout cas, que peu de gens y prennent part. Si je vous dis que le nombre des initiés, s'élève déjà à plusieurs milliers, vous allez sur-le-champ vous effrayer; je dois vous rassurer en vous apprenant de quelles sortes de personnes il se compose. Ce sont d'abord, et en grande partie, des femmes, première source du mal; ensuite, les plus efféminés des hommes, des monstres de corruption, se prêtant ou se livrant à toutes les infamies, des fanatiques en proie à un délire factice que provoque l'ivresse, un tumulte étourdissant et des clameurs nocturnes. Cette association est encore sans force; mais elle va devenir bien menaçante, à en juger par le nombre de prosélytes qu'elle recrute chaque jour. Ni vos ancêtres ni vous, citoyens, n'avez jamais permis qu'il se tint une assemblée sans convocation régulière : il fallait que l'étendard, flottant sur le Janicule, appelât les centuries aux comices du champ de Mars, ou que les tribuns appelassent le peuple, ou qu'un magistrat montât à la tribune; enfin partout où la multitude se réunissait, il devait y avoir pour la diriger quelque autorité reconnue par la loi. Que pensez-vous donc de ces réunions doublement condamnables, se tenant la nuit, et formées d'un mélange confus d'hommes et de femmes? Si vous saviez à quel âge on y admet les jeunes gens, vous éprouveriez pour eux, je ne dis pas seulement de la pitié, mais de la honte. Enrôlés dans une pareille milice, irez-vous les prendre pour les faire servir sous les drapeaux de la patrie ? Oserez-vous, au sortir de ce repaire de corruption, leur confier des armes? Est-ce à ces misérables, souillés des marques de leur in-



Αριθμός Κεντρικής ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ Θεσσαλ

famie et de celle d'autrui, que vous donnerez à défendre l'honneur de vos femmes et de vos enfants?

XVI. « Encore, s'ils n'étaient qu'énervés par la débauche! Si leurs mœurs seules étaient atteintes! Si leurs mains étaient pures de toute violence, leur pensée de tout complot criminel! Mais non : jamais la République n'a été attaquée d'un fléau qui atteignît plus de personnes et de choses. Oui, tout ce que ces dernières années ont vu de désordres, de perfidies, d'attentats, tout cela, sachez-le bien, nous est venu de cet indigne sanctuaire! Et tous les forfaits qui font l'objet de leur association coupable ne se sont point encore produits à la lumière ; jusqu'ici, c'est à des attentats particuliers qu'ils se sont bornés, n'étant pas assez forts pour s'attaquer à la République. Mais le mal grandit ; il s'étend de jour en jour ; il est déjà trop grand pour s'arrêter à des ravages particuliers ; c'est l'État tout entier qu'il menace. Si vous n'y prenez garde, citoyens, votre assemblée, convoquée en plein jour par la légitime autorité du consul, aura bientôt une terrible rivale dans cette assemblée nocturne. Maintenant, chacun d'eux est isolé et redoute en vous une imposante multitude ; mais, quand vous serez séparés pour retourner dans vos maisons et dans vos campagnes, ils se réuniront à leur tour, ils délibéreront sur les moyens d'assurer leur salut et votre perte, et c'est vous alors qui, dans votre isolement, aurez à redouter leur formidable union. Aussi, chacun de vous doit-il faire des vœux pour que tous les siens aient échappé aux atteintes de la contagion. S'il s'en trouve que le libertinage ou la folie ait entraînés dans cet abîme, laissez-les à leurs complices de forfaits et d'infamies ; ne les considérez plus comme les vôtres. Et ne vous laissez pas vous-mêmes égarer par une erreur funeste. Je ne suis pas sans crainte à cet égard, car il n'est rien de plus trompeur qu'un vain simulacre de religion. Quand le crime se couvre, pour ainsi dire, d'un masque sacré, on craint malgré soi, en voulant punir les forfaits des hommes, de porter en même temps atteinte à la majesté des dieux. Mais de semblables scrupules doivent s'évanouir devant les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

innombrables décrets des pontifes, les sénatus-consultes, les réponses des aruspices. Que de fois vos pères, vos aïeux, n'ont-ils pas chargé les magistrats de proscrire les cérémonies étrangères, de bannir de méchants sacrificateurs, de prétendus devins, et du forum, et du cirque, et de la ville; de rechercher et de brûler les livres de prophéties; d'interdire enfin dans le culte toute pratique autre que les pratiques nationales! Ils pensaient, en effet, ces hommes si profondément instruits des lois divines et humaines, que rien n'est plus funeste à la religion que l'introduction des rites étrangers. Voilà ce dont j'ai cru devoir vous prévenir, de peur que quelque crainte superstitieuse ne troublât vos esprits quand vous nous verriez abolir les bacchanales et dissoudre des réunions impies. Du reste, en agissant ainsi, nous aurons pour nous l'assentiment et l'appui des dieux. Ce sont eux qui, indignés de voir leur majesté souillée par de telles infamies, ont mis au grand jour ces horreurs mystérieuses : s'ils les ont dévoilées, ce n'est pas pour qu'elles restent impunies; mais pour qu'elles soient écrasées par une énergique répression. Le sénat nous a chargés, mon collègue et moi, d'une enquête extraordinaire à ce sujet; nous nous acquitterons sans faiblesse des devoirs qui nous sont imposés. Nous avons confié à des magistrats inférieurs le soin de veiller, la nuit, à la sûreté de la ville. Pour vous, il est juste que vous remplissiez aussi les devoirs qui vous regardent; que chacun, dans le poste qui lui sera assigné, exécute sans mollesse les ordres reçus, et veille à ce que des coupables n'exposent la République à aucun trouble ni à aucun péril. »

XVII. Les consuls firent alors donner lecture des sénatus-consultes, et promirent des récompenses à qui leur amènerait ou leur dénoncerait un coupable. Tout accusé qui aurait pris la fuite devait comparaître à un jour marqué : s'il ne répondait pas à cet appel, il serait condamné par contumace. S'il se trouvait au nombre de ceux qui étaient alors hors de l'Italie, on lui accorderait un plus long délai pour venir se défendre s'il le voulait. On publia ensuite un

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

édit défendant de vendre ou d'acheter quoi que ce fût pour favoriser la fuite des accusés, de les recueillir, de les cacher, de les aider en aucune façon. L'assemblée congédiée, toute la ville fut en proie à de vives alarmes, et la terreur ne régna pas seulement dans l'enceinte, ou même sur le territoire de Rome, elle se répandit dans toutes les parties de l'Italie; car les lettres qui portèrent la nouvelle du sénatus-consulte, de la harangue de Postumius et de l'édit des consuls, semèrent partout l'effroi. La nuit même qui suivit cette révélation faite à l'assemblée, les postes établis par les triumvirs aux portes de la ville arrêtèrent un grand nombre de fugitifs et les forcèrent à rentrer. Beaucoup d'autres furent dénoncés aux magistrats. Quelques-uns, hommes et femmes, se donnèrent la mort. Le nombre des conjurés s'élevait, dit-on, à plus de sept mille personnes des deux sexes. On savait que les chefs de cette association étaient les plébéiens romains Marcius et C. Atinius, le falisque L. Opiternius et le campanien Minius Cerrinius; que c'était à eux que remontait l'origine de tous les crimes; qu'ils avaient été les grands prêtres, les fondateurs de ce culte impie. On prit soin de les arrêter au plus vite. Amenés devant le consul, ils avouèrent tout, et leur jugement ne se fit pas attendre.

XVIII. Au reste, il y avait eu tant de monde à quitter la ville, qu'un grand nombre de citoyens, ayant alors des procès, allaient être condamnés par défaut, si les préteurs T. Ménius et M. Licinius ne s'étaient fait autoriser par le sénat à leur accorder un sursis de trente jours jusqu'à ce que les consuls eussent achevé leur enquête. Cette même désertion força les consuls à parcourir les bourgs du voisinage pour y chercher et juger les coupables, car à Rome ils ne pouvaient les faire comparaître ni même les trouver. Ceux qui étaient seulement convaincus de s'être fait initier, et d'avoir répété après le prêtre les formules sacramentelles qui liaient à cette abominable et criminelle association, mais sans se prêter ni se livrer à aucune des infamies auxquelles les engageait ce serment, furent condamnés à

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rester en prison. Mais ceux qui s'étaient rendus coupables de meurtres ou d'attentats à l'honneur, de faux témoignages, de fausses signatures, de testaments supposés ou de crime de même genre, furent punis de la peine capitale. On en eut plus à exécuter qu'à mettre en prison. Dans les deux catégories de condamnés, il y avait un nombre considérable de femmes. Les femmes qui devaient mourir étaient remises à leurs parents ou à leurs tuteurs, pour qu'ils les fissent exécuter eux-mêmes en particulier. A défaut de personnes qui pussent légalement les punir, on les exécutait en public. Les consuls eurent ensuite à détruire, et à Rome, et dans toute l'Italie, tous les édifices affectés aux bacchanales, ne respectant que les autels ou les statues qui pourraient se trouver consacrés par leur antiquité. Un sénatus-consulte défendit de célébrer à l'avenir les bacchanales, soit à Rome, soit en Italie. Si quelqu'un se croyait obligé à quelque acte religieux de cette nature auquel il ne pourrait manquer sans offenser les dieux, il le déclarerait au préteur de la ville, qui en référerait au sénat. Si le sénat, représenté au moins par cent de ses membres, lui en accordait l'autorisation, ces cérémonies n'auraient lieu qu'en présence de cinq personnes au plus, sans qu'il y eût, ni fonds mis en commun, ni prêtre, ni sacrificateur désigné.

XIX. Ce sénatus-consulte fut suivi d'un décret rendu sur la proposition du consul Q. Marcius, portant que la question des récompenses à décerner aux révélateurs serait renvoyée tout entière au sénat, quand le consul Sp. Postumius serait de retour à Rome après avoir terminé ses enquêtes. Quant au Campanien Minius Cerrinius, on fut d'avis de l'envoyer en prison à Ardée. Recommandation fut faite aux magistrats de la ville de le tenir sous bonne garde, de façon qu'il ne pût ni s'échapper, ni, non plus, se donner la mort. Sp. Postumius revint quelques temps après à Rome. Sur sa proposition, le sénat ratifia les récompenses accordées à P. Ébutius et à Hispala Fécénia, pour avoir, les premiers, révélé les mystères des bacchanales. Les questeurs de la

Ελληνικό Κεντρικό Βιβλιοθήκη Βέροιας

ville durent donner à chacun des deux cent mille as pris sur le trésor public; le consul dut s'entendre avec les tribuns pour présenter au peuple le plus tôt possible une loi accordant à Ébutius les avantages attribués aux vétérans et le dispensant du service militaire comme fantassin et comme cavalier. On donna à Fécénia le droit de disposer de ses biens en tout ou en partie, de se marier hors de la maison[1] à laquelle elle appartenait, de se choisir un tuteur comme si ce privilége lui avait été accordé par le testament d'un mari, de se marier à un homme de condition libre, sans que ce mariage portât préjudice aux intérêts ou à l'honneur de celui qui l'épouserait. Les consuls et les préteurs alors en charge, puis leurs successeurs, devaient veiller à ce que sa personne fût à l'abri de toute injure et de toute attaque. Telle était la volonté formelle du sénat. Toutes ces dispositions furent ratifiées par le peuple. Quant aux autres révélateurs, on laissa aux consuls la faculté de leur accorder l'impunité ou des récompenses.

XX. Q. Marcius, après avoir terminé l'enquête dont il avait été personnellement chargé, se disposa à partir pour sa province de Ligurie. Il avait reçu un renfort de trois mille fantassins et cent cinquante cavaliers romains, avec cinq mille fantassins et deux cents cavaliers latins. La même province, avec le même nombre de troupes, avait été assignée à son collègue. Ils prirent le commandement des armées qu'avaient eues les consuls de l'année précédente, C. Flaminius et M. Émilius. En outre, un sénatus-consulte leur prescrivit d'enrôler deux légions nouvelles. Ils levèrent chez les alliés du nom Latin vingt mille hommes d'infanterie et treize cents chevaux, et, parmi les citoyens, trois mille fantassins et deux cents cavaliers. Toutes ces troupes, à l'exception des deux légions, devaient renforcer l'armée d'Espagne. Les consuls, absorbés par leur enquête, chargèrent T. Ménius de faire les levées. Lorsque enfin l'enquête fut complétement terminée, Q. Marcius partit le pre-

1. Une affranchie ne pouvait se marier qu'aux affranchis de son patron ou de la maison de son patron.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

mier pour entrer en campagne contre les Ligures Apuans. Tandis qu'il les poursuivait jusqu'au fond des bois épais qui leur avaient toujours servi d'asile et de refuge, il s'engagea dans un défilé occupé par l'ennemi, et, dans une position si défavorable, il fut enveloppé. Quatre mille hommes périrent; trois enseignes de la deuxième légion et onze étendards des alliés tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi qu'un grand nombre d'armes que les soldats jetaient çà et là pour n'en être pas embarrassés dans leur fuite à travers les sentiers des bois. Les Ligures avaient cessé de les poursuivre, que les Romains fuyaient encore. Dès que le consul se vit hors du territoire ennemi et en lieu de sûreté, il licencia son armée pour ne pas laisser voir toute l'étendue de ses pertes. Il ne put cependant étouffer le bruit de son désastre; car le défilé d'où les Ligures l'avaient forcé de fuir reçut le nom de *Marcius*.

XXI. A l'instant où ces nouvelles de la Ligurie arrivaient à Rome, on reçut d'Espagne une lettre qui causa presque autant de tristesse que de joie. C. Atinius qui, deux ans auparavant, était parti pour cette province en qualité de préteur, avait livré bataille aux Lusitaniens sur le territoire d'Asta, tué environ six mille hommes, mis le reste en déroute et forcé le camp ennemi. Il avait ensuite mené ses légions faire le siége d'Asta, et la prise de la ville ne lui avait pas coûté beaucoup plus que celle du camp. Mais, en s'approchant trop près des murs, il avait reçu une blessure dont il était mort peu de jours après. A la nouvelle de la dépêche qui annonçait la mort du propréteur, le sénat fut d'avis d'envoyer un messager qui rejoindrait le préteur C. Calpurnius au port de Luna, et lui donnerait, en son nom, l'ordre de partir à la hâte pour ne pas laisser la province sans gouverneur. L'envoyé arriva en quatre jours à Luna; mais Calpurnius en était déjà parti depuis quelques jours. Dans l'Espagne citérieure, L. Manlius Acidinus, qui était parti pour sa province en même temps que C. Atinius, avait livré, de son côté, bataille aux Celtibériens. La victoire resta indécise; le seul résultat fut que les Celtibériens décampèrent

la nuit suivante, et que les Romains purent ensevelir leurs morts et recueillir les dépouilles de l'ennemi. Peu de jours après, les Celtibériens, ayant réuni une armée plus considérable, présentèrent la bataille aux Romains près de Calagurris. Comment se fit-il qu'avec cet accroissement de forces ils résistèrent moins que la première fois, c'est ce qui n'est pas expliqué. Ils furent défaits ; on leur tua environ douze mille hommes et on leur fit plus de deux mille prisonniers. Leur camp fut forcé, et, si l'arrivée du successeur de L. Manlius ne l'eût arrêté, les Celtibériens eussent été complétement soumis. Les deux nouveaux préteurs firent rentrer leurs armées dans leurs quartiers d'hiver.

XXII. Quand ces nouvelles arrivèrent d'Espagne, on célébrait, pour des motifs religieux, des Taurilies[1], qui durèrent deux jours. M. Fulvius consacra ensuite dix jours à célébrer des jeux d'une grande magnificence, pour accomplir un vœu qu'il avait fait pendant la guerre d'Étolie. Cette solennité amena à Rome un grand nombre d'artistes de la Grèce. Ce jour-là, pour la première fois, on donna aux Romains le spectacle d'une lutte d'athlètes et d'une chasse de lions et de panthères. Ces jeux furent signalés par une magnificence et une variété presque dignes du temps où nous vivons. On offrit ensuite des sacrifices pendant neuf jours, parce qu'il était tombé trois jours de suite une pluie de pierres dans le Picénum, et qu'on avait vu, disait-on, paraître en plusieurs endroits des feux célestes, dont la flamme légère avait brûlé les vêtements de diverses personnes. On ajouta à ces cérémonies un jour de prières publiques, en vertu d'un décret des pontifes, parce que le temple de la déesse Ops[2], au Capitole, avait été frappé de la foudre. Les consuls offrirent, comme expiation, les grandes victimes, et purifièrent la ville. Vers le même temps, on reçut de l'Ombrie la nouvelle qu'il avait été découvert un hermaphrodite âgé d'environ douze ans. Effrayés de ce prodige, les magis-

1. Jeux et sacrifices en l'honneur des dieux infernaux.
2. La terre

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

trats donnèrent l'ordre de le transporter hors du territoire romain et de le faire périr au plus vite. La même année, des gaulois transalpins passèrent en Vénétie, sans guerre ni pillage, et choisirent un emplacement pour bâtir une ville, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui Aquilée. Des députés romains furent envoyés à ce sujet au delà des Alpes; on leur répondit que ces émigrants étaient partis sans le consentement de la nation et qu'on ignorait ce qu'ils allaient faire en Italie. C'est à cette époque que L. Scipion célébra pendant dix jours les jeux pour lesquels il disait avoir fait un vœu dans la guerre d'Antiochus, avec l'argent qu'il recueillit à cet effet de la plupart des cités et des rois. Selon Valérius d'Antium, après sa condamnation et la vente de ses biens, on l'avait envoyé comme ambassadeur en Asie, pour mettre fin aux démêlés survenus entre les rois Antiochus et Eumène. C'est alors qu'il avait ramassé cet argent et rassemblé des artistes de toutes les contrées de l'Asie; et ces jeux, dont il n'avait pas fait mention au retour de la guerre où, disait-il, il les avait voués, il n'en parla au sénat qu'en revenant de son ambassade.

XXIII. L'année était sur le point d'expirer, et Q. Marcius, alors absent, allait sortir de charge. Sp. Postumius, après avoir terminé avec la plus scrupuleuse attention son enquête sur les bacchanales, présida les comices. On y nomma consuls Ap. Claudius Pulcher et M. Sempronius Tuditanus. Le lendemain, on nomma préteurs P. Cornélius Céthégus, A. Postumius Albinus, C. Afranius Stellion, C. Atilius Serranus, L. Postumius Tempsanus, et M. Claudius Marcellinus. Le consul Sp. Postumius avait rapporté qu'en parcourant les côtes de l'Italie pour faire son enquête, il avait trouvé deux colonies désertes, celle de Siponte sur la mer supérieure et celle d'Auxente sur la mer inférieure. En conséquence, à la fin de l'année, des triumvirs furent chargés par un sénatus-consulte de rassembler de nouveaux colons pour ces deux villes. Ces triumvirs, désignés par T. Ménius, préteur de la ville, furent L. Scribonius Libon, M. Tuccius, Cn. Bébius Tamphilus. La guerre qui allait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

éclater entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, n'eut pas pour origine les motifs qu'on suppose généralement, ni Persée lui-même pour premier moteur. Les préparatifs en avaient été commencés par Philippe, et, s'il avait vécu plus longtemps, il l'aurait faite lui-même. De toutes les conditions qui lui avaient été imposées après sa défaite, celle qui l'irritait le plus, c'est que le sénat lui avait ôté le droit de se venger de ceux des Macédoniens qui l'avaient abandonné pendant la guerre; et cela, lorsque Quinctius, en ajournant dans son traité la décision de cette question, lui avait donné lieu d'espérer qu'elle serait résolue en sa faveur. Plus tard, après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles, les confédérés s'étaient divisés en deux corps, et, pendant que le consul Acilius assiégeait Héraclée, Philippe avait investi Lamia : mais, après s'être emparé d'Héraclée, le consul lui avait donné l'ordre de s'éloigner des murs de Lamia, et la ville s'était rendue aux Romains. Cette façon d'agir l'avait profondément blessé. Cependant, le consul avait un peu calmé sa colère, lorsque, pressé de marcher lui-même sur Naupacte, où les Étoliens s'étaient retirés dans leur fuite, il lui avait permis de porter la guerre dans l'Athamanie contre Amynandre et d'ajouter à son royaume les villes que les Étoliens avaient enlevées aux Thessaliens. Philippe n'eut pas beaucoup de peine à chasser Amynandre de l'Athamanie et à reprendre quelques villes aux Étoliens. Il s'empara également de Démétriade, place bien fortifiée, qui offrait de grands avantages à tous égards, et soumit les peuplades de la Magnésie. Puis, en Thrace, profitant des désordres qu'avaient produits l'abus d'une liberté encore toute nouvelle et les intrigues de quelques nobles, il réussit, en se déclarant toujours pour le parti le plus faible dans ces luttes intestines, à se rendre maître d'un certain nombre de villes.

XXIV. Ces succès calmèrent pour le moment la colère du roi contre les Romains. Pourtant il ne cessa d'accroître ses ressources pendant la paix pour être en état de faire la guerre dès que l'occasion se présenterait. Il augmenta ses

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

revenus en établissant des impôts sur les terres et sur le commerce maritime, et surtout en exploitant de nouveau d'anciennes mines abandonnées et en en faisant ouvrir de nouvelles sur plusieurs points. Pour combler les vides que les désastres de la guerre avaient faits dans son royaume, il prépara une génération nouvelle en forçant ses sujets à se marier et à élever des enfants, et en transplantant en Macédoine un grand nombre de Thraces; enfin, dans l'intervalle de repos que lui laissait la guerre, il mit tous ses soins à augmenter ses ressources. Bientôt revinrent des griefs qui réveillèrent sa haine contre les Romains. Les Thessaliens et les Perrhèbes s'étaient allés plaindre au sénat que Philippe se fût emparé de leurs villes; les ambassadeurs du roi Eumène l'accusaient d'avoir pris les places fortes de la Thrace et d'en avoir transporté les habitants en Macédoine. Le sénat écoutait ces accusations et laissait assez voir qu'il n'y était pas indifférent : ce qui l'avait inquiété surtout, c'étaient les prétentions de Philippe sur Énos et Maronée; il prenait moins de souci des Thessaliens. Des ambassadeurs athamanes étaient venus se plaindre aussi. Ils n'avaient pas perdu seulement une partie de leur territoire, une de leurs provinces; mais l'Athamanie tout entière était tombée au pouvoir de Philippe. En outre, les exilés de Maronée, chassés pour avoir voulu défendre la cause de la liberté contre la garnison macédonienne, annonçaient que Maronée et Énos étaient toutes deux aux mains du roi. Vinrent ensuite les envoyés de Philippe, chargés de justifier sa conduite. Ils affirmaient qu'il n'avait agi qu'avec l'autorisation des généraux romains. « Les villes des Thessaliens, des Perrhèbes et des Magnètes s'étaient placées dans la même situation que les Étoliens. Après avoir chassé Antiochus, le consul, tout occupé de réduire les places de l'Étolie, avait chargé Philippe de reprendre les autres villes ; elles étaient donc sa conquête légitime. Le sénat ne voulut rien décider sans avoir entendu le roi; et il envoya Q. Cécilius Métellus, M. Bébius Tamphilus et Ti. Sempronius pour éclaircir la question. Dès leur arrivée, toutes les villes qui portaient

Bibliothèque Nationale de France

plainte contre Philippe furent convoquées en assemblée générale à Tempé en Thessalie.

XXV. Quand on eut pris place, les commissaires Romains comme arbitres, les Thessaliens les Perrhèbes et les Athamanes comme accusateurs, et Philippe comme accusé pour entendre les charges portées contre lui, les chefs des ambassades parlèrent contre Philippe avec aigreur ou modération selon le caractère de chacun et la nature de ses dispositions à l'égard de Philippe. Les villes en litige étaient Philoppolis, Tricia, Pholories, Eurymènes et les autres places d'alentour. Devaient-elles appartenir aux Thessaliens quoiqu'elles eussent été prises de vive force par les Étoliens auxquels Philippe les avait enlevées, ou bien fallait-il les considérer comme d'anciennes villes étoliennes? « En effet, Acilius ne les avait cédées au roi que parce qu'il les supposait appartenant aux Etoliens et ayant embrassé leur parti volontairement sans y avoir été containtes par les armes. » Pour les places de Perrhébie et de Magnésie, même contestation; car les Étoliens, en saisissant toutes les occasions de s'agrandir, avaient confondu tous les droits de propriété. A ces sujets de discussion venaient s'ajouter les plaintes des Thessaliens : « En supposant que Philippe rendît leur villes, il les rendrait dépouillées et désertes. Outre les pertes que leur avait causées la guerre, Philippe leur avait pris cinq cents jeunes gens des premières familles pour les emmener en Macédoine, et les employer à des œuvres serviles. Forcé de faire aux Thessaliens des restitutions, il avait pris toutes ses mesures pour qu'elles fussent illusoires. Thèbes en Phthiotide avait été autrefois le seul entrepôt maritime des Thessaliens; c'était de ce port, abondamment pourvu, qu'ils tiraient leurs plus grandes ressources. Le roi y avait pris les vaisseaux marchands, les avaient dirigés sur le port de Démétriade, et déplacé ainsi, au préjudice de Thèbes, tout le commerce maritime ! Avait-il craint d'ailleurs de violer le droit des gens? Il avait tendu des embûches aux ambassadeurs qui se rendaient auprès de Ti. Quinctius. Tant de violences avaient jeté les Thes-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

saliens dans une telle stupeur, que personne n'osait ouvrir la bouche, ni dans sa propre ville, ni dans les assemblées générales de la nation. Les Romains, les libérateurs de la Grèce, étaient trop loin, et la Thessalie avait, attaché à ses flancs, un tyran redoutable qui l'empêchait de jouir des bienfaits de Rome. S'ils n'étaient pas libres de parler, que devenait leur liberté? En ce moment même, quoique pleins de confiance dans l'appui des commissaires, ils n'osaient point encore parler et ne pouvaient que gémir. Si les Romains ne prenaient quelques mesures pour diminuer les craintes des Grecs établis dans le voisinage de la Macédoine, pour réprimer l'audace de Philippe, c'était vainement qu'ils auraient vaincu ce prince et délivré la Grèce. Philippe était comme un cheval rétif pour qui le frein le plus dur ne suffisait pas; il fallait l'éperon. » Tel fut l'aigre langage des derniers orateurs. Quant aux autres, ils avaient parlé avec douceur, et cherché à calmer la colère du roi en le priant « d'excuser des hommes qui plaidaient pour leur liberté, de quitter le ton hautain d'un maître, de s'accoutumer à les traiter en amis et en alliés, enfin d'imiter le peuple romain, qui aimait mieux dominer par l'affection que par la crainte. » Après les Thessaliens, on entendit les Perrhèbes, qui réclamaient, comme ancienne dépendance de leur pays, Gonnocondyle, que Philippe avait surnommée Olympiade. Ils élevaient les mêmes prétentions sur Mallée et Éricinium. Les Athamanes réclamaient leur liberté, et les forts d'Athénée et de Pœtné.

XXVI. Philippe, voulant paraître comme accusateur et non comme accusé, commença également par des récriminations. « Les Thessaliens avaient pris de vive force Ménélaïs, ville de Dolopie, qui avait fait partie de son royaume; puis, s'unissant aux Perrhèbes, ils s'étaient emparés de Pétra dans la Piérie; ils avaient forcé à embrasser leur cause Xynies, qui était bien évidemment une ville étolienne; ils avaient fait passer sous leur domination, contre tout droit, Parachéloïs, dépendance de l'Athamanie. Quant aux reproches d'avoir tendu des embûches à des ambassadeurs.

d'avoir transporté le commerce de tel port à tel autre, il était ridicule de lui demander compte de la préférence des navigateurs pour tel ou tel port, et la dignité de son caractère repoussait l'autre accusation. Depuis tant d'années qu'on envoyait tant d'ambassadeurs porter plainte contre lui devant les généraux romains ou le sénat, en était-il un seul qu'il eût outragé même en paroles? On parlait vaguement d'embûches tendues aux ambassadeurs qui allaient vers Quinctius; mais ce qui leur était arrivé, on ne l'ajoutait pas. C'était bien là le langage d'hommes, qui, n'ayant aucun grief fondé, forgeaient des calomnies. Les Thessaliens abusaient sans retenue et sans pudeur de l'indulgence des Romains; une longue privation avait irrité leur soif, et ils buvaient trop avidement à la coupe enivrante de la liberté. On dirait de ces esclaves, affranchis tout à coup et sans s'y être attendus, qui abusent de la liberté qui leur est donnée de parler et sont fiers d'accuser et d'insulter leurs anciens maîtres. » Enfin, emporté par la colère, il ajouta : « mais le soleil ne s'est pas encore couché pour la dernière fois! » Cette parole menaçante, que les Romains, aussi bien que les Thessaliens, crurent dirigée contre eux, fut accueillie par un violent murmure; et, quand le bruit fut apaisé, Philippe répondit aux ambassadeurs des Perrhèbes et des Athamanes, « que les villes dont ils parlaient se trouvaient dans le même cas; que le consul Acilius et les Romains les lui avaient abandonnées lorsqu'elles étaient au pouvoir des ennemis. Si ceux qui lui avaient fait ce présent voulaient le reprendre, assurément il lui faudrait céder; mais, pour faire plaisir à des alliés inconstants et inutiles, les Romains voudraient-ils faire une injustice à un excellent, à un fidèle ami? De tous les bienfaits, celui dont les hommes se souviennent le moins longtemps, c'est la liberté, surtout les hommes disposés à en faire un mauvais usage. » Les parties entendues, les commissaires romains prononcèrent. « Philippe retirerait des villes en question les garnisons macédoniennes, et resterait dans les anciennes limites de son royaume. Quant aux griefs articulés de part

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et d'autre, on procéderait à une enquête régulière, dans laquelle le roi et ses adversaires feraient valoir leurs droits.»

XXVII. Cette décision blessa vivement le roi. On partit ensuite pour Thessalonique : les commissaires voulaient ouvrir une enquête au sujet des villes de Thrace. Là, les envoyés d Eumène prirent la parole : « Si les Romains, dirent-ils, voulaient qu'Énos et Maronée fussent libres, le seul conseil à leur donner était d'établir une liberté réelle qui ne fût pas un vain mot et de ne pas souffrir qu'on annulât leur bienfait. Mais, si le peuple romain prenait moins de souci des villes de Thrace, Eumène plus que Philippe avait droit d'obtenir comme récompense les dépouilles d'Antiochus. Son père Attale avait rendu des services aux Romains dans leurs guerres contre Philippe, puis contre Antiochus; Eumène n'avait, soit sur terre, soit sur mer, reculé devant aucun péril ni aucune fatigue. D'ailleurs, il avait déjà pour lui la décision des dix commissaires ; en lui donnant la Chersonèse et la Lysimachie, ils avaient nécessairement entendu lui donner Énos et Maronée, qui, en raison de leur proximité, étaient l'accessoire obligé du don principal. Quant à Philippe, était-ce au nom de services rendus au peuple romain, ou en vertu du droit de sa couronne, qu'il avait mis des garnisons dans deux places si éloignées des frontières de Macédoine? Il suffisait d'appeler les Maronites ; ils donneraient des renseignements exacts sur l'état de ces villes. » Les envoyés maronites furent introduits et déclarèrent « qu'à Maronée, ce n'était pas, comme partout ailleurs, un quartier qu'occupait la garnison, mais plusieurs quartiers à la fois, et que la ville était pleine de Macédoniens. C'est ce qui expliquait le triomphe des partisans de Philippe : eux seuls avaient le droit de parler, soit dans le sénat, soit dans les assemblées du peuple ; seuls ils prenaient pour eux ou distribuaient les charges. Aussi, tous les gens de bien, tous les amis de la liberté et des lois étaient-ils forcés à l'exil ou condamnés à l'obscurité et au silence au profit d'intrigants. » Ils dirent aussi quelques mots de la question des limites : « Lorsque Q. Fabius Labéon était

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dans la contrée, il avait assigné pour frontière à Philippe l'ancienne route royale qui longeait les montagnes de la Thrace, sans jamais se rapprocher de la mer ; mais depuis, Philippe avait tracé une route nouvelle, qui, faisant une courbe, embrassait les villes et le territoire des Maronites. » A l'égard de ces plaintes, Philippe employa un tout autre système qu'à l'égard de celles des Thessaliens et des Perrhèbes. « Ce n'est plus, dit-il, avec les Maronites ou avec Eumène qu'il me faut discuter, mais avec vous, Romains, qui, je le vois depuis longtemps, ne voulez point me faire justice. Il était juste, me semblait-il, qu'on me rendît les villes macédoniennes qui, pendant la trêve, s'étaient détachées de moi : non que ce soit pour mon royaume un accroissement considérable, car toutes ces villes sont sans importance et placées à l'extrême frontière ; mais c'était un exemple nécessaire pour maintenir dans le devoir le reste des Macédoniens : on me l'a refusé. Dans la guerre d'Étolie, le consul M. Acilius m'a donné l'ordre d'assiéger Lamia ; après les plus rudes fatigues et les combats les plus périlleux, j'allais franchir les murs de la ville qui ne pouvait plus me résister, quand le consul m'a rappelé et m'a contraint d'éloigner mes troupes. Comme compensation de cet affront, on m'a permis de reprendre en Thessalie, en Perrhébie et en Athamanie quelques villes, ou, pour mieux dire, quelques forteresses. Eh bien, cette insignifiante compensation, Q. Cécilius, tu me l'as enlevée, il y a quelques jours. Tout à l'heure, les dieux me pardonnent ! les envoyés d'Eumène posaient comme un principe incontestable que les dépouilles d'Antiochus revenaient de droit à Eumène plutôt qu'à moi. Et cependant, rien n'est plus faux. En effet, que les Romains n'eussent pas été vainqueurs ; bien plus, qu'ils n'eussent pas fait la guerre, Eumène n'aurait pu conserver ses États. C'est donc lui qui est votre obligé, et non vous qui lui devez de la reconnaissance. Pour moi, aucune partie de mon royaume ne se trouvait exposée : loin de là, Antiochus m'offrait trois mille talents, cinquante vaisseaux pontés, la cession de toutes les villes de la Grèce qui étaient

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

précédemment en mon pouvoir. Cependant, je me suis déclaré son ennemi, avant même que M. Acilius fût passé en Grèce avec son armée; agissant de concert avec le consul, j'ai exécuté tout ce qu'il a voulu me confier. Quand il a plu à son successeur, L. Scipion, de conduire ses troupes par terre jusqu'à l'Hellespont, outre que je lui ai donné passage à travers mon royaume, j'ai fait réparer les routes, construire des ponts, et je lui ai fourni des vivres : et cela, non-seulement en Macédoine, mais même en Thrace, où, entre autres difficultés, j'avais celle de le préserver des attaques des barbares. Que méritait un tel dévouement, pour ne pas dire de tels services? Que mon royaume fût agrandi et étendu par votre munificence, ou qu'on m'enlevât ce que je possédais, soit en vertu de mes droits, soit par vos bienfaits? C'est pourtant ce que vous faites aujourd'hui. Les villes de Macédoine, qui, de votre propre aveu, dépendaient de mon royaume, ne me sont point rendues. Eumène vient pour me dépouiller comme un autre Antiochus; et, par les dieux! il ose invoquer le décret des dix commissaires pour soutenir le plus impudent des mensonges. Mais c'est ce décret même qui le réfute et le condamne, car il y est dit, en termes très-clairs et très-explicites, qu'on donne à Eumène la chersonèse et Lysimachie. Où donc trouve-t-il Énos, Maronée et les villes de la Thrace? Ce qu'il n'a même pas osé demander à ces commissaires, l'obtiendra-t-il de vous, sous prétexte qu'ils le lui avaient adjugé? Je tiens à savoir quelle situation vous voulez me faire. Si vous êtes résolus à me poursuivre comme un ennemi qui vous est à charge, continuez ainsi que vous avez commencé; si, au contraire, vous avez quelques égards pour un roi qui est votre allié et votre ami, ne m'infligez pas, je vous prie, des affronts si peu mérités. »

XXIX. Le discours du roi fit quelque impression sur les commissaires; aussi, par une réponse équivoque, laissèrent-ils la question indécise. « Si ces villes, dirent-ils, avaient été données à Eumène par un décret des dix commissaires, ils n'y changeraient rien; si Philippe les avait conquises



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

par les armes, les lois de la guerre voulaient qu'il gardât les fruits de sa victoire : hors de ces deux cas, il fallait laisser le sénat romain décider ; et, pour que cette décision fût entièrement libre, on devait retirer les garnisons des villes en litige. » Tels furent les motifs principaux qui indisposèrent Philippe contre Rome. Ce ne fut donc pas sur de nouveaux griefs que Persée entreprit la guerre ; il l'accepta comme un héritage légué par son père. A Rome, on ne soupçonnait point une rupture avec la Macédoine. Le proconsul L. Manlius était de retour d'Espagne. Il avait demandé le triomphe au sénat assemblé dans le temple de Bellone, et sans doute ses exploits l'en rendaient digne ; mais il avait contre lui la tradition. En effet, il était sans exemple qu'on eût accordé le triomphe à un général qui ne revenait point avec son armée, à moins qu'il n'eût laissé à son successeur une province entièrement soumise et pacifiée. On donna à Manlius une demi-satisfaction en lui décernant l'ovation. Il fit porter devant lui cinquante-deux couronnes d'or, cent trente-deux livres d'or, seize mille trois cents livres d'argent et il annonça au sénat que son questeur Q. Fabius apportait dix mille livres d'argent et quatre-vingts livres d'or à verser également dans le trésor public. Il y eut, cette année, en Apulie, une grande agitation parmi les esclaves. Le préteur L. Postumius, qui avait Tarente pour province, fit une enquête des plus sévères contre la conjuration des pâtres qui infestaient de leurs brigandages les chemins et les pâturages publics. Plus de sept mille furent condamnés ; beaucoup s'échappèrent, beaucoup furent menés au supplice. Les consuls, que les enrôlements avaient longtemps retenus à Rome, partirent enfin pour leurs provinces.

XXX. La même année, en Espagne, les préteurs C. Calpurnius et L. Quinctius firent sortir leurs troupes des quartiers d'hiver aux premiers jours du printemps ; puis, ayant opéré leur jonction en Béturie, ils se dirigèrent vers la Carpétanie où était campé l'ennemi, décidés à agir d'ensemble et de concert. Non loin des villes d'Hippone et de Tolède, il y eut un engagement entre les fourrageurs des deux ar-

Ἀμβρόσιος Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Βασιλικὸς

mées. Les deux camps ayant envoyé des renforts, il se trouva bientôt que les troupes étaient engagées. Dans cette mêlée, la connaissance des lieux et la nature du combat favorisèrent l'ennemi. Les deux armées romaines furent mises en déroute et rejetées jusque dans leur camp; mais les ennemis n'achevèrent pas la défaite. Craignant d'être assiégés le lendemain dans leurs retranchements, les préteurs romains firent partir sans bruit l'armée dans le silence de la nuit. Au point du jour, les Espagnols se rangèrent en bataille et s'approchèrent du camp : le trouvant abandonné contre leur attente, ils y pénétrèrent et s'emparèrent de tout ce que les Romains y avaient laissé dans la précipitation de leur fuite nocturne. Ils rentrèrent ensuite dans leurs retranchements où ils demeurèrent inactifs pendant quelques jours. Tant dans le combat que dans la fuite, les Romains et les alliés avaient perdu cinq mille hommes. Les ennemis s'armèrent de leurs dépouilles et se dirigèrent vers le Tage. Cependant les préteurs employèrent tout ce temps à rassembler des renforts de toutes les villes espagnoles alliées des Romains et à relever le courage des soldats, tout consternés de leur désastre. Dès qu'ils se crurent assez forts, et qu'ils virent l'armée demander à combattre pour laver son récent affront, ils vinrent camper à douze milles du Tage; puis, à la troisième veille, ils se mirent en marche, et, au point du jour, ils arrivèrent, disposés en bataillon carré, sur les bords du fleuve. L'ennemi campait de l'autre côté sur une colline. Sans perdre un instant, les préteurs firent passer les troupes par deux gués que leur offrait le fleuve; Calpurnius à l'aile droite, Quinctius à l'aile gauche. L'ennemi demeurait immobile. Surpris de l'arrivée soudaine des Romains, il délibérait au lieu de profiter de la confusion du passage pour jeter le désordre dans leurs rangs. Cependant, les Romains étaient parvenus à passer le fleuve, même avec tous leurs bagages, et s'étaient rassemblés sur un seul point. Voyant l'ennemi s'ébranler, et n'ayant point le temps de se retrancher, ils se formèrent en bataille. La cinquième légion, commandée par Calpurnius, et la hui-

tième, commandée par Quinctius, furent mises au centre; c'était l'élite de toute l'armée. Entre les Romains et le camp des ennemis s'étendait une plaine découverte, qui ne laissait craindre aucune embuscade.

XXXI. Quand les Espagnols voient les deux divisions romaines sur la rive du fleuve où ils sont campés, ils veulent les surprendre avant qu'elles aient pu se réunir et se former. S'élançant donc tout à coup hors du camp, ils fondent sur elles au pas de course. Dès le premier instant, la lutte est acharnée : les Espagnols sont fiers de leur victoire récente, et le soldat romain s'enflamme au souvenir d'une humiliation à laquelle il n'est pas accoutumé. Le centre surtout, formé des deux plus braves légions, combat avec intrépidité. Les Espagnols, désespérant d'ébranler ces légions, se forment en coin, et, de leurs rangs serrés et grossis, les pressent de plus en plus vivement. Le préteur Calpurnius, qui voit ses soldats faiblir, envoie en toute hâte ses lieutenants T. Quintilius Varus et L. Juventius Thalna pour ranimer les courages. Il leur ordonne de représenter aux troupes « que sur elles repose uniquement l'espoir de vaincre et de conserver l'Espagne ; si elles lâchent pied, pas un soldat ne reverra l'Italie et ne repassera même le Tage.» Quant à lui, avec la cavalerie des deux légions, il fait un léger détour, et vient tomber sur le flanc de l'armée ennemie qui serre le centre de très-près. En même temps, Quinctius, avec ses cavaliers, charge l'autre flanc, mais avec moins de vigueur que Calpurnius et ses escadrons, et surtout que le préteur. Celui-ci porta à l'ennemi les premiers coups et pénétra si avant dans la mêlée, qu'à peine pouvait-on reconnaître à quel parti il appartenait. Le courage éclatant du préteur enflamme les cavaliers, dont l'ardeur se communique aux fantassins. Les premiers centurions se piquent d'honneur, voyant le préteur au milieu des rangs ennemis. Ils pressent à l'envi les porte-enseignes de marcher en avant, et les soldats de les suivre. L'armée entière pousse un nouveau cri de guerre, et fond sur les Espagnols comme si elle s'élançait d'une hauteur. Semblable à un torrent, elle ren-

Bibliothèque Kevranian Bibliothèque Kevranian

verse, culbute les bataillons épouvantés, qui ne peuvent plus tenir contre ces flots pressés d'assaillants. Les cavaliers poursuivent les fuyards vers le camp et y entrent pêle-mêle avec eux. Là, le combat recommence avec les soldats qui gardent les retranchements, et les cavaliers romains sont forcés de mettre pied à terre. Au fort de la lutte survient la cinquième légion ; puis, successivement, les autres troupes. Alors, dans tout le camp, les Espagnols sont massacrés : à peine s'en échappe-t-il quatre mille. Trois mille d'entre eux environ, qui avaient conservé leurs armes, se portent sur une hauteur voisine; les autres, à moitié désarmés, se dispersent par la campagne. De trente-cinq mille hommes il ne survécut que ces faibles débris. On leur prit cent trente-trois étendards. Les Romains et les alliés perdirent un peu plus de six cents hommes, et à peu près cent cinquante soldats des troupes auxiliaires de la province. La perte de cinq tribuns militaires et de quelques chevaliers romains fit que cette victoire sembla chèrement achetée. Comme on n'avait pas eu le temps de se retrancher, on s'établit dans le camp des ennemis. Le lendemain, en présence de l'armée, C. Calpurnius combla d'éloges ses cavaliers, leur donna de riches caparaçons, et déclara que leur courage surtout avait décidé la victoire et la prise du camp. Quinctius, l'autre préteur, fit présent à ses cavaliers de bracelets et d'agrafes. Beaucoup de centurions des deux armées reçurent également des récompenses, surtout ceux qui avaient combattu au centre.

XXXII. Les consuls, ayant terminé les levées et les autres affaires qui les retenaient à Rome, conduisirent leur armée dans la Ligurie, leur département. Sempronius, partant de Pise, se dirigea contre les Ligures Apuans, ravagea leur territoire, incendia leurs bourgs et leurs châteaux, et, par un défilé, s'ouvrit un passage jusqu'au fleuve Macra et au port de Luna. Les ennemis se retirèrent sur une montagne, antique asile de leurs ancêtres; mais, malgré le désavantage de sa position, le consul les délogea. Ap. Claudius, dans plusieurs engagements contre les Ligures Ingaunes, ne fut ni moins heureux ni moins brave que son collègue. Il

emporta d'assaut six places fortes, fit plusieurs milliers de prisonniers et livra au supplice quarante-trois instigateurs de la guerre. Déjà l'époque des comices approchait. Le sort avait désigné Sempronius pour les présider; mais Ap. Claudius revint avant lui, ayant fait diligence parce que son frère briguait le consulat. Les compétiteurs étaient trois patriciens, L. Émilius, Q. Fabius et Ser. Sulpicius Galba, tous trois anciens candidats, s'imaginant que ce titre leur était dû par cela même qu'il leur avait été refusé une fois. D'ailleurs, comme il ne pouvait y avoir qu'un patricien consul, la lutte entre les quatre compétiteurs n'en était que plus vive. Les plébéiens étaient aussi des hommes considérables; L. Porcius, Q. Térentius Culléon, Cn. Bébius Tamphilus; eux aussi avaient subi un premier échec, mais qui n'était qu'un ajournement. Claudius était le seul candidat nouveau. L'opinion générale désignait hautement Q. Fabius Labéo et L. Porcius Licinius. Mais le consul Claudius parcourait, sans licteurs, tout le forum avec son frère, n'écoutant, ni les cris de ses adversaires, ni les représentations de la plupart des sénateurs. Vainement on l'exhortait « à ne pas oublier qu'il était consul du peuple romain plutôt que frère de Claudius, et à siéger sur son tribunal comme président, ou du moins spectateur silencieux des élections. » Rien ne put arrêter son ardeur d'intrigue. Les comices furent aussi plusieurs fois troublés par les contestations des tribuns du peuple, qui se prononçaient, les uns pour, les autres contre le consul. Pourtant Appius arriva à ses fins; il fit rejeter Fabius, et nommer son frère. P. Claudius Pulcher fut élu contre son attente, et contre l'attente générale; en même temps fut nommé L. Porcius Licinius, sans que les candidats plébéiens eussent imité la violence des Claudius. On procéda ensuite à l'élection des préteurs. Furent élus C. Décimius Flavus, P. Sempronius Longus, P. Cornélius Céthégus, Q. Névius Mathon, C. Sempronius Blésus, A. Térentius Varron. Tels furent les événements importants, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, du consulat d'Ap. Claudius et de M. Sempronius.

Ἀρχαία Ἑλληνική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXXIII. Au commencement de l'année suivante, quand Q. Cécilius, M. Bébius et Ti. Sempronius, qu'on avait envoyés régler les contestations entre Philippe, Eumène et les villes de Thessalie, eurent rendu compte de leur mission, les consuls P. Claudius et L. Porcius introduisirent au sénat les ambassadeurs des deux rois et ceux des cités. Ils répétèrent simplement ce qu'ils avaient dit en Grèce contre les commissaires. Les sénateurs décrétèrent ensuite l'envoi en Macédoine et en Grèce d'une nouvelle ambassade, avec Ap. Claudius pour chef, qui vérifierait si les villes en litige étaient rendues aux Perrhèbes et aux Thessaliens. Elle devait également faire évacuer Enos et Maronée, et délivrer toute la côte de Thrace de la domination de Philippe et des Macédoniens. Elle devait enfin aller dans le Péloponèse, que les premiers commissaires avaient laissé dans une situation plus incertaine que s'ils n'étaient pas venus. En effet, ils n'avaient même pas rapporté de réponse, et on leur avait même refusé de convoquer l'assemblée achéenne. Outre que Q. Cécilius s'en plaignait vivement, les Lacédémoniens déploraient la ruine de leurs murailles, l'enlèvement de leur population, vendue en Achaïe, l'abolition des lois de Lycurgue, qui, jusqu'alors, faisaient la grandeur de Sparte. Les Achéens, pour excuser leur refus, donnèrent lecture d'une loi qui défendait de réunir une assemblée générale à moins qu'il ne fût question de la paix ou de la guerre, ou qu'il ne vînt des envoyés du sénat avec des lettres ou des instructions écrites. Pour leur ôter à l'avenir cette excuse, le sénat leur signifia qu'ils veillassent désormais à ce que les envoyés des Romains pussent toujours être admis dans leur assemblée, de même que le sénat admettrait les Achéens toutes les fois qu'ils le voudraient.

XXXIV. On congédia ces ambassades. Philippe, informé par ses envoyés qu'il lui fallait céder les villes en litige et retirer ses garnisons, ressentit une vive colère, dont le poids tomba sur les Maronites. Il ordonna à Onomaste, qui commandait toute la côte, de mettre à mort les chefs du parti

Antonio Nebrija Biblioteca Digital

opposé. Onomaste recourut à un certain Cassandre, qui, depuis longtemps, habitait Maronée ; il introduisit les Thraces pendant la nuit, et massacra les habitants. Les envoyés romains se plaignirent de ces actes de cruauté exercés contre les Maronites innocents, et de l'outrage fait au peuple romain en massacrant comme ennemis des hommes à qui le sénat avait décidé de rendre la liberté. Philippe répondit que ni lui ni les siens n'étaient coupables de ces violences. « La faute en était aux partisans d'Eumène et aux siens, qui, dans la ville même, en étaient venus aux mains. Il était facile de s'en convaincre en interrogeant les Maronites. » Philippe était persuadé que la terreur inspirée aux Maronites par ce massacre tout récent leur fermerait la bouche. Appius répondit « qu'une enquête était inutile quand la vérité était évidente. Si le roi voulait se disculper, il n'avait qu'à envoyer à Rome Onomaste et Cassandre, désignés comme auteurs du crime, afin que le sénat pût les interroger. » Cette réponse fit une telle impression sur Philippe, qu'il pâlit et changea de visage; mais il se remit bientôt, et répondit « qu'il était prêt, si on l'exigeait, à envoyer Cassandre qui s'était trouvé à Maronée : quant à Onomaste, comment serait-il impliqué dans cette affaire, lui qui n'était, ni à Maronée, ni même dans les environs? » Il voulait ménager Onomaste, un de ses courtisans les plus en faveur, car il craignait de sa part quelques révélations, l'ayant pris souvent pour confident, ministre et complice de semblables desseins. On croit même que, redoutant les aveux de Cassandre, il le fit empoisonner par des émissaires, qui l'atteignirent en Épire près de la mer.

XXXV. Les députés et Philippe se séparèrent, ceux-là sans chercher à dissimuler leur mécontentement, celui-ci comprenant que la guerre était sa seule ressource. Cependant, comme ses forces n'étaient pas prêtes, il résolut, pour gagner du temps, d'envoyer à Rome son second fils Démétrius, qui devait, et justifier son père, et apaiser la colère du sénat. Il se flattait que la médiation de ce jeune prince serait de quelque poids, car, étant otage à Rome, il y avait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

donné des preuves d'un noble caractère. En attendant, sous prétexte de porter secours aux Byzantins, mais, en réalité, pour frapper de terreur les petits rois de la Thrace, il marcha contre ces rois, les écrasa dans un seul combat, fit prisonnier leur chef Amadocus, et rentra en Macédoine après avoir envoyé des agents exciter les barbares riverains de l'Ister à faire irruption en Italie. Dans le Péloponèse aussi on attendait l'arrivée des commissaires romains qui avaient ordre de passer de Macédoine en Achaïe. Afin de s'entendre sur les réponses à faire, le préteur Lycortas convoqua une assemblée générale. La discussion roula sur les Lacédémoniens. « D'ennemis, ils étaient devenus accusateurs, et il fallait craindre qu'ils ne fussent plus redoutables, vaincus, que les armes à la main. Pendant la guerre, les Achéens avaient pour eux l'alliance des Romains; aujourd'hui, ces mêmes Romains se montraient plus favorables aux Lacédémoniens qu'aux Achéens; et cela, depuis qu'Arée et Alcibiade, ces deux bannis qui devaient aux Achéens leur rappel, s'étaient chargés d'une mission à Rome contre leurs bienfaiteurs. Là, ils les avaient accusés avec tant de violence, qu'on les eût crus bannis et non rappelés par les Achéens. » Ces paroles soulevèrent une clameur générale : on voulut que chacun d'eux fût mis en accusation, et, comme on écoutait la colère plus que la raison, on les condamna tous deux à mort. Peu de jours après, arrivèrent les ambassadeurs romains. On leur donna audience à Clitor, en Arcadie.

XXXVI. Avant que la discussion ne commençât, les Achéens étaient déjà frappés d'effroi; car ils pressentaient qu'elle tournerait contre eux, ayant vu au milieu des commissaires Arée et Alcibiade, condamnés à mort dans leur dernière assemblée. Aucun d'eux n'osait donc ouvrir la bouche. Appius déclara que le sénat désapprouvait les faits dont les Lacédémoniens s'étaient plaints à lui. « D'abord, on avait massacré à Compasie ceux que Philopémen y avait cités à son tribunal; puis, après ces violences sur les personnes, pour mettre le comble à tant de barbarie, les Achéens avaient détruit les murs d'une cité fameuse, anéanti

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ses antiques lois et supprimé la constitution de Lycurgue, célèbre dans le monde entier. » Lycortas répondit à Appius, comme préteur et comme partisan de Philopémen, auteur de tout ce qui s'était fait à Lacédémone. « Appius Claudius, dit-il, notre défense est plus difficile devant vous qu'elle ne l'était naguère à Rome devant le sénat. A Rome, nous avions pour accusateurs les Lacédémoniens ; ici, nous avons pour accusateurs vous-mêmes qui êtes nos juges. Nous nous résignons pourtant à cette situation défavorable, dans l'espoir que tu nous écouteras, Appius, avec l'impartialité d'un juge, et que tu oublieras les sentiments qui t'animaient tout à l'heure quand tu te faisais notre accusateur. Pour moi, du moins, comme tu n'as fait que reproduire les griefs formulés contre nous par les Lacédémoniens, soit ici devant Q. Cécilius, ton prédecesseur, soit à Rome devant le sénat, je croirai répondre, devant toi, non à toi, mais aux Lacédémoniens. Vous nous objectez le massacre de ceux que Philopémen avait mandés pour écouter leur justification. Mais ce reproche, Romains, vous ne deviez pas nous le faire, ni même souffrir qu'on nous l'adressât devant vous. Et pourquoi ? Parce que le traité conclu avec vous défendait aux Lacédémoniens de toucher aux villes maritimes. Lorsqu'ils prirent les armes, et que, pendant la nuit, ils s'emparèrent par surprise de ces villes qu'ils devaient respecter, si T. Quinctius, si une armée romaine eût été alors, comme auparavant, dans le Péloponèse, c'est à leur protection sans doute qu'auraient eu recours les victimes. Mais, comme vous étiez très-loin de là, à qui pouvaient-elles s'adresser, si ce n'est à nous, vos alliés, à nous qu'on avait vus secourir Gythium, et faire, de concert avec vous et pour les mêmes motifs, le siége de Lacédémone ? C'est donc à votre place que nous avons entrepris une guerre légitime et sainte. Tous les Grecs nous en louent ; les Lacédémoniens ne peuvent nous en faire un reproche ; les dieux eux-mêmes nous ont approuvés en nous donnant la victoire. Quand nous avons agi selon les lois de la guerre, pourquoi nous mettre en cause ? D'ailleurs, nous sommes complétement étrangers à la plus

Αμυδρός Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

grande partie de tout ce qui a été fait. Ce dont nous sommes responsables, c'est d'avoir mandé pour les entendre ceux qui avaient appelé la multitude aux armes, forcé et pillé les villes maritimes, massacré les principaux citoyens. Maintenant, s'ils ont été tués en arrivant à notre camp, c'est à vous, Arée et Alcibiade, qu'il faut en demander compte, à vous seuls qui, aujourd'hui, justes dieux! venez nous accuser! Ce sont les bannis de Lacédémone (et ces deux hommes sont du nombre) qui, se trouvant avec nous et se croyant menacés, parce qu'ils avaient choisi pour retraite les villes maritimes, se sont jetés sur ceux dont la haine les avait fait chasser de leur patrie, et semblait vouloir leur arracher la consolation de vieillir dans un paisible exil. Ce sont les Lacédémoniens et non les Achéens qui ont massacré les Lacédémoniens; ce massacre était-il légitime ou non, ce n'est pas à nous de le discuter.

XXXVII. « Mais, dira-t-on, c'est bien vous, Achéens, qui avez aboli les lois et l'ancienne constitution de Lycurgue, qui avez renversé les murs de Sparte! Comment ce double reproche peut-il nous être adressé par les mêmes hommes? Les murs de Sparte n'ont pas été construits par Lycurgue; ils l'ont été, depuis peu d'années, et dans le but d'anéantir la constitution de Lycurgue. C'est un rempart, une citadelle que les tyrans ont élevée, non pour la ville, mais pour eux-mêmes. Si Lycurgue sortait aujourd'hui des enfers, il se réjouirait à la vue des ruines de ces murs; il dirait qu'il reconnaît maintenant sa patrie, son antique Sparte. Au lieu d'attendre Philopémen et les Achéens, vous auriez dû vous-mêmes, Lacédémoniens, détruire de vos propres mains et anéantir tous ces monuments de la tyrannie. C'étaient comme les honteuses cicatrices de votre esclavage. Après avoir, pendant près de huit cents ans, vécu libres et sans murailles, vous, à de certains instants les chefs de la Grèce, vous avez vécu esclaves pendant cent ans, prisonniers dans ces murailles qui étaient pour vous comme des entraves. Quant aux antiques lois anéanties, elles l'ont été par les tyrans des Lacédémoniens; nous ne leur avons

ΑΝΩΝΥΜΟΥ ΧΕΝΤΡΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

donc point enlevé des lois qu'ils n'avaient plus, nous leur avons donné les nôtres. Nous n'avons point non plus traité défavorablement Sparte, en l'admettant dans nos assemblées et en la réunissant à nous pour que le Péloponèse ne fût plus qu'un seul corps, une vaste confédération. Ah! si nous leur avions imposé d'autres lois que celles sous lesquelles nous vivons nous-mêmes, ah! alors, ils seraient en droit de se plaindre, de crier à l'injustice, de s'indigner. Je le sais trop, App. Claudius, mon langage, jusqu'à présent, n'est pas celui d'un peuple libre, ni d'un allié s'adressant à son allié : c'est celui d'un esclave se justifiant devant son maître. Car si la proclamation du héraut qui déclara les Achéens libres entre tous les autres peuples n'était pas un mensonge, si le traité conclu doit être respecté, si l'alliance et l'amitié qui nous lient nous donnent des droits égaux, pourquoi, lorsque je ne vous demande pas compte, Romains, de ce que vous avez fait de Capoue après l'avoir prise, demandez-vous compte aux Achéens de ce qu'ils ont fait des Lacédémoniens vaincus? Quelques-uns d'entre eux ont été tués : admettons que ce soit par nous. Eh bien! n'avez-vous pas frappé de la hache les sénateurs de Capoue? Nous avons renversé les murs de Sparte : mais vous, n'avez-vous pas enlevé aux Capouans murs, ville, territoire? Le traité, répondez-vous, n'est qu'une vaine formalité; en fait, les Achéens n'ont qu'une liberté de tolérance, et la toute-puissance est aux Romains. Je le sens, Appius, et, s'il le faut, je n'en murmurerai point : mais, je vous en prie, si grande que soit la distance entre les Romains et les Achéens, du moins, ne mettez pas vos ennemis et les nôtres au même rang que nous, vos alliés! Que dis-je? ne les faites point passer avant nous! car les mettre au même rang, nous l'avons fait nous-mêmes, quand nous leur avons donné nos lois, quand nous les avons admis dans la ligue achéenne. Mais ce qui suffit aux vainqueurs ne suffit pas aux vaincus; les ennemis demandent plus que n'ont les alliés. Des engagements sacrés, inviolables, que nous avons juré de respecter, que nous avons gravés sur le marbre pour en perpétuer

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

le souvenir, ils veulent les anéantir en nous rendant parjures. Certes, Romains, nous vous respectons, et même, si tel est votre désir, nous vous craignons; mais nous respectons et nous craignons encore plus les dieux immortels. » Ce discours avait trouvé de l'assentiment dans la plus grande partie de l'assemblée, car il avait semblé que Lycortas parlait avec une noblesse digne de sa haute magistrature; il était donc clair que les Romains, s'ils faiblissaient, allaient compromettre leur dignité. Aussi Appius répondit-il : « qu'il conseillait fort aux Achéens de gagner les bonnes grâces de Rome en se rendant volontairement à ses désirs tandis qu'ils le pouvaient, de peur d'y être bientôt contraints par la force. » Ces mots excitèrent un murmure général; mais on n'osa pas refuser d'obéir. On se borna à prier les Romains d'ordonner eux-mêmes les changements qu'ils désiraient voir opérés en faveur des Lacédémoniens, mais sans faire violence aux scrupules religieux des Achéens en annulant des actes dont ils avaient juré le maintien. Il n'y eut d'annulé que la condamnation récente d'Arée et d'Alcibiade.

XXXVIII. A Rome, au commencement de l'année, quand il s'était agi de désigner les provinces aux consuls et aux préteurs, on avait attribué la Ligurie aux deux consuls, parce qu'il n'y avait de guerre nulle part ailleurs. Le sort avait réparti comme il suit les provinces entre les préteurs : à C. Décimius Flavus la juridiction de la ville, à P. Cornélius Céthégus celle des étrangers, à C. Sempronius Blésus la Sicile, à Q. Nevius Mathon la Sardaigne avec mission d'instruire contre les empoisonneurs, à Térentius Varron l'Espagne Citérieure, à P. Sempronius Longus l'Espagne Ultérieure. Vers le même temps, arrivèrent de ces deux dernières provinces les lieutenants L. Juventius Thalna et T. Quintilius Varus. Ils annoncèrent au sénat que la guerre était éteinte en Espagne, et demandèrent qu'en reconnaissance de pareils succès, on rendît hommage aux dieux immortels et qu'on permît aux préteurs de ramener leurs troupes à Rome. Le sénat décréta deux jours d'actions de grâces; quant au rappel des légions, il ajourna la question

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

à l'époque où l'on réglerait la répartition des armées consulaires et prétoriennes. Quelques jours après, on assigna aux consuls, pour la Ligurie, les deux légions d'Ap. Claudius et de M. Sempronius. La destination des armées d'Espagne souleva de sérieux débats entre les nouveaux préteurs et les amis des préteurs absents, Calpurnius et Quinctius. Dans chaque parti se trouvaient des tribuns du peuple et un consul. Les uns déclaraient qu'ils s'opposeraient au sénatus-consulte si l'on décrétait le rappel des armées; les autres menaçaient, si cette opposition se produisait, de ne laisser décider aucune autre affaire. Le parti des absents fut vaincu et le sénatus-consulte passa. « Les préteurs devaient lever quatre mille fantassins et quatre cents cavaliers romains, cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers parmi les alliés du nom latin, pour les emmener en Espagne; après les avoir incorporés dans les quatre légions de la province, ils licencieraient dans chaque légion tout ce qui excéderait le nombre de cinq mille fantassins et trois cents cavaliers, en commençant par ceux qui auraient fini leur temps de service, puis en prenant ceux qui se seraient le plus signalés par leur courage sous Calpurnius et Quinctius. »

XXXIX. Ce débat à peine terminé, il s'en éleva un autre à l'occasion de la mort du préteur C. Décimius. Cn. Sicinius et L. Papius, édiles l'année précédente, C. Valérius, flamine dial, et Q. Fulvius Flaccus se mirent sur les rangs. Fulvius Flaccus, édile curule désigné, ne portait pas la robe de candidat; mais de tous c'était le plus ardent à briguer : son rival le plus redoutable était le flamine. Au début, les chances paraissaient égales; mais, quand Fulvius parut l'emporter, une partie des tribuns du peuple déclara qu'il ne fallait point tenir compte de sa candidature, un même citoyen ne pouvant ni briguer ni exercer à la fois deux magistratures, et surtout deux magistratures curules. Les autres voulaient qu'on fît exception pour lui afin que le peuple pût choisir pour préteur qui bon lui semblerait. Le consul L. Porcius, décidé d'abord à ne point admettre son nom, voulut pourtant s'appuyer de l'autorité des sénateurs. Il les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόρειας

convoqua donc et leur exposa « qu'un édile curule, au mépris de toutes les lois, au risque de donner un exemple funeste pour la liberté, briguait la préture; pour lui, il était bien résolu, sauf avis contraire du sénat, à tenir les comices conformément à la loi. » Le sénat fut d'avis qu'il invitât Q. Fulvius à ne pas troubler par une candidature illégale les comices qui devaient désigner un successeur à C. Décimius. Le consul se conforma au sénatus-consulte, et Flaccus répondit « qu'il ne ferait rien qui fût indigne de lui. » Cette réponse équivoque, interprétée par les sénateurs dans le sens de leurs désirs, leur fit espérer qu'il se rendait : mais, aux comices, Flaccus brigua plus ardemment que jamais, accusant même les consuls et le sénat de vouloir lui ravir les bienfaits du peuple romain, de lui prêter l'intention odieuse de cumuler, comme s'il n'était pas évident que, du moment où il serait désigné préteur, il renoncerait à l'édilité. Le consul, voyant l'obstination croissante du candidat et sentant que le peuple inclinait de plus en plus en sa faveur, résolut de dissoudre les comices et convoqua les sénateurs. L'avis général fut que « puisque l'autorité du sénat ne pouvait rien sur Flaccus, la question fût portée devant le peuple. L'assemblée du peuple fut en effet convoquée et le consul interpella Flaccus. Celui-ci, sans s'émouvoir, rendit grâces au peuple romain « du vif désir qu'il avait témoigné de le faire préteur, toutes les fois qu'il avait pu exprimer sa volonté; il était bien résolu à ne pas trahir ses vœux et ses sympathies. » Cette réponse, preuve de son opiniâtreté, enflamma tellement les esprits en sa faveur qu'il eût certainement été nommé préteur, si le consul eût voulu admettre son nom. A cette occasion, de vifs débats s'élevèrent entre les tribuns et le consul; à la fin, celui-ci convoqua le sénat, qui rendit ce décret : « Puisque l'obstination de Q. Flaccus et les aveugles passions de la multitude ne permettent pas de procéder légalement au remplacement du préteur, on se contentera des préteurs actuels; P. Cornélius réunira les deux juridictions et fera célébrer les jeux d'Apollon. »

Σχολικὴ Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Θεσσ.

XL. Ces comices, annulés par la sagesse et la fermeté du sénat, furent suivis d'autres comices bien autrement orageux encore, car il s'agissait d'une magistrature plus élevée, et les compétiteurs étaient plus nombreux et plus influents. La censure était vivement disputée par les patriciens L. Valérius Flaccus, P. et L. Scipion, Cn. Manlius Vulson, L. Furius Purpuréon, et les plébéiens M. Porcius Caton, M. Fulvius Nobilior, Ti. et M. Sempronius, l'un surnommé Longus, l'autre Tuditanus. A la vérité, M. Porcius Caton laissait loin derrière lui tous ces candidats, patriciens ou plébéiens, quelle que fût l'illustration de leurs familles. Ce grand homme avait une telle activité d'esprit et une telle force d'âme qu'en quelque condition que le sort l'eût fait naître, il ne pouvait manquer d'être l'artisan de sa fortune. Qualités de l'homme privé, qualités de l'homme public; science des affaires civiles, science de l'économie rurale, il avait tout. Les uns parvinrent au faîte des honneurs par la science du droit, les autres par l'éloquence, ceux-là par la gloire militaire : le génie flexible de Caton se prêtait à tout; si bien qu'on l'eût dit né exclusivement pour ce qu'il faisait. A la guerre, soldat plein de bravoure, il se signala dans beaucoup de combats célèbres; parvenu au commandement, il se montra général consommé. Pendant la paix, c'était un profond jurisconsulte, un puissant orateur; et non pas de ceux dont l'éloquence brille pendant leur vie sans qu'il en reste ensuite aucun monument : la sienne vit et respire encore, consacrée par des écrits de tout genre. Il nous reste de lui nombre de plaidoyers pour lui et pour d'autres, et nombre d'accusations. Il fatigua ses adversaires, non-seulement en attaquant, mais même en se défendant. En butte à bien des rivalités, il ne ménagea pas ses rivaux, et il serait difficile de dire si c'est la noblesse qui l'a plus inquiété ou lui qui a plus tourmenté la noblesse. On ne peut nier qu'il ne fût âpre de caractère, acerbe de langage et quelquefois d'une liberté voisine de la violence : mais aussi, les passions n'eurent pas de prise sur son âme, et sa probité austère dédaigna faveur et richesses. Économe, infati-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

gable, aimant le péril, on eût dit que son âme et son corps étaient de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser. A quatre-vingt-six ans, cité en justice, il plaida sa cause lui-même et écrivit son plaidoyer; à quatre-vingt-dix ans, il cita devant le peuple Serv. Galba.

XLI. La noblesse attaqua alors sa candidature comme elle avait attaqué toute sa vie. Tous ses compétiteurs, sauf L. Flaccus, son ancien collègue au consulat, s'étaient ligués pour le faire échouer. A l'intérêt de leur propre ambition, à l'indignation de voir arriver à la censure un homme nouveau, se joignait la crainte d'une censure impitoyable et dangereuse pour bien des réputations; car l'arme devenait terrible aux mains d'un homme si souvent attaqué et lui-même d'humeur agressive. En effet, c'était la menace à la bouche que Caton briguait les suffrages, accusant ses adversaires « de redouter une censure libre et forte. » En même temps, il appuyait la canditature de L. Valérius : « c'était le seul collègue avec lequel il pût arrêter la contagion des nouveaux vices, et faire revivre les mœurs antiques. » Enflammée par ces paroles, la multitude, en dépit de la noblesse, éleva M. Porcius Caton à la censure, et lui donna même pour collègue L. Valérius Flaccus. Aussitôt les censeurs élus, les consuls et les préteurs partirent pour leurs provinces, excepté Q. Névius, qui fut retenu quatre mois entiers par son enquête contre les empoisonneurs avant de pouvoir partir pour la Sardaigne. Ce fut hors de Rome, dans les villes municipales et celles qui pouvaient tenir assemblée, qu'eurent lieu la plupart de ces enquêtes; on l'avait jugé plus convenable ainsi. A en croire Valérius d'Antium, près de deux mille personnes furent condamnées. De son côté, le préteur L. Postumius, à qui le sort avait assigné Tarente, dispersa plusieurs coalitions de pâtres, et poursuivit énergiquement les débris de la conspiration des Bacchanales. Plusieurs des accusés qui, ou bien n'avaient pas comparu malgré la citation, ou bien s'étaient enfuis après avoir donné caution, se tenaient cachés dans cette contrée de l'Italie. Il condamna les uns et envoya les



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

autres au sénat romain. P. Cornélius les fit tous jeter en prison.

XLII. L'Espagne Ultérieure resta paisible, car la dernière campagne avait abattu les Lusitaniens. Dans la Citérieure, chez les Suessétans, A. Térentius assiégea et prit la ville de Corbion, dont il vendit les prisonniers. Tout le reste de l'hiver, la tranquillité régna dans la province. Les anciens préteurs, C. Calpurnius Pison et L. Quinctius, revinrent à Rome. Le sénat, à l'unanimité, leur décerna le triomphe. C. Calpurnius triompha le premier des Lusitaniens et des Celtibériens. On porta devant son char quatre-vingt trois couronnes d'or et douze mille livres pesant d'argent. Peu de jours après, L. Quinctius Crispinus triompha également des Lusitaniens et des Celtibériens; il fit porter la même quantité d'or et d'argent. Les censeurs, M. Porcius et L. Valérius firent la revue du sénat, opération qui était attendue avec bien de l'inquiétude. Ils exclurent sept membres, dont l'un consulaire, Quinctius Flamininus, également illustre par sa naissance, et par les charges qu'il avait exercées. Un usage ancien voulait, à ce qu'il paraît, que les censeurs motivassent par écrit ces exclusions. Il nous reste de Caton plus d'un discours violent contre ceux qu'il dégrada de la dignité de sénateur ou qu'il priva de leur cheval ; le plus violent de tous est celui qu'il prononça contre Quinctius. S'il eût parlé ainsi comme accusateur avant la radiation, et non comme censeur motivant cette radiation, T. Quinctius lui-même, eût-il alors été censeur, n'aurait pu maintenir son frère dans le sénat. Entre autres faits graves, il lui reprochait celui-ci. Il avait séduit par de magnifiques promesses et emmené de Rome dans son département de la Gaule un jeune débauché alors célèbre, nommé Philippe le Carthaginois. Ce jeune homme lui reprochait souvent dans l'intimité de l'avoir emmené de Rome à la veille d'un combat de gladiateurs. C'était par badinage, et pour faire valoir à son amant sa complaisance. Un jour qu'ils étaient à table, la tête déjà échauffée par le vin, on annonça au consul qu'un noble Boïen arrivait,

comme transfuge, avec ses enfants, et qu'il demandait à voir le consul pour recevoir de sa bouche promesse de protection. Introduit dans la tente, il s'adressait, à l'aide d'un interprète, au consul, quand celui-ci, l'interrompant, dit au complice de ses débauches : « Veux-tu, à défaut du combat de gladiateurs que tu as manqué, voir mourir ce Gaulois? » A peine le jeune homme, qui ne prenait pas la chose au sérieux, avait-il fait un signe d'assentiment, que le consul, tirant du fourreau l'épée pendue à son chevet, en frappa le Gaulois à la tête pendant qu'il parlait. Puis, comme le malheureux fuyait en implorant la protection du peuple romain et de tous ceux qui étaient présents, il lui perça le flanc.

XLIII. Valérius, qui n'avait pas lu le discours de Caton, ajoute foi à une tradition peu authentique. Le discours présente une autre version; mais où l'on retrouve le même raffinement de débauche et de cruauté. Quinctius, étant à Plaisance, avait invité à sa table une courtisane fameuse, qu'il aimait éperdument. Pendant le repas, il se vantait à cette femme de l'excessive rigueur qu'il avait déployée contre les criminels, dont il tenait un très-grand nombre dans les fers, et qu'il destinait à la hache du bourreau. La courtisane, couchée au-dessous de lui, dit qu'elle n'avait jamais vu tomber de têtes et qu'elle était fort curieuse de ce spectacle. Aussitôt, pour lui complaire, son amant fit amener un de ces malheureux et le frappa de la hache. Quel que soit le vrai récit, celui de Valérius ou celui du censeur, il y a toujours eu crime, et crime atroce. Au milieu d'un festin, après les libations faites aux dieux et les prières solennelles, un consul, pour plaire à une courtisane éhontée couchée sur son sein, immola une victime humaine et la table fut souillée de sang! A la fin de son discours, Caton propose à Quinctius, s'il nie ce fait comme les autres dont on l'accuse, de fournir caution et de se justifier. « S'il se reconnaît coupable, qui le plaindra d'avoir été flétri, quand lui-même, égaré par l'ivresse et la débauche, s'était fait un jeu de répandre le sang humain au milieu d'un repas? »

XLIV. Dans la revue des chevaliers, les censeurs privè-

rent L. Scipion l'Asiatique de son cheval. Pour le cens, ils déployèrent même sévérité et même rigueur à l'égard de tous les autres ordres. Ils prescrivirent aux citoyens de comprendre, dans la déclaration qu'ils faisaient sous serment de leur fortune, les bijoux, la garde-robe de leurs femmes et les voitures, quand tous ces objets ensemble vaudraient plus de vingt mille as. Les esclaves au-dessous de vingt ans, achetés, depuis le dernier cens, dix mille as ou plus, furent estimés dix fois plus qu'ils n'avaient coûté. Tous ces objets furent frappés d'un droit de trois as par mille. Ils retirèrent aux particuliers toutes les eaux publiques qu'ils avaient détournées pour leurs maisons ou pour leurs terres; et ceux qui avaient des maisons en saillie sur la voie publique commencées ou achevées durent les démolir dans l'espace de trente jours. Ils employèrent ensuite à des travaux publics l'argent levé pour cet usage : les abreuvoirs furent pavés, les égouts qui en avaient besoin furent nettoyés, et on en construisit de nouveaux sur l'Aventin et dans les parties de la ville où il n'y en avait point encore. Ils travaillèrent aussi séparément. Flaccus fit élever une chaussée qui servit de route pour aller aux Eaux de Neptune[1], et ouvrit une route à travers le mont de Formies. Caton acheta pour l'Etat, dans les Lautumies, deux cours extérieures, celle de Ménius et celle de Titius avec quatre boutiques, et, sur l'emplacement, il éleva la basilique[2] appelée Porcia. Ils affermèrent les impôts au plus offrant et adjugèrent les travaux publics au rabais. Mais le sénat, cédant aux prières et aux larmes des publicains, annula ces adjudications, qui durent être recommencées. Alors les censeurs écartèrent de l'adjudication ceux qui, dans les marchés antérieurs, avaient manqué à leurs engagements, et conclurent les nouveaux marchés avec une certaine baisse de prix. Cette censure fut bien célèbre, mais suscita bien des haines qui troublèrent la vie de Caton, car c'est à lui qu'on attribuait toutes ces rigueurs. La même année, deux colonies furent fondées; l'une à Po-

1. Ville de Campanie, près de la mer.
2. Tribunal couvert.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tentia dans le Picénum, l'autre à Pisaure sur le territoire des Gaulois. Les colons reçurent chacun six arpents. Q. Fabius Labéon, M. Fulvius Flaccus et Q. Fulvius Nobilior, nommés triumvirs, furent chargés et de les conduire et de leur partager les terres. Les consuls de l'année ne firent rien de mémorable, ni au dedans, ni au dehors.

XLV. On créa consuls pour l'année suivante M. Claudius Marcellus et Q. Fabius Labéon. Aux ides de mars, jour de leur entrée en charge, les nouveaux consuls mirent en délibération la répartition des provinces entre les consuls et les préteurs. Les préteurs nommés étaient C. Valérius, flamine dial, déjà candidat l'année précédente, Sp. Postumius Albinus, P. Cornélius Sisenna, L. Pupius, L. Julius et Cn. Sicinius. On assigna pour province aux consuls la Ligurie avec les armées qu'y avaient commandées P. Claudius et L. Porcius. Les Espagnes ne furent pas tirées au sort; on y laissa les préteurs de l'année précédente avec leurs armées. On ordonna aux préteurs de se partager les provinces par la voie du sort, mais en réservant au flamine dial l'une des juridictions de Rome : le sort lui assigna celle des étrangers. Corn. Sisenna eut celle des citoyens; Sp. Postumius la Sicile, L. Pupius l'Apulie, L. Julius la Gaule, Cn. Sicinius la Sardaigne. L. Julius eut ordre de hâter son départ. Les Gaulois Transalpins, comme on l'a vu plus haut, avaient pénétré en Italie par des défilés jusqu'alors inconnus, et fondaient une ville sur le territoire où se trouve aujourd'hui Aquilée. Le préteur avait mission de s'opposer autant qu'il le pourrait à ce que la ville s'élevât, sans toutefois se servir des armes; il aurait à en informer les consuls, dont l'un marcherait avec les légions contre les Gaulois. A la fin de l'année précédente, les comices avaient été assemblés pour nommer un successeur à Cn. Cornélius Lentulus, qui était mort. Sp. Postumius avait été élu.

XLVI. Au commencement de cette année, mourut le grand pontife P. Licinius Crassus. M. Sempronius Tuditanus fut désigné par ses collègues pour remplir les fonctions jusqu'au jour où l'on nomma un autre grand pontife, C. Ser-

vilius Géminus. A l'occasion des funérailles de P. Licinius, on fit au peuple une distribution de viandes, et l'on donna un combat de cent vingt gladiateurs avec des jeux funèbres qui durèrent trois jours et furent suivis d'un repas public. On avait dressé des tables dans toute l'étendue du forum; mais un orage violent, éclatant tout à coup, força les citoyens à se mettre à l'abri sous des tentes. Ces tentes furent enlevées dès que le temps se rasséréna; et ainsi, dit la foule, s'accomplit une prédiction, selon laquelle on devait un jour camper sur la place publique. Cette frayeur superstitieuse était à peine calmée qu'une autre y succéda. Il plut du sang deux jours de suite sur la place de Vulcain. Les décemvirs ordonnèrent des prières publiques pour conjurer ce prodige. Avant de partir pour leurs provinces, les consuls présentèrent au sénat les députations des pays d'outre-mer. Jamais Rome n'avait vu dans ses murs pareil concours d'étrangers. Depuis que le bruit s'était répandu parmi les nations voisines de la Macédoine que les Romains prêtaient l'oreille aux plaintes et aux accusations contre Philippe, et que certaines réclamations avaient porté fruit, villes, nations, particuliers même, car c'était pour tous un voisin incommode, accouraient à Rome dans l'espoir d'obtenir réparation, ou pour se consoler du moins de leurs misères en les retraçant. Eumène envoya aussi une ambassade, conduite par son frère Athénée, pour se plaindre de ce que Philippe n'avait pas encore retiré ses garnisons de la Thrace, et de ce qu'il avait fait passer en Bithynie des secours à Prusias, alors en guerre avec Eumène.

XLVII. Démétrius était presque encore un enfant : forcé de répondre à tant d'accusations, il ne lui était facile, ni de se les rappeler toutes, ni de trouver des arguments. Outre que les griefs étaient nombreux, ils touchaient à mille questions : empiétements de frontières, hommes enlevés, bestiaux volés, sentences injustes ou refus de justice, décisions reposant sur l'abus de la force ou inspirées par la faveur. Sur aucun de ces points Démétrius ne pouvait donner assez d'éclaircissements. Le sénat, comprenant qu'il lui serait

difficile d'avoir la lumière, et touché d'ailleurs de l'embarras et de l'inexpérience du jeune prince, lui demanda s'il avait reçu de son père quelque mémoire à ce sujet. Sur sa réponse affirmative, on jugea qu'on n'avait rien de mieux à faire que de prendre connaissance des justifications de Philippe lui-même. On demanda donc à Démétrius communication de ce mémoire, dont il fut autorisé à faire lui-même la lecture. La réponse du roi à chaque chef d'accusation était formulée très-brièvement : il prétendait, tantôt n'avoir fait que suivre les instructions des commissaires, tantôt n'avoir rien négligé pour se conformer à ces instructions; mais il en avait été empêché par ceux-là même qui l'accusaient. Il mêlait à cette apologie des plaintes sur les décisions des commissaires, sur la partialité de Cécilius et sur les outrages immérités que tous lui avaient prodigués. L'irritation dont témoignait à chaque page ce mémoire n'échappa point au sénat. Cependant, comme le jeune prince faisait des excuses et promettait toutes les satisfactions qu'exigerait le sénat, on crut devoir lui répondre que « quelle qu'eût été la conduite de Philippe, il n'avait rien fait de plus sage ni de plus agréable au sénat que de choisir son fils Démétrius pour interprète auprès des Romains : le sénat consentirait à dissimuler, à oublier bien des griefs passés et à en tolérer l'effet, et il était disposé à s'en rapporter à la parole de Démétrius; car le cœur du prince était toujours l'otage du peuple romain, bien que sa personne eût été rendue à son père. Démétrius, on le savait, avait pour Rome tout l'attachement compatible avec la piété filiale. Aussi, par égard pour lui, on enverrait en Macédoine des commissaires réparer ce qui avait pu être fait d'irrégulier, sans tirer aucune satisfaction du passé. En agissant ainsi, le sénat voulait pourtant que Philippe comprît qu'il était redevable à son fils Démétrius de ce que le peuple romain consentait à tout oublier. »

XLVIII. Ces témoignages donnés à Démétrius pour augmenter son crédit auprès de Philippe irritèrent aussitôt l'envie contre lui, et même ne tardèrent pas à causer sa

perte. On introduisit ensuite les Lacédémoniens : leurs griefs ; très-nombreux, portaient sur beaucoup de points de détail; mais la question principale était de savoir si les habitants proscrits par les Achéens seraient rétablis dans leur patrie; si ceux qu'ils avaient tués avaient mérité ou non leur sort; enfin, si les Lacédémoniens feraient encore partie de la ligue achéenne, ou si, comme auparavant, ils formeraient dans le Péloponèse une république ayant son autonomie. On rappela les exilés; on annula les condamnations; Sparte fut maintenue dans la ligue achéenne, et il fut décidé que ce décret serait écrit et consigné dans les registres des Lacédémoniens et des Achéens. Q. Marcius fut envoyé en Macédoine, avec mission d'examiner la situation des alliés dans le Péloponèse; car, là aussi, les anciennes discordes avaient laissé comme un levain de troubles, et Messène s'était détachée de la ligue achéenne. Exposer les causes et les incidents de cette guerre, ce serait m'écarter de mon plan, qui est de ne toucher à l'histoire des autres peuples qu'autant qu'elle se rattache à celle de Rome.

XLIX. Toutefois, il y a dans cette guerre un fait digne d'être raconté. Les Achéens avaient l'avantage, lorsque leur préteur Philopémen, voulant gagner de vitesse les ennemis qui marchaient sur Coronée, fut enveloppé dans une gorge étroite avec un petit nombre de cavaliers. On assure qu'il aurait pu s'échapper avec l'aide des Thraces et des Crétois; mais il se fit scrupule d'abandonner ses cavaliers, élite de la nation, et qu'il avait lui-même choisis naguère. Pour assurer leur retraite, il se mit à l'arrière-garde et soutint l'effort des ennemis : mais, son cheval s'étant abattu, la violence de la chute et le poids de l'animal, qui se renversa sur lui, faillirent le tuer. Il avait alors soixante-dix ans et relevait à peine d'une longue maladie qui l'avait fort affaibli. Le voyant à terre, les ennemis fondent sur lui de tous côtés; mais à peine l'ont-ils reconnu, que, saisis de respect, se rappelant ses anciens services, ils s'empressent de le relever, de le secourir, comme ils eussent fait pour leur propre général, et le portent sur le grand chemin. Dans l'ivresse

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

d'un succès si imprévu, à peine en croyaient-ils leurs yeux. On envoya des courriers à Messène pour annoncer la fin de la guerre et l'arrivée de Philopémen, fait prisonnier. Cette nouvelle parut d'abord si incroyable que le premier messager fut accusé, non de mensonge, mais de folie; enfin il fallut se rendre à l'évidence de tous les témoignages qui se succédaient. Alors, tous les habitants, hommes libres, esclaves, enfants et femmes, avant même d'être certains que Philopémen approchait de la ville, se répandirent hors des murs pour jouir du spectacle. Il semblait qu'on ne voulût croire à ce grand événement qu'après avoir vu de ses propres yeux. La porte était obstruée par une foule si compacte, que ceux qui amenaient Philopémen, eurent peine à se frayer un passage pour entrer dans la ville. Les rues étaient également encombrées. Comme le plus grand nombre pourtant ne pouvait voir, en un instant la foule envahit le théâtre, voisin de la route que parcourait le prisonnier et demanda à grands cris que Philopémen lui fût amené. Les magistrats craignirent que la vue d'un si grand homme, la comparaison de sa fortune présente avec sa grandeur passée, le souvenir de ses importants services, n'éveillassent dans les cœurs un sentiment de pitié; ils ne le montrèrent donc que de loin aux regards, et pour l'y soustraire en toute hâte. Le préteur Dinocrate allégua que les magistrats voulaient l'interroger sur des points d'où dépendait le succès de la guerre. On l'entraîna donc au sénat, et les sénateurs, immédiatement convoqués, entrèrent en délibération.

L. Déjà le soir approchait, et l'on n'avait rien conclu; on ne savait même pas où l'on pourrait garder sûrement le prisonnier la nuit suivante. Le prestige d'une telle fortune et d'une telle vertu frappait les esprits de stupeur; personne n'osait offrir sa maison pour le recevoir, ni le confier à la surveillance de qui que ce fût. Enfin, quelques sénateurs songèrent à un souterrain voûté en pierres de taille, où était déposé le trésor public. C'est là qu'on descendit Philopémen chargé de fers; et, à l'aide d'un levier, on ferma l'entrée par un immense rocher. Persuadés que ce cachot se-

Antonio Kerckhoff Bibliothek Bocking

rait le meilleur de tous les gardiens, ils attendirent avec confiance le jour suivant. Le lendemain, le peuple qui n'avait aucun parti pris, et se souvenait des services rendus par Philopémen à Messène, était d'avis qu'on respectât ses jours, et que l'on cherchât par lui à remédier aux maux présents. Mais les auteurs de la défection, alors maîtres du pouvoir, se concertèrent secrètement et prononcèrent à l'unanimité la peine de mort. La seule question était de savoir si l'on hâterait ou si l'on ajournerait l'exécution. Ceux qui étaient impatients d'en finir l'emportèrent, et on envoya à Philopémen l'exécuteur avec du poison. Philopémen prit la coupe, et, dit-on, se contenta de demander si Lycortas (c'était l'autre général des Achéens) vivait encore et si les cavaliers avaient pu s'échapper. On lui répondit qu'ils s'étaient échappés; « alors tout va bien, » reprit-il; et, vidant la coupe avec intrépidité, il expira presque aussitôt. Les auteurs de sa mort ne s'applaudirent pas longtemps de leur cruauté. Messène fut vaincue, les Achéens exigèrent qu'on leur livrât les coupables, et qu'on leur rendît les restes de Philopémen. La ligue achéenne entière célébra ses funérailles, et, outre tous les honneurs humains, on lui décerna ceux qui sont dus aux dieux seuls. Les historiens grecs et latins ont célébré à l'envi ce grand homme; quelques-uns même font remarquer que cette année est une date mémorable, car elle vit la mort de trois grands capitaines, Philopémen, Annibal et Scipion. Et ainsi ils le placent au même rang que les deux plus grands généraux des plus puissantes nations de l'univers.

LI. T. Quinctius Flamininus fut envoyé en ambassade près du roi Prusias, devenu suspect aux Romains pour avoir accueilli Annibal après la défaite d'Antiochus, et entrepris la guerre contre Eumène. Peut-être Flamininus reprocha-t-il à Prusias, entre autres griefs, d'avoir donné asile à l'ennemi le plus acharné de Rome, à un homme qui avait soulevé contre Rome sa patrie d'abord; puis, sa patrie épuisée, le roi Antiochus : peut-être encore, de lui-même, et pour se rendre agréable aux Romains, Prusias conçut-il la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

pensée de tuer son hôte ou de le livrer à l'ambassadeur : toujours est-il qu'aussitôt après le premier entretien avec Flamininus, Prusias envoya des soldats investir la demeure d'Annibal. Celui-ci avait depuis longtemps pressenti ce dénoûment; il connaissait trop la haine implacable de Rome, et ne se fiait pas à la parole des rois. Il avait d'ailleurs éprouvé l'inconstance de Prusias, et il avait vu dans l'arrivée de Flamininus le signal de sa mort. Se sentant entouré de périls, il avait voulu un chemin toujours ouvert à la fuite, et avait pratiqué dans sa demeure sept issues, dont quelques-unes secrètes afin qu'on n'y pût mettre des gardes. Mais l'ombrageuse tyrannie des rois parvient toujours à savoir ce qu'elle a intérêt à connaître. Tous les abords de la maison furent si étroitement cernés que toute évasion devenait impossible. Annibal, apprenant que les satellites du roi étaient parvenus dans le vestibule, essaya de fuir par une porte dérobée qu'il croyait ignorée de tous; mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était gardée par des sentinelles, et de même toutes les autres issues. Alors, il demanda du poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve pour une semblable circonstance. « Délivrons, dit-il, les Romains de cette inquiétude, puisqu'il leur semble long d'attendre la mort d'un vieillard! Triste et peu mémorable victoire pour Flamininus, que celle qu'il remporte sur un ennemi désarmé et trahi! Ce jour suffira à prouver combien les mœurs des Romains ont dégénéré. Leurs pères, menacés par Pyrrhus, qui avait les armes à la main et couvrait l'Italie de ses armées, l'avertirent de se tenir en garde contre le poison [1]; eux, ils ont envoyé un consulaire en ambassade pour engager Prusias à se défaire de son hôte par un crime. » Ensuite, ayant prononcé des imprécations contre Prusias et son royaume, et invoqué les dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison. Ainsi finit Annibal.

LII. Selon Polybe et Rutilius, Scipion serait mort cette même année; mais je ne partage point leur opinion, ni celle

1. Voir dans Aulu-Gelle la lettre écrite à Pyrrhus, III, 18.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

de Valérius d'Antium. Ce qui contredit Polybe et Rutilius, c'est que, pendant la censure de M. Porcius et de L. Valérius, le censeur Valérius lui-même fut nommé prince du sénat, dignité dont l'Africain avait été revêtu pendant les trois lustres précédents : or, de son vivant, on n'eût pas nommé à sa place un autre prince du sénat, à moins qu'il n'eût été rayé de la liste des sénateurs, flétrissure dont il n'est fait mention chez aucun historien. Quant à l'opinion de Valérius d'Antium, elle se trouve réfutée par le titre d'un discours prononcé par P. Scipion l'Africain contre le tribun M. Névius. Sur le rôle des magistrats, ce Névius est inscrit comme tribun du peuple pendant le consulat de P. Claudius et L. Porcius; mais il était entré en charge dès le consulat d'Appius Claudius et de M. Sempronius, le quatrième jour avant les ides de décembre, c'est-à-dire trois mois avant les ides de mars, jour où P. Claudius et L. Porcius prirent possession du consulat. Ainsi l'Africain vivait encore pendant le tribunat de Névius, et il a pu être cité par lui, mais il mourut avant la censure de L. Valérius et de M. Porcius. Après tout, s'il est intéressant de comparer la fin de ces trois héros si célèbres chacun dans leur nation, c'est moins parce qu'ils moururent en même temps, que parce que, pour aucun d'eux, cette fin ne répondit à l'éclat de sa vie. D'abord tous trois sont morts et ont été ensevelis sur la terre étrangère. Annibal et Philopémen ont péri par le poison ; Annibal en exil et trahi par son hôte, Philopémen prisonnier et chargé de chaînes dans un cachot. Sans doute, Scipion ne fut ni condamné ni proscrit ; mais, cité en justice et ne comparaissant point au jour fixé, il s'imposa lui-même un exil volontaire, qui, après sa mort, dure encore pour sa cendre.

LIII. Revenons aux événements du Péloponèse d'où nous a écartés cette digression. Le retour de Démétrius et des ambassadeurs en Macédoine avait produit des impressions diverses. La multitude, qu'effrayait l'idée d'une guerre avec Rome, regardait favorablement Démétrius, à qui elle était redevable de la paix, et ses sympathies bien marquées lui

destinaient le trône après la mort de son père. « S'il était plus jeune que Persée, sa naissance, du moins, était légitime, tandis que son frère était né d'une concubine. Fils d'une femme qui prodiguait ses faveurs, Persée n'avait aucun trait de ressemblance avec Philippe, dont Démétrius était le vivant portrait. Les Romains, d'ailleurs, le placeraient sur le trône de son père, car Persée était loin d'être en faveur à Rome. » Tels étaient les discours de la foule : aussi Persée devenait-il fort inquiet, craignant que son droit d'aînesse ne prévalût pas contre toutes les supériorités de son frère. Philippe lui-même comprenait qu'il ne serait pas libre de disposer de sa succession, et il trouvait que son second fils commençait à prendre trop d'importance. Souvent il était blessé de voir les Macédoniens s'empresser autour de lui, et s'indignait de voir une autre cour déjà formée de son vivant. De son côté, le jeune prince était évidemment revenu plein de lui-même, enflé des témoignages du sénat qui lui avait accordé ce qu'il avait refusé à son père. Citant à tout propos les Romains, il se rehaussait aux yeux des Macédoniens; mais il excitait la jalousie, non-seulement de son frère, mais de son père. Cette jalousie redoubla à l'arrivée des nouveaux ambassadeurs romains, quand Philippe fut forcé d'abandonner la Thrace, d'en retirer ses garnisons et de subir d'autres exigences, en vertu, soit de la décision des premiers commissaires, soit des nouveaux ordres du sénat. Il était surtout froissé de voir son fils plus empressé auprès des ambassadeurs qu'auprès de lui-même ; mais, tout en s'affligeant, tout en gémissant, il obéissait strictement aux Romains, pour ne pas fournir un prétexte à lui déclarer la guerre sur-le-champ. Croyant même politique d'écarter tout soupçon de ses projets, il conduisit son armée jusqu'au centre de la Thrace contre les Odryses, les Denthelètes et les Basses. Il s'empara de la ville de Philippopolis qu'il trouva déserte, car les habitants s'étaient réfugiés avec leurs familles dans les montagnes voisines; il força les barbares de la plaine, en ravageant leur territoire, à faire leur soumission. Laissant ensuite à Philippopolis une garnison que

les Odryses en chassèrent bientôt, il songea à fonder une ville dans la Deuriope. C'est une contrée de la Péonie, près du fleuve Érigone, qui traverse l'Illyrie et va se jeter dans l'Axius. Non loin de l'ancienne ville de Stobes, il en bâtit une nouvelle, qu'il nomma Perséis, en l'honneur de son fils aîné.

LIV. Tandis que ces faits se passaient en Macédoine, les consuls étaient partis pour leurs provinces. Marcellus dépêcha au proconsul L. Porcius un courrier, pour lui ordonner de faire marcher ses légions sur la nouvelle ville des Gaulois. A l'arrivée du consul, ceux-ci se soumirent. Ils étaient au nombre de douze mille, armés pour la plupart de ce qu'ils avaient pu trouver dans la campagne. Ce ne fut pas sans peine qu'on leur enleva ces armes et les autres objets sur lesquels ils avaient fait main basse dans la plaine, ou qu'ils avaient apportés avec eux. Ils envoyèrent à Rome une députation pour se plaindre de ces violences. Les Gaulois furent présentés au sénat par le préteur C. Valérius. Ils exposèrent « que l'excès de population en Gaule, le manque de terres et la disette les avaient forcés à chercher au delà des Alpes un établissement. Trouvant un lieu inculte et désert, ils s'y étaient arrêtés sans faire tort à personne, et avaient même commencé à construire une ville, preuve manifeste qu'ils n'en voulaient ni aux cités, ni aux terres du voisinage. Dernièrement, M. Claudius leur avait envoyé dire qu'il allait leur faire la guerre s'ils ne se rendaient pas. Préférant une paix, sinon glorieuse, du moins assurée, aux chances incertaines de la guerre, ils s'étaient livrés à la bonne foi du peuple romain avant de tomber en sa puissance; peu de temps après, ayant reçu l'ordre d'évacuer leur ville et leur territoire, ils s'étaient résignés à s'en aller sans bruit chercher un autre asile. On leur avait ensuite enlevé leurs armes et tout ce qu'ils emportaient ou enlevaient avec eux. Ils suppliaient donc le sénat et le peuple romain de ne pas sévir contre des gens soumis et inoffensifs avec plus de rigueur qu'ils ne feraient contre des ennemis. » Le sénat leur fit répondre : « qu'ils avaient eu tort de venir

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

en Italie, et d'entreprendre de bâtir une ville sur un terrain qui n'était pas à eux, sans l'autorisation du magistrat romain qui gouvernait cette province : le sénat, d'ailleurs, n'approuvait pas qu'on les eût dépouillés puisqu'ils s'étaient soumis. Il enverrait donc des commissaires au consul. S'ils retournaient dans leur patrie, on leur rendrait tout ce qui leur aurait appartenu. Aussitôt après, les commissaires franchiraient les Alpes et signifieraient aux Gaulois d'arrêter de semblables émigrations, car les Alpes étaient comme une barrière insurmontable entre la Gaule et l'Italie, et ceux qui la franchiraient ne seraient pas mieux traités que les premiers. » On envoya comme commissaires L. Furius Purpuréon, Q. Minucius, L. Manlius Acidinus. On rendit aux Gaulois tout ce qu'ils possédaient légitimement, et ils sortirent de l'Italie.

LV. Les peuples de la Transalpine firent aux commissaires romains une réponse tout amicale. Les anciens blâmèrent même la douceur excessive du peuple romain « car ces hommes, qui, sortis de leur patrie sans autorisation, avaient usurpé des terres appartenant au peuple romain et bâti une ville sur le territoire d'autrui, il les avait renvoyés impunis quand il aurait dû châtier sévèrement leur témérité. Il était à craindre, qu'en poussant l'indulgence jusqu'à leur rendre leurs effets, on n'eût encouragé des tentatives qui se multiplieraient dans l'avenir. » Après cet accueil, ils firent des présents aux commissaires et les escortèrent. Le consul M. Claudius, après que les Gaulois eurent été chassés de sa province, se disposa à porter la guerre en Istrie. Il avait écrit à ce sujet au sénat, qui l'avait autorisé à y faire passer ses légions. Il était question d'établir une colonie à Aquilée ; mais on se demandait s'il fallait la composer de Latins ou de citoyens romains. Les sénateurs finirent par préférer une colonie Latine. On nomma triumvirs P. Scipion Nasica, C. Flaminius et L. Manlius Acidinus. La même année, on établit à Modène et à Parme deux colonies de citoyens romains, chacune de deux mille hommes. On leur partagea le territoire qui avait appartenu aux Boïens,

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Σοφιστ

et, avant eux, aux Étrusques. Les colons de Parme reçurent chacun huit arpents, et ceux de Mutine cinq. Les triumvirs chargés de conduire ces colonies furent M. Émilius Lépidus, T. Ébutius Carus et L. Quinctius Crispinus. Il y eut encore une colonie de citoyens romains conduite à Saturnie, sur le territoire de Calétra, par les triumvirs Q. Fabius Labéon, C. Afranius Stellion et Ti. Sempronius Gracchus. Chaque colon reçut dix arpents.

LVI. La même année, le proconsul A. Térentius obtint quelques succès sur les Celtibériens, près du fleuve de l'Ébre, dans le pays des Ausétans, et leur prit quelques places qu'ils y avaient fortifiées. Il n'y eut rien dans l'Espagne ultérieure, car le proconsul P. Sempronius fut arrêté par une longue maladie, et les Lusitans, n'étant attaqués par personne, demeurèrent fort à propos dans l'inaction. Le consul Q. Fabius ne fit non plus rien de remarquable. M. Marcellus, rappelé d'Istrie, licencia son armée et revint à Rome présider les comices. Il proclama consuls Cn. Bébius Tamphilus et L. Émilius Paulus. Ce dernier avait été édile curule avec M. Émilius Lépidus, qui avait été nommé consul cinq ans auparavant après avoir échoué deux fois. On choisit ensuite pour préteurs Q. Fulvius Flaccus, M. Valérius Lévinus, P. Manlius pour la seconde fois, M. Ogulnius Gallus, L. Cécilius Denter, C. Térentius Istra. Vers la fin de l'année, on fit des prières publiques à l'occasion de prodiges. On croyait qu'il était tombé pendant deux jours une pluie de sang dans la cour intérieure du temple de la Concorde, et on avait appris que, non loin de la Sicile, une île nouvelle était sortie du sein de la mer. Selon Valérius d'Antium, ce fut cette année que mourut Annibal, et les ambassadeurs envoyés à ce sujet à Annibal furent, outre T. Quinctius Flamininus, dont le nom est resté attaché à cette ambassade, L. Scipion l'Asiatique, et P. Scipion Nasica.

---

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XL.

Philippe ayant donné ordre de chercher, pour les retenir comme otages, les enfants de ceux qu'il avait fait périr, Théoxène, qui craignait pour les siens et ceux de sa sœur, encore tout jeunes, les honteuses passions du roi, leur présente une épée et une coupe de poison et leur conseille de se soustraire à la honte par la mort. Quand elle les a persuadés, elle se précipite dans la mer avec son mari. — Violents débats entre Persée et Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine. Démétrius est d'abord faussement accusé par son frère de tentative de parricide et de projet d'usurper la couronne; puis il est empoisonné comme ami du peuple romain, et Persée monte sur le trône de Macédoine après la mort de Philippe. — Nombreux succès chez les Ligures, et, en Espagne, chez les Celtibériens. Les livres de Numa Pompilius, tant grecs que latins, sont trouvés enfermés dans un coffre de pierre au milieu d'un champ qu'on laboure. Le préteur à qui ils sont apportés, les ayant lus, y trouve plusieurs choses qui pourraient nuire aux pratiques religieuses: Il jure au sénat qu'on ne peut, sans danger pour la république, les lire ou les garder. Un sénatus-consulte ordonne qu'ils soient brûlés sur la place des comices. — Envoi d'une colonie à Aquilée. Philippe, affligé d'avoir empoisonné son fils Démétrius victime des calomnies de son autre fils Persée, conçoit le dessein de punir Persée en prenant pour héritier de la couronne Antigone, son ami; mais la mort le frappe au milieu de ces pensées. Persée monte sur le trône.

I. Au commencement de l'année suivante, les consuls et



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

les préteurs tirèrent au sort leurs provinces. Il n'y avait que la Ligurie qui pût être assignée aux consuls. M. Ogulnius Gallus eut la juridiction urbaine; M. Valérius celle des étrangers; Q. Fulvius Flaccus l'Espagne citérieure; P. Manlius l'ultérieure; L. Cécilius Denter la Sicile, et C. Térentius Istra la Sardaigne. Ordre fut donné aux consuls de faire des levées. Q. Fabius avait écrit de Ligurie que les Apuans songeaient à se révolter, et qu'il y avait à craindre de leur part une irruption sur le territoire de Pise. On avait appris aussi des Espagnes que la citérieure était en armes et qu'on avait la guerre avec les Celtibériens, et que, dans l'ultérieure, le repos et la mollesse où avaient vécu les troupes, par suite de la maladie du préteur, avaient détendu la discipline militaire. Ces renseignements déterminèrent à lever de nouvelles armées. Contre les Ligures, on arma quatre légions, chacune de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents chevaux, auxquels on ajouta quinze mille fantassins et huit cents cavaliers des alliés du nom latin. Ces deux armées devaient être les armées consulaires. Les consuls devaient en outre lever sept mille fantassins et quatre cents cavaliers parmi les alliés du nom latin et les envoyer en Gaule à M. Marcellus, qui était prorogé dans son commandement comme proconsul. On leva en outre, pour les deux Espagnes, quatre mille fantassins et deux cents cavaliers romains, enfin, sept mille fantassins et trois cents cavaliers alliés. On prorogea aussi pour un an Q. Fabius Labéon dans le commandement de l'armée qu'il avait en Ligurie.

II. Cette année, il y eut beaucoup d'orages pendant le printemps. La veille des fêtes de Palès, un ouragan furieux, qui s'éleva vers midi, causa de grands dégâts dans plusieurs édifices sacrés et profanes. Il renversa les statues de bronze du Capitole, enleva la porte du temple de la Lune sur le mont Aventin et la lança contre la partie postérieure du temple de Cérès; dans le grand cirque, il jeta à terre plusieurs statues avec leurs piédestaux; il arracha la toiture de quelques temples et en dispersa de tous côtés les débris.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

On regarda cet ouragan comme un prodige, et les aruspices ordonnèrent d'en conjurer les effets. En même temps, on fit des sacrifices expiatoires, sur la nouvelle qu'à Réate était né un mulet à trois pieds, et qu'à Formies et à Calète la foudre était tombée sur le temple d'Apollon. A l'occasion de ces prodiges, on immola vingt grandes victimes, et il y eut vingt jours de prières publiques. Vers le même temps, une lettre du propréteur A. Térentius annonça que P. Sempronius était mort dans sa province d'Espagne ultérieure après plus d'un an de maladie. On pressa donc le départ des préteurs pour l'Espagne. Le sénat reçut ensuite les députations d'outre mer ; d'abord celles des rois Eumène et Pharnace, puis celle des Rhodiens, qui venaient se plaindre du désastre des habitants de Sinope. On vit arriver ensuite les ambassadeurs de Philippe, des Achéens et des Lacédémoniens. Avant de leur répondre, on voulut entendre Marcius, qui avait eu mission d'examiner les affaires de Grèce et de Macédoine. On répondit aux Rhodiens que des commissaires seraient envoyés pour faire une enquête sur place.

III. Le rapport de Marcius avait augmenté les inquiétudes au sujet de Philippe ; car, selon lui, si Philippe s'était soumis aux ordres du sénat, c'était de façon à laisser voir clairement qu'il cesserait de s'y soumettre le jour où il n'y serait pas forcé. Il n'était pas douteux qu'il se révolterait ; tous ses actes, toutes ses paroles en étaient la preuve. Ainsi, il avait commencé à transporter dans l'Émathie, appelée autrefois Péonie, presque tous les habitants des villes maritimes avec leurs familles ; et ces villes, il les avait fait occuper par des Thraces et autres barbares, race d'hommes sur laquelle il comptait davantage en cas de guerre avec Rome. Cette mesure avait provoqué de violents murmures dans toute la Macédoine. De ces malheureux qui abandonnaient leurs pénates avec leurs femmes et leurs enfants, quelques-uns seulement arrêtaient l'explosion de leur douleur : pour les autres, la haine l'emportait sur la crainte ; et de ce cortége d'exilés partaient mille imprécations contre le roi.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Aigri par ces démonstrations, Philippe prenait ombrage de tout, des hommes, des temps et des lieux. Il finit même par déclarer ouvertement qu'il ne se croirait pas en sûreté s'il ne tenait pas en prison les enfants de ceux qu'il avait tués et s'il ne se défaisait d'eux successivement.

IV. Cette cruauté, si révoltante par elle-même, le fut rendue plus encore par le désastre d'une famille entière. Philippe avait fait mettre à mort, quelques années auparavant, l'un des principaux Thessaliens, nommé Hérodique, dont il avait fait égorger ensuite les deux gendres. Les filles d'Hérodique, restées veuves, avaient chacune un fils en bas âge. Ces deux femmes se nommaient, l'une Théoxène, l'autre Archo. Théoxène rejeta les nombreux prétendants qui demandaient sa main; Archo épousa Poris, le premier citoyen de la nation des Énéates; après en avoir eu plusieurs enfants, elle mourut, laissant tous ces enfants en bas âge. Théoxène, pour veiller elle-même à l'éducation de ses neveux, épousa Poris, et fit pour les fils de sa sœur ce que pourrait faire une mère pour ses propres fils. En apprenant l'ordre donné par le roi de prendre les enfants de ceux qui avaient été mis à mort, elle se dit qu'ils allaient être le jouet des brutales passions, non-seulement du roi, mais encore de ses satellites; aussitôt elle conçut un dessein dont la pensée fait frémir : elle déclara qu'elle les tuerait de sa propre main plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris repoussa avec horreur l'idée d'un acte aussi atroce, et dit qu'il les conduirait à Athènes chez des hôtes sûrs, et qu'il les accompagnerait lui-même dans leur exil. Ils partirent donc de Thessalonique pour Énéa, sous prétexte d'assister au sacrifice que, tous les ans, la ville célèbre avec grande pompe en l'honneur d'Énée son fondateur. Après avoir pris part, pendant le jour, au festin solennel, ils s'embarquèrent, vers la troisième veille, quand toute la ville était plongée dans le sommeil, sur un vaisseau qu'avait fait préparer Poris annonçant qu'il repartait pour Thessalonique. En réalité, ils voulaient passer en Eubée. Malheureusement, tous leurs efforts ne purent vaincre un vent contraire,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et le jour les surprit encore près du rivage. Les gens du roi, chargés de garder le port, envoyèrent un brigantin armé contre le navire, avec l'ordre exprès de ne pas revenir sans le ramener. Voyant que l'on gagnait sur lui, Poris faisait tout pour exciter rameurs et matelots; souvent même il levait les mains au ciel et implorait le secours des dieux. Pendant ce temps, toujours intrépide, sa femme revenait au dessein conçu par elle depuis longtemps. Elle délaie du poison, tire un poignard, et, présentant aux jeunes gens à la fois le breuvage et le fer : « La mort, dit-elle, est notre dernière ressource. Voici deux routes qui y conduisent; choisissez celle qui vous paraît préférable ; mais dérobez-vous ainsi aux outrages du roi. Allons, mes fils, vous êtes les aînés ; donnez l'exemple en prenant ce fer ou en buvant cette coupe, si vous préférez une mort plus lente. » L'ennemi était près d'eux, celle qui voulait qu'ils mourussent les pressait d'en finir : chacun d'eux choisit la fin qu'il préfère, et Théoxène les précipite du navire encore vivants. Elle-même ensuite embrasse son mari et s'élance avec lui dans la mer. Le vaisseau était vide quand les gens du roi s'en emparèrent.

V. Cette affreuse catastrophe vint attiser encore la haine que l'on portait au roi; il devint, et ses enfants avec lui, l'objet de l'exécration publique. Les dieux exaucèrent bientôt ces malédictions et firent tourner sa rage aveugle contre son propre sang. En effet, Persée, voyant croître de jour en jour la faveur et la considération de son frère Démétrius dans l'esprit des Macédoniens et le crédit dont il jouissait à Rome, se persuada que le crime était son seul espoir, s'il tenait à régner. Il concentra donc toutes ses pensées sur les moyens d'y parvenir. Se sentant trop faible pour exécuter lui-même les desseins conçus par son esprit pusillanime, il se mit à sonder l'un après l'autre tous les amis de son père par des discours équivoques. D'abord, quelques-uns semblèrent rejeter ces insinuations parce qu'ils plaçaient plus d'espoir en Démétrius : puis, quand ils virent que la haine de Philippe contre les Romains croissait de jour en jour, et

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

que Persée avait soin de l'entretenir tandis que Démétrius faisait tous ses efforts pour la combattre, ils prévirent que ce jeune prince, qui était sans défiance, serait victime des perfidies de son frère; ils crurent donc devoir favoriser une catastrophe inévitable et se ranger au parti du plus fort. En effet, ils entrent dans les vues de Persée. L'exécution de chaque chose est remise à son temps : pour le moment, ils décident de ne rien négliger pour animer le roi contre les Romains et le pousser à la guerre, vers laquelle il inclinait déjà suffisamment. En même temps, pour rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, on a soin de faire tomber la conversation sur les Romains, dont on ne parle qu'avec mépris. Les uns tournent en ridicule leurs mœurs et leurs institutions; les autres dénigrent leurs exploits; ceux-ci se raillent de l'aspect de Rome, qui ne brillait alors ni par les monuments publics, ni par l'éclat des maisons particulières; ceux-là rabaissent les plus illustres d'entre les citoyens. Sans défiance, le jeune prince, et par attachement pour le nom romain, et par rivalité contre son frère, se faisait en toute circonstance l'avocat de Rome, ce qui le rendait suspect à son père et donnait des armes à la calomnie. Aussi Philippe ne lui communiquait-il aucun de ses desseins contre les Romains. Il avait reporté toute sa confiance sur Persée; et, nuit et jour, il concertait ses plans avec lui. A ce moment revinrent les agents qu'il avait envoyés chez les Bastarnes pour rassembler des secours : ils ramenaient avec eux plusieurs jeunes gens des premières familles, et même des princes du sang royal. L'un d'eux promettait sa sœur en mariage au fils de Philippe, et l'alliance de cette nation avait relevé le courage du roi. Alors Persée : « A quoi bon tout cela? Que nous font ces secours du dehors, quand, au dedans, nous sommes menacés d'une trahison domestique? Je ne veux pas dire que ce soit un traître, mais c'est un espion que nous avons dans notre sein. Otage des Romains, son corps seul nous a été rendu ; son cœur est resté à Rome. Presque tous les Macédoniens ont les regards tournés vers lui, et ils comptent qu'ils n'auront pas d'autre roi que celui

que leur donneront les Romains. » Ces accusations aigrissaient encore l'esprit déjà aigri du vieillard; et, si son visage n'en laissait rien paraître, son cœur était loin de se fermer à la calomnie.

VI. On était à l'époque de la revue annuelle de l'armée, solennité qui se célèbre ainsi : on coupe une chienne en deux; puis on place à droite du chemin la partie antérieure avec la tête, à gauche, la partie postérieure avec les entrailles. Les troupes, sous les armes, défilent entre ces deux moitiés de la victime. En tête du cortége on porte les brillantes armures de tous les rois de Macédoine, depuis les temps les plus reculés : vient ensuite le roi en personne avec ses enfants, puis la cour et les gardes du corps. Le reste de l'armée macédonienne ferme la marche. Philippe avait à ses côtés les deux jeunes princes ses fils, Persée, âgé de trente ans, et Démétrius de vingt-cinq : l'un dans la fleur, l'autre dans la force de l'âge; vigoureux rejetons qui auraient dû faire le bonheur de leur père, s'il n'eût été aveuglé par une funeste erreur. Il était d'usage, la cérémonie religieuse achevée, que l'armée fît des évolutions, et, se partageant en deux corps, fît un simulacre de combat. Les deux jeunes gens furent chargés de commander la manœuvre : mais ce ne fut plus un combat simulé; on lutta avec autant d'acharnement que s'il se fût agi de disputer la couronne. Quoique l'on n'eût en main que des bâtons, il y eut un grand nombre de blessés, et il ne manqua aux combattants que de véritables armes pour que la lutte fût une bataille sérieuse. Le corps commandé par Démétrius eut de beaucoup l'avantage. Persée en fut dépité; mais ses amis, plus clairvoyants, s'en applaudirent, et lui firent entrevoir que son échec même lui fournirait une occasion d'accuser Démétrius.

VII. Ce jour-là, les deux frères donnèrent chacun un repas à ceux qui avaient combattu sous eux; Persée, invité par Démétrius, avait refusé. La joie de la fête, l'invitation gracieuse des princes et l'entraînement de la jeunesse portèrent des deux côtés les convives à boire. On parla du com-

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Σερρών

bat simulé, on railla le parti opposé et les chefs eux-mêmes ne furent point épargnés. Persée avait envoyé un de ses convives chez son frère pour recueillir les propos. L'espion s'y prit maladroitement; des jeunes gens, sortant par hasard de la salle du festin, le surprirent et le maltraitèrent. Démétrius ignorait ce détail : « Que n'allons-nous boire, dit-il, chez mon frère? s'il garde quelque rancune du combat, nous la dissiperons par notre franchise et notre gaieté. » Tous applaudirent à la proposition, sauf ceux qui avaient frappé l'espion et craignaient des représailles. Entraînés avec les autres par Démétrius, ils cachèrent des armes sous leurs vêtements, afin de pouvoir se défendre en cas d'attaque. Il n'y a plus de secret possible dans une famille où règne la discorde. La demeure des deux princes était remplie d'espions et de traîtres. L'un d'eux, prenant les devants, courut annoncer à Persée que Démétrius arrivait avec quatre jeunes gens armés d'épées. Pourquoi ils étaient armés, Persée ne pouvait l'ignorer, car il savait que c'étaient les mêmes qui avaient maltraité son espion. Néanmoins, pour pouvoir calomnier leur conduite, il fit fermer les portes, et, du haut de son palais, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il défendit d'entrer à « ces buveurs, venus, disait-il, pour l'assassiner. » Démétrius, échauffé par le vin, se plaignit assez haut de se voir fermer la porte; puis, il retourna se mettre à table, ignorant tout ce qui s'était passé.

VIII. Le lendemain, dès que Persée put être introduit près de son père, il entra dans le palais, et, le visage tout altéré, il se tint immobile et silencieux à quelque distance du roi. Celui-ci lui ayant demandé s'il n'était pas souffrant, et d'où venait cette tristesse : « Apprends-donc, répondit-il, que, si je vis encore, c'est le hasard qui m'a sauvé. Ce n'est plus secrètement que mon frère me tend des embûches : cette nuit, il est venu avec des gens armés pour m'assassiner dans ma demeure : il m'a fallu barricader mes portes et m'abriter derrière les murs de ma maison pour échapper à sa fureur. » Voyant alors son père à la fois effrayé et sur-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

pris : « Si tu peux m'écouter un instant, je vais te prouver évidemment la chose. » Philippe répondit qu'il voulait l'entendre en effet, et fit mander sur-le-champ Démétrius. Il voulut aussi consulter deux vieillards de ses amis, restés étrangers aux querelles des deux frères, et qu'on ne voyait plus que rarement à la cour, Lysimaque et Onomaste. En les attendant, tandis que son fils se tenait debout à distance, Philippe se promena seul, roulant mille pensées dans son esprit. Les deux vieillards arrivés, il passa dans une pièce reculée avec eux et deux gardes du corps, et permit à ses fils d'introduire avec eux chacun trois amis sans armes. Après s'être assis : « Me voici, dit-il, père infortuné, siégeant comme juge entre mes deux fils, l'un accusateur, l'autre accusé de parricide, et réduit à trouver dans ma famille soit un calomniateur, soit un meurtrier. Depuis longtemps je pressentais cet orage à vos regards qui n'avaient rien de fraternel, à certains propos que vous teniez. Néanmoins, j'espérais parfois que vos haines pourraient s'éteindre, vos soupçons se dissiper. Les ennemis même finissent par déposer les armes et par faire la paix, et presque tous les ressentiments particuliers ont un terme, me disais-je; ils finiront par se rappeler les liens du sang qui les unissent, l'intimité si franche des premières années, et enfin mes préceptes, qui, j'en ai bien peur, ont vainement frappé vos oreilles. Combien de fois, en votre présence, maudissant les discordes fraternelles, n'en ai-je point rappelé les dénoûments tragiques, perte des frères même, anéantissement de leur race, de leur maison, de leurs états. Par contre, je vous rappelais d'heureux exemples de concorde; une étroite harmonie régnant pendant plusieurs siècles avec un égal bonheur pour eux et pour leur patrie; puis cette même Lacédémone perdue, le jour où chacun des deux rois conçut la pensée de prendre pour soi tout le pouvoir. Je vous citais encore les deux frères Eumène et Attale, dont la puissance était d'abord tellement circonscrite qu'ils déshonoraient presque le nom de roi, et que leur entente fraternelle, plus que tout le reste, a faits les égaux de moi, d'Antiochus, de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tous les rois contemporains. J'ai même pris des exemples chez les Romains, vous racontant ce que j'avais ou vu, ou appris : je vous ai cité T. et L. Quinctius, qui ont fait la guerre contre moi; P. et L. Scipion, qui ont vaincu Antiochus; enfin, le père et l'oncle des Scipions, qui, toujours unis pendant leur vie, ont été réunis dans la mort même. Mais ni le crime des uns, suivi d'un juste châtiment, n'a pu vous arracher à vos dissensions insensées; ni la sagesse des autres, justement récompensée, ne vous a ramenés à des idées plus saines. Sous mes yeux, de mon vivant, vous jetez tous deux sur mon héritage de coupables regards de convoitise. Vous ne me permettez de vivre que jusqu'au jour où, survivant à l'un de vous, je laisserai l'autre, par ma mort, sur un trône qui ne lui sera pas disputé. Vous ne pouvez supporter ni un père, ni un frère; rien ne vous est ni cher, ni sacré; toute affection a fait place chez vous à un désir insatiable de régner. Eh bien! épouvantez les oreilles d'un père; luttez avec la calomnie pour arme, en attendant que ce soit avec le fer; exposez-nous ou ce que vous savez de vrai, ou ce que vous avez pu forger. Mes oreilles sont ouvertes, mais pour se fermer désormais aux accusations secrètes que vous portez l'un contre l'autre. » A ces mots, prononcés d'une voix vibrante de colère, des larmes coulèrent de tous les yeux, et les deux frères gardèrent assez longtemps un morne silence.

IX. Enfin Persée parla ainsi : « Sans doute, j'aurais dû, cette nuit, ouvrir ma porte, recevoir ces meurtriers ivres et tendre la gorge au fer, puisqu'on ne veut croire au crime que lorsqu'il est consommé; puisque moi, en butte aux coups des assassins, je suis aussi maltraité que l'assassin et le traître. On a raison, en effet, de dire que Démétrius est ton seul fils, et que moi je ne suis qu'un enfant supposé, fruit d'amours équivoques. Car si j'étais pour toi un fils, si je trouvais en toi l'affection d'un père, ta colère tomberait, non sur moi, qui viens dénoncer le complot découvert, mais sur l'auteur de ce complot; tu ne ferais point bon marché de ma vie au point de rester indifférent, et au danger que

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

j'ai couru, et à ceux qui m'attendent si les traîtres restent impunis. Si donc je dois mourir sans me plaindre, je me tairai, me bornant à prier les dieux que le crime qui aura commencé par moi s'arrête à moi, et qu'après le fils on ne frappe pas le père. Si au contraire il m'est permis de faire ce que fait instinctivement l'homme attaqué dans un lieu écarté lorsqu'il implore l'assistance de gens qu'il n'avait jamais vus, si je puis élever la voix lorsque le fer est levé sur ma tête, je t'en conjure, par toi, par le nom de père (et ce nom, tu sais depuis longtemps qui de nous deux le respecte le plus), écoute-moi avec l'intérêt que tu m'aurais témoigné, si, réveillé la nuit dernière par mes cris et mes gémissements, et accourant à mon aide, tu avais surpris Démétrius à ma porte avec des assassins armés, au milieu des ténèbres. Les cris d'effroi que tu m'aurais entendu pousser alors en présence du danger, mes plaintes d'aujourd'hui n'en sont que l'écho. Mon frère, il y a longtemps que nous ne vivons plus ensemble en compagnons de plaisir. Tu veux régner à tout prix; mais mon âge, le droit des gens, l'antique usage de la Macédoine, et, de plus, le choix de mon père sont autant d'obstacles à ton ambition. Ces obstacles, ce n'est qu'en versant mon sang que tu peux les franchir. Là tendent toutes tes manœuvres, tous tes efforts. Jusqu'ici, soit vigilance, soit bonheur, j'ai échappé à ton fer fratricide. Hier, au milieu de la revue, du défilé, tu as failli faire d'un combat simulé une bataille sanglante, et je ne me suis préservé de la mort qu'en me laissant vaincre, moi et les miens. Au sortir de ce combat d'ennemis, et non d'un jeu de frères, tu as voulu m'entraîner à ta table. Crois-tu, mon père, que j'eusse trouvé des convives sans armes à cette table d'où sont venus chez moi des hommes armés sous prétexte de prendre part à mon festin? Crois-tu que, la nuit, je n'aurais rien eu à craindre de leurs glaives, lorsqu'armés simplement de bâtons ils m'ont presque tué sous tes yeux? Pourquoi, Démétrius, venir, la nuit, avec des jeunes gens armés, en ennemi enfin, chez ton frère irrité? Je n'ai pas osé m'asseoir à ta table; te recevrai-je à la mienne quand

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Θεσσαλ.

tu viens avec des jeunes gens armés? Que j'eusse ouvert ma porte, maintenant, mon père, au lieu d'écouter mes plaintes, tu ferais les apprêts de mes funérailles. Et je ne parle pas en accusateur, cherchant partout des griefs et donnant des conjectures pour des preuves. En effet, dira-t-il qu'il ne s'est point présenté à ma porte avec une troupe nombreuse? que cette troupe n'était point armée? Fais comparaître ceux que je vais nommer. Ils peuvent tout oser, ceux qui ont eu une telle audace; eh bien! ils n'oseront pas nier le fait. Si je les avais arrêtés dans l'intérieur de ma maison et si je te les amenais tenant encore le fer à la main, tu tiendrais le crime pour manifeste : ils avouent, n'est-ce pas comme s'ils étaient pris sur le fait?

X. « Et maintenant, maudis la soif de régner, évoque les furies qui s'attachent aux fratricides; mais, ô mon père, que ces malédictions ne soient point aveugles! Distingue, sépare le meurtrier de la victime, et que tes imprécations ne tombent que sur la tête du coupable! Que celui qui a voulu tuer son frère ait aussi acharnés contre lui les dieux vengeurs des pères; mais que celui qui a failli périr par le crime d'un frère trouve un asile dans la pitié et la justice d'un père! En effet, quel autre asile trouverais-je, moi dont la vie est partout menacée, dans la revue de l'armée, au défilé des soldats, dans ma maison, à ma table, et même pendant la nuit accordée par un bienfait de la nature au repos des mortels? Me rendre à l'invitation de mon frère, c'est aller à la mort; le recevoir à ma table, c'est m'exposer à la mort. Que je sorte ou que je reste, partout des piéges! Où donc me réfugier? Je n'ai rendu des hommages qu'aux dieux et à toi, mon père; je n'ai point les Romains pour me donner asile. Ils désirent ma mort parce que je souffre de tes affronts, parce que je m'indigne de te voir dépouillé de tant de villes, de tant de pays, et, naguère encore, du littoral de la Thrace. Tant que je vivrai et tant que tu vivras, ils n'espèrent pas pouvoir soumettre la Macédoine. Mais que nous mourions, moi par le crime d'un frère, toi de vieillesse, si même on te laisse vieillir, ils savent

Ανοικτόν Κεντρικόν Βιβλιοθήκη Θεσσαλ

bien que la Macédoine et le roi de Macédoine seront à eux. Si hors de la Macédoine ils t'avaient laissé une parcelle de terre, je pourrais trouver là un asile. Mais, dira-t-on, j'ai les Macédoniens pour me défendre. Tu as vu, hier, comme les soldats se jetaient sur moi. Il ne leur manquait que des glaives. Ce qui avait manqué le jour n'a pas manqué, la nuit, aux convives de mon frère. Parlerai-je de la plupart des grands qui ont mis toutes leurs espérances d'élévation et de fortune dans les Romains et dans celui qui peut tout auprès des Romains? Voici qu'on le préfère, non-seulement à moi, son aîné, mais à toi même, son père et son roi. C'est lui, en effet, qui a obtenu ta grâce du sénat, qui écarte de toi aujourd'hui les armes romaines, qui se croit en droit, lui jeune homme, de se faire le protecteur et le tyran de ta vieillesse. Pour lui les Romains; pour lui toutes les villes affranchies de ta domination; pour lui les Macédoniens qui tiennent à vivre en paix avec Rome. Quant à moi, mon père, ai-je d'autre espoir ou d'autre appui que toi?

XI. « Quel est le but, à ton avis, de cette lettre que vient d'envoyer T. Quinctius, où il te dit que tu as bien compris tes intérêts en députant Démétrius à Rome, où il t'invite à l'y envoyer de nouveau avec une ambassade plus nombreuse, composée des premiers Macédoniens? T. Quinctius est maintenant son guide et son maître en toutes choses. C'est Quinctius qu'il a mis dans son cœur à ta place, après t'avoir renié pour père. C'est près de Quinctius que sont tramés tous ses complots ténébreux. C'est pour gagner des partisans qu'on t'engage à envoyer avec lui une ambassade plus nombreuse des premiers citoyens. Ceux qui partent pour Rome purs et loyaux, persuadés que Philippe est leur roi, en reviennent pénétrés d'autres sentiments, et corrompus par les caresses des Romains. Démétrius seul est tout pour eux; déjà ils l'appellent roi, du vivant de son père. Et si ces scandales m'indignent, il faut que je m'entende accuser par tous, et par toi-même, mon père, d'avoir soif de régner! Ce reproche, si on nous l'adresse en commun, je ne l'accepte pas. En effet, moi, écarté-je quelqu'un pour

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

prendre sa place? Mon père seul est au-dessus de moi, et je prie les dieux qu'il y reste longtemps. Si je lui survis (et je ne le souhaite qu'autant que je mériterai qu'il le souhaite lui-même) je lui succéderai sur le trône, et encore, désigné par lui. Celui-là convoite le trône, et le convoite en criminel, qui est impatient de fouler aux pieds les droits de la naissance et de la nature, le droit des gens et les traditions de la Macédoine. Mon frère aîné, se dit-il, me fait obstacle, car la loi et le choix même de mon père l'appellent au trône; qu'il périsse! Je ne serai pas le premier à m'être assuré la couronne par le meurtre d'un frère. Déjà âgé, resté seul, mon père craindra pour lui-même et ne songera pas à se venger. Les Romains seront contents, ils me féliciteront et me protégeront. Ces espérances sont incertaines, mon père, mais non sans quelque fondement. Car voici la situation : tu peux écarter de ma tête le coup fatal en punissant ceux qui ont pris le fer pour me tuer; mais si leur crime s'exécute, tu ne pourras plus venger ma mort. »

XII. Des que Persée eut fini de parler, tous les assistants portèrent leurs regards sur Démétrius, pensant qu'il allait répondre sur-le-champ. Mais le jeune prince garda quelque temps le silence, et il était évident que les larmes qui inondaient son visage l'empêchaient de parler. Enfin la nécessité l'emporta sur la douleur; sommé de répondre, il s'exprima en ces termes : « Mon père, tout ce qui est la ressource ordinaire des accusés, mon accusateur s'en est emparé. Ses larmes feintes, répandues pour me perdre, ont rendu suspectes mes larmes sincères. Lui qui, depuis mon retour de Rome, se concerte secrètement nuit et jour avec ses partisans pour me dresser des embûches, c'est lui qui me peint sous les traits, non-seulement d'un traître, mais d'un brigand avéré et d'un assassin. Il t'effraye de ses dangers imaginaires, afin de hâter par tes mains la perte d'un frère innocent. Il prétend n'avoir plus d'asile au monde, afin de m'ôter à moi-même tout espoir en toi. Environné de piéges, isolé, sans appui, je vois peser sur moi l'odieux d'une protection étrangère, qui m'est plutôt un danger qu'une

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sauve-garde. Avec quel art mon accusateur n'a-t-il pas rattaché les événements de la nuit dernière aux attaques dirigées contre ma vie passée! Et cela, pour vous rendre suspect, par le tableau de ma vie entière, un fait que tout à l'heure je vous expliquerai; et aussi pour fortifier par cette fable et cette invention d'un complot nocturne son accusation mensongère de vues, d'espérances et de trames coupables. En même temps, il a tout combiné pour que son accusation semblât n'avoir rien de prémédité et parût inspirée par les terreurs et les alarmes soudaines de cette nuit. Mais, Persée, si je trahissais mon père et l'État, si je conspirais avec les Romains et les autres ennemis de mon père, il ne fallait pas attendre le prétendu forfait de la nuit dernière; tu devais avant cela révéler ma trahison. Si, au contraire, cette imputation, n'étant pas soutenue par une nouvelle calomnie, était par elle-même sans valeur, et devait servir à prouver la haine qui t'anime contre moi et non ma culpabilité, il fallait encore la passer sous silence ou la remettre à un autre temps. On aurait vu ainsi lequel de nous deux, animé d'une haine toute nouvelle et étrange, avait tendu des embûches à l'autre. Néanmoins, autant que me le permet le trouble où me jette cette dénonciation imprévue, je veux séparer ce que tu as confondu et faire démêler qui de nous deux a tendu cette nuit des embûches à l'autre. Il voudrait faire croire que j'ai comploté de l'assassiner, et que mon dessein était, de prendre, par un fratricide, la place que lui assurent son titre d'aîné, le droit des gens, l'usage de la Macédoine, et même le choix d'un père, du moins à ce qu'il dit. Que signifie donc alors la seconde partie de son discours, où il dit que j'ai cultivé l'amitié des Romains et fondé sur leur protection l'espoir de parvenir au trône? Si je leur ai cru le pouvoir d'imposer à la Macédoine un roi de leur choix, si j'ai tant compté sur mon crédit auprès d'eux, qu'avais-je besoin de recourir à un fratricide? Était-ce donc pour porter un diadème souillé du sang de mon frère? Était-ce pour m'attirer la haine et les malédictions de ceux dont j'ai gagné la faveur par une probité réelle, ou du moins

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

simulée ? Tu ne supposes pas sans doute que l'idée du fratricide m'ait été suggérée par T. Quinctius, mon guide et mon oracle, dit-on, lui célèbre par son union étroite avec son frère. Selon Persée, j'aurais encore la faveur des Romains, l'assentiment des Macédoniens et le consentement presque unanime des hommes et des dieux, en un mot toutes les conditions de succès dans la lutte. Quelle est donc cette contradiction de m'accuser d'avoir recours au crime, comme à une dernière ressource, et comme si je lui étais de tout point inférieur? Eh bien ! veux-tu que l'on pose ainsi la question : celui des deux qui aura craint de paraître moins digne du trône, sera jugé coupable d'avoir conçu le dessein de tuer son frère.

XIII. « Examinons toutefois le plan invraisemblable de ce prétendu complot. Il m'accuse de maintes tentatives contre lui, et toutes elles seraient accumulées le même jour. J'ai voulu l'assassiner dans la journée, pendant la revue, pendant les manœuvres, c'est-à-dire, justes dieux ! le jour de la lustration ! J'ai voulu, en l'invitant à ma table, le faire périr sans doute par le poison, j'ai voulu, quand je suis allé pour m'asseoir à sa table et qu'il s'est trouvé des hommes armés à me suivre, j'ai voulu le faire périr par le fer ! Remarque, je te prie, les instants que j'aurais choisis pour un fratricide : une fête publique, un repas, une partie de plaisir ! Et quel jour? Le jour même où l'on a purifié l'armée, le jour où, après avoir passé entre les deux parties de la victime, précédés des armures de tous les rois tes prédécesseurs, nous marchions tous deux seuls à tes côtés, suivis du reste des troupes macédoniennes. Et c'est lorsque cette cérémonie venait de laver toutes les souillures que j'avais pu contracter, c'est en contemplant les restes de la victime placés sur notre passage, que j'aurais roulé dans mon esprit des projets de fratricide, que j'aurais songé à porter le fer et le poison à la table du festin ! Par quels autres sacrifices aurais-je pu ensuite purifier mon âme souillée par les plus noirs des crimes? Mais, aveuglé par le désir de me calomnier, en voulant rendre tous mes actes

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

suspects, il réunit des faits contradictoires. En effet, si je voulais t'empoisonner à ma table, quoi de plus inconséquent que de t'irriter par un combat opiniâtre et une charge acharnée, pour te donner un juste prétexte de refuser, comme tu l'as fait, mon invitation? Après ce refus dicté par la colère ne devais-je pas chercher à t'apaiser afin de faire naître une autre occasion, puisque j'avais du poison préparé, plutôt que de prendre brusquement un autre plan et de tenter, le jour même, de te faire périr par le fer en venant comme pour m'asseoir à ta table? Enfin, si j'avais pensé que la crainte de la mort te faisait refuser mon invitation, comment n'aurais-je pas pressenti que cette même crainte t'empêcherait de m'admettre à ton festin?

XIV. « Je ne crois pas avoir à rougir, mon père, d'avoir, un jour de fête, au milieu de jeunes gens de mon âge, bu moins modérément que de coutume. Je serais heureux si tu voulais t'informer de la gaieté folle qui régnait hier à ma table et de nos transports de joie, transports blâmables peut-être, mais naturels chez des jeunes gens qui viennent d'être vainqueurs dans des jeux militaires. Le malheur qui nous frappe et notre effroi ont eu bientôt dissipé les fumées du vin, sans cela, nous, assassins, nous serions encore plongés dans le sommeil. Si j'avais voulu prendre d'assaut ta maison pour t'assassiner ensuite, n'aurais-je pas su m'abstenir de boire pendant un seul jour? N'aurais-je pas commandé à mes soldats la tempérance? Mais je ne suis pas seul à me défendre ; mon frère vient en aide à ma candeur. Que dit-il, ce frère irréprochable et si peu soupçonneux? « Tout ce que « je sais, tout ce dont je me plains, c'est qu'on soit venu à « mon festin avec des armes. » Mais que je te demande comment tu le sais, il te faudra bien avouer, ou que ma maison était pleine de tes espions, ou qu'on s'est armé si ostensiblement que tout le monde l'a vu. Cependant, pour écarter le soupçon d'espionnage ou d'accusations calomnieuses, il insiste pour que mon père demande à ceux qu'il désigne s'ils avaient des glaives; comme si le fait était douteux, comme si cet aveu, qu'ils font sans qu'il soit nécessaire de



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

les interroger, était une preuve du crime. Ce qu'il faut leu
faire demander, c'est s'ils ont pris ces armes pour t'assassi
ner; s'ils les ont prises sur mon ordre; si même je le savais
C'est là, en effet, ce que tu dois établir, et non le fait d'avoi
eu des armes, ce qu'ils avouent et ce qui est démontré
Ils répondent qu'ils avaient pris ces armes pour se dé
fendre. Ont-ils fait bien ou mal? à eux d'en rendre compte
Ne mêlez point ce fait à ma cause qui en est tout à fait dis
tincte. Ou bien explique-toi : devions-nous t'attaquer ou
vertement ou par trahison? Si c'était ouvertement, pourquo
ne pas nous être tous armés? Pourquoi n'y avait-il d'armé
que ceux qui ont battu ton espion? Si c'était par trahison
quel était le plan du complot? Était-ce après le repas, lors
que je me serais retiré de la salle, que quatre de mes gen
seraient restés chez toi pour te surprendre pendant ton som
meil? Mais comment auraient ils pu n'être pas remarqués
eux, étrangers à ta maison, connus pour être de la mienne
et surtout suspects après la querelle qu'ils venaient d'avoir
Puis, après t'avoir assassiné, comment se seraient-ils échap
pés? Avec quatre épées, pouvaient-ils prendre et forcer t
maison?

XV. « Crois-moi; laisse-là cette invention d'un compl
de nuit, et reviens à ton véritable chagrin, à l'envie qui t
ronge. Dis franchement : pourquoi, Démétrius, parle-t-o
de t'élever au trône? Pourquoi quelques personnes te trou
vent-elles plus digne que moi de succéder à mon père
Pourquoi rends-tu douteuses et inquiètes mes espérances, s
certaines si tu n'existais pas? Voilà, en effet, le fond de l
pensée de Démétrius, quoiqu'il ne l'avoue point; voil
pourquoi il me hait et il m'accuse; voilà, mon père, ce qu
remplit ton palais et ton royaume de soupçons et de calom
nies. Pour moi, mon père, s'il ne m'est permis ni d'espére
maintenant la couronne, ni peut-être d'y prétendre jamais
car je suis le plus jeune et tu veux que je cède à mon aîné
c'est aussi, aujourd'hui comme toujours, un devoir pour mo
de ne pas me rendre indigne de toi, mon père, et de tous le
Lacédémoniens. Et je le serais, par ma faute, si mes préten

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tions exagérées ne s'effaçaient pas devant les droits sacrés et incontestables. Tu m'objectes les Romains, et tu me fais un crime de ce qui est pour moi un honneur. Ce n'est pas moi qui avais demandé à être livré aux Romains comme otage, ni à y être envoyé comme ambassadeur. Je n'ai fait qu'obéir à l'ordre qui m'y envoyait. Dans les deux circonstances, je me suis conduit de manière à ne déshonorer ni mon père, ni sa couronne, ni la nation macédonienne. C'est donc toi, mon père, qui es l'auteur de ma liaison avec les Romains. Tant que tu seras en paix avec eux, je leur resterai attaché; mais que la guerre recommence, tu verras ce fils, qui ne t'a été inutile ni comme otage ni comme ambassadeur, devenir le plus implacable ennemi des Romains. Quant à présent, je ne demande pas à me faire un titre de mon crédit près des Romains; mais qu'on ne m'en fasse pas non plus un crime. Ce crédit, je ne l'ai pas acquis dans la guerre, et je ne veux pas m'en servir pour la guerre. J'ai été le gage de la paix, j'ai été envoyé en ambassade pour conserver la paix. Que cette double mission ne me soit comptée ni comme un mérite, ni comme un crime. Si j'ai jamais agi en mauvais fils, si j'ai été coupable comme frère, je me soumets à tous les châtiments. Si je suis innocent, je demande à n'être pas victime de cette haine qui ne peut pourtant me trouver aucun crime. Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que mon frère m'accuse, mais c'est la première fois qu'il le fait ouvertement, et cela sans aucun sujet. Si mon père s'irritait contre moi, ce serait à toi, Persée, d'intercéder en faveur de ton jeune frère, et d'obtenir grâce pour sa jeunesse et ses erreurs. Mais où je devrais trouver appui je ne trouve qu'inimitié. Au sortir d'un festin, d'une partie de plaisir, je suis arraché à mon premier sommeil; on m'entraîne, et je dois répondre à une accusation de fratricide! On ne m'accorde ni avocat, ni défenseur; il faut que je plaide moi-même ma cause. Si j'avais à parler pour un autre, j'aurais pris le temps de méditer et d'arranger mon discours; je n'exposerais rien, cependant, que ma réputation d'orateur. Appelé, sans savoir pour quel motif, je trouve un frère qui m'accuse.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

un père irrité qui m'ordonne de me défendre. Mon frère m'attaque avec un discours depuis longtemps préparé et calculé; et moi, pour me reconnaître, je n'ai eu que le temps qu'a duré ce discours. Que faire en ces quelques moments? écouter l'accusation ou préparer ma défense? Tout étourdi d'un coup soudain et imprévu, à peine ai-je pu comprendre ce qui m'était imputé, loin d'être en état de me défendre. Quel espoir aurais-je donc, si je ne devais pas être jugé par un père? Si mon frère aîné a plus de part à son affection, du moins ma position d'accusé me donne des droits à sa pitié. Moi, si je te prie de me conserver la vie, c'est dans ton intérêt autant que dans le mien; mon frère, c'est pour son repos qu'il demande ma mort. Quand tu lui auras transmis la couronne, comment crois-tu qu'il me traite, lui qui veut dès aujourd'hui qu'on verse mon sang afin qu'il vive plus à l'aise? »

XVI. A ces mots, les larmes lui ôtèrent la respiration et la voix. Philippe, ayant fait sortir ses fils, conféra quelques instants avec ses amis et déclara « que ce n'était pas sur des discours et sur une discussion d'une heure qu'il se déciderait; qu'il examinerait avec soin la vie et les mœurs des deux princes, et étudierait leurs paroles et leurs actions dans les petites comme dans les grandes circonstances. » De cette déclaration il fut facile de conclure que Démétrius avait largement réfuté l'accusation de complot nocturne; mais que son trop grand crédit auprès des Romains le rendait suspect. Ainsi furent semés, du vivant de Philippe, les premiers germes de la guerre de Macédoine qui devait éclater sous Persée. Les deux consuls étaient partis pour la Ligurie, alors seule province consulaire; à l'occasion de leurs succès, on décréta un jour d'actions de grâces. Près de deux mille Ligures vinrent jusqu'aux frontières de la province de Gaule où campait alors Marcellus, et le prièrent de recevoir leur soumission. Marcellus les invita à attendre en ce même endroit, et demanda, par une lettre, conseil au sénat. On lui fit répondre par le préteur M. Ogulnius : « qu'il eût été plus naturel de de-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

mander aux consuls, chargés de cette province, ce qu'ils croyaient utile; en tout cas, le sénat était d'avis, si Marcellus recevait la soumission des Ligures, qu'il ne les désarmât pas et qu'il les envoyât aux consuls. » Vers la même époque, P. Manlius et Q. Fulvius Flaccus arrivèrent, l'un dans l'Espagne Ultérieure, qu'il avait déjà administrée pendant sa première préture, l'autre dans la Citérieure, où il reçut l'armée de Térentius. Quant à l'Ultérieure, elle était sans commandant depuis la mort du proconsul P. Sempronius. Comme Fulvius Flaccus faisait le siége d'une place forte nommée Urbicua, les Celtibériens l'attaquèrent. Il se livra entre eux quelques combats acharnés. Nombre de soldats romains furent blessés ou tués. Vaincus par la persévérance de Fulvius, que rien ne put contraindre à lever le siége, et fatigués de combats multipliés, les Celtibériens se retirèrent. La ville, privée de ce secours, fut prise peu de jours après et livrée au pillage. Le préteur abandonna le butin aux soldats. Fulvius, après avoir pris cette ville, P. Manlius après avoir réuni en un seul corps les troupes qui étaient dispersées, rentrèrent dans les quartiers d'hiver sans avoir fait rien de mémorable. Tels furent les événements de cette campagne en Espagne. Térentius, à son retour de cette province, obtint l'ovation. Il fit porter devant lui neuf mille trois cent livres pesant d'argent, quatre-vingts livres d'or et deux couronnes d'or du poids de soixante-sept livres.

XVII. La même année, les Romains furent arbitres, sur les lieux mêmes, d'une contestation entre le peuple carthaginois et le roi Masinissa. Il s'agissait d'un territoire que Gala, père de Masinissa, avait enlevé à Carthage. Syphax en avait chassé Gala; puis, en considération de son beau-père Asdrubal, en avait fait don aux Carthaginois. Masinissa, à son tour, venait d'en dépouiller Carthage. L'affaire fut débattue en présence des Romains avec autant de passion qu'elle avait été disputée sur le champ de bataille les armes à la main. Les Carthaginois réclamaient la province, comme ayant appartenu primitivement à leurs ancêtres, puis leur ayant été rendue par Syphax. Masinissa alléguait

« qu'il s'était borné à reprendre un territoire dépendant du royaume de son père, et qui lui appartenait par le droit des gens : il avait pour lui, disait-il, le titre et la possession. Sa seule crainte, dans cette discussion, c'était que les Romains, à force de scrupules, ne nuisissent à ses intérêts, pour n'être pas accusés de partialité en faveur d'un roi ami et allié contre leurs ennemis communs. » Les commissaires ne changèrent rien à la possession ; quant au titre, ils renvoyèrent la question au sénat. Depuis lors, rien de mémorable chez les Ligures. Ils s'étaient d'abord retirés dans des défilés inaccessibles ; ils licencièrent ensuite leur armée et se dispersèrent dans leurs bourgs et dans leurs forts. Les consuls, voulant également licencier leurs armées, consultèrent à ce sujet le sénat. Il ordonna, à l'un de congédier ses troupes et de revenir à Rome pour présider les comices ; à l'autre, de passer l'hiver avec ses légions dans la ville de Pise. Le bruit courait que les Gaulois transalpins s'armaient ; mais on ne savait sur quelle partie de l'Italie allait se répandre ce torrent. Par suite d'un arrangement fait entre les consuls, ce fut Cn. Bébius qui vint à Rome présider les comices, parce que son frère M. Bébius briguait le consulat.

XVIII. On procéda à l'élection des consuls, et l'on nomma P. Cornélius Céthégus et M. Bébius Tamphilus. Ensuite on créa préteurs les deux Q. Fabius, surnommés l'un Maximus, l'autre Butéon, Ti. Claudius Néron, Q. Pétilius Spurinus, M. Pinarius Posca, L. Duronius. Quand ils furent en charge, ils tirèrent au sort les provinces. Les consuls eurent la Ligurie. Quant aux préteurs, Q. Pétilius eut la juridiction de la ville ; Q. Fabius Maximus celle des étrangers ; Q. Fabius Butéon la Gaule ; Ti. Claudius Néron la Sicile ; M. Pinarius la Sardaigne ; L. Duronius l'Apulie, à laquelle on réunit l'Istrie, parce que les habitants de Tarente et de Brindes s'étaient plaints que leurs côtes étaient dévastées par des pirates d'outre-mer. Les Marseillais portaient les mêmes plaintes contre les navires liguriens. On s'occupa ensuite de répartir les armées. On assigna aux consuls quatre légions, composées chacune de cinq mille deux cents fantassins et

trois cents cavaliers romains, plus quinze mille fantassins et huit cents cavaliers des alliés du nom latin. On prorogea les anciens préteurs d'Espagne avec leurs mêmes armées, en y ajoutant un renfort de trois mille fantassins et de deux cents cavaliers romains, plus six mille fantassins et trois cents cavaliers du nom latin. On n'oublia pas non plus la marine. On invita les consuls à créer à cet effet des duumvirs, qui mettraient en mer vingt vaisseaux; les équipages seraient formés d'alliés ayant le titre de citoyens romains, mais ayant vécu en esclavage, et les officiers seraient pris seulement parmi des citoyens de condition libre. Chaque duumvir devait protéger avec dix navires une partie de la côte; le promontoire de Minerve était leur point de jonction; l'un surveillait la droite jusqu'à Marseille; l'autre la gauche jusqu'à Bari.

XIX. Il y eut, cette année, plusieurs prodiges alarmants, soit à Rome, soit dans les provinces. Dans la cour intérieure du temple de Vulcain et de celui de la Concorde, il plut du sang; les pontifes annoncèrent que les lances suspendues dans ces temples s'étaient agitées d'elles-mêmes et qu'à Lanuvium la statue de la déesse Junon Sospita avait versé des larmes. Une épidémie sévissait en outre si cruellement dans les campagnes, les bourgs, les marchés, que l'administration des pompes funèbres put à peine suffire. Alarmés de ces prodiges et de ce fléau, les sénateurs décrétèrent que les consuls immoleraient les grandes victimes à tels dieux qu'ils voudraient et que les décemvirs consulteraient les livres sibyllins. Sur leur rapport, on décréta un jour entier de prières publiques dans tous les temples de Rome. D'après ce même rapport, le sénat ordonna et les consuls publièrent qu'il y aurait, dans toute l'Italie, trois jours de prières publiques et de féries. L'épidémie faisait tant de ravages, que, le sénat ayant décrété une levée de huit mille fantassins et trois cents cavaliers parmi les alliés du nom latin pour les envoyer, sous les ordres du préteur M. Pinarius, contre les Corses révoltés et les Iliens qui avaient soulevé la Sardaigne, les consuls déclarèrent qu'il leur était impossible, vu le

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

nombre des morts et des malades, d'atteindre ce chiffre. Le préteur fut invité à compléter son armée en demandant des soldats au proconsul Cn. Bébius, alors en quartier d'hiver à Pise, et à passer de là en Sardaigne. Le préteur L. Duronius, chargé de l'Apulie, dut continuer l'enquête sur les bacchanales; l'année précédente, on avait vu reparaître quelques derniers symptômes des anciens scandales, et le préteur L. Pupius n'avait fait qu'entamer l'enquête, sans parvenir à aucun résultat. Le nouveau préteur reçut du sénat l'ordre d'extirper le mal jusque dans sa racine pour qu'il ne fît pas de nouveaux progrès. Enfin les consuls, de l'aveu du sénat, proposèrent au peuple des lois contre la brigue.

XX. Ils introduisirent ensuite au sénat diverses ambassades: d'abord celles du roi Eumène, d'Ariarathe, roi de Cappadoce, et de Pharnace, roi du Pont. On se contenta de leur répondre qu'on enverrait des commissaires pour connaître leurs démêlés et statuer. On introduisit ensuite les députés des exilés lacédémoniens et ceux des Achéens. On donna aux bannis l'espoir que le sénat écrirait aux Achéens de les rappeler. Quant aux Achéens, ils annonçaient que Messène avait été reprise par eux et pacifiée; le sénat les complimenta. Il vint également deux ambassadeurs de Philippe, roi de Macédoine, Philoclès et Apelles. Ils n'avaient aucune demande à faire au sénat; mais ils devaient examiner et rechercher s'il était vrai que Démétrius, comme Persée l'en accusait, avait eu des conférences avec les Romains, et surtout avec Flamininus, pour enlever la couronne à son frère. Le roi avait choisi ces deux députés, croyant qu'ils étaient sans parti pris et sans préférence : en réalité, c'étaient des agents et des complices de Persée dans ses projets contre son frère. Démétrius, qui, de toutes ces trames, ne savait que ce qui venait d'éclater par les calomnies de son frère, avait eu, sinon grand espoir, du moins quelque espoir de fléchir son père. Mais cet espoir même allait s'affaiblissant de jour en jour, car il voyait Philippe perpétuellement circonvenu par Persée. Aussi veillait-il sur toutes ses paroles

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et toutes ses actions pour ne pas donner prise sur lui. Il évitait surtout de parler des Romains et d'avoir avec eux les moindres rapports. Il coupa court à toute correspondance, sentant bien que c'était le grief le plus propre à aigrir son père.

XXI. Philippe, voulait à la fois tenir ses troupes en haleine et éloigner tout soupçon de projets hostiles contre Rome. Il rassembla donc son armée à Stobi, dans la Péonie, et la dirigea sur la Médique. Il voulait gravir jusqu'au sommet du mont Hémus, parce qu'on croyait alors que, de cette hauteur, on embrassait d'un seul coup d'œil le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes : il pensait que cette vue ne lui serait pas inutile pour méditer son plan de campagne contre les Romains. Il consulta sur cette ascension les gens qui connaissaient le pays; tous s'accordèrent à dire que le passage était impraticable pour une armée, et très-difficile même pour une poignée d'hommes armés à la légère. Philippe prit alors à part son jeune fils qu'il avait résolu de ne point emmener avec lui, et, pour le consoler par des témoignages de confiance, il commença par lui demander si, en présence de telles difficultés, il lui fallait persister dans son dessein ou y renoncer. « S'il y persistait, il ne devait pas oublier la conduite d'Antigone en pareille circonstance. Battu par une tempête violente, voyant toute sa famille autour de lui sur le même vaisseau, il avait engagé ses enfants à se souvenir pour eux-mêmes et à recommander à leurs descendants de ne point exposer leur famille tout entière dans une entreprise hasardeuse. Pour lui, fidèle à ce précepte, il n'avait garde de vouloir engager ses deux fils à la fois dans cette périlleuse ascension. Il emmènerait donc son fils aîné, et, le jeune, il le renverrait en Macédoine pour se ménager une ressource et maintenir le trône dans la famille. » Démétrius comprenait bien qu'on l'éloignait pour qu'il ne prît pas part au conseil lorsqu'on tracerait, sur les lieux mêmes, l'itinéraire le plus court vers l'Adriatique et l'Italie, et lorsqu'on arrêterait le plan de la guerre. Mais force était d'obéir à son père, et même de pa-

ANDOOM REVROUT BIBLIOTHEK RENNES

raître l'approuver, de peur de se rendre suspect en obéissant à contre-cœur. Cependant, pour protéger son retour en Macédoine, on ordonna à Didas, l'un des généraux du roi, qui gouvernait la Péonie, de l'accompagner avec une petite escorte. Ce Didas, comme la plupart des courtisans de Philippe, depuis que les préférences du roi désignaient clairement le futur héritier de la couronne, était entré dans le complot formé par Persée contre Démétrius. Il lui fut donné présentement pour mission de s'insinuer autant que possible, à force de prévenances, dans les bonnes grâces de Démétrius, de manière à lui arracher tous les secrets et à pénétrer le plus qu'il le pourrait dans ses sentiments intimes. Démétrius s'éloigna donc, plus en danger avec cette escorte que s'il fût parti seul.

XXII. Philippe, traversant d'abord la Médique, puis les déserts qui séparent ce pays de l'Hémus, arriva au pied de cette montagne en sept jours de marche. Il s'y arrêta un jour entier pour choisir ceux qu'il voulait emmener avec lui, et se remit en route le surlendemain. L'ascension fut d'abord assez facile ; mais, à mesure qu'on parvenait à des points plus élevés, plus le sol devenait boisé et souvent impraticable. Ils arrivèrent ensuite dans des fourrés si épais qu'à peine pouvait-on entrevoir le ciel à travers le feuillage serré des arbres et leurs branches entrelacées. En approchant du sommet, on trouva, chose extraordinaire à de pareilles hauteurs, un brouillard tellement épais qu'on ne savait plus comment avancer, comme si l'on eût été en pleine nuit. Ce ne fut que le troisième jour que l'on parvint au sommet. Redescendus, ils ne démentirent pas l'opinion reçue, sans doute pour éviter que leur entreprise stérile ne prêtât aux railleries, car ils n'avaient pas pu, d'un seul point, embrasser du regard des mers, des montagnes et des fleuves séparés les uns des autres par une si grande distance. Tous avaient souffert de la difficulté de l'ascension, et le roi plus que les autres, vu son âge. Après avoir immolé des victimes à deux autels qu'il avait élevés, l'un à Jupiter, l'autre au soleil, Philippe descendit en deux jours de la montagne qu'il avait gravie en

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

trois jours, craignant surtout les froids de la nuit, qui, au commencement de la canicule, y sont aussi vifs qu'en hiver. Après ces jours de fatigues et de luttes contre tant d'obstacles, il retrouva son camp dans une situation assez triste. Il y régnait une extrême disette, comme cela devait être dans un pays entouré de tous côtés de déserts. Il n'y resta donc qu'un seul jour, pour faire reposer ceux qui l'avaient suivi, puis, avec la précipitation d'une fuite, il passa chez les Denthélètes. C'étaient des alliés; mais, manquant de tout, les Macédoniens ravagèrent leur territoire comme un pays ennemi. Ils pillèrent d'abord quelques fermes çà et là, puis des bourgades entières, à la grande honte du roi qui entendait la voix de ses alliés implorer vainement les dieux protecteurs des traités et son propre nom. Après avoir pris le blé de la contrée, Philippe revint dans la Médique, où il entreprit le siége de Pétra. Il campa du côté de la plaine, et, par son ordre, son fils Persée tourna la ville avec un corps peu considérable pour l'attaquer des hauteurs. Les assiégés, ainsi menacés de toutes parts, donnèrent des otages et se soumirent pour le moment. Mais, à peine l'armée retirée, sans se soucier de leurs otages, ils quittèrent la ville et se retirèrent dans des endroits fortifiés ou sur les montagnes. Philippe, voyant ses soldats épuisés par tant de travaux stériles, et soupçonnant de plus en plus son fils Démétrius que calomniaient les rapports de Didas, rentra en Macédoine.

XXIII. Chargé, comme on l'a vu, d'escorter Démétrius, Didas avait surpris la candeur du jeune prince trop confiant, et justement irrité d'ailleurs contre les siens. A force d'entrer dans ses vues, de déplorer son sort et de lui offrir son concours pour toute éventualité, il lui arracha ses secrets. Démétrius songeait à se réfugier chez les Romains. Il semblait que les dieux, par une faveur spéciale, lui offrissent le préteur de la Péonie pour l'aider dans son dessein; car, par cette province, il était presque certain de pouvoir s'échapper sans rien craindre. Mais son frère fut aussitôt informé de ce plan et le fit connaître à son père. Le roi en

reçut la première nouvelle pendant qu'il assiégeait Pétra
Sans perdre de temps, il fit jeter dans les fers Hérodore, l
principal confident de Démétrius, et surveiller le princ
sans qu'il le soupçonnât. Ces circonstances, jointes au
autres malheurs, attristèrent le retour du roi en Macédoine
Les rapports qu'il recevait faisaient sur lui de l'impres
sion; cependant il voulait attendre le retour des ambas
sadeurs qu'il avait envoyés à Rome y faire une enquêt
complète. Il passa quelques mois dans ces préoccupations
enfin les ambassadeurs revinrent. Leurs rapports avaien
été concertés avant leur départ de Macédoine. A mille ca
lomnies, ils ajoutèrent même un faux. Ils remirent au ro
une lettre supposée de T. Quinctius, scellée d'un faux ca
chet. Cette lettre était une prière d'excuser le jeune princ
si l'impatience de régner lui avait fait nouer avec Quinctiu
quelques relations : « Jamais Démétrius ne tenterait rie
contre aucun des siens; et, quant à lui, on le savait inca
pable de donner un conseil criminel. » Cette lettre confirm
les accusations de Persée. Aussi, sur-le-champ on mit à l
torture Hérodore, qui mourut dans de longues souffrance
sans rien révéler.

XXIV. Persée accusa de nouveau Démétrius devant so
père. Les griefs articulés étaient le projet d'évasion à traver
la Péonie, les tentatives de corruption pour s'assurer de
compagnons dans la fuite, et enfin surtout la lettre supposé
de T. Quinctius. Cependant, on ne prononça pas ouverte
ment de condamnation capitale; on préféra le faire péri
par la ruse : non par intérêt pour lui, mais de peur qu
son supplice ne découvrît les projets de guerre contre le
Romains. Comme Philippe se rendait de Thessalonique
Démétriade, il envoya Démétrius à Astrée en Péonie, tou
jours avec Didas pour compagnon de route, et Persée
Amphipolis, pour y recevoir les otages des Thraces. Au dé
part, il donna, dit-on, à Didas l'ordre de faire périr son fils
Didas offrit, ou feignit d'offrir un sacrifice, et y invita Dé
métrius, qui vint d'Astrée à Héraclée. On rapporte qu'il fu
empoisonné dans le festin même du sacrifice. La coupe

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Θεσσαλονίκης

peine vidée, il s'aperçut du crime. Bientôt, de vives douleurs le forcèrent à quitter la table ; il rentra dans son appartement, où, au milieu de ses souffrances, il accusait la cruauté de son père, la perfidie d'un frère impie et la scélératesse de Didas. Ensuite on fit entrer près de lui un certain Thyrsis de Stubère et un certain Alexandre de Bérée, qui l'étouffèrent sous des couvertures. Ainsi périt ce jeune prince, qui n'avait commis aucun crime, et contre lequel il ne suffit pas à ses ennemis d'employer un seul genre de mort.

XXV. Tandis que ces faits se passaient en Macédoine, L. Émilius Paulus, prorogé dans son commandement comme proconsul, avait fait entrer son armée, dès le commencement du printemps, sur le territoire des Ligures Ingaunes. A peine y avait-il placé son camp, que des députés vinrent à lui, sous prétexte de demander la paix, en réalité pour tout reconnaître. Paul Émile répondit qu'ils n'obtiendraient la paix qu'en faisant leur soumission. Sans s'y refuser absolument, ils demandaient du temps, car il en fallait pour décider à se soumettre des populations farouches. Ayant obtenu une trêve de dix jours, ils demandèrent en outre qu'on défendit aux soldats d'aller faire du bois et du fourrage au delà des montagnes qui avoisinaient le camp, parce que cette portion de leur territoire était cultivée. Ce point obtenu, derrière ces montagnes même d'où ils avaient écarté l'ennemi ils rassemblèrent tout ce qu'ils avaient de forces ; puis, tout à coup, fondant en masse sur le camp des Romains ils attaquèrent toutes les portes à la fois. L'assaut dura tout le jour avec une telle vigueur que les Romains n'eurent même pas l'espace nécessaire pour porter au dehors leurs étendards, ni assez de place pour développer leurs lignes. Ils se pressaient aux portes et défendaient leur camp moins avec leurs armes qu'avec le rempart formé par leurs corps. Vers le coucher du soleil, l'ennemi s'éloigna. Paul Émile en profita pour envoyer au proconsul Cn. Bébius, à Pise, deux cavaliers porteurs de dépêches. Il lui annonçait que l'ennemi avait abusé d'une

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

trêve pour l'assiéger, et il le priait de venir à son secours au plus vite. Bébius avait donné son armée au préteur M. Pinarius qui partait pour la Sardaigne. Du moins, il informa le sénat que Paul Émile était cerné par les Ligures, et il écrivit à M. Claudius Marcellus, dont le département était tout voisin, pour qu'il fît passer son armée de Gaule en Ligurie, s'il n'y voyait pas d'obstacle, et vînt délivrer Paul Émile. Ces secours ne pouvaient arriver que trop tard. Dès le lendemain, les Ligures revinrent attaquer le camp. Paul Émile avait prévu cette attaque, et il n'aurait tenu qu'à lui de faire sortir ses troupes : il aima mieux les garder derrière les retranchements pour laisser le temps à Bébius de venir avec son armée de Pise.

XXVI. A Rome, le message de Bébius avait causé de vives alarmes, qui redoublèrent encore lorsqu'arriva, quelques jours après, Marcellus, dont l'armée avait été par lui donnée à Fabius. Dès lors, plus d'espoir de faire passer en Ligurie l'armée alors en Gaule, car on était en guerre avec les Istriens qui s'opposaient à l'établissement d'une colonie à Aquilée. Fabius, parti contre eux, ne pouvait abandonner l'expédition commencée. Une seule ressource restait, et encore bien tardive, c'était que les consuls se hâtassent de partir pour leurs provinces. Les sénateurs les en pressaient vivement ; mais ils déclarèrent qu'ils ne partiraient que les enrôlements terminés : et si ces enrôlements se faisaient avec lenteur, la faute en était, non aux consuls, mais à la violence de l'épidémie. Cependant, force leur fut de céder au vœu unanime du sénat : ils sortirent en habit de guerre, et fixèrent Pise comme rendez-vous aux soldats déjà enrôlés. On les autorisa à enrôler des volontaires sur leur passage et à les emmener. Des ordres dans le même sens furent aussi donnés aux préteurs : Q. Pétilius devait former à la hâte deux légions de citoyens romains et faire prêter serment à tous ceux qui auraient moins de cinquante ans ; Fabius devait tirer des alliés du nom latin quinze mille fantassins et huit cents cavaliers. On créa C. Matiénus et C. Lucrétius décemvirs maritimes, et on leur fit équiper des

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

vaisseaux. Matiénus, dont le département s'étendait jusqu'au golfe de Gaule, eut ordre de conduire au plus vite sa flotte vers les côtes de Ligurie, afin d'être à même de secourir au besoin L. Émilius et son armée.

XXVII. Paul Émile, ne voyant paraître aucun secours, et s'imaginant que ses messages avaient été interceptés, ne crut pas devoir différer plus longtemps de tenter, avec ses seules forces, la fortune des armes, avant le retour des ennemis qui déjà attaquaient plus mollement. Il disposa donc aux quatre portes du camp ses troupes, qui devaient faire une sortie générale à un signal donné. Aux quatre cohortes de réserve il en ajouta deux autres, et les confia toutes à son lieutenant M. Valérius, avec ordre de sortir par la porte Prétorienne. A la principale porte de droite, il plaça les hastats de la première légion, et, comme réserve, les princes de la même légion, sous les ordres des tribuns militaires M. Servilius et L. Sulpicius. La troisième légion fut placée en face de la principale porte de gauche; seulement, ici, les princes formaient la première ligne et les hastats la réserve. Cette légion était commandée par Ser. Julius César et L. Aurélius Cotta, tribuns des soldats. Le lieutenant Q. Fulvius Flaccus se posta, avec l'aile droite, à la porte Questorienne; la garde du camp fut laissée à deux cohortes et aux triaires des deux légions. Le général en personne alla haranguer successivement chaque corps, et employa près des soldats tout ce qui était de nature à enflammer leur courage. Tantôt il accusait de perfidie les Ligures qui n'avaient demandé la paix que pour venir, à la faveur de la trêve obtenue, assiéger le camp romain; tantôt il représentait quelle honte c'était, pour une armée romaine, d'être assiégée par des Ligures, c'est-à-dire des brigands et non des ennemis : « De quel front, si vous sortez d'ici par des secours étrangers et non par votre courage, oserez-vous aborder, je ne dis pas les troupes qui ont vaincu Annibal, Philippe et Antiochus, les plus puissants rois et les plus grands généraux du siècle, mais celles qui ont poursuivi maintes fois ces mêmes Ligures fuyant comme de

Ανωνύμου Κεντρική Βιβλιοθήκη Σερρών

vils troupeaux à travers les replis de leurs vallées, et le
ont taillés en pièces? Ce que n'eussent osé ni les Espagnols
ni les Gaulois, ni les Macédoniens, ni les Carthaginois, de
Ligures l'ont fait ! Ils approchent d'un camp romain, il
l'assiégent, ils l'attaquent, ces hommes qui, naguère, cher
chaient un refuge dans les profondeurs de leurs forêts
que nous ne trouvions qu'avec peine, cachés au fond d
leurs repaires! » Un cri unanime répondait à ces paroles
« Les soldats n'avaient rien à se reprocher puisqu'on n
leur avait pas donné le signal d'une sortie : qu'on donn
ce signal et l'on verrait bien que ni Romains ni Ligure
n'avaient changé. »

XXVIII. Les Ligures avaient deux camps en deçà de
montagnes. Les premiers jours, ils en venaient au lever d
soleil, tous en bataille et en bon ordre; mais, bientôt, i
ne prirent plus les armes que gorgés de viandes et de vin
Ils sortaient sans ordre et au hasard, bien persuadés qu
l'ennemi ne sortirait point de ses retranchements. Comm
ils se présentent ainsi dans la plus grande confusion, tou
ce qu'il y a d'hommes dans le camp, même valets et vivan
diers, poussent un cri terrible, et tous les Romains s'élan
cent à la fois par toutes les portes. La surprise fut telle pou
les Ligures qu'ils furent tout aussi effrayés que s'il
étaient tombés dans une embuscade. Il y eut, quelque
instants, une apparence de combat ; mais bientôt la déroute
des Ligures fut complète. On fit un grand carnage de
fuyards. La cavalerie eut ordre de monter à cheval et d
ne laisser échapper personne. Tous les Ligures furent re
foulés jusqu'à leurs deux camps; puis ces camps même
furent pris. Il y eut, dans cette journée, plus de quinz
mille ennemis tués; on leur fit deux mille cinq cents pri
sonniers. Trois jours après la nation entière des Ligure
Ingaunes donna des otages et fit sa soumission. On recher
cha les pilotes et les marins qui avaient fait le métier d
pirates, et on les jeta tous dans les fers. En même temps, l
décemvir C. Matiénus s'emparait de trente-deux vaisseau
corsaires. L. Aurélius Cotta et C. Sulpicius Gallus furen

Ανοιχτό Κεντρικό Βιβλιοθήκη Θεσσαλ

envoyés à Rome pour y porter les nouvelles et remettre les dépêches au sénat; ils devaient aussi demander pour L. Emilius l'autorisation de quitter sa province pacifiée, de ramener ses troupes et de les licencier. Le sénat donna cette double autorisation. Il décréta en outre trois jours de prières publiques dans tous les autels. Les préteurs Pétillius et Fabius furent invités, le premier à licencier les légions tirées de la ville, le second à renvoyer aux alliés du nom latin les troupes qu'ils avaient données. Enfin le préteur de Rome dut écrire aux consuls que le sénat avait décidé le licenciement immédiat des soldats enrôlés à la hâte au moment du danger.

XXIX. Cette année, on établit la colonie de Gravisque en Étrurie sur un territoire enlevé autrefois aux Tarquiniens. Chaque colon reçut cinq arpents. Les triumvirs chargés de conduire les colons furent C. Calpurnius Pison, P. Claudius Pulcher, C. Térentius Istra. Cette année fut marquée par une sécheresse et une disette. Selon la tradition, il ne serait pas tombé de pluie durant six mois. Cette même année, des laboureurs, en creusant profondément la terre dans un champ appartenant au greffier L. Pétillius, trouvèrent deux coffres de pierre, longs d'environ huit pieds sur quatre de largeur, et dont les couvercles étaient scellés avec du plomb. Sur ces deux coffres étaient gravées des inscriptions grecques et latines, indiquant qu'ils contenaient, l'un le corps de Numa Pompilius, fils de Pompo, roi des Romains, l'autre les livres de Numa Pompilius. Sur le conseil de ses amis, le propriétaire du champ ouvrit ces coffres. Celui qui devait contenir le corps du roi se trouva vide, sans nulle trace de corps humain ni de quoi que ce fût : pendant de si longues années l'action du temps avait tout anéanti. Dans l'autre étaient deux paquets, enduits de poix, contenant chacun sept volumes, non-seulement bien conservés, mais même paraissant tout neufs. Sept de ces volumes étaient en latin et traitaient du droit des pontifes; les sept autres, en grec, traitaient de la philosophie, telle qu'elle pouvait être à cette époque. Valérius d'Antium dit

que cette philosophie était celle de Pythagore, flattant en cela le préjugé qui faisait de Numa un disciple de ce philosophe. Ces livres furent lus d'abord par les amis du greffier qui se trouvaient là à l'instant de la découverte. Comme ils passaient de main en main, le préteur de la ville, Q. Pétillius, désira en prendre connaissance et les emprunta à L. Pétillius, avec qui il était lié, pour l'avoir, pendant sa questure, fait entrer dans une décurie de greffiers. En jetant un coup d'œil sur les livres, il s'aperçut que la plupart des dogmes étaient contraires au culte établi. Il dit alors à L. Pétillius « qu'il voulait brûler ces livres; mais, qu'avant de le faire, il l'autorisait à les revendiquer contre lui par toutes les voies de droit et tous les recours possibles; qu'il ne lui en saurait nullement mauvais gré. » Le greffier s'adressa aux tribuns du peuple, lesquels renvoyèrent l'affaire au sénat. Le préteur ayant déclaré qu'il était prêt à jurer que ces livres ne devaient ni être lus ni conservés, le sénat rendit le décret suivant: « Attendu qu'il suffit que le préteur offre son serment, les livres seront brûlés le plus tôt possible sur la place des comices; comme indemnité, on payera au propriétaire la somme qui sera fixée par le préteur Q. Pétillius et la majorité des tribuns. » Le greffier refusa l'indemnité. Les livres furent brûlés sur la place des comices, sous les yeux du peuple, dans un feu allumé par les ministres ordinaires des sacrifices.

XXX. Cette année, une guerre terrible éclata dans l'Espagne citérieure. Les Celtibériens avaient mis sous les armes jusqu'à trente-cinq mille hommes, déploiement de forces inouï chez eux. Q. Fulvius Flaccus commandait cette province. Apprenant que les Celtibériens armaient leur jeunesse, il avait, de son côté, tiré des alliés le plus de secours possible; mais il était loin d'avoir autant de forces que l'ennemi. Aux premiers jours du printemps, il conduisit son armée en Carpétanie et campa sous les murs d'Ébura, après avoir mis dans la place une petite garnison. Peu de jours après, les Celtibériens vinrent camper au pied d'une colline, à deux milles environ des Romains. Dès que le

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Πάτρας

préteur le sut là, il détacha son frère M. Fulvius, avec deux escadrons de cavalerie alliée, pour reconnaître la position des ennemis, s'approcher le plus possible de leur camp et s'assurer de l'importance de leurs forces. Il avait ordre d'éviter tout engagement et de se replier s'il voyait la cavalerie ennemie faire une sortie. Fulvius exécuta fidèlement sa mission. Pendant quelques jours, les Romains se bornèrent à faire avancer ces deux escadrons, qui se repliaient dès que la cavalerie ennemie s'avançait hors du camp. A la fin, les Celtibériens sortirent de leurs retranchements avec toutes leurs forces d'infanterie et de cavalerie, et vinrent se ranger en bataille à égale distance des deux camps. Le terrain était complétement uni et propre à un combat. Les Espagnols y firent halte, attendant l'ennemi : mais les Romains se tinrent pendant quatre jours de suite enfermés dans leurs retranchements. Tout ce temps, ils restèrent les uns rangés en bataille à la même place, les autres immobiles dans leur camp. Enfin, voyant qu'on refusait le combat, les Celtibériens rentrèrent aussi dans leur camp pour s'y reposer. Leur cavalerie seule sortait en avant des lignes pour être prête au premier mouvement de l'ennemi. Des deux camps on allait par derrière au bois et au fourrage, sans s'inquiéter de part ni d'autre.

XXXI. Quand le préteur romain crut que sa longue inaction avait persuadé à l'ennemi qu'il ne tenterait rien le premier, il ordonna à L. Acilius de tourner avec l'aile gauche et six mille auxiliaires de la province la hauteur à laquelle étaient adossés les Celtibériens, et de fondre sur leur camp dès qu'il entendrait le cri de guerre. Acilius partit de nuit pour dérober sa marche. Au point du jour, Flaccus envoya jusqu'aux retranchements ennemis le préfet des alliés, C. Scribonius, avec les cavaliers de réserve de l'aile gauche. Les Celtibériens, les voyant plus nombreux et plus hardis que de coutume, jetèrent hors des retranchements toute leur cavalerie, et donnèrent en même temps à l'infanterie l'ordre de sortir. D'après les instructions qu'il a reçues, à peine Scribonius entend-il le bruit des chevaux,

qu'il fait tourner bride et se replie sur le camp. La poursuite des ennemis n'en devient que plus vive. La cavalerie était en avant, suivie de près par l'infanterie, et ils espéraient bien forcer le camp romain ce jour-là. Quand Flaccus les voit à cinq cents pas de lui, jugeant qu'ils sont trop loin de leur camp pour être secourus, il fait sortir par trois issues à la fois ses troupes rangées en bataille derrière les retranchements, les soldats poussent le cri de guerre, moins pour s'animer au combat que pour avertir le corps posté sur la montagne. Ceux-ci, en effet, descendirent aussitôt vers le camp, selon l'ordre donné. Les Espagnols n'avaient pas laissé plus de cinq mille hommes pour le défendre. Ces hommes, effrayés de leur petit nombre, de la multitude des assaillants et d'une attaque si soudaine, laissèrent prendre le camp presque sans combat. Acilius fit mettre le feu à la partie le plus à portée d'être aperçue du champ de bataille.

XXXII. Les Celtibériens placés aux derniers rangs aperçurent les premiers la flamme; bientôt le bruit se répandit dans toute l'armée que le camp était perdu et tout en feu. De là, effroi des Celtibériens, confiance plus grande des Romains. Déjà ceux-ci entendaient les cris de victoire de leurs compagnons et voyaient les flammes qui dévoraient le camp ennemi Les Celtibériens eurent quelques moments d'hésitation. Mais comme, en fuyant, ils n'avaient plus de retraite, et comme le combat devenait leur seul espoir, ils revinrent à la charge avec une vigueur toute nouvelle. Au centre, ils étaient vivement pressés par la cinquième légion. Ils se tournèrent avec plus d'assurance contre l'aile gauche des Romains, où Flaccus avait placé les auxiliaires de la province, leurs compatriotes. Cette aile allait plier, si la septième légion ne fût venue à son aide. En même temps, les troupes laissées en garnison à Ébura vinrent se jeter au fort de la mêlée, et Acilius pressait l'ennemi par derrière. Les Celtibériens, après une longue résistance, se firent massacrer sur place. Ceux qui survécurent s'enfuirent dans toutes les directions. La cavalerie, envoyée à leur poursuite en deux

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

corps, en fit un grand carnage. Les ennemis eurent, ce jour-là, vingt-trois mille hommes tués. On leur prit quatre mille sept cents hommes avec plus de cinq cents chevaux et quatre-vingt-huit étendards. Ce fut une grande victoire, mais chèrement achetée. Les Romains perdirent plus de deux cents soldats des deux légions, huit cent trente alliés du nom Latin, et près de deux mille quatre cents auxiliaires étrangers. Le préteur ramena dans son camp les troupes victorieuses. Acilius eut ordre de rester dans celui dont il venait de s'emparer. Le lendemain, on recueillit les dépouilles de l'ennemi, et l'on récompensa devant l'armée assemblée ceux qui s'étaient signalés par leur courage.

XXXIII. Après avoir fait transporter les blessés dans Ébura, le préteur conduisit ses légions à travers la Carpétanie jusqu'à Contrebie, dont il fit le siége. Cette place demanda du secours aux Celtibériens. Ils n'arrivèrent pas à temps : non qu'ils eussent tardé de partir; mais ils avaient, une fois en route, trouvé des chemins rendus impraticables par des pluies continuelles et des cours d'eau débordés. Désespérant de les voir venir, Contrebie se rendit. Flaccus avait lui-même été forcé par le mauvais temps de faire entrer toutes ses troupes dans la ville. Les Celtibériens s'étaient mis en route, ignorant la reddition de Contrebie : quand les pluies eurent diminué et qu'il leur eut été possible de passer les cours d'eau, ils arrivèrent devant les murs, autour desquels ils n'aperçurent pas l'ennemi. Persuadés qu'il s'était porté sur un autre point ou qu'il s'était retiré, ils s'approchèrent de la ville confusément et en désordre. Les Romains fondirent alors sur eux par deux portes, et, les surprenant, ils les mirent en déroute sans qu'ils eussent pu se rallier. Ce désordre même, qui avait empêché les Celtibériens de résister et de soutenir le combat, débandés comme ils étaient et éloignés de leurs étendards, fut ce qui sauva un grand nombre d'entre eux dans la déroute. Ils se dispersèrent en effet çà et là dans la campagne, et l'ennemi ne put envelopper des bataillons entiers. Cependant on leur tua près de douze mille hommes, on fit plus de cinq mille

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλος

prisonniers, on prit quatre cents chevaux et soixante-deux étendards. Les fuyards, qui reprenaient la route de leur pays, rencontrèrent un autre corps de Celtibériens qui se dirigeait vers Contrebie; ils lui firent rebrousser chemin en lui racontant la reddition de la ville. Tout aussitôt ils se dispersèrent vers leurs bourgs et leurs forteresses. Flaccus, partant de Contrebie, conduisit ses légions à travers la Celtibérie, et ravagea le pays. Il prit nombre de châteaux forts, et, à la fin, la plupart des Celtibériens firent leur soumission.

XXXIV. Tels furent les événements dont, cette année, l'Espagne citérieure fut le théâtre. Dans l'ultérieure, le préteur Manlius obtint quelques avantages contre les Lusitaniens. Cette même année, la colonie latine d'Aquilée fut établie sur le territoire des Gaulois. Les trois mille fantassins qui la composaient reçurent chacun cinquante arpents; les centurions cent, les cavaliers cent quarante. Les triumvirs chargés d'installer cette colonie furent P. Cornélius Scipion Nasica, C. Flaminius et L. Manlius Acidinus. On consacra cette année deux temples : l'un à Vénus Éricyne, près de la porte Colline; l'autre à la Piété, dans le marché aux légumes; le premier, voué dans la guerre de Ligurie par le consul L. Porcius, fut consacré par le fils même du consul, L. Porcius Licinus, alors décemvir; le second fut consacré par le décemvir M. Acilius Glabrion, qui fit élever en l'honneur de son père la première statue dorée qu'on ait vue en Italie. C'était le père qui avait voué le temple, le jour où il avait vaincu Antiochus aux Thermopyles, et qui en avait fait commencer la construction en vertu d'un sénatus-consulte. Au même moment où furent consacrés ces deux temples, le proconsul Paul-Émile triompha des Ligures Ingaunes. Il fit porter vingt-cinq couronnes d'or; et ce fut tout ce que l'on vit d'or ou d'argent dans ce triomphe. Mais un grand nombre de chefs vaincus marchèrent captifs devant le char, et chaque soldat reçut trois cents as. Ce qui fit surtout l'éclat de ce triomphe, ce fut l'arrivée d'une ambassade de Ligures, venant demander une paix perpétuelle

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et affirmant que la nation ligurienne était décidée à ne plus jamais prendre les armes que sur l'ordre du peuple romain. Interprète du sénat, le préteur Q. Fabius leur répondit « que ce langage n'était pas nouveau dans la bouche des Ligures; mais qu'ils étaient plus intéressés que personne à prendre des sentiments nouveaux et conformes à ce langage. » Il leur fallait se présenter aux consuls et exécuter ce qui leur serait ordonné; c'était aux consuls seuls que le sénat s'en rapporterait sur la sincérité de leurs intentions pacifiques. On eut ainsi la paix en Ligurie. En Corse, le préteur M. Pinarius livra aux insulaires un combat où il leur tua près de de deux mille hommes. Cette défaite les contraignit à donner des otages et cent mille livres de cire. De Corse, l'armée passa en Sardaigne et rapporta plusieurs avantages sur les Iliens, peuple qu'aujourd'hui même on n'a pu encore complétement soumettre. Cette même année, on rendit aux Carthaginois cent de leurs otages, et le peuple romain leur garantit la paix, non-seulement avec lui, mais même avec Masinissa, qui occupait en armes un territoire en litige entre eux.

XXXV. Les consuls n'avaient rien eu à faire dans leur province. M. Bébius, rappelé à Rome pour présider les comices, proclama consuls A. Postumius Albinus Luscus et C. Calpurnius Pison. On créa ensuite préteurs Ti. Sempronius Gracchus, L. Postumius Albinus, P. Cornélius Mammula, Ti. Minucius Molliculus, A. Hostilius Mancinus et C. Ménius. Tous ces magistrats entrèrent en charge aux ides de mars. Au commencement de cette année, sous les nouveaux consuls, A. Postumius Albinus et C. Calpurnius Pison, le consul A. Postumius introduisit au sénat les députés que F. Flavius avait envoyés de l'Espagne citérieure. C'étaient, avec son lieutenant L. Minucius, deux tribuns militaires, T. Ménius et le massiliote L. Térentius. Après avoir annoncé deux victoires, la soumission de la Celtibérie et l'entière pacification de la province, après avoir déclaré qu'on n'avait besoin ni de la solde ordinaire, ni du blé transporté pour les besoins de l'armée pendant l'année, ils

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

prièrent le sénat, en considération de ces succès, de décréter des actions de grâces aux dieux immortels et de permettre à Q. Fulvius de ramener avec lui de sa province son armée qui avait courageusement servi sous lui, et, avant lui, sous plusieurs préteurs. Outre que cette mesure était juste, ajoutaient-ils, elle était presque nécessaire. Les soldats, en effet, étaient tellement décidés à partir, qu'il devenait impossible de les retenir plus longtemps : ils déserteraient si l'on ne les licenciait point; ou bien, si on les retenait de force, éclaterait quelque sédition dangereuse. Le sénat assigna la Ligurie pour province aux deux consuls. Les préteurs tirèrent ensuite leurs provinces au sort. M. Hostilius eut la juridiction de la ville, Ti. Minucius celle des étrangers; P. Cornélius la Sicile; C. Ménius la Sardaigne; L. Postumius l'Espagne ultérieure, Ti. Sempronius la citérieure. Ce dernier, qui devait succéder à Q. Fulvius Flaccus, n'était pas jaloux de voir sa province privée de son ancienne armée. « C'est à toi que je le demande, L. Minucius, dit-il; à toi qui annonces l'entière pacification de la province, crois-tu que la soumission des Celtibériens soit si bien assurée désormais qu'on puisse contenir la province sans aucune armée? Si tu ne peux ni affirmer ni garantir la fidélité de ces barbares, et si, par conséquent, tu juges qu'une armée est absolument nécessaire dans cette province, que conseilles-tu donc au sénat? Est-ce d'envoyer en Espagne des renforts qui permettent de licencier ceux des soldats qui ont fait leur temps et de mêler les recrues aux troupes aguerries? Rien de mieux alors. Mais si c'est de rappeler toutes les vieilles légions pour y envoyer des troupes enrôlées la veille, qui ne voit que le mépris inspiré par de nouvelles recrues soulèverait les barbares les plus pacifiques? Réduire complétement une province où les esprits sont intraitables et toujours prêts à la révolte, c'est chose plus facile à dire qu'à faire. Si je suis bien informé, quelques villes seulement, celles qu'intimidait le voisinage de nos quartiers d'hiver, se sont soumises à notre domination. Les provinces plus éloignées sont en armes. Dans cet état de

Ανωνυμη Κεντρικη Βιβλιοθηκη Βερολινο

choses, pères conscrits, je promets, si j'ai dans ma province l'armée qui s'y trouve à présent, d'y maintenir notre autorité; mais si Flaccus ramène ses légions, je choisirai, pour y établir mes quartiers d'hiver, des lieux paisibles, et je n'exposerai pas de nouvelles recrues contre les plus redoutables ennemis.

XXXVI. Pris ainsi à partie, le député répondit : « que ni lui ni personne ne pouvait deviner les dispositions des Celtibériens dans le présent et dans l'avenir. Il avouait donc qu'il était toujours plus sage d'envoyer une armée dans un pays barbare, pacifié sans doute, mais peu accoutumé encore à l'obéissance. Maintenant, fallait-il une armée de nouvelles recrues ou de vétérans, celui-là seul pourrait le dire, qui saurait prévoir si les Celtibériens resteraient fidèlement en paix, et si les soldats resteraient soumis, étant retenus plus longtemps dans la province. Mais s'il fallait juger de leurs dispositions d'après leurs discours entre eux et les clameurs dont ils accueillaient les harangues de leur général, ils avaient crié assez ouvertement qu'ils retiendraient leur chef dans la province, ou qu'ils retourneraient avec lui en Italie. » Ce débat entre le préteur et le lieutenant fut interrompu par une réclamation des consuls, qui voulaient qu'on réglât d'abord les affaires de leurs provinces avant de s'occuper de l'armée du préteur. On décréta pour les consuls une armée entièrement nouvelle : deux légions romaines avec leur cavalerie, et le contingent ordinaire des alliés du nom latin, quinze mille fantassins et huit cents chevaux. On leur ordonna de marcher avec cette armée contre les Ligures Capuans. P. Cornélius et M. Bébius furent prorogés dans leur commandement : ils devaient rester dans leur province jusqu'à l'arrivée des nouveaux consuls ; et alors, licencier leurs troupes et revenir à Rome. On s'occupa ensuite de l'armée de Ti. Sempronius. Les consuls furent invités à lever pour lui une légion nouvelle de cinq mille deux cents fantassins et de quatre cents cavaliers, à y ajouter mille fantassins et cinquante cavaliers pris parmi les citoyens romains, enfin à tirer des alliés latins sept mille

hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Avec cette armée, Ti. Sempronius devait aller dans l'Espagne citérieure. Q. Fulvius fut autorisé à ramener avec lui, s'il le jugeait bon, tous les soldats alliés ou romains, transportés en Espagne avant le consulat de Sp. Postumius et de Q. Marcius, en y ajoutant encore, quand les recrues seraient arrivées, tout ce qui dépasserait, dans les deux légions réunies, le nombre de dix mille quatre cents fantassins, de quatre cents cavaliers, et, dans le contingent des alliés, le nombre de douze mille fantassins et de six cents cavaliers. Il choisirait ceux qui l'avaient le mieux servi dans les deux combats livrés aux Celtibériens. On décréta des actions de grâces solennelles pour les succès qu'il avait remportés. Les autres préteurs reçurent l'ordre de se rendre dans leurs provinces. Le commandement fut prorogé à Q. Fabius Buteon dans la Gaule. On mit sur pied, cette année, huit légions, sans compter la vieille armée qui attendait en Ligurie son licenciement prochain. Mais celle qui devait la remplacer se complétait difficilement, à cause de la peste, qui, depuis trois ans déjà, ravageait Rome et l'Italie.

XXXVII. Le préteur Ti. Minucius, puis, peu après, le consul C. Calpurnius, et un grand nombre de personnages illustres de tous les ordres furent victimes de ce fléau, qui finit par être considéré comme un prodige. On ordonna au grand pontife C. Servilius de chercher les expiations les plus propres à apaiser la colère des dieux; aux décemvirs de consulter les livres sibyllins; enfin au consul de vouer et d'inaugurer des statues dorées à Apollon, à Esculape et à la déesse Salus, ce qu'il fit en effet. Les décemvirs, pour conjurer le mal, ordonnèrent deux jours de prières publiques dans Rome et dans tous les bourgs ou marchés de l'Italie. Tous ceux qui avaient plus de douze ans y assistèrent, une couronne sur la tête et une branche de laurier à la main. On en était même à soupçonner quelque crime, et un sénatus-consulte ordonna une enquête : le préteur C. Claudius, qui avait remplacé Ti. Minucius, dut rechercher s'il n'y avait point eu de cas d'empoisonnements dans Rome et dans

Digitized by Google Bibliothèque Nationale

un rayon de dix milles autour de Rome; au delà de cette distance, C. Ménius dut, avant de passer dans sa province de Sardaigne, faire la même enquête dans les bourgs et les marchés. La mort du consul surtout était suspecte; on le disait empoisonné par sa femme Quarta Hostilia. Quand on vit le fils de cette Hostilia nommé consul à la place de son beau-père, les soupçons sur la mort de Pison prirent une nouvelle consistance. Des témoins même affirmaient qu'après l'élection des consuls Albinius et Pison, dans les comices où Flaccus venait d'échouer, sa mère lui avait reproché d'avoir laissé trois fois écarter sa candidature, et avait ajouté « qu'il n'avait qu'à se préparer à une nouvelle candidature; qu'avant deux mois elle ferait de lui un consul. » Il y avait beaucoup d'autres témoignages à la charge de Quarta Hostilia; mais cette parole, confirmée par l'événement, fut la charge décisive. Au commencement de ce printemps, les levées nouvelles qui avaient retenu à Rome les nouveaux consuls, puis la mort de l'un d'eux, puis l'élection de son successeur, avaient retardé toutes les affaires. Pendant ce temps, P. Cornélius et M. Bébius, qui n'avaient rien fait de mémorable dans leur consulat, conduisirent leur armée contre les Ligures Apuans.

XXXVIII. Les Ligures ne s'attendaient nullement à la guerre quand ils virent arriver les consuls dans leur province : surpris par leur attaque, ils se rendirent, au nombre d'environ douze mille. Cornélius et Bébius, après avoir pris par lettres l'avis du sénat, entreprirent de les transplanter de leurs montagnes dans des plaines, loin de leur pays, afin de leur ôter tout espoir de retour. Ils croyaient que c'était là le seul moyen de mettre fin à la guerre de Ligurie. La république possédait dans le Samnium un territoire enlevé autrefois aux Taurasiniens : on décida d'y transporter les Ligures Apuans. Il fut donc publié « que les Ligures Apuans eussent à descendre de leurs montagnes avec leurs femmes et leurs enfants, et en emportant tout ce qui leur appartenait. » A maintes reprises, les Ligures envoyèrent des ambassades pour fléchir les consuls : « qu'on ne les

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

forçât point à abandonner leurs pénates, leur foyer natal, les tombeaux de leurs ancêtres, et ils s'engageaient à livrer armes et otages. » N'obtenant rien, et n'ayant pas les forces nécessaires pour combattre, ils se résignèrent. Ils furent transportés aux frais de la république. Ils étaient près de quarante mille têtes libres, y compris les femmes et les enfants. On leur donna cent cinquante mille sesterces pour acheter ce qui était nécessaire à leur nouvelle installation. Cornélius et Bébius conduisirent les émigrants, et firent le partage et la distribution du terrain; ce fut cependant avec le concours des quinquévirs que leur envoya le sénat, sur leur demande. Quand tout fut terminé, ils ramenèrent à Rome la vieille armée, et le sénat leur décerna le triomphe. Ce fut le premier exemple de triomphe obtenu sans avoir combattu. On se borna à faire précéder le char de quelques Ligures, car on n'avait ni dépouilles, ni prisonniers à donner en spectacle, ni argent à distribuer aux soldats.

XXXIX. La même année, le proconsul d'Espagne, Fulvius Flaccus, comme son successeur tardait à venir le remplacer, fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver et alla ravager la partie extrême de la Celtibérie dont les habitants n'avaient pas fait leur soumission. Les barbares en furent plus irrités qu'effrayés : ayant rassemblé secrètement des troupes, ils s'embusquèrent dans le défilé de Manlius par où l'armée romaine ne pouvait manquer de passer. Gracchus avait chargé son collègue L. Postumius Albinus, qui se rendait dans l'Ultérieure, d'engager en son nom Q. Fulvius à amener les troupes jusqu'à Tarragone. » C'était là, disait-il, qu'il avait décidé de licencier les vétérans, d'incorporer les recrues et d'organiser l'armée. » Flaccus fut, en même temps, prévenu du jour où devait arriver son successeur, et ce jour n'était pas éloigné. Ces nouvelles le forcèrent de renoncer à son entreprise et de retirer en toute hâte son armée de la Celtibérie. Les barbares, en ignorant le motif, et s'imaginant qu'il avait eu vent de leur défection, de leurs armements secrets, et qu'il en était effrayé, s'éta-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

blirent avec plus de confiance encore dans leur embuscade. Au point du jour, dès que l'armée romaine se fut engagée dans le défilé, les ennemis se levèrent tout à coup des deux côtés à la fois et fondirent sur elle. A cette vue, Flaccus calma la première émotion en faisant ordonner aux soldats par les centurions de s'arrêter, de garder leurs rangs et de préparer leurs armes. Puis, ayant réuni dans un même endroit bagages et bêtes de somme, il rangea ou fit ranger par ses lieutenants et ses tribuns toutes ses troupes, comme le demandait la circonstance et la nature des lieux, tout cela sans rien perdre de son sang-froid. Il rappelle alors aux troupes « qu'elles ont affaire à des ennemis qui ont fait par deux fois leur soumission : leur audace d'aujourd'hui n'est pas inspirée par le courage, mais par la scélératesse et la perfidie. Cette perfidie même va donner au retour des Romains un éclat, un retentissement qui lui auraient manqué; ils rapporteront des épées encore fumantes du sang des barbares, et des dépouilles sanglantes qui leur vaudront le triomphe. » Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : les barbares se portaient en avant et déjà le combat était engagé aux deux extrémités; bientôt l'action devint générale.

XL. La lutte était acharnée sur tous les points, mais avec des succès divers. Si les légions étaient admirables d'entrain, si les deux ailes ne montraient pas moins de vigueur, les auxiliaires espagnols, vivement pressés par des troupes de même arme plus aguerries, ne pouvaient défendre leur position. Voyant que, déployés en ligne, ils ne pouvaient tenir tête aux légions, les Celtibériens se formèrent en triangle. Dans ces sortes d'attaques ils sont tellement irrésistibles que, partout où ils chargent, on ne peut soutenir leur choc. Aussi les légions furent-elles ébranlées et presque rompues. A la vue de ce désordre, Flaccus court à toute bride vers les cavaliers légionnaires : « Y a-t-il à compter sur vous, leur crie-t-il? Laisserez-vous écraser cette armée? » Tous lui répondent « d'ordonner ce qu'il veut qu'on fasse; que ses ordres seront exécutés bravement. » « Doublez les rangs, crie-t-il, cavaliers des deux légions,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Πάφου

lancez vos chevaux sur ce triangle qui presse notre infanterie; pour que le choc soit plus violent, débridez vos chevaux; c'est une manœuvre, on le sait, qui a souvent couvert de gloire les cavaliers romains. » Tous obéirent, et, débridant leurs chevaux, s'élancèrent contre les ennemis, parmi lesquels ils firent de larges trouées en brisant toutes les lances. Quand les Celtibériens virent rompu le triangle qui faisait tout leur espoir, ils furent démoralisés, et, renonçant presque au combat, cherchèrent autour d'eux le moyen de fuir. En outre, les cavaliers auxiliaires, enflammés par le glorieux exemple des cavaliers romains, lancèrent, sans attendre d'ordre, leurs chevaux contre les ennemis déjà en désarroi. Dès lors, les Celtibériens furent complétement en déroute. Le général romain, les regardant fuir, voua un temple à la Fortune équestre et des jeux à Jupiter très-grand. Les Celtibériens furent massacrés dans tous les replis de la vallée où ils avaient cherché un refuge. Selon la tradition, on leur tua, ce jour là, dix-sept mille hommes; on fit plus de quatre mille prisonniers, et l'on prit deux cent soixante-dix-sept étendards avec près de onze cents chevaux. L'armée victorieuse ne campa pas ce jour-là. Cette victoire coûta cependant du sang: quatre cent soixante-douze soldats romains, mille dix-neuf alliés du nom latin et trois mille auxiliaires. Après cette belle victoire, qui faisait revivre son ancienne gloire, l'armée revint à Tarragone. Le préteur Ti. Sempronius, qui était arrivé depuis deux jours, vint à la rencontre de Fulvius, et le félicita d'un si éclatant succès. Tous deux s'entendirent avec un accord parfait sur le choix des soldats à congédier ou à retenir. Cela fait, Fulvius fit embarquer les soldats licenciés et partit pour Rome. Sempronius conduisit les légions dans la Celtibérie.

XLI. Les deux consuls entrèrent en Ligurie avec leur armée, chacun par un côté différent. Postumius, avec la première et la troisième légion, occupa les monts Balista et Suismontium. Il en ferma les étroits défilés pour couper les vivres aux habitants, qu'il réduisit par une disette complète. Fulvius, avec la seconde et la quatrième légion, partit de

Pise, attaqua les Apuans Liguriens, reçut la soumission de ceux qui habitaient sur les rives de la Macra, les embarqua au nombre de sept mille et les fit transporter à Naples en longeant la côte de la mer Tyrrhénienne. De là, on les fit passer dans le Samnium où on leur distribua des terres dans la partie où avaient déjà été transportés leurs compatriotes. A. Postumius saccagea les vignes et brûla les moissons des Ligures de la montagne, qui, pour échapper à tant de désastres, finirent par se soumettre et livrer leurs armes. Postumius s'embarqua ensuite et alla visiter le rivage des Ingaunes et des Intéméliens. Avant que les consuls vinssent prendre l'armée à qui Pise avait été fixée comme rendez-vous, cette armée avait pour chefs A. Postumius et M. Fulvius Nobilior, frère de Q. Fulvius. Ce Fulvius était tribun militaire de la seconde légion. Pendant les mois de son commandement [1], il congédia la légion, après avoir fait jurer aux centurions qu'ils restitueraient l'argent de leur solde au trésor public entre les mains des questeurs. Dès que cette nouvelle arriva à Aulus, qui se trouvait alors à Plaisance, il se mit, avec de la cavalerie légère, à la poursuite des soldats licenciés. Tous ceux qu'il put atteindre, il les châtia et les ramena à Pise; pour les autres, il informa le consul de ce qui avait eu lieu. Sur la proposition du consul, un sénatus-consulte exila Fulvius en Espagne au delà de la nouvelle Carthage, et le consul lui remit une lettre pour Manlius, qui commandait dans l'Ultérieure. Les soldats reçurent l'ordre de rejoindre; comme punition, il fut décidé que, cette année, la légion ne toucherait que six mois de solde. Tout soldat qui n'aurait pas rejoint, le consul devait vendre et sa personne et ses biens.

XLII. La même année, L. Duronius, préteur de l'année précédente, étant revenu de l'Illyrie à Brindes avec dix vaisseaux, les laissa dans ce port, se rendit à Rome et y exposa tout ce qu'il avait fait. Dans ce rapport, il fit remonter bien clairement à Genthius, roi d'Illyrie, la cause de tous les bri-

1. Il y avait six tribuns dans chaque légion; deux ensemble commandaient deux mois par semestre.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

gandages maritimes. « C'était de son royaume que venaient tous les vaisseaux qui avaient ravagé les côtes de la mer supérieure : il lui avait envoyé à ce sujet des ambassadeurs; mais ils n'avaient pu aborder le roi. » D'autre part, Gentius avait envoyé à Rome des ambassadeurs, pour déclarer « qu'au moment même où les Romains étaient venus lui demander une audience, le roi était malade aux extrémités de son royaume. Gentius demandait au sénat de ne pas croire aux calomnies que ses ennemis avaient forgées contre lui. » Duronius répliquait que plusieurs citoyens romains ou alliés avaient été maltraités dans le royaume de Gentius, et que des citoyens étaient, disait-on, détenus à Corcyre. Le sénat décida qu'ils seraient ramenés à Rome; que C. Claudius, préteur, ferait une enquête, et que, seulement après cette enquête, on rendrait réponse au roi Gentius ou à ses ambassadeurs. Dans le grand nombre de victimes que fit l'épidémie cette année, on compta plusieurs prêtres. D'abord le grand pontife L. Valérius Flaccus, qui eut pour successeur Q. Fabius Labéon; puis le triumvir épulon [1], P. Manlius, de retour naguère de l'Espagne ultérieure, qui fut remplacé par Q. Fulvius, fils de Marcus, portant encore la prétexte. Le choix d'un successeur à Cn. Cornélius, comme roi des sacrifices, souleva des débats entre le grand pontife C. Servilius et le décemvir naval L. Cornélius Dolabella. Le grand pontife, avant de le consacrer, exigeait qu'il abdiquât sa magistrature, et, comme le décemvir s'y refusait, il le condamna à une amende, au sujet de laquelle il y eut appel porté devant le peuple. Déjà la plupart des tribus, appelées dans l'enceinte, avaient voté que le décemvir devait obéir au pontife, et que son amende serait levée s'il abdiquait sa magistrature, quand survint un coup de tonnerre qui fit dissoudre l'assemblée. Des scrupules religieux empêchèrent alors les pontifes de consacrer Dolabella. Ils le remplacèrent par P. Clélius Siculus, qui avait eu le plus de suffrages après lui. A la fin de l'année, mourut aussi le

1. Chargé de présider les sacrifices publics.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

grand pontife C. Servilius Géminus, en même temps décemvir des sacrifices. Le collége des prêtres élut comme pontife Q. Fulvius Flaccus; mais le titre de grand pontife fut donné à M. Émilius Lépidu, sur beaucoup d'illustres compétiteurs. Il fut remplacé comme décemvir des sacrifices par Q. Marcius Philippus. L'augure Sp. Postumius Albinus mourut également; le collége élut à sa place P. Scipion, fils de l'Africain. Il fut accordé aux habitants de Cumes, sur leur demande, d'employer le latin dans leurs actes publics et dans les ventes à l'encan.

XLIII. Comme les Pisans s'engageaient à donner un territoire pour une colonie latine, le sénat leur vota des remercîments. On nomma triumvirs pour conduire cette colonie Q. Fabius Butéon, M. et P. Popilius Lénas. On se souvient que le préteur C. Ménius, désigné pour la province de Sardaigne, avait été chargé préalablement d'une enquête contre les empoisonneurs dans le rayon au delà de dix milles de Rome. On reçut de lui un message annonçant « qu'il avait déjà condamné trois mille personnes, mais que l'enquête faisait prendre chaque jour de nouvelles proportions à l'affaire, et qu'il lui fallait renoncer ou à l'enquête ou à sa province. » Q. Fulvius Flaccus revint d'Espagne couvert de gloire pour ses beaux succès. Quoiqu'il fût resté hors de la ville en attendant le jour de son triomphe, il fut nommé consul avec L. Manlius Acidinus; puis, quelques jours après, il entra à Rome en triomphateur avec les soldats qu'il avait ramenés. Il porta, dans ce triomphe, cent vingt-quatre couronnes d'or, trente et une livres d'or, et cent soixante-treize mille deux cents pièces de monnaie d'Osca. Il prit sur le butin et distribua à chaque soldat cinquante deniers, le double aux centurions, le triple aux cavaliers : une gratification égale fut donnée aux alliés du nom latin, et toute l'armée eut double solde.

XLIV. Cette année, le tribun du peuple L. Villius fit porter la première loi qui fixait l'âge auquel il était permis de briguer les différentes magistratures et d'en prendre possession. De là le surnom d'Annalis donné aux membres de

de la famille de ce tribun. La même année, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps, on ne créa que quatre préteurs, conformément à la loi Bébia, qui voulait qu'on en nommât une année quatre, l'autre six. Les préteurs nommés furent Cn. Cornélius Scipion, C. Valérius Lévinus, Q. et P. Mucius, fils de Q. Scévola. On assigna aux consuls Q. Fulvius et L. Manlius la province de leurs prédécesseurs avec le même nombre de soldats, fantassins, cavaliers, citoyens, alliés. Dans les deux Espagnes on prorogea T. Sempronius et L. Postumius, avec les mêmes armées. Les consuls furent invités à lever un supplément d'environ trois mille fantassins, et trois cents cavaliers romains, cinq mille hommes d'infanterie latine et quatre cents cavaliers. P. Mucius Scévola eut la juridiction de la ville, avec mission de faire une enquête sur les empoisonnements dans Rome et dans un rayon de dix milles autour de Rome; Cn. Cornélius Scipion eut la juridiction des étrangers; Q. Mucius Scévola la Sicile; C. Valérius Lévinus la Sardaigne. Le consul Q. Fulvius déclara qu'avant de s'occuper d'aucune affaire, il voulait s'acquitter et acquitter la république d'un vœu sacré. Le dernier jour où il avait combattu contre les Celtibériens, il avait promis des jeux en l'honneur de Jupiter très-grand et très-bon et un temple à la Fortune-Équestre; les Espagnols lui avaient fourni l'argent nécessaire à l'accomplissement de ce double vœu. On décréta que les jeux seraient célébrés et que des décemvirs seraient créés pour faire construire le temple. Quant aux jeux, on limita la dépense; il fut décrété qu'on n'emploierait pas une somme plus considérable que celle qu'on avait votée pour les jeux de Fulvius Nobilior après la guerre d'Étolie : Q. Fulvius ne pourrait, pour ces jeux, rien tirer du dehors, rien exiger, rien recevoir, rien faire contrairement au sénatus-consulte rendu sous le consulat de L. Émilius et de Cn Bébius. Ce décret avait été provoqué par les dépenses excessives faites aux jeux de l'édile Ti. Sempronius, dépenses qui étaient devenues une charge, non-seulement pour l'Italie et les alliés du nom latin, mais même pour les provinces étrangères.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XLV. Cette année, l'hiver fut remarquable par l'abondance des neiges et toutes les rigueurs de la saison. Le froid brûla tous les arbres qui y sont sensibles, et dura au delà du temps ordinaire. Un ouragan furieux, qui s'éleva tout à coup sur le mont Albain, interrompit les féries Latines; on les recommença par ordre des pontifes. Le même ouragan renversa plusieurs statues dans le Capitole, et la foudre endommagea plusieurs édifices : le temple de Jupiter à Terracine, le Temple blanc et la porte de Rome à Capoue; en plusieurs endroits elle abattit les créneaux des murs. Au milieu de ces prodiges, on annonça de Réate qu'il y était né un mulet à trois pieds. A cette occasion, les décemvirs, chargés de consulter les livres Sibyllins, annoncèrent quels dieux il fallait fléchir et combien de victimes il fallait immoler. Pour les dégradations causées par la foudre, ils ordonnèrent un jour de prières publiques. On célébra ensuite pendant dix jours, avec une grande magnificence, les jeux vonés par le consul Q. Fulvius. Il fut procédé ensuite à l'élection des censeurs. On nomma le grand pontife M. Émilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior, qui avait triomphé des Étoliens. Ces deux grands personnages étaient ennemis, et de violents débats avaient souvent éclaté entre eux devant le sénat et devant le peuple. Au sortir des comices, les censeurs se rendirent au champ de mars; et, suivant l'antique usage, prirent place sur leurs chaises curules, auprès de l'autel de Mars. Aussitôt les principaux membres du sénat vinrent les rejoindre avec un grand concours de citoyens, et Q. Cécilius Métullus leur adressa ce discours.

XLVI. « Nous n'avons pas oublié, censeurs, que le peuple romain assemblé vient de placer les mœurs publiques sous votre sauvegarde; et que c'est à vous de nous donner des conseils et des leçons et non à nous de vous diriger. Néanmoins, il faut bien vous signaler ce que les bons citoyens regrettent de voir, ou, du moins, souhaitent de ne plus voir en vous. A vous considérer chacun en particulier, M. Émilius et M. Fulvius, il n'est personne à Rome, si nous étions rappelés aux comices, que nous voulussions

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Ιωάννινα

nommer avant vous : mais, en vous regardant tous deux ensemble, nous ne pouvons nous empêcher de redouter que vous ne soyez mal assortis, et que l'inimitié qui vous divise ne nuise plus à la république que ne lui serviront les qualités qui vous ont valu tous nos suffrages. Depuis bien des années, vous avez, l'un contre l'autre, une haine violente et implacable; il est à craindre qu'à partir de ce jour cette haine ne devienne plus fatale encore à la république qu'à vous-mêmes. Sur les causes de nos appréhensions il y aurait bien des choses à dire[1]..... Tous ensemble, dans ce temple, nous vous conjurons de mettre un terme à cette haine. Après que le peuple romain vient de vous réunir par ses suffrages, laissez réunir vos cœurs par une heureuse réconciliation. N'ayez qu'un même esprit, qu'une même pensée pour dresser la liste des sénateurs, faire la revue des chevaliers, procéder au cens et fermer le lustre. Cette formule solennelle qui précédera presque tous vos actes : *Puisse cette entreprise être utile et glorieuse à mon collègue et à moi!* prononcez-la franchement et du fond du cœur; ce que vous demanderez aux dieux, que les hommes croient que vous le désirez réellement. Tatius et Romulus ont régné en bonne intelligence dans cette même ville où ils avaient rangé leur armée en bataille et combattu comme ennemis. Non-seulement les haines, mais les guerres même ont un terme. D'ennemis acharnés, deux peuples deviennent souvent des alliés fidèles, quelquefois des concitoyens. Les Albains, leur ville détruite, sont transportés à Rome; les Latins et les Sabins obtiennent le droit de cité. C'est un proverbe connu, mais bien vrai, « que les amitiés doivent être immortelles, les inimitiés mortelles. » Ces paroles furent accueillies par un murmure d'approbation; puis, mille voix, se confondant en une seule, interrompirent l'orateur. Entre autres griefs, Émilius se plaignait que M. Fulvius eût fait échouer deux fois sa candidature au consulat, quand il était sûr de réussir. Fulvius répliquait que son collègue

1. Le texte est altéré en cet endroit

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

l'avait constamment provoqué et qu'il avait voulu le déshonorer en soutenant ses accusations par une offre de caution. Chacun d'eux, cependant, déclara que, si son adversaire y consentait, il se rendrait au vœu des premiers citoyens de l'État. Sur les instances de tous ceux qui étaient là, ils se donnèrent la main et déclarèrent déposer et abjurer sincèrement toute haine. Ils furent alors conduits au Capitole au milieu d'acclamations universelles. Le sénat félicita et remercia les principaux citoyens d'un zèle si heureux, et les censeurs de leur déférence. Les censeurs ayant demandé qu'on mit à leur disposition une somme pour les travaux publics, on leur abandonna les impôts indirects de l'année.

XLVII. La même année, en Espagne, les deux propréteurs L. Postumius et Ti. Sempronius avaient concerté ensemble leurs opérations. Albinus devait marcher par la Lusitanie contre les Vaccéens pour revenir ensuite en Celtibérie; et Gracchus, si la guerre devenait sérieuse en Celtibérie, devait pénétrer jusqu'au fond du pays. Gracchus obtint le premier succès : par un coup de main tenté la nuit, il prit de vive force Munda; puis, ayant emmené des otages et mis garnison dans la ville, il prit d'autres châteaux forts, brûla les campagnes, et enfin parvint à une autre ville très-fortifiée, que les Celtibériens appellent Certima. Déjà il commençait les travaux pour en faire le siége, quand les habitants lui envoyèrent des ambassadeurs. Avec une franchise tout antique, ils ne dissimulèrent pas qu'ils résisteraient s'ils avaient assez de forces. Ils demandaient, en effet, qu'on les laissât aller au camp des Celtibériens pour leur demander des secours; s'ils n'en obtenaient pas, ils sépareraient leur cause de la cause commune. Cette permission obtenue, ils se mirent en chemin, et revinrent peu de jours après avec dix autres députés. Il était midi. La première chose qu'ils demandèrent au préteur fut qu'on leur donnât à boire. Après avoir vidé une première coupe, ils en demandèrent d'autres, aux grands éclats de rire des assistants, étonnés de cette ignorance grossière de tous les usages. Alors le plus âgé des députés: « Nous sommes envoyés

par notre nation pour savoir ce qui a pu vous donner assez de confiance pour nous faire la guerre. » A cette question Gracchus répondit « que ce qui lui avait donné cette confiance, c'était sa brave armée : s'ils voulaient la voir eux-mêmes pour faire à leurs concitoyens un rapport exact, il la leur montrerait. » Il ordonna, en effet, aux tribuns des soldats de mettre sous les armes toute l'infanterie et toute la cavalerie, puis de les faire manœuvrer. Après avoir donné ce spectacle aux ambassadeurs, il les congédia; et ceux-ci revinrent dissuader leurs compatriotes de secourir la ville assiégée. Les habitants élevèrent vainement, la nuit, les feux qu'ils étaient convenus d'allumer comme signaux : privés de leur unique espoir de secours, ils capitulèrent. On exigea d'eux deux millions quatre cent mille sesterces et quarante cavaliers des premières familles : non point à titre d'otages, car on les incorpora dans l'armée; mais pour qu'ils fussent des gages de la fidélité de leurs concitoyens.

XLVIII. De là, Gracchus marcha contre Alcé : c'était près de cette ville qu'était le camp des Celtibériens qui avaient naguère envoyé une ambassade. Après les avoir, pendant quelques jours, provoqués par des escarmouches qu'allaient engager ses troupes légères avec les postes avancés, il rendit de jour en jour l'attaque plus importante afin de les attirer tous hors de leurs retranchements. Dès qu'il voit son but atteint, il ordonne au préfet des troupes auxiliaires de faire, une fois l'action engagée, comme s'il était accablé par le nombre, de prendre tout à coup la fuite et de revenir en toute hâte vers le camp. Lui, de son côté, dans l'intérieur des retranchements, dispose ses troupes à toutes les portes. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps, qu'il voit ses bataillons fuir, selon leur consigne, et les barbares se précipiter en désordre à leur poursuite. C'était pour cet instant qu'il tenait son infanterie rangée derrière les palissades. Il laisse le temps aux auxiliaires de rentrer librement dans le camp; puis aussitôt, il lance par toutes les portes ses troupes, qui se précipitent avec de grands cris. Les ennemis ne soutinrent pas ce choc inattendu. Eux qui étaient venus pour

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

forcer le camp romain, ne purent défendre le leur. En effet, dispersés sur-le-champ, mis en déroute, puis refoulés tout tremblants dans leurs retranchements, ils finissent par laisser forcer leur camp. Ce jour-là, il y eut neuf mille ennemis tués; on fit trois cent vingt prisonniers et l'on s'empara de cent douze chevaux et de trente-sept étendards. L'armée romaine perdit cent neuf hommes.

XLIX. Au sortir de ce combat, Gracchus mena ses légions ravager la Celtibérie. Comme il promenait partout la dévastation, et que les peuples acceptaient le joug, soit volontairement, soit par crainte, il reçut, en peu de jours, la soumission de cent trois places et s'empara d'un butin immense. Ramenant alors son armée sur ses pas, il revint devant Alcé, dont il entreprit le siége. Les habitants soutinrent le premier assaut; puis, pressés à la fois par les traits et les travaux de siége, se fiant peu aux remparts de leur ville, ils se retirèrent tous dans la citadelle. De là même, ils finirent par envoyer une députation et par se rendre, eux et leurs biens, à la discrétion des Romains. Le butin fut considérable. Parmi les prisonniers, il y en eut beaucoup de haut rang, et, dans le nombre, les deux fils et la fille de Thurrus. Ce Thurrus était un roi de ce pays, et de beaucoup le plus puissant de l'Espagne. Quand il apprit le malheur qui frappait les siens, il vint au camp de Grachus, après lui avoir fait demander un sauf-conduit. Sa première demande fut « s'il aurait la vie sauve et ses enfants aussi? » sur la réponse affirmative du préteur, il demanda encore s'il pourrait combattre dans les rangs des Romains? » Gracchus leur ayant dit qu'il le pouvait : « Eh bien! dit-il, je vous servirai contre mes anciens alliés[1]....» Dès ce jour, il suivit les Romains, et, dans beaucoup d'occasions, les servit avec fidélité et courage.

L. Ensuite Ergavie, ville fameuse et puissante, effrayée par l'exemple des peuples d'alentour, ouvrit ses portes aux Romains. Selon quelques auteurs, toutes ces villes ne se

1. Le texte est altéré.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Θεμιστ

rendirent pas de bonne foi; à peine les légions avaient-elles été retirées qu'une révolte éclata, et Gracchus dut livrer aux Celtibériens, près du mont Chaunus, une grande bataille rangée, qui dura du lever du soleil jusqu'à midi. Il y eut beaucoup de monde tué des deux côtés; et, si les Romains ne passèrent pas pour avoir été vaincus, ce fut uniquement parce qu'ils allèrent, le lendemain, défier les Celtibériens tranquilles dans leurs retranchements, et parce qu'ils ramassèrent des dépouilles pendant le jour entier. Le surlendemain, nouvelle bataille plus acharnée encore : cette fois enfin la déroute des Celtibériens fut complète; leur camp fut pris et pillé. Ils laissèrent sur le champ de bataille vingt-deux mille hommes. On leur prit plus de trois cents prisonniers, à peu près le même nombre de chevaux et soixante-douze étendards. La guerre fut ainsi terminée ; les Celtibériens firent une soumission sincère, et non plus équivoque comme jusque-là. Selon ces mêmes auteurs, pendant cette même campagne, L. Postumius remporta deux succès éclatants dans l'Espagne ultérieure contre les Vaccéens. Il leur tua trente-cinq mille hommes et força leur camp. Mais il est plus vraisemblable qu'il arriva trop tard dans sa province pour rien faire pendant cette campagne[1].

LI. Les censeurs firent la revue du sénat avec un bon accord qui ne se démentit pas. Ce fut un des censeurs même, M. Émilius Lépidus, grand pontife, qui fut élu prince du sénat. Il y eut trois sénateurs exclus. Lépidus en maintint quelques-uns que son collègue avait écartés de la liste. Voici l'emploi qu'ils firent des fonds qu'on leur avait accordés pour les travaux publics. Lépidus construisit une digue près de Terracine, ce qui déplut, car il avait là des propriétés, et il avait consulté son intérêt privé dans l'emploi des fonds publics. Il fit blanchir la façade extérieure et le devant de la scène du théâtre voisin du temple d'Apollon et le temple de Jupiter avec la colonnade extérieure dans le Capitole. Il fit aussi enlever des statues qui masquaient

1. Tite Live se contredit. Voir même livre, ch. XLVII.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

désagréablement cette colonnade. M. Fulvius exécuta plus de travaux, et d'une plus grande utilité. Il fit un port dans le Tibre et y construisit des piles, qui furent voûtées, quelques années après, par les censeurs P. Scipion l'Africain et L. Mummius. Il éleva une basilique derrière la banque neuve et le marché aux poissons; et cette basilique, il l'entoura de boutiques qu'il vendit à des particuliers. Il établit un marché avec des galeries couvertes au delà de la triple porte et d'autres encore derrière l'arsenal et près du temple d'Hercule. Enfin, aux bords du Tibre, il éleva, près du temple de l'Espérance, un temple à Apollon médecin. Outre ces fonds répartis entre eux, ils avaient une somme en commun. Ils la destinaient, de concert, à faire venir de l'eau et à construire des aqueducs : mais leur projet fut arrêté par M. Licinius Crassus, qui ne voulut pas que l'on passât par une de ses terres. Les mêmes censeurs établirent encore plusieurs impôts et péages, et rendirent à l'usage public et au culte plusieurs chapelles dont s'étaient emparés des particuliers. Ils changèrent le mode de recueillir les suffrages : les tribus furent divisées par quartiers et selon la qualité des personnes, leur condition et leur état.

LII. L'un des censeurs, M. Émilius, demanda au sénat qu'une somme lui fût votée pour célébrer des jeux en faisant la dédicace des temples de Junon et de Diane, temples qu'il avait voués huit ans auparavant pendant la guerre de Ligurie. On vota vingt mille as. Il fit la dédicace des deux temples dans le cirque de Flaminius, et célébra, dans ce même cirque, les jeux scéniques, trois jours après la dédicace du temple de Junon, et deux après celle du temple de Diane. Ce fut encore lui qui fit la dédicace, au champ de Mars, du temple des dieux marins. Ce temple avait été voué, onze ans auparavant, par L. Emilius Régillus dans un combat naval contre les lieutenants du roi Antiochus. Sur les portes du temple on encadra l'inscription suivante : « Souvenir du grand combat qui a vaincu des rois, assuré la paix, combat livré sous les ordres, les auspices et l'heureuse direction de L. Émilius, fils de M. Emilius, entre Éphèse,

Samos et Chio, à la vue d'Antiochus lui-même, de toute son armée, de sa cavalerie, de ses éléphants; combat livré le onzième jour avant les calendes de janvier; combat où la flotte du roi Antiochus fut vaincue, dispersée, désemparée, mise en fuite, et où quarante-deux vaisseaux furent pris avec leurs équipages; combat qui a mis dans la dépendance de Rome le roi Antiochus et son royaume. En mémoire de sa victoire, Émilius a voué ce temple aux dieux marins. » Un autre cadre, portant la même inscription, fut suspendu aux portes du temple de Jupiter dans le Capitole.

LIII. Pendant les deux jours où les censeurs révisèrent les listes du sénat, le consul Q. Fulvius, qui était allé porter la guerre en Ligurie, après avoir franchi, avec son armée, des montagnes infranchissables et des vallées hérissées de broussailles, engagea avec l'ennemi une bataille rangée. Vainqueur dans ce combat, il prit en outre le camp le même jour. Trois mille deux cents ennemis et toute cette partie de la Ligurie firent leur soumission. Le consul emmena dans les plaines tous ceux qui s'étaient rendus et fit garder les montagnes par des troupes. Le message annonçant ce succès parvint rapidement de la Ligurie à Rome. On décréta, à ce sujet, trois jours d'actions de grâces, et les préteurs immolèrent quarante grandes victimes. L'autre consul, L. Manlius, ne fit en Ligurie rien de mémorable. De la Gaule Transalpine trois mille hommes passèrent en Italie, sans y faire aucun acte d'hostilité : ils venaient demander aux consuls et au sénat un territoire où ils vécussent en paix dans la dépendance du peuple romain. Le sénat leur enjoignit de quitter l'Italie et chargea le consul Q. Fulvius de faire une enquête et de sévir contre ceux qui les avaient poussés à franchir les Alpes.

LIV. Cette même année, mourut Philippe, roi de Macédoine, sous le double poids de la vieillesse et du chagrin que lui causait la mort de Démétrius. Il passait l'hiver à Démétriade, déchiré par les regrets et en proie aux remords d'avoir été le meurtrier de son fils. Son autre fils ajoutait à ses chagrins. C'était Persée qui était le véritable roi à ses

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

propres yeux et aux yeux du peuple; sur Persée étaient fixés tous les regards, et Philippe voyait sa vieillesse abandonnée de tous; on attendait sa mort, quelques-uns même ne l'attendaient pas. Pour partager ses angoisses croissantes, il n'avait qu'Antigone, fils d'Échéchrate, neveu de cet Antigone, qui, tuteur de Philippe, s'était montré digne de porter la couronne et s'était illustré par un combat fameux contre Cléomène, roi des Lacédémoniens. Les Grecs l'ont surnommé *le tuteur*, pour le distinguer des rois du même nom. Antigone, le neveu de ce grand homme, était resté seul incorruptible parmi les courtisans de Philippe, et cette fidélité lui avait valu la haine profonde de Persée, qui, d'ailleurs, ne l'avait jamais aimé. Il prévoyait à quels dangers il serait exposé quand Persée monterait sur le trône. Quand il vit le roi revenir sur ses sentiments et souvent gémir de la mort de son fils, tantôt il prêtait l'oreille à ses regrets, tantôt il était le premier à lui rappeler une résolution prise trop à la hâte, et mêlait ses doléances à celles de Philippe. Enfin, comme la vérité laisse toujours quelques traces, il l'aidait de tout son pouvoir à réunir les indices propres à faire promptement la lumière. Ceux qui lui étaient le plus suspects, comme instruments du crime, étaient Apelle et Philoclès. C'étaient eux qui avaient été ambassadeurs à Rome et avaient apporté cette prétendue lettre de Flamininus qui avait été fatale à Démétrius.

LV. On ne se cachait pas à la cour pour dire que cette lettre était l'œuvre d'un faussaire qui l'avait revêtue d'un cachet faux. Cependant c'était là un soupçon plutôt qu'une certitude, quand le hasard fit rencontrer à Antigone Xychus[1]. Antigone se saisit de lui et l'amena au palais. L'ayant laissé aux mains des gardes, il alla trouver Philippe et lui dit : « Dans de fréquents entretiens avec toi, j'ai cru comprendre que tu attachais un grand prix à connaître la vérité sur tes fils, et à savoir qui des deux a tendu des piéges et des embûches à l'autre. L'homme le plus en état au monde de

1. Tite Live parle de ce Xychus comme s'il en avait déjà été question.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

mettre un terme à cette incertitude, Xychus, est en ton pouvoir. Le hasard me l'a fait rencontrer, et je l'ai amené au palais; tu n'as qu'à le faire appeler. » On l'appela. Il nia d'abord, mais sans assurance, et en homme dont la plus légère crainte va tirer des révélations. Il ne put, en effet, soutenir la vue du bourreau et des instruments de torture : il dévoila toute la trame ourdie par les ambassadeurs et le rôle joué par lui-même. Le roi ordonna aussitôt de se saisir des ambassadeurs. Philoclès, qui était présent, fut arrêté. Apelle, qu'on avait envoyé à la poursuite d'un certain Chéréas, ayant appris les révélations de Xychus, passa en Italie. Au sujet de Philoclès, les récits varient. Selon les uns, il aurait d'abord nié avec assurance, puis, mis en présence de Xychus, il se serait rendu. Selon les autres, il aurait continué à nier même au plus fort des tortures. Ces témoignages ne firent qu'augmenter et redoubler la douleur de Philippe : son plus grand malheur était la pensée que ce fût ce fils qui fût mort et non pas l'autre.

LVI. Persée apprit que tout était découvert; mais il était trop puissant pour croire la fuite nécessaire. Il eut soin seulement de se tenir à l'écart pour se préserver des éclats de la colère de Philippe tant que celui-ci vivrait. Désespérant de s'emparer de sa personne pour le punir, Philippe fit tout du moins pour que Persée, avec l'impunité, n'eût pas encore le fruit de son crime. Il appela donc Antigone à qui il était reconnaissant d'avoir dévoilé le fratricide, et en qui il voyait un roi que les Macédoniens accepteraient sans répugnance ni honte, grâce aux souvenirs glorieux récemment laissés par son oncle. Il lui parla ainsi : « Puisque j'en suis venu à ce point de malheur, Antigone, d'avoir à désirer ce que les autres pères redoutent le plus, la perte d'un fils, ce royaume que j'ai reçu de ton oncle, conservé et accru par sa fidélité et son courage, je veux te le transmettre. Tu es le seul homme que je juge digne de régner. Si je n'avais personne à qui laisser ce royaume, j'aimerais mieux le voir détruit et anéanti que devenant pour Persée la récompense de son infâme perfidie. Je croirai Démétrius

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

rappelé des enfers et rendu à mon affection, si je te laisse à sa place, toi qui as seul pleuré la mort d'un innocent et mon erreur fatale. » A partir de cet entretien, il ne cessa d'accumuler sur lui toutes sortes d'honneurs. Comme Persée était en Thrace, il parcourut les villes de la Macédoine et recommanda Antigone aux principaux habitants; et, s'il eût vécu plus longtemps, il n'est pas douteux qu'il ne l'eût laissé en possession du trône. Après son départ de Démétriade, il avait fait un long séjour à Thessalonique : à son arrivée à Amphipolis il fut atteint d'une maladie grave. Cependant, il est certain qu'il était plus malade d'esprit que de corps. Épuisé par le chagrin et l'insomnie, poursuivi de temps en temps par l'ombre et le fantôme de son fils innocent, il mourut en lançant de terribles malédictions contre l'autre. Toutefois, Antigone aurait été averti à temps si la mort du roi n'eût été aussitôt annoncée à Persée : mais le médecin Calligène, qui soignait Philippe, n'attendit même pas son dernier soupir. Aux premiers symptômes d'une fin certaine, il envoya à Persée, selon leur convention, des courriers échelonnés à l'avance, et, jusqu'à ce que le prince arrivât, il cacha la mort du roi à tous ceux qui étaient hors du palais.

LVII. Ainsi Persée surprit-il tout le monde, et, survenant comme on ignorait encore la vérité, put-il s'emparer d'un trône qu'il devait au crime. La mort de Philippe arriva à propos pour donner aux Romains le temps de se préparer à la guerre et de rassembler des forces. En effet, peu de jours après, les Bastarnes, sollicités depuis longtemps par Philippe, se mirent en marche, et un corps considérable d'infanterie et de cavalerie passa le Danube. Ils avaient envoyé en avant, pour avertir Philippe, Antigone et Cotton, (celui-ci était un des principaux Bastarnes, Antigone avait été député, malgré lui, pour aller avec Cotton soulever les Bastarnes). Comme ils approchaient d'Amphipolis, la nouvelle certaine de la mort du roi leur arriva, ce qui renversa tous les projets. Voici le plan qu'on avait adopté : les Bastarnes devaient passer librement par la Thrace et y

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

trouver des vivres qu'y ferait venir Philippe. Pour obtenir ce libre passage, Philippe avait gagné par des présents les principaux chefs de la Thrace, et avait pris l'engagement que les Bastarnes traverseraient la contrée sans y faire de dommages. On devait ensuite exterminer les Dardaniens pour établir sur leur territoire les Bastarnes. Philippe y trouverait un double avantage : il se débarrasserait des Dardaniens, peuple toujours ennemi déclaré de la Macédoine et toujours épiant les circonstances critiques où se trouvaient les rois; puis, les Bastarnes, laissant en Dardanie leurs femmes et leurs enfants, pourraient aller ravager l'Italie. » En traversant le pays des Scordisques, on gagnait la mer Adriatique et l'Italie; et il n'y avait pas d'autre passage possible pour une armée. Les Scordisques ne chercheraient point à arrêter les Bastarnes, dont ils se rapprochaient par la langue et les mœurs; sans doute même ils s'uniraient à eux, voyant qu'ils vont piller une nation opulente. » Quel que fût l'événement, le roi y trouvait son profit. Les Bastarnes étaient-ils massacrés par les Romains, outre qu'il était débarrassé des Dardaniens, il avait, comme compensation, et les dépouilles des Bastarnes, et la libre possession de la Dardanie : étaient-ils heureux dans leur expédition, ils tenaient les Romains occupés par cette invasion, et lui, il recouvrait en Grèce ce qu'il avait perdu. Tels étaient les plans de Philippe.

LVIII. Les Bastarnes, à leur entrée en Thrace, marchèrent paisiblement grâce aux engagements pris par Cotton et par Antigone. Mais, à la nouvelle de la mort de Philippe, les Thraces devinrent plus exigeants pour vendre et les Bastarnes plus difficiles pour acheter, et bientôt ces derniers ne purent plus être maintenus sur les routes et s'écartèrent dans les campagnes. De là des injures réciproques, qui, plus nombreuses chaque jour, amenèrent la guerre. A la fin, les Thraces, ne pouvant lutter contre l'impétuosité et la multitude des ennemis, abandonnèrent leurs habitations de la plaine pour se retirer sur une montagne très-élevée qu'ils appellent Donuca. Les Bastarnes voulurent les y atteindre;

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

mais, comme ils s'efforçaient de gravir la pente, ils furent assaillis par un orage semblable à celui qui, dit-on, anéantit les Gaulois lorsqu'ils pillaient le temple de Delphes. Ce ne fut pas seulement de la pluie ni d'une grêle très-serrée qu'ils eurent à souffrir : le ciel était en feu; assourdis par le fracas du tonnerre, ils étaient éblouis par les éclairs; la foudre, tombant de tous côtés, semblait être dirigée contre leurs corps; chefs et soldats en tombaient frappés. Dans leur fuite aveugle, ils se précipitaient et tombaient dans les abîmes formés par d'immenses rochers. Les Thraces profitèrent de leur effroi pour les harceler; mais les Bastarnes dirent ensuite que les dieux seuls les avaient mis en déroute et que le ciel s'était abîmé sur leur tête. Dispersés par la tempête, ils rentrèrent au camp presque sans armes, et comme des gens échappés à un naufrage. On délibéra sur le parti à prendre. Les avis furent partagés : les uns voulaient revenir, les autres pénétrer en Dardanie. Environ trente mille hommes, partis sous la conduite de Claudicus, y pénétrèrent en effet; tout le reste repassa le Danube et rentra dans sa patrie. Maître du royaume, Persée fit périr Antigone; puis, pour avoir le temps de s'affermir, il envoya des ambassadeurs à Rome renouveler l'alliance formée avec son père et demander au sénat de lui confirmer le titre de roi. Tels furent les événements qui se produisirent, cette année, en Macédoine.

LIX. L'un des consuls, Q. Fulvius, triompha des Ligures, triomphe dû à la brigue plutôt qu'à l'importance des succès. Il fit porter devant son char une grande quantité d'armes, mais absolument point d'argent. Cependant il donna à chaque soldat trente deniers, le double aux centurions et le triple aux cavaliers. Il n'y eut dans ce triomphe rien de remarquable qu'une coïncidence fortuite : il eut lieu le même jour, où, l'année précédente, Q. Fulvius avait triomphé au sortir de sa préture. Après le triomphe, il ouvrit les comices, où furent créés consuls M. Junius Brutus et A. Manlius Vulson. Les élections des préteurs suivirent. Il y en avait déjà trois de nommés, quand un orage força

l'assemblée à se séparer. Le lendemain, quatrième jour avant les ides de Mars, on nomma les autres : M. Titinius Curvus, Ti. Claudius Néron et T. Fontéius Capiton. Les édiles curules Cn. Servilius Cépion et Ap. Claudius Centhon firent célébrer les jeux romains à l'occasion de prodiges récents. La terre avait tremblé; sur les places publiques où se faisait le lectisterne, les têtes des dieux, placées sur les lits, s'étaient détournées; le plat offert à Jupiter était tombé avec ce qui le couvrait; enfin des rats avaient mordu les premiers à des olives tombées de la table. Pour conjurer l'effet de ces prodiges, on se contenta de célébrer les jeux.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XLI.

Le feu sacré s'éteint dans le temple de Vesta. — Le proconsul T. Sempronius Gracchus défait les Celtibériens et reçoit leur soumission; il fonde en Espagne la ville de Gracchuris en souvenir de ses victoires. — Le proconsul Postumius Albinus réduit les Vaccéens et les Lusitaniens. — Tous deux obtiennent le triomphe. — Antiochus, fils d'Antiochus, donné par son père en otage aux Romains est renvoyé de Rome dans le royaume de Syrie, à la mort de son frère Séleucus qui avait succédé à Antiochus. — Il élève par religion des temples magnifiques en divers endroits, entre autres celui de Jupiter Olympien dans Athènes, et celui de Jupiter Capitolin à Antiochie. — Comme roi, sa conduite est méprisable. — Clôture du lustre par les censeurs. — Le cens donne deux cent soixante-treize mille deux cent quarante-quatre citoyens. — Loi rendue, sur la proposition du tribun du peuple Q. Voconius Saxa, et qui défend d'instituer une femme héritière. M. Caton appuie cette loi par une harangue qui s'est conservée. — Succès remportés par plusieurs généraux sur les Liguriens, les Istriens, les Sardes et les Celtibériens. — Commencement de la guerre de Macédoine à laquelle donne lieu Persée, fils de Philippe, en envoyant aux Carthaginois une ambassade à qui l'on donne audience pendant la nuit, et aussi en essayant de soulever plusieurs villes de la Grèce.

Il y a ici une lacune de quelques chapitres dans le texte. Doujat l'a remplie par des suppléments dont nous donnons l'analyse, comme nous avons déjà fait pour les suppléments antérieurs.

*Les Romains n'ont fait la guerre que provoqués par l'animosité de leurs ennemis. Ainsi, Persée s'attire la guerre*



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*qui va l'écraser par son hypocrisie et ses protestations me*
*songères. Il fait renouveler l'alliance que son père avait co*
*tractée avec Rome, et obtient du sénat d'être reconnu roi.*
*croyant alors bien affermi, il fait sourdement des prépar*
*tifs contre Rome. — Gracchus remporte de nombreux succ*
*contre les Celtibériens et réduit la nation entière, après avo*
*rasé trois cents villes, selon Polybe. Il fonde Gracchuris*
*souvenir de ses succès. Postumius avait soumis les Vaccée*
*et les Lusitaniens. Les deux généraux rentrèrent avec l*
*honneurs du triomphe. En Gaule, le consul Manlius,*
*trouvant pas d'ennemis qu'il fût glorieux de vaincre, sais*
*avec empressement une occasion de faire la guerre contre l*
*Istriens: ce peuple, soulevé par un roi nommé Épulon, ava*
*pris les armes.*

I. Le consul tint conseil sur la guerre d'Istrie : les u
voulaient qu'on l'entreprît aussitôt, avant que l'ennemi e
rassemblé ses forces ; les autres que l'on consultât d'abor
le sénat. L'avis d'agir sans retard l'emporta. Le consul part
d'Aquilée, et alla camper aux bords du lac Timave, lac q
domine la mer : il y fut rejoint par le duumvir naval, C. Fu
rius, qui lui amenait dix vaisseaux. On avait créé c
duumvirs de la marine pour tenir en respect la flotte de
Illyriens : avec vingt vaisseaux ils devaient défendre les cô
tes de la mer Supérieure, et Ancone était leur point de jon
tion. De là, P. Cornélius devait protéger la droite jusqu'
Tarente, et C. Furius la gauche jusqu'à Aquilée. C. Furiu
avait envoyé ses navires au port le plus voisin du côté d
l'Istrie, avec des bâtiments de transport chargés de vivres
Le consul prit aussi la même direction avec ses légions, e
vint camper à cinq milles environ de la mer. Le port devint
en fort peu de temps, un marché très-fréquenté d'où l'on fai
sait parvenir au camp tous les approvisionnements. Pou
que le transport en fût plus sûr, des postes furent échelon
nés sur toutes les avenues du camp. Du côté de l'Istrie, o
plaça à poste fixe, entre le camp et la mer, une cohorte le
vée à la hâte dans la colonie de Plaisance. Pour qu'elle pû

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

protéger en même temps ceux qui iraient prendre de l'eau au fleuve, M. Ébutius, tribun de la deuxième légion, eut ordre de la renforcer de deux manipules. Les tribuns militaires T. et C. Élius avaient conduit sur la route d'Aquilée la troisième légion pour qu'elle défendît ceux qui iraient au bois et au fourrage. De ce côté, à un mille environ de distance, campaient trois mille Gaulois en armes, que commandait Catmélus, en l'absence de leur roi.

II. A peine les Romains s'étaient-ils mis en marche vers le lac de Timave, que les Istriens vinrent se poster en observation derrière une colline où ils n'étaient pas vus. De là, suivant par des chemins détournés l'armée romaine, ils épiaient une occasion favorable, et rien ne leur échappait de ce qui se passait sur terre et sur mer. Quand ils reconnurent qu'il n'y avait devant le camp que des postes insuffisants; que, de la mer au camp, tout le chemin était couvert de marchands et d'acheteurs sans armes, que ne protégeaient ni troupes de terre ni troupes de mer, ils attaquèrent à la fois les deux postes, la troupe de Plaisance et les manipules de la deuxième légion. Le brouillard du matin avait caché leur manœuvre. Lorsqu'il se dissipa aux premiers rayons du soleil, la lumière faible et douteuse qui lui succède toujours et qui grossit aux yeux tous les objets, produisit sur les Romains son effet accoutumé : ils virent l'armée ennemie bien plus nombreuse qu'elle ne l'était en réalité. Effrayés à cet aspect, les soldats des deux postes s'enfuient en grand tumulte vers le camp, où ils jettent plus d'effroi encore qu'ils n'en éprouvent eux-mêmes. Ils ne peuvent, en effet, dire ce qui les a fait fuir, ni rien répondre aux questions qu'on leur adresse. Les cris qu'on entend aux portes, où il n'y a point de troupes pour arrêter l'ennemi; la confusion causée par ces soldats qui courent dans l'obscurité et se jettent les uns sur les autres; tout fait craindre que l'ennemi ne soit à l'intérieur des retranchements. On entend alors une voix appeler les soldats du côté de la mer. Ce cri, poussé peut-être au hasard par quelque soldat, retentit bientôt dans tout le camp. A l'instant, comme si c'était un

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ordre régulier, une partie des soldats s'enfuient vers la mer
quelques-uns en armes, le plus grand nombre sans armes
l'exemple entraine la multitude, puis l'armée presque en
tière, le consul lui-même, sont emportés par ce torrent, après
de vains efforts pour arrêter les fuyards : mais ordres, auto
rité, et, à la fin, prières même, tout a été inutile. Il ne resta
plus au camp que M. Licinius Strabon, tribun militaire de
la troisième légion, avec trois compagnies de cette légion.
Quand les Istriens vinrent à lui, après avoir pénétré dans
le camp abandonné sans rencontrer un seul homme armé,
ils le trouvèrent rangeant ses soldats en bataille près de la
tente du général et les haranguant. Ils l'écrasèrent, mais
après une résistance plus acharnée qu'on n'eût pu l'attendre
d'une si petite troupe. Le combat ne finit que par la mort
du tribun et des soldats qui s'étaient groupés autour de lui.
Après avoir renversé la tente du général et pris tout ce qui
s'y trouvait, les ennemis parvinrent à la tente du questeur
et à la rue transversale. Là, trouvant préparées et étalées des
provisions de toute nature, et des lits tout dressés dans la
tente du questeur, le roi se couche et se livre aux plaisirs de
la table. Aussitôt, tous suivent cet exemple, oubliant armes
et ennemis : en hommes peu accoutumés à la bonne chère,
ils se gorgent avec avidité de viande et de vin.

III. Au même moment, les Romains sont loin de se li
vrer au même plaisir. L'alarme est sur terre et sur mer ;
les marins plient les tentes et s'empressent de reporter à
bord les vivres débarqués qui mouillent près du rivage ; les
matelots, craignant que leurs embarcations ne soient sur
chargées, ou repoussent la foule, ou cherchent à gagner le
large. De là, entre les soldats et les matelots, une rixe, qui
devient bientôt un combat sanglant, lorsqu'enfin le consul
ordonne à la flotte de s'éloigner de terre. Alors, le consul
commence par séparer les soldats armés de ceux qui ne le
sont pas. A peine, dans ce nombre immense, y en avait-il
douze cents qui eussent gardé leurs armes. De même, bien
peu de cavaliers avaient emmené leur cheval. Le reste for
mait un pêle-mêle sans nom, et comme une troupe de valet

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

d'armée et de vivandiers, proie certaine pour l'ennemi, si celui-ci, en ce moment, n'eût pas été hors d'état de songer à la guerre. Alors seulement on envoie un courrier vers la troisième légion pour la rappeler et vers le corps des Gaulois. En même temps, les fuyards reviennent de tous côtés pour reprendre le camp et effacer leur honte. Les tribuns militaires de la troisième légion ordonnent aux soldats de jeter le fourrage et le bois ; aux centurions de faire monter sur les bêtes de somme ainsi déchargées deux soldats parmi les plus âgés, et aux cavaliers de prendre en croupe chacun un jeune fantassin. « Ce sera une grande gloire pour la troisième légion, si, par son courage, on reconquiert ce camp que la deuxième a perdu par sa frayeur insensée : et il est facile de le reconquérir en tombant à l'improviste sur les barbares tout entiers à leur butin ; ce qu'ils ont pris, on peut le leur reprendre. » Cette harangue est écoutée par les soldats avec enthousiasme. Les porte-étendards s'élancent avec les enseignes, et les soldats les suivent avec le même entrain : cependant, le consul arrive le premier au pied des retranchements, avec les troupes qu'il a ramenées du bord de la mer. L. Atius, tribun de la deuxième légion, ne se contentait pas d'exhorter ses soldats, il raisonnait avec eux : « Si les Istriens vainqueurs songeaient à garder le camp qu'ils avaient forcé, d'abord ils auraient poursuivi jusqu'à la mer l'ennemi dépossédé, puis ils auraient au moins placé des postes devant les palissades. Vraisemblablement, ils étaient plongés dans l'ivresse et le sommeil. »

IV. Cela dit, il ordonne à son porte-enseigne, A. Béculonius, homme d'un courage éprouvé, de marcher en avant avec l'étendard. Celui-ci répond que si l'on n'attend que lui pour marcher, il va faire en sorte qu'on n'attende pas longtemps. Aussitôt, par un violent effort il lance son étendard par-dessus les palissades, et, le premier de tous, franchit la porte du camp. D'un autre côté, T. et C. Élius, tribuns militaires de la troisième légion, arrivent avec la cavalerie. Presque en même temps viennent les soldats qu'ils ont fait monter deux ensemble sur les bêtes de somme, puis le consul

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

avec le reste de l'armée. Le peu d'Istriens qui n'étaient point complétement ivres avaient songé à leur fuite; le reste passa du sommeil à la mort. Les Romains reprirent tout ce qu'on leur avait ravi, sauf les aliments et le vin qui avaient été consommés. Les soldats malades, laissés dans le camp, dès qu'ils s'aperçurent du retour des Romains, saisirent leurs armes, et firent eux-mêmes un grand carnage. Celui qui se signala entre tous en frappant les Istriens fut un cavalier, C. Popilius, surnommé Sabellus. Retenu dans le camp par une blessure au pied, il tua beaucoup plus d'ennemis que personne. On massacra environ huit mille Istriens, sans faire un prisonnier, car, dans le feu de la colère et de l'indignation, on ne songea pas au butin. Cependant, le roi des Istriens échappa au massacre, grâce à quelques-uns de ses soldats qui l'enlevèrent ivre de table et le placèrent tant bien que mal sur un cheval. Les vainqueurs ne perdirent que deux cent trente-sept hommes; et encore, plus en fuyant, le matin, qu'en reprenant le camp.

V. Le hasard fit que deux nouveaux colons d'Aquilée, Cn. et L. Gavillius, qui venaient apporter des vivres, pensèrent entrer dans le camp, ignorant qu'il était pris par les Istriens. A la vue des ennemis, ils laissèrent leurs bagages et s'enfuirent, et remplirent Aquilée d'une terreur et d'une consternation, qui, en quelques jours, gagnèrent Rome même. La nouvelle y vint, non-seulement de la perte du camp et d'une déroute, ce qui était vrai, mais d'une catastrophe décisive et de la destruction complète de l'armée. Aussi, comme en de pareils malheurs, décréta-t-on une levée extraordinaire, non-seulement dans la ville, mais dans l'Italie entière. On leva deux légions de citoyens romains et l'on demanda aux alliés du nom Latin dix mille fantassins et cinq cents cavaliers. Le consul M. Junius eut ordre de passer en Gaule et d'exiger de chacune des villes de la province autant de soldats qu'elle en pouvait fournir. On décréta en même temps que le préteur T. Claudius donnerait rendez-vous à Pise aux soldats de la quatrième légion, plus à cinq mille fantassins et à deux cent cinquante cavaliers

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

des alliés du nom latin, et qu'il défendrait cette province en l'absence du consul. Le préteur M. Titinius eut ordre de rassembler à Ariminum la première légion et même nombre de fantassins et de cavaliers alliés. Néron partit pour Pise, sa province, en habit de guerre. Titinius, envoyant à Ariminum le tribun militaire C. Cassius pour y commander la légion, fit les levées à Rome. Le consul M. Junius passa de la Ligurie dans la province de Gaule, tira des villes et des colonies du pays des auxiliaires et des soldats, et parvint à Aquilée. Là, ayant pu s'assurer que l'armée n'était pas détruite, il écrivit à Rome pour y tranquilliser les esprits, puis renvoya les troupes qu'il avait tirées de la Gaule, et alla rejoindre son collègue. A Rome, la joie fut aussi vive qu'imprévue. On arrêta les enrôlements; ceux qui avaient prêté le serment en furent dégagés; l'armée, qu'une épidémie maltraitait à Ariminum, fut licenciée. Les Istriens, formant une multitude considérable, campaient assez près du consul : quand ils apprirent que l'autre consul venait d'arriver avec une nouvelle armée, ils se dispersèrent dans leurs cités. Les consuls ramenèrent les troupes à Aquilée pour y prendre les quartiers d'hiver.

VI. Les alarmes que faisait concevoir l'Istrie enfin apaisées, un sénatus-consulte invita les deux consuls à s'entendre ensemble pour que l'un d'eux revînt à Rome présider les élections. En l'absence de Manlius, les tribuns du peuple A. Licinius Nerva et C. Papirius Tardus le déchiraient dans les assemblées, et proposaient une loi qui l'empêchât de conserver son pouvoir au delà des ides de mars (car déjà les consuls avaient été prorogés pour un an dans leurs provinces), afin qu'il pût être mis en accusation aussitôt sorti de charge. Leur collègue Q. Élius combattit cette proposition, et, après de vifs débats, empêcha la loi de passer. A ce même moment, T. Sempronius Gracchus et L. Postumius Albinus revenaient de l'Espagne à Rome. Le sénat, convoqué par le préteur M. Titinius, leur donna audience dans le temple de Bellone : ils y firent l'exposé de tout ce qu'ils avaient accompli, réclamèrent les honneurs

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

par eux mérités, et demandèrent que des actions de grâces fussent adressées aux dieux immortels. A la même époque, la nouvelle de mouvements graves en Sardaigne parvint au sénat par un message du préteur T. Ébutius, message qu'avait apporté son fils. Les Iliens, s'adjoignant les Balares, avaient fait irruption dans cette province alors paisible : le préteur, avec une armée insuffisante et décimée par l'épidémie, n'avait pu leur résister. Même nouvelle était apportée par les députés Sardes; ils suppliaient le sénat de sauver leurs villes du moins, puisque c'en était fait déjà des campagnes. Cette députation et toute cette affaire de Sardaigne furent renvoyées aux nouveaux magistrats. Une autre députation vint encore, également digne de pitié; c'étaient des Lyciens : ils se plaignaient de la cruauté des Rhodiens, sous la dépendance desquels les avait placés L. Cornélius Scipion. « Ils avaient subi, disaient-ils, la domination d'Antiochus; mais la servitude d'alors, comparée à l'état présent, était une heureuse liberté. Non-seulement la nation entière était sous le joug; mais ce joug, chacun en particulier le sentait. Sous leurs yeux on insultait leurs femmes et leurs enfants, dont le corps était en butte à tous les outrages, à toutes les violences. Chose plus indigne encore, leur renommée était ternie et souillée. Les atrocités les plus odieuses on les commettait au grand jour, comme pour constater son droit, et pour bien faire savoir qu'il n'y avait nulle différence entre les Lyciens et des esclaves achetés à prix d'argent. » Touché de ces plaintes, le sénat donna aux Lyciens une lettre pour les Rhodiens. Il y était dit : « que le sénat n'avait pas entendu faire des Lyciens les esclaves des Rhodiens, qu'il ne réduisait à l'esclavage aucun homme né libre, et que si les Lyciens étaient sous la puissance et la protection des Rhodiens, le peuple romain n'en avait pas moins une autorité souveraine sur les villes alliées. »

VII. Les deux magistrats revenant d'Espagne rentrèrent avec les honneurs du triomphe. Sempronius Gracchus, le premier, triompha des Celtibériens et de leurs alliés; et, le lendemain, L. Postumius des Lusitaniens et autres Espa-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

gnols de la même contrée. Ti. Gracchus fit porter quarante mille livres d'argent, et Albinus vingt mille. Ils donnèrent vingt-cinq deniers à chaque soldat, le double aux centurions, le triple aux cavaliers, et aux alliés autant qu'aux Romains. A la même époque, le consul M. Junius revint de l'Istrie à Rome pour présider les comices. Les tribuns du peuple Papirius et Licinius, après l'avoir fatigué de questions sur ce qui s'était passé en Istrie, l'amenèrent encore devant le peuple. Le consul répondait : « qu'il n'avait pas été plus de onze jours dans sa province ; que ce qui s'était passé en son absence, il ne le connaissait comme eux-mêmes que par la renommée. » Mais les tribuns insistaient et demandaient « pourquoi, alors, ce n'était pas A. Manlius qui était revenu à Rome, afin d'expliquer au peuple romain par quels motifs il avait quitté la province de Gaule, que le sort lui avait assignée, pour passer en Istrie ; afin de dire à quel moment cette guerre avait été décrétée par le sénat, et ratifiée par le peuple romain. Mais cette guerre, s'il l'avait entreprise de son autorité privée, l'avait-il du moins faite avec prudence et courage? Hélas ! il n'y avait d'égal à la folie de l'entreprise que la témérité de l'exécution. Deux postes avaient été surpris et accablés par les Istriens ; le camp romain avait été forcé, tout ce qui s'y trouvait de fantassins et de cavaliers mis en déroute ; le reste, sans armes, avait fui précipitamment vers la mer et les vaisseaux ; le consul avait fui le premier. Une telle conduite, il aurait à en rendre compte comme particulier, puisqu'il ne l'avait pas voulu faire comme consul. »

VIII. On procéda ensuite aux élections. On créa consuls C. Claudius Pulcher et Ti. Sempronius Gracchus ; et, le lendemain, préteurs P. Élius Tubéron, pour la seconde fois, C. Quinctius Flamininus, C. Numisius, L. Mummius, Cn. Cornélius Scipion et C. Valérius Lévinus. Le sort donna à Tubéron la juridiction de la ville, à Quinctius celle des étrangers, à Numisius la Sicile, à Mummius la Sardaigne. Cependant de cette dernière province on fit, à cause de l'importance de la guerre, une province consulaire. Elle

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

échut à Gracchus, et l'Istrie à Claudius. La Gaule, divisée en deux provinces, échut à Scipion et à Lévinus. Aux ides de mars, jour où Sempronius et Claudius entrèrent en charge, on ne s'occupa que des provinces de Sardaigne et d'Istrie, et des ennemis de ces deux provinces, qui y avaient soulevé la guerre. Le lendemain, les députés sardes, qu'on avait renvoyés devant les nouveaux magistrats, et L. Minucius Thermus, ancien lieutenant du consul Manlius en Istrie, eurent audience du sénat. On se rendit compte, en les entendant, de la gravité de la guerre allumée dans ces provinces. Le sénat s'émut aussi des plaintes apportées par les députations des alliés du nom latin, qui, après avoir fatigué les censeurs et les consuls précédents, parvinrent enfin à se faire donner audience. Voici quel était le texte de leurs plaintes: « Ceux de leurs concitoyens que le cens avait comptés comme citoyens romains avaient émigré presque tous à Rome. Si cela était permis, il ne faudrait pas beaucoup d'années pour que les villes fussent abandonnées, les campagnes désertes, et pour qu'il devînt impossible d'en tirer un seul soldat. » Les Samnites et les Péligniens se plaignaient aussi de ce que quatre mille familles avaient émigré de leur pays à Frégelles, sans que pour cela on leur demandât un moins grand nombre de soldats. Pour changer de cité on avait imaginé deux artifices. La loi accordait aux alliés du nom latin le droit de citoyens romains à condition de laisser un enfant dans leur pays. Par un singulier abus de cette loi, les uns faisaient tort aux alliés, les autres au peuple romain. En effet, pour ne pas laisser leurs enfants dans leur pays, ils les donnaient en propriété à des Romains, stipulant qu'ils jouiraient de la liberté et seraient considérés comme affranchis. Quant à ceux qui n'avaient point d'enfants à laisser, ils se faisaient passer pour citoyens romains. On finit même par ne plus se soucier de ces apparences de légalité; et tous, au mépris de la loi, sans laisser d'enfants, émigraient à Rome et y étaient inscrits lors des recensements. Pour remédier à cet abus, les députés priaient le sénat « d'ordonner aux alliés de retourner dans leur pays,

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

de défendre par une loi aux citoyens d'acheter ou de vendre un allié pour qu'il pût émigrer; enfin, de ne pas considérer comme citoyen quiconque le serait devenu ainsi. » Le sénat consentit à ce qu'on lui demandait.

IX. On assigna aux consuls comme provinces celles qui étaient alors en guerre, la Sardaigne et l'Istrie. Pour la Sardaigne, on ordonna de lever deux légions, chacune de cinq mille deux cents fantassins et six cents cavaliers pris parmi les alliés du nom latin, et d'armer dix quinquérèmes que le consul devait tirer des arsenaux. Même nombre de fantassins et de cavaliers devait être levé pour l'Istrie. Les consuls eurent ordre d'envoyer en Espagne, à M. Titinius, une légion avec trois cents cavaliers, plus cinq mille fantassins et deux cent cinquante cavaliers des alliés. Avant que les consuls eussent tiré au sort leurs provinces, on annonça divers prodiges. Dans le pays de Crustuminum, une pierre était tombée du ciel dans le lac de Mars. Sur le territoire de Rome, il était né un enfant sans jambes ni bras, et on avait vu un serpent ayant quatre pieds. A Capoue, la foudre avait frappé plusieurs édifices sur la place publique; à Pouzzoles, elle avait consumé deux vaisseaux. Pendant qu'on annonçait ces prodiges, à Rome même, en plein jour, un loup que l'on poursuivait entra par la porte Colline et s'échappa par la porte Esquiline, au milieu d'une foule immense qui cherchait à l'atteindre. A l'occasion de ces prodiges, les consuls immolèrent les grandes victimes, et il y eut un jour de prières publiques à tous les autels. Ces cérémonies accomplies, les consuls tirèrent au sort leurs provinces. L'Istrie échut à Claudius, la Sardaigne à Sempronius. Ensuite, en vertu d'un sénatus-consulte, C. Claudius publia une loi portant « que tous les alliés du nom latin, qui auraient figuré eux-mêmes ou dont les ancêtres auraient figuré sur les rôles des alliés du nom latin à dater de la censure de M. Claudius et de T. Quinctius retourneraient chacun dans sa ville avant les calendes de novembre. » Le préteur M. Mummius fut chargé d'informer contre ceux qui n'y seraient point retournés alors

Outre cette loi publiée par le consul, un sénatus-consulte fut rendu, portant : « que tout dictateur, consul, interroi, préteur, exigerait de quiconque lui serait présenté pour être affranchi, le serment que celui qui l'affranchissait ne le faisait pas pour lui faciliter de changer de cité. » Quiconque ne ferait pas ce serment ne devrait pas être affranchi. Le consul C. Claudius fut chargé de connaître et de juger ces sortes d'affaires.

X. Tandis que ces événements se passaient à Rome, M. Junius et A. Manlius, consuls de l'année précédente, quittèrent, aux premiers jours du printemps, leurs quartiers d'hiver d'Aquilée et firent rentrer leur armée sur le territoire des Istriens. En voyant partout la désolation et le ravage, ceux-ci, animés de la colère et de l'indignation que soulevaient en eux tant de pertes, plutôt que de l'espoir de lutter à forces égales contre deux armées, se soulevèrent. La jeunesse de toutes les peuplades forma en quelques jours une armée improvisée, dont l'impétuosité fut vive plutôt que durable. Ils laissèrent environ quatre mille des leurs sur le champ de bataille. Le reste, ne songeant plus à la guerre, se réfugia dans les différentes villes. De là, ils envoyèrent des députés au camp romain demander la paix; puis, ils remirent les otages qu'on exigeait d'eux. Quand ces succès furent annoncés à Rome par le message des proconsuls, le consul C. Claudius craignit qu'ils ne lui fissent perdre sa province et son armée. Aussi, sans prononcer les vœux solennels, sans habit de guerre, sans licteurs, n'ayant informé que son collègue, il partit la nuit et se dirigea en toute hâte vers sa province. Sa conduite y fut plus irréfléchie encore que ne l'avait été son départ de Rome. En effet, rassemblant l'armée, il commença par reprocher durement à Manlius d'avoir abandonné le camp. C'était déjà blesser les oreilles des soldats, qui avaient été les premiers à fuir. Puis, il chargea d'invectives M. Junius pour s'être associé à la honte de son collègue; enfin il ordonna à l'un et à l'autre de s'éloigner de la province. Ils répondirent qu'ils obéiraient au consul dès que, selon la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

coutume des ancêtres, il aurait prononcé les vœux dans le Capitole, et qu'il serait sorti de Rome avec les licteurs et en habit de guerre. Transporté de colère, le consul appelle le proquesteur de Manlius et lui demande des chaînes pour envoyer à Rome Junius et Manlius chargés de fers. Le proquesteur méprise également l'ordre du consul. D'ailleurs, l'armée qui entoure ses généraux, aussi animée en leur faveur qu'elle l'est contre le consul, les enhardit à refuser obéissance. A la fin, le consul, fatigué des outrages qu'il reçoit de ceux qu'il interpelle et des railleries de la multitude, car il avait encore ce déboire à subir, retourne à Aquilée sur le même vaisseau qui l'en a amené. De là, il écrit à son collègue de fixer Aquilée pour rendez-vous à celles des nouvelles troupes qui sont enrôlées pour l'Istrie, afin que rien ne le retienne à Rome quand il reviendra prononcer les vœux, et qu'il puisse sortir aussitôt en habit de guerre. Il fut secondé fidèlement par son collègue, et les troupes n'eurent que très-peu de temps pour se rendre à Aquilée. Claudius suivit de près sa lettre. Il convoqua le peuple pour se plaindre de Manlius et de Junius. Après avoir séjourné à Rome trois jours à peine, il prononça les vœux au Capitole, et, en habit de guerre, accompagné de licteurs, il partit pour sa province avec autant de précipitation que la première fois.

XI. Il y avait quelques jours que Junius et Manlius assiégeaient avec vigueur la place de Nésactium, où s'étaient retirés les principaux Istriens avec le roi Épulon en personne, lorsqu'arriva Claudius avec deux nouvelles légions. Il congédia l'ancienne armée et les chefs, et poursuivit lui-même le siége en entourant la place de mantelets. Un fleuve coulait le long des murailles, et, en même temps qu'il gênait les assiégeants, il donnait de l'eau aux assiégés : Claudius, après plusieurs jours de travail, le détourna de son lit. Les barbares furent effrayés de ce prodige qui leur retranchait l'eau; mais ils ne songèrent pas pour cela à la paix; ils massacrèrent leurs femmes et leurs enfants, et, pour donner aux ennemis le spectacle de cette horrible tragédie, ils jetè-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rent du haut des murailles les cadavres à mesure qu'ils venaient de les frapper. Ce fut au milieu de cette affreuse boucherie, au milieu des cris des femmes et des enfants, que les soldats, franchissant les murs, pénétrèrent dans la place. Quand le roi reconnut aux cris d'effroi des fuyards que la ville était prise, il se poignarda pour n'être pas pris vivant. Le reste fut pris ou tué. Deux autres villes, Mutila et Faveria, furent ensuite emportées et détruites. Le butin se trouva plus considérable qu'on ne s'y attendait chez ces peuples pauvres; on l'abandonna tout entier aux soldats. Cinq mille six cent trente-deux prisonniers furent vendus à l'encan; les instigateurs de la guerre furent battus de verges, puis décapités. La ruine de ces trois villes et la mort du roi rétablirent la paix dans l'Istrie entière : tous les peuples, donnant des otages, firent leur soumission. Vers la fin de la guerre d'Istrie, les Ligures commençèrent à se concerter pour un soulèvement.

XII. Le proconsul Ti. Claudius, préteur l'année précédente, avait le commandement de Pise avec une légion. Il informa par lettre le sénat de ce qui se passait. Le sénat envoya ce message à C. Claudius (car l'autre consul était déjà passé en Sardaigne) en y ajoutant ce décret, que, « puisqu'il ne restait rien à faire dans la province d'Istrie, le consul pouvait, s'il le trouvait utile, faire passer son armée en Ligurie. » En même temps, d'après le message du consul sur les succès obtenus en Istrie, on vota deux jours d'actions de grâces. L'autre consul, Ti. Sempronius, fut également heureux en Sardaigne. Il entra avec son armée sur le territoire des Sardes Iliens, auxquels les Balares avaient envoyé des secours considérables. Il livra aux deux nations une bataille rangée, les mit complétement en déroute, s'empara de leur camp, et leur tua douze mille hommes. Le lendemain, il fit un monceau des armes des vaincus et les brisa en l'honneur de Vulcain. Il ramena ensuite l'armée victorieuse en quartiers d'hiver dans les villes alliées. C. Claudius, au reçu du message de Ti. Claudius et du sénatus-consulte, fit passer ses légions d'Istrie en Ligu-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rie. Les ennemis, s'avançant dans la plaine, étaient venus camper sur les bords du fleuve Scultenna. C'est là qu'on leur livra bataille. On leur tua quinze mille hommes, on fit plus de sept cents prisonniers, soit sur le champ de bataille, soit dans leur camp qui fut forcé, et on prit cinquante et un étendards. Ceux des Liguriens qui avaient échappé au carnage s'enfuirent comme ils purent dans les montagnes; le consul ravagea la plaine sans rencontrer nulle part de résistance. Claudius, vainqueur de deux nations en une année, et ayant cette gloire unique d'avoir, pendant son consulat, pacifié deux provinces, revint à Rome.

XIII. On annonça, cette année, divers prodiges. Dans le pays de Crustuminum, une orfraie avait fendu, d'un coup de bec, une pierre sacrée; en Campanie, un bœuf avait parlé; à Syracuse, une vache d'airain avait été couverte par un taureau venant de la campagne et égaré loin du troupeau. Dans le pays de Crustuminum, on fit, pendant un jour, des prières publiques sur les lieux mêmes; en Campanie, on décida de nourrir le bœuf aux frais du trésor; pour expier le prodige de Syracuse, on offrit des sacrifices aux dieux qu'indiquèrent les aruspices. Cette année, mourut le pontife M. Claudius Marcellus, qui avait été consul et censeur. On élut pontife à sa place son fils M. Marcellus. La même année, une colonie de deux mille citoyens romains fut conduite à Luna par les triumvirs P. Élius, L. Égilius, Cn. Sicinius. Chaque colon reçut cinquante et un arpents et demi. Ce territoire avait été pris sur les Ligures; avant de leur appartenir il avait appartenu aux Étrusques. Le consul C. Claudius revint à Rome. Après avoir entendu le récit de ses succès en Istrie et en Ligurie, le sénat, sur sa demande, lui décerna le triomphe. Il triompha donc, encore en charge, de deux nations à la fois. Il fit transporter dans ce triomphe trois cent sept mille deniers et quatre-vingt-cinq mille sept cent deux victoriates[1]. Chaque soldat reçut quinze deniers; les centurions le double; les cavaliers le triple.

1. Pièce de monnaie d'argent, valant cinq as, à l'effigie de la victoire.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Les alliés reçurent moitié moins ; aussi suivirent-ils le cha
en silence, laissant voir ainsi leur dépit.

XIV. Tandis qu'on triomphait d'eux, les Ligures, voyan
l'armée consulaire amenée à Rome, et même la légion d
Pise licenciée par Ti. Claudius, crurent n'avoir plus rie
à craindre. Ils rassemblèrent donc secrètement une ar
mée ; puis, franchissant la montagne par des chemins
eux connus, ils tombèrent dans la plaine, ravagèrent l
territoire de Mutine, et, par un coup de main imprévu
s'emparèrent de la colonie elle-même. Dès que la nouvell
en vint à Rome, le sénat ordonna au consul C. Claudius d
réunir au plus vite les comices, puis, les magistrats de l'an
née élus, de retourner dans sa province pour y reprendr
aux ennemis la colonie. Les comices furent réunis selon l
vœu du sénat. Furent créés consuls Cn. Cornélius Scipio
Hispalus et Q. Pétilius Spurinus. Furent créés préteur
M. Popilius Lénas, P. Licinius Crassus, M. Cornéliu
Scipion, L. Papirius Mason, M. Aburius et L. Aquillius
Gallus. Le consul C. Claudius fut prorogé pour un an dan
le commandement de l'armée et le gouvernement de l
Gaule. De peur que l'exemple des Ligures ne fût suiv
par les Istriens, il devait envoyer en Istrie les alliés d
nom latin qu'il avait amenés de la province pour son triom
phe. Le jour où les consuls Cn. Cornélius et Q. Pétiliu
entrèrent en charge, ils immolaient, selon l'usage, chacu
un bœuf à Jupiter : Pétilius trouva dans sa victime un foi
sans tête. Il en avertit le sénat, qui lui ordonna d'immole
d'autres victimes jusqu'à ce que le sacrifice fût heureux
Consulté sur la répartition des provinces, le sénat assign
aux consuls Pise et la Ligurie. Celui qui aurait la provinc
de Pise devait revenir présider les comices à l'époque de
prochaines élections. Le même décret enjoignait à chacu
d'eux de lever deux légions nouvelles, avec trois cents cava
liers, et d'exiger des alliés et de ceux du nom latin dix mill
fantassins et six cents cavaliers. Ti. Claudius devait garde
son commandement jusqu'à l'arrivée du consul dans s
province

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XV. Tandis que le sénat s'occupait de ces questions, Cn. Cornélius, appelé par un huissier, sortit du temple, et rentra, quelques instants après, la figure bouleversée. Il annonça au sénat que le foie d'un bœuf de six cents livres immolé par lui avait disparu. Ne pouvant en croire le victimaire, il avait lui-même fait verser l'eau du vase où cuisaient les entrailles, et il avait vu tout le reste des entrailles intact, le foie seul s'était consumé tout entier d'une façon incompréhensible. Les sénateurs étaient déjà tout effrayés de ce prodige, quand l'autre consul vint ajouter à leurs inquiétudes : après le bœuf dont le foie était sans tête, il en avait immolé trois autres sans obtenir un sacrifice heureux. Le sénat ordonna d'immoler de grandes victimes jusqu'à ce que les dieux témoignassent qu'ils agréaient l'offrande. Tous en effet finirent par agréer les victimes des Pétillius, sauf la déesse Salus. Les consuls et les préteurs tirèrent alors leurs provinces au sort. Pise échut à Cn. Cornélius, la Ligurie à Pétillius. Quant aux préteurs, L. Papirius Maso eut la juridiction des citoyens; M. Aburius celle des étrangers; M. Cornélius Scipion Maluginensis l'Espagne ultérieure et L. Aquillius Gallus la Sicile. Deux des préteurs demandèrent à ne point aller dans leurs provinces. Le premier, M. Popillius, qui devait aller en Sardaigne, alléguait « que Gracchus était en train de la pacifier, et que le sénat lui avait encore adjoint le préteur T. Ébutius. Ce serait donc pure imprudence d'interrompre la suite d'une entreprise où la continuité des mêmes efforts est chose si importante. Le temps de remettre le commandement, le temps nécessaire au successeur pour l'apprentissage des affaires était bien souvent un temps perdu où on laissait échapper l'occasion d'un succès. » Cette excuse fut acceptée. Quant au second, P. Licinius Crassus, pour ne point se rendre dans sa province, il alléguait des sacrifices solennels par lesquels il était retenu. L'Espagne Citérieure lui était échue. On décida qu'il partirait, ou qu'il jurerait devant le peuple assemblé qu'il était retenu par des sacrifices solennels. Cette décision rendue à l'égard de P. Licinius

M. Cornélius demanda à être dispensé par un serment sem blable de partir pour l'Espagne Ultérieure. Les deux préteurs jurèrent dans les mêmes termes. Les proconsul M. Titinius et T. Fontéius furent donc prorogés en Espagn avec les mêmes pouvoirs, et on décida qu'il leur serait en voyé un renfort de trois mille citoyens romains, avec deu cents cavaliers, et de cinq mille fantassins et trois cent cavaliers des alliés du nom latin.

XVI. Les féries latines furent célébrées trois jours avan les nones de mai. Comme avant d'immoler l'une des victime le magistrat de Lanuvium avait omis la formule : « pour l peuple romain des Quirites, » on crut la religion intéressé dans cet oubli, et la question fut portée au sénat, qui la ren voya au collége des pontifes. Ceux-ci décidèrent que la cé lébration était irrégulière, qu'il fallait recommencer le sacrifices, et que les Lanuviens, qui en étaient cause, four niraient les victimes. Un deuil public vint s'ajouter à ce préoccupations. Le consul Cn. Cornélius, revenant du mon Albain, avait été pris d'une paralysie qui lui ôta l'usag d'une partie de ses membres. Son mal empirant, il se fi transporter aux eaux de Cumes, où il mourut. Son corps fu rapporté à Rome, et on lui fit de magnifiques funérailles Il était en même temps pontife. Le consul Q. Pétillius fu invité à tenir les comices, dès que les auspices le permet traient, afin qu'on lui nommât un nouveau collègue, et fixer un jour pour les féries latines. Il fixa les comices au troisième jour avant les nones d'août, et les féries latine au troisième jour avant les ides du même mois. Les esprit déjà préoccupés de terreurs religieuses furent encore frappés par l'annonce de nouveaux prodiges. A Tusculum on avait vu dans le ciel une torche enflammée; la foudre avai atteint, à Gabies, le temple d'Apollon et beaucoup de maisons particulières; à Gravisque, le mur et la porte. Le séna ordonna à ce sujet les expiations qu'indiqueraient les pontifes. Les consuls avaient été retenus par ces soins religieux, puis, celui qui survivait, l'avait été par la mort de son collègue, la nécessité de lui faire élire un successeur, et

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

enfin la célébration nouvelle des féries latines : pendant ce temps, C. Claudius fit approcher son armée de Mutine, dont les Ligures s'étaient emparés l'année précédente. En moins de trois jours de siége, il la reconquit et la rendit aux colons. Huit mille Ligures furent massacrés dans l'intérieur des murailles. Le vainqueur écrivit tout aussitôt à Rome : non content d'exposer les faits, il se vantait de ce que son courage et son bonheur n'avaient laissé, en deçà des Alpes, aucun ennemi au peuple romain; il avait, disait-il, conquis assez de terrain pour qu'on pût en distribuer à plusieurs milliers d'hommes.

XVII. En ce même temps, Ti. Sempronius remportait plusieurs victoires sur les Sardes, qui se soumirent. Il tua quinze mille hommes. Tous les peuples de Sardaigne qui s'étaient révoltés rentrèrent dans l'obéissance. Ceux qui payaient des contributions furent condamnés à payer le double, les autres durent fournir du blé. La province pacifiée, l'île entière ayant donné trois cents otages, Ti. Sempronius envoya des députés à Rome annoncer ces résultats, et demander, pour prix des succès obtenus sous sa conduite et ses auspices, qu'on rendît des actions de grâces aux dieux immortels, et qu'on l'autorisât à ramener l'armée en quittant sa province. Le sénat, après avoir entendu le rapport des députés dans le temple d'Apollon, décréta deux jours d'actions de grâces et ordonna aux consuls d'immoler les grandes victimes. Quant au proconsul Ti. Sempronius, il fut décidé qu'il resterait encore cette année dans sa province avec son armée. L'élection, fixée au troisième jour avant les nones d'août pour le remplacement du consul qui venait de mourir, fut terminée ce jour même. Le consul Q. Pétillius proclama consul C. Valérius Lévinus, qui dut entrer en charge aussitôt. Celui-ci, depuis longtemps, ambitionnait une province. Il vit une circonstance favorable pour ses désirs dans le message qui annonçait le soulèvement des Ligures. Le jour des nones d'août, après avoir entendu les dépêches, il prit l'habit de guerre, et, pour faire face à ce soulèvement, il ordonna à la troisième légion d'aller re-

joindre en Gaule le proconsul C. Claudius. En même temps, il prescrivit aux duumvirs maritimes de se rendre à Pise avec la flotte et de longer la côte de Ligurie pour l'intimider en même temps du côté de la mer. Le consul Q. Pétillius avait fixé, pour se réunir, le même jour à son armée. De son côté, le proconsul C. Claudius, en apprenant la révolte des Ligures, renforça les troupes qu'il avait à Parme de levées faites à la hâte, et dirigea son armée vers les frontières des Ligures.

XVIII. A l'arrivée de C. Claudius, les ennemis, se souvenant que ce même général les avait récemment défaits et mis en déroute sur les bords du fleuve Scultenna, se dirent que l'avantage des lieux les servirait mieux que la force des armes contre des troupes qu'ils avaient appris à connaître à leurs dépens. Ils occupèrent donc les monts Létus et Baliste et les entourèrent d'une muraille. Ceux qui avaient tardé à quitter la plaine furent massacrés, c'est-à-dire environ quinze cents hommes. Les autres se tenaient sur les montagnes. La crainte qu'ils éprouvaient ne fit pas taire leurs instincts de férocité. Ils les assouvissent sur le butin fait à Mutine. Ils tuent les prisonniers après les avoir mutilés affreusement, et, dans les temples, font une boucherie d'animaux plutôt qu'un sacrifice. Assouvis du carnage des êtres animés, leur fureur se tourne contre les objets sans vie : ils brisent contre les murailles des vases de toute sorte, plutôt faits cependant pour l'utilité que pour l'ornement. Le consul Q. Pétillius, ne voulant pas qu'on terminât la guerre en son absence, écrivit à C. Claudius de venir avec son armée le rejoindre en Gaule, où il l'attendait aux plaines Maigres. Au reçu de ce message, Claudius quitta la Ligurie et se dirigea vers les plaines Maigres, où il remit l'armée au consul. L'autre consul, C. Valérius, vint les y rejoindre quelques jours après. Là, ils se partagèrent les troupes, puis, avant de se séparer, firent la revue lustrale de leur armée. Comme ils ne voulaient pas attaquer tous deux du même côté, ils laissèrent au sort à décider sur quel point chacun porterait. Tous étaient certains que Valérius avait consulté

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

le sort en observant toutes les formalités puisqu'il n'était pas sorti de l'enceinte : cependant les augures déclarèrent par la suite qu'il avait agi irrégulièrement en jetant les billets dans une urne placée hors de cette enceinte. Les consuls partirent dans deux directions différentes. Pétillius alla camper vis-à-vis la chaîne qui relie, sans interruption, le Baliste au Létus. Là, haranguant ses troupes, il prononça, dit-on, ces paroles prophétiques dont le double sens lui échappa : « aujourd'hui même, je serai au Létus[1]. » Il fit gravir la pente de deux côtés à la fois. Le corps qu'il commandait s'avançait rapidement : l'autre fut d'abord repoussé par l'ennemi. Le consul courut de ce côté à cheval pour arrêter le désordre, ce qu'il fit en effet : mais, tandis qu'il marchait sans précaution en avant des premiers rangs, il tomba percé d'un trait. L'ennemi ne s'aperçut pas qu'il avait tué le général, et les quelques soldats romains qui l'avaient vu tomber eurent grand soin de cacher son corps, sentant bien que de là dépendait la victoire. Le reste des troupes, infanterie et cavalerie, culbuta l'ennemi, et, sans chef, s'empara de la montagne. Cinq mille Ligures environ furent tués; les Romains ne perdirent que cinquante-deux hommes. Tel était le résultat du triste présage des paroles du consul; en outre, on sut que les auspices n'avaient pas été pris régulièrement et que le consul n'avait pas ignoré cette irrégularité[2]. *C. Valérius réunit les deux armées, bat les Liguriens et obtient le triomphe. La légion qui a laissé tuer son consul est punie. Une ambassade de Dardaniens vient demander secours contre une invasion de Bastarnes, liés, disent les Dardaniens, au roi Persée. A. Postumius part pour cette contrée. Élections. P. Scævola et M. Émilius Lépidus sont nommés consuls. Ils ont pour province la Gaule et la Ligurie. Lépidus bat les Ligures qui avaient dévasté Luna et Pise ; puis il les fait descendre dans la plaine.*

1. Jeu de mots intraduisible : au létus ou à la mort.
2. Il y a ici une lacune dans le texte; nous donnons l'analyse du supplément de Doujat.

XIX. Les Garules, les Lapicins et les Hercates avaien habité en deçà de l'Apennin, et les Briniates au delà P. Mucius fit la guerre, en deçà du fleuve Audena, à ceu qui avaient dévasté le territoire de Luna et de Pise. Après les avoir tous réduits, il les désarma. Pour les succès obte nus en Gaule et en Ligurie sous la conduite et les auspice des consuls, le sénat décréta trois jours d'actions de grâce et fit immoler quarante victimes. Les soulèvements qui s'é taient produits en Gaule et en Ligurie au commencemen de l'année avaient été étouffés promptement et sans d grands efforts ; mais on se préoccupait d'une guerre en Ma cédoine. En effet, Persée avait mis aux prises les Darda niens et les Bastarnes, et l'ambassade envoyée en Macé doine pour constater les faits était de retour à Rome e annonçait que la guerre était allumée en Dardanie. D'autr part étaient venus des ambassadeurs du roi Persée, protes tant que les Bastarnes n'avaient nullement été appelés pa lui et qu'il n'était pour rien dans ce qu'ils faisaient. L sénat n'admit ni ne repoussa cette excuse. Toutefois, il le f avertir de prendre garde à ce qu'on ne pût l'accuser devio ler le traité qui le liait aux Romains. Les Dardaniens avaien espéré que leur territoire serait évacué par les Bastarnes Les voyant au contraire devenir plus redoutables chaqu jour, grâce à l'appui des Thraces et des Scordisques leur voisins, ils pensèrent l'instant venu des résolutions déses pérées. Ils se rassemblèrent donc tous, en armes, sous le murs de la ville près de laquelle campaient les Bastarnes. C était en hiver, et on avait choisi cette saison parce qu'alor les Thraces et les Scordisques devaient rentrer sur leur ter ritoire, ce qu'ils firent en effet. Dès que les Dardanien surent que les Bastarnes restaient seuls, ils divisèrent leur troupes en deux corps. L'un devait marcher droit à l'ennem et le provoquer ouvertement ; l'autre, prenant des sentier détournés, devait l'attaquer en queue. Cependant, il fallu engager l'action avant que le camp n'eût été tourné. Le Dardaniens, vaincus, furent repoussés dans la ville, qu était à douze milles environ du camp des Bastarnes. Le

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

vainqueurs investissent aussitôt la ville, qu'ils ne doutent pas de prendre le lendemain de vive force si les Dardaniens effrayés ne se soumettent point. Pendant ce temps, le second corps des Dardaniens, ignorant le désastre du premier, avait tourné le camp des Bastarnes. Le trouvant sans défense, il s'en empara[1].

*Les Bastarnes, privés de vivres et d'armes, veulent regagner leur pays; en traversant le Danube, ils sont presque tous engloutis. Antiochus, fils d'Antiochus le Grand, monte sur le trône de Syrie. Surnommé Épiphane (illustre) il fait, par sa conduite, changer ce nom en celui d'Epimane (insensé).*

XX. Entre autres folies, se faisant apporter un siége d'ivoire, il rendait la justice et discutait sur les questions les plus insignifiantes. Il lui était si impossible de s'attacher à aucun genre de vie, et il passait avec tant de rapidité de l'un à l'autre, que ni personne ni lui-même ne pouvait le définir. Ses amis, il ne leur adressait pas la parole; des gens presque inconnus, il leur souriait presque amicalement. Par les caprices de sa libéralité il se plaisait à étonner les autres et lui-même. Tel courtisan, fier de son rang, recevait de lui des riens, comme des friandises et des jouets; tel autre, qui n'attendait rien de lui, il l'enrichissait. Aussi, aux yeux de quelques-uns, c'était un homme n'ayant plus conscience de ses actes. Les uns voyaient là de simples fantaisies; les autres une folie réelle. Cependant, sur deux points importants et élevés, la magnificence des villes et le culte des dieux, il montrait vraiment les sentiments d'un roi. Il promit aux Mégalopolitains, en Arcadie, de faire entourer leur ville de murs, et leur fournit la plus grande partie de la somme. Il entreprit, à Tégée, la construction d'un magnifique théâtre en marbre. Au prytanée de Cyrique (on appelle prytanée un édifice public où l'État nourrit les citoyens qu'il veut récompenser) il fit présent d'un service de table

1 Ici encore, il y a une lacune.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

en or. S'il ne fit aucun grand don remarquable à la ville de Rhodes, il fit des dons particuliers selon les besoins. Quant à sa libéralité pour le culte des dieux, le temple de Jupiter Olympien dans Athènes, le seul qu'on ait construit vraiment digne du dieu, peut en témoigner. En outre, il orna Délos de magnifiques autels et de nombreuses statues. A Antioche il commença un temple splendide à Jupiter Capitolin ; outre que les lambris étaient d'or massif, des lames d'or couvraient tous les murs : s'il ne l'acheva pas et s'il n'accomplit pas des promesses semblables faites à beaucoup de villes, la brièveté seule de son règne l'en empêcha. Il effaça aussi ses prédécesseurs par la pompe de spectacles de tout genre, où il ajouta aux jeux nationaux de nombreuses représentations d'artistes grecs. Il emprunta aux Romains les jeux de gladiateurs, spectacle tout nouveau pour ses sujets, et qui leur causa d'abord plus d'effroi que de plaisir. Bientôt, en multipliant ces représentations, qui, de combats où l'on s'arrêtait au premier sang, devinrent des combats à mort, il familiarisa les yeux et les esprits à ce spectacle que l'on finit par trouver agréable. Aussi, après avoir fait d'abord venir à grands frais des gladiateurs de Rome, il en trouva facilement dans son propre royaume[1].

XXI. *Il est temps de revenir aux affaires de Rome. Gracchus rentre à Rome et triomphe de Sardes. Scévola triomphe des Liguriens et Lépidus des Gaulois. Sp. Postumius Albinus et Q. Mucius Scévola sont créés consuls. — Élections des préteurs, C. Cassius Longinus, P. Furius Philus, L. Claudius Asellus, M. Atilius Serranus, C. Servilius Cépion, et enfin Scipion, qui n'est nommé que grâce au désistement de C. Cicéreius, ancien secrétaire de son père, qui allait lui être préféré. C. Cassius Longinus a la juridiction des citoyens.*

Scipion a la juridiction des étrangers. La province de Sardaigne était échue au préteur Atilius; mais il lui fut enjoint de passer en Corse avec la nouvelle légion levée par les

1. Nouvelle lacune dans le texte.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

consuls, cinq mille fantassins et trois cents cavaliers. Jusqu'à la fin de cette expédition de Corse, Cornélius fut prorogé dans le gouvernement de la Sardaigne. Cn. Servilius Cépion fut envoyé dans l'Espagne Ultérieure et P. Furius Philon dans la Citérieure, chacun avec trois mille fantassins et cent cinquante cavaliers romains, plus cinq mille fantassins et trois cents cavaliers du nom latin. L. Claudius fut envoyé en Sicile, mais sans renforts. Il fut enjoint aux consuls de lever en outre deux légions complètes, fantassins et cavaliers, et de tirer des alliés dix mille fantassins et six cents cavaliers. Cette levée était bien difficile à faire, car l'épidémie, qui, l'année précédente, avait sévi sur les bestiaux, sévissait alors sur les hommes. Ceux qui étaient atteints dépassaient rarement le septième jour; ceux qui n'avaient pas succombé tombaient dans une maladie de langueur; généralement c'était la fièvre quarte. Les esclaves surtout mouraient, et leurs corps demeuraient dans les rues sans sépulture. L'administration des funérailles suffisait à peine pour les personnes libres. Les cadavres n'étaient touchés ni des chiens ni des vautours, et se détruisaient par putréfaction. On remarquait que, ni cette année, ni la précédente, on n'avait vu aucun vautour, quoiqu'il y eût en plein air tant de cadavres d'hommes et d'animaux. L'épidémie fit périr plusieurs prêtres : le pontife Cn. Servilius Cépion, père du préteur; Ti. Sempronius Longus, fils de Titus, décemvir des sacrifices; P. Elius Pétus et Ti. Sempronius, augures; C. Manilius Vitulus, grand décurion, et le pontife M. Sempronius Tuditanus. A la place de Tuditanus, on nomma pontife C. Sulpicius Galba. T. Véturius Gracchus Sempronianus remplaça Gracchus comme augure, et Q. Élius Pétus remplaça P. Élius. C. Sempronius Longus fut élu décemvir des sacrifices et C. Scribonius Curion, grand curion. Comme l'épidémie continuait ses ravages, le sénat décréta que les livres Sibyllins seraient consultés. Sur leur décision, il y eut un jour de prières publiques; et, au Forum, le peuple forma le vœu suivant dont Q. Marcius Philippus dicta la formule : « Si l'épidémie et le fléau s'éloignent du territoire

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

romain, il y aura deux jours de féries et d'actions de grâces. » Près de Téïes naquit un enfant à deux têtes ; à Sinuesse, un enfant n'ayant qu'une main ; à Auxime, une fille avec des dents ; à Rome, on vit sur le Forum, et par un ciel serein, un arc tendu au-dessus du temple de Saturne, et trois soleils brillant à la fois. Pendant une nuit, on vit, près de Lanuvium, tomber un grand nombre d'astres du ciel. Les Cérites affirmaient avoir vu apparaître dans leur ville un serpent à crinière, parsemé de taches d'or, et il était avéré que, dans la Campanie, un bœuf avait parlé.

XXII. Aux nones de juin revinrent d'Afrique les ambassadeurs qui étaient allés à Carthage, mais seulement après avoir vu Masinissa. Ce roi leur avait appris ce qui s'était passé à Carthage plus exactement que les Carthaginois eux-mêmes. Cependant, ils affirmèrent avoir vu la preuve que des ambassadeurs du roi Persée étaient venus à Carthage, et qu'on leur avait donné audience, la nuit, dans le temple d'Esculape. Que des ambassadeurs eussent été envoyés de Carthage en Macédoine, le roi l'avait affirmé, et les Carthaginois l'avaient nié faiblement. Le sénat crut bon d'envoyer, de son côté, trois députés en Macédoine. Il choisit C. Lélius, M. Valérius Messalla et Ser. Digitius. Pendant ce temps, Persée, irrité qu'une partie des Dolopes lui refusât obéissance et voulût soumettre aux Romains l'objet de leurs contestations, se mit en marche avec une armée et réduisit sous sa domination la nation tout entière. Traversant ensuite les cimes de l'Œta, il se dirigea vers Delphes pour consulter l'oracle au sujet de quelques scrupules. Son apparition soudaine au milieu de la Grèce inspira une vive terreur aux villes voisines et jusqu'en Asie, où les nouvelles les plus alarmantes vinrent inquiéter le roi Eumène. Après avoir séjourné trois jours en tout à Delphes, Persée, traversant la Phthiotide, l'Achaïe et la Thessalie, sans faire sur son passage la moindre insulte ni le moindre dommage, rentra dans son royaume. Il ne se borna même pas à se concilier les sympathies des villes qu'il devait traverser, il envoya de tous les côtés des ambassadeurs ou des messages, deman-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dant « qu'on ne gardât pas plus longtemps le souvenir des différends qu'on avait eus avec son père. Ils n'avaient pas été graves à tel point qu'ils ne pussent et ne dussent finir avec lui-même. Quant à lui, Persée, n'ayant jamais été en lutte avec eux, rien ne l'empêchait de nouer les liens d'une amitié sincère. » C'était surtout avec les Achéens qu'il aspirait à se réconcilier.

XXIII. Seuls de toute la Grèce avec les Athéniens, ils avaient poussé le ressentiment jusqu'à interdire aux Macédoniens l'entrée de leur territoire. Par contre, la Macédoine devenait l'asile de tous les esclaves qui s'enfuyaient d'Achaïe ; car, interdisant leur territoire, les Achéens n'osaient pas pénétrer sur celui des Macédoniens. Persée comprit que c'était là une occasion favorable. Il fit saisir les esclaves et les renvoya avec une lettre où il leur disait « que c'était à eux aussi de veiller à ce que leurs esclaves ne pussent ainsi s'enfuir. » Cette lettre fut lue à l'assemblée par le préteur Xénarque, qui cherchait à se concilier personnellement les bonnes grâces du roi. Comme la plupart des membres disaient que le ton de ce message était bienveillant et modéré, et ceux-là surtout qui allaient, contre leur attente, rentrer en possession de leurs esclaves, Callicrate, un de ceux qui croyaient le salut de la nation attaché à la conservation de l'alliance romaine, prit alors la parole : « L'affaire dont il s'agit, Achéens, semble à quelques-uns de vous d'une petite ou d'une médiocre importance ; moi, je pense que cette question est la plus sérieuse et la plus grave que nous puissions agiter, et même que nous ayons jamais agitée. En effet, nous qui avions interdit notre territoire au roi de Macédoine et aux Macédoniens eux-mêmes, nous qui avions établi cette loi de n'admettre jamais ni ambassadeurs ni messagers du roi pour que personne d'entre nous ne fût gagné à sa cause, voici que nous écoutons la harangue que nous adresse ce roi, quoique absent ; voici, les dieux me pardonnent ! que nous approuvons son langage. Quoi ! les bêtes fauves se défient ordinairement et s'éloignent quand elles aperçoivent la nourriture placée pour les tromper, et pour nous, aveugles, un

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκη Βόλου

léger service est un appât suffisant. Dans l'espoir de rentrer en possession de quelques misérables esclaves, nous laissons ébranler et saper notre liberté. Car qui ne voit que le roi cherche un moyen de nous lier à sa cause pour nous amener à violer le traité conclu avec Rome, traité qui est l'appui de notre fortune? Qui donc en douterait? La guerre va éclater entre les Romains et Persée; et la lutte qu'on attendait du vivant de Philippe, et que sa mort a différée, va avoir lieu maintenant que Philippe est mort. Il avait, vous le savez, deux fils, Démétrius et Persée. Par la noblesse de sa mère, par le mérite, les qualités naturelles, la faveur des Macédoniens, Persée était de beaucoup supérieur. Mais comme le roi faisait de l'héritage de la couronne le prix de la haine contre les Romains, il tua Démétrius, dont le seul crime était d'être ami de Rome. Persée, au contraire, qu'il savait devoir être l'ennemi des Romains avant d'hériter du royaume, il lui a laissé le trône. Aussi, qu'a fait autre chose Persée, depuis ce jour, que de se disposer à la guerre? D'abord, pour répandre partout l'effroi, il a lancé les Bastarnes contre la Dardanie; et s'ils étaient parvenus à s'y établir, ils eussent été des voisins plus dangereux pour la Grèce, que ne le sont les Gaulois pour l'Asie. Déçu dans cet espoir, il n'a pas, pour cela, abandonné ses projets de la guerre; ou plutôt, pour dire la vérité, il a déjà commencé guerre. Il a réduit par les armes les Dolopes, et quand ceux-ci voulaient que leurs différends fussent soumis à l'arbitrage de Rome, il a refusé. De là, franchissant l'Œta pour apparaître tout à coup au centre de la Grèce, il est allé à Delphes. Quel vous semble être le but d'un voyage si étrange? Ensuite, il a parcouru la Thessalie : là, ce soin de ne point faire de tort à des peuples qu'il détestait est précisément ce qui m'est suspect. Il nous a ensuite envoyé un message avec ce qu'il appelle un présent; et, à ce propos, il nous invite à faire en sorte de n'avoir plus désormais besoin de ce présent; en d'autres termes, il nous invite à supprimer le décret qui interdit aux Macédoniens l'entrée du Péloponèse. Alors, nous verrons de nouveau venir ici les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

députés du roi, et ils seront les hôtes de nos principaux citoyens ; nous verrons ses armées et lui-même passer de Delphes dans le Péloponèse, car le détroit qui les sépare n'est pas un obstacle ; et enfin nous unirons nos armes à celles des Macédoniens contre Rome. Pour moi, je demande qu'on n'innove en rien et que la situation demeure en tout ce qu'elle était, jusqu'à ce qu'on se soit assuré si ma crainte est vaine ou fondée. Que la paix se maintienne entre les Macédoniens et les Romains, alors nous entrerons en relations avec Persée, et des liens d'amitié pourront se former ; mais y penser aujourd'hui serait dangereux et prématuré. »

XXIV. Après Callicrate, Archon, frère du préteur Xénarque, prit la parole : « Callicrate a rendu la réplique difficile, et à moi, et à tous ceux qui sont d'un avis contraire à lui. En se faisant l'avocat de l'alliance romaine, en la montrant menacée et attaquée, lorsque personne ne la menace ni ne l'attaque, il vous a disposés à croire que quiconque ne partage pas ses sentiments parle contre les Romains. Et d'abord, comme s'il n'était pas demeuré ici au milieu de nous, comme s'il arrivait de la curie romaine ou qu'il eût assisté aux conseils sacrés des rois, il sait tout, il n'est pas de secrets qu'il ne dévoile. Il a même deviné tout ce qui serait arrivé si Philippe eût vécu. Pourquoi Persée a hérité du trône, les desseins des Macédoniens, les intentions de Rome, rien ne lui échappe. Quant à nous, qui ne savons ni pourquoi ni comment a péri Démétrius, ni ce qu'eût fait Philippe s'il eût vécu, il nous faut conformer notre manière de voir aux faits tels qu'ils nous apparaissent. Or nous savons que Persée, en montant sur le trône, a envoyé une ambassade à Rome, et que les Romains l'ont reconnu roi ; nous savons que des ambassadeurs romains sont venus à sa cour et y ont reçu un bienveillant accueil. A mes yeux, ce sont là des symptômes de paix et non de guerre, et les Romains ne peuvent s'offenser si, après avoir suivi leur exemple en faisant la guerre, nous le suivons encore en cherchant la paix. Pourquoi nous seuls serions-nous pour le roi de Macédoine des ennemis irréconciliables, je ne le vois pas.

Ἀγρόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Sommes-nous exposés à ses attaques par le voisinage ? Sommes-nous le plus faible de tous les peuples, comme les Dolopes qu'il vient de soumettre ? Loin de là : grâce aux dieux, nos forces et notre éloignement nous mettent à l'abri. Mais, fussions-nous exposés comme les Thessaliens et les Étoliens, ne devons-nous pas plus compter sur l'affection et la confiance des Romains, nous de tout temps leurs alliés et leurs amis, que ne le peuvent les Étoliens, hier encore leurs ennemis ? Et cependant, ce qui est permis aux Étoliens, aux Thessaliens, aux Epirotes, enfin à toute la Grèce, à l'égard de la Macédoine, cela ne nous serait pas permis ! Pourquoi, nous seuls, serions-nous mis odieusement hors du droit commun ? Que Philippe, en prenant les armes et en nous faisant la guerre ait provoqué le décret en question, est-ce une raison pour que Persée, roi nouveau, innocent de tout tort à notre égard, et qui efface par ses services la trace des inimitiés de son père, soit ainsi traité par nous ? Pourquoi, seuls de tous, demeurons-nous ses ennemis ? Je pourrais même dire plus : les précédents rois de Macédoine ont tant fait pour nous que les torts qu'a pu avoir à notre égard Philippe, et qu'il a eus seul, nous devrions les oublier, surtout maintenant qu'il n'est plus. Lorsque la flotte romaine stationnait à Cenchrée et que le consul était avec son armée à Élatée, nous passâmes trois jours à délibérer si nous suivrions les Romains ou Philippe. Que la crainte des Romains n'ait nullement pesé sur notre décision, cela est vrai ; mais il ne l'est pas moins que ce qui a tant prolongé notre délibération, c'était le souvenir de notre ancienne liaison avec la Macédoine et des longs et importants services que nous avaient rendus ses rois. Je ne demande pas que pour ces anciens services nous soyons les plus dévoués des amis ; mais ne soyons pas les plus acharnés des ennemis. Il ne faut pas, Callicrate, feindre de croire ce dont il n'est pas question. Personne ne conseille de s'enchaîner légèrement par une alliance ni un traité nouveau. Il s'agit simplement d'établir des relations d'obligeance réciproque, afin qu'il n'y ait plus inter-

Αριθμός Κεντρικής Βιβλιοθήκης Βέροιας

diction mutuelle de territoire et que nos esclaves ne trouvent plus un refuge assuré. En quoi cela porte-t-il atteinte à notre alliance avec Rome? Pourquoi d'une question si peu grave et si claire faire quelque chose de grave et de mystérieux? Pourquoi jeter ainsi de vaines alarmes? Faut-il donc, pour plaire aux Romains, fomenter les soupçons et les haines? Que la guerre éclate, Persée lui-même ne doute pas que nous ne suivions les armes romaines. Tant que dure la paix, qu'il y ait trêve à nos haines, sinon oubli à tout jamais. » Ce discours fut applaudi des mêmes personnes qui avaient approuvé le message du roi. Mais les principaux citoyens, indignés que Persée obtînt par une lettre de quelques lignes une chose qu'il n'avait même pas jugée digne d'une ambassade, firent ajourner le décret. Le roi envoya ensuite des ambassadeurs à Mégalopolis où se tenait l'assemblée; mais le parti qui craignait de déplaire aux Romains empêcha qu'ils ne fussent admis.

XXV. A la même époque, la guerre civile mettait les Étoliens aux prises, et la fureur avec laquelle ils se massacraient mutuellement semblait devoir amener l'anéantissement de la nation entière. A la fin, les deux partis se lassèrent; chacun d'eux envoya des députés à Rome, et ils travaillaient à ramener la concorde, quand un incident vint tout rompre et ranimer les anciens ressentiments. On avait promis aux exilés d'Hypate, qui étaient de la faction de Proxénus, qu'ils rentreraient dans leur patrie; Eupolème, le premier citoyen de la ville, le leur avait affirmé lui-même. Les exilés revinrent en foule. Dans le nombre il y en avait quatre-vingts appartenant aux premières familles, au-devant desquels Eupolème était même venu : après leur avoir fait un accueil bienveillant, leur avoir serré les mains, on les égorgea tous les quatre-vingts, à peine la porte franchie, quoiqu'ils invoquassent la parole donnée et les dieux témoins du serment. La guerre se ralluma plus violente. Le sénat avait envoyé C. Valérius Lévinus, Ap. Claudius Pulcher, C. Memmius et M. Popillius et L. Canuléius en qualité de commissaires. Ils siégèrent à Delphes :

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

les députés des deux partis vinrent plaider devant eux leur cause et déployèrent une grande énergie. Celui qui semblait devoir triompher, et par la justice de sa cause et par son éloquence était Proxénus. Mais il fut, quelques jours après, empoisonné par sa femme Orthobula. Celle-ci fut mise en jugement et condamnée à l'exil. Les Crétois étaient en proie à la même frénésie. L'arrivée du commissaire Q. Minucius, venu avec dix vaisseaux pour apaiser leurs luttes, avait fait naître des espérances de paix : mais il ne put amener qu'une trêve de six mois, après laquelle la guerre reprit avec bien plus de fureur encore. Mais je n'ai point entrepris de raconter les guerres des peuples étrangers entre eux, c'est déjà une tâche assez lourde pour moi, trop lourde peut-être, de retracer l'histoire du peuple romain.

XXVI. En Espagne, les Celtibériens, qui, vaincus par les armes Romaines, avaient fait leur soumission à Ti. Gracchus, demeurèrent paisibles tant que le préteur M. Titinius gouverna la province. A l'arrivée d'Ap. Claudius, ils se révoltèrent et recommencèrent la guerre en attaquant tout à coup le camp romain. C'était au point du jour : les sentinelles des retranchements et les postes placés aux portes, voyant venir l'ennemi, crièrent aux armes. Ap. Claudius donna le signal, et, après quelques mots d'exhortation, fit sortir ses troupes par trois portes à la fois. Les Celtibériens s'opposèrent à la sortie et le combat fut d'abord égal, car le défaut d'espace empêchait les Romains de faire usage de toutes leurs forces. Mais enfin, en combinant leurs efforts, ils parvinrent à se frayer un chemin hors du ret.

Alors, développant leurs lignes de manière à faire face au front des ennemis qui les entourait tout à l'heure, ils chargèrent si vivement, que les Celtibériens ne purent soutenir ce choc. En moins de deux heures ils étaient mis en déroute. On leur tua ou on leur prit quinze mille hommes, et on leur enleva trente-deux étendards. Le même jour, leur camp fut forcé. Ce fut la fin de la guerre ; car ceux qui échappèrent au combat se dispersèrent dans les villes. Depuis lors, il restèrent soumis.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXVII. Cette année, C. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus, créés censeurs, dressèrent la liste des sénateurs. Ils nommèrent prince du sénat le grand pontife, M. Émilius Lépidus, et exclurent neuf des anciens membres. Les exclusions qui firent le plus de bruit furent celles de Cornélius Maluginensis, préteur en Espagne deux ans auparavant ; du préteur L. Cornélius Scipion, chargé alors même de la juridiction entre les citoyens et les étrangers ; enfin de Cn. Fulvius, frère germain du préteur, et, au rapport de Valérius d'Antium, son cohéritier. Les consuls, après la cérémonie des vœux dans le capitole, partirent pour leurs provinces. L'un d'eux, M. Émilius, fut chargé par le sénat de comprimer une sédition à Padoue, en Vénétie. Les Padouans eux-mêmes avaient annoncé par ambassade que la lutte des différents partis avait allumé une guerre intestine. Les commissaires qu'on avait envoyés en Étolie pour comprimer de semblables agitations revinrent en déclarant qu'ils n'avaient pu calmer la frénésie de ces peuples. L'arrivée du consul sauva les Padouans ; et le consul, n'ayant plus rien à faire dans sa province, revint à Rome. Les censeurs de cette année furent les premiers qui firent paver les rues de la ville, encaisser et ferrer les routes, et construire des ponts en plusieurs endroits. Ils donnèrent aux édiles et aux préteurs des loges particulières dans les spectacles. Ils construisirent dans le cirque l'enceinte d'où partent les chars, firent placer des œufs de bois sur les colonnes pour marquer le nombre des courses à fournir[1]... Ils firent aussi paver la pente qui mène au Capitole, le portique qui conduit du temple de Saturne à la salle du sénat au capitole, et cette salle même. Au delà de la porte Trigemina, ils pavèrent l'emplacement du marché, qu'ils entourèrent d'une palissade. Ils firent réparer le portique d'Émilius et construire un escalier montant du Tibre au marché. Au delà encore de cette porte, ils firent paver le portique qui conduit au mont Aventin[2]... Ils adjugèrent aussi la construction de murailles autour de Calatie et

1. Le texte est, en cet endroit, très-altéré. — 2. Il y a ici quelques mots inintelligibles.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

d'Auxime. Ils y vendirent des terrains publics, dont le produit servit à entourer de boutiques le forum de ces deux villes. L'un d'eux, Fulvius Flaccus (car le second, Postumius, déclara qu'il n'emploierait aucune des sommes allouées à moins d'autorisation du sénat ou du peuple romain) fit élever un temple de Jupiter à Pisaure et à Fundi; à Potentie il construisit un aqueduc; il fit paver les rues de Pisaure[1], ... Dans ces villes il fit creuser des égouts, entoura les places de galeries et de boutiques, et construisit trois portiques. Tels furent les ouvrages exécutés par ce seul censeur, au grand contentement des colons. Cette censure fut signalée encore par la surveillance active et sévère des mœurs. Beaucoup de chevaliers furent privés de leur cheval.

XXVIII. Vers la fin de l'année, il y eut un jour d'actions de grâces pour les succès obtenus en Espagne sous la conduite et les auspices du proconsul Ap. Claudius, et l'on immola vingt grandes victimes. On vota un second jour de prières à Cérès, à Bacchus et à Proserpine, sur la nouvelle qu'un violent tremblement de terre s'était produit chez les Sabins et avait détruit un grand nombre d'édifices. Ap. Claudius étant revenu d'Espagne, le sénat lui accorda de rentrer dans Rome avec les honneurs du triomphe. Les élections consulaires approchaient. Elles furent fort animées à cause du grand nombre des candidats : L. Postumius Albinus et M. Popilius Lenas furent nommés. On procéda ensuite à l'élection des préteurs. On nomma N. Fabius Buteon, M. Matiénus, C. Cicéréius, M. Furius Crassipes, A. Atilius Serranus et C. Cluvius Saxula, ces trois derniers pour la seconde fois. Les élections finies, Ap. Claudius Centhon, revenant de Celtibérie, rentra avec les honneurs de l'ovation. Il porta au trésor public dix mille livres d'argent et cinq mille livres d'or. Cn. Cornélius fut sacré flamine de Jupiter. Cette même année, on plaça dans le temple de la mère Matuta un tableau avec cette inscription : « Sous la conduite et les auspices du consul Ti. Sempronius Gracchus, la lé-

1. Il y a dans le texte quelques mots illisibles.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

gion et l'armée du peuple romain a soumis la Sardaigne. Dans cette province ont été tués ou pris plus de quatre-vingt mille ennemis. Après de si beaux succès, après avoir rendu à Rome les tributs qui lui étaient enlevés, il a ramené son armée saine et sauve et chargée d'un riche butin. Il est rentré à Rome avec les honneurs d'un second triomphe. Comme souvenir, il a donné ce tableau à Jupiter. » Ce tableau reproduisait les contours de la Sardaigne et la représentation des batailles qui s'y étaient livrées. Cette année, on donna au peuple quelques courtes représentations de gladiateurs. Une seule fut remarquable et eut de l'importance. Elle fut donnée par T. Flamininus, à l'occasion de la mort de son père ; il y ajouta une distribution de viande, repas public, et jeux scéniques durant quatre jours. Si éclatante que semblât alors cette représentation, il n'y eut en tout que soixante-dix gladiateurs et que trois jours de combats[1].

*La fin de l'année est marquée par l'adoption de la loi Voconia, qui excluait du droit d'hériter toute femme ou toute fille lorsque le legs dépassait cent mille sesterces. Le vieux Caton prend part aux débats fort animés que provoque cette proposition, et il la fait triompher.*

1. Nouvelle lacune ; nous donnons l'analyse du supplément de Doujat.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XLII.

Le censeur Q. Fulvius Flaccus dépouille de son toit de marbre le temple de Junon Lacinia pour couvrir celui qu'il va consacrer. Ce toit est reporté en vertu d'un sénatus-consulte.—Eumène, roi d'Asie, vient se plaindre au sénat de Persée, roi de Macédoine ; il expose les torts de Persée à l'égard du peuple romain. — La guerre est alors déclarée à Persée. — Chargé de cette guerre, le consul P. Licinius Crassus passe en Macédoine, tente quelques coups de main, et livre quelques escarmouches à Persée en Thessalie sans grand succès. — Le sénat envoie un arbitre à Masinissa et aux Carthaginois pour décider au sujet d'un territoire contesté entre eux. — Des ambassadeurs sont envoyés aux villes alliées et aux rois pour les inviter à rester fidèles. — Les Rhodiens ne se prononcent pas. — Le lustre est fermé par les censeurs. — Ils trouvent le chiffre de deux cent trente-sept mille deux cent trente-un citoyens. — Avantages remportés sur les Corses et les Ligures.

I. L. Postumius Albinus et M. Popillius Lénas proposèrent, avant toutes choses, au sénat de fixer la répartition des provinces et des armées. La Ligurie fut assignée aux deux consuls. Chacun d'eux eut ordre de lever pour sa province deux légions nouvelles avec dix mille fantassins et six cents cavaliers des alliés du nom latin. Ils durent aussi enrôler, comme renforts pour les armées d'Espagne, trois mille fantassins et deux cents cavaliers romains. En outre, on décréta une levée de quinze cents fantassins et cent cavaliers romains, que le préteur, à qui serait échue la Sardaigne, emmènerait en Corse pour y continuer la guerre :

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

pendant ce temps, M. Atilius, l'ancien préteur, resterait e
Sardaigne. Les préteurs tirèrent ensuite leurs provinces a
sort. A. Atilius Serranus eut la juridiction des citoyens
C. Cluvius Saxula celle des étrangers, M. Fabius Butéo
l'Espagne citérieure, M. Matiénus l'ultérieure; M. Furiu
Crassipès la Sicile; C. Cicéréius la Sardaigne. Avant le dé
part des magistrats, le sénat voulut que le consul L. Postu
mius allât en Campanie établir des démarcations entre l
territoire de l'État et celui des citoyens. On savait, en effe
que les particuliers, en empiétant peu à peu, en étaien
venus à posséder une grande partie du territoire public. L
consul songea à punir les Prénestins qui ne lui avaien
rendu aucuns témoignages de déférence, ni publics ni part
culiers, lorsqu'il était allé, comme simple citoyen, offrir cho
eux un sacrifice au temple de la Fortune. Avant donc d
quitter Rome, il écrivit aux Prénestins que leur pre
mier magistrat eût à venir au-devant de lui, à lui prépare
un logement aux frais des habitants et à tenir des rela
tout prêts pour l'instant de son départ. Jusqu'alors, aucu
magistrat, en aucune circonstance, n'avait causé aux allié
ni embarras ni frais. C'était pour qu'ils ne leur fussent pa
à charge que l'État leur donnait des mulets, des tentes e
tout le matériel nécessaire à la guerre. Ils s'arrêtaient che
des hôtes à eux, auxquels ils témoignaient sympathie e
bienveillance; et, à Rome, leur maison était ouverte à ceu
chez qui ils descendaient dans leurs voyages. Quand de
ambassadeurs étaient à l'improviste envoyés en mission, il
demandaient seulement aux villes qui étaient sur leur pas
sage un cheval pour chacun d'eux. Les alliés n'avaient pa
d'autre dépense à faire pour les magistrats romains. L
ressentiment du consul, juste sans doute, mais qui ne de
vait pas influer sur la conduite de l'homme public, et l
silence des Prénestins, trop modérés ou trop timides, éta
blirent comme un précédent, dont s'autorisèrent les magis
trats pour exiger ces sortes de redevances, de jour en jou
plus lourdes.

II. Au commencement de cette année, les ambassadeur

qu'on avait envoyés en Étolie et en Macédoine, revinrent annoncer « qu'il ne leur avait pas été permis d'approcher de Persée; toujours on leur avait répondu soit qu'il était absent, soit qu'il était malade, deux excuses fausses. Toutefois, ils avaient reconnu facilement qu'il se préparait à la guerre, et qu'il ne tarderait pas à prendre les armes. En Étolie, la sédition faisait chaque jour des progrès, et ils n'avaient eu aucune influence sur les instigateurs des discordes. » La guerre de Macédoine étant imminente, on crut devoir, avant de l'entreprendre, expier les prodiges, et implorer la bienveillance des dieux par des prières tirées des livres Sibyllins. On racontait qu'à Lanuvium on avait vu dans le ciel comme une grande flotte; à Privernum, de la laine brune était sortie de terre; sur le territoire de Véies, près de Rémente, il avait plu des pierres; tout le Pomptin avait été couvert d'une nuée de sauterelles; en Gaule, la charrue, en déchirant la terre, en avait fait sortir des poissons. Au sujet de ces prodiges les livres Sibyllins furent consultés : les décemvirs annoncèrent à quels dieux il fallait sacrifier, quelles victimes devaient être immolées. Ils demandèrent des prières publiques pour l'expiation des prodiges, sans préjudice de celles qu'on avait vouées l'année d'avant pour la santé publique, ni des féries. On obéit à ce qu'avaient ordonné les décemvirs d'après les livres saints.

III. La même année, la toiture du temple de Junon Lacinia fut enlevée. Le censeur Q. Fulvius Flaccus construisait avec un soin religieux le temple de la Fortune-Équestre qu'il avait promis étant préteur en Espagne pendant la guerre de Celtibérie : il voulait qu'il n'y eût à Rome aucun temple plus vaste ni plus magnifique. Ce serait, s'était-il dit, un grand embellissement pour son temple d'être couvert en marbre. Partant donc pour le Bruttium, il alla enlever la moitié de la toiture du temple de Junon Lacinia, ce qui devait suffire à couvrir sa construction. Il équipa des navires destinés à effectuer le transport, sans que les alliés, intimidés par l'imposante autorité du censeur, osassent protester contre ce sacrilége. De retour à Rome, le censeur,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

après avoir fait débarquer les plaques de marbre, les fit transporter à son temple. Quoiqu'on gardât le silence sur leur origine, la vérité transpira. Aussitôt le sénat s'en émeut, de toutes parts on demande que les consuls mettent cette affaire en délibération. Le censeur est appelé à la curie. A peine paraît-il, que l'indignation et les invectives redoublent. « Quoi! le temple le plus auguste de cette contrée, que ni Pyrrhus, ni Annibal n'ont profané, il ne s'est pas contenté de le profaner, il a fallu qu'il le découvrît et le détruisît presque! Dépouillé de son faîte, ce temple est ouvert maintenant aux pluies qui vont le faire tomber en ruines. C'est un censeur, le gardien des mœurs, qui, de tout temps, a été chargé de veiller à l'entretien des toits des édifices sacrés et à la conservation des maisons, c'est lui qui parcourt les villes alliées détruisant les temples et les dépouillant de leur toiture! Ce qu'il serait indigne de faire aux maisons particulières des alliés, il le fait aux sanctuaires des dieux immortels! Il rend même le peuple romain responsable de ses sacriléges, en construisant à Rome des temples avec des débris de temples; comme si les dieux n'étaient pas partout les mêmes, et qu'on pût employer pour ajouter au culte des uns les dépouilles des autres. » Il était facile, avant la délibération, de prévoir la décision des sénateurs. Elle fut, en effet, unanime. Ils ordonnèrent que les plaques de marbre fussent replacées sur le temple et qu'on offrît à Junon des sacrifices expiatoires. Ces cérémonies furent scrupuleusement accomplies. Les plaques de marbre furent laissées dans la cour du temple par les entrepreneurs du transport, qui dirent n'avoir pas trouvé d'ouvrier qui fût capable de les replacer.

IV. Un des préteurs partis pour leurs provinces, N. Fabius, mourut à Marseille, comme il se dirigeait vers l'Espagne citérieure. Le sénat l'apprit par des députés marseillais et décréta que P. Furius et Cn. Servilius, dont le commandement expirait, consulteraient le sort pour savoir qui des deux serait prorogé en Espagne. Le sort désigna fort à propos P. Furius qui avait déjà la citérieure.

Ελληνική Κεντρική Βιβλιοθήκη Θεσσαλ

La même année, comme une partie du terrain conquis sur les Liguriens et les Gaulois demeurait inoccupée, un sénatus consulte en ordonna le partage entre des colons. En vertu de ce sénatus-consulte, A. Atilius, préteur de la ville, nomma décemvirs, pour faire ce partage, M. Émilius Lépidus, C. Cassius, T. Ébutius Carus, C. Trémellius, P. Cornélius Céthégus, Q. et L. Appuléius, M. Cécilius, C. Salonius et C. Munatius. Dix arpents furent donnés à chaque citoyen romain, et trois à chaque allié du nom Latin. Au même moment arrivèrent de l'Étolie à Rome des députés demandant qu'on intervînt dans leurs discussions et leurs luttes, et des députés Thessaliens, annonçant ce qui se passait en Macédoine.

V. Persée, qui roulait dans son esprit les projets de guerre déjà conçus par son père, cherchait à se gagner toutes les nations et même toutes les grandes villes de la Grèce à force d'ambassades et de promesses qui ne s'étaient pas toujours réalisées. Il avait su se gagner un grand nombre de sympathies, et l'on était, en général, mieux disposé pour lui que pour Eumène. Et cependant, Eumène avait comblé de bienfaits et de faveurs toutes les villes de la Grèce; la plupart des principaux citoyens lui devaient de la reconnaissance; enfin, telle était la douceur de son gouvernement que les villes placées sous sa dépendance n'eussent voulu changer de condition avec aucune république. Persée, au contraire était accusé par le bruit public d'avoir, depuis la mort de son père, tué sa femme de sa propre main. On l'accusait encore d'un crime commis sur Apelle. Cet Apelle, l'avait aidé autrefois à tendre le piége où avait succombé son frère; puis, pour échapper à Philippe qui voulait l'envoyer au supplice, il s'était exilé. Après la mort de son père, Persée l'avait rappelé comme pour le récompenser largement d'un si grand service; puis il l'avait fait périr secrètement. C'était ce roi, rendu infâme par bien d'autres assassinats encore, soit au dedans, soit au dehors, et n'ayant aucun mérite réel, que presque toutes les villes préféraient à un roi connu pour sa piété envers sa famille, sa justice envers ses sujets, sa géné-

rosité envers tout le monde : soit qu'éblouies par la gloire et le long éclat du royaume de Macédoine, elles ne pussent avoir que du dédain pour un royaume d'une origine récente; soit qu'elles désirassent une révolution, soit enfin qu'elles voulussent opposer Persée aux Romains. L'Étolie n'était pas seule agitée par les séditions à cause du poids des dettes, la Thessalie était en proie au même mal, dont la contagion avait atteint jusqu'à la Perrhébie. A la nouvelle que les Thessaliens avaient pris les armes, le sénat envoya Ap. Claudius pour constater la situation et y remédier. Claudius, après avoir adressé des reproches aux chefs des deux partis, retrancha, du consentement même de presque tous les créanciers, ce qu'avaient ajouté à la dette des intérêts excessifs; il établit ensuite que cette dette, réduite à un chiffre légitime, serait acquittée par des remboursements annuels. Ce même Ap. Claudius prit les mêmes mesures pour la Perrhébie. Pendant ce temps, Marcellus entendait à Delphes le plaidoyer des Étoliens, qui mirent dans leur langage toute la violence haineuse qui les animait dans leurs luttes intestines. Voyant que les deux partis étaient également coupables d'aveuglement et d'audace, il ne voulut ni condamner ni absoudre aucun des deux: il leur demanda à tous deux de renoncer à la guerre et aux discordes en oubliant le passé. Comme gage de réconciliation, il y eut des otages donnés de part et d'autre; Corinthe fut le lieu choisi pour les laisser en dépôt.

VI. Au sortir de Delphes et de l'assemblée des Étoliens, Marcellus passa dans le Péloponèse, où il avait convoqué les Achéens. En louant ce peuple d'avoir maintenu avec fermeté l'ancien décret qui interdisait aux rois macédoniens l'entrée du territoire, il laissa assez voir la haine des Romains contre Persée. Pour hâter l'explosion de cette haine, le roi Eumène vint à Rome avec un mémoire où il avait réuni tous les détails qu'il avait pu savoir sur les préparatifs de la guerre. Vers le même temps, on envoya au roi de Macédoine cinq ambassadeurs qui devaient examiner ce qui se passait dans le royaume, puis se rendre près de Ptolémée,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

à Alexandrie, pour renouveler l'alliance. Ces ambassadeurs étaient C. Valérius, Cn. Lutatius Cerco, Q. Bébius Sulca M. Cornélius Mammula, et M. Cécilius Denter. On reçut, à la même époque, des députés d'Antiochus. Le chef de l'ambassade, Apollonius, introduit au sénat, donna beaucoup d bonnes raisons pour excuser le roi d'être en retard pour l payement de son tribut. Il venait avec toute la somme, pou qu'on n'eût à pardonner au roi que le retard. Il apporta en outre, comme présent, des vases d'or du poids de cin cents livres. Le roi priait qu'on renouvelât avec lui l'al liance contractée avec son père. Le peuple romain pouvai lui demander tout ce qu'on était en droit d'attendre d'un roi bon et fidèle allié ; il n'était pas de service qu'il ne fût prê à rendre. Il se souvenait trop de la bienveillance que lu avait montrée le sénat, lors de son séjour à Rome, de l'af fabilité des jeunes Romains, et des bons procédés de tou les ordres qui l'avaient traité, non en otage, mais en roi. On fit aux ambassadeurs une réponse bienveillante, et A. At lius, préteur de la ville, fut invité à renouveler avec Antio chus l'alliance autrefois contractée avec son père. Les que teurs de la ville reçurent le tribut et les censeurs les vase d'or, qu'ils devaient placer dans tel temple qu'ils juge raient convenable. On envoya en présent au chef de l'am bassade cent mille as; on décida qu'il serait logé et défray de tout aux dépens du trésor tant qu'il serait en Italie. O avait su, par d'anciens commissaires de Syrie, qu'il avait su le roi la plus grande influence et qu'il était dévoué au peupl romain.

VII. Voici ce qui se passa cette année dans les provinces Le préteur C. Cicéréius combattit contre les Corses en ba taille rangée, tua sept mille hommes et fit plus de dix-sep cents prisonniers. Pendant le combat, il voua un temple Junon Monéta. Les Corses demandèrent ensuite la paix e l'obtinrent; mais ils furent obligés de fournir deux cen mille livres de cire. La Corse soumise, Cicéréius passa e Sardaigne. Il y eut aussi une bataille livrée en Ligurie, su le territoire de Scatella, près de la ville de Carvste. Un

grande armée de Ligures s'était portée sur cette place. Aux premiers moments de l'arrivée du consul, M. Popilius, elle se tint renfermée dans les murs; mais, quand elle vit que les Romains allaient assiéger la place, s'avançant hors des portes, elle se disposa en bataille. Le consul qui n'avait cherché, en menaçant d'un siége, qu'à amener un combat, ne se fit pas attendre. La bataille avait déjà duré plus de trois heures sans que la victoire se dessinât. Le consul, voyant que les Ligures tenaient ferme sur tous les points, commanda alors aux cavaliers de monter à cheval et de fondre sur l'ennemi de trois côtés à la fois, le plus impétueusement qu'ils le pourraient. Un gros escadron de cavalerie se fit jour au centre des ennemis et fit une large trouée jusqu'aux derniers rangs. L'effroi se mit alors parmi les Ligures. Ils s'enfuirent en désordre dans toutes les directions. Très-peu retournèrent vers la ville, car, de ce côté, la cavalerie ennemie formait une barrière. Outre les pertes nombreuses qu'avait coûtées aux Ligures une bataille si opiniâtre, il y eut un grand nombre de fuyards tués de différents côtés. On porte le nombre des morts à dix mille hommes; il y eut plus de sept cents prisonniers faits dans les différentes directions ; on rapporta quatre-vingt-deux étendards. Cette victoire fut achetée chèrement : les Romains perdirent plus de trois mille soldats, car, chaque armée tenant avec énergie, des deux côtés il était tombé beaucoup de monde aux premiers rangs.

VIII. Après ce combat, les Ligures, dispersés par la fuite, se rallièrent. Voyant qu'ils avaient perdu plus d'hommes qu'il ne leur en restait (en effet, ils n'étaient plus que dix mille à peine), ils se rendirent sans conditions. Ils espéraient que le consul ne les traiterait pas avec plus de rigueur que n'avaient fait les précédents généraux. Mais il enleva les armes, détruisit la ville, et vendit les personnes et les biens. Il envoya alors un message au sénat, annonçant ce qu'il avait fait. En entendant ce message, que lut le préteur A. Atilius, car l'autre consul, Postumius, était alors en Campanie occupé à constater les empiétements

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sur les terres de l'État, le sénat trouva cette rigueur barbare : « c'étaient les Statiellates, le seul peuple de Ligurie qui n'eût pas pris les armes contre les Romains, qui, alors même, n'était pas agresseur, mais assiégé ; c'était ce peuple, se livrant à la bonne foi du peuple Romain, qu'on avait accablé et anéanti avec un déploiement inouï de cruauté. Tant de milliers d'hommes innocents, implorant la bonne foi du peuple romain, avaient été vendus, exemple décourageant pour tout peuple qui songerait désormais à se rendre ! Et maintenant, disséminés de tous côtés, ils étaient devenus les esclaves des peuples qui, autrefois ennemis déclarés de Rome, avaient été réduits par elle. En conséquence, le sénat invitait le consul M. Popilius à délivrer les Ligures en remboursant les acheteurs, et à leur faire rendre tout ce qu'on pourrait retrouver de leurs biens. Ils pourraient, dès qu'ils le voudraient, se fabriquer des armes, et le consul ne sortirait de la province qu'après avoir rétabli dans leurs demeures les Ligures qui s'étaient remis à lui. Ce qui faisait l'éclat de la victoire, c'était le courage dans la lutte et non les rigueurs contre les vaincus. »

IX. Le consul fut aussi opiniâtre contre les ordres du sénat qu'il avait été intraitable pour les Ligures. Envoyant aussitôt ses légions à Pise, en quartiers d'hiver, il revint à Rome, irrité contre le sénat et furieux contre le préteur. Il convoqua sur-le-champ les sénateurs au temple de Bellone et se répandit en invectives contre le préteur : « Quoi ! après ce succès des armes romaines, au lieu de proposer au sénat de rendre grâces aux dieux immortels, il avait fait rendre un sénatus-consulte contre lui, en faveur des ennemis ! Grâce au préteur, la victoire était maintenant aux Ligures ; grâce au préteur, le consul leur était en quelque sorte livré ! C'est pourquoi il le condamnait à l'amende. Aux sénateurs, il demandait d'annuler le décret rendu contre lui ; puis, ces actions de grâces pour les succès obtenus qu'ils auraient dû voter lors de son message, il leur demandait de les voter en sa présence, par respect pour les dieux, et

aussi par égard pour lui-même. » Mais quelques sénateurs le traitèrent avec la même sévérité de langage qu'ils avaient fait en son absence, et il retourna dans sa province sans qu'on eût satisfait à aucune de ses demandes. L'autre consul, Postumius, avait passé l'été à reconstituer le domaine public, et, sans avoir même vu sa province, il revint à Rome pour les élections. Il créa consuls C. Popilius Lénas et P. Élius Ligur. On nomma ensuite préteurs C. Licinius Crassus, M. Junius Pennus, Sp. Lucrétius, Sp. Cluvius, Cn. Sicinius et C. Memmius pour la seconde fois.

X. Cette année, eut lieu la clôture du lustre, faite par le censeur A. Postumius. Son collègue était Q. Fulvius Flaccus. Le chiffre du recensement fut deux cent soixante-dix-neuf mille quinze. Le chiffre de la clôture précédente avait été supérieur. La cause de cette décroissance était l'ordre donné dans l'assemblée du peuple par le consul L. Postumius aux alliés du nom latin de retourner dans leur ville, conformément à l'édit du consul C. Claudius : c'était là qu'ils devaient être inscrits, et ils ne pouvaient plus être compris dans le recensement de Rome. Les deux censeurs agirent avec grand accord dans l'intérêt de la république. Tout sénateur exclu par eux, tout chevalier privé de son cheval, fut rejeté de sa tribu et mis au nombre des contribuables. Aucun citoyen flétri par l'un ne fut soutenu par l'autre. Fulvius dédia le temple de la fortune Équestre, qu'il avait voué six ans auparavant en combattant les légions des Celtibériens. Il fit célébrer pendant quatre jours les jeux scéniques, et pendant un jour les jeux du cirque. L. Cornélius Lentulus, décemvir des sacrifices, mourut cette année. On lui donna pour successeur A. Postumius Albinus. Le vent de mer apporta tout d'un coup en Apulie une telle nuée de sauterelles, que toutes les campagnes en furent couvertes au loin. Pour détruire ce fléau des biens de la terre, Cn. Sicinius, préteur désigné, fut envoyé en Apulie avec pleins pouvoirs. Il appela un grand nombre d'hommes pour faire la chasse à ces insectes, ce qui demanda encore assez de temps. Le commencement de l'année suivante, et du con-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sulat de C. Popilius et de P. Élius, fut agité par les débats qu'avait légués l'année précédente. Les sénateurs voulaient que l'affaire des Ligures fût remise en délibration et que e sénatus-consulte fût renouvelé, et le consul Élius était prêt à agir en conséquence. Mais Popilius intercédait pour son frère près du sénat et de son collègue, qu'il intimida en déclarant qu'il s'opposerait à tout ce qui serait décrété. Les sénateurs n'en furent que plus irrités contre les deux consuls, et ils persistèrent dans leurs desseins. Aussi, quand il s'agit de répartir les provinces, les consuls demandèrent vainement la Macédoine où on allait avoir la guerre avec Persée; on leur assigna à tous deux la Ligurie, en déclarant qu'ils n'auraient la Macédoine que lorsque l'affaire de Popilius aurait été remise en délibération. Ensuite, ils demandèrent à lever de nouvelles armées, ou, du moins, des renforts pour les anciennes : on repousse ces deux demandes. On refusa pareillement des renforts à M. Junius et à Sp. Lucrétius, tous deux préteurs d'Espagne, l'un de la Citérieure, l'autre de l'Ultérieure. Le sort avait donné à C. Licinius Crassus la juridiction des citoyens, à Cn. Sicinius celle des étrangers, à C. Memmius la Sicile et à Sp. Cluvius la Sardaigne. Les consuls, irrités contre le sénat pour tous ces refus, indiquèrent les féries latines pour le jour le plus proche, en déclarant qu'ils allaient partir pour leur province, sans s'occuper, hors l'administration de cette province, d'aucune affaire publique.

XI. Sous ces consuls vint à Rome comme ambassadeur, selon Valérius d'Antium, Attale, frère du roi Eumène, pour dénoncer les menées de Persée et dévoiler tous les préparatifs de guerre. Mais, à en croire des récits plus nombreux et plus vraisemblables, Eumène vint en personne. Eumène, à son arrivée à Rome, fut reçu avec tous les honneurs que le peuple Romain croyait dus, non-seulement à ses services, mais aux bienfaits même dont on l'avait comblé. Introduit dans le sénat, il dit : « que le motif qui l'amenait à Rome, c'était le désir de voir les dieux et les hommes dont la faveur l'avait placé à un degré de fortune au-dessus duquel il ne

lui restait rien à souhaiter; puis surtout le devoir d'engager le sénat à s'opposer aux efforts de Persée. » Remontant alors aux premiers projets de Philippe, il rappela « l'assassinat de son fils Démétrius qui s'opposait à ce qu'on fît la guerre aux Romains, puis la nation des Bastarnes poussée hors de son territoire comme avant-garde de Philippe et pour lui frayer la route vers l'Italie. Surpris par la mort au milieu de ces projets, il avait laissé la couronne à celui qu'il connaissait pour l'ennemi le plus acharné des Romains. La guerre contre Rome avait donc été laissée à Persée avec le trône comme une charge de succession; et cette charge, tous ses soins, tous ses efforts n'avaient tendu, dès le premier jour, qu'à la remplir. Il avait pour lui une population nombreuse, accrue par la durée de la paix; il avait pour lui les forces d'un royaume florissant; enfin il était dans la fleur de l'âge. En même temps que son corps avait toute la vigueur et tout le ressort de la jeunesse, son esprit avait déjà vieilli dans la longue pratique et l'habitude de la guerre. Élevé, dès le premier âge, dans la tente de son père, il avait vu de près et les guerres faites aux peuples voisins et les guerres faites aux Romains, et son père l'avait envoyé dans nombre d'expéditions de toute nature. Depuis qu'il était monté sur le trône, bien des entreprises que Philippe avait pu mener à bonne fin en employant et la force et la ruse, il les avait achevées avec un bonheur miraculeux. Ainsi à ses forces s'était joint un prestige que l'on ne doit d'ordinaire qu'à l'âge et à de grands et nombreux services.

XII. « Aussi, toutes les villes de Grèce et d'Asie ne prononçaient son nom qu'avec respect. Quels bienfaits, quelles libéralités lui avaient valu un tel ascendant, il était difficile de s'en rendre compte. A quoi devait-il tant de sympathies, à son bonheur singulier, ou, chose lamentable à dire, à sa haine contre les Romains? Son ascendant s'étendait jusqu'aux rois même : Séleucus lui avait donné sa fille, l'offrant même avant qu'il ne la demandât. Prusias avait employé instances et prières pour obtenir sa sœur. L'éclat de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ces deux mariages avait été rehaussé des félicitations et des présents apportés par d'innombrables ambassadeurs ; et ils s'étaient, pour ainsi dire, accomplis sous les auspices des peuples les plus illustres. Les Béotiens, malgré toutes les avances de Philippe, s'étaient constamment refusés à signer un traité d'alliance : voici qu'ils en signaient un avec Persée, et le faisaient graver en trois lieux différents, à Thèbes, à Délos, dans le plus auguste et le plus célèbre de tous les temples, et enfin à Delphes. L'assemblée des Achéens, sans l'opposition de quelques membres qui avaient représenté ce qu'on devait à Rome, avait été sur le point de lui donner accès en Achaïe. Quant à lui Eumène, qui a comblé de bienfaits innombrables l'état et les particuliers, il voit les monuments élevés autrefois en son honneur maintenant abandonnés par le dédain et l'indifférence, ou détruits par la haine. Si l'on passe aux Étoliens, qui ne sait qu'ils ont, dans leurs discussions intestines, demandé assistance, non aux Romains, mais à Persée? Avec de telles sympathies et de si nombreuses alliances, il a, dans ses États même, assez de forces de guerre pour se passer de secours étrangers. Il a trente mille fantassins, cinquante mille cavaliers, il amasse du blé pour dix ans, afin de n'avoir à en tirer ni de son territoire ni de celui de l'ennemi. Il a assez d'argent pour soudoyer pendant le même nombre d'années dix mille mercenaires en dehors des troupes Macédoniennes ; et cela, indépendamment du revenu annuel de ses mines. Dans ses arsenaux sont accumulées des armes pour trois armées aussi considérables. Quant à des soldats, si la Macédoine venait à ne plus lui en fournir assez, il a près de lui la Thrace, source où il pourrait puiser sans la tarir jamais. »

XIII. Le reste de son discours était une exhortation pressante. « Je ne vous apporte pas, pères conscrits, des bruits sans consistance recueillis avidement par un ennemi intéressé à y croire ; mais des faits constatés et reconnus, et je n'aurais rien de plus certain à vous annoncer quand vous m'auriez envoyé examiner tout sur les lieux. Non, je n'aurais pas laissé mon royaume, devenu, grâce à vous, vaste et



Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

florissant, je n'aurais point passé la mer pour ruiner mon crédit auprès de vous en publiant de fausses nouvelles. Je voyais les plus illustres cités de l'Asie et de la Grèce dévoiler chaque jour davantage leurs préférences et près d'en venir, si l'on n'y mettait ordre, à un point où il ne resterait plus de retour possible. Je voyais Persée s'étendre hors de la Macédoine, s'emparant de telle contrée par les armes, et, telle autre que la force ne pourrait réduire, la gagnant à force de séductions et d'avances. Je voyais combien les conditions étaient inégales, lui préparant la guerre contre nous, vous observant fidèlement le traité de paix. Il prépare la guerre, disais-je, j'aurais dû dire qu'il la fait déjà. Abrupolis, votre allié et votre ami, a été chassé par lui de son royaume. Arthétaure d'Illyrie, également votre ami et votre allié, vous avait envoyé quelques avis, il l'a fait assassiner. Évergète et Callicrite de Thèbes, premiers citoyens de leur ville, s'étaient exprimés librement contre lui dans l'assemblée des Béotiens et avaient déclaré qu'ils nous préviendraient de ce qui se passait : il les a fait disparaître. Contrairement au traité, il a prêté secours aux Byzantins, porté la guerre en Dolopie, envahi avec une armée la Thessalie et la Doride, et profité de la guerre intestine pour accabler le parti des bons en prêtant secours aux méchants. Il a porté dans la Thessalie et la Perrhébie la confusion et le désordre en promettant la réduction des dettes afin d'avoir dans sa main les débiteurs prêts à écraser les riches. Après avoir fait tout cela sans opposition ni protestation de votre part, voyant que vous lui abandonnez en quelque sorte la Grèce, il se persuade qu'il ne rencontrera pas un seul homme armé avant d'arriver en Italie. C'est à vous de voir ce que demande le soin de votre sûreté et de votre honneur. Quant à moi, je me serais cru déshonoré si Persée était arrivé en Italie pour vous faire la guerre, avant que j'y fusse arrivé, moi, votre allié, pour vous en avertir. Après avoir rempli ce devoir indispensable, après avoir payé ma dette et comme dégagé ma responsabilité, que me reste-t-il à faire, que de prier les dieux et les déesses de vous inspi-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

rer la pensée de préserver et vous et votre république, et nous vos alliés et vos amis, dont la destinée est attachée à la vôtre? »

XIV. Ce discours fit impression sur les sénateurs. Du reste, dans la ville, rien ne fut connu, si ce n'est que le roi avait été reçu au sénat; tel était alors le mystère qui entourait les délibérations. Ce ne fut qu'après la guerre terminée que l'on sut ce qu'avait dit le roi et ce qui lui avait été répondu. Quelques jours après, le sénat donna audience aux ambassadeurs du roi Persée. Mais les oreilles et les esprits avaient été tellement prévenus par le roi Eumène, que justifications et prières des ambassadeurs furent également dédaignées. Le chef de l'ambassade, Harpalus, ajouta encore à l'irritation, par l'arrogance de son langage. « Le roi, dit-il, n'avait qu'un désir, et ses efforts tendaient en ce sens, c'était de persuader qu'il n'avait ni agi ni parlé avec des dispositions hostiles; cependant, s'il voyait qu'on s'opiniâtrât à chercher un prétexte de guerre, il se défendrait avec courage. Les chances de la guerre étaient pour tous, et le résultat de la lutte était incertain. » Toutes les villes de l'Asie et de la Grèce étaient inquiètes de savoir ce que les ambassadeurs de Persée et ceux d'Eumène avaient fait dans le sénat. Dans la pensée que l'arrivée d'Eumène provoquerait quelque décision, presque toutes avaient envoyé des ambassadeurs sous des prétextes différents. Parmi ces ambassades il y en avait une des Rhodiens, dont le chef, Satyrus, ne doutait pas qu'Eumène n'eût enveloppé Rhodes dans ses accusations contre Persée. Aussi mit-il en campagne tous ses protecteurs et ses hôtes pour être admis à discuter au sénat avec le roi. N'ayant pu l'obtenir, il se déchaîna sans mesure contre Eumène, l'accusant d'avoir soulevé les Lyciens contre les Rhodiens et d'être plus à charge à l'Asie que ne l'avait été Antiochus : langage fort sympathique et agréable aux peuples de l'Asie, car la popularité de Persée s'était étendue déjà jusqu'en ce pays, mais mal accueilli par le sénat, et sans résultat pour l'ambassadeur ni pour sa république. Cette conspiration même formée contre Eumène lui

rendit les Romains encore plus favorables. On le combla de toutes sortes d'honneurs, des présents les plus magnifiques, et on lui donna même une chaise curule et un bâton d'ivoire.

XV. Les ambassades congédiées, Harpalus retourna en Macédoine le plus promptement qu'il lui fut possible, et annonça à Persée que, si les Romains ne se préparaient pas encore à la guerre, leurs dispositions hostiles perçaient assez pour qu'il fût facile de voir qu'ils ne différeraient pas longtemps : nouvelle qui ne surprit point Persée, et même combla ses vœux, car il se sentait alors à l'apogée de sa puissance. Il lui tardait surtout de se venger d'Eumène. Afin que le sang de ce roi fût le signal de la guerre, il suborna, comme assassins, le crétois Évandre, chef des auxiliaires, et trois Macédoniens, habitués à être les instruments de semblables crimes. Il leur donna une lettre pour Praxo, dame avec qui il avait des relations d'hospitalité, et qui jouait à Delphes un grand rôle par son crédit et ses richesses. On savait qu'Eumène devait se rendre à Delphes pour y offrir un sacrifice à Apollon. Les assassins prirent les devants avec Évandre et examinèrent tous les quartiers, ne cherchant pour exécuter leur dessein qu'un endroit favorable. En montant de Cyrrha[1] au temple, avant d'arriver aux quartiers habités, on trouvait à sa gauche des ruines bordant un sentier un peu plus élevé que les fondations de l'édifice écroulé, et où l'on ne pouvait passer qu'un à un. A droite du sentier, la terre s'était écroulée, formant une excavation assez profonde. Les assassins se cachèrent derrière les décombres, en pratiquant quelques degrés d'où ils pussent, comme d'un mur, lancer leurs projectiles. En quittant le rivage, Eumène marchait au milieu de la foule de ses courtisans et de ses gardes; mais bientôt la route, en se resserrant, força à marcher sur un front moins large. Quand on arriva à l'endroit où il fallait aller un à un, Pantaléon, un des principaux Étoliens, entra le premier dans le sentier, suivi du roi qui causait avec lui. Alors les meurtriers se levant font rouler deux

1. Nom du port de Delphes.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

énormes pierres, dont l'une frappe le roi à la tête, l'autre à l'épaule. Il tombe privé de connaissance dans l'excavation qui borde le sentier, et là, gisant à terre, on l'accable d'une grêle de pierres. Quand les courtisans et les gardes le voient renversé, ils prennent la fuite; seul, Pantaléon demeure intrépidement pour le défendre.

XVI. Les assassins n'auraient eu qu'un court circuit à faire autour des décombres pour venir achever le blessé; mais, croyant leur victime sans vie, ils allèrent se réfugier sur le sommet du Parnasse. Leur fuite fut si précipitée qu'ils tuèrent l'un d'entre eux qui avait peine à les suivre sur ces pentes impraticables et escarpées, et qui, s'il était pris, pouvait devenir un révélateur. Cependant les courtisans, puis les gardes et les esclaves, sont revenus près du roi, qu'ils enlèvent évanoui et privé de sentiment. Il vit encore: on le voit à un reste de chaleur et aux battements du cœur; mais qu'il doive conserver la vie, on l'espère peu, ou plutôt on ne l'espère point. Quelques-uns des gardes, ayant suivi les traces des brigands, parvinrent au sommet du Parnasse; mais, après d'inutiles fatigues, ils revinrent sans avoir rien découvert. Les Macédoniens, après avoir tenté ce coup avec audace et témérité, échouèrent donc par précipitation et manque de hardiesse. Le roi était déjà revenu à lui quand ses courtisans, le lendemain, le transportèrent à son navire. De Delphes on se dirigea sur Corinthe, et de Corinthe sur Égine, en doublant l'Isthme. On le soigna là avec tant de mystère, sans permettre à personne d'approcher de lui, que le bruit de sa mort se répandit dans l'Asie. Attale lui-même y crut promptement, et montra un empressement peu digne de leur ancienne concorde. En effet, il parla à la femme de son frère et au gouverneur de la citadelle en homme qui est déjà sur le trône. Eumène le sut par la suite; et, quoiqu'il se fût décidé à dissimuler et à taire son chagrin, il ne put s'empêcher, à la première entrevue, de reprocher à son frère son trop grand empressement à demander la main de sa femme. Le bruit de la mort d'Eumène parvint également à Rome.

XVII. Vers la même époque, C. Valérius revint en Grèce, où on l'avait envoyé examiner les dispositions des différents peuples et pénétrer les desseins du roi Persée. Tous les détails qu'il donna confirmèrent les accusations articulées par le roi Eumène. Il amenait en outre de Delphes Praxo, dont la maison avait abrité les assassins, et M. Rammius de Brindes, qui avait des révélations à faire. Ce Rammius était le citoyen le plus considérable de Brindes : sa maison était ouverte à tous les généraux romains, à tous les ambassadeurs importants des nations étrangères et surtout à ceux des rois. De là, des rapports entre lui et Persée. D'abord c'étaient des lettres, où le roi faisait espérer son intimité et lui promettait une haute fortune. Rammius, séduit, se rendit alors près du roi, qui l'admit dans un commerce de tous les instants, et le fit assister, plus même qu'il ne l'aurait voulu, à tous ses entretiens secrets. Bientôt Persée insista près de lui, en lui promettant de grandes récompenses, pour qu'il fît empoisonner, parmi les chefs et les ambassadeurs, qui tous descendaient chez lui, ceux qu'il lui désignerait par ses lettres. « Sans doute, il était difficile et dangereux de se procurer du poison ; il fallait mettre plusieurs personnes dans la confidence, et encore le succès était-il incertain, car le poison pouvait ou ne pas tuer ou laisser des traces ; mais lui, il lui remettrait un poison dont rien ne révélait la présence, ni quand on le donnait, ni après. » Rammius craignant, s'il refusait, qu'on ne fît sur lui d'abord l'essai du poison, partit en promettant de faire ce qui lui serait prescrit. Mais il ne voulut revenir à Brindes qu'après s'être rendu auprès du commissaire C. Valérius, qu'on disait être aux environs de Chalcis. Lui ayant fait des révélations, il fut amené par lui à Rome; et, introduit dans le sénat, il exposa ce qui s'était passé.

XVIII. Ces révélations, s'ajoutant aux accusations d'Eumène, firent qu'on n'hésita plus à regarder Persée comme un ennemi. Et même il ne se préparait pas à la guerre loyalement et en roi ; mais, comme un assassin et un empoisonneur, il avait recours en tout à des crimes tramés dans l'ombre.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

On renvoya aux nouveaux consuls l'organisation et les plans de la guerre ; cependant, sans plus tarder, on donna ordre au préteur Cn. Sicinius, chargé de la juridiction entre les citoyens et les étrangers, d'enrôler des soldats. Conduits d'abord à Brindes, ces soldats devaient passer au plus vite à Apollonie, en Épire, pour y occuper les villes maritimes. Là, le consul à qui le sort aurait assigné la Macédoine pourrait aborder sûrement et débarquer commodément ses troupes. Eumène avait été retenu quelque temps à Égine par un traitement difficile et dangereux : dès qu'il put se mettre en route sans danger, il partit pour Pergame. Là, comme le crime récent de Persée ajoutait encore à ses anciens sentiments de haine, il fit activement les préparatifs de guerre. Des ambassadeurs de Rome vinrent le féliciter d'avoir échappé à un si grand péril. La guerre de Macédoine étant différée d'une année, les préteurs partirent tous pour leurs provinces, sauf M. Junius et Sp. Lucrétius, à qui étaient échues les Espagnes. En fatiguant le sénat de la même demande toujours répétée, ces deux préteurs obtinrent des renforts : pour les légions romaines trois mille fantassins et cent cinquante cavaliers, et pour l'armée des alliés cinq mille fantassins et trois cents cavaliers. Ils partirent donc pour les Espagnes avec ces forces nouvelles.

XIX. La même année, comme les enquêtes du consul Postumius avaient restitué au domaine public une grande partie du territoire campanien, amoindri sur tous les points par des empiétements qui n'avaient pas trouvé d'opposition, le tribun du peuple M. Lucrétius fit voter une loi ordonnant aux censeurs d'affermer ce territoire. Depuis tant d'années que Capoue avait été prise, on ne l'avait jamais fait, et c'est ce qui avait permis aux particuliers de s'emparer à leur gré de ces terres, comme de terres abandonnées. Une fois la guerre contre Persée, sinon promulguée, du moins décrétée, le sénat attendait quels seraient les rois qui embrasseraient ou la cause de Rome, ou celle de Persée. A ce moment, arrivèrent des ambassadeurs d'Ariarathe, amenant le fils du roi, encore enfant. Ils dirent « que le roi envoyait son fils,

afin qu'élevé à Rome il s'accoutumât aux mœurs romaines et au caractère romain. Son vœu était que l'enfant fût placé, non sous la garde des particuliers qui avaient avec Ariarathe des relations d'hospitalité, mais sous la protection, et, en quelque sorte, sous la tutelle de l'État. » Cette ambassade du roi fut agréable au sénat. On décida que le préteur Cn. Sicinius louerait des appartements meublés où habiterait le fils du roi et sa suite. Une députation de Thraces vint également. Ils voulaient qu'on tranchât des questions qui les divisaient entre eux et demandaient un traité d'alliance. On leur accorda ce qu'ils désiraient ; et, en outre, on fit remettre à chacun d'eux un don de deux mille as. Aucune alliance ne pouvait faire plus de plaisir que celle de ce peuple, car la Thrace est située derrière la Macédoine. Mais, comme on désirait aussi connaître les dispositions de l'Asie et des îles, on y envoya Ti. Claudius Néron et M. Décimius. Ils devaient se rendre en Crète et à Rhodes pour y renouveler les traités d'alliance, et, en même temps, s'assurer si la fidélité des alliés avait été ébranlée par le roi Persée.

XX. L'attente d'une guerre prochaine tenait déjà la ville en suspens, quand, la nuit, pendant un orage, la foudre brisa du faîte à la base une colonne ornée d'éperons de vaisseaux, érigée, lors de la première guerre punique, sous le consulat de M. Émilius et de Ser. Fulvius, par le premier de ces deux consuls. On fit de ce sinistre, qui prit les proportions d'un prodige, l'objet d'une délibération du sénat. Les sénateurs ordonnèrent qu'on en référât aux aruspices, et que les décemvirs consultassent les livres Sibyllins. Les décemvirs déclarèrent qu'il fallait faire la purification de la ville, immoler de grandes victimes à Rome, dans le Capitole, et, dans la Campanie, au promontoire de Minerve ; enfin, célébrer au plus tôt, pendant dix jours, des jeux en l'honneur de Jupiter très-grand et très-bon. Toutes ces cérémonies furent ponctuellement exécutées. Les auspices répondirent que ce prodige était de bon augure, et qu'il présageait l'agrandissement du territoire et l'anéantissement des ennemis, car c'étaient précisément des dépouilles de l'ennemi

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

que ces éperons renversés par la foudre. La terreur religieuse fut accrue par de nouveaux prodiges. On annonça qu'à Saturnie il avait plu du sang pendant trois jours; qu'à Calatie il était né un âne à trois pieds et qu'un taureau et cinq vaches avaient été foudroyés d'un seul coup de tonnerre; qu'à Anxime il avait plu de la terre. On accomplit, à l'occasion de ces prodiges, toutes les cérémonies expiatoires; il y eut un jour de prières publiques et de féries.

XXI. Les consuls, à ce moment, n'étaient point encore partis pour leurs provinces, car ils refusaient d'obéir au sénat en faisant délibérer sur l'affaire de M. Popilius, et les sénateurs étaient décidés à ne s'occuper d'aucune autre avant celle-là. La haine contre Popilius fut encore accrue par un message de lui, où il annonçait qu'il avait livré une seconde bataille aux Ligures Statiellates et leur avait tué dix mille hommes. L'injustice de cette guerre avait mis les armes aux mains de tous les autres peuples de Ligurie. Alors éclatèrent au sénat de vifs reproches, non-seulement contre Popilius absent, qui avait attaqué, contre tout droit et toute justice une nation soumise, et poussait ainsi à la révolte des peuples paisibles, mais aussi contre les consuls, qui ne se rendaient pas dans leur province. Cet accord des sénateurs encouragea les tribuns du peuple M. Marcius Sermo et Q. Marcius Sylla à déclarer qu'ils infligeraient une amende aux consuls s'ils ne partaient point pour leur province. En outre, ils communiquèrent au sénat un projet de loi qu'ils songeaient à proposer au sujet des Ligures soumis. Ce projet portait « que, s'il y avait encore, aux calendes d'août, quelqu'un des Statiellates soumis à qui la liberté n'eût pas été rendue, le sénat laisait serment de nommer un commissaire pour informer et sévir contre celui qui l'aurait déloyalement privé de la liberté. » Cette loi fut ensuite votée par le sénat. Avant le départ des consuls, le sénat donna audience dans le temple de Bellone à C. Cicéréius, préteur de l'année précédente. Celui-ci, après avoir exposé ce qu'il avait fait en Corse et demandé vainement le triomphe, triompha sur le mont Albain, triomphe illégal que l'usage

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

avait fini par autoriser. La proposition de Marcius au sujet des Ligures fut accueillie et votée d'enthousiasme par le peuple. Ce plébiscite rendu, le préteur C. Licinius demanda au sénat quel commissaire il voulait désigner en vertu de la nouvelle loi. Le sénat le nomma lui-même commissaire.

XXII. Alors enfin les consuls partirent pour leur province et reçurent l'armée des mains de M. Popilius. Cependant M. Popilius n'osait pas retourner à Rome pour plaider sa cause devant un sénat malveillant et le peuple plus malveillant encore, ayant pour juge le préteur qui avait fait voter par le sénat l'enquête contre lui. Pour le forcer à comparaître, les tribuns du peuple firent rendre un autre décret, portant que, s'il n'était pas de retour à Rome avant les ides de novembre, C. Licinius statuerait à son égard et le jugerait quoique absent. Il ne put résister à une telle contrainte et comparut au sénat où il trouva les esprits bien animés contre lui. Après l'avoir accablé de reproches, on rendit un sénatus-consulte qui enjoignait aux préteurs. C. Licinius et Cn. Sicinius, de rendre la liberté à ceux des Ligures qui, depuis le consulat de Q. Fulvius et de L. Manlius, n'avaient pas combattu contre les Romains; il ordonnait au consul C. Popilius de leur distribuer des terres au delà du Pô. Grâce à ce sénatus-consulte, des milliers d'hommes furent rendus à la liberté, et conduits au delà du Pô dans les terres qu'on leur distribua. En vertu de la loi Marcia, M. Popilius comparut deux fois devant C. Licinius; pour la troisième fois, le préteur, cédant à l'influence du consul absent et aux prières de la famille Popilia, ajourna l'accusé aux ides de mars, jour où les magistrats nouveaux devaient entrer en charge et où lui-même, redevenu simple particulier, ne pourrait plus rendre la justice. Ainsi fut éludée, par un subterfuge, la loi portée au sujet des Ligures.

XXIII. A ce même moment, se trouvaient à Rome les ambassadeurs des Carthaginois et Gulussa, fils de Masinissa. Ils eurent ensemble de violentes contestations dans le sénat. Les Carthaginois se plaignaient des envahissements de Ma-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sinissa : « outre le territoire disputé que lui avaient donné les commissaires envoyés pour décider sur les lieux, il avait, pendant les deux dernières années, occupé par la force des armes plus de soixante-dix villes et châteaux forts du territoire carthaginois. C'était, en effet, chose facile à un prince pour qui rien n'était sacré. Les Carthaginois, au contraire, demeuraient fidèlement enchaînés au traité, qui ne leur permettait pas de porter leurs armes au delà des frontières. Sans doute, ils savaient bien qu'en chassant les Numides de ce territoire ils ne combattraient pas hors de leurs frontières ; mais ils étaient arrêtés par une clause formelle du traité, qui leur défendait expressément de faire la guerre aux alliés du peuple romain. Cependant, les Carthaginois en étaient venus à ne plus pouvoir supporter l'esprit de domination, la cruauté et l'avidité du roi. L'ambassade venait donc conjurer le sénat de lui accorder l'un de ces trois points : soit de discuter d'égal à égal devant un peuple allié les droits de propriété : soit d'opposer à une injuste agression une défense juste et légitime ; soit enfin d'obtenir des Romains, si la faveur prévalait auprès d'eux sur le droit, qu'ils fixassent une fois pour toutes ce qu'ils voulaient enlever aux autres peuples pour le donner à Masinissa. Du moins les Romains mettraient à cela quelque modération et sauraient ce qu'ils donnent, tandis que Masinissa ne connaissait d'autre règle que ses caprices. S'ils n'obtenaient aucun de ces trois points, sans doute alors ils avaient été coupables envers Rome depuis que Scipion leur avait accordé la paix ; eh bien, ils se puniraient plutôt eux-mêmes. Ils aimaient mieux la servitude avec la sécurité, en ayant les Romains pour maîtres, qu'une liberté qui les exposait aux outrages de Masinissa. Plutôt mourir une fois que de ne plus respirer qu'au gré du plus cruel des bourreaux ! » A ces mots, ils se prosternèrent en pleurant, et ces témoignages de douleur excitèrent autant de pitié pour eux que d'indignation contre le roi. »

XXIV. Le sénat, après s'être consulté, demanda à Gulussa ce qu'il avait à répondre à ces plaintes, en le laissant libre

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

s'il l'aimait mieux, de dire d'abord quels motifs l'amenaient à Rome. Gulussa répondit : « qu'il ne lui était pas facile de traiter une question sur laquelle il n'avait aucune instruction de son père ; et qu'il n'eût pas non plus été facile à son père de lui en donner, puisque les Carthaginois n'avaient pas déclaré l'objet de leur ambassade, et même avaient caché qu'ils dussent envoyer des ambassadeurs. Pendant plusieurs nuits, les principaux Carthaginois s'étaient réunis dans le temple d'Esculape en conciliabules secrets d'où ils avaient envoyé des ambassadeurs porteurs d'instructions secrètes. C'était pour cela même que son père l'avait envoyé à Rome, afin qu'il conjurât le sénat de ne pas ajouter foi aux accusations d'ennemis communs qui n'avaient contre lui qu'un motif de haine, sa constante fidélité envers le peuple romain. » Les deux parties entendues, le sénat, invité à délibérer sur la demande des Carthaginois, leur fit faire cette réponse : « Gulussa allait être invité à regagner sur-le-champ la Numidie, à prévenir son père d'envoyer au sénat sans tarder des ambassadeurs pour discuter les griefs allégués par les Carthaginois, et à avertir les Carthaginois de venir soutenir leurs intérêts. Tout ce qu'on pouvait faire pour honorer Masinissa, on l'avait fait et on le ferait encore; mais on ne sacrifierait pas le bon droit à la faveur. On voulait que chacun restât sur son territoire et observât les anciennes limites, car on n'en fixerait pas de nouvelles. Si l'on avait rendu aux Carthaginois vaincus leurs villes et leurs terres, ce n'était pas pour leur arracher injustement dans la paix ce qu'on ne leur avait pas enlevé quand le permettait le droit de la guerre. » Telle fut la réponse faite au roi et aux carthaginois en les congédiant. On donna, conformément à l'usage, des présents à Gulussa et au chef de l'ambassade Carthaginoise, et on remplit à leur égard, avec bienveillance, tous les devoirs de l'hospitalité.

XXV. Vers la même époque, Cn. Servilius Cépion, Ap. Claudius Centhon et T. Annius Luscus, envoyés comme ambassadeurs en Macédoine pour demander au roi satisfaction, et lui déclarer que toute alliance était rompue, revin-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

rent à Rome. Ils ajoutèrent encore aux dispositions hostiles du sénat contre Persée en rapportant exactement ce qu'ils avaient vu et entendu. « Ils avaient vu, disaient-ils, dans toutes les villes de Macédoine d'incroyables préparatifs de guerre. Arrivés au palais du roi, ils avaient dû attendre plusieurs jours avant de pouvoir l'aborder. A la fin, désespérant d'avoir une entrevue, ils étaient repartis ; alors enfin il les avait fait revenir sur leurs pas et les avait reçus. Voici quelle avait été la substance de leur discours : ils avaient rappelé le traité conclu avec Philippe, et renouvelé avec lui-même après la mort de son père, traité qui lui interdisait expressément de porter les armes hors de ses frontières, et aussi de faire la guerre aux alliés du peuple romain. Ils lui avaient alors énuméré tous les griefs qu'Eumène avait naguère articulés contre lui dans le sénat, griefs tous trop réels et incontestables. A ces griefs le roi en avait ajouté un nouveau, en ayant, à Samothrace, des conférences secrètes avec les députations des villes d'Asie. Pour tous ces outrages le sénat demandait satisfaction ; il fallait qu'il restituât aux Romains et aux alliés tout ce qu'il leur avait pris au mépris des traités. En entendant ce langage, le roi avait répondu d'abord d'un ton irrité, reprochant avec insistance aux Romains leur avarice et leur tyrannie. Ils lui envoyaient, disait-il, députés sur députés qui venaient épier ses actes et ses paroles ; ils s'imaginaient que le roi ne devait agir et parler que d'après un ordre et un signe d'eux. Il avait fini, après avoir crié beaucoup et longtemps, par leur dire de revenir le lendemain ; qu'il préférait répondre par écrit. Cette réponse écrite porta que le traité conclu avec son père ne le liait nullement ; que, s'il avait consenti à le renouveler, ce n'était pas qu'il l'approuvât : mais, nouvellement monté sur le trône, il lui avait fallu tout subir. Si l'on voulait conclure un nouveau traité, il fallait d'abord s'accorder sur les conditions. Au cas où l'on se résignerait à traiter d'égal à égal, il réfléchirait à ce qu'il devrait faire, de même que, sans doute, les Romains chercheraient l'intérêt de leur république. Après leur avoir remis cette réponse, il s'était

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

brusquement éloigné et avait fait sortir tout le monde du palais. Sur leur déclaration que toute alliance était rompue, il s'était arrêté et leur avait signifié à haute voix d'avoir à quitter son royaume sous trois jours. Sur cela, ils étaient partis. D'ailleurs, ni à leur arrivée, ni pendant leur séjour, ils n'avaient été traités en quoi que ce fût comme des hôtes et des amis. » On donna ensuite audience aux députés thessaliens et étoliens. Le sénat, comme il lui tardait de savoir quels généraux aurait la république, fit écrire aux consuls afin que celui des deux qui le pourrait vînt à Rome créer des magistrats.

XXVI. Cette année, les consuls n'avaient rien accompli de bien mémorable. Il leur avait paru que le plus grand service qu'ils pussent rendre à la république était de comprimer et d'apaiser l'irritation des Ligures. A la veille de la guerre de Macédoine, les députés d'Issa vinrent jeter de nouvelles inquiétudes, en représentant comme mal disposé Gentius, roi d'Illyrie. Outre qu'ils se plaignaient qu'il eût, pour la seconde fois, ravagé leur territoire, ils annonçaient « que le roi de Macédoine et le roi d'Illyrie vivaient dans une entente complète, qu'ils se préparaient de concert à faire la guerre aux Romains, et que les ambassadeurs illyriens venus à Rome n'étaient autre chose que des espions envoyés, sur le conseil de Persée, pour observer tout ce qui s'y faisait. » Les Illyriens furent mandés au sénat. Ils affirmèrent qu'ils n'avaient été envoyés par leur roi que pour le défendre sur les griefs que pourrait articuler contre lui l'ambassade d'Issa. On leur demanda pourquoi, alors, ils ne s'étaient pas présentés devant le préteur pour lui demander des logements et les présents d'usage en lui faisant connaître leur arrivée et l'objet de leur ambassade. Sur leur réponse embarrassée, on leur ordonna de sortir du sénat. On ne crut pas devoir leur répondre comme à des ambassadeurs, puisqu'ils n'avaient pas demandé audience; mais on envoya au roi une ambassade pour lui annoncer « que les alliés se plaignaient aux sénateurs qu'il eût ravagé leur territoire; or le roi était dans son tort de ne pas res-

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

pecter ses alliés. » On avait choisi pour cette ambassade Térentius Varron, C. Plétorius, C. Cicéréius. Les ambassadeurs qu'on avait envoyés chez tous les rois alliés revinrent d'Asie. « Ils avaient vu, dirent-ils, Eumène en Asie, Antiochus en Syrie, Ptolémée à Alexandrie : tous avaient été invités par des ambassadeurs de Persée à embrasser sa cause ; mais leur fidélité était demeurée inébranlable, et ils avaient promis de fournir tout ce que le peuple romain exigerait d'eux. Ils avaient visité également les villes alliées ; toutes leur semblaient d'un bon esprit, sauf les Rhodiens, qu'ils avaient trouvés flottants et imbus des conseils de Persée. Des députés de Rhodes étaient venus pour réclamer contre ces imputations dont ils savaient être l'objet ; mais le sénat ne consentit à leur donner audience que quand les nouveaux consuls seraient entrés en charge.

XXVII. On ne crut pas devoir différer davantage les préparatifs de la guerre. Le préteur C. Licinius eut ordre de choisir, parmi les anciennes quinquérèmes mises à sec dans les chantiers de Rome, celles qui pourraient encore servir, de les réparer, et d'équiper cinquante bâtiments. S'il n'arrivait pas à ce nombre, il écrirait en Sicile, à son collègue C. Memmius, de radouber et d'équiper tous les bâtiments de l'île, afin qu'on pût les diriger sur Brindes. Pour former les équipages de vingt-cinq navires chacun, les deux préteurs devaient faire le même nombre d'enrôlements : C. Licinius parmi les affranchis devenus citoyens romains, Cn. Sicinius parmi les alliés. Ce dernier devait encore tirer des alliés du nom latin huit mille fantassins et quatre cents cavaliers. Pour recevoir ces soldats à Brindes et les faire passer en Macédoine, on choisit A. Atilius Serranus, préteur l'année précédente. Pour que le préteur Cn. Sicinius eût une armée toute prête à passer la mer, le sénat fit écrire par le préteur Cn. Licinius au consul C. Popilius de faire arriver à Brindes, pour les ides de février, la seconde légion qui était depuis plus longtemps que toutes les autres en Ligurie, et, en outre, quatre mille fantassins et deux cents cavaliers des alliés du nom latin. Avec cette

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

flotte et cette armée, Cn. Sicinius, prorogé pour un an dans son commandement, devait se maintenir en Macédoine jusqu'à l'arrivée de son successeur. Tous ces ordres du sénat furent exécutés sans retard. Trente-huit quinquérèmes furent tirées des chantiers et conduites à Brindes par L. Porcius Licinius : douze y arrivèrent de la Sicile. On envoya en Apulie et en Calabre acheter du blé pour la flotte et pour l'armée, trois commissaires, Sex. Digitius, T. Juventius, M. Cécilius. Quand les préparatifs furent entièrement terminés, le préteur Cn. Sicinius sortit de Rome en habit de guerre, et se rendit à Brindes.

XXVIII. L'année touchait à son terme quand le consul C. Popilius revint à Rome. Il avait tardé un peu plus que ne le voulaient les sénateurs, qui étaient d'avis, à la veille d'une guerre si sérieuse, de créer au plus tôt les nouveaux magistrats. Aussi n'écoutèrent-ils pas le consul avec bienveillance, lorsqu'il exposa, dans le temple de Bellone, ce qu'il avait fait en Ligurie. A tout instant on l'interrompit, lui demandant pourquoi il n'avait pas rendu la liberté aux Ligures accablés par son frère contre toute justice? Les élections des consuls eurent lieu au jour marqué, c'est-à-dire, le douzième jour avant les calendes de mars. Les consuls nommés furent P. Licinius Crassus et C. Cassius Longinus. Le lendemain, on nomma préteurs. C. Sulpicius Galba, L. Furius Philus, L. Canuléius Divès, C. Lucrétius Gallus, C. Caninius Rébilus et L. Villius Annalis. On désigna les provinces qui seraient attribuées aux préteurs. Deux rendraient la justice à Rome; trois autres iraient en Espagne, ou en Sicile, ou en Sardaigne; le sixième ne tirerait point de province au sort et resterait à la disposition du sénat. Les consuls désignés reçurent des sénateurs l'ordre d'immoler solennellement de grandes victimes, le jour qu'ils entreraient en charge, et de demander aux dieux de faire réussir la guerre que le peuple romain se disposait à faire. Un autre sénatus-consulte du même jour ordonna au consul C. Popilius de vouer à Jupiter très-grand et très-bon dix jours de jeux et des offrandes à tous les autels, si, dans

dix ans, la république était encore dans la même situation. Conformément à ce décret, le consul fit, au Capitole, le vœu solennel de célébrer des jeux et de dépenser pour les offrandes la somme qu'aurait votée le sénat, en assemblée de cent cinquante membres au moins. La formule du vœu fut dictée par le grand pontife Lépidus Cette année, moururent deux prêtres, L. Émilius Papus, décemvir des sacrifices, et le pontife Q. Fulvius Flaccus, censeur l'année précédente. Ce dernier eut une fin tristement tragique. Ses deux fils servaient alors en Illyrie. On lui annonça que l'un était mort et que l'autre était gravement et dangereusement malade. Il succomba à ce double coup de la douleur et de la crainte; ses esclaves, en entrant le matin dans sa chambre, le trouvèrent pendu. On trouvait que, depuis sa censure, sa raison s'était troublée, et généralement on voyait là l'effet de la vengeance de Junon Lacinia, dont il avait dépouillé le temple. On nomma décemvir, à la place d'Emilius, M. Valérius Messala; et pontife, à la place de Fulvius, Cn. Domitius Ahénobarbus, quoique bien jeune encore.

XXIX. Quand les consuls P. Licinius et C. Cassius entrèrent en charge, non-seulement Rome et l'Italie, mais tous les rois, toutes les républiques, soit d'Europe, soit d'Asie, étaient uniquement préoccupés de la guerre qui allait mettre aux prises les Romains et les Macédoniens. Eumène était animé contre Persée, et par d'anciens ressentiments, et surtout par l'indignation récente qu'avait excitée en lui le crime dont il avait failli être victime à Delphes. Prusias, roi de Bythinie, était résolu à ne pas prendre les armes et à attendre l'événement. En effet, les Romains devaient comprendre qu'il n'eût pas pris les armes contre le frère de sa femme; et, si Persée était vainqueur, il ne pourrait refuser à sa sœur le pardon de son mari. Ariarathe, roi de Cappadoce, outre qu'il avait promis, en son propre nom, des secours aux Romains, s'était uni à Eumène par des liens de parenté qui l'enchaînaient nécessairement aux mêmes amitiés et aux mêmes haines. Antiochus convoitait le royaume d'Égypte, car il méprisait l'enfance du roi



Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et l'incapacité de ses tuteurs ; il pensait qu'une contestation élevée sur la Cœlé-Syrie lui fournirait l'occasion d'une guerre qu'il aurait toute latitude de faire pendant que les Romains seraient occupés à la guerre de Macédoine : cependant, il avait fait les plus belles promesses au sénat par ses ambassadeurs, et aux ambassadeurs romains, de sa bouche. Ptolémée, à cause de son jeune âge, était sous la dépendance de ses tuteurs. Ceux-ci se préparaient à une guerre contre Antiochus, au sujet de la Cœlé-Syrie contestée, et faisaient les plus belles promesses aux Romains pour la guerre de Macédoine. Masinissa donnait du blé aux Romains et se disposait à leur envoyer pour cette guerre son fils Misagène avec des troupes et des éléphants. Il se trouvait d'ailleurs assuré contre tout résultat. Si les Romains étaient vainqueurs, sa situation demeurerait la même, et il n'aurait qu'à demeurer en repos, car les Romains ne lui permettraient pas d'attaquer les Carthaginois. Si, au contraire, la fortune de Rome succombait, cette fortune qui était l'appui des Carthaginois, alors toute l'Afrique serait à lui. Gentius, roi d'Illyrie, s'était comporté de façon à devenir suspect aux Romains; mais, en réalité, il n'était décidé dans aucun sens. Il semblait devoir embrasser l'un ou l'autre parti plutôt par caprice que par des vues raisonnées. Quant au Thrace Cotys, roi des Odryses, il était évidemment du parti des Macédoniens.

XXX. Telles étaient, pour cette guerre, les dispositions des rois ; mais, chez toutes les nations libres, dans toutes les républiques, la multitude, favorable, comme toujours, aux mauvaises causes, penchait pour Persée et les Macédoniens. Les grands étaient divisés de sentiment. Les uns se déclaraient pour Rome avec tant de passion, que l'excès même de leur zèle en compromettait l'influence. Un petit nombre d'entre eux étaient gagnés à la cause de Rome par la justice de sa domination ; le plus grand nombre espéraient, en se signalant par un concours actif, avoir un jour le pouvoir dans leur cité. Les autres ne songeaient qu'à flatter le roi. D'énormes dettes, des affaires désespérées tant que subsis-

Ανώτατη Εκπαιδευτική Βιβλιοθήκη Ελλάδος

terait l'état actuel des choses, les poussaient en aveugles à une révolution; quelques-uns étaient entraînés par la mobilité de leur esprit et parce qu'à ce moment Persée avait les sympathies populaires. Un troisième parti, de tous le plus éclairé et le plus sage, aimait mieux, s'il fallait absolument choisir un maître, vivre sous la domination des Romains que sous celle d'un roi : mais, s'il eût été libre de décider du cours des choses, il eût voulu qu'aucun des deux ennemis ne s'élevât sur les ruines de l'autre, et qu'ils se tinssent tous les deux en échec sans faire l'essai de leurs forces. Ainsi maintenue, la paix eût été la meilleure condition pour les cités, car leur faiblesse eût été protégée par l'un des rivaux contre les violences de l'autre. Ceux qui professaient ce sentiment restaient donc spectateurs paisibles et muets des menées des deux autres partis. Le jour où les consuls entrèrent en charge, ils immolèrent, conformément au sénatus-consulte, les grandes victimes dans tous les temples où l'on fait le lectisterne la plus grande partie de l'année : puis, quand il leur sembla que les dieux avaient agréé les prières, ils vinrent annoncer au sénat que sacrifices et prières au sujet de la guerre avaient été faits régulièrement. Les aruspices répondirent « que si l'on formait quelque projet, il fallait se hâter de l'exécuter, car les augures annonçaient victoire, triomphe, agrandissement de l'empire. » Les sénateurs ordonnèrent aux consuls « de s'empresser d'exposer au peuple réuni en comices par centuries, (et plût aux dieux que cette déclaration tournât à l'avantage du peuple romain !), que Persée, fils de Philippe, roi de Macédoine, au mépris du traité conclu avec son père et renouvelé avec lui depuis la mort de Philippe, avait porté ses armes chez les alliés du peuple romain, ravagé leur territoire et envahi leurs villes ; qu'il avait, en outre, fait dessein d'entreprendre une guerre contre le peuple romain, et qu'il avait, en vue de cette guerre, réuni des armes, des soldats et des navires : qu'en conséquence, s'il ne donnait pas réparation sur tous ces points, on lui ferait la guerre. » Tel fut le projet de loi présenté au peuple.

XXXI. Il fut ordonné alors, par un sénatus-consulte, « que les consuls se partageraient, soit à l'amiable, soit par le sort, l'Italie et la Macédoine ; que celui qui aurait la Macédoine ferait au roi Persée et à ceux qui avaient embrassé son parti une guerre à outrance jusqu'à ce que satisfaction fût donnée au peuple romain. » Quatre nouvelles légions devaient être levées, deux pour chaque consul. Pour celui qui aurait la province de Macédoine, une exception était faite à l'usage constant de donner cinq mille deux cents fantassins par légion, ce qu'allait avoir l'autre consul : on lui donnait six mille fantassins. Le nombre des cavaliers restait le même : trois cents par légion. Il y eut de même augmentation pour les troupes alliées du consul de Macédoine : le chiffre en fut porté à seize mille fantassins et huit cents cavaliers, outre les six cents déjà emmenés par Cn. Sicinius. On se contenta de laisser en Italie douze mille fantassins et six cents cavaliers alliés. Un autre privilége fut accordé au consul de Macédoine : il pourrait emmener les centurions et les vétérans qu'il voudrait, jusqu'à cinquante ans. La guerre de Macédoine fit faire aussi un changement pour les tribuns des soldats. Les consuls, en vertu d'un sénatus-consulte, proposèrent au peuple « de ne pas faire nommer, cette année, les tribuns des soldats par les suffrages de l'armée, mais d'en laisser la désignation au choix des consuls et des préteurs. » Les provinces des préteurs furent fixées comme il suit : celui que le sort aurait désigné pour être à la disposition du sénat devait aller à Brindes inspecter la flotte, passer en revue les équipages, licencier les hommes qui seraient peu propres au service et les remplacer par des affranchis, en prenant deux tiers de citoyens romains contre un tiers d'alliés. Les préteurs que le sort désignerait pour la Sicile et la Sardaigne enverraient de ces îles du blé pour la flotte et les légions ; ils lèveraient, à cet effet, une seconde dîme sur les Siciliens et les Sardes : ce blé serait porté à l'armée de Macédoine. La Sicile échut à C. Caninius Rébilus ; la Sardaigne à L. Furius Philus ; l'Espagne à L. Canuléius ; la juridiction des citoyens à C. Sulpicius Galba ;

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

celle des étrangers à L. Villius Annalis. Le sort désigna C. Lucrétius Gallus pour demeurer à la disposition du sénat.

XXXII. Entre les consuls, il y eut, au sujet des provinces, plutôt une chicane qu'un débat sérieux. Cassius prétendait « qu'il allait choisir la Macédoine sans consulter le sort, car son collègue ne pouvait le faire sans se rendre parjure. En effet, nommé préteur, il avait, pour ne pas aller dans sa province, juré en pleine assemblée du peuple, qu'il était tenu d'offrir, en un lieu marqué et à jours fixes, certains sacrifices qui ne pouvaient être régulièrement accomplis qu'en sa présence. Qu'il fût absent comme consul ou comme préteur, les sacrifices n'en seraient pas moins irréguliers. Toutefois, si les sénateurs avaient pour le désir de Licinius consul la même déférence qu'ils avaient eue pour le serment de Licinius préteur, il se soumettait d'avance à leur décision. » Appelés à en délibérer, les sénateurs pensèrent qu'il y aurait abus de pouvoir à exclure d'une province celui que le peuple n'avait pas exclu du consulat, et ils ordonnèrent que le sort fût consulté. La Macédoine échut à P. Licinius; l'Italie à C. Cassius. Ils tirèrent ensuite au sort les légions. La première et la troisième furent désignées pour la Macédoine, la seconde et la quatrième pour l'Italie. Les consuls firent les levées avec une rigueur sans exemple. Licinius enrôlait les vétérans et les anciens centurions; plusieurs venaient d'eux-mêmes se faire inscrire, voyant combien s'étaient enrichis ceux qui avaient servi soit dans la première guerre de Macédoine, soit en Asie contre Antiochus. Cependant, comme les tribuns des soldats citaient devant les consuls les plus anciens des centurions, vingt-trois de ceux-ci, qui avaient été centurions primipilaires[1], en appelèrent aux tribuns du peuple. Deux tribuns du peuple, L. Fulvius Nobilior et M. Claudius Marcellus les renvoyaient devant les consuls, « à qui cette enquête devait revenir, puisqu'ils étaient chargés des levées et de la guerre. »

1. C'est-à-dire, commandants de la première compagnie. C'était le poste d'ancienneté.

Les autres tribuns déclaraient « qu'ils instruiraient l'affaire dont appel était porté devant eux; et que, s'il y avait abus de pouvoir, ils viendraient au secours des citoyens menacés. »

XXXIII. La question s'agitait à l'endroit où siégeaient les tribuns. Le consul s'y rendit, et, d'autre part, les centurions, avec M. Popillius, personnage consulaire, qui soutenait leur cause. Sur la demande du consul, le peuple se réunit en assemblée et on porta l'affaire devant lui. M. Popillius, qui avait été consul deux ans auparavant, parla pour les centurions : « Ces hommes de guerre avaient fait leur temps; leur corps était épuisé par l'âge et par de continuelles fatigues. Cependant, ils ne se refusaient pas à servir la république : ce qu'ils demandaient seulement, c'était de ne pas avoir aujourd'hui un grade inférieur à celui avec lequel ils avaient servi. » Le consul P. Licinius fit donner lecture des sénatus-consultes, portant, l'un « que le sénat ordonnait la guerre contre Persée; l'autre, qu'on enrôlerait pour cette guerre le plus grand nombre possible d'anciens centurions, en ne dispensant que ceux qui seraient âgés de plus de cinquante ans. Il conjura ensuite les tribuns de réfléchir, au moment d'une nouvelle guerre, si voisine de l'Italie, contre un roi très-puissant, avant d'entraver les enrôlements que faisaient les tribuns des soldats et d'empêcher les consuls d'assigner à chacun le rang où il rendrait le plus de services à la république. S'il y avait quelques difficultés, qu'ils renvoyassent la question au sénat. »

XXXIV. Après que le consul eut dit ce qu'il avait à dire, un de ceux qui en avaient appelé aux tribuns du peuple, Sp. Ligustinus, demanda aux consuls et aux tribuns la permission d'adresser quelques mots au peuple. Personne ne s'y étant opposé, il s'exprima, dit-on, ainsi : « Citoyens, je suis Sp. Ligustinus, né chez les Sabins, dans la tribu Crustumine. Mon père m'a laissé un arpent de terre, la petite chaumière où je suis né et où j'ai été élevé; c'est là que j'habite aujourd'hui. Dès que j'eus l'âge de me marier, mon père me fit épouser la fille de son frère, qui n'avait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Σερρών

d'autre dot que la liberté, la chasteté, et une fécondité suffisante, même pour une maison riche. Nous avons six fils et deux filles; nos deux filles sont mariées; quatre de nos fils portent la robe virile, les deux autres la prétexte. Je suis entré au service sous les consuls P. Sulpicius et C. Aurélius. Dans l'armée que l'on fit passer en Macédoine, j'ai fait la guerre contre le roi Philippe deux ans comme simple soldat. La troisième année, pour me récompenser de mon courage, T. Quinctius Flamininus me nomma commandant de la dixième compagnie des hastats. Philippe et les Macédoniens vaincus, quand on nous ramena en Italie et qu'on nous licencia, je partis aussitôt comme volontaire pour l'Espagne avec le consul M. Porcius. De tous les généraux que nous ayons, il n'en est pas un qui soit meilleur juge et appréciateur plus clairvoyant du courage, c'est ce que savent tous ceux qui, ayant longtemps servi, ont pu comparer les divers chefs. Ce général m'a jugé digne du grade de premier centurion dans le premier manipule des hastats. Une troisième fois, j'ai servi comme soldat volontaire dans l'armée qu'on envoya contre les Étoliens et le roi Antiochus. M. Acilius me nomma premier centurion du premier manipule. Antiochus expulsé, les Étoliens soumis, on nous ramena en Italie : Là, j'ai encore servi pendant deux années dans la légion. J'ai fait en outre deux campagnes en Espagne : d'abord sous le préteur Q. Fulvius Flaccus, puis sous le préteur Ti. Sempronius Gracchus. Je fus un de ceux que Flaccus, en récompense de leur courage, ramena pour escorter son triomphe; mais, sur la demande de Ti. Gracchus, je retournai dans la province. Quatre fois, en peu d'années, j'ai commandé comme primipilaire; trente-quatre fois j'ai reçu des généraux, comme prix de mon courage, des récompenses militaires, j'ai été honoré de six couronnes civiques. Je compte vingt-deux années de service et j'ai plus de cinquante ans. Quand je n'aurais point fait tout mon temps, quand mon âge ne m'exemplerait point, alors même, moi qui peux donner quatre soldats pour moi seul, vous devriez m'exempter. Mais, si je désire que mes arguments vous semblent justes

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

en principe, tant qu'un magistrat chargé des enrôlement me trouvera bon pour le service je ne m'y soustrairai jamais. Aux tribuns militaires de voir de quel grade il me jugent digne; moi, je ferai en sorte que personne dan l'armée ne se signale plus que moi par son courage, ce qu j'ai toujours fait, mes généraux et mes compagnons d'arme m'en sont témoins. Et vous aussi, mes compagnons, quoi que votre appel soit fondé, vous qui n'avez jamais, étan jeunes, désobéi aux consuls et au sénat, aujourd'hui encor soumettez-vous à leurs ordres, et regardez comme honorabl tout poste où vous aurez à défendre la république. »

XXXV. Quand il cessa de parler, le consul le combl d'éloges et le conduisit de l'assemblée du peuple dan le sénat. Là aussi il fut complimenté au nom du sénat et les tribuns militaires, en considération de son courage le nommèrent primipilaire de la première légion. Les autre centurions, se désistant de leur appel, se laissèrent enrôle de bonne grâce. Afin de hâter le départ des magistrats pou leurs provinces, les féries latines eurent lieu aux calende de juin. La célébration finie, le préteur C. Lucrétius, qu avait à l'avance envoyé tout ce dont la flotte avait besoin partit pour Brindes. Outre les armées que levaient les con suls, le préteur C. Sulpicius Galba eut ordre de lever dan Rome quatre légions, ayant le nombre voulu de fantassin et de cavaliers, et de choisir pour en être les tribuns quatr membres du sénat. Il devait, en outre, exiger des alliés d nom latin quinze mille fantassins et douze cents cavaliers Il fallait que cette armé fût prête pour la destination qu voudrait lui donner le sénat. Le consul P. Licinius ayan demandé des renforts pour l'armée romaine et l'armée alliée on lui accorda deux mille Ligures, des archers crétois sans en déterminer le nombre (on devait envoyer ce que le Crétois, à qui on ferait demander des renforts, auraient en voyé eux-mêmes), et, de même, un nombre indéterminé d cavaliers numides et d'éléphants. A cet effet, on députa ver Masinissa et les Carthaginois L. Postumius Albinus, Q. Té rentius Culléon et C. Aburius. De même on envoya en Crèt

trois députés, A. Postumius Albinus, C. Décimius et A. Licinius Nerva.

XXXVI. Vers cette époque, arrivèrent des ambassadeurs du roi Persée. On ne voulut pas les introduire dans l'enceinte de la ville, la guerre contre leur roi et les Macédoniens ayant déjà été décidée par le sénat et votée par le peuple. Le sénat leur donna audience au temple de Bellone. « Le roi Persée, dirent-ils, s'étonnait qu'on eût fait ainsi passer des armées en Macédoine. S'il pouvait obtenir du sénat qu'elles fussent rappelées, il laisserait au sénat à fixer les réparations dues aux alliés pour les injures dont ils se plaignaient. » Sp. Carvilius, que Cn. Sicinius avait renvoyé de Grèce en vue de cette affaire, assistait à la séance. Il représenta la Perrhébie envahie à main armée, plusieurs villes de la Thessalie emportées de vive force, enfin tous les envahissements accomplis ou projetés par le roi. Invités à répondre, les ambassadeurs hésitèrent, puis se bornèrent à dire qu'ils n'avaient pas mandat pour le faire. On les chargea de faire savoir au roi « que le consul P. Licinius allait sous peu arriver en Macédoine avec une armée, que c'était à lui que Persée, s'il voulait donner réparation, devait envoyer des députés; qu'en faire partir pour Rome serait inutile, car on n'en laisserait plus entrer un seul en Italie. » Sur cela, on les congédia; le consul P. Licinius fut chargé de les faire sortir d'Italie sous onze jours, et de les faire surveiller par Sp. Carvillius jusqu'à ce qu'ils fussent embarqués. Tels furent les événements qui se produisirent à Rome avant le départ des consuls. Cn. Sicinius, qui, avant de sortir de charge, avait été envoyé à Brindes rejoindre la flotte et l'armée, avait déjà fait passer en Épire cinq mille fantassins et trois cents cavaliers, et campait près de Nymphée, sur le territoire d'Apollonie. Il envoya de là des tribuns avec deux mille soldats occuper les châteaux forts des Dassarètes et des Illyriens. Ces peuples demandaient d'eux-mêmes des garnisons, afin d'être plus à l'abri des incursions des Macédoniens dont ils étaient voisins.

XXXVII. Peu de jours après, Q. Marcius, A. Atilius,

Ελληνικὴ Βιβλιοθήκη Θεσσ

P. et Ser. Cornélius Lentulus et L. Décimius, commissaires envoyés en Grèce, débarquèrent à Corcyre avec mille fantassins. Là, ils se partagèrent et les pays à parcourir et les soldats qui devaient les escorter. Décimius devait se rendre auprès de Gentius, roi des Illyriens; et, s'il trouvait en lui quelque souvenir des anciennes relations, essayer de l'amener à s'unir à Rome pour cette guerre. Les Lentulus devaient se rendre en Céphallénie, passer de là dans le Péloponèse, et parcourir, avant l'hiver, la côte occidentale. Marcius et Atilius avaient pour mission de parcourir l'Épire, l'Étolie et la Thessalie. De là, ils observeraient la Béotie et l'Eubée, puis entreraient dans le Péloponèse. Là, ils devaient rejoindre les Lentulus. Avant de quitter Corcyre, ils reçurent une lettre de Persée. Il demandait quel motif avaient les Romains de transporter des troupes en Grèce et d'y occuper les villes. On ne crut pas devoir lui répondre; on dit au messager qui avait apporté la lettre « que les Romains le faisaient pour la sûreté même de ces villes. » Les Lentulus, en parcourant les places du Péloponèse et en exhortant toutes les villes sans distinction à s'associer aux Romains contre Persée avec la même ardeur et la même fidélité qu'autrefois lors de la guerre de Philippe, puis lors de celle d'Antiochus, rencontraient dans toutes les assemblées de la résistance. Les Achéens s'indignaient qu'on les mît, eux qui, dès le commencement de la guerre de Macédoine, avaient tout fait pour aider les Romains et s'étaient déclarés contre les Macédoniens dans la guerre de Philippe, au même rang que les Messéniens et les Eléens, qui avaient pris les armes en faveur d'Antiochus contre le peuple romain, et qui, réunis naguère à la ligue achéenne, se plaignaient d'avoir été livrés comme prix de la guerre aux Achéens vainqueurs.

XXXVIII. Marcius et Atilius, arrivés à Gitane, ville d'Épire à dix milles de la mer, réunirent l'assemblée des Épirotes. Leurs paroles furent accueillies avec un enthousiasme général. Ils envoyèrent quatre cents soldats du pays à Oreste pour protéger cette ville de Macédoine à qui ils

avaient donné l'indépendance[1]. Pénétrant alors en Étolie, ils y restèrent quelques jours, jusqu'à ce qu'on eût élu un successeur au préteur qui venait de mourir. Ils firent tomber le choix sur Lyciscus, qu'ils savaient favorable à la cause des Romains, puis passèrent en Thessalie. Ils y furent abordés par des députés acarnaniens et des exilés des Béotiens. Les Acarnaniens eurent ordre de dire à leurs concitoyens que « les torts dont ils s'étaient rendus coupables envers Rome dans la guerre de Philippe d'abord, puis dans celle d'Antiochus, égarés par les décevantes promesses du roi, une occasion leur était offerte de les réparer. Si, coupables envers le peuple romain ils s'étaient loués de sa clémence, en lui rendant service maintenant, ils éprouveraient sa générosité. » Aux Béotiens ils reprochèrent leur alliance avec Persée. Comme ceux-ci en rejetaient la faute sur Isménias, chef de l'autre faction, qui avait su gagner à sa cause plusieurs villes d'un sentiment contraire, Marcius répondit que la vérité allait être connue, car chaque ville serait mise à même de se décider librement. » L'assemblée des Thessaliens se réunit à Larisse. Là, les Thessaliens purent à leur aise remercier les Romains du bienfait qui leur avait rendu la liberté; et les commissaires répondirent par des remercîments pour le concours énergique qu'avaient prêté les Thessaliens et dans la guerre de Philippe et dans la guerre d'Antiochus. Ce souvenir des services mutuels transporta les esprits de la multitude, qui vota tout ce que demandaient les Romains. Comme l'assemblée se séparait, arrivèrent des ambassadeurs de Persée, qui comptait surtout sur d'anciennes relations d'hospitalité qui avaient existé entre son père et celui de Marcius. Après avoir rappelé d'abord ces relations, les députés lui demandèrent d'accorder au roi une entrevue. Marcius répondit « que son père lui avait, en effet, parlé des liens d'hospitalité qui l'unissaient à Philippe, et qu'il s'en était souvenu quand il s'était chargé de cette ambassade. Si sa santé le lui eût permis, il n'eût pas différé

1. Voir livre XXIII, ch. XXXIV.

Ἀμβρόσιος Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Θεσσαλίας

cette entrevue; mais, dès qu'il le pourrait, il irait avec so collègue aux bords du Pénée, entre Homolie et Dium, aprè avoir fait avertir le roi. »

XXXIX. Persée s'éloigna alors de Dium pour rentre dans l'intérieur de son royaume. C'était pour lui une lueu d'espoir, de savoir que Marcius avait songé à lui en accep tant cette ambassade. Quelques jours après eut lieu l'en trevue à l'endroit fixé. Persée y vint avec une très-nom breuse escorte, tant de courtisans que de gardes. L'escort des ambassadeurs n'était pas moins considérable. Ils étaien suivis d'un grand nombre de Larisséens et d'ambassadeur venus à Larisse de diverses villes, et qui voulaient rapporte à leurs concitoyens des détails exacts sur l'entrevue. A cel s'ajoutait la curiosité bien naturelle de voir en présence u roi fameux et les ambassadeurs du premier peuple de l terre. Ils demeurèrent d'abord debout, chacun sur une riv du fleuve, et il se passa quelque temps en pourparlers avan de savoir qui traverserait. D'un côté, on disait qu'il était d quelque chose à la majesté royale; de l'autre, qu'on deva autant au nom du peuple romain, surtout Persée ayant de mandé l'entrevue. Une plaisanterie de Marcius mit fin au hésitations. « C'est au plus jeune, dit-il, de venir vers l plus âgé; au fils de venir vers son père. » Marcius avait l surnom de Philippe. Le roi céda volontiers. Une autre ques tion fut soulevée : avec quelle escorte passerait-il le fleuve Le roi demandait à venir avec tout son cortége. Les députés voulaient qu'il passât avec trois personnes seulement; ou s'il prenait une si nombreuse escorte, qu'il donnât des ota ges contre toute tentauve déloyale pendant l'entrevue. I donna en effet pour otages Hippias et Pantauchus, les pre miers de sa cour qu'il avait déjà envoyés comme ambassa deurs. C'était, d'ailleurs, moins une garantie qu'on voulait e demandant des otages, que montrer aux alliés la distanc qu'il y avait entre le roi et les ambassadeurs de Rome. O s'aborda, non en ennemis, mais en hôtes, avec bienveillance Des siéges furent apportés, et l'on s'assit.

XL. Après quelques moments de silence, Marcius prit l

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

parole : « Tu attends de nous, sans doute, une réponse à la lettre que tu nous a envoyée à Corcyre. Dans cette lettre, tu demandais pourquoi, étant ambassadeurs, nous venions avec une armée, et pourquoi nous envoyions des garnisons dans chaque ville. Je crains que ne pas répondre à cette question ne soit une insulte, et qu'une réponse franche ne te soit pénible à entendre. Mais il faut punir par les reproches ou par les armes celui qui a violé le traité. Moi donc, qui ne voudrais pas me charger d'entreprendre la guerre contre toi, je me résigne à te parler sévèrement, quoique tu sois mon hôte, faisant comme les médecins, qui, pour sauver leur malade, emploient des remèdes douloureux. Depuis que tu es monté sur le trône, tu n'as fait qu'une chose qui ait satisfait le sénat : ç'a été d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour renouveler le traité ; et encore eût-il mieux valu ne pas le renouveler que le renouveler pour le violer. Abrupolis, allié et ami du peuple romain, a été par toi renversé de son trône. Les meurtriers d'Artéthaure, preuve que tu te réjouissais de leur crime, pour ne pas dire plus, ont trouvé près de toi un asile, après avoir égorgé celui de tous les rois d'Illyrie qui était le plus dévoué à Rome. Tu as, au mépris du traité, traversé avec une armée la Thessalie et le territoire de Malée pour aller à Delphes ; toujours au mépris du traité, tu as envoyé des secours aux Byzantins. Avec les Béotiens, nos alliés, tu as, contre tout droit, conclu avec serment une alliance secrète. Les députés thessaliens Éversa et Callicrite ont été massacrés à leur retour de Rome ; par qui, j'aime mieux le demander pour le dire. En Étolie, la guerre intestine a été allumée, les principaux citoyens ont été égorgés ; par qui, si ce n'est par tes émissaires ? Tu as toi-même dévasté le pays des Dolopes. Le roi Eumène revenait de Rome dans son royaume : à Delphes, dans le temple, au pied des autels, il a été presque immolé comme une victime : qui en accuse-t-il, je n'ai pas le courage de le dire. Des complots secrets que nous a révélés ton hôte de Brindes, je ne te dirai rien ; tu as été instruit de tout, je le sais, par des lettres de Rome et les rapports de tes ambassadeurs. Pour ne

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Σέρρες

pas t'attirer un tel langage, il n'y avait qu'unmoyen, ne pas nous demander pourquoi nous faisions passer des armées en Macédoine et nous mettions des garnisons dans les villes des alliés. Du moment où tu faisais la question, il y eût eu plus d'arrogance à ne pas répondre qu'à répondre la vérité. Pour moi, le souvenir des liens d'hospitalité qui ont uni nos pères me dispose à t'écouter avec bienveillance; et mon désir est que tu me fournisses quelque bonne raison de défendre ta cause auprès du sénat. »

XLI. Le roi répondit : « Ma cause serait bonne devant un tribunal impartial; ici mes juges sont, en même temps, mes accusateurs. Parmi les actes qu'on me reproche, il en est dont je pourrais me glorifier; il en est d'autres que j'avoue sans rougir; d'autres enfin que l'on ne saurait prouver, et pour lesquels une simple dénégation suffit. Et en effet, à supposer que je sois aujourd'hui justiciable de vos lois, que valent les dénonciations de l'habitant de Brindes et celles d'Eumène? Ne sont-ce pas des invectives plutôt que des accusations? Apparemment, Eumène, objet de haine pour tant de peuples et de particuliers, n'avait pas d'autre ennemi que moi ; et moi, je n'aurais pas trouvé d'autre instrument de crime que ce Rammius, que je n'avais jamais vu jusque-là et que je ne devais jamais revoir! Il me faut me justifier de la mort des Thébains, qui ont péri, chacun le sait, dans un naufrage, et de l'assassinat d'Arthétaure. Et pour ce dernier, cependant, la seule objection, c'est que les meurtriers se sont réfugiés dans mon royaume. Cette conclusion si injuste, je l'accepte, mais à la condition que vous l'acceptiez pour vous-mêmes; tous les criminels qui se sont réfugiés en Italie ou à Rome, vous étiez leurs complices, vous êtes coupables des crimes qui les ont fait condamner. Si vous protestez, et toutes les nations en font autant, moi aussi je ferai de même. Et en effet, que devient le droit d'asile, si aucun exilé ne trouve nulle part de refuge? Cependant ces assassins, dès que j'ai su par vos messages qu'ils étaient en Macédoine, je les ai fait chercher puis chasser de mon territoire, leur en interdisant à jamais l'entrée. Je viens de

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

répondre comme un accusé qui se disculpe; parlons maintenant en roi du traité qui me lie à vous. Ah! s'il est écrit dans ce traité que l'on pourra apporter ici la guerre sans que j'aie le droit de protéger et mon royaume et ma personne, alors, en prenant les armes pour me défendre contre Abrupolis, allié du peuple romain, j'ai, je l'avoue, violé le traité. Mais si j'étais autorisé et par ce traité même, et par les lois constantes du droit des gens, à repousser les armes par les armes, qu'on me dise enfin ce que je devais faire lorsque Abrupolis avait dévasté mon royaume jusqu'à Amphipolis, emmenant une multitude de citoyens libres et d'esclaves et des milliers de têtes de bétail? Devais-je demeurer immobile et attendre qu'il arrivât armé à Pella et dans mon palais? Mais, dit-on, si j'étais dans le droit de légitime défense, du moins ne fallait-il pas qu'il fût vaincu, ni qu'il supportât les malheurs que subissent les vaincus. Quand j'ai couru la chance d'être ainsi traité, moi, qu'il provoquait les armes à la main, peut-il se plaindre de ce qu'il a souffert, lui, l'auteur de la guerre? Je ne me défendrai pas par les mêmes moyens, Romains, d'avoir appesanti mes armes sur les Dolopes. Quand ils ne l'auraient pas mérité, j'ai usé de mon droit, puisqu'ils faisaient partie de mon royaume et qu'ils étaient sous ma domination par un décret émanant de vous-mêmes et qui les soumettait à mon père. Et quand je rendrais compte, non à vous, des alliés, mais à ceux qui n'admettent de rigueurs et d'injustices pas même contre les esclaves, qui dira que j'ai été trop sévère envers les Dolopes? n'avaient-ils pas fait périr Euphranor, le gouverneur que je leur avais donné, dans des souffrances si atroces, que la mort n'a été rien auprès de ses tortures?

XLII. « Du pays des Dolopes j'étais allé visiter Larisse, Antrone et Ptélée; étant près de Delphes, je m'y suis rendu afin d'acquitter des vœux faits depuis longtemps, et j'y ai offert un sacrifice. Pour me présenter comme coupable, on ajoute que j'avais avec moi une armée. C'était donc alors pour faire ce que je vous reproche aujourd'hui: pour prendre des villes et placer des garnisons dans les citadelles? Eh

bien, convoquez les députés des villes de Grèce que j'ai traversées, s'il s'élève une seule plainte contre la violence de mes soldats, je consens à ce que le sacrifice que j'allais offrir soit regardé comme un vain prétexte. Nous avons envoyé des secours aux Étoliens et aux Byzantins et nous avons contracté alliance avec les Béotiens. Ces actes, quelle qu'en soit la portée, je les ai annoncés plus d'une fois par des ambassadeurs et justifiés devant votre sénat, où je trouvais des contradicteurs moins bienveillants que toi, Marcius, toi, l'hôte et l'ami de mon père. Mais alors, Eumène n'était pas encore venu m'accuser à Rome; il ne m'avait pas, à force de calomnier ou de dénaturer mes actes, rendu suspect et odieux; il n'avait pas encore entrepris de vous persuader qu'il n'y a plus à espérer pour la Grèce de jouir de la liberté et de vos bienfaits tant que subsistera le royaume de Macédoine. Ce raisonnement sera tourné contre lui-même : bientôt on entendra une voix se plaindre qu'Antiochus a été vainement refoulé au delà de la chaîne du Taurus, qu'Eumène pèse bien plus lourdement sur l'Asie qu'autrefois Antiochus; qu'il n'y aura pas de sécurité pour vos alliés tant qu'il y aura à Pergame un trône, d'où le roi domine, comme d'une forteresse, les villes voisines. Je ne l'ignore pas, Q. Marcius et A. Atilius, la valeur de vos objections et de ma défense dépend uniquement de la disposition et des sentiments de ceux qui m'entendent. La question n'est pas de savoir ce que j'ai fait, ni dans quelle intention; mais comment vous voulez l'apprécier. J'ai la conscience de n'avoir eu aucuns torts volontaires; et si j'en ai eu à mon insu, la sévérité de vos reproches suffit à m'empêcher d'y retomber. Du moins n'ai-je rien commis d'irréparable et qui nécessite la guerre et la répression par les armes. Vous mériteriez bien peu votre réputation partout répandue de clémence et de sagesse, si, pour des griefs semblables, dignes à peine de réclamations et de plaintes, vous preniez les armes et les tourniez contre des rois alliés. »

XLIII. Les commissaires parurent agréer cette défense, et Marcius conseilla à Persée d'envoyer à Rome une ambas-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

sade, car, selon lui, il fallait tenter tous les moyens et ne négliger aucune chance possible. Le seul point qui arrêtait était de savoir comment les ambassadeurs pourraient faire route sans danger. Il fallait absolument que Persée demandât une trêve; c'était le désir de Marcius, qui avait provoqué une entrevue uniquement pour en arriver là : cependant il sembla s'y résoudre avec peine et l'accorder au roi comme une grande faveur. En effet, pour le moment, les Romains n'étaient pas suffisamment préparés pour la guerre, n'ayant ni armée, ni général. Persée, au contraire, si un vain espoir d'obtenir la paix ne l'eût aveuglé, était de toute façon prêt et en mesure, et pouvait commencer la guerre à un moment propice pour lui et défavorable aux ennemis. Au sortir de cette conférence, sur la foi de l'armistice, les commissaires romains se rendirent en Béotie, où ils trouvèrent déjà des troubles. En effet, certains peuples s'étaient séparés de la confédération béotienne depuis que cette réponse des commissaires avaient été publiée « qu'on saurait bien reconnaître celles des villes qui, pour leur compte, avaient cherché à empêcher l'alliance avec Persée. » Des ambassadeurs de Chéronée, puis des ambassadeurs de Thèbes, abordèrent les commissaires en chemin, et protestèrent qu'ils n'avaient point assisté à l'assemblée où avait été décrétée cette alliance. Les commissaires, sans leur faire sur le moment aucune réponse, les invitèrent à les suivre à Chalcis. A Thèbes, une lutte vive avait éclaté, mais pour d'autres motifs. Le parti qui avait eu le dessous, lors de l'élection du préteur, avait voulu se venger. Il avait assemblé la multitude et fait rendre à Thèbes un décret fermant l'entrée des villes aux béotarques [1]. Tous les exilés se retirèrent à Thespies, où on les accueillit sans hésiter. Rappelés de là à Thèbes, car les dispositions y avaient déjà changé, ils firent rendre un décret condamnant à l'exil les douze citoyens, qui, simples particuliers, avaient également convoqué le peuple en assemblée. Aussitôt le nouveau préteur, Isménias, person-

1. Premiers magistrats de Béotie.

nage considéré et influent, fit condamner à mort les douze exilés. Ceux-ci, après s'être réfugiés à Chalcis, vinrent trouver à Larisse les commissaires romains, et rejetèrent sur Isménias l'alliance conclue avec Persée. C'était leur opposition, disait-il, qui les avait fait traiter en ennemi. Cependant il vint à Rome des ambassadeurs des deux partis, et les exilés qui accusaient Isménias, et Isménias lui même.

XLIV. Dès qu'on fut arrivé à Chalcis, les chefs des autres républiques, à la grande satisfaction des Romains, renoncèrent, chacun par un décret spécial, à leur alliance avec le roi pour s'unir à la cause des Romains. Isménias voulait même que la nation béotienne s'abandonnât à la discrétion des Romains. Des débats violents s'élevèrent à ce sujet; et si Isménias ne s'était pas réfugié au tribunal des commissaires, il allait être tué par les exilés et leurs partisans. Il y avait également de grands troubles à Thèbes, capitale de la Béotie : les uns poussaient la ville du côté du roi, les autres du côté des Romains. Un grand nombre de Coronéens et d'Haliartiens étaient même venus pour défendre l'alliance faite avec le roi. Mais la fermeté des principaux citoyens l'emporta. Ils démontrèrent si clairement par la défaite de Philippe et celle d'Antiochus la puissance et la fortune de Rome, que cette même multitude décréta que l'alliance avec le roi serait rompue, et envoya les auteurs de cette alliance à Chalcis pour y offrir réparation aux commissaires et recommander la cité à leur bienveillance. Marcius et Atilius accueillirent avec joie les Thébains; ils leur conseillèrent, à tous ensemble et séparément, d'envoyer à Rome une ambassade pour renouveler l'alliance. Avant tout, ils demandèrent le rappel des exilés et infligèrent un blâme aux auteurs de l'alliance avec le roi. Ayant ainsi dissous l'assemblée béotienne, ce qu'ils désiraient par-dessus tout, ils partirent pour le Péloponèse, après avoir appelé Ser. Cornélius à Chalcis. On leur donna audience à l'assemblée générale d'Argos, et ils se contentèrent de demander aux Achéens mille soldats. Ils envoyèrent ce corps à Chalcis défendre la ville jusqu'à ce que l'armée romaine fût pas-

Ελληνική Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

en Grèce. Marcius et Attius, ayant accompli toute leur
sion en Grèce, revinrent à Rome au commencement de
er.

LV. Vers la même époque, étaient partis pour l'Asie et
iles environnantes trois commissaires, Ti. Claudius,
Postumius, M. Junius. Partout, sur leur passage, ils
rtèrent les alliés à prendre les armes pour les Romains
re Persée : plus une ville était puissante, plus ils dé-
aient d'efforts, car l'exemple des grandes cités devait
aîner les plus petites. C'étaient surtout les Rhodiens
ls tenaient à persuader ; en effet, ils pouvaient, non-seu-
ent favoriser les opérations, mais prêter même un con-
rs actif, car ils avaient équipé quarante vaisseaux sur le
seil d'Hégésiloque, leur prytanis, premier magistrat du
s. Celui-ci, à force d'insister, avait déterminé les Rho-
ns à ne plus compter sur les rois, dont l'appui les avait
vent trahis, et à conserver l'alliance romaine, la seule
monde qui fût efficace et fidèle. « La guerre entre les
nains et Persée était imminente : les Romains auraient
oin de ces mêmes forces navales qu'ils avaient vues à
uvre pendant la guerre d'Antiochus, et, auparavant,
dant la guerre de Philippe. Ils auraient grande peine à
iper leur flotte s'ils ne commençaient qu'au moment de
aire partir; il fallait donc, à l'avance, radouber les bâ-
ents et compléter les équipages. On devait y mettre d'au-
: plus d'empressement, qu'on n'avait pas de meilleure
ification que les faits à opposer aux accusations d'Eu-
ne. » Animés par ces exhortations, les Rhodiens mon
rent aux envoyés romains, dès leur arrivée, une flotte de
rante vaisseaux tout équipée : c'était dire assez qu'ils
vaient pas attendu leur invitation. Ces commissaires in
èrent aussi beaucoup sur la détermination des villes
sie. Quant à Décimius, il revint à Rome sans avoir ob
u de résultat, et même flétri du soupçon d'avoir été
né par l'argent des rois d'Illyrie.

XLVI. A peine de retour en Macédoine après sa confé
ce avec les commissaires, Persée envoya des ambassa

deurs à Rome pour terminer les négociations de paix entamées avec Marcius. Il leur donna des lettres à remettre, en chemin, à Byzance et à Rhodes. Ces lettres portaient même chose : « qu'il s'était entretenu avec les commissaires romains : il avait répondu aux objections de manière à pouvoir dire qu'il avait eu l'avantage dans la discussion. Chez les Rhodiens, les ambassadeurs ajoutèrent « que le roi comptait sur la paix; car c'était de l'avis même de Marcius et d'Atilius qu'il envoyait à Rome une ambassade. Si les Romains persistaient, malgré le traité, à lui faire la guerre, il appartiendrait aux Rhodiens de tout faire en vue d'une réconciliation. Si leurs instances échouaient, il leur faudrait s'opposer à ce qu'un seul peuple devînt arbitre et maître de toutes choses. C'était l'intérêt général, et spécialement celui des Rhodiens, qui étaient les premiers entre tous les peuples par leur importance et leurs ressources. Toute cette puissance était annulée ou précaire du moment qu'il n'aurait plus au monde un seul appui à invoquer contre Rome. Les lettres de Philippe et les discours des ambassadeurs furent accueillis avec bienveillance; mais sans influer beaucoup sur la disposition des esprits, car le parti le plus sage commençait à dominer. La réponse fut fixée par un décret : « Les Rhodiens désiraient la paix; toutefois, si la guerre avait lieu, le roi ne devait rien attendre ou demander des Rhodiens qui fût de nature à compromettre leur amitié avec Rome, amitié déjà ancienne et achetée au prix de grands et nombreux services. » En quittant Rhodes, les députés passèrent par les villes de Béotie, notamment Thèbes, Coronée, Haliarte, villes qui semblaient avoir été entraînées par force et par surprise à se joindre aux Romains et abandonnant le roi. Les Thébains ne se laissèrent pas ébranler, quoique la condamnation de leurs principaux citoyens et la rentrée des exilés les eût quelque peu indisposés contre les Romains. Les Coronéens et les Haliartiens entraînés par une sympathie naturelle pour la royauté envoyèrent des ambassadeurs en Macédoine : ils demandaient une garnison qui les protégeât contre l'insolence

tyrannique des Thébains. Le roi répondit « qu'il ne pouvait envoyer une garnison, à cause de la trêve conclue avec Rome; il leur conseillait de se soustraire, comme ils le pourraient, à la tyrannie des Thébains, mais sans donner aux Romains un prétexte de sévir. »

XLVII. De retour à Rome, Marcius et Atilius rendirent compte, dans le Capitole, de leur ambassade; et le résultat dont ils se vantèrent le plus fut d'avoir abusé Philippe par cette suspension d'armes et l'espérance de la paix. « En effet, les préparatifs du roi étaient si complétement faits pour la guerre tandis que Rome était loin d'être en mesure, qu'il aurait pu s'emparer de toutes les positions favorables avant qu'on eût fait passer une armée en Grèce. Grâce à l'intervalle laissé par la trêve, les préparatifs seraient complets des deux côtés, et quand les Romains commenceraient la guerre, ils pourraient disposer de toutes leurs ressources. Ils avaient eu également l'adresse de dissoudre l'assemblée des Béotiens afin qu'il leur fût impossible de se concerter pour se joindre au roi de Macédoine. » Ces mesures furent approuvées par la majorité du sénat, qui vit là l'œuvre d'une savante politique; les vieillards et ceux qui avaient conservé le vieil esprit romain étaient d'un autre avis. « Ils ne reconnaissaient pas là, disaient-ils, les traditions de Rome. Les anciens Romains faisaient la guerre sans recourir aux embuscades, aux combats nocturnes, aux fuites simulées, aux retours imprévus et aux surprises : ils se glorifiaient d'un courage loyal et non d'heureux stratagèmes. Ils déclaraient la guerre avant de la commencer; quelquefois même ils annonçaient le combat et fixaient l'endroit où ils voulaient le livrer. Cette bonne foi avait fait avertir le roi Pyrrhus de l'attentat que méditait contre lui son médecin; cette bonne foi avait fait renvoyer aux Falisques, chargé de fers, le traître qui était venu livrer leurs enfants. Telles étaient les traditions de Rome, opposées à l'astuce des Carthaginois et à la ruse des Grecs, pour qui il y avait plus de gloire à tromper l'ennemi qu'à le vaincre les armes à la main. La ruse pouvait, pour un temps, être plus profitable; mais

celui-là seul se croyait vaincu qui était forcé d'avouer qu'
l'avait été, non par l'artifice et le hasard, mais, dans un
lutte au grand jour, par des armes loyales et la force légi
time. » Ainsi parlaient les vieillards, peu partisans d'un
politique toute nouvelle. Cependant l'opinion qui prévalu
fut celle qui se souciait plus de l'utile que de l'honnête
Aussi donna-t-on des éloges à Marcius et le renvoya-t-o
dans la même partie de la Grèce, avec des quinquérèmes
pour agir selon que lui semblerait le demander l'intérêt d
la République. On envoya également A. Atilius occupe
Larisse en Thessalie, dans la crainte que Persée, à l'expi
ration de la trêve, n'y envoyât une garnison et ne se rend
maître du point le plus important de la Thessalie. Atiliu
eut ordre de demander, pour cette mission, deux mill
fantassins de Cn. Sicinius. P. Lentulus, qui était reven
d'Achaïe, prit trois cents soldats italiens, avec lesquels i
devait se rendre à Thèbes pour maintenir la Béotie.

XLVIII. Après avoir pris ces mesures, et quoique dé
cidé à la guerre, le sénat crut devoir donner audience au
ambassadeurs de Persée. Ceux-ci ne firent guère que ré
péter ce que le roi avait dit dans l'entrevue. Ils s'attachèren
surtout à repousser l'accusation d'attentat contre la vie d'Eu
mène; sans succès toutefois, car les faits étaient trop évi
dents. A part cela, leur discours fut une longue supplique
mais ils parlaient à un auditoire qu'ils ne pouvaient pas plu
fléchir que convaincre. Il leur fut signifié d'avoir à sortir d
Rome à l'instant, et de l'Italie sous trente jours. On or
donna ensuite au consul P. Licinius, à qui était échue l
Macédoine, de réunir ses troupes au plus vite. Le préteu
C. Lucrétius, chargé du commandement de la flotte, parti
de Rome avec quarante quinquérèmes. Le reste des vais
seaux réparés fut retenu à Rome pour un autre usage. Le
préteur fit partir avant lui, sur une quinquérème, son frère
M. Lucrétius, qui devait recevoir des alliés les vaisseaux
dus par eux, puis rejoindre la flotte à Céphallénie. M. Lu
crétius reçut une trirème de Rhégium, deux de Locres,
quatre d'Urite. Après avoir, avec ces vaisseaux, longé la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

côte d'Italie, il doubla le promontoire de Calabre dans la mer Ionienne et parvint à Dyrrachium. Ayant trouvé dix brigantins chez les Dyrrachiens, douze chez les Isséens, cinquante-quatre chez le roi Gentius, il feignit de croire qu'ils avaient été équipés pour le service de Rome et les emmena tous. Trois jours après, il était à Corcyre, puis aussitôt à Céphallénie. Le préteur C. Lucrétius était parti de Naples : il passa le détroit et arriva à Céphallénie en cinq jours. La flotte y stationna, attendant que les troupes de terre fussent arrivées et que les bâtiments de transport, qui s'étaient dispersés en mer, eussent rejoint.

XLIX. A ce moment, à peu près, le consul P. Licinius, après avoir prononcé les vœux au Capitole, sortit de la ville en habit de guerre. Cette cérémonie s'accomplit toujours avec beaucoup de pompe et de dignité; cependant elle attire plus que jamais l'attention et les regards, quand la foule qui escorte le consul le voit partir contre un ennemi redoutable, rendu fameux par son courage ou sa fortune. Alors, en effet, on se joint à l'escorte, non-seulement pour accomplir un devoir, mais aussi pour voir de ses propres yeux le général à l'autorité et à la sagesse duquel on a confié les destinées de la République. Puis on se prend à réfléchir sur les hasards des combats, les vicissitudes de la fortune et la chance commune de la guerre; on songe aux victoires et aux défaites, aux désastres causés par l'incapacité ou l'aveuglement des généraux, aux succès dus à leurs lumières ou à leur courage. Qui peut savoir s'il sera sage ou téméraire, heureux ou malheureux, ce général que l'on envoie à la guerre? Le verra-t-on bientôt monter triomphant au Capitole avec une armée victorieuse pour remercier ces dieux qu'il vient de prier; ou bien la joie du triomphe sera-t-elle pour l'ennemi? Or, le roi Persée, contre lequel on se mettait en marche, exerçait un grand prestige. Tout y contribuait : la gloire militaire des Macédoniens, le souvenir de son père Philippe, illustré par de nombreux succès et surtout par sa guerre contre les Romains; enfin son propre nom, qu'on n'avait cessé de répéter depuis le commence-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ment de son règne, dans l'attente de la guerre. Telles étaient les pensées qui remplissaient tous les esprits dans ce cortége de citoyens de tous les ordres qui accompagnaient le consul à son départ. On fit partir avec lui, comme tribuns militaires, deux anciens consuls, C. Claudius et Q. Mucius, et trois jeunes gens d'un grand nom, P. Lentulus et les deux Manlius Acidinus, fils, l'un de M. Manlius, l'autre de L. Manlius. Le consul rejoignit avec eux l'armée à Brindes; puis, traversant la mer avec toutes ses troupes, il vint camper près de Nymphée, sur le territoire d'Apollonie.

L. Quelques jours avant, Persée, à qui ses ambassadeurs revenant de Rome venaient d'enlever toute espérance de paix, avait tenu conseil. On discuta quelque temps, et les avis étaient partagés. Les uns conseillaient de payer tribut aux Romains s'ils l'ordonnaient, ou de céder une partie du territoire si l'on y était condamné; en un mot, le roi devait se résigner à tout subir pour avoir la paix, plutôt que d'exposer et sa personne et son royaume aux chances d'une lutte décisive. « S'il restait possesseur incontesté du trône, le temps pouvait amener bien des changements qui lui permettraient, non-seulement de recouvrer ce qu'il avait perdu, mais même de devenir redoutable à ceux qu'il craignait maintenant. » Toutefois, la grande majorité penchait pour un parti énergique, assurant « que toute concession faite par lui serait une abdication. Les Romains, en effet, n'avaient besoin ni de terres ni d'argent; mais ils savaient que, plus que toutes les choses humaines, empires et royaumes, si florissants qu'ils fussent, étaient exposés de toutes parts aux coups de la fortune. Déjà, ils avaient brisé la puissance des Carthaginois, qu'ils avaient forcés de plier sous le joug d'un roi voisin devenu redoutable; Antiochus et ses fils avaient été refoulés au delà des sommets du Taurus. Il ne restait plus, dans le voisinage de Rome, qu'un grand royaume, celui de Macédoine, qui pouvait, si la fortune du peuple romain venait à être ébranlée, rendre à ses rois leur antique fierté. A Persée donc de choisir, pendant qu'il en était temps encore. Ou bien, de concession en concession, il arriverait

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

à être dépouillé complétement et chassé de son royaume, et à demander aux Romains la Samothrace ou quelque autre île; là, simple particulier, il survivrait à son titre de roi et vieillirait dans le mépris et la misère : ou bien, les armes à la main, défenseur de sa fortune et de sa majesté, il courrait la chance des combats; vaincu, il succomberait en homme de cœur; vainqueur, il délivrerait l'univers entier de la domination romaine. Il n'était pas plus impossible d'expulser les Romains de la Grèce, qu'il ne l'avait été d'expulser Annibal de l'Italie. D'ailleurs, après avoir énergiquement résisté quand son frère lui disputait injustement le trône, Persée pouvait-il sans honte céder à des étrangers ce trône si bien défendu contre un frère? Enfin, s'il est vrai que l'on fait la guerre pour arriver à la paix, il ne l'est pas moins que le plus grand des déshonneurs est de renoncer à la couronne sans combattre, et que la plus grande des gloires est de l'exposer à tous les coups de la fortune pour soutenir son rang et sa dignité. »

LI. Ce conseil se tenait à Pella, dans l'ancien palais des rois de Macédoine. « Eh bien, s'écria Persée, faisons donc la guerre, avec l'aide des dieux, puisque c'est le meilleur parti! » Il envoya un message à tous les commandants de garnisons, leur ordonnant de diriger toutes les troupes sur Citium, une des villes de Macédoine. Il s'y rendit lui-même avec ses courtisans et ses gardes, après avoir fait, avec une magnificence royale, un sacrifice de cent victimes à Minerve, surnommée Alcidème. Il trouva réunies toutes les troupes, Macédoniens et auxiliaires. Après avoir établi son camp aux portes de la ville, il rangea son armée dans la plaine. Il avait là sous les armes quarante-trois mille hommes, dont la moitié environ formait la phalange, avec Hippias de Bérée pour chef. Parmi les soldats portant la cétra [1], deux mille des plus jeunes et des plus vigoureux formaient la légion appelée Agéma, sous les ordres de Léonnatus et de Thrasippe, tous deux d'Élymie. Le reste des soldats por-

1. Bouclier long et étroit.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tant la cétra, environ trois mille hommes, avaient pour chef Antiphile d'Édesse. Les Péoniens, les habitants de la Parorée et de la Parstrimonie, contrées voisines de la Thrace, enfin les Agrianes, avec quelques Thraces établis dans leur pays, formaient un autre corps d'également trois mille hommes environ. Ils avaient été enrôlés par le Péonien Didas, le meurtrier du jeune Démétrius. Il y avait aussi deux mille Gaulois sous les ordres d'Asclépiotode. Trois mille Thraces-Sintiens de condition libre étaient venus d'Héraclée avec un chef de leur nation. Un nombre à peu près égal de Crétois étaient venus également avec deux chefs, Susus de Phalasarne et Syllus de Gnosse. Léonidès de Lacédémone était à la tête de cinq cents hommes tirés des différents peuples de la Grèce. Ce Léonidès passait pour être du sang royal; il avait été condamné à l'exil par une assemblée générale des Achéens pour avoir écrit à Persée des lettres qui avaient été saisies. Les troupes Étoliennes et béotiennes réunies ne formaient pas un corps de plus de cinq cents hommes : leur chef était l'Achéen Lycon. Ce mélange d'auxiliaires de tant de peuples et de tant de races allait au chiffre de douze mille soldats. Persée avait tiré de toute la Macédoine trois mille cavaliers. On avait été rejoint aussi par Cotys, fils de Seuthès et roi des Odryses, avec mille cavaliers d'élite et à peu près le même nombre de fantassins. Ainsi l'armée entière présentait un effectif de trente-neuf mille fantassins et quatre mille cavaliers. Il est certain que, depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avait fait passer en Asie, aucun roi de Macédoine n'avait eu sur pied autant de forces.

LII. Il y avait vingt-six ans déjà que Philippe avait obtenu la paix. Tranquille durant tout ce temps, la Macédoine s'était repeuplée; la génération nouvelle était devenue capable de porter les armes, et les petites guerres qu'elle avait dû livrer aux Thraces du voisinage l'avaient constamment tenue en haleine en l'exerçant sans la fatiguer. Les projets de guerre longuement médités par Philippe, puis par Persée, avaient eu pour résultat de faire faire des

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

préparatifs complets. Le roi ordonna quelques évolutions aux troupes, non des évolutions régulières, mais assez pour qu'elles ne fussent pas demeurées immobiles sous les armes; puis, sans faire déposer les armes, il fit assembler les soldats. Il était debout, à la tribune, entre ses deux fils: l'aîné, Philippe, frère de Persée, était son fils d'adoption; le plus jeune, Alexandre, son véritable fils. Il exhorta les troupes à la guerre en rappelant les injustices du peuple romain à l'égard de son père et à l'égard de lui-même. « Philippe, victime de toutes les indignités, allait secouer le joug, quand la mort l'avait surpris au milieu de ses préparatifs de guerre. Quant à lui, Persée, voici comme on l'avait traité. En même temps qu'on lui envoyait des ambassadeurs, on avait fait partir des troupes pour occuper les villes de la Grèce. On l'avait trompé tout l'hiver par des comédies de conférences et de vaines espérances de paix, afin d'avoir tout le temps de se préparer. Aujourd'hui, un consul arrivait avec deux légions romaines, chacune de six mille fantassins, trois cents cavaliers et à peu près même nombre de fantassins et de cavaliers alliés. Quand les rois Eumène et Masinissa joindraient encore leurs troupes à cette armée, il n'y aurait pas en tout plus de sept mille fantassins et de deux mille cavaliers. Ils connaissent le nombre de leurs ennemis; maintenant ils n'ont qu'à se compter eux-mêmes. Quelle supériorité comme nombre! Quelle supériorité comme troupes! Ils ont à combattre de nouvelles recrues, levées à la hâte pour cette guerre, eux, formés dès l'enfance à l'art militaire, aguerris et endurcis par tant de campagnes. Les Romains ont pour auxiliaires des Lydiens, des Phrygiens, des Numides; eux, des Thraces et des Gaulois, les plus belliqueux des peuples. Les Romains ont pour armes celles que le hasard a fournies à leur pauvreté; eux, ils ont les armes dont Philippe et Persée ont, à grands frais, rempli les arsenaux. Pour l'ennemi, les approvisionnements viennent de loin et courent toutes les chances d'un transport par mer; pour eux, le roi a mis en réserve, outre les revenus de ses mines, de l'argent et du blé pour dix ans.

Ανωνύμου Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Ils ont donc largement et en abondance tout ce que pouvaient leur assurer la bonté des dieux et la prévoyance du roi. A eux maintenant de déployer le courage dont ont fait preuve leurs ancêtres, qui, après avoir soumis toute l'Europe, sont passés en Asie, se sont ouvert par les armes un monde inconnu même à la renommée, et n'ont cessé de vaincre que le jour où, arrêtés par la mer Rouge, il ne leur restait plus rien à vaincre. Aujourd'hui, la fortune les appelle à combattre, non pour la conquête des contrées les plus reculées de l'Inde, mais pour la possession de la Macédoine même. En faisant la guerre à son père, les Romains avaient pris pour prétexte la liberté de la Grèce; aujourd'hui, ils ne cachent pas leur projet d'asservir la Macédoine ; ils ne supportent ni un roi voisin de leur empire, ni une nation belliqueuse sous les armes. Ces armes, il faut les livrer avec le roi et le royaume à ces despotes superbes si l'on veut renoncer à la guerre et obéir. »

LIII. Le discours du roi avait été fréquemment applaudi; à ces derniers mots, éclatèrent de tels cris d'indignation, de menace, et aussi d'encouragement, que le roi cessa de parler. Il leur ordonna donc simplement d'être prêts à se mettre en marche, car on annonçait déjà que les Romains avaient quitté leur camp de Nymphée; puis, les congédiant, il alla recevoir les députations des villes de Macédoine, qui envoyaient promettre de l'argent et du blé, chacune selon ses ressources. Il fit à toutes des remercîments, mais sans rien accepter, car il avait des approvisionnements suffisants. Il leur demanda seulement des chariots pour le transport des machines, de l'immense quantité de traits qu'on avait préparée et du matériel de guerre. Il se dirigea ensuite vers l'Éordée avec toute son armée, vint camper au bord du lac appelé Béorrite, et, le lendemain, s'avança dans l'Élimée jusqu'au fleuve Haliacmon. De là, après avoir franchi les gorges étroites des monts Cambuniens, il descendit vers l'emplacement appelé Tripolis [1], où sont situées les trois

1. C'est-à-dire : emplacement des trois villes.

Αριστοτελειο Πανεπιστημιο Θεσσαλονικης

villes d'Azon, de Pythium et de Doliché. Ces trois villes hésitèrent quelques instants, car elles avaient donné des otages aux Larisséens; cependant, cédant à la crainte du danger le plus voisin, elles se soumirent au roi. Celui-ci les traita avec bonté, ne doutant pas que les Perrhèbes seraient engagés par là à suivre cet exemple; et, en effet, dès qu'il parut, la capitale se livra à lui. Quant à Cyréties, il dut en faire le siége; et même, le premier jour, il fut repoussé par un effort énergique des habitants qui vinrent en armes aux portes; mais, le lendemain il l'attaqua avec toutes ses troupes et s'en rendit complétement maître avant la nuit.

LIV. La première ville se trouvant ensuite sur son passage était Myla. Les habitants, fiers de leurs fortifications qu'ils croyaient infranchissables, ne se contentèrent pas de fermer leurs portes au roi, ils lancèrent contre lui et contre les Macédoniens des railleries offensantes. L'ennemi en devint plus acharné à l'attaque, et la certitude de ne pouvoir obtenir de pardon rendit la défense plus énergique. L'assaut et la résistance durèrent donc trois jours, et, des deux parts, on déployait une grande énergie. Grâce à leur nombre, les Macédoniens pouvaient se succéder sous les murs; tandis que les assiégés, forcés de défendre leurs murailles nuit et jour, sans quitter leur poste, étaient épuisés, en même temps que par les blessures, par ces veilles et ces fatigues de tous les instants. Le quatrième jour, les échelles se dressèrent de toutes parts devant les murs, et une porte fut attaquée avec un redoublement d'énergie. Les assiégés, repoussés des murailles, courent à la porte attaquée et font contre l'ennemi une sortie soudaine. Mais, comme ils obéissaient à une fureur aveugle sans avoir confiance en leur force, ces quelques hommes épuisés furent repoussés par des troupes fraîches, et l'ennemi pénétra avec les fuyards par la porte restée ouverte. La ville fut prise et pillée. Les citoyens libres qui avaient échappé au carnage furent vendus comme esclaves. Après avoir détruit en grande partie et brûlé cette ville, le roi se remit en route; il arriva, le même jour, à Pha-

lanna, et, le lendemain, à Gyrton. En apprenant que T. Minucius Rufus et Hippias, préteurs des Thessaliens, y étaient avec une garnison, il passa outre, sans tenter une attaque, et alla prendre Élatie et Gonnus qu'effraya son apparition imprévue. Ces deux villes, Gonnus surtout, sont situées dans le défilé qui mène à Tempé. Le roi laissa donc à Gonnus une forte garnison de fantassins et de cavaliers, et, en outre, il la fortifia d'une triple ceinture de fossés et de palissades. Il partit pour Sycurium, où il voulait attendre l'arrivée des Romains. Là, il envoya ses troupes fourrager sur le territoire ennemi qui s'étend au pied de la ville. En effet, Sycurium est adossée au mont Ossa; au midi, elle domine les plaines de la Thessalie; et, au nord, la Macédoine et la Magnésie. A ces avantages s'ajoutent un climat excellent, un sol fertile, et la facilité de se procurer des eaux vives en abondance, car les sources, tout autour, sont nombreuses.

LV. De son côté, le consul romain, qui se dirigeait vers la Thessalie avec son armée, avait trouvé d'abord en Épire des chemins assez faciles; mais, arrivé en Athamanie, pays montueux et presque impraticable, il ne parvint qu'avec de grandes difficultés et à petites journées à Gomphos. Hommes et chevaux étaient épuisés, et si contre ces nouvelles recrues Philippe eût fait marcher ses troupes en bon ordre, pour combattre avec l'avantage du temps et du lieu, nul doute, de l'aveu même des Romains, que ce n'eût été un immense désastre pour le consul. Mais, comme on arriva à Gomphos sans combat, à la joie d'avoir franchi ces défilés dangereux se joignait du mépris pour un ennemi qui savait si mal profiter de ses avantages. Le consul offrit un sacrifice, distribua des vivres aux soldats et s'arrêta quelques jours pour laisser reposer les hommes et les chevaux. Mais, apprenant que les Macédoniens étaient répandus dans la Thessalie et ravageaient le territoire des alliés, il conduisit à Larisse ses troupes suffisamment reposées. A trois milles environ de Tripolis, à un endroit nommé Scéa, il établit son camp sur les bords du fleuve Pénée. Dans le même temps, Eumène arriva par mer à Chalcis avec ses frères Attale et Athénée;

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

quant au troisième, Philotère, il l'avait laissé à Pergame comme lieutenant du royaume. De Chalcis, il vint trouver le consul avec Attale, quatre mille fantassins et mille cavaliers. Il avait laissé à Chalcis deux mille fantassins sous le commandement d'Athénée. C'est là que les Romains furent rejoints par les corps d'auxiliaires envoyés de tous les points de la Grèce, secours si peu importants que la plupart n'ont pas été mentionnés par les historiens. Les Apolloniates envoyèrent trois cents cavaliers et cent fantassins; les Étoliens, tout ce qu'ils avaient de cavalerie, environ une aile. Les cavaliers thessaliens étant dispersés sur beaucoup de points, il n'y en avait pas plus de trois cents dans le camp romain. Les Achéens donnèrent environ quinze cents hommes, la plupart armés à la crétoise.

LVI. Vers le même temps, le préteur C. Lucrétius, commandant la flotte à Céphallénie, qui avait chargé son frère M. Lucrétius de conduire l'escadre à Chalcis en doublant le cap Malée, s'embarqua lui même sur une trirème et cingla vers le golfe de Corinthe pour arriver en Béotie avant l'ennemi. Une maladie le força de ralentir sa navigation. Quant à M. Lucrétius, ayant appris, dès son arrivée à Chalcis, que P. Lentulus faisait le siége d'Haliarte, il lui fit signifier, au nom du préteur, d'y renoncer. Le lieutenant avait formé cette entreprise avec la partie de la jeunesse béotienne qui avait embrassé la cause des Romains. Il obéit et se retira. Mais à ces assiégeants en succédèrent d'autres; car aussitôt M. Lucrétius investit Haliarte avec son armée navale, dix mille soldats, et les deux mille soldats du roi que commandait Athénée. Il allait commencer l'assaut, quand survint le préteur, arrivant de Créuse. Vers le même temps, les vaisseaux des alliés se réunirent à Chalcis : deux quinquérèmes de Carthage, deux trirèmes d'Héraclée du Pont, quatre de Chalcédoine, autant de Samos, et cinq quadrirèmes de Rhodes. Le préteur, comme il n'y avait nulle part de combats sur mer, renvoya ces bâtiments aux alliés. Q. Marcius vint aussi à Chalcis avec ses vaisseaux, après avoir pris Alope et emporté Larisse, surnommée Crémaste. Telle était la situa-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tion en Béotie, quand Persée, qui avait, comme on l'a dit, son camp près de Sycurium, après avoir enlevé tout le blé des plaines environnantes, envoya ravager le territoire des Phéréens. Il pensait que les Romains s'éloigneraient du camp pour secourir des villes alliées, et qu'il pourrait ainsi les surprendre. Voyant qu'ils demeuraient néanmoins immobiles, il distribua aux soldats pour leur nourriture les troupeaux de tout genre; c'était la partie la plus considérable du butin : il ne garda pour lui que les prisonniers.

LVII. Vers le même temps, le consul et le roi tinrent conseil, chacun de son côté, pour décider par où ils commenceraient la guerre. Philippe était tout fier que les ennemis l'eussent laissé ravager le territoire phéréen; aussi voulait-il aller droit à leur camp sans leur laisser le temps de délibérer. De leur côté, les Romains sentaient que leur hésitation les compromettait auprès de leurs alliés, qui s'indignaient qu'on eût laissé sans secours les Phéréens. Comme ils se demandaient quel parti prendre (Eumène et Attale assistaient à la délibération), un messager haletant annonce que l'ennemi arrive avec une forte armée. Le conseil se sépare, et le signal de prendre les armes est donné aussitôt. On fait sortir, avant tout, cent cavaliers et cent archers à pied, pris parmi les auxiliaires du roi. Vers la quatrième heure, Persée arriva à un peu plus d'un mille du camp romain : il fit faire halte aux fantassins, puis s'avança avec la cavalerie et les troupes légères, accompagné de Cotys et des autres chefs des auxiliaires. Ils étaient à moins de cinq cents pas du camp romain, quand ils aperçurent les cavaliers ennemis, deux corps de Gaulois commandés par Cassignatus et environ cinq cents fantassins armés à la légère, Mysiens et Crétois. Le roi s'arrêta, incertain du nombre des ennemis, et fit prendre les devants à deux colonnes de cavalerie thrace, deux de cavalerie macédonienne, et deux colonnes de Crétois et de Thraces. Comme le nombre des combattants était égal des deux côtés, et que ni de l'un ni de l'autre on ne recevait de renforts, la victoire resta incertaine. Trente soldats environ des troupes d'Eumène furent tués; dans le nombre

Cassignatus, chef des Gaulois. Persée ramena ses troupes à Sycurium. Le lendemain, vers la même heure, il revint avec son armée au même endroit ; mais, cette fois, il s'était fait suivre de chariots chargés d'eau ; car la route, de douze mille pas, était très-poudreuse et l'on n'y rencontrait pas une source : il était donc évident que, s'il eût fallu combattre aussitôt arrivés, les soldats l'auraient fait déjà épuisés par la soif. Comme les Romains restaient immobiles et faisaient même replier leurs postes avancés, les troupes du roi rentrèrent dans leur camp. Elles renouvelèrent cette manœuvre pendant quelques jours, espérant que les cavaliers romains viendraient attaquer leur arrière-garde. La lutte s'engageant une fois ces cavaliers loin de leur camp, les Macédoniens, grâce à la supériorité de leur cavalerie et de leurs troupes légères, n'auraient pas de peine à faire volte-face.

LVIII. Comme cette tactique ne réussissait pas, le roi rapprocha son camp et établit ses retranchements à cinq milles de l'ennemi. Le jour venu, il rangea son infanterie sur le même emplacement que de coutume, et dirigea vers le camp romain sa cavalerie avec toutes les troupes légères. En apercevant la poussière plus épaisse et plus rapprochée que d'habitude, les Romains s'alarmèrent. Cependant, on avait peine à croire ceux qui annonçaient l'approche de l'ennemi, car, tous les jours précédents, il ne s'était jamais montré avant la quatrième heure, et le soleil se levait à peine. Mais bientôt, les cris qui retentissaient aux portes et les soldats qui en accouraient ne permirent plus de doute, et tout le camp fut en mouvement. Tribuns, préfets et centurions s'élancent vers le prétoire et chaque soldat vers sa tente. Persée avait rangé ses troupes en bataille à moins de cinq cents pas des retranchements autour d'une hauteur appelée Callicine. Le roi Cotys était à l'aile gauche avec toutes ses troupes; les rangs des cavaliers étaient coupés de troupes légères. A l'aile droite étaient les cavaliers macédoniens, au milieu desquels on avait placé des archers crétois. Ces archers avaient pour chef Médon de Bérée; la cavalerie et toute cette aile, Ménon d'Antigone. A l'intérieur des ailes

étaient les cavaliers du roi, et, confondus ensembl
corps auxiliaires des différents pays, commandés p
trocle d'Antigone et Didas, gouverneur de la Péonie
à fait au centre était le roi, entouré de l'*agema*[1] et d
cadron appelé sacré. Devant lui il avait placé les fro
et les archers, deux corps de quatre cents hommes c
ayant pour chefs Ion de Thessalonique et le Dolope
nor. Ainsi étaient disposées les troupes de Persée. L
sul, après avoir rangé son infanterie dans le camp
avait fait sortir toute la cavalerie et les troupes légères
avait rangées devant les retranchements. A droite co
dait C. Licinius Cranius, frère du consul, avec tous l
valiers italiens entremêlés de vélites; à gauche, la ca
et les troupes légères des peuples grecs alliés avaien
chef M. Valérius Lévinus. Au centre était Q. Mucius
un corps de cavaliers d'élite. Ils étaient précédés d
cents cavaliers gaulois et de trois cents Cyrtiens faisant
des auxiliaires d'Eumène. Quatre cents cavaliers thes
étaient derrière l'aile gauche, à une petite distance.
Eumène et Attale, avec toutes leurs troupes, formaien
rière-garde entre la dernière ligne et les palissad
camp.

LIX. Telle était la disposition des deux armées; d
et d'autre, même nombre à peu près de cavaliers
troupes légères. Les frondeurs et les archers de l'
garde engagèrent l'action. Les premiers de tous, les
ces, comme des bêtes féroces qu'on eût retenues long
enfermées, s'élancèrent en furieux, avec de grands cri
tre l'aile droite que formait la cavalerie italienne.
était leur fureur, que cette cavalerie, bien qu'intrép
aguerrie, fut ébranlée. Ils brisaient à coups d'épée le
ces des cavaliers, coupaient les jarrets ou perçaient l
des chevaux. Persée s'était élancé au centre : du pr
choc, il mit les Grecs en déroute. Ceux-ci étaient viv
pressés par derrière, quand la cavalerie thessalienne,

1. Troupe d'élite.

Αριθμός Κτηματικής Βιβλιοθήκης Βέροιας

âtre du combat, qu'elle ne faisait jusque-là qu'observer, dit de grands services en cet instant critique. Elle recula à peu sans rompre ses rangs, et, ayant rejoint les auxiires d'Eumène, elle offrit un asile assuré à ceux que la te avait dispersés; et même, quand les ennemis qui les oursuivaient arrivaient en moins grand nombre, elle osa porter en avant et rallier beaucoup de fuyards. Les solts du roi, s'étant séparés dans l'ardeur de la poursuite, sèrent pas engager la lutte avec cette troupe en bon ordre en lignes serrées. Ainsi, vainqueur avec sa cavalerie, il fallait au roi qu'un peu d'aide et un peu d'efforts pour e la victoire devint décisive. Il était là, hésitant[1], quand riva fort à propos la phalange. Hippias et Léonnatus l'aient amenée d'eux-mêmes, en toute hâte, pour concourir couronnement d'un début si hardi, dès qu'ils avaient su succès de la cavalerie. C'était tenter un grand coup, et le flottait entre la crainte et l'espérance. Alors le Crétois vandre, celui dont il s'était servi pour l'attentat de Delcontre le roi Eumène, accourut vers lui, à la vue de la phalange arrivant enseignes déployées. Il le conjura avec stances « de ne pas se laisser aveugler par le succès, au oint de jouer la partie tout entière sur un coup de dé; s'il n'était pas forcé de tenter. S'il s'arrêtait à cette heure ntent de l'avantage remporté, il obtiendrait des conditions paix plus honorables, ou bien un plus grand nombre alliés s'associeraient à sa fortune, en admettant qu'il prérât continuer la guerre. » Le roi penchait déjà pour cette solution. Il remercia Évandre de son bon conseil, ordonna l'infanterie de regagner le camp, étendards en tête, et fit onner à la cavalerie le signal de la retraite.

LX. Ce jour-là, deux cents cavaliers et au moins deux ille fantassins romains restèrent sur le champ de bataille. eux cents cavaliers environ furent faits prisonniers. Le roi perdit que vingt cavaliers et quarante fantassins. Le

1. Le texte présente ici une contradiction inintelligible. Nous avons adopté

vainqueurs revinrent au camp transportés de joie, mais les Thraces surtout laissaient éclater leur ivresse : ils rentrèrent, en effet, en chantant et portant au bout de leurs piques les têtes des ennemis. Du côté des Romains, à la honte de la défaite se joignait la crainte de voir le camp attaqué à l'instant même. Eumène conseillait d'aller camper de l'autre côté du fleuve, qui servirait de rempart jusqu'à ce que les soldats démoralisés fussent remis de leur émotion. Le consul était retenu par la honte d'avouer sa crainte ; cependant, écoutant la voix de la raison, il fit passer le fleuve à ses troupes, la nuit, en silence, et établit sur l'autre rive un camp retranché. Le lendemain, le roi s'avança pour attaquer l'ennemi : le voyant en sûreté dans ce camp que couvrait le fleuve, il reconnut sa faute de n'avoir pas, la veille, poursuivi les vaincus, et sa faute plus grande encore de n'avoir pas employé la nuit. En effet, même en laissant se reposer toutes ses autres troupes, il n'aurait eu qu'à envoyer son infanterie légère ; elle aurait anéanti la plus grande partie des ennemis lorsqu'ils passaient le fleuve en désordre. Quant aux Romains, s'ils n'avaient plus à craindre pour l'instant, puisque leur camp les protégeait, ils ne se consolaient pas de l'atteinte portée à leur honneur. Dans le conseil, devant le consul, chacun rendait les Étoliens responsables : « c'étaient eux qui avaient donné le signal de la fuite et de la panique ; leur effroi contagieux avait gagné les autres alliés grecs. » Cinq chefs étoliens, qu'on affirmait avoir vus donner l'exemple de la fuite, furent envoyés à Rome. Les Thessaliens reçurent des éloges en présence de l'armée, et leurs chefs furent récompensés de leur courage par des dons militaires.

LXI. On apportait au roi les dépouilles des ennemis tués. Il donna aux uns des armes précieuses, aux autres des chevaux, à quelques-uns des prisonniers. Il y avait plus de quinze cents boucliers, de mille cuirasses de toute sorte, et une quantité plus grande encore de casques, d'épées et de traits de tout genre. C'était donc un grand succès. Le roi en exagéra encore l'importance dans le discours qu'il tint à ses

soldats rassemblés : « La journée d'hier vous présage ce que sera cette guerre. L'élite de l'armée ennemie, cette cavalerie qui, au dire des Romains, les rendait invincibles, vous l'avez mise en déroute. Et pourtant ces cavaliers sont la fleur de leur jeunesse, la pépinière de leur sénat ! C'est de là que sortent leurs consuls patriciens; c'est de là qu'ils tirent leurs généraux ! Eh bien, ce sont leurs dépouilles que je viens de vous partager. Les légions de fantassins, vous ne les avez pas moins vaincues : elles ne vous ont échappé que par une fuite nocturne, et ces fuyards tremblants ont, comme des naufragés, passé pêle-mêle le fleuve à la nage. Mais nous, vainqueurs, il nous sera plus facile de traverser le Pénée qu'il ne l'a été à eux vaincus et fuyant. A peine sur l'autre rive, nous assiégerons leur camp, que nous eussions pris aujourd'hui s'ils ne s'étaient pas enfuis. S'ils veulent combattre en bataille rangée, comptez sur le même succès contre leur infanterie qu'hier contre leur cavalerie. » Ceux des soldats qui avaient remporté la victoire, tout chargés des dépouilles des ennemis tués, entendirent avec joie rappeler leurs exploits, prélude et gage de l'avenir. Les fantassins, et surtout la phalange macédonienne, enflammés d'émulation, et brûlant de servir à leur tour le roi, appelaient de leurs vœux l'occasion de se couvrir d'une gloire pareille. Persée congédia l'assemblée, et, le lendemain, alla camper près de Mopsius, colline entre Tempé et Larisse.

LXII. Les Romains, sans s'éloigner de la rive du Pénée, transportèrent leur camp en un lieu plus sûr. Ils y furent rejoints par le Numide Misagène, qui amenait mille cavaliers, mille fantassins et vingt-deux éléphants. A ce moment, le roi tint conseil au sujet de la guerre : les fumées du succès s'étaient déjà dissipées, et quelques-uns des courtisans osèrent conseiller au roi de profiter de son succès pour avoir la paix à des conditions honorables, plutôt que de se laisser entraîner par de vaines espérances dans d'irrémédiables désastres. « Se modérer dans la prospérité et ne pas trop se fier aux caresses de la fortune était le propre de l'homme sage qui méritait son bonheur. Que le roi envoyât donc

proposer au consul de renouveler le traité aux mêmes conditions que son père, Philippe, avait acceptées de T. Quinctius vainqueur. Il ne pouvait terminer plus glorieusement la guerre que par une victoire si mémorable, et il n'y avait pas de chance meilleure d'obtenir une paix durable qu'au moment où les Romains, abattus par un échec, seraient mieux disposés à un accommodement. Si, alors même, leur opiniâtreté naturelle leur faisait repousser de justes conditions, les dieux et les hommes seraient témoins de la modération de Persée et de leur orgueil inflexible. » Le roi était toujours porté à bien accueillir ces sortes de conseils : cet avis rallia donc la pluralité des suffrages. Les ambassadeurs envoyés au consul furent reçus devant tout le conseil assemblé. Ils demandèrent la paix, promettant que Persée payerait le tribut auquel avait consenti Philippe, et qu'il abandonnerait les mêmes villes, les mêmes territoires, les mêmes positions. » Tel fut le langage des ambassadeurs. On les invita à se retirer pendant la délibération. Là encore, la fermeté romaine l'emporta. En effet, c'était alors l'usage des Romains de montrer de la confiance dans le malheur et de la modération dans la fortune. On décida de répondre « que le roi obtiendrait la paix à condition qu'il livrerait et la Macédoine et lui à la complète discrétion du sénat. » Quand les ambassadeurs rapportèrent cette réponse, tant de hauteur frappa d'étonnement ceux qui ne connaissaient pas le caractère romain. La plupart protestèrent qu'il ne fallait plus parler de paix et que les Romains implôreraient bientôt ce qu'ils rejetaient aujourd'hui par ce qu'on leur offrait. Mais Persée était effrayé de cette fierté des Romains, où il voyait la conscience de leur force : il proposa donc plus d'argent encore, essayant de séduire le consul et d'acheter la paix. Comme le consul ne modifiait rien de sa première réponse, le roi, désespérant d'obtenir la paix, revint à Sycurium, d'où il était parti, résolu à tenter de nouveau les chances de la guerre.

LXIII. La nouvelle du combat de cavalerie, se répan-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dant dans la Grèce, fit éclater les sympathies des peuples. En effet, non-seulement ceux qui avaient embrassé la cause des Macédoniens, mais la plupart même de ceux qui devaient aux Romains le plus de reconnaissance, et quelques-uns qui avaient souffert de la violence et de la tyrannie de Persée, accueillirent cette nouvelle avec joie; et cela, sans autre raison que ce mauvais sentiment qui porte la multitude, même dans les jeux, à prendre parti pour le plus indigne et le plus faible. A ce même moment, en Béotie, le préteur Lucrétius assiégeait avec vigueur Haliarte; et, quoique les assiégés n'eussent et n'espérassent du dehors d'autres secours que la jeunesse des Coronéens, qui avaient pu pénétrer dans la place au début du siége, leur courage leur tenait lieu de forces, et ils résistaient. A chaque instant, ils faisaient des sorties contre les travailleurs, et, quand ils voyaient le bélier approcher de leurs murs, ils le renversaient en l'atteignant avec une masse de plomb formant balancier. Si ceux qui maniaient le bélier évitaient le coup, avec les débris amoncelés de la partie renversée un autre mur s'élevait en toute hâte. Comme, par les travaux, le siége n'avançait pas, le préteur distribua des échelles par manipules, afin de faire l'assaut sur tous les points. Il était d'autant plus assuré d'avoir assez de monde qu'une partie de la ville était bordée d'un marais, et que, de ce côté, tenter l'assaut était inutile et impossible. Il conduisit donc deux mille soldats d'élite d'un côté où deux tours s'étaient écroulées, entraînant le mur qui les reliait. Il espérait, en s'efforçant de franchir ces ruines, attirer sur ce point tous les assiégés, ce qui permettrait d'escalader à quelque endroit le reste des murailles dégarnies de défenseurs. Les assiégés s'apprêtent aussi ôt à une résistance énergique Ils entassent sur les décombres des fascines de bois sec, et debout, des torches allumées à la main, ils menacent d'y mettre le feu, afin d'arrêter l'ennemi par ce cordon de flammes et d'avoir le temps de reconstruire un mur à l'intérieur. Le hasard empêcha l'accomplissement de ce dessein. Il vint à tomber une pluie si abondante qu'il

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

était difficile d'allumer le bois : à peine allumé, il s'éteignait. Le passage devint donc possible sur ces branches fumantes, et, tandis que tous les assiégés se portaient à la défense de ce seul point, les murailles furent escaladées de plusieurs côtés à la fois. Dans le premier tumulte qui suivit la prise de la ville, les vieillards et les enfants que le hasard présenta au glaive des soldats furent égorgés. Ceux qui avaient des armes se réfugièrent à la citadelle. Le lendemain, n'ayant plus d'espoir, ils se rendirent et furent vendus à l'encan. Ils étaient environ deux mille cinq cents. Tout ce qui ornait la ville, statues ou tableaux, tous les objets précieux furent transportés aux vaisseaux et la ville fut rasée. De là, l'armée marcha sur Thèbes. La ville, reprise sans combat, fut rendue aux exilés et aux partisans des Romains. Pour punir tous ceux qui étaient du parti opposé et qui s'étaient déclarés pour le roi et les Macédoniens, il vendit leurs esclaves à l'encan. Ces succès obtenus en Béotie, il regagna la mer et se rembarqua.

LXIV. Tandis que ces événements se passaient en Béotie, Persée était resté quelques jours dans son camp près de Sycurium. Il y apprit que les Romains transportaient à la hâte le blé qu'ils avaient moissonné dans les campagnes voisines, puis que chaque soldat, devant sa tente, enlevait l'épi de la tige afin que le grain fût broyé sans rien d'étranger, et qu'ainsi, il y avait, par tout le camp, une immense quantité de paille. Voyant là une occasion favorable pour incendier le camp, il fit préparer des torches, des brandons de résine et de l'étoupe enduite de poix, puis partit au milieu de la nuit pour surprendre le camp au point du jour. Cet espoir fut trompé. Les postes avancés, effrayés de cette attaque soudaine, se replièrent et réveillèrent leur camp où fut donné aussitôt le signal de prendre les armes. En un instant, les soldats furent prêts à la défense, et sur les retranchements et aux portes. Aussitôt, Persée fait volte-face; il fait avancer les bagages en tête, puis les fantassins; enfin, il ferme lui-même la marche avec la cavalerie et l'infanterie légère, persuadé, ce qui arriva en effet, que les enne-

Ανωνυμη Κεντρικη Βιβλιοθηκη Βερροιας

mis vont le poursuivre pour entamer ses derniers rangs. Le combat fut peu de chose entre ses troupes légères et les ennemis qui les poursuivirent. Les cavaliers et les fantassins revinrent au camp en bon ordre. Après avoir enlevé les moissons d'alentour, les Romains transportèrent leur camp près de Cranon, où la plaine était encore intacte. Ils se tenaient là sans rien craindre, comptant sur la distance où ils étaient du camp ennemi et sur la sécheresse de la route aride qui conduit de Sycurium à Cranon, quand, tout à coup, au point du jour, la cavalerie du roi et son infanterie légère, apparaissant sur les hauteurs qui dominaient le camp, causèrent de vives alarmes. Persée était parti la veille, au milieu du jour, de Sycurium ; le matin, il avait laissé son infanterie dans une plaine voisine. Il demeura quelque temps sur les hauteurs, croyant attirer ainsi les Romains à un combat de cavalerie. Comme ils restaient immobiles, il envoya un cavalier ordonner aux fantassins de se replier sur Sycurium et ferma la marche. Les cavaliers romains s'étaient mis à suivre les Macédoniens à peu de distance, afin de fondre sur ceux qui se disperseraient et quitteraient leurs rangs. Quand ils virent qu'ils marchaient en bon ordre, en rangs serrés, autour de leurs étendards, ils retournèrent eux aussi à leur camp.

LXV. Trouvant ces marches bien longues, le roi reporta son camp près de Mopsius. De leur côté, les Romains, après avoir enlevé les moissons du pays de Cranon, passèrent dans les plaines de Phalanna. Le roi apprit alors par un transfuge que les Romains étaient disséminés dans la campagne qu'ils ravageaient, sans avoir de poste qui les couvrît. Prenant avec lui mille cavaliers et deux mille soldats thraces et crétois, il fit le plus de diligence possible et fondit à l'improviste sur les Romains. Il leur enleva mille chariots attelés, la plupart chargés de blé, et fit environ six cents prisonniers. Il laissa ce butin à garder et à emmener au camp à un corps de trois cents Crétois. Pour lui, rappelant les cavaliers et les autres fantassins qui se laissaient entraîner à la poursuite des fuyards, il les conduisit contre le

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

poste le plus rapproché, comptant bien l'écraser presque sans combat. Le tribun L. Pompéius commandait ce poste. Voyant ses soldats effrayés de la brusque apparition des ennemis, il les fait se replier sur une hauteur voisine, afin d'avoir l'avantage de la position s'il est inférieur en nombre et en forces. Il dispose sa troupe en cercle, boucliers serrés, pour former un rempart contre les traits et les javelots. Cependant, Persée entoure la hauteur de ses soldats, et ordonne aux uns de gravir la pente et d'engager l'action corps à corps, aux autres de lancer de loin une grêle de traits. Les Romains se trouvaient ainsi exposés à un double danger: en effet, s'ils restaient serrés, comment repousser les assaillants qui s'efforçaient de gravir la hauteur? et, s'ils se débandaient pour courir contre eux, ils n'étaient plus à couvert des flèches et des javelots. Ils étaient surtout atteints par les cestrosphendones. Ce nouveau genre de trait avait été inventé dans cette guerre. C'était un dard long de deux palmes, adapté à un bois d'une demi-coudée et de la grosseur d'un doigt. A ce bois, comme à celui d'une flèche, étaient attachés trois ailerons de plume. La fronde où l'on plaçait ce trait était formée de deux courroies inégales. A un brusque mouvement de rotation imprimé par le frondeur, le trait partait avec la rapidité d'une balle de plomb. Blessés par ces traits et toutes sortes de projectiles, les Romains avaient à peine la force de porter leurs armes; le roi les pressait de se rendre, leur promettant la vie sauve et même des récompenses; cependant aucun d'eux ne pouvait se résoudre à se rendre, lorsqu'un rayon d'espérance vint ranimer ces braves qui s'opiniâtraient à mourir. Quelques fourrageurs, en se réfugiant au camp, avaient averti le consul que le détachement était enveloppé. Tout ému du danger que couraient tant de citoyens, car ils étaient environ huit cents, et tous Romains, le consul partit du camp avec la cavalerie et la troupe légère, renforcée par les fantassins et les cavaliers numides et par les éléphants. Il avait ordonné aux tribuns des soldats de suivre avec les légions. Soutenant avec des vélites les auxiliaires de la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

troupe légère, il marcha lui-même, à la tête de ses troupes, vers la hauteur. Eumène, Attale et Misagène, prince des Numides, couvraient ses flancs.

LXVI. En apercevant les premières enseignes des leurs, les Romains qui étaient cernés se rassurèrent quelque peu et cessèrent de désespérer entièrement. Persée n'avait d'abord voulu que tirer parti d'une rencontre heureuse et prendre ou tuer quelques fourrageurs sans perdre de temps à attaquer un poste. Puis, ayant tenté pourtant cette attaque, il se proposait de se retirer, tandis qu'il le pouvait, sans avoir eu de lutte sérieuse à soutenir, car il savait bien qu'il n'avait point de forces suffisantes. Mais le succès lui fit perdre son sang-froid, et, l'ennemi survenant, il demeura et envoya chercher la phalange en toute hâte. Cette phalange ne pouvait arriver que trop tard, quoique précipitamment, et, désorganisée par la course, elle allait avoir à combattre des troupes disposées en ordre de bataille. Le consul prévint le roi et engagea l'action. Les Macédoniens tinrent bon d'abord; mais, inférieurs de toute manière, après avoir perdu trois cents fantassins et vingt-quatre cavaliers d'élite de l'escadron appelé escadron sacré, et, dans le nombre, le chef de cet escadron, Antimachus, ils opérèrent péniblement leur retraite. Cette retraite fut, en quelque sorte, plus tumultueuse que le combat même. La phalange appelée brusquement accourait en toute hâte. Elle rencontra dans un chemin étroit un convoi de prisonniers et des chariots chargés de blé. Les soldats de la phalange frappent les prisonniers; des deux côtés on use de violence; personne ne veut attendre pour sortir de cet embarras; les bagages sont précipités dans la vallée, seul moyen d'ouvrir un passage, et les bêtes de somme maltraitées s'agitent furieuses et ajoutent au désordre. La phalange s'est à peine dégagée du convoi des prisonniers, qu'elle rencontre la troupe du roi et les cavaliers qui fuient effrayés. Les cris qu'elle pousse afin qu'on revienne sur l'ennemi font de cette retraite un pêle-mêle affreux, et si les Romains avaient osé s'engager dans le défilé et pousser plus loin la pour-

suite, ils auraient pu anéantir tout ce corps d'armée. Le consul, après avoir délivré le détachement environné sur la hauteur, se contenta de ce léger succès et ramena les troupes au camp. Selon quelques historiens, il y aurait eu grande bataille : on aurait tué aux ennemis huit mille hommes, dans le nombre, deux généraux, Sopater et Antipater; on aurait fait environ deux mille huit cents prisonniers et pris ving-sept étendards. Cette victoire aurait été chèrement achetée : l'armée du consul aurait eu plus de quatre mille trois cents hommes tués, et l'aile gauche des alliés aurait perdu cinq étendards.

LXVII. Cette journée releva le moral des Romains et découragea Persée. Il resta quelques jours encore près de Mopsius, surtout pour ensevelir ses morts; puis, laissant dans Gonnus une garnison suffisante, il ramena ses troupes en Macédoine. Un de ses officiers, Timothée, resta avec quelques troupes à Phila, où il devait profiter du voisinage des Magnètes pour les gagner à la cause du roi. Arrivé à Pella, il envoya son armée aux quartiers d'hiver et partit avec Cotys pour Thessalonique. Là, on apprit qu'Atlesbis, petit roi de Thrace, et Corragus, lieutenant d'Eumène, avaient envahi le territoire de Cotys, et pris le pays appelé Marène. Il fallait bien laisser partir le roi pour qu'il allât défendre son royaume : Persée le combla de présents; mais il ne donna à sa cavalerie que deux cents talents, c'est-à-dire la solde de six mois, bien qu'il fût convenu de payer l'année entière. Dès que le consul sut le départ du roi, il alla camper près de Gonnus pour tenter de s'en emparer. Située avant Tempé, à l'entrée des gorges, cette ville est un rempart très-sûr pour la Macédoine, et permet aux Macédoniens de faire des incursions en Thessalie. Reconnaissant que la place était imprenable grâce à sa situation et à la garnison, le consul renonça à l'entreprise. Après avoir gagné la Perrhébie par des chemins de traverse, pris du premier assaut et pillé Mallée, reconquis Tripolis et la Perrhébie, il revint à Larisse. Là, il laissa repartir Eumène et Attale pour leur royaume, désigna à Misagène et à ses

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Numides les villes de Thessalie les plus voisines pour leurs quartiers d'hiver, et répartit toutes ses troupes dans toute l'étendue de la Thessalie, de telle sorte que les soldats fussent commodément pour l'hiver, et que les villes fussent suffisamment défendues. Il envoya son lieutenant Q. Mucius avec deux mille hommes occuper Ambracie. Il congédia tous les alliés des villes grecques, sauf les Achéens. Alors, avec une partie de l'armée, il se dirigea vers la Phthiotide d'Achaie, détruisit de fond en comble Pelée, que les habitants avaient abandonnée, et reprit Antrone qui se rendit volontairement. De là, il arriva devant Larisse. La ville était déserte ; toute la population s'était retirée dans la citadelle. Il entreprit de donner l'assaut. Mais les Macédoniens, placés comme garnison par le roi, s'étaient effrayés les premiers et avaient fui. Ainsi abandonnés, les habitants se rendirent aussitôt. On hésita alors si on attaquerait Démétrius, ou si auparavant on interviendrait en Béotie. On y était, en effet, appelé par les Thébains que harcelaient les Coronéens. Selon leur vœu, le consul gagna la Béotie, où les quartiers d'hiver étaient d'ailleurs plus commodes qu'en Magnésie.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XLIII.

ondamnation de quelques préteurs, coupables d'avarice et de cruauté dans leurs provinces. — Le proconsul P. Licinius Crassus s'emparc de plusieurs villes en Grèce et les pille sans pitié. — Cet excès de rigueur motive un sénatus-consulte qui rend à la liberté les captifs vendus à l'encan. — Abus de pouvoir commis par les commandants de flottes contre les alliés. — Succès du roi Persée en Thrace; défaite des Dardaniens; conquête de l'Illyrie, qui avait pour roi Gentius. — Les soulèvements provoqués en Espagne par Olonicus sont apaisés par sa mort. — M. Emilius Lépidus est nommé prince du sénat par les censeurs.

I. Pendant cette campagne où la cavalerie romaine remortait des succès en Thessalie, le lieutenant envoyé en llyrie par le consul soumit et força de se rendre deux villes nportantes. Il laissa aux habitants tout ce qu'ils possédaient, espérant que le bruit de sa clémence influerait sur la ésolution de Carnunte, ville fortifiée. Il ne pouvait ni la écider à se rendre, ni la prendre d'assaut : pour n'avoir as fatigué les soldats, sans profit pour eux, par deux iéges successifs, il leur abandonna à piller les villes qu'il vait d'abord épargnées. L'autre consul, C. Cassius, ne fit ien de mémorable dans sa province de Gaule, et essaya ainement de conduire ses légions en Macédoine par l'Illyrie. .e sénat connut la route qu'il avait prise par des députés quiléens. Ils venaient se plaindre que leur colonie naisante et peu forte encore fût laissée sans assez de moyens de éfense entre deux nations ennemies, les Istriens et les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Illyriens, et demandaient que le sénat pourvût à sa sûreté. On leur demanda s'ils voulaient que ce soin fût confié au consul C. Cassius, et c'est sur cela qu'ils répondirent que Cassius, après avoir rassemblé son armée à Aquilée, s'était mis en route pour la Macédoine à travers l'Illyrie. Le fait parut d'abord incroyable, et chacun supposait qu'il était allé porter la guerre, soit chez les Carniens, soit chez les Istriens. Quant aux Aquiléens, ils ne savaient et ne pouvaient affirmer qu'une chose, c'est que du blé pour trente jours avait été distribué aux soldats, et qu'on avait cherché et emmené des guides qui connussent les chemins d'Italie en Macédoine. Le sénat ne put contenir son indignation. Quoi! ce consul avait osé prendre sur lui de quitter sa province pour passer dans une autre! Il avait emmené son armée par des chemins inconnus et dangereux, à travers des peuples étrangers, et frayé à tant de nations une route vers l'Italie! Il fut décidé à la presque unanimité que le préteur C. Sulpicius choisirait dans le sénat trois commissaires, lesquels partiraient de Rome le jour même, et rejoindraient, en toute diligence, le consul Cassius, en quelque lieu qu'il fût. Ils lui signifieraient de ne faire la guerre à aucune autre nation que celle que lui avait désignée le sénat. Les trois commissaires furent M. Cornélius Céthégus, M. Fulvius, P. Marcius Rex.

II. Le sénat donna ensuite audience à quelques ambassades des deux Espagnes. Elles venaient se plaindre de l'avidité et de la tyrannie des magistrats romains. Les députés s'agenouillèrent devant le sénat, le conjurant de ne pas laisser dépouiller et maltraiter des alliés plus cruellement que des ennemis. Ils se plaignaient de mille indignités; et il fut reconnu que, du moins, on leur avait extorqué de l'argent. En conséquence, le préteur L. Canuléius, à qui était échue l'Espagne, eut ordre de choisir parmi les sénateurs cinq commissaires pour juger de chaque réclamation et de permettre aux Espagnols de prendre tels patrons qu'ils voudraient. Les députés rappelés au sénat, on donna lecture du sénatus-consulte. Invités ensuite à désigner des patrons,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

en nommèrent quatre : M. Porcius Caton, P. Cornélius pion, fils de Cnéius, L. Émilius Paullus, fils de Lucius, . Sulpicius Gallus. La première réclamation fut portée re M. Titinius, qui avait été préteur dans l'Espagne rieure, sous le consulat de A. Manlius et de M. Junius. rès deux comparutions suivies d'ajournement, il fut ab- à la troisième. Une contestation s'éleva ensuite entre envoyés des deux provinces ; ils se séparèrent : ceux de Citérieure prirent pour patrons M. Caton et Scipion; de l'Ultérieure, L. Paullus et Gallus Sulpicius. Les ples de la Citérieure citèrent devant les commissaires Furius Philus; ceux de l'Ultérieure, M. Matiénus. Le mier avait été préteur, trois ans auparavant, sous le sulat de Sp. Postumius et de Q. Mucius ; le second, x ans auparavant, sous les consuls L. Postumius et Popilius. Une accusation bien grave pesait sur eux, et leur accorda un ajournement. Le jour venu de la com- ution décisive, la cause fut abandonnée, car tous les deux aient exilés. Furius s'était retiré à Préneste, Matiénus à ur. Le bruit courait que les patrons eux-mêmes s'oppo- nt à ce qu'on accusât les personnages nobles et influents. qui donna plus de force encore à ce soupçon, c'est que préteur Canuléius abandonna cette affaire pour s'occuper enrôlements, puis partit brusquement pour sa province, qui empêcha de nouvelles poursuites de la part des Espa- ls. Ainsi le passé fut enseveli ; du moins, pour l'avenir, Espagnols obtinrent que le droit de taxer le blé ne fût s laissé au magistrat romain, ni non plus le droit de les er à vendre leurs vingtièmes au prix qu'il fixait lui- me [1] ; enfin on ne devait plus mettre dans leurs villes des eveurs auxquels ils portassent l'argent.

II. L'Espagne envoya une seconde ambassade d'un genre nouveau. Quatre mille hommes environ, se disant nés du mmerce illégitime des soldats romains avec des femmes agnoles, envoyaient demander qu'on leur donnât une

[1] Le magistrat estimait très-haut le blé dû comme impôt, et prenait l'ar- au lieu de blé. Il taxait ensuite très-bas le blé qu'il achetait.

ville pour résidence. Le sénat décréta « qu'ils donneraient à Canuléius leurs noms, et que ceux d'entre eux que Canuléius consentirait à affranchir seraient conduits à Cartéia, sur les bords de l'Océan. Quant à ceux des Cartéiens qui se refuseraient à émigrer, ils pourraient faire partie de la colonie, et on leur assignerait des terres. Cette colonie serait considérée comme colonie latine et prendrait le nom de colonie d'affranchis. » Au même moment vinrent d'Afrique le prince Gulussa, fils de Masinissa, ambassadeur de son père, et les envoyés des Carthaginois. Gulussa, reçu le premier par le sénat, rappela tous les secours envoyés par son père pour la guerre de Macédoine et promit qu'il se ferait un devoir de fournir encore tout ce qu'il plairait au sénat de lui demander. Il engageait en même temps les sénateurs à se tenir en garde contre les piéges des Carthaginois. « Ils avaient fait dessein de construire une flotte, en apparence pour les Romains et contre les Macédoniens ; mais, une fois la flotte construite et équipée, ils choisiraient à leur gré leurs amis et leurs ennemis [1]. » *Des débats ont lieu entre Gulussa et les ambassadeurs carthaginois au sujet du territoire contesté, mais sans amener de résultat immédiat. On procède à l'élection des consuls; A. Hostilius Mancinus et A. Atilius Serranus sont nommés; le premier a pour province l'Italie; le second, la Macédoine. Il y a incertitude au sujet des préteurs. Cependant, P. Licinius, envoyé contre la Macédoine, accable cruellement la Béotie. De même, Lucrétius, commandant de la flotte, fait plus de mal aux alliés qu'aux ennemis : une partie de sa flotte est prise et l'autre coulée par Persée. Le roi remporte aussi quelques avantages en Thrace. Les Épirotes se déclarent pour lui, grâce à un homme autrefois dévoué aux Romains, Céphale, mais qui, calomnié près d'eux par un certain Charopus, a été contraint d'abandonner leur cause. Persée, dédaignant alors les Romains, tourne ses armes contre les Dardaniens et s'empare d'un riche butin. Les Celtibériens se soulèvent, à l'instigation de leur chef*

1. Nouvelle lacune de peu d'étendue. Nous donnons l'analyse du supplément.

*Olonicus. Cet Olonicus s'introduit avec un compagnon dans la tente du préteur qu'il veut assassiner. Il est tué avec son complice. Les préteurs font porter les deux têtes par des prisonniers au camp des Celtibériens.*

IV. Quand ils arrivèrent au camp, les têtes qu'ils portaient à leurs piques causèrent un tel effroi, que, si l'armée romaine eût été là, le camp pouvait être pris à l'instant même. Beaucoup de soldats s'enfuirent. Plusieurs voulaient qu'on envoyât des ambassadeurs demander la paix comme une grâce. En outre, à cette nouvelle, beaucoup de villes firent leur soumission. Comme elles se défendaient en rejetant toute la faute sur la folie de deux malheureux, qui étaient allés d'eux-mêmes s'offrir au châtiment, le préteur leur pardonna. Il se dirigea alors vers d'autres villes ; toutes firent preuve d'une entière obéissance, et il parcourut paisiblement avec son armée ce pays, que, naguère, un soulèvement formidable avait mis en feu. Cette douceur du préteur, triomphant, sans verser de sang, d'une nation si belliqueuse, fut d'autant plus agréable au peuple et au sénat que la guerre avait été faite en Grèce avec cruauté et avarice par le consul Licinius et le préteur Lucrétius. Ce dernier était perpétuellement attaqué dans les assemblées par les tribuns du peuple, sans s'y présenter, et on justifiait son absence en la motivant sur le service de l'État. On ignorait tellement alors ce qui se passait, même dans le voisinage de Rome, que Lucrétius, à ce moment même, était à sa campagne d'Antium, où, avec le produit de ses rapines, il faisait venir des eaux de la Loracine. Ces travaux coûtèrent, dit-on, cent trente mille as. Il orna aussi le temple d'Esculape de tableaux qu'il avait volés. Cependant, tout l'odieux et toute la honte furent détournés de lui sur Hortensius son successeur ; car des députés abdéritains vinrent aux portes du sénat, pleurant et se plaignant qu'Hortensius eût pris et pillé leur ville. Et pour quel crime? pour avoir, quand le préteur exigeait d'eux cent mille deniers et cinquante mille boisseaux de blé, demandé le temps d'envoyer à ce sujet des députés au consul Hostilius et à Rome!

A peine étaient-ils arrivés près du consul, qu'ils avaient appris que leur ville avait été prise d'assaut, les principaux citoyens frappés de la hache, et le reste vendu comme esclaves. Le sénat fut révolté. Il rendit pour les Abdéritains le même décret que l'année précédente pour les Coronéens, et chargèrent le préteur Q. Ménius de le communiquer au peuple. Deux commissaires, C. Sempronius Blésus et Sex. Julius César, furent envoyés pour rendre la liberté aux Abdéritains. Ils devaient, en même temps, faire savoir au consul Hostilius et au préteur Hortensius que le sénat trouvait injuste la guerre faite aux Abdéritains, et ordonnait de retrouver et de mettre en liberté tous ceux dont on avait fait des esclaves.

V. Vers le même temps, des plaintes furent portées au sénat contre C. Cassius, consul l'année précédente, et actuellement tribun des soldats en Macédoine sous A. Hostilius. Les accusateurs étaient des ambassadeurs du roi gaulois Cincibilus. Ce fut le frère du roi qui prit la parole. « Cassius, dit-il, avait ravagé le territoire des peuples des Alpes, leurs alliés, et avait emmené plusieurs milliers d'hommes en esclavage. » Au même moment arrivèrent des députés des Carniens, des Istriens et des Japydes. « Le consul Cassius, dirent-ils, avait commencé par leur demander des guides pour diriger son armée vers la Macédoine. Il les avait quittés avec des dispositions amicales en apparence, et pour aller faire une autre guerre; puis, à moitié chemin, il était revenu sur ses pas et avait parcouru leur territoire comme un pays ennemi, promenant partout la dévastation et l'incendie. Cependant ils en étaient encore à se demander pour quel motif le consul les avait ainsi traités en ennemis. » Il fut répondu au roi des Gaulois absent et à ces peuples « que le sénat n'avait pas ordonné de pareils actes, et que, s'ils avaient eu lieu, il les désapprouvait. Cependant il ne serait pas juste de condamner, sans l'entendre, un personnage consulaire absent pour le service de la République. Aussitôt Cassius de retour de la Macédoine, s'ils voulaient l'accuser en face, le sénat, après avoir élucidé l'affaire, leur

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ferait avoir satisfaction. » On ne se contenta même pas de faire cette réponse à ces peuples : on envoya des ambassadeurs, deux au roi transalpin, trois aux nations qui s'étaient plaintes, pour leur faire connaître les intentions des sénateurs. On voulut aussi que les envoyés reçussent comme présent deux mille as. Enfin, pour les deux princes de Gaule on donna, par une distinction spéciale, deux colliers d'or, pesant ensemble vingt livres, cinq vases d'argent du poids de vingt livres et de deux chevaux harnachés, avec les palefreniers, l'armure du cavalier et la saie : des vêtements furent donnés à leur escorte, hommes libres ou esclaves. Outre ces présents, on leur accorda, sur leur demande, d'acheter dix chevaux et de les emmener hors de l'Italie. On envoya avec les Gaulois, au delà des Alpes, en qualité de commissaires, C. Lélius et M. Émilius; chez les autres peuples, C. Sicinius, P. Cornélius Blasion et T. Memmius.

VI. Rome reçut ensuite les députés de plusieurs cités de la Grèce et de l'Asie. Les Athéniens eurent audience les premiers. Ils exposèrent « qu'ils avaient envoyé au consul P. Licinius et au préteur C. Lucrétius tout ce qu'ils avaient de navires et de soldats. Le consul et le préteur ne s'en étaient pas servis, mais avaient exigé cent mille mesures de blé. Quoique Athènes eût un territoire stérile et tirât du blé de l'étranger pour nourrir même les habitants de la campagne, cependant, pour ne pas manquer à son devoir, elle avait fourni ce qu'on lui demandait, et elle était prête à fournir encore ce qu'on exigerait d'elle. » Les Milésiens venaient dire qu'ils n'avaient rien donné encore, mais que le sénat pouvait compter sur eux pour tout ce dont il aurait besoin dans cette guerre. Les Alabandiens rappelaient qu'ils avaient élevé un temple à la ville de Rome, et institué des jeux annuels en l'honneur de cette divinité; ils apportaient une couronne d'or, du poids de cinquante livres, pour la déposer au Capitole en offrande à Jupiter très-grand et très-bon, et trois cents boucliers de cavalerie qu'ils remettraient à qui on leur désignerait. Ils demandaient donc

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

l'autorisation de porter leur présent au Capitole et d'y offrir un sacrifice. Les Lampsacéniens faisaient même demande, rappelant « qu'ils avaient abandonné le parti de Persée dès l'arrivée de l'armée romaine en Macédoine, quoiqu'ils eussent été assujettis à Persée, et, avant lui, à Philippe. Pour prix de ce zèle, et pour avoir donné aux généraux romains tout ce dont ils avaient besoin, leur seule ambition était d'être admis à l'alliance du peuple romain; et, si Rome traitait jamais avec Persée, de ne pas être au nombre des peuples qui retomberaient sous la puissance du roi. » On fit à tous les députés une réponse bienveillante; quant aux Lampsacéniens, le préteur Q. Ménius eut ordre de les inscrire sur la liste des alliés. Chaque ambassadeur reçut en présent deux mille as. Les Alabandiens furent invités à reporter leurs boucliers en Macédoine pour les remettre au consul A. Hostilius. Des députés carthaginois arrivèrent également d'Afrique. « Ils avaient, disaient-ils, transporté au bord de la mer un million de boisseaux de blé et cinq cent mille boisseaux d'orge, qu'ils dirigeraient sur le point que le sénat désignerait. Ce présent et ce service étaient assurément bien au-dessous de ce qu'ils devaient au peuple romain et de ce qu'ils auraient voulu faire pour lui; mais en d'autres temps, lorsque la situation des deux peuples était également florissante, ils avaient bien des fois rempli leurs devoirs d'alliés reconnaissants et fidèles. » Des députés de Masinissa venaient aussi offrir la même quantité de blé, douze cents cavaliers et douze éléphants. « Si le sénat avait besoin d'autre chose, qu'il le demandât : le roi mettrait autant d'empressement à le donner qu'il en avait mis à offrir le reste. » On adressa des remerciments aux Carthaginois et au roi, et on les pria d'envoyer ce qu'ils offraient au consul Hostilius en Macédoine, chaque ambassadeur reçut en présent deux mille as.

VII. Les ambassadeurs crétois vinrent dire qu'ils avaient envoyé en Macédoine autant d'archers que leur en avait demandé le consul P. Licinius ; mais, comme ils ne purent nier, sur la question qu'on leur fit, qu'ils avaient plus d'ar-

chers à servir sous Persée que sous les Romains, il leur fut répondu « que, si les Crétois se décidaient résolûment et avec loyauté à préférer l'amitié du peuple romain à celle du roi Persée, le sénat romain leur ferait la réponse qu'il convenait de faire à des alliés sur qui l'on compte. En attendant, les députés signifieraient à leurs concitoyens que la première condition mise par le sénat romain était que tous les soldats crétois, alors sous les drapeaux du roi Persée, fussent rappelés le plus tôt possible. » Les Crétois congédiés avec cette réponse, on appela les Chalcidiens. Il suffit de voir entrer cette ambassade pour comprendre la misère de ce peuple. Le chef de l'ambassade, Miction, privé de l'usage de ses jambes, fut introduit en litière, et cette infirmité n'avait pas été un motif suffisant pour lui de décliner cette mission, ni pour ses concitoyens de l'en dispenser. Il commença par dire qu'il ne lui restait que la langue pour déplorer les malheurs de sa patrie; puis il rapporta tous les services rendus par sa patrie aux généraux et aux armées de Rome de tout temps, et dans la guerre contre Persée; enfin, il énuméra tous les actes de tyrannie, d'avarice et de cruauté commis contre les Chalcidiens d'abord par C. Lucrétius, puis, actuellement, par L. Hortensius. » Sans doute, ajouta-t-il, Chalcis devait souffrir tous ces outrages, et de plus cruels encore, plutôt que de cesser d'être fidèle aux Romains; mais aussi elle se fût moins exposée en fermant ses portes à ces généraux qu'en les recevant dans ses murs. Ainsi Émathée, Amphipolis, Maronée, Énus, qui leur avaient interdit l'entrée de leurs murs, n'avaient rien souffert; Chalcis, au contraire, avait vu tous les ornements de ses temples enlevés par C. Lucrétius, qui avait transporté par mer à Antium le fruit de ses sacriléges, traîné en esclavage des citoyens libres, et enfin avait pillé et pillait chaque jour les biens des alliés du peuple romain. En effet, suivant les traditions de C. Lucrétius, Hortensius faisait loger dans leurs maisons, été comme hiver, les équipages de la flotte; leurs demeures étaient donc envahies, et ils devaient souffrir près d'eux, de leurs femmes et de leurs en-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

fants, ces hommes qui ne respectaient rien dans leur langage et dans leurs actions. »

VIII. On décida de faire comparaître devant le sénat Lucrétius pour qu'il pût discuter ces accusations et s'en justifier. Du reste, quand il fut là, les reproches éclatèrent plus vivement encore qu'en son absence ; et deux accusateurs plus influents et plus redoutables s'unirent aux premiers. C'étaient deux tribuns du peuple, M. Juventius Thalna et Cn. Aufidius. Non contents de le déchirer en plein sénat, ils le traînèrent devant le peuple, l'accablèrent d'invectives et le citèrent en justice. Par ordre du sénat, le préteur Q. Ménius fit aux Chalcidiens la réponse suivante : « Tout ce qu'ils disaient des services rendus par eux au peuple romain dans les guerres antérieures et dans les guerres actuelles, le sénat en savait l'exactitude et en avait une juste reconnaissance. Quant aux injures dont ils avaient été ou étaient encore victimes, de la part des préteurs C. Lucrétius et L. Hortensius, le sénat n'y avait été et n'y était pour rien. On n'en pouvait douter; car, si le peuple romain avait fait la guerre à Philippe d'abord, puis à Persée, son dessein avait été de rendre la liberté à la Grèce, et non de soumettre ses alliés et ses ennemis aux caprices de ses magistrats. On donnerait donc aux députés, pour Hortensius, une lettre lui signifiant que le sénat blâmait les violences dont se plaignaient les Chalcidiens, lui ordonnant de rechercher au plus tôt et de rendre à la liberté tout homme libre qui serait devenu esclave, et enfin portant qu'aucun des soldats de marine, sauf les officiers, ne devait être logé chez les habitants. » Tel fut, en effet, le sens de la lettre écrite à Hortensius par ordre du sénat. Chaque envoyé reçut en présent deux mille as, et l'on assura à Miction, aux frais du trésor, des moyens de transport commodes jusqu'à Brindes. Quand C. Lucrétius comparut au jour marqué devant le peuple, les tribuns requirent contre lui une amende d'un million d'as. Les comices furent assemblés, et les trente-cinq tribus le condamnèrent à l'unanimité.

IX. Il ne se passa rien de mémorable, cette année, en

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Ligurie. Les ennemis ne prirent pas les armes, et le consul ne conduisit pas ses légions sur leur territoire. Une fois assuré que la paix ne serait pas troublée pendant l'année, il licencia deux légions soixante jours après son arrivée dans la province; il se hâta de mettre en quartiers d'hiver, à Luna et à Pise, ce qu'il avait d'alliés du nom Latin; puis, avec sa cavalerie, il parcourut la plupart des villes de la province de Gaule. Il n'y avait de guerre nulle part ailleurs qu'en Macédoine: cependant, Gentius, roi des Illyriens, était suspect. Le sénat décida donc que huit vaisseaux complétement équipés seraient envoyés de Brindes à Issa au lieutenant C. Furius, qui protégeait cette île avec deux navires isséens. On embarqua sur les huit vaisseaux deux mille soldats, que le préteur M. Récius leva en vertu d'un sénatus-consulte dans la partie de l'Italie qui fait face à l'Illyrie. De son côté, le consul Hostilius envoya en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille fantassins pour protéger les peuples voisins. Claudius, ne trouvant pas avoir assez avec les troupes qu'il amenait, demanda des secours aux alliés et arriva ainsi à avoir huit mille hommes de différentes nations. Après avoir parcouru tout le pays, il s'arrêta à Lychnide en Dassarétie.

X. Non loin de là était Uscana, ville qui s'était souvent trouvée faire partie des États de Persée. Elle avait dix mille habitants et était protégée par une petite garnison de Crétois. Des émissaires secrets de cette ville vinrent trouver Claudius : « S'il faisait approcher ses troupes, lui disait-on, un parti était disposé à lui livrer la ville. Et ce n'était pas chose indifférente, puisqu'il y avait assez de butin, non-seulement pour Claudius et ses amis, mais même pour les soldats. » Cet appât présenté à sa cupidité l'aveugla tellement, qu'il ne retint aucun de ceux qui étaient venus à lui, ne demanda point d'otages comme garantie de l'exécution de cette trahison, n'envoya personne à la découverte, et n'exigea point de serment. Au jour fixé, il partit de Lychnide et alla camper à douze milles de la ville vers laquelle il se dirigeait.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

A la quatrième veille [1], il se remit en marche, laissant environ mille hommes pour garder le camp. Les soldats marchaient en désordre, sur une longue file, se perdant de vue dans les ténèbres, et ils arrivèrent en petit nombre devant la ville. Leur négligence s'accrut encore quand ils ne virent aucun soldat sur les murs. Mais à peine étaient-ils à portée du trait, qu'on fit une sortie par deux portes à la fois. Aux cris que poussent les soldats en s'élançant se joignent les hurlements étourdissants des femmes, qui apparaissent sur les murailles, le fracas des cymbales, et les clameurs d'une multitude confuse, où les esclaves sont mêlés aux hommes libres. Ne voyant de tous côtés que sujets d'effroi, les Romains ne purent soutenir même le premier choc; aussi en périt-il plus dans la fuite que dans le combat. Deux mille hommes à peine purent regagner le camp avec le lieutenant. Ce camp était si éloigné, que l'ennemi eut le temps de tuer un plus grand nombre de fuyards fatigués. Appius ne resta même pas au camp le temps de recueillir ses soldats dispersés par la fuite (et cependant il eût sauvé ainsi ces malheureux épars dans la campagne) : il ramena aussitôt à Lychnide les débris de sa défaite.

XI. Cette déroute et d'autres échecs encore essuyés en Macédoine furent annoncés à Rome par le tribun des soldats, Sex. Digitius, qui revenait pour offrir un sacrifice. Les sénateurs, craignant alors que quelque déroute plus honteuse encore ne vînt à être essuyée, députèrent en Macédoine, en qualité de commissaires, M. Fulvius Flaccus et M. Caninius Rébilus. Ils avaient pour mission de constater l'état des choses et d'en faire un rapport. On ordonna en même temps au consul A. Hostilius de prendre des mesures pour que l'élection des nouveaux consuls eût lieu au mois de janvier, et de revenir à Rome le plus tôt possible. Dans l'intervalle, le préteur M. Récius fut chargé de rappeler à Rome par un édit les sénateurs dispersés par toute l'Italie, sauf ceux qui étaient absents pour le service de

1. A trois heures du matin.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

l'État, et d'avertir les sénateurs présents à Rome de ne pas s'éloigner de plus d'un mille. Ces ordres du sénat furent exécutés. L'élection des consuls eut lieu cinq jours avant les calendes de février. On créa consuls Q. Marcius Philippus pour la seconde fois, et Cn. Servilius Cépion. Trois jours après, on nomma préteurs C. Décimius, M. Claudius Marcellus, C. Sulpicius Gallus, C. Marcius Figulus, Scr. Cornélius Lentulus et P. Fontéius Capiton. Les provinces désignées pour les préteurs, en outre des deux juridictions, furent l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile et le commandement de la flotte. Les commissaires envoyés en Macédoine revinrent à la fin de février. Ils rapportèrent quels succès avait obtenus Persée dans cette campagne, et quelle crainte s'était emparée des alliés du peuple romain, en voyant tant de villes réduites sous la puissance du roi. L'armée du consul était singulièrement affaiblie par les congés que l'on prodiguait pour être populaire; le consul et le tribun des soldats en rejetaient mutuellement la faute l'un sur l'autre. Le sénat apprit que l'échec essuyé par la faute de Claudius était bien plus humiliant encore que ne voulaient le laisser croire ceux qui publiaient que les pertes se bornaient à quelques soldats de race italienne, appartenant presque tous aux nouvelles recrues levées à la hâte. A peine les consuls désignés entrèrent-ils en charge, qu'on les invita à mettre en délibération les affaires de Macédoine, et on leur assigna pour provinces la Macédoine et l'Italie. Il y eut, cette année, un mois intercalaire; il commença trois jours après les Terminalies[1]. Cette année, plusieurs prêtres moururent : l'augure L. Flaminius, et les pontifes L. Furius Philus et C. Livius Salinator. T. Manlius Torquatus fut élu par les pontifes comme successeur de Furius; et M. Servilius comme successeur de Livius.

XII. Au commencement de l'année suivante, les nouveaux consuls ayant appelé le sénat à délibérer sur les provinces, on les invita à se partager à l'amiable ou à tirer au

1. Fêtes en l'honneur du dieu Terme.

Bibliotheca Alexandrina

sort, mais sans retard, l'Italie et la Macédoine. Cependant avant ce partage, et afin que, dans l'incertitude, rien ne fût donné à la faveur, on voulut voter les renforts qui étaient nécessaires pour chacune de ces provinces. On vota pour la Macédoine six mille fantassins romains et six mille alliés du nom Latin, deux cents cavaliers romains et trois cents cavaliers alliés. Les plus anciens soldats seraient licenciés, de façon à ce qu'il ne restât pas, dans chaque légion romaine, plus de six mille fantassins et de trois cents cavaliers. On ne fixa pas pour l'autre consul le nombre de citoyens romains qu'il devrait lever comme renfort. On lui prescrivit seulement de former deux légions composées de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. On lui fixa, quant aux alliés, un nombre plus considérable qu'à son collègue : dix mille fantassins et six cents cavaliers. Il devait enrôler en outre quatre légions, prêtes à marcher où il leur serait ordonné. On n'accorda pas aux consuls de nommer les tribuns des soldats; ils furent choisis par le peuple. On demanda aux alliés du nom Latin seize mille fantassins et mille cavaliers. Cette armée devait être sur pied uniquement pour marcher où besoin serait. La Macédoine surtout inquiétait. Aussi le sénat ordonna-t-il une levée pour la flotte de mille citoyens romains de la classe des affranchis et de cinq cents Italiens ; pareille levée devait être faite en Sicile. Le consul qui aurait la Macédoine pour province y ferait transporter ces nouvelles troupes en quelque endroit que fût alors la flotte. Pour l'Espagne, on vota un renfort de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers romains. L'effectif de chaque légion y fut fixé à cinq mille fantassins et à trois cents cavaliers. Le préteur à qui le sort donnerait l'Espagne devait exiger des alliés espagnols quatre mille fantassins et trois cents cavaliers.

XIII. Je ne l'ignore pas : le même scepticisme qui, maintenant, empêche de croire que les dieux envoient des présages, empêche aussi de publier les prodiges et de les mentionner dans les annales. Pour moi, en écrivant l'histoire des temps passés, mon esprit en prend involontairement les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

idées, et je me ferais scrupule de négliger dans mon récit, comme insignifiants, des faits que la sagesse de nos aïeux jugeait dignes de l'intervention de l'État. Cette année, on annonça d'Anagnie deux prodiges. On avait vu dans le ciel une torche enflammée, et entendu parler une génisse, qui, depuis, était nourrie aux frais de l'État. Vers le même temps, à Minturnes, le ciel s'était également enflammé. A Réate il avait plu des pierres. Dans la citadelle de Cumes, la statue d'Apollon avait pleuré trois jours et trois nuits. A Rome, deux gardiens des temples annoncèrent, l'un que plusieurs personnes avaient vu dans le temple de la Fortune un serpent ayant une crête; l'autre, que dans celui de la Fortune Primigénie [1], sur le mont Quirinal, deux prodiges différents avaient eu lieu : un palmier était sorti de terre, et il avait plu du sang en plein jour. Il y eut encore deux autres prodiges, mais qu'on ne crut pas devoir expier; l'un, parce qu'il s'était produit dans un endroit privé : T. Marcius Figulus annonçait qu'il était né dans sa cour un palmier; l'autre, parce qu'il s'était produit sur un sol étranger: on annonçait de Frégelles que, dans la maison de L. Atréus, une lance achetée par lui pour un de ses fils soldat avait brûlé en plein jour pendant plus de deux heures sans que le feu eût entamé le bois. Au sujet des prodiges qui intéressaient l'État, les décemvirs consultèrent les livres sibyllins. Ils désignèrent certains dieux auxquels les consuls devaient immoler quarante grandes victimes : ils prescrivirent des prières publiques; tous les magistrats devaient immoler à tous les autels de grandes victimes, et le peuple assisterait couronné à la cérémonie. Ces prescriptions des décemvirs furent ponctuellement exécutées.

XIV. On fixa ensuite l'époque de l'élection des censeurs. La censure fut briguée par l'élite des citoyens, C. Valérius Lévinus, L. Postumius Albinus, P. Mucius Scévola, M. Junius Brutus, C. Claudius Pulcher et Ti. Sempronius Gracchus. Ces deux derniers furent créés censeurs. Les levées

1. La fortune née la première. On distinguait plusieurs fortunes.

Σχολικόν Κέντρον Βιβλιοθήκη Βέροιας

demandaient plus de vigilance que jamais à cause de la guerre de Macédoine : les consuls adressèrent au sénat des plaintes contre le peuple, accusant la jeunesse de ne pas répondre à leur appel. La cause du peuple fut soutenue contre eux par les préteurs C. Sulpicius et M. Claudius. « Les levées, disaient-ils, n'étaient pas difficiles pour les consuls ; mais elles le devenaient pour des consuls avides de popularité, qui ne faisaient prendre de force les armes à personne. Les sénateurs pouvaient s'en assurer ; ils n'avaient, s'ils le trouvaient bon, qu'à confier le soin des levées aux préteurs, dont le pouvoir cependant et l'ascendant étaient bien moindres. » Le sénat s'empressa de confier ce soin aux préteurs, ce qui ne laissa pas que d'attirer bien des railleries aux consuls. Les censeurs, pour faciliter aux préteurs leur opération, déclarèrent devant le peuple assemblé « que, lors du recensement, ils exigeraient de chaque citoyen, en outre du serment ordinaire, un autre serment, par lequel quiconque n'aurait pas quarante-six ans, s'engagerait à se présenter à cet appel, et, s'il n'était pas enrôlé cette fois, à tout autre appel qui pourrait se faire pendant la censure de C. Claudius et de Ti. Sempronius. » En outre, comme le bruit courait qu'à la faveur de congés de complaisance accordés par des chefs désireux de plaire à l'armée, un grand nombre de soldats manquaient dans les légions macédoniennes, ils rendirent un édit au sujet des soldats enrôlés pour la Macédoine depuis et y compris le consulat de P. Élius et C. Popillius. Cet édit portait « que les soldats alors en Italie devaient venir prêter devant les censeurs un nouveau serment et retourner sous trente jours dans leur province ; ceux qui dépendaient d'un père ou d'un aïeul devaient donner leurs noms. En outre, les censeurs examineraient les motifs d'exemption ; et ceux qui auraient été exemptés par faveur seraient forcés d'aller au service. » Cet édit et la circulaire des censeurs envoyés par toutes les villes et les bourgs firent affluer à Rome une telle multitude de jeunes gens qu'elle devint un embarras pour la ville.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XV. Indépendamment des levées pour les renforts à envoyer, le préteur C. Sulpicius forma quatre légions, et, en onze jours, les enrôlements avaient été terminés. Les consuls se partagèrent ensuite les provinces. Quant aux préteurs, les nécessités de la justice les avaient obligés à tirer au sort les premiers. La juridiction des citoyens était échue à C. Sulpicius et la juridiction sur les étrangers à C. Décimius; l'Espagne à M. Claudius Marcellus; la Sicile à Scr. Cornélius Lentulus; la Sardaigne à P. Fontéius Capiton, et la flotte à C. Marcius Figulus. Pour les consuls le sort décida ainsi: Cn. Servilius eut l'Italie; Q. Marcius la Macédoine. Les féries latines célébrées, Marcius partit aussitôt. Cépion ayant demandé au sénat quelles étaient les deux légions, parmi celles qu'on venait de lever, qu'il devait prendre, les sénateurs décidèrent que les préteurs C. Sulpicius et M. Claudius, qui avaient levé ces légions, désigneraient celles que prendrait le consul. Celui-ci, vivement blessé d'être mis, lui consul, à la discrétion des préteurs, congédia le sénat, et, se rendant au tribunal des préteurs, leur demanda de lui désigner, en vertu du sénatus-consulte, ses deux légions. Les préteurs le laissèrent libre de choisir. Les censeurs firent ensuite la revue du sénat. M. Émilius Lépidus en fut nommé prince pour la troisième fois. Sept sénateurs furent exclus. En faisant le dénombrement du peuple, les censeurs purent constater le nombre des soldats de l'armée de Macédoine qui avaient quitté leurs étendards : ils les forcèrent à retourner dans la province. Ils jugèrent aussi des exemptions accordées; et tout soldat dont l'exemption n'était point justifiée fut forcé de s'engager par serment à retourner dans la province de Macédoine, de bonne foi et sans chercher de subterfuge, conformément à l'édit des censeurs C. Claudius et Ti. Sempronius.

XVI. Dans la revue des chevaliers, ces censeurs furent d'une sévérité implacable. Ils en privèrent beaucoup de leurs chevaux. Ils avaient ainsi blessé l'ordre des chevaliers; mais ils mirent le comble à l'irritation par un édit portant : « qu'aucun de ceux qui avaient été, sous la censure de Q. Ful-

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Σερρών

vius et d'A. Postumius, fermiers des revenus publics ou collecteurs d'impôts, ne pourrait, cette fois, se présenter pour être adjudicataire, ni même être associé ou intéressé dans l'entreprise. » Bien souvent jusqu'alors les publicains avaient demandé, mais inutilement, au sénat de mettre des bornes au pouvoir des censeurs; cette fois, ils trouvèrent un soutien dans le tribun du peuple P. Rutilius, que des griefs particuliers animaient contre les censeurs. Un affranchi, son client, avait été forcé par eux de démolir un mur qu'il avait fait construire sur la voie sacrée, en face d'un édifice public, comme l'ayant élevé sur un terrain de l'Etat. Le particulier en appela aux tribuns; mais, comme personne autre que Rutilius ne formait opposition, les censeurs firent opérer une saisie chez son client et le condamnèrent à une amende devant le peuple assemblé. Les anciens publicains profitèrent de ce dissentiment pour avoir recours au tribun, qui promulgua, en son nom, un projet de loi portant « que toute adjudication du fermage d'impôts et de contributions faite par C. Claudius et Ti. Sempronius serait annulée; que les adjudications seraient faites à nouveau et que tous les citoyens, sans distinction, seraient admis à concourir. » Le tribun du peuple fixa un jour pour la discussion de son projet de loi. Ce jour venu, les censeurs se présentèrent pour combattre la proposition. Tant que Gracchus parla, on écouta en silence. Claudius, interrompu par des murmures, ordonna au héraut de faire faire silence. Alors le tribun protesta contre cet empiétement sur ses prérogatives, puisque c'était lui qui avait convoqué l'assemblée, et quitta le Capitole où l'on s'était réuni. Le lendemain, il prit des mesures qui firent une sensation profonde. D'abord, il confisqua au profit des temples les biens de Ti. Gracchus pour l'avoir outragé en frappant d'une saisie et d'une amende un citoyen qui avait fait appel aux tribuns et avait obtenu que l'un d'eux fît opposition. Ensuite, il cita devant le peuple C. Claudius pour avoir empiété sur les droits du tribun qui présidait l'assemblée; enfin il déclara aux deux censeurs qu'il les accusait de crime contre l'État,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

et demanda au préteur de la ville, C. Sulpicius, de fixer un jour pour le jugement. Les censeurs ne se refusant pas à être jugés au plus tôt par le peuple, le procès fut indiqué pour le huitième et le septième jour avant les calendes d'octobre. Aussitôt les censeurs montèrent au vestibule du temple de la Liberté, scellèrent les registres publics, fermèrent les bureaux, renvoyèrent les appariteurs et déclarèrent qu'ils ne s'occuperaient d'aucune affaire publique tant qu'ils n'auraient point été jugés par le peuple. Claudius se défendit le premier. Déjà huit des dix-huit centuries des chevaliers, et plusieurs autres de la première classe l'avaient condamné, quand, tout à coup, sous les yeux de la foule, les principaux citoyens déposèrent leurs anneaux d'or, prirent des vêtements de deuil, et, avec l'extérieur de suppliants, implorèrent le peuple. Toutefois, ce qui eut le plus d'influence sur la décision, ce fut l'attitude de Gracchus. Comme de tous côtés on lui criait qu'il n'avait rien à craindre pour lui, il jura solennellement de ne pas attendre qu'on le mît en jugement si son collègue était condamné, et de l'accompagner en exil. Néanmoins, l'accusé fut bien près de succomber, car il n'eut en plus, pour échapper, que le suffrage de huit centuries. Claudius absous, le tribun du peuple déclara renoncer à poursuivre Gracchus.

XVII. Cette année, sur les instances des Aquiléens, qui demandaient à ce qu'on augmentât le nombre des colons, quinze cents familles furent envoyées, en vertu d'un sénatus-consulte. Les triumvirs chargés de les conduire furent T. Annius Luscus, P. Décius Subulon et M. Cornélius Céthégus. La même année, C. Popillius et Cn. Octavius, envoyés en Grèce en qualité de commissaires, lurent à Thèbes d'abord, puis dans toutes les villes du Péloponèse, un sénatus-consulte prescrivant « de ne rien fournir pour la guerre aux magistrats romains au delà de ce qu'avait fixé le sénat. » C'était là une promesse et une espérance pour l'avenir ; les villes seraient enfin délivrées de ces charges, que multipliaient des exigences toujours nouvelles, et qui les épui-

saient. Dans l'assemblée tenue à Œgium, le langage bien veillant des commissaires fut accueilli avec sympathie. Voyan que la fidélité de ce peuple était encore encouragée par les es pérances qu'on lui faisait concevoir, ils passèrent en Étolie La guerre civile n'y avait point encore éclaté : mais tous le citoyens se défiaient les uns des autres et s'accusaient mu tuellement. Aussi demandèrent-ils des otages ; mais ils du rent partir pour l'Acarnanie sans avoir rien terminé. L conseil des Acarnaniens les reçut à Thyrium. Là aussi de factions s'agitaient. Quelques-uns des principaux citoyen demandèrent qu'on mît dans leurs villes des garnison romaines pour arrêter les menées insensées de ceux qu voulaient entraîner le pays dans le parti des Macédoniens d'autres protestaient contre une mesure qui infligeait à un ville alliée et amie un affront réservé aux villes ennemie réduites par les armes. Ces objections semblèrent justes Les commissaires rejoignirent à Larisse le proconsul Hosti lius dont ils tenaient leur mandat. Le proconsul garda Octa vius près de lui et envoya Popillius, avec mille soldat environ, en quartiers d'hiver à Ambracie.

XVIII. Persée, au commencement de l'hiver, n'avai pas osé sortir de la Macédoine, dans la crainte que so royaume, dégarni par quelque endroit, ne fût envahi par le Romains. Au milieu de la saison, lorsque les neiges amon celées rendent les montagnes inaccessibles du côté de l Thessalie, il pensa que l'instant était favorable pour brise l'orgueil ou les espérances des peuples voisins dont il aurai pu redouter quelque attaque, une fois occupé de la guerr contre les Romains. Déjà, du côté de la Thrace, il ne redou tait rien de Cotys ; ni, du côté de l'Épire, de Céphale, qu venait d'abandonner brusquement le parti des Romains les Dardaniens avaient été accablés dans une guerre récente le seul côté par où fut exposée la Macédoine était l'Illyrie. Et, de fait, les Illyriens se remuaient et laissaient le pas sage ouvert aux Romains. Persée pensa qu'en domptant les voisins des Illyriens, il mettrait un terme aux longues hési tations du roi Gentius et le gagnerait à sa cause. Il partit

donc avec dix mille fantassins, presque tous soldats de la phalange, deux milles hommes de troupes légères, cinq cents cavaliers, et gagna Stubéra. Il s'y approvisionna de blé pour plusieurs jours, donna des ordres pour que tout le matériel de siége le suivît; puis, en trois jours de marche, il parvint à Uscana, la ville la plus importante du pays Pénestien, près de laquelle il campa. Cependant, avant d'employer la force, il envoya sonder les dispositions des chefs de la garnison et des habitants. Mais il y avait dans la ville, outre les troupes illyriennes, des troupes romaines, et ses émissaires ne trouvèrent que dispositions hostiles. Il se décida donc à faire le siége, et sur tous les points à la fois. Jour et nuit, sans relâche, les assaillants se succédaient, soit appliquant des échelles aux murs, soit cherchant à mettre le feu aux portes. Cependant les assiégés faisaient tête à l'orage, dans l'espoir que les Macédoniens, n'étant pas à couvert, ne pourraient soutenir longtemps la rigueur de la saison et que les Romains ne permettraient pas au roi de s'attarder à ce siége. Cependant, quand ils virent approcher les mantelets et les tours, leur opiniâtreté fut vaincue. En effet, outre qu'ils n'avaient pas de forces suffisantes, le blé et toutes les autres ressources leur manquaient, car ils ne s'étaient pas attendus à ce siége. Perdant donc tout espoir de résister, C. Carvilius de Spolette et C. Afranius vinrent demander à Persée, au nom de la garnison romaine, qu'il la laissât sortir avec armes et bagages, ou, du moins, qu'il lui accordât la vie et la liberté. Le roi fit une réponse bienveillante; mais il ne tint pas ensuite tout ce qu'il avait promis. Après avoir invité les Romains à sortir avec tout ce qui était à eux, il leur enleva aussitôt leurs armes. Une fois la garnison romaine hors de la ville, la troupe illyrienne, composée de cinq cents hommes, et les Uscaniens se rendirent et livrèrent la ville.

XIX. Persée laissa une garnison dans Uscana et emmena à Stubéra les prisonniers, si nombreux qu'on eût dit une armée. Il dispersa les soldats romains (ils étaient quatre mille), dans diverses villes où ils devaient rester prisonniers,

rendit les Uscaniens et les Illyriens, puis ramena son armée dans la Pénestie, vers Œnée qu'il voulait prendre. Outre que cette place était heureusement située, elle donnait entrée chez les Labéates, sur lesquels régnait Gentius. Comme il passait devant une place, nommée Daudracum, où il y avait beaucoup d'habitants, quelqu'un qui connaissait bien ce pays lui dit que la possession d'Œnée lui serait inutile s'il n'avait pas aussi Daudracum, dont la situation était, de tout point, plus avantageuse. Le roi en fit approcher ses troupes, et tous les habitants se rendirent sur-le-champ. Cette soumission donna au roi l'espoir d'une conquête rapide, et il profita de la terreur que répandait son armée pour s'emparer de onze places fortes. Il employa la force contre bien peu d'entre elles; presque toutes se rendirent volontairement. Il prit ainsi quinze cents Romains envoyés en garnison dans ces diverses places. Carvilius de Spolette lui était fort utile dans les pourparlers, en disant que ni ses compagnons ni lui n'avaient été maltraités. On arriva enfin devant Œnée, qu'on ne put réduire que par un siége régulier. Cette place avait, en effet, plus de garnison que les autres et de fortes murailles. En outre, elle était protégée, d'un côté par le fleuve Artatus, de l'autre par une montagne très-haute et d'un accès difficile. C'étaient autant de motifs de confiance pour les assiégés. Persée commença par entourer la place d'une ligne de circonvallation; puis construisit une terrasse qui devait être assez haute pour dominer les murailles. Pendant qu'on l'élevait, les assiégés firent de fréquentes sorties pour défendre leurs murailles et empêcher les travaux de l'ennemi. Dans ces combats nombreux, livrés avec des chances diverses, ils perdirent beaucoup de monde; et ceux qui survivaient, épuisés autant encore par des fatigues de jour et de nuit que par leurs blessures, ne pouvaient plus rendre de services. Aussi, quand la terrasse atteignit la hauteur du mur, la cohorte royale (les *nicatores*[1]) la franchit, et, en même temps, la ville fut

1. Les vainqueurs.

Αριθμός Κατάστ. Βιβλιοθήκης Βλάσσης

escaladée sur beaucoup de points à la fois. Tout ce qui était en état de porter les armes fut massacré; les femmes mariées et les enfants furent réduits en captivité; tout le reste fut abandonné aux soldats. Revenant alors à Stubéra, le vainqueur députa vers Gentius l'Illyrien Pleuratus qui s'était exilé en Macédoine, et le Macédonien Adéus, de la ville de Béroé. Il les chargea de faire le récit des avantages qu'il avait remportés, l'été et l'hiver, sur les Romains et sur les Dardaniens, et du succès de sa récente expédition en Illyrie; et enfin d'exhorter Gentius à se faire l'allié de Philippe et des Macédoniens.

XX. Ces deux députés, après avoir franchi le sommet du Scordus, traversèrent la partie de l'Illyrie dont les Macédoniens avaient fait un désert par leurs dévastations afin d'empêcher les Dardaniens d'entrer dans l'Illyrie et dans la Macédoine; et ce ne fut qu'après bien des peines et des fatigues qu'ils finirent par atteindre Scodra. Le roi Gentius se trouvait à Lissus. Il y fit venir les députés, leur donna audience, les écouta avec bienveillance, mais leur fit une réponse qui ne l'engageait à rien. « Ce n'était pas, disait-il, le désir de combattre les Romains qui lui manquait; mais l'argent pour exécuter ses desseins. » Les députés rapportèrent cette réponse au roi, alors occupé, à Stubéra, de la vente des prisonniers d'Illyrie. Il renvoya alors les mêmes députés, avec Glaucia, un des gardes du corps, mais sans les charger de promettre de l'argent, seul moyen cependant de déterminer à la guerre ce barbare pauvre. Il pilla ensuite Angyro, ramena ses troupes dans la Pénestie, renforça les garnisons d'Uscana et de toutes les places environnantes qu'il venait de prendre, et enfin rentra en Macédoine.

XXI. Célius, commissaire romain, commandait en Illyrie. Il n'avait pas osé faire un mouvement tant que le roi était resté dans le pays. Ce ne fut qu'après l'avoir vu s'éloigner qu'il tenta de reprendre Uscana dans la Pénestie; mais il fut repoussé par la garnison macédonienne qui s'y trouvait, et revint couvert de blessures à Lychnide. Quelques jours

après, il détacha M. Trébellius de Frégelles avec un corps de troupes important pour recevoir les otages des villes de Pénestie qui étaient demeurées fidèles. Il l'avait chargé aussi de pousser jusque chez les Parthins, qui étaient convenus également de donner des otages. Les deux nations lui remirent des otages sans difficulté. Ceux des Pénestiens furent envoyés à Apollonie ; ceux des Parthins à Dyrrachium, ville plus connue alors des Grecs sous le nom d'Épidamne. Ap. Claudius, pour effacer l'humiliation de sa défaite en Illyrie, tenta le siége de Phanoté, forteresse d'Épire, et emmena, outre l'armée romaine, environ six mille auxiliaires, Athamanes et Thesprotes. Il échoua cependant ; la forteresse fut bien défendue par Clévas, que Persée y avait laissé avec une forte garnison. Quant au roi, après s'être rendu à Élymée et avoir passé ses troupes en revue auprès de cette place, il conduisit son armée vers Stratus, où l'appelaient les Étoliens. Stratus était alors la plus forte ville de l'Étolie. Elle est située sur le golfe d'Ambracie, près du fleuve Achéloüs. Le roi emmenait dix mille fantassins et trois cents cavaliers ; il n'avait pu en prendre davantage, tant les chemins étaient étroits et difficiles. Le troisième jour, parvenu au mont Citius, il eut de la peine à le franchir à cause de la hauteur des neiges, et trouva difficilement un endroit pour camper. Il en partit presque aussitôt, non que les chemins fussent praticables ou le temps favorable ; mais il ne pouvait pas séjourner en cet endroit. Après deux jours de rudes fatigues, surtout pour les bêtes de somme, il arriva à un temple de Jupiter Nicéus[1], et y campa. Il fit ensuite une marche immense et arriva aux bords du fleuve Arachtus, où il fut arrêté par la profondeur des eaux. Il resta le temps de jeter un pont ; fit passer ses troupes, et, après un jour de marche, rencontra Archidamus, chef des Étoliens, qui se faisait fort de lui livrer Stratus.

XXII. Ce jour-là, on campa sur la frontière de l'Étolie ; puis, en deux jours, on arriva près de Stratus. Persée, après

1. Jupiter vainqueur.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

avoir assis son camp sur les bords de l'Achéloüs, s'attendait à voir les Étoliens ouvrir toutes les portes et se livrer à lui. Mais les portes restèrent fermées, et il apprit que, la nuit même de son arrivée, la ville avait reçu une garnison romaine commandée par L. Popillius. Les principaux citoyens avaient, en appelant le roi, cédé à l'influence d'Archidamus alors dans leurs murs. Archidamus parti au-devant du roi, ils s'étaient refroidis et avaient laissé le parti opposé appeler d'Ambracie Popillius avec mille fantassins. Au même moment, arrivait Dinarque, chef de la cavalerie étolienne, avec six cents fantassins et cent cavaliers. Il n'était pas douteux qu'il ne fût venu à Stratus dans l'intention de se joindre à Persée ; mais ses dispositions changèrent avec la fortune, et il se joignit aux Romains qu'il venait de combattre. Popillius était justement inquiet au milieu d'esprits si inconstants. Il se saisit donc aussitôt des clefs de la ville, se chargea de la défense des murs, et relégua dans la citadelle, sous prétexte de la leur faire garder, Dinarque, les Étoliens et les soldats stratiens. Persée essaya d'entrer en pourparlers du haut des montagnes qui dominaient la ville ; mais comme, loin de répondre à ses avances, on lui lançait des traits pour le tenir à distance, il transporta son camp à cinq milles de la ville, de l'autre côté du fleuve Pétitarus. Il y tint conseil. Archidamus et les transfuges épirotes voulaient le retenir ; mais les chefs macédoniens représentaient qu'il serait imprudent de combattre contre la mauvaise saison, surtout dépourvus de tout approvisionnement. Voyant que les assiégeants souffriraient de la disette avant les assiégés, et surtout effrayé du voisinage des quartiers d'hiver des ennemis, Persée transporta son camp dans l'Apérantie. Grâce à l'ascendant et à l'influence qu'avait Archidamus sur ce peuple, le roi y fut reçu du consentement de tous. Archidamus fut chargé de garder le pays avec un corps de huit cents hommes.

XXIII. Quant au roi, il retourna en Macédoine ; hommes et chevaux n'eurent pas moins à souffrir qu'en venant. Cependant, à la nouvelle que Persée marchait vers Stratus,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Appius avait levé le siége de Phanoté. Clévas, avec un détachement de jeunes soldats des plus agiles, se mit à sa poursuite, et, tombant sur ces troupes gênées par les bagages au pied de montagnes impraticables, tua environ mille hommes et fit à peu près deux cents prisonniers. Appius se dégagea pourtant de ces gorges étroites et campa dans la plaine appelée Méléon. Pendant ce temps, Clévas, ayant pris avec lui Philostrate, chef des Épirotes, passa sur le territoire d'Antigonée. Tandis que les Macédoniens allaient dévaster la campagne, Philostrate, avec sa cohorte, s'était embusqué dans un fourré épais. Les soldats de la garnison d'Antigonée se jettent sur les fourrageurs dispersés, et, dans le désordre de la poursuite, se précipitent dans la vallée où sont embusqués les ennemis. Ceux-ci leur tuent mille hommes, leur font cent prisonniers environ, et, après de si heureux coups de main, vont camper près d'Appius pour que l'armée romaine ne puisse rien contre leurs alliés. Appius comprit qu'il perdait son temps en cet endroit. Congédiant ce qu'il avait de Chaoniens et d'Épirotes, il rentra en Illyrie avec les soldats italiens, qu'il envoya en quartiers d'hiver dans les villes alliées des Parthins. Pour lui, il rentra à Rome, où il avait à offrir un sacrifice. Persée rappela de Pénestie mille fantassins et deux cents cavaliers, qu'il envoya comme garnison à Cassandrée. Les députés envoyés à Gentius revinrent encore avec la même réponse. Il renouvela mainte et mainte fois cette tentative, car il comprenait trop de quelle utilité lui serait ce roi; mais il ne put se résoudre à faire la dépense que lui eût assuré un résultat si important.

---

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XLIV.

Q. Marcius Philippus pénètre en Macédoine par des défilés impraticables et s'empare de plusieurs villes. — Députation des Rhodiens à Rome. — Ils menacent de secourir Persée si le peuple romain ne fait paix et alliance avec lui. — Indignation à Rome. — Comme on charge, l'année suivante, L. Émilius Paullus, consul pour la seconde fois, de la conduite de la guerre, Paullus prie les dieux, dans l'assemblée, de faire tomber sur sa maison tous les malheurs qui pourraient menacer le peuple romain. Arrivé en Macédoine, il défait Persée et soumet la Macédoine entière. Avant la bataille, le tribun des soldats, C. Sulpicius Gallus, avertit l'armée de ne pas s'effrayer si la lune s'éclipse la nuit suivante. — Gentius, roi d'Illyrie, qui s'est armé contre Rome, est vaincu par le préteur Anicius. Il se livre, et est envoyé à Rome avec sa femme, ses enfants et ses proches. Des ambassadeurs arrivent d'Alexandrie, envoyés par la reine Cléopatre et le roi Ptolémée, porter plainte contre Antiochus, roi de Syrie, qui leur fait la guerre. Persée, qui a demandé du secours à Eumène, roi de Pergame et à Gentius, roi d'Illyrie, est abandonné d'eux pour ne leur avoir pas donné les sommes qu'il leur avait promises.

I. Au commencement du printemps qui suivit l'hiver où s'étaient passés ces événements, le consul Q. Marcius Philippus partit de Rome avec cinq mille hommes qu'il emmenait comme renforts pour les légions, et arriva à Brindes. Un personnage consulaire, M. Popillius, et d'autres jeunes gens d'aussi illustre naissance, suivirent le consul en Macédoine comme tribuns des soldats. Vers le même temps, le préteur C. Marcius Figulus, que le sort avait chargé du commandement de la flotte, arriva à Brindes. Ils partirent

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ensemble de l'Italie et relâchèrent le second jour à Corcyre, et, le troisième, à Actium, port de l'Acarnanie. De là, le consul alla débarquer à Ambracie, et se dirigea par terre vers la Thessalie. Le préteur, après avoir doublé le cap de Leucate, s'engagea dans le golfe de Corinthe; puis, quittant ses vaisseaux à Créuse, il se dirigea par terre vers la Béotie: après un jour de marche, il rejoignit sa flotte à Chalcis. A ce moment, Hostilius campait en Thessalie, aux environs de Palépharsale. Il n'avait accompli aucun acte d'éclat; mais, en retour, il avait complétement rétabli la discipline chez les troupes désorganisées par la licence; il avait respecté scrupuleusement les alliés et les avait même protégés contre toute violence. Quand il apprit l'arrivée de son successeur, il fit une inspection attentive des armes, des hommes et des chevaux, et alla à la rencontre du consul avec une armée dans un brillant état. Les deux magistrats s'abordèrent avec toute la dignité qui convenait à leur rang et à la majesté du nom romain[1].... Quelques jours après, le consul harangua ses soldats. Après avoir rappelé le fratricide commis par Persée, puis ses projets de parricide, il ajouta « que, parvenu au trône par un crime, il n'avait eu pour armes, depuis lors, que le poison et le poignard. Il avait tendu à Eumène des embûches criminelles, outragé le peuple romain en pillant, au mépris du traité, des villes alliées de Rome; et l'événement lui prouverait bientôt combien les dieux détestaient de tels crimes. Les dieux, en effet, favorisaient la piété et la bonne foi, et c'était ainsi que le peuple romain s'était élevé à un tel point de puissance. » Il finit en comparant les forces du peuple romain, déjà maître du monde entier, avec celles des Macédoniens, et les deux armées entre elles. « Combien plus considérables étaient les ressources de Philippe et d'Antiochus; et pourtant Rome en avait triomphé sans employer toutes ses forces. »

II. Quand il eut enflammé l'ardeur des soldats par de pa-

1. Il y a ici une lacune de quelques mots.

reilles exhortations, le consul délibéra sur le plan de campagne. Le préteur C. Marcius vint de Chalcis, où il avait pris le commandement de la flotte, pour assister au conseil. On y décida qu'on ne perdrait plus de temps en Thessalie, mais qu'on se dirigerait aussitôt sur la Macédoine; de son côté, et en même temps, le préteur, avec sa flotte, ferait une descente sur les côtes de l'ennemi. Le préteur congédié, le consul donna aux soldats l'ordre de prendre des vivres pour un mois, et se mit en route dix jours après avoir pris le commandement de l'armée. Après un jour de marche, il fit venir des guides et ordonna à chacun d'eux de déclarer devant le conseil la route qu'il pensait la meilleure; puis, faisant éloigner les guides, il mit en délibération l'itinéraire à suivre. Les uns conseillaient de prendre par Pythium, les autres par les monts Cambuniens, chemin suivi l'année précédente par le consul A. Hostilius; d'autres enfin voulaient longer le marais d'Ascuris. Il restait encore quelque chemin à faire avant d'arriver au point où il faudrait choisir entre ces routes : on remit donc à décider la question à l'instant où l'on serait à l'embranchement. Le consul continua vers la Perrhébie et s'arrêta entre Azore et Doliché pour prendre une décision définitive sur l'itinéraire. Pendant ce temps, Persée, sachant que l'ennemi approchait, mais sans connaître la route qu'il allait prendre, se décida à fermer tous les passages en y postant des troupes. Il envoya donc au sommet des monts Cambuniens, que les Macédoniens appellent Valustana, Asclépiotode avec dix mille hommes de troupes légères, et vers le fort, appelé Lapathus, qui domine le marais Ascuris et commande le défilé, Hippias, avec douze mille Macédoniens. Quant à lui, avec le reste de ses troupes, il campa d'abord aux environs de Dium. Là, comme s'il eût été paralysé et incapable de rien entreprendre, il se borna à parcourir la côte avec un corps de cavalerie légère, tantôt vers Héraclée, tantôt vers Phila, mais regagnant toujours Dium le même jour.

III. Pendant ce temps, le consul s'était décidé à prendre par le défilé près duquel le roi Philippe avait autrefois éta-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

bli son camp devant Octolophe[1]. Avant de se mettre
route, il avait détaché en avant quatre mille hommes,
la conduite de M. Claudius et de Q. Marcius, fils du con
pour faire occuper les positions favorables. Le gros de
mée s'était, aussitôt après, mis en marche. Mais la r
était si difficile, hérissée de rochers et de broussailles,
le détachement de troupes légères, après avoir fait qu
milles avec beaucoup de peine, dut s'arrêter dans un
droit appelé la Tour Eudiérus. Le lendemain, après
marche de sept milles, il prit position sur une hau
voisine du camp des ennemis. Un messager fut alors
voyé au consul, annonçant « qu'on était arrivé près de l
nemi, qu'on tenait une position sûre et avantageuse
tous les rapports; le consul n'avait donc qu'à rejoi
l'avant-garde en toute diligence. » Le consul commenç
s'inquiéter, tant des difficultés de la route où il s'était
gagé que des dangers que courait son faible détache
d'avant-garde au milieu des postes ennemis, quand il r
ce message près du marais Ascuris. Il sentit renaîtr
confiance, rejoignit son avant-garde, et assit son camp
la pente de la hauteur qu'elle avait occupée. C'éta
position la plus favorable qu'il pût prendre en cet end
En effet, il avait vue, de ces sommets élevés, non-
lement sur le camp des ennemis, situé à plus d'un m
mais sur toute la contrée jusqu'à Dium et Phila et
toute la côte jusqu'à la mer. Dans cette position,
leur permettait d'embrasser tout le théâtre de la guerr
voir toutes les troupes de l'ennemi et son territoire si
éloigné, les soldats se sentirent pleins d'espoir. Dans
empressement, ils voulaient que le consul les conduisî
l'heure au camp ennemi; mais il leur donna un jour
se remettre des fatigues de la guerre. Le surlende
de son arrivée, il laissa une partie des troupes pour g
le camp, et, avec le reste, marcha à l'ennemi.

IV. Hippias avait été envoyé par le roi pour garde

1. On suppose que le texte est altéré en cet endroit.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

passage. Quand il vit le camp romain sur la montagne, il encouragea ses soldats à la bataille, et marcha au-devant du consul qui approchait. Des deux côtés, il n'y avait à combattre que des troupes légères, que leur genre d'armures rendait spécialement propres à engager le combat. La lutte commença aussitôt ; on lança des traits, et la témérité des deux corps d'armée fit qu'il y eut des deux côtés de nombreux blessés; mais pourtant il y eut peu de morts. Cette escarmouche anima les esprits pour le lendemain, et la lutte fût devenue plus générale et plus sanglante si l'on avait eu assez d'espace pour se déployer. Mais le sommet de la montagne allait se retrécissant en cône, et à peine pouvait-on ranger trois soldats de front. Il n'y avait donc que peu de soldats à combattre, et les autres, surtout ceux qui avaient de lourdes armures, restaient spectateurs. Les troupes légères s'élançaient par les anfractuosités de la montagne; des deux côtés on cherchait à prendre l'ennemi en flanc, et à combattre en quelque position que ce fût. Il y eut encore plus de blessés que de tués, et la nuit mit fin au combat. Le troisième jour, l'embarras du général romain fut grand. Rester sur une montagne nue, il ne le pouvait; et rétrograder, c'était une honte et même un danger si l'ennemi fondait sur lui en descendant des hauteurs. Il ne restait donc qu'une ressource : racheter la témérité de son entreprise à force d'opiniâtreté et d'audace, ce qui est souvent sagesse dans les moments suprêmes. Telle était l'extrémité, que, si le consul avait eu pour ennemi un roi semblable aux anciens rois de Macédoine, il eût sans doute essuyé un grand désastre. Mais Persée, bien qu'il parcourût la côte près de Dium avec sa cavalerie, et qu'à douze milles seulement du combat il en entendît presque les cris et le bruit, ne renforça pas de troupes fraîches les combattants fatigués, et ne vint pas lui-même prendre part à la bataille; et cependant sa présence eût fait beaucoup. Le général romain, au contraire, malgré ses soixante ans et un embonpoint gênant, se porta partout où il pouvait être utile. Il montra jusqu'au bout de sa tentative hardie une constance admirable. Lais-

sant Popillius garder la hauteur, il passa par des défilés impraticables, où il s'était fait frayer un chemin par des pionniers que soutenaient, par ses ordres, Attale et Misagène, chacun avec des auxiliaires de sa nation. Pour lui, après avoir fait prendre la tête à la cavalerie et aux bagages, il ferma la marche avec les légions.

V. L'armée descendit avec des peines inouies et en perdant beaucoup de bêtes de somme et de bagages. Après avoir fait quatre milles, elle n'aurait rien tant désiré que remonter au point de départ. Les éléphants causaient presque autant de désordre que l'aurait fait la poursuite de l'ennemi. Lorsqu'ils arrivaient aux passages impraticables, ils renversaient leurs conducteurs et poussaient des cris affreux qui causaient un grand effroi, surtout aux chevaux. A la fin, pourtant, on trouva moyen de leur faire franchir ces endroits escarpés. A la pointe extrême du roc où commençait l'escarpement, on appuyait deux fortes poutres, dont l'extrémité inférieure était enfoncée en terre ; ces poutres étaient éloignées l'une de l'autre un peu plus que de la largeur de l'éléphant. On plaçait en travers des planches de trente pieds de long, rapprochées de manière à former un pont, et on les recouvrait de terre. Un peu plus bas on plaçait un autre pont semblable, puis un troisième, et d'autres encore, jusqu'à ce qu'on arrivât au bas de l'escarpement. L'éléphant s'avançait sur le pont comme sur un terrain solide. Avant qu'il fût à l'extrémité, on coupait les étais de ce côté, et le pont, faisant bascule, forçait l'animal à glisser doucement jusqu'au pont inférieur. Les uns glissaient en restant debout, les autres en s'accroupissant. Arrivés à la surface du pont inférieur, ils glissaient bientôt de la même manière sur un pont nouveau ; et toujours ainsi jusqu'au sol uni. Ce jour-là, les Romains firent un peu plus de sept milles; mais, pour ainsi dire, sans marcher, et en glissant sur le roc avec armes et bagages, au prix de souffrances de toute nature. Le général lui-même et le guide avouèrent qu'il eût suffi d'une poignée d'hommes pour détruire l'armée entière. La nuit, on parvint à un plateau de médiocre étendue, et, comme il

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

était entouré de tous côtés de rochers, il fut impossible de s'assurer si la position n'était pas dangereuse. Cependant, on s'établit sur cet emplacement, où il était possible de camper, et que l'on n'avait pas espéré rencontrer. Il fallut, dans le fond de cette vallée, attendre Popillius et les troupes restées avec lui. Ce corps d'armée n'avait pas été non plus harcelé par l'ennemi; mais il avait souffert aussi cruellement de la difficulté de la route. Le troisième jour, les troupes réunies franchirent le défilé appelé dans le pays Callipencé. Le quatrième jour, elles eurent encore à lutter contre les difficultés; mais l'expérience leur servit à en triompher plus aisément et la confiance leur revint en ne voyant nulle part d'ennemi et en se rapprochant de la mer. On descendit en plaine. L'infanterie campa entre Héraclée et Libethum, en grande partie sur des collines; elle formait comme une ceinture autour de l'infanterie campée dans la plaine.

VI. On dit que le roi était au bain quand on lui annonça que l'ennemi approchait. A cette nouvelle, il s'élance tremblant hors de son bain, et criant qu'il est vaincu sans combat; puis, dans son effroi, donne cent ordres contradictoires[1].... et ouvre à l'ennemi tous les passages. Il enlève de Dium toutes les statues dorées, de crainte qu'elles ne soient prises par l'ennemi, et force tous les habitants de la ville de s'en aller à Pydna. Ainsi il fit réussir l'audace du consul, audace bien téméraire pourtant, car il s'engageait dans un endroit d'où il n'aurait pu sortir si l'ennemi eût voulu l'en empêcher. En effet, les Romains n'avaient que deux issues, la vallée de Tempé donnant sur la Thessalie, et le défilé voisin de Dium, donnant sur la Macédoine, toutes deux occupées par les troupes du roi. Aussi le roi n'avait qu'à tenir bon deux jours, sans perdre courage à la première alarme, et les Romains n'auraient eu ni retraite possible en Thessalie par Tempé, ni route pour faire transporter leurs vivres. En effet, le défilé de Tempé est déjà par lui-même un passage difficile, même quand on n'y rencontre pas d'en-

1. Il y a ici deux ou trois lignes dont le texte est fort altéré.

nemis. Outre que, durant cinq milles, la voie est à peine assez large pour une bête de somme chargée, des deux côtés l'abîme est si profond qu'on ne peut y jeter les yeux sans vertige et sans effroi. Le Pénée, qui roule avec fracas ses eaux profondes au milieu de la vallée, ajoute encore à l'impression de terreur. Ce passage, déjà si dangereux en lui-même, était en outre occupé par des troupes royales échelonnées sur quatre points : d'abord à l'entrée même, à Gonnus; puis, près de Condylon, dans un fort inexpugnable; puis, près de Lapathonte, à un endroit nommé Charax; et enfin sur la route même, à un point où la vallée devient si étroite qu'il suffit de dix soldats pour intercepter le passage. Ainsi, Tempé étant fermée aux Romains, soit pour recevoir des vivres, soit pour faire retraite, force était de remonter sur les hauteurs d'où l'on venait de descendre. Mais si l'on était descendu à l'insu des ennemis, cette fois, comment réussir, quand les ennemis occupaient la cime de la montagne? Et d'ailleurs, le souvenir des difficultés éprouvées eût enlevé tout espoir. Ainsi engagés témérairement, les Romains n'avaient qu'une ressource : se faire jour vers la Macédoine à travers les ennemis, postés près de Dium. Et ce parti même, si les dieux n'avaient pas aveuglé Persée, combien il offrait peu d'espoir! En effet, entre le pied du mont Olympe et la mer il n'y a guère plus d'un mille; et la moitié de cet espace est prise par l'embouchure du fleuve Baphyre que la mer fait refluer très-loin, et l'autre moitié est presque entièrement occupée par le temple de Jupiter et par la ville. L'espace qui reste libre est fort étroit, et il suffisait d'un fossé, même peu profond, ou d'une palissade; et l'ennemi avait sous la main assez de pierres et de bois pour construire une muraille et élever des tours. Mais, aveuglé par une terreur soudaine, le roi avait perdu tout sentiment de la situation; il dégarnit tous ses postes, qu'il abandonna à l'ennemi, et se réfugia à Pydna.

VII. Le consul comprit que la démence et la lâcheté de Persée étaient pour lui de grandes chances de salut. Il envoya donc à Sp. Lucrétius, resté à Larisse, l'ordre de s'em-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

parer de tous les forts voisins de Tempé, qu'avait abandonnés l'ennemi; puis, il fit prendre les devants à Popillius pour qu'il éclairât la marche du côté de Dium. Quand il sut le passage libre sur tous les points, il arriva en deux jours devant Dium et fit placer le camp sous le temple même, afin que rien ne fût profané dans le lieu saint. Il pénétra dans la ville : elle n'était pas grande; mais il fut frappé de la beauté des édifices, de la multitude des statues et de l'importance des fortifications. Ne pouvant croire que tout cela eût été abandonné sans quelque motif secret, il ne resta qu'un seul jour, pour reconnaître tous les alentours, puis décampa. Comme il pensait trouver beaucoup de blé dans la Piérie, il s'avança, le jour même, jusqu'au fleuve Mitys. Le lendemain, il reprit sa route, et reçut la soumission de la ville d'Agassa, qui se rendit d'elle-même. Pour gagner les esprits du reste de la Macédoine, il se contenta de prendre des otages, promettant aux habitants de ne pas leur imposer de garnison et de les laisser vivre avec leurs lois et leurs immunités. Après un nouveau jour de marche, il assit son camp près du fleuve Ascordus; mais, trouvant une disette croissante à mesure qu'il s'éloignait de la Thessalie, il revint à Dium. Chacun comprit alors, aux dangers qu'on courait en s'éloignant de la Thessalie, ce qu'on aurait eu à souffrir si l'on n'eût pu y entrer. Persée, après avoir rassemblé toutes les troupes avec tous les chefs, commença par adresser des reproches aux commandants des postes, et surtout à Asclépiodote et à Hippias, qu'il accusait d'avoir livré aux Romains les barrières de la Macédoine, faute dont il aurait dû pourtant s'accuser tout le premier. Quand le consul avait aperçu la flotte en haute mer, il avait espéré qu'elle arrivait avec des approvisionnements (car les vivres devenaient très-chers et même commençaient à manquer); mais il apprit bientôt par les vaisseaux entrés au port que les bâtiments de transport étaient restés à Magnésie. Son embarras fut grand alors. L'ennemi n'avait rien à faire contre lui; la nécessité allait l'accabler. A ce moment, et très à propos, arrivèrent des dépêches de Sp. Lucrétius, annon-



Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

çant qu'il avait pris tous les forts dominant Tempé ou avoisinant Phila, et qu'il y avait trouvé beaucoup de blé et de provisions de toute nature.

VIII. Fort heureux de cette nouvelle, le consul revint de Dium à Phila afin de renforcer la garnison de cette place et de distribuer aux soldats du blé dont le transport eût demandé beaucoup de temps. Ce départ fut jugé sévèrement. Selon les uns, c'était par crainte qu'il s'était éloigné des ennemis, parce que, restant en Piérie, il lui aurait fallu combattre; selon les autres, il avait, par ignorance des choses de la guerre, laissé échapper une occasion qui s'offrait d'elle-même et qui peut-être ne se représenterait plus. Et en effet, en abandonnant Dium, il réveilla son ennemi, qui sentit enfin qu'il devait recouvrer ce qu'il avait perdu par sa faute. A peine Persée eut-il appris le départ du consul, qu'il revint à Dium, rétablit ce que les Romains avaient dévasté ou anéanti, releva les créneaux des remparts et répara les murs sur tous les points. Cela fait, il plaça son camp à cinq milles de la ville, en deçà du fleuve Énipée, fleuve presque infranchissable, qui allait devenir pour lui un rempart. L'Énipée descend du mont Olympe. Ce n'est, l'été, qu'un filet d'eau : l'hiver, grossi par les pluies, il roule sur les rochers en torrents impétueux; enlevant la terre qu'il emporte vers la mer, il forme des gouffres profonds, et son lit, qu'il creuse de plus en plus, est bordé de rives très-escarpées. Persée, voyant dans ce fleuve une barrière infranchissable pour l'ennemi, songeait à gagner du temps tout le reste de la campagne. Pendant ce temps, le consul faisait partir de Phila, pour marcher sur Héraclée, Popillius avec deux mille soldats. Héraclée est à cinq milles environ de Phila, à égale distance de Dium et de Tempé; elle est assise sur un roc qui domine le fleuve.

IX. Popillius, avant de mener ses troupes à l'assaut, fit conseiller aux habitants par des émissaires de s'en remettre à la justice et à la clémence des Romains plutôt que d'éprouver la force de leurs armes. Ces conseils restèrent sans effet, car on apercevait les feux du camp royal aux bords de

Enipée. Le siége alors commença et par terre et par mer, ar la flotte stationnait près du rivage, et à l'aide des travaux t des machines. Quelques jeunes Romains eurent même l'i-ée de se servir pour le siége d'une des manœuvres du jeu du irque, et gravirent ainsi la partie la moins élevée des murs. lors, en effet, on n'encombrait pas le cirque de bêtes féroces enues de toutes les nations; mais on cherchait à intéresser ar des jeux de diverses sortes, car une seule course de chars t un seul exercice de voltige n'eussent formé qu'un spectacle 'une heure. Entre autres divertissements, soixante jeunes ens, quelquefois plus, quand les jeux étaient célébrés avec clat, arrivaient en armes. Leurs exercices ressemblaient en artie à des évolutions de troupes, et, en partie aussi, à des anœuvres de gladiateurs, plus élégantes que celles de armée. Après diverses évolutions, ils se formaient en ba-aillon carré et élevaient au-dessus de leur tête leurs bou-liers serrés les uns contre les autres. Le premier rang se enait debout; le second se baissait un peu, le troisième lavantage; et enfin le quatrième et dernier mettait un enou en terre; ainsi se formait une tortue, inclinée comme n toit de maison. A cinquante pas environ de distance, eux soldats prenaient leur élan et arrivaient, en se mena-ant, du bas de la tortue au faîte sur ce plancher de bou-liers. Alors ils faisaient des passes d'armes sur ce faîte, ou bien ils en venaient aux mains au milieu même de la tortue ur laquelle ils bondissaient comme sur une surface solide. Cette tortue fut appliquée à la partie la moins élevée des murailles. Les soldats, montant au bout de cette surface inclinée, arrivaient à la hauteur des assiégés debout sur les remparts. Ils les forcèrent à quitter leur position, et deux manipules pénétrèrent dans la ville. La seule différence avec la manœuvre des jeux publics, c'est que les assiégeants placés au front et en flanc, n'élevaient pas leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, mais les tendaient devant eux comme sur un champ de bataille. Placés au pied du mur, les traits ne pouvaient pas les atteindre, et la pluie de traits qui tombait sur la tortue glissait comme sur la pente d'un

toit. Après s'être emparé d'Héraclée, le consul vint y camper comme s'il avait le projet de marcher sur Dium, d'en chasser le roi et de se diriger vers la Piérie. Mais, songeant déjà à ses quartiers d'hiver, il fit paver des routes pour le transport des vivres qui devaient lui venir de la Thessalie, chercha des endroits propres à établir des greniers, et fit construire des abris où pourraient se reposer les conducteurs des convois.

X. Remis enfin de la frayeur qui lui avait troublé l'esprit, Persée n'eut qu'un désir : qu'on n'eût pas accompli l'ordre qu'il avait donné, dans son émoi, de jeter à la mer les trésors de Pella et de brûler les chantiers de Thessalonique. Andronique, envoyé dans cette dernière ville, ne s'était pas pressé, afin de laisser à Persée le temps de se repentir, ce qui eut lieu en effet. Nicias, moins avisé, avait jeté à la mer ce qu'il avait trouvé de trésors à Pella. Mais sa faute fut réparable, car presque tout fut retiré par des plongeurs. Cependant le roi eut tant de honte de son effroi qu'il fit périr secrètement les plongeurs, puis Andronique même et Nicias, afin qu'il ne restât pas un seul homme ayant connaissance de ces ordres insensés. Pendant ce temps, C. Marcius, parti d'Héraclée avec sa flotte pour Thessalonique, débarqua sur plusieurs points de la côte des détachements, qui dévastèrent au loin le territoire et refoulèrent dans leurs murs les assiégés dont les tentatives de sorties échouèrent à plusieurs reprises. Déjà même la ville était sérieusement menacée; mais, par des machines de tout genre habilement disposées, les assiégés atteignirent de quartiers de rocs, non-seulement les soldats qui s'approchaient imprudemment des murs, mais ceux même qui étaient dans les vaisseaux. Les troupes durent donc se rembarquer, renoncer au siége de Thessalonique et se diriger vers Énéa. Cette ville, située à un mille de Thessalonique, sur un sol fertile, fait face à Pydna. On ravagea le territoire, et, en longeant la côte, on parvint à Antigonée. Là, aussitôt débarqués, les soldats commencèrent par ravager le pays et rapportèrent quelque butin aux navires; mais bientôt, comme ils étaient disper-

sés dans la campagne, les Macédoniens fondirent sur eux, les mirent en déroute, et, les poursuivant jusqu'à la mer, en tuèrent environ cinq cents et ne firent pas moins de prisonniers. Il fallut une nécessité aussi pressante pour réveiller l'énergie des Romains. Comme la retraite vers leurs vaisseaux leur était coupée, l'impossibilité de se sauver autrement et leur orgueil révolté les ranimèrent. Le combat recommença sur le rivage. Grâce à des renforts venus des vaisseaux, on tua environ deux cents Macédoniens et l'on fit autant de prisonniers. Partant alors d'Antigonée, la flotte cingla vers le territoire de Pallène, que l'on descendit ravager. Ce territoire, voisin de celui de Cassandrée, était le plus fertile de toute la côte que l'on venait de longer. On y fut rejoint par le roi Eumène, parti d'Élée avec vingt vaisseaux pontés, puis par cinq autres vaisseaux, pontés également, qu'envoyait le roi Prusias.

XI. Ces renforts enhardirent le préteur à faire le siége de Cassandrée. Cette ville, fondée par le roi Cassandre dans les gorges qui relient le territoire de Pallène au reste de la Macédoine, est défendue, d'un côté par le golfe Toronaïque et, de l'autre, par le golfe Macédonien. En effet, la langue de terre sur laquelle elle est située s'avance au loin dans la mer, autant que le mont Athos, si célèbre par sa hauteur, et se découpe, du côté de la Magnésie, en deux promontoires inégaux, dont le plus grand a nom Posidée, le plus petit Canastrée. L'attaque fut dirigée sur deux points opposés en même temps. Le général romain se porta du côté appelé Clètes et prolongea sa ligne de circonvallation du golfe Macédonien au golfe Toronaïque, en y plaçant des chevaux de frise, afin d'intercepter le passage. Eumène attaquait de l'autre côté, sur le détroit. Les Romains avaient beaucoup de mal à combler le fossé qu'avait creusé naguère Persée. Comme le préteur demandait ce qu'était devenue la terre tirée de ces fossés, on lui montra des voûtes faites de cette terre convertie en brique, voûtes qui étaient loin d'avoir l'épaisseur de l'ancien mur, et n'étaient formées que d'un seul rang de briques. Il résolut donc de percer ces parois et de s'ouvrir

Ομάδα Κεντρική Βιβλιοθήκη

ainsi un chemin dans la ville. Il pourrait le faire à l'ins de l'ennemi, pensait-il, en tentant l'escalade sur un autr point, où se porteraient, dans l'émoi causé par cette attaque tous les défenseurs de la ville. Cassandrée avait pour garni son, outre la courageuse jeunesse de la cité, huit cent Agrianes et deux mille Pénestes Illyriens envoyés par Pleu ratus, renforts appartenant à deux nations belliqueuses Pendant que ces troupes défendaient les murailles, vigou reusement attaquées par les Romains, les parois des voûte de briques furent percées en un instant sur l'autre point e donnèrent entrée dans la ville. Si même ceux qui avaien pratiqué l'ouverture avaient eu des armes, la ville éta prise sur-le-champ. Quand les soldats apprirent que l'ou vrage était terminé, ce fut une explosion de cris de joie, ca ils pensaient pénétrer dans la place sur plusieurs points.

XII. Les ennemis ne surent d'abord ce que signifiaien ces cris soudains. Mais quand les commandants de la gar nison, Python et Philippe, surent que la ville était ouvert sur ce point, ils se dirent que le travail avait été fait pou celui qui serait là le premier. Ils s'élancèrent donc avec u fort détachement d'Agrianes et d'Illyriens. Les Romains qu se réunissaient, appelés de toutes parts, pour entrer dan la ville, sont surpris encore en désordre, poursuivis jusqu'a fossé, culbutés et accablés sous les débris. Environ six cent hommes y furent tués, et presque tous ceux qui avaient ét surpris entre la muraille et le fossé furent blessés. Victim de sa propre tentative, le préteur eut moins d'empressemen à imaginer de nouveaux plans. De son côté, Eumène pous sait le siége et sur mer et sur terre, mais sans grand succès Les deux chefs convinrent donc de renforcer leurs poste afin qu'aucun secours de Macédoine ne pût entrer dans l ville, et, puisque la force ouverte n'avait pas réussi, d'agi avec les machines et les travaux de siége. Pendant qu'il s'y préparaient, dix bâtiments légers envoyés de Thessalo nique par le roi avec l'élite des auxiliaires Gaulois, aperçu rent la flotte en mer; ils profitèrent alors d'une nuit obscur pour entrer dans la ville, un à un, en passant entre les na

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

vires ennemis. L'arrivée de ce renfort suffit pour faire re-
noncer au siége les Romains et le roi. Ils doublèrent l
promontoire et arrivèrent à Torone, qu'ils assiégèrent
Mais la place était défendue par une forte garnison ; ils re
noncèrent à cette entreprise et se dirigèrent sur Démétriade
Là encore, ils trouvèrent une garnison considérable sur le
murailles : ils cinglèrent donc jusqu'à Iolcos, dont ils vou
laient ravager le territoire avant de revenir attaquer Démé
triade.

XIII. Cependant le consul, pour ne pas rester immobil
dans un pays ennemi, envoya M. Popillius avec cinq mill
soldats assiéger la ville de Mélibée. Elle est située au pie
du mont Ossa, du côté de la Thessalie, et se trouve domine
Démétriade. L'arrivée de l'ennemi effraya d'abord les ha
bitants; mais bientôt, se remettant de cette alarme sou
daine, ils coururent en armes aux portes et aux rempart
sur les points qui leur paraissaient menacés. Les Romain
comprirent en un instant qu'ils ne pourraient prendre l
ville au premier assaut. On se disposa donc à faire un siég
régulier et on commença les travaux. Quand Persée appr
que l'armée du consul assiégeait Mélibée et que la flott
était devant Iolcos et devait ensuite attaquer Démétriade
il envoya à Mélibée un de ses lieutenants, Euphranor, à l
tête de deux mille soldats d'élite. S'il pouvait écarter d
Mélibée les Romains, il devait gagner Démétriade par de
chemins de traverse avant que les Romains y fussent venu
d'Iolcos. Quand les assiégeants le virent tout à coup appa
raître sur les hauteurs, saisis d'effroi, ils abandonnèrer
leurs travaux et y mirent le feu. Ainsi fut délivrée Mélibée
Euphranor, ayant sauvé cette ville, marcha aussitôt ver
Démétriade. Les assiégés reprirent courage : non-seulemer
ils crurent pouvoir défendre leurs murs, mais aussi préser
ver leurs campagnes de la dévastation. Ils firent, un effe
plusieurs sorties sur les fourrageurs disséminés et en bles
sèrent un certain nombre. Cependant le préteur et le re
purent faire le tour des murailles pour reconnaître la pos
tion et voir quelles parties devaient être attaquées de viv

force ou réduites par des travaux de siége. Le bruit couru qu'il y eut des négociations entre Eumène et Persée par l'entremise d'un Crétois, Cydas, qui commandait Démétriade. Un fait certain, c'est qu'on s'éloigna de cette ville. Eumène rembarqua, alla féliciter le consul de son heureuse entrée en Macédoine, et retourna à Pergame, sa capitale. Le préteur Marcius Figulus, après avoir envoyé une partie de sa flotte hiverner à Sciathos, se dirigea avec le reste vers Orée en Eubée, car ce poste lui semblait le plus favorable pour envoyer des approvisionnements aux armées de Macédoine et de Thessalie. Au sujet d'Eumène, l'histoire n'est pas fixée. Selon Valérius d'Antium, il ne vint point avec sa flotte au secours du préteur, bien que celui-ci l'en eût pressé par plusieurs messages; en outre, il repartit pour l'Asie très-mécontent contre le consul, qui ne lui avait pas permis de camper avec lui, et il ne voulut jamais consentir à laisser les cavaliers Gaulois qu'il avait amenés. Son frère Attale, au contraire, serait resté avec le consul, sans que sa fidélité et son concours signalé se fussent ralentis pendant cette guerre.

XIV. Tandis qu'en Macédoine la guerre continuait, on reçut à Rome les députés d'un roi Gaulois de par delà les Alpes, nommé Bulanus (le nom du peuple n'a pas été transmis), qui envoyait promettre des secours pour la guerre de Macédoine. Le sénat le fit remercier et lui envoya, comme présents, un collier d'or de deux livres, des coupes d'or de quatre livres, un cheval harnaché et une armure de cavalier. Le sénat reçut ensuite des députés de Pamphylie. Ils apportaient une couronne d'or valant vingt mille philippes. On les autorisa à la déposer dans le sanctuaire de Jupiter très-grand et très-bon et de sacrifier dans le capitole. On répondit avec bienveillance à leur demande de renouvellement d'alliance, et on donna à chacun d'eux un présent de deux mille as. Les ambassadeurs du roi Prusias furent reçus ensuite, puis peu après ceux des Rhodiens: leur mission avait même objet; mais leur langage fut bien différent. Il s'agissait d'amener une réconciliation entre

Ancient Egyptian Bibliotheca Geodoc

Rome et le roi Persée. Prusias faisait moins une demande qu'une prière : « Jusqu'ici, il avait fait cause commune avec les Romains, et il continuerait tant que la guerre durerait. Cependant, des ambassadeurs de Persée étant venus le prier d'intervenir comme conciliateur, il s'était engagé à parler en faveur du roi. Ils demandaient donc aux sénateurs, s'ils pouvaient se résoudre à pardonner, de lui savoir quelque gré à lui-même d'avoir contribué à ramener la paix. » Ainsi parlèrent les ambassadeurs du roi. Les Rhodiens commencèrent par rappeler avec orgueil tout ce qu'ils avaient fait pour le peuple romain, s'attribuèrent la plus grande part des victoires et surtout de celle remportée sur Antiochus, et ils ajoutèrent « qu'ils avaient formé des relations d'amitié avec Persée au temps où les Macédoniens étaient en paix avec les Romains : ces relations, ils les avaient rompues à regret sans avoir de griefs contre le roi, et parce qu'il avait plu aux Romains de les entraîner dans cette guerre. Depuis trois ans, ils en subissaient tous les inconvénients ; la mer leur était fermée, et leur île, ne pouvant recevoir d'approvisionnements et privée des ressources de la mer, était en proie à la disette. Ils ne pouvaient pas subir plus longtemps une situation pareille : aussi avaient-ils envoyé des ambassadeurs à Persée pour le presser, au nom des Rhodiens, de faire la paix avec les Romains, et l'ambassade envoyée à Rome avait la même mission. Si l'un des deux peuples s'opposait à la paix, les Rhodiens verraient ce qu'ils devaient faire à son égard. » De telles paroles, même aujourd'hui, ne peuvent être lues ni entendues sans indignation, j'en suis certain : on doit juger par là de l'effet qu'elles produisirent, sur les sénateurs qui les entendaient.

XV. Selon Claudius, la seule réponse que l'on fit aux Rhodiens fut de leur lire un sénatus-consulte rendant au au nom du peuple romain la liberté à la Lydie et à la Carie, et de leur notifier qu'on faisait partir un double message pour en informer ces deux peuples. En entendant cela, le chef de l'ambassade, pour l'orgueil duquel l'enceinte du sénat était tout à l'heure un trop étroit théâtre, se trouva

mal. Selon d'autres historiens, il leur fut répondu « que le peuple romain, dès le commencement de la guerre, avait su de bonne source les intelligences secrètes des Rhodiens et de Persée contre la république : eût-on conservé un doute à cet égard, il aurait été levé par le langage que venait de tenir l'ambassade. C'était, en effet, l'ordinaire que la mauvaise foi, malgré toutes ses précautions, se trahît elle-même. Les Rhodiens étaient-ils donc devenus les arbitres de la paix et de la guerre dans le monde? Était-ce sur un signe des Rhodiens que les Romains devaient prendre ou déposer les armes? N'étaient-ce donc plus les dieux, mais les Rhodiens, qui étaient témoins des traités? Voilà donc quel était leur langage! que Rome obéisse et rappelle ses troupes de Macédoine, ou les Rhodiens verront ce qu'ils doivent faire. Ce qu'ils veulent faire, Rome ne l'ignore pas. Quant au peuple romain, une fois Persée vaincu, et cela ne tardera pas, il verra à traiter chaque État selon sa conduite pendant cette guerre. » Cependant on envoya en présent deux mille as à chaque député ; mais ils refusèrent.

XVI. On lut ensuite le message du consul Q. Marcius. Il rapportait « comment, après avoir franchi un défilé, il était entré en Macédoine ; comment le préteur avait tiré pour lui de divers endroits des provisions pour l'hiver, et comment il avait lui-même demandé aux Épirotes vingt mille bois, seaux de froment et dix mille d'orge. Il demandait que le prix de ce blé fût payé dans Rome même aux ambassadeurs épirotes. Il fallait lui envoyer de Rome des habillements pour ses troupes, et environ deux cents chevaux, surtout numides, car il n'en trouvait aucun dans le pays. Un sénatus-consulte fut rendu, ordonnant l'exécution de tout ce que demandait le consul. Le préteur C. Sulpicius adjugea la fourniture de six mille robes, trente mille tuniques et un envoi de chevaux pour être livrés au consul à sa réquisition; il paya aux députés épirotes le prix du blé, et introduisit dans le sénat Onésime, fils de Python, Macédonien de grande famille. Cet Onésime n'avait cessé de conseiller au roi la paix ; lui rappelant l'exemple de son père Philippe

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

qui, jusqu'au terme de sa vie, s'était fait lire deux fois par jour le résumé de son traité avec Rome, il l'engageait à faire de même, sinon toujours, du moins fréquemment. Voyant qu'il ne pouvait le détourner de la guerre, il s'était d'abord éloigné sous divers prétextes pour ne pas être mêlé à des projets qu'il désapprouvait ; puis, comme il devenait suspect et qu'on l'accusait même parfois de trahison, il passa du côté des Romains et rendit de grands services au consul. Introduit au sénat, il rappela tous ces faits. Le sénat le fit inscrire sur la liste des alliés, lui donna un logement, des présents, deux cents arpents dans la partie du territoire tarentin qui appartenait aux Romains, et une maison à Tarente. Le préteur C. Décimius fut chargé de l'exécution de ce décret. Les censeurs firent leur revue aux ides de décembre avec une sévérité encore sans exemple. Beaucoup de chevaliers furent privés de leur cheval, entre autres P. Rutilius, qui, étant tribun du peuple, avait accusé les censeurs avec une grande violence. Il fut aussi exclu de sa tribu et frappé d'une agravation d'impôt. D'après un sénatus-consulte, les questeurs avaient donné aux censeurs la moitié des impôts pour les travaux publics. Ti. Sempronius, avec la part qu'il avait reçue, acheta pour l'État la maison de P. Scipion l'Africain, située derrière le cirque, près de la statue de Vertumne, avec les boucheries et les boutiques attenantes : sur l'emplacement il construisit la basilique appelée depuis Sempronia.

XVII. On touchait à la fin de l'année, et l'importance de la guerre de Macédoine faisait que, dans les entretiens, on ne parlait que d'une chose : quels consuls allait-on créer pour terminer enfin cette guerre. Aussi, un sénatus-consulte enjoignit à Cn. Servilius de revenir au plus vite pour tenir les comices. . . . . [1]. Il se hâta, en effet, et les élections eurent lieu au jour fixé. On nomma consuls L. Émilius Paullus pour la seconde fois, quatorze ans après son premier consulat, et C. Licinius Crassus. Le lendemain, on

1. Le texte est altéré en cet endroit.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Μόρφου

nomma préteurs Cn. Bébius Tamphilus, L. Anicius Gallus, Cn. Octavius, P. Fontéius Balbus, M. Ébutius Elva et Cn. Papirius Carbon. La préoccupation que causait la guerre de Macédoine en fit hâter les préparatifs. On voulut donc que les consuls et les préteurs désignés tirassent sur-le-champ les provinces au sort, afin de savoir quel consul aurait la Macédoine, quel préteur le commandement de la flotte. Ils pourraient ainsi songer à ce qui était nécessaire pour cette guerre, faire leurs préparatifs, et, s'ils avaient quelque doute, consulter le sénat. Invitation fut faite aux magistrats de se hâter, une fois en charge, de célébrer les féries latines, dès que la religion le permettrait, afin que rien ne retînt le consul qui devrait partir pour la Macédoine. Ces décrets rendus, on assigna comme provinces aux consuls la Macédoine et l'Italie; et aux préteurs, outre les deux juridictions de la ville, la flotte, l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne. Entre les consuls le sort décida ainsi : Émilius eut la Macédoine, Licinius l'Italie. Quant aux préteurs, Cn. Bébius eut la juridiction des citoyens; L. Anicius eut celle des étrangers, et devait en outre se tenir à la disposition du sénat. La flotte échut à Cn. Octavius, l'Espagne à P. Fontéius, la Sicile à M. Ébutius, la Sardaigne à C. Papirius.

XVIII. Il fut bientôt évident pour tout le monde que L. Émilius mènerait cette guerre avec vigueur. Outre que c'était un autre homme que les consuls précédents, il se préoccupait uniquement, nuit et jour, de ce qui concernait cette guerre. Et d'abord, il pria le sénat d'envoyer en Macédoine des commissaires inspecter les armées et la flotte, et de leur demander un rapport sur tout ce dont avaient besoin les troupes de terre et de mer. Ils devraient en même temps reconnaître, autant qu'il leur serait possible, le nombre des troupes royales, leur position et celle des Romains. Ceux-ci campaient-ils encore dans les défilés, ou bien s'étaient-ils dégagés de ces gorges et étaient-ils parvenus dans les plaines? Quels étaient les alliés fidèles? quels étaient les peuples douteux, et dont la fidélité pouvait tourner avec la

ΕΠΙΛΟΓΗ ΚΕΥΤΡΩΝ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

fortune? Quels étaient les ennemis déclarés? Quelle était la quantité d'approvisionnements préparés; d'où en pouvait-on tirer par terre ou par mer? Enfin ils constateraient tout ce qui avait été fait tant sur mer que sur terre dans la dernière campagne. D'un rapport exact sur tous ces points, on devait, pensait le consul, tirer des lumières certaines pour l'avenir. Le sénat chargea le consul Cn. Servilius d'envoyer en Macédoine les commissaires que désignerait M. Émilius. Deux jours après partirent comme commissaires Cn. Domitius Ahénobarbus, A. Licinius Nerva, L. Bébius. On annonça, vers la fin de l'année, une pluie de pierres à deux endroits : sur le territoire de Rome et sur celui de Véies. On offrit deux fois, en expiation, un sacrifice de neuf jours. Cette même année moururent deux prêtres : P. Quinctilius Varus, flamine de Mars, et le décemvir M. Claudius Marcellus. Ce dernier eut pour successeur Cn. Octavius. On remarqua comme preuve du luxe croissant, que, dans les jeux du cirque, donnés par P. Cornélius, Scipion, Marius et P. Lentulus, édiles curules, on avait fait paraître soixante-trois panthères d'Afrique, quarante ours et quarante éléphants.

XIX. L'année suivante, quand les consuls L. Émilius Paullus et C. Licinius entrèrent en charge, aux ides de mars, les sénateurs étaient avides de savoir quelles propositions allait présenter le consul à qui était échue la Macédoine. Paullus déclara « qu'il n'avait rien à proposer avant le retour des commissaires. Ils étaient en ce moment à Brindes, après avoir été deux fois rejetés hors de leur route à Dyrrachium. Dès qu'il serait informé de ce qu'il devait avant tout savoir, il ferait des propositions, et on n'attendrait pas désormais plus de quelques jours. Ensuite, pour que rien ne retardât son départ, les féries latines étaient fixées aux calendes d'avril. Les cérémonies religieuses accomplies régulièrement, il partirait avec Cn. Octavius dès que le sénat le lui ordonnerait. Pendant son absence, son collègue C. Licinius ferait tous les préparatifs et tous les envois nécessaires pour cette guerre. En attendant, on pouvait donner au-

dience aux députations des nations étrangères. » Les ambassadeurs que le sénat appela les premiers furent ceux qu'envoyaient d'Alexandrie le roi Ptolémée et la reine Cléopâtre. Ils entrèrent en habits de deuil, la barbe et les cheveux négligés, un rameau d'olivier à la main, et se prosternèrent. Leur langage fut plus humble encore que leur attitude. « Antiochus, roi de Syrie, autrefois en otage à Rome, avait, sous le spécieux prétexte de replacer sur le trône l'aîné des Ptolémée, déclaré la guerre au plus jeune, alors maître d'Alexandrie. Vainqueur à Peluse dans un combat naval, il avait passé le Nil avec son armée sur un pont jeté à la hâte; et maintenant, il assiégeait avec vigueur Alexandrie; sous peu, il serait maître du plus riche des royaumes. Tels étaient les bienfaits du peuple romain envers Antiochus, tel était son prestige sur tous les rois et tous les peuples, qu'il suffisait au sénat de faire dire par des ambassadeurs à Antiochus qu'il ne voulait pas voir attaquer des rois alliés. Aussitôt il s'éloignerait des murs d'Alexandrie et ramènerait son armée en Syrie. Si l'on tardait à le faire, bientôt Ptolémée et Cléopâtre, chassés de leur royaume, viendraient à Rome, et le peuple romain ne pourrait voir sans rougir ces rois abandonnés par lui dans cette extrémité suprême. » Touchés des prières des Alexandrins, les sénateurs députèrent tout aussitôt C. Popillius Lénas, C. Décimius et C. Hostilius pour mettre fin à cette guerre entre les rois. Ils devaient se rendre d'abord près d'Antiochus, puis près de Ptolémée, et leur signifier que, si la guerre continuait, celui des deux qui en serait cause cesserait d'être regardé par Rome comme ami et comme allié.

XX. Au bout de trois jours, ces députés partirent avec ceux d'Alexandrie. Le dernier jour des quinquatries, revinrent les commissaires de Macédoine. Telle était l'impatience de l'attente, que, si le jour n'eût pas été près de finir, les consuls auraient sur-le-champ convoqué le sénat. Le lendemain, le sénat s'assembla et les commissaires furent entendus. Ils déclarèrent « que l'armée avait pénétré en Macédoine à

Ανοικτό Κέντρο Βιβλιοθήκη Βεροίας

travers des défilés impraticables, avec plus de danger que d'utilité. La Piérie, où elle avait pénétré, était occupée par le roi, et les deux camps n'étaient séparés que par le lit de l'Énipée. Le roi se refusait à combattre, et les Romains n'avaient pas assez de forces pour l'y contraindre. L'hiver était survenu et entravait les opérations. Ces troupes oisives ne pouvaient se procurer de subsistances, et elles n'avaient plus de vivres que pour six jours. On disait que les Macédoniens étaient plus de trente mille. Si Ap. Claudius avait eu, aux environs de Lychnide, une armée assez forte, il aurait pu occuper ailleurs le roi et faire diversion ; mais Appius et ce qu'il avait de troupes étaient présentement dans la situation la plus critique, si on n'envoyait en toute hâte une armée suffisante ou si l'on ne les faisait point revenir. Du camp, ils étaient allés à la flotte. Là, ils avaient appris que la maladie avait enlevé une partie des équipages, et que presque tout le reste, notamment les Siciliens, avait regagné ses foyers; les vaisseaux manquaient donc de matelots, et ceux qui restaient ne recevaient pas de solde et n'avaient pas de vêtements. Eumène et sa flotte, comme si les vaisseaux eussent été le jouet des vents, étaient venus à l'improviste et s'étaient en allés de même, et l'on ne savait trop que penser des dispositions de ce roi.» Si tout dans Eumène semblait suspect aux commissaires, en retour ils déclaraient la fidélité d'Attale à toute épreuve.

XXI. Les commissaires entendus, L. Émilius mit en délibération la question de la guerre. Le sénat décréta «qu'un nombre égal de tribuns pour les huit légions serait créé par les consuls et le peuple; qu'on ne pourrait, cette année, créer tribuns que des citoyens ayant déjà eu un grade ; que L. Émilius aurait le privilége de choisir parmi ces tribuns ceux qu'il voudrait désigner pour les deux légions de Macédoine; qu'enfin, aussitôt après la célébration des féries latines, le consul L. Émilius et le préteur Cn. Octavius, à qui était échu le commandement de la flotte, partiraient pour leur province.» On leur adjoignit, comme troisième chef, le préteur L. Anicius, qui était chargé de la juridiction des

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

étrangers. On lui désigna pour poste l'Illyrie, aux environs de Lychnide, où il devait remplacer Ap. Claudius. Le consul C. Licinius fut chargé de faire les levées. Il devait enrôler sept mille fantassins et deux cents cavaliers romains, tirer des alliés du nom latin sept mille fantassins et quatre cents cavaliers, et charger par un message le commandant de la Gaule, Cn. Servilius, de lever dans cette province six cents cavaliers. Cette armée rassemblée, il l'enverrait au plus vite à son collègue de Macédoine. Dans cette province, il n'y avait que deux légions. Il fallait les compléter en portant le nombre des fantassins à six mille et celui des cavaliers à trois cents. Le reste, cavaliers et fantassins, seraient répartis dans les garnisons, et ceux qu'on jugerait impropres au service seraient licenciés. On exigea en outre des alliés dix mille fantassins et huit cents cavaliers. Ces troupes furent données à Anicius comme renfort aux deux légions qu'il devait emmener en Macédoine, légions de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. On enrôla aussi pour la flotte cinq mille marins. Le consul Licinius dut prendre pour sa province deux légions et y ajouter dix mille fantassins et six cents cavaliers, qu'il prendrait chez les alliés.

XXII. Ces sénatus-consultes rendus, le consul L. Émilius alla du sénat à l'assemblée du peuple et y prononça ce discours : « Citoyens, je crois avoir remarqué que vous m'avez félicité plus vivement, le jour où le sort m'a assigné la Macédoine, que celui où j'avais été proclamé consul, et que celui où j'étais entré en charge. Et pourquoi donc? uniquement parce que vous avez la conviction que cette guerre de Macédoine, qui a traîné si longtemps, peut être terminée par moi comme il convient à la majesté du peuple romain. Les dieux, je l'espère, ont également approuvé la décision du sort, et ils favoriseront nos entreprises. Mais ce sont là, soit des interprétations, soit des espérances. Ce que je puis maintenant et ce que j'ose affirmer, c'est que je ferai tous mes efforts pour que l'espoir que vous avez fondé sur moi ne soit pas trompé. Quant à ce qui est nécessaire pour la

Empêché Service Bibliothèque Bibliothèque

guerre, le sénat l'a décrété, et, puisque je me hâte de partir comme il l'a ordonné, mon honorable collègue C. Licinius s'occupera des préparatifs et des envois avec le même zèle que s'il devait lui-même faire la guerre. Vous, citoyens, ne croyez qu'à ce que j'aurai écrit, soit au sénat, soit à vous. Ne donnez pas, par votre crédulité, de la consistance à de vains bruits de source suspecte ; car je l'ai remarqué souvent, et notamment dans la guerre présente, il n'est pas d'esprit si fortifié contre l'influence de ces bruits, qui ne se laisse décourager par eux. Dans tous les cercles, et, les dieux me pardonnent ! dans tous les repas, vous trouvez des gens qui conduisent les armées vers la Macédoine, qui savent en quels lieux on doit camper, sur quels points il faut placer des garnisons, dans quel moment et par quels défilés il faut pénétrer en Macédoine, où doivent être placés les magasins de vivres, où doivent être dirigés les convois de terre ou de mer, en quel temps il est bon de combattre, en quel temps il vaut mieux rester inactif. Et ce n'est pas assez de décider ce qu'il faut faire ; si le consul a fait autrement qu'ils n'avaient décrété, ils l'accusent et le citent en quelque sorte à leur tribunal. Ce sont là de grands obstacles pour ceux qui sont chargés de la conduite des choses. Tout le monde, en effet, n'a pas contre les bruits malveillants la fermeté et la confiance de Fabius, qui aima mieux voir son autorité restreinte par le peuple abusé que d'être approuvé de la foule en compromettant les intérêts publics. Non que je sois de ceux qui pensent qu'un général ne doit pas recevoir de conseils. Loin de là : un général qui, en tout, ne voudrait consulter que lui-même, me paraîtrait plus orgueilleux que sage. Que faut-il donc ? D'abord que ces conseils soient donnés par des hommes éclairés, spécialement instruits dans l'art militaire, et joignant la pratique à la théorie ; ensuite qu'ils viennent de personnes placées sur le théâtre des événements, connaissant le pays, l'ennemi, les occasions favorables, en un mot, embarquées sur le même vaisseau et courant les mêmes dangers. Si donc il est quelqu'un parmi vous qui pense pouvoir me guider utilement pour la république dans



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

cette guerre que je vais faire, qu'il ne prive pas l'État de son concours, et qu'il vienne avec moi en Macédoine : navire, chevaux, tentes, provisions de voyage, je lui fournirai tout. Mais si l'on recule devant ce travail en préférant le calme de la ville aux fatigues des camps, qu'on ne veuille pas, du rivage, tenir le gouvernail. La ville a déjà assez de sujets de conversation; qu'elle borne à ce domaine son bavardage, et qu'il soit bien su que nous n'accepterons pas d'autres conseils que ceux qu'on nous donnera dans le camp même.» Après cette assemblée, on célébra sur le mont Albain, et selon les rites, les féries latines, la veille des calendes d'avril. Aussitôt après, le consul et le préteur Cn. Octavius partirent pour la Macédoine. On a conservé le souvenir que leur cortége était le plus nombreux qu'on eût jamais vu. On avait l'espoir et presque la certitude que la guerre de Macédoine touchait à sa fin et que le consul reviendrait bientôt avec les honneurs d'un éclatant triomphe.

XXIII. Pendant ce temps, Persée ne pouvait se résoudre à donner l'argent nécessaire pour terminer les négociations entamées avec Gentius, roi des Illyriens. Cependant, quand il vit que les Romains avaient pénétré dans le défilé, et que la guerre touchait au moment décisif, il comprit qu'il ne fallait pas différer plus longtemps. Aussi, après avoir fait proposer par un ambassadeur, Hippias, trois cents talents d'argent et un échange d'otages, il envoya un de ses plus intimes confidents, Pantauchus, pour conclure. Pantauchus rencontra le roi d'Illyrie à Météon, sur le territoire des Labéates. Il reçut le serment et les otages du roi, qui envoya un ambassadeur, nommé Olympius, recevoir le serment et les otages de Persée. En même temps, Gentius fit partir deux commissaires chargés de recevoir l'argent, Parménion et Morchus; tous deux, sur le conseil de Pantauchus, eurent ordre de suivre les députés macédoniens : toutefois, ils ne devaient partir pour Rhodes qu'après avoir reçu le serment, les otages et l'argent de Persée. « L'union des deux rois, avait dit Pantauchus, pouvait déterminer les Rhodiens à faire la guerre à Rome; et l'adjonction d'une république qui avait seule

alors l'empire de la mer, ne laisserait, ni sur terre ni sur mer, aucun espoir aux Romains. » En apprenant que les Illyriens approchaient, Persée quitta son camp des bords du fleuve Enipée avec toute sa cavalerie et vint au-devant d'eux jusqu'à Dium. Là, le roi approuva toutes les conventions, entouré de tous ses cavaliers, qu'il avait voulu faire assister à cette ratification de l'alliance conclue avec Gentius, persuadé que ce spectacle les enflammerait d'une nouvelle ardeur. Les otages furent échangés en leur présence. Le roi envoya ensuite les commissaires de Gentius à Pella, où étaient ses trésors, pour qu'ils reçussent l'argent, et donna ordre à ses propres commissaires, qu'il faisait partir pour Rhodes avec les Illyriens, de s'embarquer à Thessalonique. Ils y trouvèrent Métrodore, qui arrivait de Rhodes; il leur affirma, sur la foi de Dinon et de Polyarate, principaux citoyens de sa république, que les Rhodiens étaient disposés à la guerre. Il fut nommé chef de la double ambassade des Macédoniens et des Illyriens.

XXIV. Au même moment, Persée avait envoyé à Eumène et à Antiochus des députés porteurs d'instructions communes, en rapport avec la circonstance. Ils devaient représenter « qu'une république et un roi étaient naturellement ennemis. Aussi le peuple romain attaquait successivement tous les rois, et, chose indigne, les écrasait les uns par les autres. Avec l'aide d'Attale, il avait accablé le père de Persée; avec l'aide d'Eumène, et même un peu de ce même Philippe, il avait fait la guerre à Antiochus; aujourd'hui, c'était contre Persée, Eumène et Prusias qu'il prenait les armes. Si le trône de Macédoine était renversé, d'un pas les Romains étaient en Asie, dans cette Asie dont ils s'étaient déjà approprié une partie sous prétexte de rendre la liberté aux villes; de l'Asie, ils passaient en Syrie. Déjà Prusias était plus honorablement traité qu'Eumène, et ils empêchaient Antiochus, vainqueur de l'Égypte, de recueillir le prix de sa victoire. C'était aux rois de réfléchir à ce danger; de contraindre les Romains à faire la paix avec lui, ou bien, s'ils persévéraient dans une guerre injuste, de voir en eux

les ennemis communs des rois. » Les ambassadeurs envoyé à Antiochus agissaient ouvertement. Ceux qui allaient ver Eumène avaient pour motif apparent le rachat des prison niers : en réalité, ils s'occupaient secrètement de leur négo ciation. Eumène en devint odieux et suspect aux Romains et les accusations dont il était l'objet prirent plus de poids En voyant les deux rois lutter de ruse et d'avarice, on en vin à regarder Eumène comme un traître et presque comme un ennemi déclaré. Parmi les confidents d'Eumène était un certain Cydas, de Crète. Il s'était mis en rapports devan Amphipolis avec un certain Chimare, son compatriote, sol dat dans l'armée de Persée ; puis, devant Démétriade, une première fois avec un certain Ménécrate, et, une seconde avec Antimache, tous deux officiers du roi. Les entrevues avaient lieu sous les murs mêmes de la ville. Hérophon, en voyé en ce moment, avait déjà été député deux fois vers Eumène. Ces entretiens mystérieux et toutes ces missions rendaient Eumène suspect; mais de quoi étaient convenus entre eux les deux rois, on l'ignorait. Or voici ce qui se passait.

XXV. Eumène ne voulait ni voir Persée vainqueur, ni lui faire la guerre. Outre le souvenir des haines paternelles, il y avait entre eux jalousie et inimitié. Cette jalousie ne permettait pas à Eumène de voir d'un œil tranquille la puissance et la gloire où monterait Persée si les Romains étaient vaincus. D'autre part, il remarquait que Persée, dès le commencement même de la guerre, avait tout fait pour obtenir la paix, et que, chaque jour, à mesure que le dan ger approchait, cette paix devenait l'unique but de ses pen sées et de ses efforts. De leur côté, les Romains, comme la lutte se prolongeait plus qu'ils ne l'avaient présumé, deve naient tous, sénateurs et même généraux, plus disposés à terminer une guerre si difficile et si onéreuse. Assuré de cette même disposition des deux ennemis, et voyant le ré sultat se préparer de lui-même, grâce à la lassitude du plus fort et à la crainte du plus faible, il n'eut plus qu'une pen sée : se faire acheter son intervention pour amener un ac-

commodement. Tantôt il faisait ses conditions pour ne pas aider les Romains, soit sur terre, soit sur mer, tantôt pour amener la paix. Son abstention dans cette guerre, il la mettait au prix de quinze cents talents. Comme garantie de sa double proposition, il se montrait disposé à donner, non-seulement sa parole, mais aussi des otages. Persée, sous l'empire de la crainte, était pressé de conclure; il traitait donc sans tarder de l'échange des otages, et il était convenu de les envoyer en Crète. Mais, aussitôt qu'on lui parlait d'argent, il hésitait. Un tel prix pour un service rendu entre des rois si illustres était une honte au moins pour l'un des deux; plus encore pour qui recevait l'argent que pour qui le donnait. Dans l'espoir de faire la paix avec Rome, il ne regardait pas à l'argent; mais il donnerait la somme quand tout serait terminé : en attendant, il la déposerait dans le temple de Samothrace. Comme cette île était dans la dépendance de Persée, il importait peu à Eumène que l'argent fût là plutôt qu'à Pella; il demandait donc à en toucher une partie. De tout ce qu'ils firent ainsi pour se tromper l'un l'autre, ils ne recueillirent que l'infamie.

XXVI. Ce ne fut pas là le seul avantage que Persée perdit par avarice. Déjà, par Eumène, il pouvait obtenir une paix qu'il eût dû racheter d'une partie de son royaume, et cela sans exposer son argent; car, une fois ami des Romains, il traînait à leur tribunal son ennemi chargé de cet or, et attirait sur lui une juste punition. Mais ce n'est pas tout : cette même avarice lui fit perdre les fruits de l'alliance contractée avec le roi Gentius et le secours d'un corps considérable de Gaulois répandus dans l'Illyrie. Ils venaient cependant au nombre de dix mille cavaliers et de dix mille fantassins : ceux-ci suivaient les chevaux à la course et montaient sur ceux dont les cavaliers venaient d'être renversés. Ils demandaient dix pièces d'or comptant pour chaque cavalier, cinq pour chaque fantassin, et mille pour leur chef. Dès qu'il apprit qu'ils entraient en Macédoine, Persée partit de son camp des bords de l'Énipée, marcha à leur rencontre avec la moitié de ses troupes et fit porter l'ordre

aux villes et aux bourgs avoisinant la route de préparer des vivres et de s'approvisionner de blé, de vin et de troupeaux. Pour lui, il emmenait des chevaux et emportait des harnais et des habits de guerre pour les chefs avec un peu d'or à partager entre quelques Gaulois, comptant amuser le reste du corps d'armée par des promesses. Il poussa jusqu'à la ville d'Almana et campa sur les bords de l'Axius. Les Gaulois s'étaient arrêtés dans la Médique, près de Désudaba, attendant l'argent convenu. Le roi envoya vers eux un de ses courtisans, Antigone, qui invita la masse à se transporter à Bylazore, en Péonie, et les chefs à venir tous près de Persée. Les Gaulois étaient à soixante-quinze milles du fleuve Axius et du camp du roi. Comme, après avoir transmis les ordres du roi, Antigone ajoutait que le roi avait fait disposer sur la route des troupes une quantité immense de provisions de toute nature et allait accueillir les chefs avec de magnifiques présents, d'habits, d'ornements d'argent et de chevaux, les Gaulois répondirent qu'ils le verraient bien, une fois sur les lieux, et demandèrent s'il avait apporté l'or qui devait être donné comptant à chaque cavalier et à chaque fantassin. Antigone ne répondant rien, le chef des Gaulois, Condicus, lui dit : « Va-t'en annoncer au roi que les Gaulois ne feront point un pas de plus qu'ils n'aient reçu l'or et les otages. » Quand ces paroles furent rapportées au roi, il convoqua son conseil : mais, comme il pressentait bien quel serait l'avis de tous, meilleur gardien de son argent que de son trône, il se hâta de déclamer contre la perfidie et la férocité des Gaulois. « Bien des désastres, dit-il, avaient appris qu'il était dangereux de faire entrer en Macédoine de si grandes multitudes : bientôt on aurait plus à redouter les Gaulois comme alliés que les Romains comme ennemis : c'était assez de cinq mille cavaliers; on en tirait un grand parti pour la guerre sans avoir à redouter leur nombre. »

XXVII. Il était évident pour tous que la seule crainte du roi était de payer un si grand nombre d'hommes; mais personne n'osait donner un conseil sincère. Antigone fut donc renvoyé vers les Gaulois pour leur annoncer qu'il suffisait

au roi de cinq mille cavaliers et que le reste des troupes pouvait s'en retourner. En entendant cette réponse, les barbares témoignèrent par des murmures leur mécontentement d'avoir été inutilement appelés. Clondicus demanda pour la seconde fois si, du moins, ces cinq mille hommes allaient recevoir la somme convenue. Voyant qu'on leur répondait avec embarras, ils reprirent le chemin du Danube, sans faire le moindre mal à l'envoyé qui était venu pour les tromper et qui n'espérait guère s'en tirer sain et sauf. Ils se bornèrent à ravager la partie de la Thrace qui se trouvait sur leur route. Et cependant ces Gaulois, le roi, sans quitter son camp de l'Énipée, n'avait qu'à les faire passer en Thessalie par les défilés de la Perrhébie; aussitôt ils ravageaient les campagnes, d'où il devenait impossible aux Romains de tirer des subsistances; bien plus même, ils détruisaient les villes alliées des Romains, sans que ceux-ci, arrêtés près de l'Énipée par Persée, pussent les secourir. Les Romains eux-mêmes se trouvaient alors dans une situation bien critique; car ils ne pouvaient rester, ayant perdu la Thessalie d'où ils tiraient les vivres; ni avancer, ayant devant eux le camp des Macédoniens[1].... La même avarice fit perdre encore à Persée l'alliance du roi Gentius. Après avoir fait compter aux commissaires de Gentius, à Pella, trois cents talents, il leur avait permis de sceller les sacs de leur cachet. Sur les trois cents talents il en fit remettre dix à Pantauchus, avec ordre de les porter sur-le-champ au roi. Le reste, scellé du cachet des Illyriens, il chargea des Macédoniens de le porter, en leur enjoignant de marcher à petites journées, et, une fois sur la frontière de Macédoine, de s'y arrêter et d'attendre ses ordres. Gentius n'avait donc reçu qu'une partie insignifiante de la somme convenue. Cependant, pressé par Pantauchus de commencer les hostilités contre les Romains, il fit jeter en prison M. Perpenna et L. Pétillius qui venaient d'arriver auprès de lui en qualité d'ambassadeurs. En apprenant cela,

1. Il y a ici une lacune de quelques mots.

Persée se dit que Gentius s'était mis dans l'absolue nécessité de faire la guerre aux Romains : il envoya donc aux porteurs de l'argent l'ordre de revenir. Il semblait se préoccuper uniquement de laisser, une fois vaincu, le plus de butin possible aux Romains. Hérophon revint de chez Eumène, sans qu'on sût ce qui avait été conclu secrètement. Les Macédoniens avaient publié qu'il s'était agi du rachat des captifs, et Eumène, pour écarter les soupçons, avait fait la même déclaration au consul.

XXVIII. Après le retour d'Hérophon de chez Eumène, Persée, forcé de renoncer à cette espérance, envoya à Ténédos Anténor et Callipe, commandants de la flotte, avec quarante bâtiments légers et cinq petits navires. De là ils devaient protéger les navires qui tenaient la mer du côté des Cyclades, chargés de blé pour la Macédoine. Partis de Cassandrées, ils gagnèrent d'abord les ports que domine le mont Athos; de là, ils passèrent à Ténédos par une mer fort calme. Ils y trouvèrent, à l'ancre dans le port, les vaisseaux de guerre rhodiens commandés par Eudamus. Loin de se permettre contre eux aucune violence, ils les congédièrent avec des paroles bienveillantes. Ayant appris ensuite que, du côté opposé, cinquante vaisseaux de transport macédoniens étaient bloqués dans ce port par les vaisseaux à éperon d'Eumène que commandait Damius, ils firent le tour de l'île, et effrayèrent les vaisseaux ennemis qui prirent la fuite. Donnant alors une escorte de dix brigantins aux navires qu'ils venaient de délivrer, il les envoyèrent en Macédoine. Les brigantins avaient ordre de revenir à Ténédos une fois les bâtiments en sûreté. En effet, neuf jours après, ils rejoignirent la flotte qui stationnait près du cap Sigée. De là, les chefs passèrent à Subota, île située entre Elée et le mont Athos. Précisément le lendemain de l'arrivée de la flotte à Subota, trente-cinq bâtiments, de ceux qu'on nomme *hippagoges*[1], partis d'Élée avec des chevaux et des cavaliers gaulois, furent signalés comme ils cinglaient

1. Porteurs de cavalerie.

vers Phanes, promontoire de l'île de Chio, d'où ils devaient passer en Macédoine. Ils étaient envoyés à Attale par Eumène. Averti par la vigie, Anténor partit de Subota et vint à leur rencontre au point le plus resserré du détroit, entre Chio et le promontoire d'Érythrée. Les officiers d'Eumène ne s'attendaient à rien moins qu'à rencontrer la flotte macédonienne croisant dans cette mer. Ils s'imaginèrent donc que c'étaient les Romains, ou Attale, ou bien encore quelques soldats d'Attale envoyés du camp romain à Pergame. Mais bientôt, la forme des bâtiments, vus de plus près, se dessina mieux ; le mouvement rapide des rames, la direction des proues, tout révéla des vaisseaux ennemis. Alors l'alarme fut parmi tout l'équipage : en effet, nul espoir de résister avec des vaisseaux difficiles à faire manœuvrer et des soldats comme les Gaulois qui supportent mal même une mer tranquille. Ceux qui étaient le plus près de terre gagnèrent à la nage Érythrée ; les autres cinglèrent à toutes voiles vers l'île de Chio, et, y ayant fait échouer leurs navires et abandonné les chevaux, s'enfuirent précipitamment dans la direction de la ville. Mais les brigantins macédoniens, pouvant approcher plus commodément, avaient jeté des soldats plus près de la ville : aussi les Gaulois furent-ils atteints, soit sur le chemin, soit devant les portes de la ville. Ces portes, les habitants les avaient fermées, ignorant quels étaient ceux qui fuyaient et ceux qui poursuivaient. Huit cents Gaulois environ furent tués, deux cents furent pris vivants. Une partie des chevaux furent engloutis avec les navires fracassés ; les Macédoniens coupèrent les jarrets aux autres sur le rivage. Les vingt plus beaux cependant furent, par ordre d'Anténor, portés avec les captifs à Thessalonique par les dix brigantins d'escorte qui devaient ensuite rejoindre au plus vite la flotte à la hauteur de Phanes. Anténor stationna trois jours en vue de la ville, puis se dirigea sur Phanes, et, comme les brigantins étaient revenus plus tôt qu'il n'avait pensé, il gagna Délos en traversant la mer Égée.

XXIX. Pendant ce temps, les commissaires romains,

C. Popillius, C. Décimius et C. Hostilius, partis de Chalcis avec trois quinquérèmes, arrivèrent à Délos, où ils trouvèrent les quarante brigantins macédoniens et cinq quinquérèmes du roi Eumène. L'île et le temple étaient pour qui que ce fût un asile sacré et inviolable. Romains, Macédoniens et soldats de marine d'Eumène se rencontraient donc dans le temple, grâce à la trêve imposée par la sainteté du lieu. L'officier de Persée, Anténor, dès que la vigie lui signalait en haute mer quelques bâtiments de transport, s'élançait à leur poursuite avec une partie de ses vaisseaux, laissant les autres autour de Cyclade. Ainsi, tout navire, sauf ceux qui se rendaient en Macédoine, était ou coulé bas ou pillé. Popillius et les vaisseaux d'Eumène intervenaient bien quand ils le pouvaient; mais, le plus souvent, les Macédoniens partaient la nuit, avec deux ou trois bâtiments légers, sans qu'on pût les voir. Vers cette époque vinrent à Rhodes les ambassadeurs macédoniens et illyriens. Tout contribuait à donner de l'autorité à leur langage : l'arrivée des brigantins qui croisaient entre toutes les cyclades et dans la mer Égée; l'alliance de Persée avec le roi Gentius, et la nouvelle qu'un grand nombre de cavaliers et de fantassins gaulois s'étaient mis en marche. Ce concours de circonstances enhardit Dinon et Polyarate, qui étaient du parti de Persée. On ne se contenta donc pas de faire aux rois une réponse bienveillante; on fit déclarer publiquement : « que les Rhodiens useraient de leur influence pour mettre fin à cette guerre, et que c'était aux rois de se montrer conciliants et disposés à accepter la paix. »

XXX. On était au commencement du printemps, et les nouveaux chefs étaient arrivés dans leurs provinces : le consul Emilius en Macédoine; Octavius à Orée, où était la flotte; Anicius en Illyrie, où il devait faire la guerre contre Gentius. Gentius, fils de Pleuratus, roi des Illyriens, et d'Eurydice, avait deux frères : Plator, né du même père et de la même mère, et Caravantius, né de la même mère seulement. Il avait trouvé ce dernier peu redoutable, à cause de l'obscurité de son père; mais Plator, il l'avait fait tuer

Ανώνυμο Κεντρικό Βιβλιοθήκη Βόρειας

avec deux de ses amis, hommes d'énergie, Ettritus et Epicadus, afin de régner en sûreté. On avait dit qu'un des motifs de sa crainte était que son frère allait bientôt épouser Étuta, fille de Honunus, roi des Dardaniens, alliance qui devait lui assurer l'appui de la nation dardanienne. Il confirma lui-même ce soupçon en épousant la fiancée de sa victime. Délivré de la crainte de son frère, il devint un tyran pour ses sujets; et l'abus du vin ajoutait encore à sa violence naturelle. Engagé, comme on l'a vu, dans la guerre contre les Romains, il réunit toutes ses troupes à Lissus. Son armée était de quinze mille hommes. Après avoir envoyé son second frère avec mille fantassins et cinquante cavaliers réduire par la force ou par la crainte la nation des Caviens, il marcha, de son côté, contre Bassiana, ville située à cinq milles de Lissus et alliée des Romains. Sommée de se rendre par des envoyés détachés en avant, elle préféra subir le siége. Quant à Caravantius, en arrivant chez les Caviens, il reçut de la ville de Durnium un accueil amical; mais une autre ville, Caravantis, lui ferma ses portes. I dispersa ses troupes sur le territoire de cette ville pour le dévaster; mais les paysans, s'étant attroupés, lui tuèrent un certain nombre de soldats. Cependant, Ap. Claudius, après avoir renforcé son armée d'auxiliaires bullinions, apolloniates et dyrrachiens, avait quitté ses quartiers d'hiver et campait sur les bords du fleuve Génuse. Informé de l'alliance de Gentius avec Persée, et indigné de l'outrage fait aux ambassadeurs, il allait commencer ouvertement la guerre contre Gentius. D'autre part, le préteur Anicius, ayant appris ce qui se passait en Illyrie, avait averti Appius par un message de l'attendre près du Génuse; et, au bout de trois jours, il l'avait en effet rejoint. Aux auxiliaires parthins qu'il avait déjà, il avait joint un renfort de deux mille fantassins commandés par Epicadus et de deux cents cavaliers commandés par Algalsus, et il se disposait à marcher vers l'Illyrie, surtout pour délivrer les Bassanites assiégés, quand la nouvelle des dévastations commises sur la côte par les brigantins lui fit changer son plan. Ces brigantins étaient

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

au nombre de quatre-vingts; sur le conseil de Pantauchus, Gentius les avait envoyés ravager le territoire des Apolloniates et des Dyrrachiens [1]. *Anicius va rejoindre la flotte romaine, défait les pirates et court secourir les Bassanites; Gentius se hâte de lever le siége.*

XXXI. Les autres villes du pays se rendirent de même. La justice et la clémence du préteur décidèrent les esprits, qui, par eux-mêmes, y inclinaient. On arriva ensuite devant Scodra, qu'il importait avant tout de prendre. En effet, outre que Gentius en avait fait le boulevard de tout son royaume, c'était la mieux fortifiée de toutes les villes labéates, et l'accès en était fort difficile. Elle est défendue par deux rivières, la Clausala à l'orient, et, à l'occident, la Barbanna, cours d'eau qui prend naissance dans le lac Labéatis. Les deux rivières vont se jeter dans le fleuve Orionde, qui sort du mont Scordus et verse dans l'Adriatique ses eaux grossies de nombreux affluents. Le mont Scordus, de beaucoup le plus haut de ce pays, domine à l'orient la Dardanie, au midi la Macédoine, au couchant l'Illyrie. Quoique la ville, protégée par sa position naturelle, fût défendue par toute la nation des Illyriens et le roi lui-même, le préteur romain fit avancer ses troupes sous les murs. Enhardi par ses premiers succès, il pensait que l'issue de cette guerre devait répondre au début, et que l'ennemi était encore sous le coup du premier effroi. Si les assiégés avaient fermé leurs portes et garni de soldats les murailles et les tours, les Romains auraient été forcés de se retirer sans avoir réussi. Mais ils sortirent, et, en pleine campagne, engagèrent la bataille avec une ardeur extrême, mais qui ne dura point. Repoussés, et enveloppés dans leur fuite, ils laissèrent plus de deux cents morts à la porte de la ville. L'effroi fut tel que, tout aussitôt, Gentius envoya vers le préteur comme parlementaires deux des premiers citoyens, Teuticus et Bellus, demander une trêve qui lui permit de réfléchir sur sa situation. Trois jours lui furent accordés. Tandis que les Romains

1. Lacune de quelques mots.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

campaient à cinq cents pas environ de la ville, il prit une embarcation et remonta la Barbanna jusqu'au lac Labéatis, comme s'il eût cherché un endroit isolé pour se recueillir : dans le fait, et personnne ne s'y trompa, il nourrissait le vain espoir de voir revenir son frère Caravantius avec plusieurs milliers de soldats levés dans le pays où il l'avait envoyé. Au bout de trois jours, forcé de renoncer à cet espoir, il redescendit le fleuve jusqu'à Scodra. Il fit demander au préteur la permission d'aller l'implorer, et, l'ayant obtenue, il vint au camp. Il commença par déplorer sa folie, puis, laissant déborder les larmes avec les prières, il tomba aux genoux du préteur et s'abandonna à sa discrétion. Anicius l'engagea à prendre confiance et même l'invita à souper. Il rentra donc à la ville et revint s'asseoir à la table du préteur, qui le traita, ce jour-là, avec égards; mais, ensuite, il fut mis sous la garde du tribun des soldats, C. Cassius. Pour arriver à tomber dans cet abîme, il avait, lui roi, reçu du roi de Macédoine dix talents, à peine les gages d'un gladiateur.

XXXII. Scodra prise, le premier ordre que donna Anicius fut de chercher et de lui amener les ambassadeurs Pétillius et Perpenna. Après leur avoir rendu les insignes de leur rang, il envoya sur-le-champ Perpenna arrêter les confidents et les parents du roi. Perpenna alla donc à Méléon, capitale du pays des Labéates, et ramena au camp de Scodra la femme de Gentius, Etleva, avec ses deux fils Sardilède et Pleurate, et son frère Caravantius. Anicius, après avoir terminé en trente jours le siége de Scodra, fit porter à Rome par Perpenna la nouvelle de la victoire, et, quelques jours après, y envoya le roi Gentius lui-même avec sa mère, sa femme, ses enfants, son frère et les principaux citoyens illyriens. C'est la seule guerre dont on ait appris la fin à Rome avant d'avoir su qu'elle ait commencé. Cependant Persée était en proie à une vive frayeur. Il avait appris l'arrivée du nouveau consul Emilius, qui, lui disait-on, venait avec les dispositions les plus menaçantes, et, en même temps, celle du préteur Octavius. La flotte romaine, qui

δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

menaçait toute la côte, ne l'inquiétait pas moins. Thessalonique était défendue par Eumène et Athénagoras, avec une faible garnison de deux mille soldats armés de la cétra. Il y envoya Androclès, en lui ordonnant d'établir son camp près de l'entrée du port. Il fit aussi partir pour Enéa Antigone avec mille cavaliers : il devait protéger la côte et courir sur-le-champ au secours des habitants dès qu'il aurait vent que les ennemis auraient débarqué quelque part. Cinq mille Macédoniens furent en outre envoyés comme renforts aux garnisons de Pythinne et de Pétra, commandées par Histiée, Théogène et Médon. Ces troupes parties, le roi entreprit de fortifier la rive du fleuve Enipée parce qu'on pouvait le passer à pied sec. Pour que l'armée entière pût y travailler, les femmes apportaient des villes voisines des aliments tout préparés. Les soldats tiraient du bois des forêts voisines[1]. *Il élève un retranchement grâce auquel il se croit à l'abri des ennemis. Paul Émile cherche à combiner un plan qui déjoue cette espérance; mais, en attendant, il souffre beaucoup de la disette d'eau.*

XXXIII. Le consul ordonna aux soldats de le suivre avec des outres jusqu'à la mer, située à moins de trois cents pas, et de creuser sur le rivage des trous peu éloignés les uns des autres. La hauteur considérable des montagnes voisines lui faisait présumer, d'autant plus qu'aucun ruisseau n'en coulait, qu'elles contenaient des sources cachées qui allaient se mêler à l'eau de la mer en filtrant par la terre. A peine avait-on entamé la surface du sable, qu'on vit sourdre d'abord de minces filets d'eau trouble ; mais bientôt cette eau coula limpide et abondante, et fut reçue comme un bienfait des dieux. Cet événement ajouta encore au prestige et à la gloire du général. Il ordonna ensuite aux troupes de préparer leurs armes; puis, avec les tribuns et les premiers centurions, il alla reconnaître en personne les endroits propices, cherchant par où les soldats descendraient le plus aisément avec leurs armes, et sur quel point de l'autre rive il leur serait

1. Lacune de quelques mots.

plus facile de gravir. Cela fait, il prit avant tout des mesures pour que toute l'armée manœuvrât sans désordre ni hésitation au premier signe du général. Il arrive, en effet, souvent que les ordres donnés pour tous ne sont pas entendus de tous : alors, dans l'incertitude qui règne, les uns font plus, les autres moins qu'il n'est commandé ; puis ce sont, sur tous les points, des cris discordants, et les ennemis savent les desseins du général avant ses soldats même. Il décida donc qu'un tribun des soldats donnerait le mot d'ordre au premier centurion de la légion, puis que ce centurion le transmettrait au centurion du rang suivant et ainsi de suite, soit que l'ordre dût aller du front à la queue de l'armée, soit qu'il dût aller des derniers rangs aux premiers. Par une innovation, il défendit aux sentinelles de porter leurs boucliers, étant en faction. En effet, la sentinelle ne va pas au combat et ne doit pas se servir de ses armes ; son rôle est de veiller, et, dès qu'elle aperçoit l'ennemi, de se replier et d'appeler aux armes les autres soldats. Jusqu'alors, les sentinelles se tenaient debout, la tête couverte de leur casque, et leur bouclier debout devant elles. Fatiguées, elles s'appuyaient sur leur javeline, reposaient leur tête sur le bord du bouclier et s'endormaient : ainsi, l'éclat de leurs armes les faisait apercevoir de l'ennemi, tandis qu'elles-mêmes ne voyaient rien. Il fit également une réforme pour les postes avancés. Jusqu'alors, tous les soldats y restaient debout la journée entière et les cavaliers tenaient leurs chevaux bridés. Aussi, l'été, par un soleil brûlant, tant d'heures de fatigue et de chaleur avaient épuisé les troupes quand survenait l'ennemi ; et il suffisait d'une poignée d'hommes non fatigués, pour venir à bout d'un poste entier. Il fit donc relever à midi le poste du matin. Dès lors, les troupes fraîches de l'ennemi ne pourraient plus attaquer des soldats fatigués.

XXXIV. Le consul fit connaître ces nouvelles dispositions à l'armée assemblée, en lui tenant un langage conforme à celui qu'il avait tenu à Rome. « Dans une armée, le général devait être le seul à décider et à ordonner toutes les mesures, soit qu'il ne consultât que lui-même, soit qu'il appelât quel-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ques officiers en conseil. Mais ceux qu'il n'appelait pas ne devaient, ni ouvertement, ni en secret, faire connaître leurs avis. Le soldat avait trois choses à faire : développer sa force et son agilité, tenir ses armes en état, et avoir des vivres prêts pour partir au premier signal; pour le reste, il devait s'en reposer sur les dieux immortels et sur son général. Dans une armée où les soldats délibéraient, où le général obéissait aux vaines opinions de la multitude, tout était en danger. Pour lui, il ferait son devoir de général; il leur fournirait l'occasion de combattre avec l'ennemi Quant à eux, ils devaient ne pas s'inquiéter de l'avenir, et se montrer braves soldats, quand on leur donnerait le signal d'agir. » Ces avis donnés, il congédia l'assemblée. Les vétérans ne faisaient pas difficulté d'avouer que, de ce jour seulement, et comme s'ils eussent été à leur début, ils avaient bien compris les devoirs du soldat. Et leur admiration pour le langage du consul ne se manifesta pas seulement en paroles; elle se traduisit par des faits. Il n'y eut plus dès lors un seul homme oisif dans le camp. Les uns aiguisaient leurs épées, les autres fourbissaient leurs casques, leurs visières, leurs boucliers, leurs cuirasses; d'autres encore se chargeaient de leurs armes, et, sous ce poids, essayaient l'agilité de leurs membres; ceux-ci brandissaient leurs javelots; ceux-là faisaient briller leurs épées et en essayaient la pointe. Aussi était-il facile de voir qu'à la première occasion d'en venir aux mains avec l'ennemi, cette guerre serait marquée par une éclatante victoire ou une mort à jamais glorieuse. De son côté, Persée remarquait que l'arrivée du consul et le commencement du printemps avait animé l'ardeur des ennemis, qui préparaient tout et se remuaient comme au début d'une guerre; il s'inquiétait de voir l'ennemi venir examiner ses travaux et chercher les endroits où il pourrait passer : aussi, de son côté, redoubla-t-il d'efforts[1]. *Cependant, les deux armées demeurèrent longtemps immobiles. Enfin, on reçut la nou-*

1. Lacune de quelques lignes.

*elle de la défaite du roi d'Illyrie Gentius, envoyé captif à lome.*

XXXV. Cette nouvelle augmenta le courage des Romains t ne causa pas un médiocre effroi aux Macédoniens et à eur roi. Persée avait fait d'abord tout ce qu'il pouvait pour u'elle ne transpirât point, et avait envoyé défendre à Panauchus, qui arrivait d'Illyrie, d'approcher du camp. Mais e jeunes Macédoniens, emmenés comme otages en Illyrie, vaient été revus par leurs parents, et, plus les rois s'efforent de tenir une chose cachée, plus l'indiscrétion des miistres la révèle sûrement. Vers le même temps, des envoyés hodiens arrivèrent au camp romain, porteurs des mêmes nstructions, au sujet de la paix, qui, à Rome, avaient déjà i vivement indigné les sénateurs. Ils furent encore plus nal accueillis dans un conseil composé de soldats. Quelues-uns voulaient qu'on les chassât du camp sans leur aire de réponse; mais Paul Émile leur annonça qu'il leur épondrait dans quinze jours. Dans l'intervalle, et pour ien montrer le cas qu'il faisait de l'intervention conciliarice des Rhodiens, il délibéra sur les opérations de la guerre. Un certain nombre, et surtout les plus jeunes, conseillaient de passer l'Énipée en renversant les travaux de l'ennemi. « Les Macédoniens, disaient-ils, ne pourraient résister à l'impétuosité de colonnes compactes, eux qui, l'année précédente, avaient été chassés de tant de places fortes, plus élevées et mieux défendues par les ouvrages et de nombreuses garnisons. » D'autres voulaient qu'Octavius passât avec une flotte à Thessalonique et allât dévaster les côtes, afin d'attirer de ce côté une partie des troupes du roi. De cette façon, menacé sur un autre point, et forcé de protéger l'intérieur de son royaume, Persée serait dans l'obligation de dégarnir en quelque endroit la rive de l'Énipée. Quant au général, cette rive lui semblait inabordable, et par sa hauteur, et par les travaux qui la protégeaient : indépendamment des machines de guerre placées sur toute la longueur, il craignait l'adresse connue des ennemis à lancer des traits qui portaient plus sûrement en-

core que les projectiles des machines. Il méditait donc u
plan différent. Le courrier congédié, il fit venir deux mar
chands perrhébiens, Cénus et Ménophile, dont il avait p
connaître l'intelligence et le dévouement, et leur demand
de quelle nature étaient les passages conduisant en Per
rhébie. Comme ils lui dirent que ces passages n'étaien
rendus difficiles que par la présence des troupes du roi, i
conçut l'espoir de débusquer ces troupes de leur position e
tombant sur elles, la nuit, à l'improviste, avec un corp
d'armée considérable. « En effet, au milieu des ténèbres
javelots, flèches et traits de toute sorte devenaient inutiles
et l'on ne pouvait plus se proposer un but à atteindre : une
mêlée s'engageait, et un combat corps à corps, où, l'épée à
la main, le soldat romain ne pouvait manquer d'avoi
l'avantage. » Le consul, décidé à prendre ces deux homme
pour guides, fait venir le préteur Octavius, lui annonce son
projet, et lui ordonne de partir avec la flotte pour Héraclée
en se munissant de vivres préparés pour mille homme
pendant dix jours. En outre, il fait marcher vers Héraclée
P. Scipion Nasica et Q. Fabius Maximus, son fils, avec
cinq mille soldats d'élite. En apparence, ils allaient s'em-
barquer sur la flotte pour ravager les côtes de la Macé-
doine comme on l'avait décidé en plein conseil. On leur
donna l'avis secret qu'ils trouveraient à la flotte des vivres
tout prêts, pour que rien ne les retînt. Il fut enjoint aux
guides de disposer les étapes de façon à attaquer Pythium
le troisième jour, à la quatrième veille. De son côté, pour
attirer l'attention du roi sur un autre point, le consul, le
lendemain et dès le point du jour, engagea, dans le lit du
fleuve, un combat avec les postes avancés de l'ennemi. Les
troupes légères seules donnèrent; car, sur un terrain inégal,
des troupes pesamment armées n'auraient pas pu combattre.
Pour descendre de chacune des deux rives jusqu'au lit, il
y avait environ trois cents pas : dans le milieu du lit coulait
un torrent sur un fond d'une profondeur inégale, et sur une
largeur d'un peu plus de mille pas. C'est là que se livra le
combat, entre les deux camps avec le roi pour témoin d'un

ôté, et, de l'autre, le consul avec les légions. Pour lancer
e loin les traits, les soldats du roi étaient plus habiles;
our combattre de près, l'avantage était aux Romains, qui,
enaient mieux sur le terrain et étaient mieux protégés par
e bouclier des vélites ou celui des Liguriens. Vers midi, le
onsul fit sonner la retraite, et ainsi finit, ce jour-là, ce
ombat, qui coûta aux deux armées beaucoup de soldats. Le
endemain, au lever du soleil, la bataille s'engagea plus vi-
ement encore, car, de part et d'autre, les esprits étaient
rrités. Cette fois, les Romains furent atteints par les traits,
on-seulement de ceux contre lesquels ils combattaient,
ais de la multitude qui était sur les tours, et leur lançait
es projectiles de toute espèce, surtout des pierres. Appro-
haient-ils de la rive des ennemis, les pierres lancées par les
achines pleuvaient jusque sur les derniers rangs. Le
onsul rappela ses troupes plus tard, après avoir perdu plus
e monde que la veille. Le troisième jour, il s'abstint de
ombattre, et descendit à la partie basse du camp, comme
'il voulait tenter le passage du fleuve par le bras qui in-
line vers la mer[1]. *Pendant ce temps, P. Scipion s'était*
*endu à Héraclée, puis avait gagné le sommet de Pythium*
*ont il s'était emparé. Les Romains devenus maîtres du pas-*
*age, Persée se décide à combattre et se retranche à Pydna,*
*ù il dispose son armée en bataille. Paul Émile, qui a réuni*
*es troupes à celles de Scipion Nasica, marche droit à l'en-*
*nemi; mais, en apercevant une armée immense et aguerrie,*
*il s'arrête hésitant.*

XXXVI. On avait passé le solstice d'été; déjà il était près de midi, et la route, par la poussière et la chaleur du soleil, devenait accablante. On souffrait de la fatigue et de la soif, qui ne pouvaient qu'augmenter, car on était au milieu du jour. Paul Émile ne voulut pas lancer des soldats ainsi épuisés contre les troupes toutes fraîches de l'ennemi. Mais telle était, dans les deux armées, l'ardeur de combattre, qu'il ne fallut pas au consul moins d'adresse contre les siens que

1. Il y a ici une lacune.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

contre l'ennemi. Avant que tous les soldats fussent rangés, il pressait les tribuns militaires de hâter toutes les dispositions; il parcourait lui-même les rangs, ajoutant encore à l'ardeur des troupes par ses exhortations. Les soldats demandaient d'abord avec animation le signal du combat; mais, bientôt, à mesure que la chaleur augmentait, les visages devenaient plus mornes et les cris moins retentissants; quelques soldats même s'appuyaient sur leurs boucliers ou leurs javelots. Alors, le consul commanda ouvertement aux premiers centurions de tracer l'emplacement du camp et de faire déposer les bagages. Dès que les soldats connurent cet ordre, une partie d'entre eux se réjouirent ouvertement de n'avoir pas été forcés de combattre, épuisés comme ils l'étaient par les fatigues de la route et une chaleur accablante. Autour du général se tenaient ses lieutenants et les chefs des auxiliaires, entre autres, Attale, qui tous approuvaient la résolution du consul qu'ils croyaient décidé à combattre: en effet, il n'avait pas découvert à ceux-là même son intention de différer. En le voyant changer tout à coup de plan, tous gardaient le silence; seul, Nasica osa lui adresser quelques représentations: « Cet ennemi s'était joué des généraux précédents; le consul n'allait-il pas, en évitant le combat, le laisser échapper de ses mains? S'il allait partir pendant la nuit, il faudrait le suivre au prix de mille fatigues et de mille dangers jusqu'au cœur de la Macédoine; et l'armée, comme sous les précédents généraux, serait forcée d'errer et de s'engager à travers tous les sentiers et tous les défilés des montagnes de Macédoine. Aussi engageait-il le consul à attaquer les Macédoniens tandis qu'ils étaient devant lui dans une plaine, et à ne pas perdre une si belle occasion de victoire. » Le consul, sans être blessé de cette liberté de langage chez un jeune homme si illustre: « Et moi aussi, dit-il, Nasica, j'ai eu les sentiments que tu as, de même que tu auras un jour ceux que j'ai maintenant. Par l'issue de bien des combats, j'ai appris quand il convient de livrer ou de différer la bataille. Ce n'est pas maintenant, sur le champ de bataille, l'instant de te montrer

ARMORIAL NATIONAL BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALE

pourquoi il vaut mieux aujourd'hui rester en repos. A un autre jour l'explication; aujourd hui, contente-toi de l'autorité d'un vieux général. » Le jeune homme garda le silence, bien certain que le consul voyait des obstacles qui lui échappaient à lui-même.

XXXVII. Quand Paul Émile voit le camp tracé et les bagages déposés, il fait retirer, d'abord, au dernier rang les triaires, puis les princes, laissant au premier rang les hastats pour observer tout mouvement de l'ennemi; et enfin les hastats même, peu à peu, et centurie par centurie, en commençant par la droite. Ainsi, les fantassins s'éloignent en bon ordre, mis à couvert de l'ennemi par la cavalerie et les troupes légères. Quant aux cavaliers, ils ne s'éloignent qu'à l'instant où est terminée la première ligne de fossés et de palissades. Le roi était tout prêt à accepter la bataille; mais, se contentant de voir ses soldats persuadés que le retard venait de l'ennemi, il ramena, lui aussi, ses troupes au camp. Quand tous les retranchements furent terminés, C. Sulpicius, tribun des soldats de la seconde légion, et préteur l'année précédente, rassembla les soldats avec la permission du consul, et les prévint que « la nuit suivante, la lune s'éclipserait de la deuxième à la quatrième heure, et que, par conséquent, il ne fallait pas voir là un prodige. C'était un phénomène naturel, arrivant à époques certaines, et que l'on pouvait connaître et annoncer à l'avance. Le lever et le coucher du soleil étant pour eux des phénomènes familiers, ils ne s'étonnaient pas de voir la lune, tantôt pleine, tantôt amoindrie et décroissante; par la même raison ils ne devaient pas regarder comme un prodige qu'elle disparût, cachée par l'ombre de la terre. » La nuit qui précéda la veille des nones de septembre, la lune s'étant éclipsée à l'heure indiquée, les soldats romains regardèrent Gallus comme un être privilégié, doué d'une sagesse divine. Les Macédoniens virent dans cette éclipse un présage funeste, annonçant la chute du trône et la perte de la nation. Les devins tenaient aussi ce langage. Le camp macédonien fut donc plein de cris et de hurlements tant que la lune ne

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

reparut point. Des deux côtés l'ardeur de combattre étai telle, que le consul et le roi furent blâmés, chacun dans son camp, d'avoir quitté le champ de bataille sans engager l'ac tion. Le roi avait une justification facile, car c'était l'ennem qui, refusant ouvertement le combat, avait, le premier, fai rentrer ses troupes au camp; d'ailleurs, la phalange, que la moindre inégalité de terrain pouvait réduire à l'inaction, s'étai trouvée placée dans un endroit d'où elle ne pouvait se porter en avant. Le consul, que l'on blâmait d'avoir donné à l'ennemi la faculté de fuir la nuit, s'il l'eût voulu, s'attirait de nouvelles critiques en perdant du temps à un sacrifice, bien que le signal de sortir du camp et de se ranger en bataille eût été donné dès le point du jour. Ce ne fut qu'à la troisième heure, le sacrifice régulièrement offert, qu'il réunit son conseil; là encore, quelques-uns trouvèrent que, par des questions et des délibérations intempestives, il cherchait à perdre un temps qu'il eût mieux valu employer à agir. Et cependant, après s'être entretenu avec ses officiers, le consul leur fit encore un discours.

XXXVIII. « De tous ceux qui, hier, auraient voulu combattre, P. Nasica, jeune homme d'un rare mérite, m'a seul découvert sa pensée; puis le silence qu'il a gardé a montré assez qu'il se rangeait à mon avis. D'autres, au contraire, ont mieux aimé blâmer leur général en son absence que lui parler en face. Je ne ferai pas difficulté d'expliquer les motifs de ce délai, à toi, Nasica, et à ceux qui ont eu les mêmes sentiments sans les exprimer. En effet, loin de regretter notre inaction d'hier, je crois que ma résolution a sauvé l'armée. Pour que personne ne doute que mon opinion repose sur des bases solides, reconnaissez avec moi, si vous le voulez, combien d'avantage avait sur nous l'ennemi et comme tout était contre nous. Et d'abord, à quel point les Macédoniens nous étaient supérieurs en nombre, personne de vous ne l'ignorait déjà; mais vous avez dû en être frappés hier, j'en suis certain, en voyant leur armée rangée en bataille. Ainsi inférieurs, nous avions dû encore laisser le quart de nos forces à la garde des bagages; et vous savez que ce ne

sont pas les plus lâches auxquels on confie ce poste. Mais, quand nous aurions pu mettre en ligne tous nos soldats, est-ce donc, à votre avis, un médiocre avantage de n'avoir qu'à sortir aujourd'hui, demain au plus tard, de ce camp où nous aurons passé tranquillement la nuit, pour marcher au combat, si l'occasion nous paraît favorable, et avec la protection des dieux? N'y a-t-il aucune différence entre des soldats que n'ont fatigués ni la marche, ni les travaux de la journée, qui, tout frais, ont pris les armes dans leurs tentes et marchent au combat, pleins d'énergie, dispos également de corps et d'âme, et des soldats épuisés par une longue route, exténués de fatigue, trempés de sueur, la gorge sèche et enflammée, les yeux aveuglés par la poussière, et que l'on oppose, accablés par un soleil brûlant, à un ennemi frais, reposé, qui apporte au combat des forces qu'aucune fatigue n'a encore amoindries? Au nom des dieux! Quel est l'homme, si lâche et si mou qu'il soit, qui, avec de tels avantages, ne vaincrait pas l'homme le plus courageux? Ajouterai-je encore que les ennemis avaient pu à loisir se ranger en bataille, reprendre haleine, et se placer chacun à leur rang? Nous, au contraire, il nous fallait former nos lignes à la hâte et marcher en désordre au combat.

XXXIX. « Mais si notre ordre de bataille était confus et troublé, avions-nous du moins un camp fortifié, l'approvisionnement d'eau assuré par des postes établis de distance en distance, et, autour de nous, un pays bien exploré? Non; nous avions un sol nu pour combattre et rien de plus. Vos ancêtres regardaient un camp bien fortifié comme un port où l'armée trouve toujours un abri; d'où les troupes sortent pour aller au combat, et où elles rentrent après la tempête de la bataille. Aussi, après l'avoir entouré de fortes palissades, ils y mettaient encore des détachements considérables, car celui à qui l'on enlevait son camp, lors même qu'il eût été vainqueur sur le champ de bataille, était réputé vaincu. Le camp, en effet, est une retraite pour le vainqueur, pour le vaincu un refuge. Combien d'armées, après un échec sur le champ de bataille, refoulées dans leur camp,

ont pu, à un moment favorable, quelquefois même l'instant d'après, faire une sortie heureuse et mettre en déroute l'ennemi qui venait de les vaincre! Le camp est une seconde patrie pour le soldat: les retranchements en sont les murailles: la tente est pour chacun la demeure et le foyer. Aurions-nous donc livré bataille, comme des nomades, sans un abri où nous pussions nous retirer après la victoire? A cette difficulté et à cet empêchement de combattre examinons ce qu'on oppose: si l'ennemi se fût éloigné dans cette nuit de repos, nous dit-on, que de fatigues n'aurions-nous pas dû supporter pour le poursuivre jusqu'au cœur de la Macédoine! Moi, au contraire, je suis certain que, s'il avait jamais songé à s'enfuir, il ne nous aurait pas attendus ici et n'aurait pas rangé ses troupes en bataille. En effet, combien il lui était plus facile de s'éloigner en notre absence que maintenant, sous nos yeux! Qu'il parte la nuit ou le jour, il ne pourra le faire à notre insu. Et d'ailleurs, qu'eût-il valu mieux pour nous? forcer un camp protégé par les rives escarpées d'un fleuve, des palissades et de nombreuses tours, ou bien poursuivre des troupes qui s'éloignaient de leurs retranchements en désordre, et les atteindre en pleine campagne? Si le combat a été remis d'hier à aujourd'hui, en voici les motifs. Moi aussi, je veux la bataille, et voilà pourquoi, comme l'Énipée nous fermait la route vers l'ennemi, j'en ai ouvert une autre, par un défilé d'où j'ai débusqué les postes de l'ennemi; et je ne m'arrêterai que la guerre terminée. »

XL. Personne ne répondit à ce discours. Les uns se ralliaient à l'avis du consul; les autres ne voulaient pas le blesser inutilement au sujet d'une occasion, qui, négligée à tort ou à raison, ne pouvait être rappelée. Ce jour-là même encore, ni le consul ni le roi n'avaient l'intention de combattre. Le roi, parce qu'il n'avait plus devant lui, comme la veille, des troupes fatiguées d'une longue marche, et qui, rangées en bataille précipitamment, formaient à peine des lignes régulières; le consul, parce que le camp, à peine achevé, manquait encore de bois et de fourrages, et que,

Ανωνύμου Κοντρού Βιβλιοθήκη Βέροιας

pour ces approvisionnements, il avait fallu envoyer du camp dans la plaine un grand nombre de soldats. Cependant la fortune, plus puissante que tous les conseils humains, fit engager la bataille. Entre les deux camps, et plus près de celui des ennemis, coulait une petite rivière où les Macédoniens et les Romains venaient chercher de l'eau, protégés par des détachements postés sur les deux rives. Du côté des Romains étaient placées deux cohortes, la Marrucine et la Pélignienne, et deux escadrons de cavaliers samnites que, commandait M. Sergius Silus, un des lieutenants d'Émilius. En outre, C. Cluvius, lieutenant du consul, protégeait le camp avec trois cohortes, la Firmane, la Vestine, la Crémonaise, et deux escadrons de cavaliers, l'un venant de Plaisance, l'autre d'Esernie. Aucun détachement n'avait encore provoqué l'autre, lorsque, vers la neuvième heure, un cheval échappé s'enfuit vers la rive opposée. Trois soldats romains le poursuivant entrent dans l'eau jusqu'aux genoux, et le disputent à deux Thraces qui s'efforçaient de l'entraîner à leur rive. Ils tuent l'un des deux Thraces et reviennent avec le cheval vers le détachement. Sur la rive opposée les Thraces étaient au nombre de huit cents. D'abord quelques-uns, irrités de la mort de leur camarade, tué sous leurs yeux, traversent la rivière pour atteindre les meurtriers: un grand nombre de leurs compagnons les suivent, puis c'est le détachement tout entier[1]. *La bataille s'engage; Paul Émile, après avoir disposé ses troupes, les conduit au combat.*

XLI. Tout faisait impression sur les soldats : l'honneur d'être commandés par un consul, la gloire de leur général, et surtout son âge qui ne l'empêchait pas, à plus de soixante ans, d'être le premier à courir, comme les jeunes gens, aux fatigues et aux dangers. L'intervalle entre les phalanges et les troupes armées de la cétra fut envahi par la légion qui coupa ainsi l'armée ennemie. Sans s'inquiéter des troupes armées de la cétra, elle se tourna contre les phalangites

1. Il y a ici une lacune.

nommés *Chalcaspides* [1]. A. Albinus, personnage consulaire, eut ordre de conduire la seconde légion contre la phalange *Leucaspide* [2], au centre de l'armée ennemie. Contre l'aile droite, qui avait engagé le combat sur les bords du fleuve, Paul Émile fit avancer les éléphants et la cavalerie des alliés ; et c'est sur ce point que plièrent d'abord les Macédoniens. Quant aux éléphants, comme la plupart des inventions humaines, magnifiques en théorie, mais de nul effet quand il faut agir et non plus disserter, ils tinrent de la place dans l'armée sans rendre de services. Les alliés du nom latin, qui marchaient derrière les éléphants, repoussèrent l'aile gauche. La seconde légion, qui s'était introduite au centre des ennemis, désorganisa la phalange. Ce qui contribua le plus évidemment à la victoire, ce furent ces nombreux combats partiels par lesquels la phalange fut d'abord ébranlée, puis rompue. Or, tant qu'elle forme une masse compacte, hérissée de piques, elle conserve une force irrésistible. Mais si, par des attaques sur différents points, on la force à tourner cette longue et lourde lance difficile à manœuvrer, la confusion se met dans les rangs : qu'elle soit alors menacée en flanc ou en queue, c'est une masse qui s'écroule. Il en fut ainsi alors. Attaqués sur plusieurs points à la fois, les phalangites, en voulant faire face de tous côtés, s'ouvrirent, et les Romains s'insinuèrent aussitôt dans tous ces intervalles. Si, au contraire, les Romains avaient attaqué de front la ligne de la phalange, comme avaient fait les Péligniens, au commencement du combat, contre les soldats armés de la cétra, ils se seraient enferrés et n'auraient pu résister jamais au poids de cette masse compacte.

XLII. Toutefois, si les fantassins furent presque tous massacrés, sauf ceux qui s'enfuirent en jetant leurs armes, la cavalerie s'éloigna du champ de bataille sans presque avoir souffert. Le roi était à la tête des fuyards. De Pydna, il se porta sur Pella avec l'escadron sacré de ses cavaliers. Der-

1. qui portent des boucliers d'airain.
2. Aux boucliers blancs.

Bibliothèque Nationale Bibliothèque Nationale

rière lui fuyait également Cotys avec la cavalerie des Odryses. Toute la cavalerie macédonienne s'éloigna de même du champ de bataille, sans rompre ses rangs, car les vainqueurs, acharnés à frapper les fantassins, n'avaient plus songé à poursuivre les cavaliers. La phalange fut longtemps hachée en tête, en queue et en flancs. A la fin, ceux qui avaient échappé aux coups de l'ennemi s'enfuirent sans armes du côté de la mer. Plusieurs entrèrent dans l'eau, et, tendant des mains suppliantes vers les soldats de la flotte, ils demandaient la vie. En voyant des barques se détacher de tous les navires, ils pensèrent qu'on venait les recueillir et non les tuer; aussi s'avancèrent-ils plus loin dans l'eau, quelques-uns même en nageant. Mais, quand ils virent massacrer sans pitié ceux qui approchaient des barques, ils regnagnèrent la terre à la nage. Là, un sort plus cruel les attendait. Les éléphants, poussés par leurs conducteurs vers le rivage, foulaient aux pieds et écrasaient ces malheureux. Il est constant que les Romains ne tuèrent jamais un si grand nombre de Macédoniens dans une seule bataille. En effet, le nombre des morts monta à vingt mille hommes. Six mille environ, qui s'étaient réfugiés à Pydna après la bataille, tombèrent vivants aux mains de l'ennemi; vingt mille fuyards furent faits prisonniers de différents côtés. Les vainqueurs ne laissèrent pas plus de cent hommes sur le champ de bataille, et encore c'étaient des Péligniens pour la plupart : il y eut un plus grand nombre de blessés. Si ce combat avait commencé plus tôt, et si la nuit n'avait pas empêché les vainqueurs d'en finir, toute l'armée macédonienne eût été anéantie. Mais l'approche de la nuit fut favorable aux fuyards et rendit les Romains moins hardis à les poursuivre dans des pays qu'ils ne connaissaient pas.

XLIII. Persée s'enfuit vers la forêt de Piérie par la voie militaire, avec un corps nombreux de cavalerie et de sa garde. Une fois entré dans la forêt, on trouva un carrefour d'où partaient différents chemins. Comme la nuit approchait, le roi prit un chemin de traverse avec quelques-uns de ses plus fidèles amis. Demeurés sans chef, les cavaliers regnagnèrent

chacun son pays. Un petit nombre arriva à Pella avant Persée, ayant pris la route directe, qui était plus facile. Le roi, jusqu'au milieu de la nuit, rencontra mille sujets de terreur et mille obstacles. Il trouva dans son palais de Pella Euctus et ses pages ; mais de ses courtisans, échappés d'une manière ou d'une autre au combat, et revenus à Pella, aucun ne vint auprès de lui, malgré des appels réitérés. Il n'avait avec lui que trois compagnons de sa fuite, Evandre de Crète, Néon de Béotie et Archidamus d'Étolie. C'est avec eux qu'il s'enfuit à la quatrième veille, redoutant que ceux qui refusaient de se joindre à lui ne tentassent contre lui quelque chose de plus grave. Cinq cents Crétois, au plus, le suivirent. Il se dirigeait vers Amphipolis. Il avait quitté Pella pendant la nuit et il se hâta de traverser le fleuve Axius avant le jour, persuadé que les Romains, arrêtés par la difficulté du passage, ne le poursuivraient pas plus loin.

XLIV. Le consul, rentré vainqueur dans son camp, ne goûtait pas une joie sans mélange : il était fort inquiet de son plus jeune fils. C'était P. Scipion, surnommé depuis l'Africain, pour avoir détruit Carthage ; fils du consul Paulus, et, par adoption, petit-fils de l'Africain. Agé de dix-sept ans seulement (et sa jeunesse était une cause de plus d'inquiétude) il s'était laissé entraîner, en poursuivant l'ennemi, vers un point éloigné. Il ne revint que tard, et ce fut alors seulement, en revoyant son fils vivant, que le consul goûta la joie d'une si belle victoire. Le bruit de la victoire était déjà parvenu à Amphipolis, et les dames de la ville avaient couru en foule au temple de Diane, nommée *Tauropole*, pour implorer son assistance. Diodore gouverneur de la ville, craignit que les deux mille Thraces formant la garnison ne pillassent Amphipolis, à la faveur de ce tumulte : il se fit apporter de prétendues dépêches par un affidé qu'il soudoya pour jouer le rôle de courrier. Ces dépêches portaient « que la flotte romaine venait d'aborder en Émathie et ravageait la côte ; qu'en conséquence, les gouverneurs de l'Émathie demandaient des

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

secours pour arrêter ces dévastations. » Cette lecture faite, l exhorte les Thraces à partir défendre la côte de l'Émathie : ls allaient y faire un grand carnage et recueillir un riche bu- in en tombant sur les Romains dispersés dans la campagne. En même temps, il élève des doutes sur la défaite annoncée : i elle était vraie, on aurait vu arriver une foule de fuyards. Par cet artifice, il parvient à éloigner les Thraces, et, dès qu'il les sait de l'autre côté du Strymon, il ferme les portes le la ville.

XLV. Trois jours après la bataille, Persée arriva à Am- phipolis. De là, il envoya des parlementaires demander la paix à Paulus. Pendant ce temps, Hippias, Médon et Pan- auchus, les plus intimes confidents du roi, quittaient Béroé, où ils s'étaient réfugiés après le combat, et, allant trouver e consul, se livraient aux Romains. La crainte détermina plusieurs autres à suivre cet exemple. Le consul, après avoir fait partir pour Rome, porteurs d'un message annonçant la victoire, Q. Fabius son fils, L. Lentulus et Q. Métellus, abandonna aux fantassins les dépouilles de l'armée ennemie qu'ils avaient massacrée, et, aux cavaliers, tout le butin qu'ils pourraient faire dans les campagnes environnantes, à la condition de ne pas rester éloignés du camp plus de deux nuits. Il se rapprocha alors de la mer, dans la direc- tion de Pydna. En deux jours il reçut la soumission de Bé- roé, de Thessalonique, de Pydna, et, par suite, de presque toute la Macédoine. Les habitants de Pydna, quoique les plus rapprochés du consul, ne lui avaient point encore en- voyé de députation. Un ramassis de soldats de diverses nations, qui s'étaient réfugiés dans la ville après la défaite, empêchait les habitants de s'assembler et de prendre un parti ; les portes même étaient non-seulement fermées, mais murées. Médon et Pantauchus furent envoyés au pied des murailles pour gagner Solon, chef de la garnison. Séduit par eux, en effet, il fit sortir tous les soldats, et la ville fut livrée aux troupes qui la pillèrent. Persée n'avait plus d'es- poir que dans les Bisaltes ; après leur avoir demandé vaine- ment des secours, il s'avança sur la place publique d'Am-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

phipolis avec son fils Philippe, pour encourager à soutenir sa cause, soit les habitants eux-mêmes, soit ceux des fantassins ou des cavaliers qui l'avaient toujours suivi, ou que le hasard de la fuite avait amenés dans la ville. Mais, à plusieurs reprises, les larmes l'empêchèrent de parler. Il chargea donc le Crétois Évandre d'exprimer au peuple ce qu'il ne pouvait dire lui-même, et descendit du temple. Si le peuple avait lui-même poussé des gémissements et versé des larmes en voyant les pleurs de ce roi infortuné, il ne montra que du dédain pour le discours à Evandre. Quelques-uns même osèrent lui crier du milieu de l'assemblée : « Allez-vous-en d'ici, de peur de causer la perte du peu « d'hommes qui n'ont point encore péri pour vous. » La dureté de cette apostrophe ferma la bouche d'Évandre. Le roi retourna à son palais, fit porter son or et son argent dans les barques qu'il avait sur le Strymon et descendit ensuite vers le fleuve. Les Thraces, n'osant pas se hasarder sur des embarcations, retournèrent dans leurs foyers, et les autres troupes en firent autant. Les Crétois furent seuls retenus par l'appât de l'argent ; et, comme en leur faisant la répartition on se fût attiré plus d'inimitié que de reconnaissance, on leur laissa sur ce rivage cinquante talents à se partager. Quand ils eurent pris l'argent, ils se jetèrent tumultueusement dans les embarcations; et l'une d'elles, trop chargée, fut submergée à l'embouchure du fleuve. Les autres arrivèrent le jour même à Galepsus, et, le lendemain, à Samothrace, but de leur navigation. On croit qu'il y fut transporté environ mille talents.

XLVI. Paulus envoya des gouverneurs dans toutes les villes qui s'étaient rendues, pour empêcher qu'aucune violence ne fût exercée contre les vaincus au lendemain de la guerre. Retenant auprès de lui les envoyés du roi, il fit partir pour Amphipolis, d'où il ignorait que Persée se fût enfui, P. Nasica avec un détachement de cavalerie et d'infanterie. Nasica devait ravager la Sintice et paralyser tous les efforts du roi. Dans l'intervalle, Mélibée avait été prise et pillée par Cn. Octavius; mais, devant Égine, le lieutenant

Ανωνύμου Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Θεσσαλ

Cn. Anicius, chargé d'assiéger la place, avait perdu deux cents hommes par une sortie des Éginiens qui ignoraient les succès décisifs des Romains. Le consul, partant de Pydna, arriva en deux jours, avec toute son armée, à Pella. Il campa à un mille des murs, et, en examinant sur tous les points la situation de cette ville, il reconnut que ce n'était pas sans raison qu'elle avait été choisie pour capitale. Elle est construite sur une hauteur dont la pente est exposée au soleil couchant d'hiver. Elle est entourée de marais profonds, infranchissables l'été comme l'hiver, formés de l'écoulement des lacs. Au milieu du marais le plus voisin de la ville s'élève, comme une île, une jetée immense, d'un travail gigantesque, assez forte pour soutenir un mur et n'être pas endommagée par les eaux environnantes. De loin, elle paraît contiguë au mur de la ville; mais les deux murs sont séparés par un canal sur lequel est un pont. D'aucun côté donc elle ne peut être attaquée du dehors, et ceux que le roi y fait enfermer ne peuvent en sortir que par ce pont, dont la garde est très-facile. C'était là que le roi déposait ses trésors : à ce moment, on n'y trouva que les trois cents talents destinés au roi Gentius, mais que Persée avait ensuite gardés. Pendant que l'armée séjourna près de Pella, le consul fut complimenté par de nombreuses députations, venues surtout de Thessalie. Bientôt après, sur la nouvelle que Persée était passé dans l'île de Samothrace, il quitta Pella, et, en quatre jours, parvint à Amphipolis. L'empressement du peuple à venir à sa rencontre prouva bien qu'on ne croyait pas avoir perdu un roi juste et bon [1]. *Le consul ne reste pas longtemps à Amphipolis. Il se met à la poursuite de Persée, passe le Strymon et va camper près de Sires.*

1. Nouvelle lacune.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# LIVRE XLV.

ersée est fait prisonnier par Paul Émile dans l'île de Samothrace. — Le roi de Syrie, Anthiochus, assiége Ptolémée et Cléopatre, rois d'Égypte. — Des députés romains viennent, au nom du sénat, lui signifier qu'il renonce à assiéger des rois alliés de Rome. — Il répond qu'il réfléchira : alors Popilius, l'un des envoyés, trace autour du roi un cercle avec une baguette, et ordonne au roi de répondre avant d'en sortir. — Cette hauteur intimide Antiochus, qui abandonne la guerre. Le sénat donne audience aux députations des peuples et des rois qui viennent le féliciter; mais il refuse de recevoir celle des Rhodiens qui se sont déclarés contre Rome dans cette guerre. Comme on délibère, le jour suivant, si l'on fera la guerre aux Rhodiens, on admet leurs députés à plaider la cause de leur patrie. On les congédie, ni comme des ennemis, ni comme des alliés — La Macédoine est réduite en province romaine. — Paul Émile obtient le triomphe, malgré le mauvais vouloir de ses soldats, mécontents d'avoir eu peu de butin, et l'opposition de Ser. Sulpicius Galba. — Persée et ses trois fils marchent devant le char. — La joie du triomphateur est troublée par la perte de ses deux fils, qui meurent, l'un avant, l'autre après le triomphe. — Les censeurs font la clôture du lustre. Le recensement donne le chiffre de trois cent douze mille quatre-vingt-cinq citoyens. Prusias, roi de Bithynie, vient à Rome féliciter le sénat sur la victoire de Macédoine, et recommande au sénat son fils Nicomède. — Ce roi, dont la flatterie va jusqu'à l'adulation, se déclare l'affranchi du peuple romain.

I. Q. Fabius, L. Lentulus et Q. Métellus, chargés de orter à Rome la nouvelle de la victoire, firent toute la dili- ence possible. Cependant, malgré la rapidité de leur marche- s trouvèrent la ville dans l'allégresse du succès. Quatre



Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

jours après la défaite du roi, pendant les jeux du cirque, le bruit avait circulé tout à coup parmi les spectateurs qu'il y avait eu bataille en Macédoine et que le roi était vaincu. Ç'avait été alors un frémissement général, puis des cris et des applaudissements, comme si une dépêche certaine avait annoncé la victoire. Les magistrats, étonnés, recherchèrent l'auteur de cette nouvelle imprévue. Comme on ne put le trouver, la joie se dissipa, n'ayant plus de fondement certain. Cependant, les esprits en conservèrent une impression favorable. Quand elle fut confirmée par les nouvelles certaines qu'apportaient Fabius, Lentulus et Métellus, on se réjouit à la fois, et de la victoire en elle-même, et du pressentiment qu'on en avait eu. Une autre version donne à l'émotion produite dans le cirque une cause non moins vraisemblable. Quinze jours avant les calendes d'octobre, le second jour des jeux romains, comme le consul Licinius montait sur son char pour donner le signal aux quadriges, un courrier, disant arriver de Macédoine, lui aurait remis des dépêches entourées de lauriers. Les quadriges partis, le consul, en traversant le cirque sur son char pour regagner l'estrade, aurait montré au peuple ces dépêches avec les lauriers. A cette vue, la multitude, oubliant tout à coup le spectacle, serait descendue au milieu de l'arène. Le consul y aurait convoqué les sénateurs, leur aurait lu le message, et, avec leur autorisation, aurait annoncé au peuple, du haut de la tribune, « que son collègue L. Émilius avait livré bataille « au roi Persée ; que l'armée macédonienne avait été mise « en déroute et taillée en pièces ; que le roi s'était enfui « avec quelques hommes à peine ; que toutes les villes de « Macédoine étaient passées sous la domination du peuple « romain. » A ces mots, ce fut une explosion de cris et d'applaudissements. On quitta les jeux pour aller porter chez soi, à sa femme et à ses enfants, une si heureuse nouvelle. Il y avait, à ce moment, treize jours que la bataille avait été livrée en Macédoine.

II. Le lendemain, le sénat, en assemblée solennelle, ordonna des prières publiques ; puis un sénatus-consulte

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

prescrivit au consul de licencier les troupes qui avaient prêté serment, à l'exception des troupes et des équipages de mer. Pour toute cette armée de mer la délibération serait ajournée jusqu'à l'arrivée des envoyés du consul L. Émilius, qu'un courrier, dépêché par eux, avait annoncés. Le sixième jour avant les calendes d'octobre, vers la seconde heure, ces envoyés entrèrent dans la ville. Traînant avec eux un long cortége, formé par ceux qu'ils rencontraient partout sur leur passage, ils allèrent au forum, jusqu'au tribunal. Le sénat s'y trouvait assemblé, et le consul y introduisit les envoyés. On les y retint le temps de savoir de leur bouche, « ce que le roi avait eu d'infanterie et de cavalerie; combien on lui avait tué ou pris de soldats; combien peu d'hommes avait coûtés cette victoire, si fatale aux ennemis; enfin, avec quel petit nombre d'hommes le roi s'était enfui. On pensait, dirent-ils, qu'il allait gagner l'île de Samothrace, et la flotte était prête à le poursuivre; ni sur terre, ni sur mer, il ne pourrait échapper. » Bientôt après, amenés à l'assemblée du peuple, ils répétèrent les mêmes détails. La joie éclata alors de nouveau, et, le consul ayant ordonné que tous les temples fussent ouverts, chacun quitta l'assemblée pour aller rendre grâces aux dieux. Bientôt, en effet, il n'y eut pas, dans toute la ville, un temple où ne se pressât une foule compacte, non-seulement d'hommes, mais aussi de femmes. Le sénat, rappelé en séance, décréta cinq jours d'actions de grâces à tous les autels pour la victoire du consul L. Émilius, et l'immolation des grandes victimes. Il fut aussi décrété que les navires qui stationnaient, préparés et équipés, sur le Tibre, pour être envoyés en Macédoine sur le point où le roi pourrait résister, seraient retirés de l'eau et placés dans les chantiers. Les équipages de la flotte seraient licenciés avec une année de solde, et, de même, tous les soldats qui avaient prêté serment au consul, et tout ce qu'il y avait de troupes à Corcyre, à Brindes, sur les bords de la mer Supérieure ou sur le territoire de Larinum. On avait, en effet, placé sur tous ces points des troupes avec lesquelles Licinius devait, si besoin était, aller aider son collègue. On annonça

publiquement au peuple qu'il y aurait cinq jours de prières, depuis et y compris le cinquième jour avant les ides d'octobre.

III. Les deux lieutenants, C. Licinius Nerva et P. Décius, arrivèrent d'Illyrie, annonçant que l'armée illyrienne avait été taillée en pièces; que le roi Gentius était prisonnier, et que la contrée était sous la domination du peuple romain. Pour ces succès, remportés sous la conduite et les auspices du préteur L. Anicius, le sénat décréta trois jours d'actions de grâces. Le consul en fixa immédiatement la date aux quatrième, troisième et second jours avant les ides d'octobre. D'après quelques historiens, les ambassadeurs rhodiens, qui n'étaient point encore partis, furent mandés, après que la victoire eut été annoncée, par le sénat qui voulait se moquer de leur sotte arrogance. Le chef de l'ambassade, Agépolis, aurait dit : « Qu'ils avaient été envoyés en ambassade par les Rhodiens pour amener la paix entre les Romains et Persée, parce que cette guerre, onéreuse et nuisible à toute la Grèce, coûtait aux Romains bien des hommes et bien de l'argent. Ils étaient heureux que la fortune eût terminé autrement cette guerre et leur eût fourni l'occasion de féliciter les Romains d'une victoire éclatante. » Tel aurait été le langage des Rhodiens. Le sénat leur aurait répondu : « Que les Rhodiens avaient envoyé cette ambassade, non pas pour servir les intérêts de la Grèce, ni pour épargner au peuple romain des dépenses; mais simplement dans l'intérêt de Persée. Car, s'ils avaient eu cette sollicitude qu'ils alléguaient aujourd'hui, c'était quand Persée faisait entrer une armée en Thessalie, et quand, pendant deux ans, il assiégait les villes grecques ou les effrayait de ses menaces, qu'ils auraient dû envoyer des ambassadeurs. Alors, au contraire, les Rhodiens n'avaient nullement parlé de paix. Mais, quand ils avaient appris que les Romains avaient franchi les défilés, et, pénétrant en Macédoine, tenaient déjà Persée dans un cercle d'où il ne pouvait sortir, alors ils avaient envoyé une ambassade dans le seul but d'arracher Persée à cette étreinte, devenue inévitable. » Telle aurait

été la réponse avec laquelle on aurait congédié les ambassadeurs.

IV. En ce même temps, M. Marcellus, revenant de la province d'Espagne où il avait pris une ville considérable, Marcolica, vint verser au trésor public dix livres d'or, et, en argent, la valeur de dix millions de sesterces. Le consul Paul Émile était campé, comme on l'a vu, dans l'Odomantice, près de Sires, lorsqu'il reçut une lettre du roi Persée apportée par trois obscurs messagers. En les voyant, dit-on, il pleura sur les vicissitudes humaines dont ce roi offrait l'exemple. Naguère, en effet, non content du royaume de Macédoine, il était allé attaquer les Dardaniens et les Illyriens, et avait appelé les Bastarnes comme auxiliaires; et aujourd'hui, sans armée, sans royaume, jeté dans une petite île, suppliant, il n'avait à le protéger que la sainteté du temple qui lui servait d'asile, sans qu'il lui restât rien de ses anciennes forces. Tels étaient les sentiments de pitié du consul; mais quand il lut : « Le roi Persée au consul Paullus, salut. » Cette folie d'un orgueil ignorant sa fortune fit taire toute compassion. Aussi, bien que le reste de la lettre fût une suite de prières indignes d'un roi, la députation fut renvoyée sans réponse et sans message. Persée comprit alors quel nom il devait oublier dans la défaite : il adressa donc une seconde lettre où il ne prenait plus le titre de roi. Cette fois, il obtint qu'on lui envoyât des commissaires, avec lesquels il pût conférer sur l'état de sa fortune et la situation qui devait lui être faite. On lui en envoya trois : P. Lentulus, A. Postumius Albinus et A. Antonius. Ces conférences demeurèrent sans résultat par l'obstination de Persée à garder le nom de roi. Paullus exigeait qu'il abandonnât lui et sa fortune, à la discrétion et à la clémence du peuple romain.

V. Sur ces entrefaites, la flotte de Cn. Octavius aborda à Samothrace. Octavius, de son côté, s'efforçait de décider Persée à se soumettre, employant tantôt les promesses, tantôt les menaces, quand il fut aidé par une circonstance qu'avait amenée, soit le hasard, soit son adresse. L. Atilius,

Βιβλιοθήκη Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

jeune homme d'un grand nom, étant venu sur la place publique où étaient assemblés les habitants de Samothrace, demanda aux magistrats et obtint la permission d'adresser quelques mots à l'assemblée : « Samothraces, nos hôtes, dit-il, faut-il ajouter foi à ce que nous avons entendu dire, que cette île est sacrée, et que toute l'étendue en est auguste et inviolable? » Comme tous lui répondaient que l'île était sacrée en effet. « Pourquoi donc alors est-elle souillée par un assassin, teint du sang du roi Eumène? Comment, lorsque la formule de tout sacrifice commence par écarter des autels tout homme qui n'a pas les mains pures, souffrez-vous que vos sanctuaires soient profanés par un traître couvert de sang? » La renommée avait publié dans toutes les villes de la Grèce la tentative d'assassinat par Évandre à Delphes, dont le roi Eumène avait failli devenir victime. Aussi les Samothraces, outre qu'ils voyaient les Romains maîtres de leur île et de leur temple, sentirent la justesse du reproche qui leur était adressé. Ils envoyèrent donc leur premier magistrat, qu'ils appellent Théondas, ou encore roi, signifier à Persée : « que le Crétois Évandre était accusé de meurtre, et qu'il y avait chez eux un tribunal institué par les ancêtres pour juger ceux qui avaient profané par leur présence impure l'enceinte sacrée des temples. Si donc Évandre avait la conscience d'être innocent du crime d'assassinat, il n'avait qu'à venir plaider sa cause ; autrement, il devait quitter le temple qu'il souillait, et pourvoir à sa sûreté. » Persée, appelant Évandre en particulier, insiste pour qu'il ne se soumette à ce jugement à aucun prix, car il est coupable, et la faveur ne pourra rien pour lui. Que lui reste-t-il donc à faire, sinon de mourir courageusement? Évandre ne s'y refuse pas ouvertement ; il dit qu'il préfère la mort par le poison, et se prépare secrètement à fuir. Le roi en est averti, et craignant que les Samothraces, quand ils verront le coupable soustrait au châtiment, ne fassent retomber leur colère sur lui-même, il fait tuer Évandre. Ce meurtre à peine accompli, il s'en repentit, car la souillure qui pesait sur Évandre allait à présent peser sur lui.

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Θεσσαλ.

Si Évandre avait blessé Eumène à Delphes, il avait, lui, tué Évandre à Samothrace. Ainsi, les deux temples les plus sacrés de la terre avaient été, grâce à lui, souillés de sang humain. Pour écarter de lui l'odieux du dernier meurtre, il séduit à prix d'argent le théondas, qui va annoncer au peuple qu'Évandre s'est donné la mort.

VI. Néanmoins, cet assassinat du dernier ami qui lui restât, d'un ami éprouvé dans tant de circonstances, et qu'il avait trahi, parce que celui-ci ne l'avait pas trahi lui-même, éloigna du roi toute sympathie. Chacun passa aux Romains; et Persée, ainsi abandonné et presque seul, n'eut plus d'autre parti que la fuite. Il fit appeler un Crétois, nommé Oroande, connaissant toute la côte de Thrace, où il faisait du commerce, et lui demanda de le conduire sur un bâtiment léger chez Cotys. Le bâtiment stationnait dans le port de Démétrie, formé par un des promontoires de Samothrace. Vers le coucher du soleil, on y transporta tous les objets nécessaires et autant d'argent qu'on en pouvait enlever secrètement. Quant au roi, vers le milieu de la nuit, avec trois compagnons, il sortit par une porte de derrière, descendit dans un jardin voisin de sa chambre, en escalada le mur avec peine, et arriva au bord de la mer. Oroande, une fois l'argent apporté, avait gagné la haute mer au commencement de la nuit et faisait voile vers la Crète. Persée, ne trouvant pas de navire dans le port, erra quelque temps sur le rivage. Le jour approchait; il craignit à la fin d'être surpris, et, comme il n'osait regagner son premier asile, il se cacha dans un coin obscur du temple. On appelait enfants royaux, en Macédoine, des fils de grandes familles, choisis pour servir le roi. Ces jeunes gens avaient suivi le roi dans sa fuite, et, en ce moment même, demeuraient auprès de lui. Mais quand Octavius eut fait proclamer par le héraut « que les enfants royaux et autres Macédoniens alors à Samothrace, qui passeraient du côté des Romains, conserveraient la vie, la liberté et tous leurs biens, ceux de Macédoine comme ceux qu'ils avaient avec eux, cette promesse amena une désertion générale. Tous vinrent se faire inscrire par le

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

tribun des soldats C. Postumius. Ion de Thessalonique remit à Octavius les jeunes fils du roi, auprès de qui il ne resta que Philippe, l'aîné de ses fils. Alors Persée se livra avec ce fils à Octavius, en accusant la fortune et les dieux du temple de n'avoir rien fait pour un suppliant. On le fit monter sur le vaisseau prétorien : on y porta l'argent qui restait, et la flotte prit aussitôt la direction d'Amphipolis. De là, Octavius le fit conduire au camp du consul, après avoir annoncé à celui-ci par un message quel captif il lui envoyait.

VII. Paullus vit là une seconde victoire, ce qui était vrai, et, au reçu de la dépêche, il immola des victimes. Assemblant ensuite son conseil, il lut la lettre du préteur, puis il envoya Q. Elius Tubéron au-devant du roi et fit rester la foule des autres officiers dans sa tente. Jamais aussi grande multitude n'accourut à aucun spectacle. Au siècle précédent, le roi Syphax avait été amené captif au camp romain; mais, outre qu'il n'était rien auprès de Persée, à considérer la célébrité de l'homme et de la nation, il n'avait joué qu'un rôle secondaire dans la guerre Punique, comme Gentius dans la guerre de Macédoine. Cette guerre, Persée en était le véritable acteur. A la gloire de son père et de son aïeul et de tant de rois dont il descendait, gloire qui lui donnait un vif éclat, s'ajoutait comme le reflet de Philippe et du grand Alexandre qui avaient fait du royaume de Macédoine le premier royaume du monde. Persée entra dans le camp, vêtu de deuil, accompagné de son fils seul, et sans autre escorte, qui, partageant son infortune, ajoutât à la compassion. La foule des curieux l'empêchait d'avancer; enfin, le consul envoya ses licteurs qui lui ouvrirent un chemin jusqu'à la tente. Le consul se leva, et, ordonnant aux autres de rester assis, il fit quelques pas au-devant du roi en lui tendant la main. Persée voulait se prosterner; il le releva, et, sans lui permettre d'embrasser ses genoux, le fit entrer dans la tente et l'invita à s'asseoir en face des membres du conseil.

VIII. La première question fut celle-ci : « Quel grief

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

l'avait excité à faire la guerre au peuple romain avec un acharnement tel qu'il avait amené et lui et son royaume aux dernières extrémités? » On attendait sa réponse; mais il resta silencieux, les yeux baissés vers la terre et pleurant. Le consul reprit alors : « Si tu étais monté tout jeune sur le trône, je m'étonnerais moins que tu eusses ignoré de quel poids était l'amitié ou l'inimitié du peuple romain : mais tu avais pris part à la guerre que nous fit ton père; tu n'avais pas oublié le traité de paix que nous avons observé avec une fidélité religieuse : quelle était donc alors cette démence de préférer la guerre à la paix avec un peuple que tu connaissais ennemi si redoutable, allié si fidèle? » Comme il ne répondait pas plus à ces questions qu'aux accusations précédentes : « Quoi qu'il en soit, que la faute vienne de l'aveuglement de l'humanité, du hasard ou de la nécessité, prends courage. La clémence du peuple romain, dont tant de rois et tant de peuples ont fait l'épreuve dans le malheur, n'est pas pour toi une simple chance, mais une garantie de salut. » Il avait parlé à Persée en grec; il s'adressa ensuite aux siens en latin : « Vous voyez, leur dit-il, un exemple éclatant des vicissitudes humaines. C'est à vous surtout que je m'adresse, jeunes gens. Il faut donc, dans la prospérité, ne pas se laisser guider par l'orgueil ni la violence, ni se confier à la fortune présente, car on ignore ce que nous réserve la fin de la journée. Celui-là seul sera vraiment homme, qui ne se laissera ni enfler par la prospérité, ni briser par le malheur. » Le consul congédia alors le conseil et confia à Elius la garde du roi. Ce jour-là, il invita Persée à sa table et le traita avec toute la distinction que comportait son infortune.

IX. L'armée fut ensuite envoyée en quartiers d'hiver : la plus grande partie à Amphipolis, et le reste dans les villes voisines. Telle fut la fin de cette guerre, qui avait duré quatre ans sans interruption entre les Romains et Persée. Ainsi finit, en même temps, un royaume célèbre dans une grande partie de l'Europe et dans toute l'Asie. Persée était le vingtième roi, depuis Caranus, le premier de tous. Il était

monté sur le trône sous le consulat de Q. Fulvius et de L. Manlius, et avait reçu du sénat le titre de roi sous les consuls M. Junius et A. Manlius. Son règne avait duré onze ans. La Macédoine avait été peu connue jusqu'à Philippe, fils d'Amyntas. Elle s'étendit sous ce roi, sans sortir pourtant de l'Europe; mais elle envahit toute la Grèce et une partie de la Thrace et de l'Illyrie. Elle déborda ensuite sur l'Asie, et, durant les treize années de son règne, Alexandre soumit d'abord l'immense contrée qui formait l'empire des Perses autrefois, puis il promena ses armes par l'Arabie, l'Inde, et les contrées les plus reculées que baigne la mer Rouge. A cet instant, les Macédoniens sont à l'apogée de leur puissance et de leur gloire. La mort d'Alexandre divise ensuite ce royaume, car les généraux s'en disputent les lambeaux à main armée; en cent cinquante années, du plus haut faîte de grandeur le royaume est arrivé à une ruine complète.

X. Quand le bruit de la victoire des Romains se fut répandu en Asie, Anténor, qui stationnait avec son escadre légère en face de Phanes, quitta ce poste et passa à Cassandrée. C. Popillius, posté à Délos pour protéger les navires qui se dirigeaient vers la Macédoine, ayant appris également la fin de la guerre en ce pays et le départ des bâtiments légers de l'ennemi, congédia les vaisseaux athéniens; puis il partit pour l'Égypte, où l'appelait une ambassade et s'efforça de joindre Antiochus avant qu'il n'arrivât aux murs d'Alexandrie. Comme les ambassadeurs longeaient l'Asie, ils arrivèrent à Loryme, port situé en face de Rhodes et à un peu plus de vingt milles de distance. Ils y furent abordés par les principaux des Rhodiens, à qui était parvenu le bruit de la victoire. On venait les prier « de se rendre à Rhodes : il y allait de la gloire et du salut de la ville qu'ils pussent constater tout ce qu'avait fait et faisait Rhodes, et le constater par eux-mêmes, non par le bruit public. » Après avoir résisté longtemps, les ambassadeurs consentirent pourtant à interrompre quelques instants leur navigation pour le salut d'une ville alliée. Arrivés à Rhodes,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

n obtint d'eux, par de nouvelles instances, qu'ils vinssent l'assemblée. La ville, en les voyant, sentit plutôt redouler que diminuer ses craintes. En effet, Popillius rappela out ce qu'on avait à reprocher en actes ou en paroles à État et aux particuliers pendant cette guerre. Homme d'un aractère dur, il ajoutait à l'âpreté de ses reproches par ses egards menaçants et sa voix acerbe. Comme il n'avait ucun grief personnel contre Rhodes, on conclut de ces disositions hostiles d'un membre du sénat que telles étaient es dispositions du sénat entier. Le langage de C. Décimius it plus modéré. « Des griefs articulés par Popillius, dit-il, plus grand nombre ne devaient point être imputés au euple, mais à quelques esprits turbulents qui le soulaient. C'étaient ces hommes, à l'éloquence vénale, qui vaient fait rendre ces décrets empreints d'une basse flatrie pour le roi, et avaient fait envoyer ces ambassades, ont les Rhodiens avaient autant de honte que de repentir. outes ces fautes, si le peuple témoignait de bons sentiments, ne nuiraient qu'à leurs auteurs. » On entendit avec ne joie vive ce langage, car il dégageait la multitude d'une esponsabilité qui retombait seulement sur quelques coupales. Aussi, quand les principaux du pays répondirent aux Romains, on fut moins content de ceux qui s'efforcèrent de ustifier, comme ils le prouvaient, les faits reprochés par Popillius, que de ceux qui reconnurent avec Décimius qu'il fallait punir les coupables. Il fut donc décrété sur-le-champ que tous ceux qui seraient convaincus d'avoir agi ou parlé en faveur de Persée contre les Romains, seraient condamnés à la peine capitale. De ces coupables, les uns avaient quitté la ville à l'arrivée de Popillius, les autres se donnèrent la mort. Les ambassadeurs, après être restés cinq jours seulement à Rhodes, se dirigèrent vers Alexandrie. Les Rhodiens n'en mirent pas moins de zèle à exécuter le décret rendu en leur présence; et ce zèle, la douceur de Décimius dans cette affaire n'avait fait que le rendre plus persévérant.

XI. Dans l'intervalle, Antiochus, après avoir vainement

Ἀρσακεῖον Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Ντιμπε

tenté l'assaut d'Alexandrie, y avait renoncé. Maître du reste de l'Égypte, il laissa à Memphis l'aîné des Ptolémée qu'il feignait de vouloir placer sur le trône, mais qu'il avait dessein d'attaquer dès qu'il le verrait vainqueur, et ramena son armée en Syrie. Ptolémée, à qui ses intentions n'avaient point échappé, pensa qu'il pourrait, tandis que son jeune frère était découragé par la crainte d'un siége, se faire recevoir lui-même dans Alexandrie, avec l'aide de sa sœur et du consentement des amis de son frère. Il ne cessa donc de faire agir des envoyés auprès de son frère et de ses conseillers jusqu'à ce qu'il eût amené une réconciliation. Antiochus lui était devenu suspect, quand il l'avait vu laisser, en lui donnant l'Égypte, une forte garnison à Péluse. Il se ménageait ainsi une clef de l'Égypte, de manière à y introduire une nouvelle armée dès qu'il le voudrait. La guerre que son frère et lui se faisaient aurait donc pour résultat de livrer le vainqueur, épuisé par la lutte, aux coups d'Antiochus. Ces craintes si fondées de l'aîné des Ptolemée furent partagées par son frère et ses conseillers : leur sœur contribua à la réconciliation, non-seulement par ses conseils, mais aussi par ses prières. La paix fut donc faite du consentement de tous, et Ptolémée rentra dans Alexandrie, sans même trouver d'opposition dans la multitude. Elle n'avait que trop souffert, pendant la guerre, d'une disette complète, et pendant le siége, et même après que l'ennemi s'était éloigné des murailles, car il n'arrivait de l'Égypte aucune provision. Antiochus aurait dû se réjouir de cette paix, si son dessein réel, en conduisant ses armées en Égypte, avait été de ramener Ptolémée, car c'était là le spécieux prétexte qu'il avait mis en avant dans toutes ses ambassades et toutes ses lettres aux différentes villes de l'Asie et de la Grèce. Tout au contraire, il témoigna son irritation en se préparant à faire une guerre plus vive et plus acharnée aux deux princes qu'auparavant à un seul. Il dirigea aussitôt sa flotte sur Chypre ; et, de son côté, il partit avec son armée pour l'Égypte, dès les premiers jours du printemps, et s'avança jusque dans la Célésyrie. Aux environs de Rhi-

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Βέροιας

nicolure, il fut abordé par les ambassadeurs de Ptolémée, qui le remercièrent d'avoir rétabli ce prince sur le trône de ses pères, et lui demandèrent de maintenir son œuvre et de dire ce qu'il exigeait, plutôt que d'employer la force et les armes, en devenant ennemi d'allié. Il répondit « qu'il ne rappellerait sa flotte et ne ramènerait ses troupes que si on lui cédait Chypre entière et Péluse avec le territoire qui avoisinait celle des embouchures du Nil qu'on nomme Pélusiaque. » Il fixa ensuite le jour où l'on devrait lui faire réponse au sujet des conditions qu'il venait de stipuler.

XII Le délai de la trêve expiré, il ordonna à la flotte de revenir à Péluse par l'embouchure du Nil. Il rentra de son côté en Égypte par les déserts de l'Arabie; accueilli par les Égyptiens du pays de Memphis, puis par les autres, moitié de gré, moitié de force, il descendit à petites journées jusqu'à Alexandrie. Comme il traversait le fleuve près d'Éleusis, à quatre milles d'Alexandrie, les ambassadeurs romains vinrent à sa rencontre. Il les salua, à leur arrivée, et tendit la main à Popillius; mais celui-ci, avant de la prendre, lui remit les tablettes où était écrit le sénatus-consulte, et l'invita à en prendre connaissance. Comme Antiochus, après avoir lu, répondait qu'il délibérerait avec son conseil sur le parti à prendre, Popillius, par un trait digne de sa rudesse ordinaire, traça avec sa baguette un cercle autour du roi et lui dit: « Avant de sortir de ce cercle, rends-moi la réponse que je dois transmettre au sénat. » Le roi, d'abord stupéfait d'un ton si impérieux, hésita quelques instants, puis : « Je ferai, dit-il, ce qu'il plaît au sénat de m'ordonner. » Alors seulement, Popillius lui tendit la main, comme à un roi allié et ami. Antiochus quitta l'Égypte au jour fixé. Quant aux ambassadeurs, après avoir usé de leur influence sur les deux frères pour cimenter une amitié encore à peine formée, ils allèrent à Chypre. Là, ils renvoyèrent la flotte d'Antiochus, qui avait déjà remporté une victoire sur les vaisseaux égyptiens. Cette ambassade fit beaucoup de bruit dans tous les pays, car elle avait bien évidemment enlevé l'Égypte à Antiochus qui en était déjà

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

maître, et replacé les Ptolémée sur le trône de leurs pères. Pendant que l'un des deux consuls illustrait son consulat par une éclatante victoire, l'autre ne fit en aucune façon parler du sien, n'ayant pas eu l'occasion d'agir. Et d'abord, le jour fixé pour la convocation des légions, il entra dans l'enceinte sacrée sans avoir pris les auspices; et les augures consultés répondirent qu'il y avait là un vice de formes. Arrivé en Gaule, il campa dans les plaines Maigres, au pied des monts Sicimina et Papinus; puis il passa l'hiver près de là avec les alliés du nom latin. Quant aux légions romaines, elles avaient dû rester à Rome à cause de l'irrégularité de leur convocation. Les préteurs se rendirent aussi dans leurs provinces, sauf Papirius Carbon, à qui était échue la Sardaigne, et que le sénat avait fait rester à Rome pour rendre la justice entre les citoyens et les étrangers, fonctions que lui avait encore assignées le sort.

XIII. Popillius revint à Rome avec l'ambassade qu'il avait conduite à Antiochus. Il annonça que les contestations entre les deux princes étaient terminées et que l'armée de Syrie avait évacué l'Égypte. On reçut presque aussitôt les ambassadeurs des rois eux-mêmes. Ceux d'Antiochus protestèrent « que le roi avait préféré à toute victoire une paix que désirait le sénat, et qu'il avait obéi à l'ordre des ambassadeurs romains comme à un ordre des dieux. » Puis ils complimentèrent le sénat d'une victoire « à laquelle le roi eût contribué de tout son pouvoir, si on lui eût demandé quelque chose. » Les ambassadeurs de Ptolémée rendirent grâces au sénat tant au nom de Cléopâtre que du roi. « Tous deux devaient, dirent-ils, au sénat et au peuple romain autant qu'aux dieux immortels; c'étaient les Romains, en effet, qui les avaient délivrés d'un siége désastreux et leur avaient rendu la couronne de leurs ancêtres qui allait leur échapper. » Le sénat répondit aux ambassadeurs d'Antiochus « que leur roi avait sagement et équitablement agi en obéissant aux envoyés de Rome, et que sa conduite était approuvée du sénat et du peuple. » Aux ambassadeurs des souverains d'Égypte, Antoine et Cléopâtre, il fit cette réponse : « Le

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

sénat est fort heureux d'avoir pu rendre service aux souverains d'Égypte, et il fera en sorte que pour eux sa protection soit le plus ferme soutien de leur trône. » Le préteur C. Papirius eut ordre de remettre aux ambassadeurs les présents d'usage. Vinrent alors des messages de Macédoine qui redoublèrent la joie de la victoire. Ils portaient « que le roi Persée était tombé au pouvoir du consul. » Les ambassadeurs congédiés, les envoyés de Pise et ceux de Luna vinrent plaider leur cause devant le sénat. Les Pisans se plaignaient d'être refoulés hors de leur territoire par les colons romains; les habitants de Luna affirmaient que le territoire en litige leur avait été assigné par les triumvirs. Le sénat envoya, pour reconnaître et fixer les limites, cinq commissaires : Q. Fabius Butéon, P. Cornélius Blasion, Ti. Sempronius Musca, L. Névius Balbus et C. Appuléius Saturninus. Une autre ambassade, envoyée par le roi Eumène et ses frères Attale et Athénée, vint féliciter le sénat de la victoire. Comme Masgaba, envoyé par son père Masinissa, débarquait à Pouzzoles, il trouva le questeur L. Manlius, chargé de le conduire à Rome aux frais de l'État. Dès qu'il arriva, le sénat lui donna audience. Ce jeune homme sut rendre plus agréables encore par l'expression les choses agréables qu'il venait dire. Il rappela « combien de fantassins, de cavaliers et d'éléphants, et quelle quantité de blé son père avait envoyée en Macédoine pendant les quatre dernières années. Mais dans deux circonstances le sénat l'avait rempli de confusion : d'abord en lui faisant demander par ambassadeurs les secours dont il avait besoin pour cette guerre, au lieu de les exiger; puis, en lui envoyant de l'argent en payement du blé. Masinissa se souvenait que le peuple romain lui avait donné son royaume, puis l'avait accru et agrandi : se contentant donc de l'usufruit, il savait que le titre et la possession étaient aux donateurs. Ceux-ci étaient donc en droit de prendre, sans demander, et de ne pas payer les productions d'un territoire qu'ils avaient donné. Le superflu du peuple romain suffisait et suffirait toujours à Masinissa. C'était pour exprimer

Ancient Egyptian Bibliotheca Bipont

ces regrets que son père l'avait fait partir : une fois en route, il avait été rejoint par des courriers, qui lui avaient annoncé que la Macédoine était conquise et lui avaient apporté l'ordre de féliciter le sénat. Telle était la joie de son père, qu'il voulait venir à Rome pour offrir un sacrifice et des actions de grâces à Jupiter, très-grand et très-bon, dans le Capitole. Il demandait au sénat de l'y autoriser, si cela ne lui déplaisait pas. »

XIV. Il fut répondu au jeune prince : « que son père Masinissa avait agi avec noblesse et reconnaissance en ajoutant ainsi un nouveau prix au service qu'il avait rendu. Le peuple romain s'était félicité de son concours énergique et fidèle pendant la guerre punique, et l'avait favorisé à son tour quand il conquérait le trône par son courage. Plus tard, dans les guerres contre trois rois, Masinissa avait rempli tous les devoirs d'un brave et fidèle allié. Qu'il se réjouit de la victoire du peuple romain, cela n'était pas étonnant, puisqu'il avait associé sa destinée et son règne à la fortune de Rome. Quant aux actions de grâces, il les rendrait au milieu de ses pénates; son fils le ferait à Rome à sa place. Il suffisait également pour les félicitations que son fils les fît au nom de son père et du sien. De laisser son royaume et de sortir de l'Afrique, il n'y avait point nécessité; le sénat y verrait même un inconvénient pour les intérêts du peuple romain. » ... Le questeur fut chargé, par un sénatus-consulte, d'acheter pour cent livres pesant d'argent des présents au jeune prince; il devait ensuite le reconduire à Pouzzoles, le défrayer de tout tant qu'il serait en Italie, et fréter deux bâtiments pour le transporter en Afrique avec sa suite. Tous ceux qui l'accompagnaient, hommes libres ou esclaves, reçurent en présent des vêtements. Peu de temps après, on reçut une lettre de Misagène, autre fils de Masinissa. Il annonçait que « renvoyé en Afrique avec ses cavaliers par Paul Émile, il avait vu sa flotte dispersée par la tempête sur l'Adriatique, et qu'il avait été jeté à Brindes, malade, avec trois de ses vaisseaux. » Le questeur L. Stertinius alla lui porter à Brindes les mêmes présents qu'avait reçus son

Αριστοτελειο Κεντρικη Βιβλιοθηκη Θεσσαλονικης

frère[1]. *Des présents sont faits également aux cavaliers du prince. — Élection des consuls Q. Elius Pétus et M. Junius Pennus. — Élection des préteurs. — Les censeurs s'accordent pour exclure du dénombrement quiconque a été esclave.*

XV. Les censeurs C. Flamininus et L. Emilius avaient autrefois réparti les fils d'affranchis dans les quatre tribus urbaines, sauf ceux qui avaient un fils de plus de cinq ans. Ceux-là, ils les avaient inscrits dans la tribu où ils étaient inscrits au lustre précédent. Ceux qui avaient des propriétés à la campagne d'une valeur de plus de trente mille sesterces furent classés dans les tribus de la campagne[2]. Cet usage s'étant conservé, Claudius soutenait « que le censeur ne pouvait avoir le droit de priver du suffrage, sans l'ordre du peuple, un seul homme, et, à plus forte raison, une classe entière. Si le censeur pouvait exclure de sa tribu un citoyen, et ce n'était après tout que le faire changer de tribu, il ne pouvait pas, pour cela, l'exclure des trente-cinq tribus, c'est-à-dire, lui enlever son titre de citoyen et sa liberté : le censeur fixait la classe de chacun, mais ne pouvait exclure personne du dénombrement. » Telle était la contestation. A la fin, Sempronius et Claudius convinrent de tirer publiquement au sort, dans le temple de la Liberté, une des quatre tribus de la ville, où l'on rangerait tous ceux qui avaient été esclaves. Le sort désigna la tribu Esquiline, et Ti. Gracchus déclara que tous les fils d'affranchis y seraient compris. Ce parti si sage fit grand honneur aux censeurs auprès du sénat : on adressa des remercîments à Sempronius pour avoir persévéré dans son dessein, et à Claudius qui ne l'avait point empêché. Les nouveaux censeurs dégradèrent plus de sénateurs et de chevaliers que les précédents. Tous ceux qu'ils atteignirent ainsi furent, en outre, exclus de leur tribu et frappés d'une aggravation d'impôt. Aucun de ceux que l'on flétrissait ne fut défendu par l'autre. Quand ils demandèrent, selon l'usage, une prorogation de dix-huit mois pour l'a-

1. Il y a ici une courte lacune.
2. Les tribus de la ville, composées d'artisans, d'hommes du peuple, étaient les moins estimées.

chèvement des travaux et la vérification de ce qui avait été exécuté, le tribun Cn. Trémellius, irrité de n'avoir pas été admis au sénat, forma opposition. La même année, C. Cicéréius fit sur le mont Albain la dédicace du temple de Junon Moneta, qu'il avait voué cinq années auparavant. L. Postumius Albinus fut inauguré flamine de Mars.

XVI. Quand les consuls Q. Elius et M. Junius mirent en délibération la répartition des provinces, le sénat décida qu'on ferait deux provinces de l'Espagne, qui n'en avait fait qu'une pendant la guerre de Macédoine. Il prorogea dans le commandement de la Macédoine et de l'Illyrie L. Paullus et L. Anicius, jusqu'à ce qu'ils eussent pu, avec l'aide des commissaires, y rétablir l'ordre troublé par la guerre, et substituer au pouvoir royal une autre forme de gouvernement. On assigna aux consuls Pise et la Gaule avec deux légions, chacune de deux mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Le sort répartit comme il suit les provinces entre les préteurs : Q. Cassius eut la juridiction des citoyens; M. Juventius Thalna, celle des étrangers; Ti. Claudius Néron, la Sicile; Cn. Fulvius, l'Espagne citérieure; C. Licinius Nerva, l'ultérieure. La Sardaigne était échue à A. Manlius Torquatus. Il ne put s'y rendre, retenu par le sénat pour des enquêtes sur des affaires capitales. Le sénat fut ensuite consulté au sujet de prodiges annoncés. Au mont Vélie, la foudre avait frappé le sanctuaire des dieux Pénates. Dans la ville de Minervium, elle avait atteint deux portes et une partie du mur. A Anagnie, il avait plu de la terre; à Lanuvium, on avait vu une torche enflammée dans le ciel. De Calatie, M. Valérius annonçait que, pendant trois jours et deux nuits, du sang avait coulé de son foyer. Ce dernier prodige alarma surtout. Les décemvirs furent invités à consulter les livres sacrés : ils ordonnèrent au peuple un jour de prières publiques et firent immoler cinquante chèvres sur le Forum. Pour les autres prodiges, on ordonna un jour de prières publiques à tous les autels, on immola les grandes victimes et on purifia la ville. Le sénat décréta ensuite, au sujet des honneurs à rendre aux

lieux immortels, « qu'attendu les victoires remportées su. es rois Persée et Gentius, et la conquête de la Macédoine et de l'Illyrie par le peuple romain, les préteurs Q. Cassius et M. Juventius veilleraient à ce qu'on déposât ur tous les pulvinars d'aussi riches offrandes qu'après la léfaite du roi Antiochus, sous les consuls Ap. Claudius et M. Sempronius. »

XVII. On décréta ensuite que les commissaires qui devaient organiser avec les généraux L. Paullus et L. Anicius es pays conquis partiraient au nombre de dix pour la Macédoine et de cinq pour l'Illyrie. Pour la Macédoine on désigna A. Postumius Luscus et C. Claudius, anciens censeurs, C. Licinius, collègue de Paullus dans le consulat, qui commandait alors en Gaule où on l'avait prorogé ; puis, outre ces trois consulaires, Cn. Domitius Ahénobarbus, Ser. Cornélius Sulla, L. Junius, C. Antistius Labéon, T. Numisius Tarquiniensis et A. Térentius Varron[1]. Pour l'Illyrie, on désigna P. Elius Ligus, consulaire, C. Cicéréius et Cn. Bébius Tamphilus, tous deux anciens préteurs, l'un l'année précédente, l'autre plusieurs années auparavant, P. Térentius Tuscivicanus et P. Manilius. Le sénat invita ensuite les consuls, puisque l'un d'eux devait succéder en Gaule à C. Licinius, un des commissaires nommés, à se partager les provinces, soit à l'amiable, soit par le sort, et ils prirent ce dernier parti. Pise échut à M. Junius. Avant qu'il ne se mît en route pour sa province, il fut invité à introduire dans le sénat les ambassades qui venaient de tous côtés pour féliciter le peuple romain. La Gaule échut à Q. Elius. Quoique les commissions fussent composées d'hommes dont on pouvait attendre des conseils propres à détourner les généraux de toute mesure indigne de la clémence et de la majesté du peuple romain, on n'en discuta pas moins dans le sénat sur la direction générale à imprimer, afin que les commissaires arrivassent près des généraux avec un plan tout tracé.

1. Il n'y a que neuf commissaires.

XVIII. En premier lieu, on voulait « que les Macédoniens et les Illyriens fussent libres, afin que le monde entier pût voir que les armes romaines allaient porter la liberté là où était l'esclavage, et non l'esclavage là où était la liberté. Ainsi les nations libres comprendraient que leur indépendance était à jamais assurée par la liberté du peuple romain; et celles qui vivaient sous des rois trouveraient en eux des maîtres plus doux et plus justes, grâce à la pression morale exercée par le peuple romain; puis, une guerre s'élevait-elle entre Rome et ces rois, la nation saurait que le dénouement certain était la victoire pour les Romains, la liberté pour elle. On voulait aussi supprimer la taxe sur les mines de Macédoine, quoique ce fût un revenu important, et la location des terres du domaine royal. On ne pouvait, en effet, percevoir l'argent que par l'intermédiaire des publicains; or, mettre quelque part les publicains, c'était compromettre ou les intérêts de l'État, ou la liberté des alliés. On ne pouvait pas plus employer les Macédoniens eux-mêmes pour cette perception: en effet, livrer en proie le pays à quelques administrateurs, c'était créer des éléments de discordes et des luttes éternelles. Il fallait organiser les assemblées de manière à ce qu'une multitude remuante ne fît pas dégénérer en une licence funeste une liberté donnée par le sénat pour en user avec une sage modération. On partagerait donc la Macédoine en quatre régions, dont chacune aurait son assemblée; et le pays payerait au peuple romain la moitié des impôts qu'il payait à ses rois. » Mêmes instructions furent données pour l'Illyrie. On s'en remit pour le reste aux généraux et aux commissaires, qui, sur les lieux pourraient décider plus en connaissance de cause.

XIX. Au milieu des nombreuses ambassades envoyées par des rois, par des peuples, par des villes, Attale, frère du roi Eumène, attira tout particulièrement sur lui l'attention et les regards. L'accueil qu'il reçut de ceux qui avaient combattu avec lui dans cette guerre fut plus empressé encore que si c'eût été le roi Eumène en personne. Deux motifs

avoués, également honorables, l'amenaient à Rome : il voulait féliciter, et à bon droit, d'une victoire à laquelle il avait contribué ; puis, se plaindre des incursions des Gaulois, qui venaient de remporter une victoire et mettre le royaume en danger. Mais à ces motifs s'ajoutait l'espoir secret d'obtenir du sénat des honneurs et des récompenses qu'il ne pouvait guère accepter qu'en manquant à ses devoirs de frère. Il trouvait à Rome de mauvais conseils; on y faisait briller à ses yeux des espérances qui enflammaient sa cupidité. « A Rome, lui disait-on, Attale et Eumène n'étaient pas jugés de même : l'un était un ami sûr et dévoué aux Romains, l'autre un allié également infidèle aux Romains et à Persée. Aussi devait-il obtenir du sénat avec au moins autant de facilité ce qu'il demanderait contre son frère que ce qu'il demanderait pour lui-même; tant la disposition générale était de tout accorder à l'un et de tout refuser à l'autre. » Attale était, comme le montra l'événement, un de ces hommes prêts à désirer tout ce que peuvent embrasser leurs espérances. Heureusement, les conseils d'un ami plus sage vinrent arrêter les entraînements de son âme enivrée par le succès. Il avait près de lui un médecin, nommé Stratius, qu'Eumène avait envoyé avec lui à Rome, dans la crainte de ce qui arriva en effet. Il devait surveiller la conduite d'Attale, et le rappeler au devoir s'il le voyait s'en écarter. Voyant le prince déjà ébranlé par de perfides suggestions, il se hâta, pendant qu'il en était temps encore, de le raffermir. « Les autres royaumes, lui dit-il, avaient dû leur agrandissement à différentes causes; mais le leur, à peine formé, et ne reposant pas sur d'antiques bases, avait pour principal soutien la concorde des frères. Si un seul parmi eux avait le titre de roi et la couronne, en réalité, tous régnaient. Quant à Attale, le plus âgé après Eumène, ne voyait-on pas en lui le roi véritable? Et ce n'était pas seulement parce que sa fortune présente attirait les regards; mais parce qu'il allait sûrement succéder dans peu à Eumène, épuisé par la maladie et par l'âge et qui n'avait point de fils. » En effet, il n'avait

Appendix Keyrpun Bibliothque Nationale

pas encore reconnu celui qui régna plus tard. « A quoi bon alors, précipiter par la violence un dénouement qui ne pouvait se faire attendre? D'ailleurs, ce trône n'était-il pas menacé d'une tempête par les Gaulois, et ce n'était pas trop de l'accord et de l'union des princes pour y résister. Ajouter aux périls du dehors ceux de discussions domestiques, c'était tout perdre. En empêchant son frère de mourir sur le trône, Attale s'interdisait l'espoir d'y monter lui-même. Fût-il également glorieux pour lui d'avoir conservé ou d'avoir arraché la couronne à son frère, il devrait préférer la gloire de la lui conserver, gloire qui s'unissait à la piété fraternelle. Quand l'autre était un détestable attentat et un véritable parricide, pouvait-il même hésiter? Voulait-il, en effet, lui enlever le royaume entier, ou seulement une partie? Si c'était une partie, tous deux, affaiblis par ce partage, allaient être exposés à toutes les attaques et à tous les outrages de leurs voisins. S'il ravissait le tout, son frère aîné deviendrait-il donc un simple particulier? Ou bien, à son âge, ainsi malade, l'enverrait-il en exil? Ou bien le ferait-il périr? Sans parler de la fin tragique que la fable montrait réservée aux frères impies, pouvait-on ne pas être frappé de l'exemple de Persée? Ce diadème qu'il avait ravi par un fratricide, il venait, dans le temple de Samothrace, et comme en présence des dieux vengeurs, de le déposer aux pieds de son vainqueur. Ceux-là même qui l'animent maintenant, non par amitié pour lui, mais par haine contre Eumène, seraient forcés de louer sa piété et sa fidélité s'il demeurait jusqu'au bout loyal à l'égard de son frère. »

XX. Ces arguments l'emportèrent dans l'esprit d'Attale. Aussi, introduit dans le sénat, il félicita les sénateurs de cette victoire, rappela modestement les services que son frère et lui avaient pu rendre dans cette guerre, et raconta le soulèvement des Gaulois qui venaient de les mettre en un grand danger. Il demandait donc qu'on envoyât en Gaule des députés dont l'influence fît déposer ses armes. Après ces demandes, faites dans l'intérêt général du royaume, il demanda pour lui-même Enos et Maronée. Ayant ainsi

trompé l'espérance de ceux qui s'attendaient à le voir accuser son frère et demander le partage du royaume, il sortit du sénat. Rarement jusqu'alors roi ou particulier avait été écouté avec tant d'intérêt et de sympathie. On le combla d'honneurs et de présents pendant son séjour à Rome, et même après son départ. Parmi les nombreuses ambassades de l'Asie et de la Grèce, celle qui attira le plus l'attention fut celle des Rhodiens. Les ambassadeurs vinrent d'abord vêtus de blanc, costume qui annonçait leur intention de féliciter; d'ailleurs, s'il se fussent présentés en habits de deuil, on aurait pu croire qu'ils pleuraient la chute de Persée. Tandis qu'ils attendaient qu'on les fît entrer, le consul, M. Junius, demanda au sénat s'il voulait leur donner audience; mais le sénat ne crut devoir exercer à leur égard aucun des devoirs de l'hospitalité. En vain ils représentèrent au consul qu'on devait les admettre lorsqu'ils venaient féliciter les Romains de leur victoire et justifier leur ville des accusations qu'on faisait peser sur elle: le consul, qui venait de prendre les ordres du sénat, leur déclara « que les Romains avaient coutume de traiter avec égard et en hôtes leurs amis et leurs alliés, et de les faire admettre à l'audience du sénat; mais que, dans la dernière guerre, les Rhodiens ne s'étaient pas comportés de façon à être considérés comme des amis et des alliés. » En entendant ce langage, ils se prosternèrent tous à terre, suppliant le consul et tous ceux qui étaient là de ne pas tenir plus de compte d'accusations récentes et fausses que des anciens services dont eux-mêmes avaient été témoins. Aussitôt, se couvrant d'habits de deuil, ils allèrent de maison en maison supplier les principaux sénateurs d'entendre leur défense avant de les condamner.

XXI. Le préteur M. Juventius Thalna, chargé de la juridiction entre les étrangers, excitait le peuple contre les Rhodiens. Il avait proposé même « de déclarer la guerre à Rhodes, et de choisir, parmi les magistrats de l'année celui qui devrait partir avec une flotte pour faire cette guerre. » Il espérait être choisi. Ce projet de loi était combattu par les tribuns

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

du peuple M. Antonius et M. Pomponius. Mais le préteur établit un fâcheux précédent en prenant sur lui de demander au peuple, sans avoir consulté le sénat ni averti les consuls « s'il voulait et ordonnait que la guerre fût déclarée aux Rhodiens ? » Jusque-là, au contraire, l'usage avait été de consulter avant tout le sénat pour une déclaration de guerre, et de ne s'adresser au peuple que du consentement du sénat. D'autre part, les tribuns dérogèrent à l'usage reçu de ne pas s'opposer à un projet de loi avant que les particuliers eussent parlé pour ou contre : usage fort sage ; car souvent ceux qui n'avaient pas annoncé l'intention de s'opposer à la loi changeaient d'avis en entendant les discours de ceux qui la combattaient, ou bien ceux qui venaient pour y faire de l'opposition renonçaient à leur dessein, vaincus par la force des arguments présentés en sa faveur. Mais alors, préteur et tribuns rivalisaient d'empressement à tout enfreindre[1]. *La lutte devient si violente qu'un tribun arrache le préteur de la tribune, lorsqu'il va parler contre les Rhodiens. Ceux-ci obtiennent une audience du sénat. Ils y paraissent en habits de deuil, et après avoir déploré leur situation et dit qu'on les a condamnés sans les entendre :*

XXII. « Sommes-nous coupables, la chose est douteuse encore, et déjà nous subissons tous les châtiments et toutes les hontes. Autrefois, lors des victoires remportées sur les Carthaginois, sur Philippe et sur Antiochus, quand nous vînmes à Rome, on nous donna un logement aux frais de la ville ; de là, on nous conduisit au Sénat pour vous féliciter, pères conscrits ; puis, du Sénat, au capitole où nous apportions des offrandes à vos dieux. Aujourd'hui, c'est d'une humble hôtellerie, où à grand'peine, pour notre argent, on nous a reçus, c'est presque de l'extérieur de la ville où on a pensé nous reléguer comme des ennemis, que nous venons, en habits de deuil, au sénat romain, nous Rhodiens, à qui vous donniez naguère la Lycie et la Carie, nous que vous combliez d'honneurs! Les Macédoniens et les

1. Courte lacune.

Illyriens reçoivent de vous la liberté, à ce que l'on nous dit, eux qui vivaient dans la servitude avant de faire la guerre contre vous. Sans doute, nous ne sommes jaloux de personne, et nous voyons seulement là une nouvelle preuve de la clémence du peuple romain : mais les Rhodiens, auxquels vous ne pouvez reprocher que leur neutralité dans cette guerre, voulez-vous voir en eux, non plus des alliés mais des ennemis? Et cependant vous êtes toujours ces mêmes Romains qui vous vantez de vaincre dans toutes vos guerres, parce que toutes sont justes, et qui vous glorifiez moins du succès de ces guerres mêmes que de ce qui les a motivées, car toutes ont une cause légitime. Messane est attaquée en Sicile ; vous prenez les armes contre les Carthaginois : Athènes est assiégée, la liberté de la Grèce est menacée, Annibal est aidé d'argent et de troupes; vous prenez les armes contre Philippe. Quant à Antiochus, appelé par les Étoliens vos ennemis, il était passé d'Asie en Grèce avec une flotte, et, occupant Démétriade, Chalcis et le défilé des Thermopyles, il avait entrepris de vous enlever votre empire. A l'égard de Persée vos motifs étaient évidents, il attaquait vos alliés et avait tué plusieurs princes et des chefs de petits États. Mais nous, si nous périssons, quel motif pourra-t-on assigner à notre infortune? Je ne sépare point encore notre cause de celle de nos concitoyens Polyarate et Dinon, et des autres que nous avons amenés pour vous les livrer. A supposer que tous nous fussions également coupables, quel serait enfin notre crime dans cette guerre? Nous aurions embrassé la cause de Persée, et, comme nous avions pris votre parti contre les rois Antiochus et Philippe, nous aurions pris le parti de ce roi contre vous. Voulez-vous savoir de quelle manière nous aidons nos alliés, avec quel empressement nous prenons les armes, interrogez C. Livius et L. Émilius Régillus, vos anciens commandants de flottes en Asie. Jamais vos navires n'ont combattu sans les nôtres; notre flotte à combattu seule, une fois à la hauteur de Samos, une seconde fois en Pamphylie contre Annibal lui-même. Et cette victoire est d'autant plus glo-

Ανωνύμου Κεντρικής Βιβλιοθήκης Θεσσαλ

rieuse pour nous, qu'après avoir été vaincus à Samos et y avoir perdu une grande partie de nos vaisseaux et l'élite de notre jeunesse, une si grave défaite ne nous a point empêchés d'aller encore à la rencontre de la flotte royale qui venait de Syrie. Si j'ai rappelé ces faits, ce n'est pas par orgueil, notre fortune présente ne nous permet pas ce sentiment ; c'est pour vous montrer de quelle façon les Rhodiens ont coutume d'aider leurs alliés.

XXIII. « Après la défaite de Philippe et celle d'Antiochus, vous nous avez donné d'éclatantes récompenses. Si la victoire que vous devez à la protection des dieux et à votre courage eût été à Persée, et si nous venions vers le roi vainqueur lui demander des récompenses, quels titres pourrions-nous donc invoquer ? Dirions-nous qu'il a reçu de nous de l'argent ou du blé, des forces de terre ou des forces de mer? que nous avons occupé tel ou tel poste ; que nous avons livré tel ou tel combat, soit sous les ordres de ses généraux, soit par nous-mêmes ? S'il nous demandait où s'est trouvé, parmi ses forces, un seul de nos soldats, un seul de nos vaisseaux, que pourrions-nous répondre? Il nous faudrait probablement plaider notre cause devant le roi, comme maintenant devant vous. C'est là, en effet, le fruit que nous avons recueilli de nos ambassades envoyées des deux côtés pour rétablir la paix : loin de nous attirer des deux côtés de la reconnaissance, nous nous sommes créé avec les vainqueurs des difficultés et des périls. Encore Persée pourrait-il nous reprocher (et vous ne le pouvez, vous, pères conscrits) d'avoir envoyé à Rome, au début de la guerre, des ambassadeurs pour offrir tous les secours qui, pendant cette guerre, pourraient devenir nécessaires, et pour mettre à la disposition du sénat nos vaisseaux, nos armées de terre, nos troupes, toutes nos forces en un mot, comme dans les guerres précédentes. Si ces offres sont restées sans résultat, cela n'a dépendu que de vous, qui, pour une cause ou pour une autre, avez refusé cette fois nos secours. Nous n'avons donc en rien agi comme des ennemis ; nous n'avons nullement manqué aux devoirs d'alliés fidèles ; mais vous avez vous-mêmes

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

refusé notre concours. Mais, objecte-t-on, ne s'est-il donc rien fait, rien dit dans votre cité, Rhodiens, contre le peuple romain, et que vous ayez à regretter? Cette fois, ce qui s'est fait, je ne suis point assez insensé pour le défendre; mais je séparerai la cause de l'État de celle des particuliers. Il n'est pas, en effet, une ville qui n'ait quelquefois des citoyens pervers, et, toujours, une multitude aveugle. J'ai entendu dire qu'il y avait eu ici même des citoyens qui avaient voulu parvenir en flattant la multitude; que quelquefois le peuple s'était séparé de vous et que, par instants, la conduite des affaires vous avait échappé. Si cela a pu se produire dans un État si fortement constitué, peut-on s'étonner que chez nous quelques citoyens, ambitionnant l'amitié du roi, aient égaré la multitude par leurs conseils? Mais, après tout, à quoi sont-ils parvenus? à ce que notre zèle fût moins ardent. Cependant je ne veux en aucune façon passer sous silence ce qui a été notre faute la plus grave pendant cette guerre. Nous avions, en vue de rétablir la paix, envoyé deux ambassades en même temps, l'une à Persée, l'autre à vous. Cette intervention malheureuse, le langage insensé d'un orateur, comme nous l'avons appris plus tard, en a fait un acte de folie. Car il n'est que trop vrai : il a parlé du même ton que votre ambassadeur C. Popillius s'adressant aux rois Antiochus et Ptolémée pour leur faire déposer les armes. Mais que ce procédé soit qualifié d'orgueil ou de folie, l'intervention a été la même auprès de Persée qu'auprès de vous. Les États, comme les particuliers, ont leur caractère propre. Tel peuple est emporté, tel autre téméraire, tel autre timide; celui-ci a du penchant pour le vin, celui-là pour les femmes. Les Athéniens passent pour être entreprenants et téméraires; les Lacédémoniens sont temporiseurs et lents à entreprendre même ce qui leur paraît assuré. J'avouerai de même que tous les peuples de l'Asie sont naturellement enclins à la vanité, et notre langage est volontiers enflé, à nous qui sommes les premiers entre les États voisins, et qui devons cette supériorité moins à nos forces qu'aux distinctions et aux jugements flatteurs dont

vous nous avez honorés. L'orgueil de notre ambassade avait été suffisamment puni au moment même par la rigueur de votre réponse. Si ce n'était point encore assez d'humiliation, que cette ambassade si humble et si suppliante soit l'expiation de l'insolence de la première. L'orgueil, surtout celui des paroles, irrite les caractères violents et fait sourire le sage, et plus que jamais quand un inférieur s'adresse à son supérieur; mais personne ne le juge digne de la peine de mort. Évidemment le danger n'était pas que les Rhodiens méprisassent les Romains. Les dieux mêmes sont quelquefois interpellés d'une voix arrogante, et cependant nous ne voyons pas qu'ils se vengent en frappant de la foudre.

XXIV. « Que reste-t-il donc dont nous devions nous justifier, puisque nous n'avons commis aucun acte hostile et que le langage arrogant d'un de nos ambassadeurs, s'il a blessé vos oreilles, n'a pas mérité la destruction d'une cité entière? J'apprends, pères conscrits, que, dans vos entretiens, vous accusez nos intentions secrètes : nos sympathies, dit-on, étaient pour le roi, nous désirions qu'il fût vainqueur, donc il nous faut faire la guerre. Quelques-uns d'entre vous, cependant, tout en étant persuadés que nos vœux ont été coupables, ne voient pas là un motif de nous faire la guerre; car, disent-ils, il n'est pas un peuple chez qui la loi et l'usage condamnent à la peine de mort celui qui a souhaité la perte de son ennemi sans rien tenter contre lui. A ceux qui nous défendent ainsi, non contre l'accusation, mais contre le châtiment, nous offrons sans doute nos actions de grâces; mais pour nous, nous acceptons cette loi rigoureuse. Oui, si tous nous avons formé les vœux dont on nous fait une accusation, nous ne distinguons pas l'intention du fait; soyons tous punis. Si parmi nos principaux citoyens les uns ont fait des vœux pour vous, les autres pour le roi, je ne demande pas que vous pardonniez aux partisans du roi en faveur de vos propres partisans, mais que nous ne périssions pas, nous, parce qu'ils ont été coupables. Vous n'avez pas contre eux plus de colère que n'en a notre cité; et c'est parce qu'ils le savaient bien que

Aquaviva Kevrojan Bibliothèque Générale

a plupart d'entre eux, ou se sont enfuis, ou se sont donné a mort. Les autres, condamnés par nous, seront livrés ntre vos mains, pères conscrits. Quant au reste des Rhoiens, s'ils n'ont mérité, pendant cette guerre, aucune réompense, ils n'ont mérité non plus aucun châtiment. Si ous n'avons pas été avares de services autrefois, que ce soit ne compensation pour le peu de zèle que nous venons de nontrer. Pendant ces dernières années, vous avez fait la uerre contre trois rois ; n'oubliez pas, si nous sommes estés à l'écart dans l'une de ces guerres, que nous avions ombattu pour vous dans les deux autres. Comptez comme rois suffrages Philippe, Antiochus et Persée : deux de ces uffrages sont pour nous ; le troisième, à juger même sévèement, est douteux. Si ces rois étaient nos juges, nous seions condamnés. A vous, pères conscrits, de décider si Rhodes subsistera ou disparaîtra du monde. En effet, pères onscrits, ce n'est pas sur la guerre que vous délibérez : ous pouvez bien la déclarer, mais non la faire, car aucun les Rhodiens ne prendra les armes contre vous. Si vous ersistez dans votre ressentiment, nous vous demanderons lu temps pour annoncer dans notre patrie le triste dénoûnent de cette ambassade ; puis, tout ce que Rhodes contient le personnes libres, hommes et femmes s'embarqueront avec toutes leurs richesses : abandonnant nos édifices publics et nos foyers, nous viendrons au lieu de vos assemblées, au vestibule de votre sénat amonceler tout l'or et tout l'argent de l'État et des particuliers : nos personnes, nos femmes et nos enfants nous vous livrerons tout, pour souffrir ici même les châtiments qu'il vous plaira de nous infliger. Du moins, notre ville sera dévastée et incendiée loin de nos regards. Les Romains peuvent décider que les Rhodiens sont leurs ennemis ; nous aurons un moyen de nous prouver à nous-mêmes que jamais nous ne serons vos ennemis ; ce sera, quelques maux que vous nous fassiez souffrir, de ne jamais répondre par un acte d'hostilité. »

XXV. Ce discours fini, tous les Rhodiens se prosternèrent de nouveau dans une attitude suppliante en agitant leurs ra-

meaux d'olivier. Il fallut leur ordonner de se relever, et ils sortirent alors du sénat. On alla aux voix. Les plus acharnés contre eux étaient ceux qui avaient pris part à la guerre de Macédoine comme consuls, préteurs ou lieutenants. Celui qui les défendit le plus fut M. Porcius Caton. Ordinairement âpre et rude, il se montra cette fois clément et doux. Je ne veux point donner une reproduction affaiblie de ce discours éloquent[1] qu'on peut lire au cinquième livre de ses *Origines*. On fit aux Rhodiens une réponse d'où ils ne purent conclure si l'on voyait en eux des ennemis ou encore des alliés. Philocrate et Astymède étaient les chefs de l'ambassade. Une partie alla avec Philocrate annoncer le résultat de l'ambassade ; les autres restèrent à Rome avec Astymède pour informer leurs concitoyens de tout ce qui s'y passerait. Pour le moment, on se borna à donner l'ordre aux Rhodiens de retirer, avant un terme fixé, leurs garnisons de Lycie et de Carie. Si triste que fût cette nécessité, comme on n'avait plus à craindre la guerre qu'on avait tant redoutée, cette nouvelle fut accueillie à Rhodes avec joie. Aussi vota-t-on sur-le-champ une couronne du poids de vingt mille pièces d'or, et on chargea de la porter Théérète, préfet de la flotte. On voulait qu'il demandât l'alliance des Romains, mais non en vertu d'un décret du peuple et d'un mandat officiel, afin qu'en cas d'échec, la honte du refus fût moins grande. Le préfet de la flotte devait donc agir, sans s'appuyer sur aucune autorisation publique. Jusqu'alors, et pendant de longues années, les Rhodiens avaient vécu en relations amicales avec Rome, mais sans se lier par un traité d'alliance : c'était un moyen de laisser aux rois l'espoir d'un secours, si la circonstance se présentait, et aussi de se ménager le bénéfice de leur amitié et de leur fortune. Mais, en ce moment, il devenait de toute nécessité de demander l'alliance romaine, non pour être protégé contre les autres peuples, car on n'en craignait pas d'autre que les Romains,

1. Les historiens anciens se faisaient une loi de ne pas reproduire textuellement les discours originaux. — Le discours de Caton nous a été conservé par Aulu-Gelle, VII, 3.

nais pour être moins suspect aux Romains mêmes. Vers la même époque, les Cauniens se révoltèrent contre Rhodes, et les Mylasiens s'emparèrent des villes des Euromes. Les Rhodiens n'étaient pas démoralisés au point de ne pas comprendre que, la Lycie et la Carie leur étant déjà enlevées par les Romains, si les autres pays s'affranchissaient par la révolte ou étaient envahis par les peuples voisins, ils allaient être enfermés dans une île étroite sur un sol stérile qui ne pourrait nourrir un si grand nombre d'habitants. Ils armèrent donc leur jeunesse, qui, en peu de temps, fit rentrer les Cauniens dans l'obéissance quoiqu'ils eussent appelé les Cybyrates à leur secours. Quant aux Mylasiens et aux Alabandiens, qui, après s'être emparés du territoire des Euromes, étaient venus avec leurs forces réunies contre les Rhodiens, ils les défirent en bataille rangée aux environs d'Orthosie.

XXVI. Pendant que ces événements se passaient, soit en Macédoine, soit à Rome, L. Anicius, en Illyrie, après s'être emparé, comme on l'a vu, du roi Gentius, mit garnison dans Scodra, ancienne capitale du royaume, y laissa comme gouverneur Gabinius, et donna le gouvernement de Rhizon et d'Olcinie, places importantes, à C. Licinius. L'Illyrie ainsi remise entre des mains sûres, il se dirigea avec le reste de son armée vers l'Épire. La première ville qu'il rencontra, Phanote, se soumit d'elle-même; les habitants vinrent en foule au-devant de lui avec des bandelettes de suppliants. Il y mit garnison, puis passa dans la Molosside dont toutes les villes se soumirent, sauf Passaron, Tecmon, Phylacé et Horréum. Il marcha d'abord contre Passaron. Les deux premiers citoyens de cette ville, Antinoüs et Théodote, étaient connus par leur dévouement pour Persée et leur haine pour les Romains. C'étaient eux qui avaient poussé la nation entière à prendre parti contre Rome. Ils avaient trop conscience de leurs torts personnels pour espérer leur pardon. Préférant donc être ensevelis au milieu des ruines de la patrie, ils fermèrent les portes, et exhortèrent la multitude à préférer la mort à l'esclavage. Personne n'osait ouvrir la

bouche contre des personnages si puissants. A la fin cepen dant, un certain Théodote, jeune homme également d'un grande famille, craignant les Romains plus que les deu chefs de la ville, s'exprima ainsi : « Quelle est cette étrang folie de sacrifier ainsi la ville entière à la faute de deux ci toyens ? J'avais entendu souvent parler de citoyens périssan pour sauver leur patrie ; mais voici le premier exempl d'hommes trouvant bon que leur patrie périsse pour eux Que n'ouvrons-nous nos portes, pour accepter une domina tion que le monde entier a acceptée ? » Il entraîne avec lu la multitude. Voyant cela, Antinoüs et Théodote s'élan cent vers les avant-postes des Romains, et là, offrant leu poitrine aux coups, ils se font tuer. La ville se rendit au Romains. Tecmon, qu'avait tenue semblablement fermé l'opiniâtreté du chef de la ville, Céphale, se rendit de mêm après avoir tué ce Céphale. Ni Phylacé, ni Horréum n soutinrent le siége. L'Épire pacifiée et les troupes répartie en quartiers d'hivers dans les villes où elles devaient être l mieux placées, le préteur regagna l'Illyrie. Trouvant à Sco dra les cinq commissaires venus de Rome, il convoqua une assemblée générale des principaux citoyens de toute la na tion. Là, après en avoir délibéré avec son conseil, il rendi cette sentence de son tribunal : « Le sénat et le peuple ro main voulaient que les Illyriens fussent libres ; il allait donc retirer les garnisons romaines de toutes les villes, de toute les forteresses, de tous les châteaux. Les habitants d'Issa, de Taulantie, de Pirustie en Dassarétie, de Rhizon, d'Olcinium, qui avaient pris parti pour Rome avant que Gentius ne fût tombé, auraient, outre la liberté, une complète immunité d'impôts. Même faveur était faite aux Daorses, qui avaient abandonné Caravantius pour passer tout en armes aux Ro mains. Quant aux Scodriens, aux Dassariens, aux Sélépi tans, ils ne payeraient que la moitié de l'impôt qu'exigeait d'eux le roi. » Il divisa ensuite l'Illyrie en trois parties : l'une, celle dont il a été question ; la seconde, tout le pays des Labéates ; la troisième, le pays des Agravonites, des Rhizonites, des Olciniates et les pays limitrophes. Après

Ανώνυμος Κεντρικη Βιβλιοθηκη Θεσσαλ

avoir donné cette nouvelle organisation à l'Illyrie, Anicius revint en Épire, passer ses quartiers d'hiver à Passaron.

XXVII. Tandis que ces événements se passaient en Illyrie, Paullus, en attendant l'arrivée des dix commissaires, envoya son fils Q. Maximus, déjà revenu de Rome, piller Eginium et Agassa. Agassa, après s'être livrée au consul Marcius, et avoir demandé d'elle-même l'alliance romaine, était revenue à Persée. Quant aux Éginiens, leur faute était toute récente. Refusant de croire à la nouvelle de la mort des Romains, ils avaient traité en ennemis quelques soldats entrés dans la ville. Il envoya également L. Postumius piller la ville des Éniens, qui avaient résisté avec plus d'opiniâtreté que les peuples voisins. On touchait alors à l'automne, Paullus crut pouvoir employer le commencement de cette saison à parcourir la Grèce et à voir tous ces monuments qui produisent aux yeux moins d'effet que les récits de la renommée n'en faisaient attendre. Il laissa donc la garde du camp à C. Sulpicius Gallus, et partit avec une suite peu nombreuse, dont les flancs étaient couverts par son fils Scipion et Athénée, frère du roi Eumène. Il traversa la Thessalie et parvint au célèbre oracle de Delphes. Comme il venait d'offrir un sacrifice à Apollon, il trouva dans le vestibule des colonnes ébauchées qui devaient servir de piédestaux aux statues du roi Persée; il les destina à porter les siennes, celles du vainqueur de Persée. De même, à Lébadie, il visita le temple de Jupiter Trophonien. Après avoir examiné l'ouverture de l'antre, par laquelle descendent ceux qui vont consulter l'oracle du dieu, il offrit un sacrifice à Jupiter et à Hercyna, dont le temple est dans ce pays. Il descendit de là à Chalcis pour y avoir la vue de l'Euripe et du pont qui joint l'île d'Eubée au continent. De Chalcis, il passa par mer à Aulis, à une distance de trois milles. Cette ville est célèbre par son port qui contint autrefois les mille vaisseaux d'Agamemnon et par son temple de Diane. C'est de là que le roi des rois mit à la voile pour Troie, après avoir immolé sa fille sur les autels. Paullus se rendit de là à Orope, en Attique, où se trouve un antique



ANNONCE REVERSIBLE BIBLIOTHEQUE DE BEPOSIT

devin honoré comme un dieu, et un ancien temple, ronné de fontaines et d'ombrages. Il se rendit ens Athènes, cette ville si curieuse par les nombreux souv des temps héroïques, et pleine en outre de monument rieux : citadelle, ports, remparts qui relient la ville a rée, arsenaux, tombeaux des grands capitaines, statue dieux et des héros, chefs-d'œuvre remarquables et p richesse des matériaux et par la valeur artistique.

XXVIII. Après avoir offert un sacrifice à Minerve, pr trice de la citadelle d'Athènes, il partit pour Corinthe arriva en deux jours. Cette ville n'était pas encore dé et était très-belle. On y avait deux beaux spectacles : tadelle et l'isthme. La citadelle s'élevait dans l'enceint murs à une hauteur prodigieuse, et il en jaillissai sources nombreuses. L'isthme séparait par une é langue de terre deux mers voisines, à l'orient et à l dent. Il visita ensuite les villes célèbres de Sicyone et gos; puis Épidaure, moins curieuse par ses richesses rendue fameuse par le temple d'Esculape. Ce temple, à cinq milles de la ville, et qui ne garde plus aujour que la trace des dons arrachés, était plein alors d'offra apportées par la reconnaissance des malades. Il alla d Lacédémone, si célèbre, non pour la magnificence d édifices, mais par ses mœurs et ses lois. Il monta en jusqu'à Olympie en passant par Mégalopolis. Plusieurs jets attirèrent ses regards ; mais la statue de Jupiter l surtout impression : il lui semblait voir le dieu en sonne. Aussi, comme s'il était au Capitole, il fit fai préparatifs d'un sacrifice plus magnifique que d'ordi Après avoir ainsi parcouru la Grèce sans faire la moi enquête sur les sentiments marqués par les villes et les ticuliers dans la guerre contre Persée, car il ne voulai cunement inquiéter les alliés, il reprit la route de D triade. En chemin, il rencontra une troupe d'Étoliens de deuil. Comme il s'étonnait et demandait ce qui s' passé, on lui répondit que Lycisque et Tisippe avaien vesti le sénat avec les soldats romains envoyés par Bé

Αρμόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

dant de la garnison ; cinq cent cinquante des prin-
toyens avaient été tués, les autres envoyés en exil ;
de toutes ces victimes avaient été livrés à leurs
irs. Le consul leur ordonna de se rendre à Amphi-
son côté, il rejoignit Cn. Octavius à Démétriade ;
apprenant que les dix commissaires avaient déjà
mer, il alla au-devant d'eux à Apollonie, toute
essante. Persée, que l'on ne gardait pas étroite-
nt au-devant de lui, d'Apollonie, c'est-à-dire de la
d'un jour de marche. Paullus le reçut avec bien-
; mais de retour au camp, à Amphipolis, il fit,
e vifs reproches à C. Sulpicius : d'abord pour avoir
que Persée s'écartât si loin de lui en parcourant la
; puis pour avoir poussé la complaisance envers les
usqu'à leur permettre d'enlever les tuiles des murs
e pour couvrir leurs tentes. Il exigea que les tuiles
eportées et remises en place. Il chargea A. Postu-
la garde du roi Persée et de son fils aîné Philippe.
la fille du roi et à son second fils, il les fit venir de
ace à Amphipolis, et les combla d'égards.

. Le jour venu où il avait donné rendez-vous, dans
olis, aux dix principaux citoyens de chaque ville, et
evait apporter tous les registres et tout l'argent du
nsul s'assit à son tribunal, assisté des dix commis-
entouré d'une foule immense de Macédoniens.
habitués aux pompes de la royauté, ceux-ci ne
défendre d'une impression de terreur, en voyant
al nouveau pour eux, ce licteur qui écartait la foule,
, cet huissier, enfin, ce spectacle qui, pour la pre-
is, frappait leurs yeux et leurs oreilles. Si cet
effraye des alliés, à plus forte raison devait-il effrayer
mis vaincus. Quand le héraut eut fait faire silence,
exprima en latin ce qu'avait décidé, soit le sénat,
même, sur l'avis de son conseil. Le préteur Oc-
r il était là également) traduisait toutes ses paroles
Il annonça « qu'avant tout, les Macédoniens étaient
libres; qu'ils conserveraient leurs villes, leur terri-

toire, se gouverneraient par leurs propres lois, nomm
des magistrats tous les ans, et payeraient aux Ron
moitié de l'impôt qu'ils payaient à leurs rois. La Ma
serait divisée en quatre contrées. La première comp
tout le territoire entre le Strymon et le Nessus, et, e
au delà du Nessus, du côté de l'orient, tous les bou
châteaux et les villes qu'occupait autrefois Persé
Énos, Maronée et Abdère ; enfin, à l'occident, au
Strymon, toute la Bisaltique avec Héraclée, celle qu
pelle Sintique. La seconde division comprendrait, à l
tout le pays arrosé par le fleuve Strymon, à l'excep
Bisaltes et d'Héraclée-Sintique ; à l'occident, le pay
par le fleuve Axius, avec la Péonie située à l'orient,
bords de ce même fleuve. Une troisième partie serait
du pays compris entre l'Axius, à l'orient, le Pénée
cident, et le mont Bora, au nord ; elle contiendrait
la partie de la Péonie qu'arrose, à l'occident, l'Axius
villes d'Édesse et de Béroé. La quatrième parti
prendrait le pays situé au delà du mont Bora, et to
d'un côté à l'Illyrie, de l'autre à l'Epire. Les che
où se tiendraient les assemblées seraient, pour la p
division, Amphipolis ; pour la seconde, Thessaloniqu
la troisième, Pella ; pour la quatrième, Pélagonie. C
là que seraient convoquées les assemblées de chaq
vince, que serait déposé l'argent du trésor, et que s
nommés les magistrats. » Le consul déclara encore
personne ne pourrait se marier, vendre ou acheter de
en dehors de sa province ; il était défendu d'exploi
mines d'or et d'argent ; on n'exploiterait que celles
et de cuivre. » Cette exploitation fut taxée à la mo
l'impôt payé jusque-là au roi. Défense fut faite d'in
du sel. Comme les Dardaniens réclamaient la Péoni
disaient-ils, leur avait appartenu autrefois et touchai
pays, le consul répondit « que la liberté était rendue
ceux qui avaient été sujets de Persée. » S'il leur re
Péonie, il leur accorda l'importation du sel. Il ordon
troisième province d'en transporter à Stobes, en Péo

Ομόνοια Καποδίστρια Βιβλιοθήκη Θέρους

i le prix. Défense fut faite aux Macédoniens de
i de laisser couper le bois propre à la construction
eaux. Toutes les provinces qu'avoisinaient des bar-
t toutes étaient dans ce cas, sauf la troisième,
torisées à avoir sur leurs frontières des troupes en

Ces décisions, proclamées ainsi le premier jour de
ée, produisirent des impressions différentes. La
ccordée contre toute attente et la diminution de
nnuel causaient sans doute de la joie ; mais l'inter-
u commerce semblait faire de la Macédoine un
hiré, dont les membres, divisés et privés du secours
'autre, ne sauraient subsister. Ils ignoraient, en
-mêmes toute l'étendue de la Macédoine, combien
acile de la diviser sans qu'aucune partie souffri
parée des autres. La première partie a pour ha-
es Bisaltes, peuples énergiques, habitant au delà du
essus et aux environs du Strymon ; les grains et les
y abondent, et le chef-lieu, Amphipolis, est dans
ation très-heureuse, fermant, du côté de l'orient
trée en Macédoine. La seconde province contien
s très-peuplées, Thessalonique et Cassandrée, et
la Pallène, territoire fertile et couvert de moissons
en outre, dans une situation favorable pour le com-
yant plusieurs ports, un du côté de Toron, un autre
rès du mont Athos, d'autres vers l'île d'Eubée
enfin, vers l'Hellespont, et dans une position de
reuses. La troisième province contient des ville
ables, Edesse, Béroé et Pella, et la nation belli
es Vettiens ; elle est, en outre, habitée par un grand
de Gaulois et d'Illyriens, cultivateurs laborieux
rième est habitée par les Éordéens, les Lyncestes
gons, et contient l'Avintanie, la Stymphalide e
otide. Toute la contrée est froide, dure et stérile, e
el des habitants s'en ressent. Ils sont rendus plu
es encore par le voisinage des barbares ; tantôt l
es met aux prises, tantôt la paix confond leurs mœurs

Après avoir ainsi divisé la Macédoine et laissé à chaq
ses lois propres[1]....

XXXI. On appela ensuite la cause des Étoliens
quête fut bien plutôt dirigée de façon à savoir quels
été les partisans du roi et quels avaient été les parti
Romains, que de façon à distinguer les agresseurs
times. Les meurtriers furent déclarés innocents ;
nonça que c'était à bon droit qu'un certain nombre d'
avaient été exilés, un certain nombre massacrés. Il
de condamné que A. Bébius, pour avoir prêté des
romains comme instruments du massacre. Ce dér
de l'affaire des Étoliens inspira, dans toutes les na
les villes grecques, un intolérable orgueil à tous c
avaient embrassé le parti des Romains. Ils crurent
fouler aux pieds ceux qui étaient le moins du monde
d'attachement envers le roi. L'aristocratie de chaqu
formait trois classes. Deux de ces classes se composa
courtisans du pouvoir romain, et des courtisans des
voulaient fonder leur fortune sur l'asservissement
concitoyens. La troisième classe, opposée aux deux
défendait la liberté et les lois. Chers à leurs comp
ces derniers n'avaient aucun crédit au dehors. L
tisans des Romains, portés par les succès même de
étaient seuls alors dans la magistrature et les amb
Venus en grand nombre du Péloponèse, de la Béoti
autres États de la Grèce, ils répétèrent à l'envi aux d
missaires « qu'il y avait d'autres partisans de Per
ceux qui, par vanité, s'étaient proclamés les amis
hôtes du roi. Combien d'autres encore l'avaient secr
favorisé ! Combien aussi, sous le prétexte spécieux
fendre la liberté, avaient, dans les assemblées, ma
constamment contre les Romains ! On ne maintiend
peuples dans la fidélité qu'en abattant ce parti pour
toute la force et toute l'influence à ceux qui ne reconna
d'autre autorité que celle de Rome. » Sur les nom

1. Le passage est altéré.

Δημόσιον Κεντρικὴ Βιβλιοθήκη Βόλου

citèrent, le général ordonna par lettres à un certain nombre de citoyens de l'Étolie, de l'Acarnanie, de l'Épire et de la Béotie de le suivre à Rome pour s'y justifier. Deux des dix commissaires, C. Claudius et Cn. Domitius, allèrent en Achaïe pour citer eux-mêmes à comparaître un certain nombre de citoyens. Cette mesure fut prise pour deux motifs. D'abord, on craignait que les Achéens ne fussent portés, par un excès de confiance en leurs forces, à refuser d'obéir, et alors Callicrate et tous ceux qui avaient conseillé ou fait les révélations se trouvaient exposés. En second lieu, il était utile de faire comparaître les Achéens dans leur pays même, car si les lettres des chefs des autres nations avaient été saisies dans les papiers du roi, on n'en avait trouvé aucune des Achéens, dont le crime alors n'était pas prouvé. Les Achéens congédiés, on appela les Étoliens ; mais la seule mesure nouvelle prise à leur égard fut de retrancher Leucate de leur confédération. Cette enquête sur l'appui prêté au roi par des États ou des particuliers s'étendit jusqu'en Asie. On envoya Labéon dans l'île de Lesbos pour détruire Antissa et transporter les habitants à Méthymne. Leur faute était d'avoir reçu dans leur port et ravitaillé Anténor, un des lieutenants du roi, lorsqu'il croisait avec une escadre légère à la hauteur de Lesbos. Deux des principaux citoyens furent, en outre, frappés de la hache : l'Étolien Andronicus, fils d'Andronicus, pour avoir suivi son père et porté les armes contre le peuple romain, et le Thébain Néon pour avoir conseillé à ses concitoyens de s'allier avec Persée.

XXXII. Après cette enquête sur les nations étrangères, on convoqua de nouveau les Macédoniens en assemblée générale. Le consul déclara « que, pour le gouvernement intérieur de la Macédoine, on élirait des sénateurs nommés *synèdres*, qui administreraient la république. » Il fit proclamer ensuite les noms des principaux Macédoniens qui devaient se rendre en Italie, avant le consul, avec leurs fils âgés de plus de seize ans. Cet ordre, rigoureux au premier abord, fut bientôt reconnu par la masse comme favorable à la liberté. En effet, on n'appelait à Rome que les amis et

les courtisans du roi, les commandants des armées, des flottes, des garnisons, esclaves rampants de Persée, tyrans superbes des Macédoniens. Les uns avaient d'immenses richesses ; les autres, avec une fortune inégale, vivaient dans une égale somptuosité ; leur table, leurs vêtements étaient d'un luxe royal : aucun d'eux n'avait des sentiments de patriotisme, ni ne voulait des lois ou de la liberté. Tous ceux donc qui avaient servi le roi dans quelque poste, même dans les ambassades les moins importantes, durent quitter la Macédoine et se rendre en Italie ; quiconque ne le ferait pas, serait puni de mort. Le consul donna à la Macédoine des lois si sages, qu'elles ne semblaient pas imposées à des ennemis vaincus, mais accordées à des alliés en récompense de leurs services. Pendant longtemps l'usage, qui seul réforme les lois, n'y devait rien faire voir de défectueux. Comme délassement après tant de sérieux travaux, le consul donna des jeux. Ces jeux, il les préparait depuis longtemps ; il les avait fait annoncer aux magistrats des républiques et aux rois de l'Asie, et il y avait lui-même invité, lors de son voyage en Grèce, les principaux citoyens des villes. Ils furent célébrés à Amphipolis avec un grand appareil. On y vit des artistes de tout genre, des comédiens, des athlètes et des chevaux venus de tous les points de la terre. Les ambassadeurs de divers pays immolèrent des victimes ; enfin, on y vit tout l'appareil déployé dans les grands jeux de la Grèce, en l'honneur des dieux et des hommes. Tout se passa si bien, qu'on admira non-seulement la magnificence, mais le goût qui avait présidé à l'ordonnance de ces spectacles, dont les Romains n'avaient pas encore une grande habitude. Des festins furent offerts aux ambassadeurs avec la même somptuosité et le même goût. On citait, à ce sujet, ce mot du consul : « Que les apprêts d'un festin et l'organisation d'une fête rentrent dans les talents d'un bon général. »

XXXIII. Après ces spectacles où tout fut prodigué, le consul fit transporter sur les vaisseaux les boucliers d'airain. Il fit faire un monceau des autres armes de toute espèce,

puis, après avoir invoqué Mars, Minerve, la mère Lua[1] et les autres dieux auxquels il est d'usage de consacrer les dépouilles des ennemis, il mit lui-même le feu à ces armes, et, aussitôt après, chacun des tribuns militaires placés en cercle autour du monceau y jeta des torches enflammées. Quoiqu'il y eût là un concours immense des peuples de l'Europe et de l'Asie, une multitude innombrable venue, soit pour féliciter les Romains, soit pour assister aux spectacles, et enfin des forces incalculables de terre et de mer, on fut frappé de l'abondance qui régnait et du bas prix des vivres. Ce fut à ce point que le consul put distribuer gratuitement aux particuliers, aux villes et aux nations des provisions et pour consommer sur place et même pour emporter. Pour cette foule venue de toutes parts, le spectacle le plus curieux ne fut pas encore la vue des jeux scéniques, des combats d'athlètes et des courses de chevaux; ce fut surtout l'immense butin fait en Macédoine et qui était exposé : statues, tableaux, tissus, vases d'or, d'argent ou d'ivoire, d'un travail exquis. Tous ces objets ne servaient pas seulement d'ornements dans le palais du roi, comme dans le palais d'Alexandrie ; ils servaient à l'usage journalier. Tout fut porté sur la flotte que C. Octavius devait conduire à Rome. Paullus, après avoir congédié les ambassadeurs avec bienveillance, traversa le Strymon et alla camper à dix milles d'Amphipolis. De là, il parvint en cinq jours à Pella, où il ne s'arrêta point. Il alla passer deux jours à l'endroit appelé la Caverne. De là il envoya P. Nasica et Q. Maximus son fils, avec une partie des troupes, ravager le territoire des Illyriens qui avaient aidé Persée dans cette guerre. Les deux chefs devaient le rejoindre à Oricum. Quant à lui, il se dirigea vers l'Épire, et, en cinq jours, arriva à Passaron.

XXXIV. Anicius était campé à peu de distance. Pour qu'il ne gênât en rien ses projets, le consul l'avertit par un message « que le sénat romain avait abandonné à l'armée le

1. Déesse qui présidait aux expiations.

pillage des villes d'Épire qui avaient quitté le parti des Romains pour celui de Persée. » Il envoya en outre dans ces villes des centurions chargés de dire qu'ils venaient retirer les garnisons, afin que les Épirotes fussent libres comme les Macédoniens; puis il fit venir dix des principaux citoyens de chaque ville et leur ordonna de faire porter au trésor public tout ce qu'il y avait dans la ville d'or et d'argent. Cela fait, il détacha des cohortes sur toutes ces villes. Les détachements, allant à des distances différentes, partirent de façon à arriver tous le même jour. Des instructions avaient été données aux tribuns et aux centurions. Le matin, tout l'or et l'argent furent apportés. A la quatrième heure, le signal du pillage fut donné aux soldats. Le butin fut si considérable que la part de chaque cavalier fut de quatre cents deniers, et celle de chaque fantassin de deux cents. On emmena cent cinquante mille captifs. On détruisit, après le pillage, les murs de toutes ces villes qui étaient environ au nombre de soixante-dix. Le butin de toute nature fut vendu et le produit en fut distribué aux soldats. Paullus descendit alors au port d'Oricum, croyant l'avidité de ses soldats satisfaite. Mais il n'en était rien. Ils s'indignaient de n'avoir rien eu des dépouilles du roi, comme s'ils n'eussent pas fait la guerre de Macédoine. Paullus ayant trouvé à Oricum les troupes qui étaient parties avec Scipion Nasica et Maximus son fils, fit embarquer son armée et repassa en Italie. Quelques jours après, Amicus convoqua le reste des Épirotes et des Acarnaniens. Là, il ordonna aux principaux d'entre eux dont il avait réservé la cause de le suivre en Italie; et quand les vaisseaux dont s'était servie l'armée de Macédoine furent revenus, il rentra en Italie. Tandis que ces événements se passaient en Macédoine et en Épire, les ambassadeurs envoyés avec Attale pour mettre fin à la guerre entre les Gaulois et le roi Eumène arrivèrent en Asie. L'hiver ayant suspendu les hostilités, les Gaulois s'étaient retirés chez eux, et le roi était revenu prendre ses quartiers d'hiver à Pergame, où il était tombé gravement malade. Le retour du printemps avait mis sur pied les Gau-

lois ; ils étaient déjà parvenus à Synnades, et Eumène avait fait revenir à Sardes toutes ses troupes. A Synnades, les Romains entamèrent la négociation avec Solovettius, chef des Gaulois. Attale était venu avec eux ; mais on aima mieux qu'il ne se montrât point dans le camp, de peur que la discussion ne devînt aigre et violente. P. Licinius entra en pourparlers avec Solovettius ; mais il vint annoncer que celui-ci se montrait d'autant plus arrogant qu'on se montrait plus conciliant. Chose étrange ! l'intervention des commissaires romains avait été toute-puissante sur des rois tels qu'Antiochus et Ptolémée, qui aussitôt avaient fait la paix, et sur les Gaulois elle n'était de nulle influence.

XXXV. Dès leur arrivée à Rome, les rois captifs Persée et Gentius furent conduits en prison avec leurs enfants. On y mit de même la foule des prisonniers et ceux des Macédoniens ou des principaux citoyens de la Grèce, à qui l'on avait signifié de venir à Rome. Cet ordre avait été, en effet, non-seulement donné de vive voix à ceux qu'on avait trouvés, mais aussi adressé par écrit à ceux qu'on avait appris être auprès des rois. Quelques jours après, sur un vaisseau royal de première grandeur, à seize rangs de rames, orné des dépouilles de la Macédoine, d'armes de prix et de tapisseries du palais de Persée, Paullus remonta le Tibre jusqu'à Rome. Une multitude immense était venue à sa rencontre et couvrait les deux rives. Quelques jours après, Anicius et Octavius revinrent également avec la flotte. Le sénat décerna à tous trois le triomphe. Le préteur Q. Cassius fut chargé de se concerter avec les tribuns du peuple pour que ceux-ci proposassent au peuple, au nom des sénateurs, d'approuver une loi conservant aux trois généraux leurs pouvoirs le jour où ils entreraient triomphalement dans Rome. L'envie épargne les talents ordinaires pour s'attaquer à la supériorité. Le triomphe d'Anicius et celui d'Octavius ne soulevèrent pas la moindre opposition ; mais Paullus, auquel ils eussent eux-mêmes rougi de se comparer, fut déchiré par l'envie. Il avait fait revivre l'ancienne discipline ; il avait donné aux soldats moins de butin qu'ils n'en attendaient des immenses

dépouilles du roi, eux dont l'avidité, si on l'eût satisfaite, n'aurait rien laissé à porter au trésor public. Presque toute l'armée de Macédoine semblait devoir s'abstenir de paraître dans les comices où se discuterait la loi en faveur du général : mais Ser. Sulpicius, ancien tribun de la seconde légion en Macédoine, et ennemi personnel de Paullus, parvint à décider les soldats, par ses propres menées et celles des soldats de sa légion, à se rendre en grand nombre à l'assemblée. « Ils s'y vengeraient d'un chef altier et avare, en faisant rejeter la proposition au sujet de son triomphe; les citoyens de la ville suivraient l'exemple de l'armée. Il n'avait pu donner aux soldats de l'argent; les soldats ne lui donneraient pas le triomphe ; il ne devait pas compter sur la reconnaissance des troupes, n'ayant rien fait pour elles. »

XXXVI. Les soldats vinrent donc au Capitole animés contre leurs chefs. Le tribun du peuple Ti. Sempronius venait de donner lecture du projet de loi, et, bien que les particuliers eussent le droit de parler, personne ne se présentait pour appuyer une proposition qui ne pouvait manquer d'être accueillie, quand Ser. Galba s'avança tout à coup. Il demanda aux tribuns « attendu qu'on était déjà à la huitième heure et qu'il n'avait pas assez de temps pour développer ses arguments contre le triomphe d'Émilius, de renvoyer l'affaire au lendemain et de commencer dès le matin, car il aurait besoin de la journée entière pour ce qu'il avait à dire. » Le tribun lui ayant ordonné de parler le jour même s'il avait quelque chose à dire en effet, il fit durer jusqu'à la nuit ses griefs et ses récriminations : « Les soldats, disait-il, avaient été rudement menés; on leur avait imposé plus de fatigues et de dangers qu'il n'était nécessaire ; quant aux récompenses et aux distinctions, on en avait été avare de toutes manières. Si de tels généraux étaient récompensés, le service militaire devenait rebutant et effrayant pendant la guerre, infructueux et sans honneur après la victoire. Le sort des Macédoniens était plus souhaitable que celui des soldats romains. Si ceux-ci venaient en foule, le lendemain, repousser la loi, tous les person-

nages puissants comprendraient que tout ne dépend pas du général, que le soldat peut aussi quelque chose. » Excités par ce langage, les soldats vinrent le lendemain au Capitole en foule si compacte, que personne autre ne pouvait presque trouver place pour apporter son suffrage. Comme les tribus appelées les premières à voter venaient de repousser la loi, les principaux citoyens de Rome accoururent en foule au Capitole, s'écriant : « que c'était une chose horrible de ravir le triomphe à L. Paullus, vainqueur dans une guerre si importante, et de soumettre les généraux à la tyrannie d'une soldatesque avide et sans frein. Déjà ils ne cherchaient que trop à être populaires; que serait-ce si on les plaçait sous la dépendance des troupes? » Chacun de trouver alors de nouvelles invectives contre Galba. A la fin, quand ce trouble fut enfin apaisé, M. Servilius, qui avait été consul et général de la cavalerie, demanda aux tribuns de faire reprendre la délibération et de lui permettre de parler au peuple. Les tribuns, après s'être retirés un instant pour se consulter, cédèrent à l'ascendant des principaux citoyens. Ils firent reprendre la délibération et annoncèrent qu'ils rappelleraient les mêmes tribus quand auraient parlé et M. Servilius, et les autres particuliers qui le voudraient.

XXXVII. Alors Servilius prit la parole : « Romains, quand vous ne pourriez apprécier par d'autres effets quel général c'est que L. Émilius, il suffirait de remarquer qu'ayant dans son camp des soldats si séditieux et si remuants, un ennemi si influent, si téméraire, d'une éloquence si propre à soulever la multitude, il n'a eu dans son armée aucune sédition. Cette autorité si ferme, contre laquelle ils se déchaînent aujourd'hui, les a contenus alors. Aussi, grâce au frein de la discipline antique, l'ordre n'a pas été troublé[1]. Quant à Ser. Galba, s'il voulait faire son apprentissage d'orateur en accusant L. Paullus, et donner le spécimen de son éloquence, il ne devait pas empêcher ce triomphe, qui, à laisser de côté toute autre considération, avait été reconnu par le

1. Le texte est inintelligible en cet endroit avec la leçon ordinaire. Nous avons adopté la correction proposée par Rubanius.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

sénat comme un acte de justice. Il fallait attendre au lendemain de ce triomphe. Paullus redevenant simple particulier, il l'accusait et le faisait comparaître sans violer la loi. Ou bien encore, il eût attendu à devenir lui-même magistrat, et il eût cité son ennemi devant le peuple. Ainsi, L. Paullus aurait obtenu le triomphe, récompense de sa belle conduite et d'une guerre terminée avec tant d'éclat, et en même temps il eût été puni s'il avait rien fait d'indigne de son ancienne et de sa nouvelle gloire. Mais assurément, n'ayant aucune faute, aucun tort à lui reprocher, il a voulu rabaisser sa gloire. Hier, il a demandé un jour entier pour accuser L. Paullus; puis, il a employé le reste du jour, quatre heures, à parler. Mais quel a donc jamais été l'accusé tellement chargé de crimes, que, pour les énumérer, il fallût plus de quatre heures? Et pendant ce temps, qu'a-t-il articulé que P. Paullus ne pût nier, s'il voulait se défendre? Supposons un instant deux assemblées : l'une, composée de soldats macédoniens, l'autre, moins suspecte, étrangère à tout sentiment d'amitié ou de haine, formée du peuple romain tout entier. Que l'accusé comparaisse d'abord devant l'assemblée des citoyens. Que dirais-tu, Galba, devant ce tribunal? Nul moyen de recommencer là des déclamations de ce genre : il y a eu redoublement de sévérité et de vigilance pour garder les postes, de rigueur et d'activité pour faire les rondes : soldats, vous avez plus travaillé que jamais sous la direction et la surveillance du général lui-même; le même jour il vous a fallu et marcher et combattre; la victoire n'a même pas été le terme de vos fatigues, il vous a aussitôt conduits à la poursuite de l'ennemi; au lieu de vous enrichir avec le butin, il a gardé les trésors du roi pour les faire figurer à son triomphe et les verser dans les coffres de l'État. Ce langage peut faire quelque impression sur le soldat mécontent qu'on n'ait pas encouragé l'insubordination et l'avidité; sur le peuple Romain, il eût été sans effet. Car, en supposant qu'il ait oublié les anciens exemples racontés par nos pères, les défaites dues à l'indulgence intéressée des généraux, les victoires dues

à la sévérité du commandement, il se souvient du moins quels résultats ont obtenus, dans la dernière guerre punique, d'une part, le maître de la cavalerie, M. Minucius, de l'autre, le dictateur Q. Fabius Maximus. Comme ces faits ne peuvent pas être ignorés de l'accusateur, le peuple dispenserait Paullus de présenter sa défense. Passons à l'autre assemblée : je ne vous appelle plus citoyens, mais soldats, si ce nom vous fait du moins rougir et vous inspire quelque honte d'outrager votre général. »

« XXXVIII. Pour moi, m'adressant aux soldats, je suis dans une tout autre situation d'esprit que, tout à l'heure, parlant aux citoyens de la ville. Mais enfin, que dites-vous, soldats? Il y a quelqu'un à Rome, outre Persée, qui désire qu'on ne triomphe pas des Macédoniens; et cet homme vous ne le mettez pas en pièces de ces mêmes mains qui ont vaincu les Macédoniens! Il vous eût empêchés de vaincre, s'il l'avait pu, celui qui veut vous empêcher d'entrer en triomphateurs dans Rome. Vous êtes dans l'erreur, soldats, si le triomphe n'est à vos yeux que la gloire du général, et non, en même temps, celle des soldats et de tout le peuple romain. Non, l'honneur n'est pas pour Paullus seul. D'ailleurs, d'autres généraux, à qui le sénat avait refusé le triomphe, ont triomphé sur le mont Albain[1]. Mais la gloire d'avoir terminé la guerre de Macédoine, on ne peut pas plus la ravir à Paullus, qu'on ne peut enlever à C. Lutatius l'honneur de la première guerre punique, à P. Cornélius l'honneur de la seconde, et enfin, leurs victoires à ceux qui ont triomphé depuis. Le triomphe n'ajoutera ni ne diminuera rien au mérite de L. Paullus comme général. Ce qui est bien plus en question aujourd'hui, c'est la gloire de l'armée et de tout le peuple romain. Il importe avant tout que nous ne passions pas pour jaloux et ingrats envers nos plus illustres citoyens, à l'exemple du peuple Athénien dont l'envie se déchaînait contre les gloires de la république.

1. Les idées ne s'enchaînaient pas rigoureusement à cet endroit, le texte est sans doute altéré. — Quand le général triomphait ainsi de son autorité privée, il sacrifiait à Jupiter-Latialis et non à Jupiter-Capitolinus.

C'est bien assez que vos ancêtres aient mal agi envers C
mille; et encore était-ce avant qu'il eût repris la ville a
Gaulois. Vous-mêmes n'avez été que trop coupables enver
P. L'Africain; car c'est à Literne qu'a dû habiter et vivre
vainqueur de l'Afrique! c'est à Literne que l'on montr
son tombeau! Oui, nous rougirions si L. Paullus, dont
gloire égale celle de ces grands hommes, était traité ave
la même ingratitude. Ainsi, avant tout, ne renouvelons pa
l'exemple d'une ingratitude, odieuse chez les autres nation
fatale chez nous. En effet, qui voudrait ressembler à l'Afr
cain ou à Paullus, dans une cité ingrate, et ennemie de
vertu? Quand le déshonneur ne nous menacerait pas, quan
il ne s'agirait que de notre gloire, y a-t-il donc un triomph
dont l'honneur ne soit pas commun à tout le peuple ro
main? Tant de triomphes sur les Gaulois, les Espagnol
les Carthaginois, ont-ils donc fait la gloire des généra
seuls ou aussi celle du peuple romain? De même que c
n'était pas seulement de Pyrrhus et d'Annibal, mais de
Épirotes et des Carthaginois que l'on triomphait; de mêm
ce n'étaient pas seulement M. Curius et P. Cornélius qu
étaient les triomphateurs, mais aussi le peuple romain. Le
soldats y sont intéressés les premiers, eux qui entrent cou
ronnés de lauriers, parés des récompenses qu'ils ont reçues
eux qui font retentir le cri du triomphe, et traversent la vill
en chantant leurs louanges et celles de leur général. S'il ar
rive que quelques soldats ne soient pas ramenés de leur pro
vince pour le triomphe, ils murmurent; et cependant, quoi
que absents, comme leur vaillance a contribué à la victoire
ils croient encore triompher. Supposez, soldats, qu'on vou
demande pourquoi l'on vous a ramenés en Italie, sans vou
congédier une fois la guerre finie; pourquoi vous êtes venu
à Rome avec vos drapeaux; pourquoi vous restez ici au lie
de regagner chacun vos demeures, que répondriez-vous
sinon que vous voulez défiler dans le cortége du triomphe
Et, en effet, étant vainqueurs, vous avez raison de vouloi
être vus.

XXXIX. « On a triomphé récemment et de Philippe

père de Persée, et d'Antiochus. Tous deux étaient sur le trône, quand on a célébré ce triomphe ; et de Persée, fait prisonnier, amené dans Rome avec ses deux fils, on ne triompherait pas! Quand L. Anicius et Cn. Octavius monteront en char au Capitole, tout couverts d'or et de pourpre, si, confondu dans la foule des simples citoyens, Paullus leur demandait : Croyez-vous, Anicius et Octavius, être plus dignes que moi du triomphe? ne descendraient-ils pas de leur char, et, par pudeur, ne lui céderaient-ils pas leurs insignes? Et vous, citoyens, aimez-vous donc mieux voir figurer dans un triomphe Gentius que Persée, et voir ce triomphe décerné pour l'accessoire de la guerre plutôt que pour la guerre même ? Les légions d'Illyrie et les équipages de la flotte rentreront à Rome avec des lauriers, et les légions de Macédoine renonceront à leur triomphe pour assister à celui d'autrui? Que fera-t-on alors de ce butin immense et de si riches dépouilles? Où cachera-t-on ces milliers d'armures enlevées aux ennemis massacrés? Les renverra-t-on en Macédoine? Que faire aussi des statues d'or, de marbre, d'ivoire, de tant de tableaux, d'étoffes précieuses, de tant de vases d'argent et d'or, et des trésors trouvés chez le roi? Transportera-t-on, la nuit, comme des objets volés, toutes ces richesses au trésor public? Et maintenant, ce spectacle si glorieux du plus illustre et du plus riche des rois fait prisonnier, quand le montrera-t-on au peuple vainqueur? Quelle foule de spectateurs avait attirés Syphax prisonnier (et cette victoire n'était qu'un épisode de la guerre punique), nous nous en souvenons tous. Le roi Persée prisonnier, ses fils Philippe et Alexandre, héritiers de si grands noms, seraient soustraits aux yeux de la ville? Et L. Paullus, lui-même, deux fois consul, vainqueur de la Grèce, tous désirent le voir entrer dans Rome sur le char triomphal. Nous l'avons nommé une seconde fois consul pour qu'il terminât une guerre, qui, à notre honte, se prolongeait depuis quatre ans; quand le sort lui a donné sa province, nos vœux, à son départ, lui ont présagé la victoire et promis le triomphe : était-ce pour lui refuser ce

triomphe, quand il reviendrait vainqueur? Mais ce
priver les dieux mêmes d'un honneur qui leur est dû
en effet, le triomphe est dû aux dieux aussi bien q
hommes. Vos ancêtres regardaient toujours les dieux c
le principe et la fin de toutes leurs grandes entreprise
consul ou un préteur part-il en habit militaire pour s
vince ou pour une guerre, c'est au Capitole qu'il vien
des vœux. Est-il vainqueur, c'est au Capitole qu'il r
en triomphateur, la guerre terminée, présenter aux
qu'il avait invoqués les offrandes du peuple romain
naissant. Les victimes qui précèdent le char ne fo
pas la partie la moins importante du cortége ; et ains
peuvent se convaincre que c'est aux dieux que le g
vient rendre grâces de ses succès. Toutes ces victimes
nies par Paullus pour son triomphe, les ferez-vous im
ailleurs et par d'autres mains? Ce festin qui réunit le
non dans un lieu profane, ou public ou particulier, m
Capitole (je n'examine point si c'est pour le plais
hommes, ou en l'honneur des dieux), les déclamatio
Galba empêcheront-elles de le célébrer? Fermera-t-
portes de la ville au triomphe de L. Paullus? Laisser
de l'autre côté du fleuve le roi de Macédoine Persé
fils, les autres captifs, et les dépouilles des Macédo
L. Paullus ira-t-il de la porte de la ville à sa maison c
un simple particulier qui revient de la campagne? Et
centurions et soldats, songez au décret rendu par le
en faveur du général Paullus plutôt qu'aux déclamati
Ser. Galba. Enfin, croyez à mes paroles plutôt qu'à
de ce rhéteur. Il n'a appris qu'à parler, et encore pou
faire et pour nuire. Moi, j'ai combattu vingt-troi
en défis singuliers, et j'ai rapporté les dépouilles d
ceux avec qui j'en suis venu aux mains. Mon corps e
lonné d'honorables cicatrices, et toutes mes blessures
ai reçues par devant. » On rapporte qu'en disant ces
il écarta ses vêtements pour montrer ses blessures, rap
en quelles circonstances il les avait reçues. Tandis qu
montrait, il se découvrit plus qu'il ne voulait et laiss

ie. Comme les plus rapprochés de lui riaient, il re-
ette maladie qui vous fait rire, elle me vient d'être
et jour à cheval, et je n'en rougis pas plus que de
ures, puisqu'elle ne m'a jamais empêché de servir
lique en guerre comme en paix. Vieux soldat, je
montrer à mes jeunes compagnons d'armes ce corps
léchiré par le fer des ennemis; que Galba montre
rais et intact. Tribuns, veuillez rappeler les tribus
ages[1]. » *Les tribus votent le triomphe à l'unanimité.*
*ption de ce triomphe splendide. Persée ne veut pas*
*lre le conseil indirect que lui donne le vainqueur*
*er à la honte par la mort.*

'or et l'argent que l'on porta dans le triomphe sont
ar Valérius d'Antium à la somme de vingt millions
ces, évaluation bien trop faible encore, à en juger
mbre des chariots qui servirent pour le transport,
oids de l'or et de l'argent mentionné par Valérius
ersée, à ce que l'on rapporte, avait dépensé une
ussi considérable tant pour la dernière guerre que
uite vers l'île de Samothrace. Ce qui est surpre-
st qu'il eût pu accumuler tant d'argent avec le re-
mines et les impôts, dans les trente années qui sui-
guerre de Philippe contre les Romains. Ainsi,
et Persée avaient commencé la guerre, le premier
sans argent, le second avec des ressources im-
Enfin venait, sur son char, Paullus lui-même;
sse ajoutait encore à son grand air. Derrière son
aient des personnages illustres, dans le nombre, ses
, Q. Maximus et P. Scipion; puis, enfin, suivaient
iers par escadrons, et les fantassins par cohortes.
fantassin reçut cent deniers, chaque centurion le
chaque cavalier le triple. On croit que Paullus au-
né à tous le double de ce qu'il donna s'ils n'avaient
opposition à son triomphe, ou si, du moins, ils
témoigné quelque reconnaissance quand on leur

[1] ici une nouvelle lacune.

annonça cette gratification. Persée, chargé de fers et condu
devant le char de triomphe de son vainqueur dans une vill
ennemie, ne fut pas, en ce jour-là, le seul exemple des v
cissitudes humaines; on en vit un second dans Paullus, tou
brillant d'or et de pourpre. En effet, des deux fils qui lu
restaient, seuls portant son nom, car les deux autres avaien
été adoptés par d'autres familles, il perdit le plus jeune
âgé d'environ douze ans, cinq jours avant, l'aîné, âgé d
quatorze ans, trois jours après le triomphe. Il pouvait es
pérer pourtant que ces deux fils monteraient avec lui su
son char, revêtus de la prétexte et prévoyant déjà pour eux
mêmes de semblables triomphes. Quelques jours plus tard
il fit convoquer l'assemblée du peuple par le tribun, M. An
tonius, afin de rendre compte de ce qu'il avait fait, selon l
coutume des généraux, et là, il prononça ce discours mémo
rable et digne d'un général romain :

XLI. « Quel a été le succès de mon expédition et quel
deux coups de foudre viennent, ces jours derniers, d'atteindr
ma famille, je ne crois pas que vous l'ignoriez, citoyens
vous qui avez vu et mon triomphe et les funérailles de me
fils. Cependant, laissez-moi établir en quelques mots, e
avec les sentiments naturels en pareille circonstance, un
parallèle entre ma fortune comme consul et comme simple
citoyen. Après avoir quitté l'Italie, en partant de Brindes
au lever du soleil, je suis arrivé avec ma flotte complète au
port de Corcyre, vers la neuvième heure. Cinq jours après,
j'offrais dans Delphes un sacrifice à Apollon pour le gé-
néral, l'armée et la flotte. De Delphes je gagnai mon camp
en cinq jours. Là, je reçus mon armée; je réformai quel-
ques abus qui pouvaient être de grands obstacles à la vic-
toire, et je me mis en marche. Trouvant le camp ennemi
inexpugnable, et ne pouvant contraindre le roi à combattre,
je m'ouvris un chemin entre ses postes et je parvins aux
gorges de Pétra. Là, le roi, forcé de combattre, fut vaincu
en bataille rangée. J'ai soumis la Macédoine au peuple ro-
main, et cette guerre que, pendant quatre années, quatre
consuls s'étaient successivement léguée de plus en plus

Ελληνικό Κεντρικό Βιβλιοθήκη Θέρμου

difficile, je l'ai terminée en quinze jours. Les autres succès se sont suivis comme à plaisir. Toutes les villes de Macédoine ont fait leur soumission ; les trésors du roi sont tombés entre nos mains ; le roi lui-même, en quelque sorte livré par les dieux, a été pris avec ses fils dans le temple de Samothrace. Dès lors, ma fortune m'a paru trop belle et j'en ai été effrayé. J'ai d'abord craint les dangers de la mer et pour les immenses trésors du roi que je rapportais en Italie, et pour l'armée victorieuse que je ramenais. Quand une navigation favorable nous eut donné un retour heureux de tous points, je n'avais plus de vœux à faire ; j'en fis un cependant, c'était, puisque la fortune aime à nous précipiter du faîte à l'abîme, que ses coups tombassent sur ma famille plutôt que sur la république. J'espère donc que l'État échappera à des rigueurs qu'elle a épuisées sur moi, puisque, pour montrer comme elle se joue des choses humaines, elle a fait précéder et suivre mon triomphe des funérailles de mes fils. Oui, Persée et moi, nous sommes deux frappants exemples des vicissitudes humaines. Et même, si Persée, captif, a vu conduire devant lui ses fils captifs, du moins les a-t-il encore vivants. Mais moi, qui ai triomphé de lui, c'est des funérailles de l'un de mes fils que je suis allé sur mon char au Capitole ; et, du Capitole, je suis venu retrouver l'autre expirant. Ainsi, d'une famille si nombreuse il ne me reste plus un fils qui porte le nom de L. Émilius Paullus. En effet, comme j'avais beaucoup d'enfants, les familles Cornélia et Fabia en ont adopté deux, et il ne reste plus de la famille des Paullus qu'un vieillard. Mais, ce désastre de ma famille, le bonheur public et les succès de l'État m'en consolent. »

XLII. Ces paroles, prononcées avec un si grand courage, firent plus d'impression sur les auditeurs que s'il eût déploré d'un ton lamentable la perte de ses fils. Cn. Octavius rentra avec les honneurs du triomphe naval sur Persée aux calendes de décembre. On ne vit à ce triomphe ni prisonniers ni dépouilles. Octavius donna à chacun des soldats de la flotte soixante-quinze deniers, le double aux pilotes et le

Ανήκουν Κατάστημα Βιβλιοθήκη Βασιλικ

quadruple aux commandants de navires. Le sénat s'as
bla ensuite. Les sénateurs décidèrent que Q. Cassius
duirait à Albe, pour y être internés, le roi Persée e
fils Alexandre, avec leur suite, ce qu'ils avaient d'a
monnayé, d'argenterie et d'effets. Bitis, fils du roi
Thraces, fut envoyé à Carséoles avec les otages pour y
également interné. Quant au reste des captifs, qui av
figuré dans le triomphe, on se décida à les tenir en p
Quelques jours après vinrent des députés du roi de Th
Cotys, apportant de l'argent pour le rachat du fils du
des autres otages. Introduits au sénat, ils alléguèren
Cotys n'avait pas aidé volontairement Persée dans
guerre, et tirèrent un argument des otages mêmes qu'il
dû livrer. Comme ils demandaient que ces otages fu
rendus au prix que voudrait fixer le sénat, le sénat le
répondre: « Que le peuple romain se souvenait de sé
ciennes relations d'amitié avec Cotys, ses ancêtres, et l
tion des Thraces. Ces otages, livrés à Persée, n'étaien
la justification, mais la condamnation du roi; car Pe
même disposant de toutes ses forces, n'était pas à cra
pour la nation des Thraces, à plus forte raison ayant à
la guerre aux Romains. Toutefois, bien que Cotys eût
féré la reconnaissance de Persée à l'amitié du peupl
main, celui-ci voulait se décider d'après sa propre di
plutôt que d'après les torts du roi; il lui renverrait
sans accepter de rançon, son fils et ses otages. Les bie
de Rome étaient gratuits; elle aimait mieux en laiss
souvenir dans les cœurs qu'en exiger le prix sur-le-cha
On nomma trois commissaires pour reconduire les o
en Thrace, T. Quinctius Flamininus, C. Licinius N
M. Caninius Rebilus. Chacun des ambassadeurs thr
reçut en présent deux mille as. Bitis, rappelé de Cars
avec les autres otages, partit avec les commissaires po
royaume de son père. Les bâtiments du roi, d'une gran
inconnue jusqu'alors, furent tirés hors de l'eau jusq
champ de Mars.

XLIII. Le souvenir du triomphe de Macédoine

dans toutes les mémoires, et presque sous tous les yeux, quand L. Anicius, aux Quirinales, triompha du roi Gentius et des Illyriens. Cette solennité fut la reproduction bien affaiblie de la précédente. Le général, par lui-même, était moins illustre. La noblesse d'Anicius ne pouvait se comparer à celle d'Émilius, ni le titre de préteur à celui de consul, ni Gentius à Persée, ni les Illyriens aux Macédoniens. Pour les dépouilles, l'argent, les récompenses militaires, même disproportion. Toutefois, si le précédent triomphe nuisait à l'éclat de celui-ci, à juger ce dernier en lui-même, il n'était pas méprisable. En peu de jours, en effet, Anicius avait dompté les Illyriens, peuple redoutable sur terre et sur mer et protégé par la nature du pays et des places fortes; il s'était emparé du roi et de toute la famille royale; il faisait transporter dans son triomphe un grand nombre d'étendards, des dépouilles de toute nature et les meubles du roi, vingt-sept livres d'or et dix-neuf livres d'argent, trois mille dix deniers et cent vingt mille pièces d'argent d'Illyrie. Devant le char du vainqueur marchaient le roi Gentius avec sa femme et ses enfants, et Caravantius, son frère, avec quelques Illyriens de haut rang. Sur le butin, on distribua quarante-cinq deniers à chaque fantassin, le double aux centurions et le triple aux cavaliers. Les alliés du nom latin reçurent autant que les citoyens et les équipages de la flotte autant que les troupes de terre. Les soldats escortèrent le char du vainqueur avec plus de démonstrations de joie que pour le triomphe de Paullus, et, dans leurs chants improvisés, célébrèrent leur général. Selon Valérius d'Antium, la vente du butin produisit vingt millions de sesterces, indépendamment de l'or et de l'argent portés au trésor public : comme je ne vois pas d'où l'on aurait pu tirer cette somme, je rapporte ce témoignage sans garantir le fait. Le roi Gentius, avec sa femme, ses enfants et son frère, fut conduit à Spolète où un sénatus-consulte l'interna; les autres captifs furent jetés en prison à Rome Comme les Spolétins refusaient de garder les princes, on les transféra à Iguvium. Le reste du butin de l'Illyrie con-

sistait en deux cent vingt frégates, prises sur le roi Gen tius. Un sénatus-consulte ordonna à Q. Cassius de le répartir entre les Corcyréens, les Apolloniates et les Dyrra chiens.

XLIV. Les consuls, cette année, se bornèrent à ra vager le territoire des Liguriens, car l'ennemi n'avait pa mis une seule fois son armée en campagne. Ils revinren donc à Rome, sans avoir rien fait de mémorable, au mo ment des élections. Le premier jour des comices, on cré consuls M. Claudius Marcellus et C. Sulpicius Gallus. L lendemain, on créa préteurs L. Julius, L. Appuléius Satur ninus, A. Licinius Nerva, P. Rutilius Calvus, P. Quinti lius Varus, M. Fontéius. Pour les préteurs, on assign comme provinces les deux juridictions de la ville, les deu Espagnes, la Sicile et la Sardaigne. Cette année fut inter calaire[1]; les calendes intercalaires furent placées le lende main des Terminales. Cette année, mourut l'augur C. Claudius. Le collége lui choisit comme successeu T. Quinctius Flamininus. On perdit aussi le flamine Quiri nal, Q. Fabius Pictor. Cette même année, le roi Prusia vint à Rome avec son fils Nicomède. Entré dans la vill suivi d'une nombreuse escorte, il se rendit aussitôt au Forum et au tribunal de Q. Cassius. La foule s'assembla, et il dit « qu'il était venu saluer les dieux qui habitaient la ville de Rome, le sénat et le peuple romain, et féliciter Rom d'avoir vaincu les rois Persée et Gentius et d'avoir agrand son empire par la soumission de la Macédoine et de l'Illy rie. » Le préteur lui ayant annoncé qu'il obtiendrait au dience du sénat le jour même, s'il le voulait, il demand deux jours pour visiter les temples des dieux, la ville, se hôtes et ses amis. On lui donna pour le conduire partout l questeur L. Cornélius Scipion, qui avait été envoyé au-devan de lui à Capoue. Une maison fut louée pour recevoir conve nablement et lui et son escorte. Trois jours après, il vint au sénat. Après l'avoir complimenté de la victoire, il rappel

1. Voir livre XLIII, XIII.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ses propres services dans cette guerre, et demanda qu'il lui fût permis d'acquitter les vœux qu'il avait faits pour la victoire du peuple romain, et d'immoler à Rome, au Capitole, dix grandes victimes, et, à Préneste, une victime promise à la Fortune. Il pria que l'alliance faite avec lui fût renouvelée et que le territoire pris sur Antiochus lui fût donné ; ce territoire n'avait été attribué à personne et les Gaulois le possédaient. Il finit en recommandant au sénat son fils Nicomède. Tous les généraux qui avaient combattu en Macédoine, furent favorables à sa cause. On lui accorda donc tout ce qu'il demandait, sauf pour le territoire : à ce sujet il lui fut répondu : « Que des commissaires seraient envoyés sur les lieux pour reconnaître la situation. Si ce territoire avait appartenu au peuple romain et n'avait été donné à personne, il serait accordé à Eumène de préférence à tout autre ; mais s'il n'avait pas appartenu à Antiochus, il était évident qu'il ne pouvait non plus appartenir au peuple romain ; ou bien encore s'il avait été donné aux Gaulois, Prusias ne pouvait demander que le peuple romain fît tort à qui que ce fût en sa faveur. D'ailleurs, c'était un présent peu souhaitable que celui qui pouvait être repris par le donateur dès qu'il le voudrait. Quant à Nicomède, le sénat était heureux qu'il lui fût recommandé ; et quel était le zèle du peuple romain pour les enfants des rois alliés, on en avait un exemple dans le roi d'Égypte Ptolémée. » Prusias fut congédié avec cette réponse. Le sénat lui donna une somme importante et des vases d'argent du poids de cinquante livres. Son fils Nicomède reçut des présents de la même valeur que ceux qu'on avait donnés à Masgaba, fils du roi Masinissa. Il fut décidé aussi que les victimes que voulait immoler le roi, soit à Rome, soit à Préneste, lui seraient fournies aux frais du trésor, comme aux magistrats romains. En outre, on mit à sa disposition vingt galères de la flotte de Brindes, jusqu'à ce qu'il eût rejoint la flotte qu'on lui avait donnée. L. Cornélius Scipion ne devait pas s'éloigner de lui et devait fournir tout ce dont sa suite ou lui auraient besoin. On rapporte que le roi fut

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

transporté de la bienveillance que lui témoignait le peuple romain. Voilà le récit de nos historiens au sujet de Prusias. Selon Polybe, ce roi se serait montré indigne de la majesté d'un si grand nom : il serait allé au-devant des ambassadeurs romains la tête rasée et couverte du bonnet d'affranchi, disant qu'il était l'affranchi du peuple romain et qu'il portait les insignes de sa condition. Arrivé dans le sénat romain, il se serait prosterné et aurait embrassé le seuil; il aurait appelé les sénateurs ses dieux sauveurs, et tout son discours aurait été moins flatteur encore pour le sénat que honteux pour lui-même. Il resta à Rome environ trente jours, puis repartit pour son royaume.

FIN.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

# TABLE

## HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

(Le chiffre romain indique le livre; le chiffre arabe le chapitre.)


A

*Abba*, ville d'Afrique, XXX, 7.
*Abdère*, ville de Thrace, XLV, 29.
*Abdéritains*, réclament dans le Sénat contre Hortensius, XLIII, 6.
*Abelox*, Sagontin, XXII, 22.
*Abrupolis*, détrôné par Persée, XLII, 13, 40.
*Aburius C.*, député envoyé à Carthage, XLII, 35.
*Aburius M.*, tribun du peuple; s'oppose au triomphe de M. Fulvius, XXXIX, 4. — Sa préture, XLI, 18, 19.
*Abydos*, ville de l'Hellespont, XXXII, 33; XXXIII, 30, 38. — Assiégée et prise par Philippe, XXXI, 14, 16, 17. — Assiégée et abandonnée par les Romains, XXXVII, 9, 12. — Refuse audience aux envoyés de Philippe, XXXI, 16.
*Acarnaniens*, se séparent de l'Étolie, XXVI, 24. — Secourus par Philippe, XXVI, 25. — Ravagent l'Attique, XXXI, 14. — Se réunissent à Leucade, XXXIII, 16. — Se soumettent à Rome, *ibid.*, 17. — Changent de parti, XXXVI, 2. — Divisions des —, XLIII, 19.
*Acarnanie*, XXVI, 24, 36. — Sa situation, XXXIII, 17.
*Accius*, coupe un rocher avec un rasoir, 1, 36.
*Acerra*, prise et brûlée par les Carthaginois, XXIII, 17. — Reconstruite, XXVII, 3. — Les habitants obtiennent le droit de cité, VIII, 17.
*Achaïe*, XXV, 15; XXXI, 26.
*Achante*, ville de Thrace, XXXI, 45.
*Achéens* secourus par Philippe contre les Étoliens, XXVII, 29, 30, 31. — Leur assemblée à Égium, XXVIII, 7; à Argos, XXXI, 25. — Prêtent serment à


Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Philippe, XXXII, 5. — Quinctius cherche à les détourner de l'alliance de Philippe, XXXII, 19. — Se joignent aux Romains, *ibid.*, 20. — Leur pays dévasté par l'armée de Philippe, XXXIII, 14 — On leur rend leurs villes, XXXIV, 50. — Décident la guerre contre Nabis, XXXV, 25. — Assiégent Messène, XXXVI, 31. — Livrent Zacinthe aux Romains, *ibid.*, 32. — Ravagent l'Étolie, XXXVII, 4. — Envoient des secours à Attale, *ibid.*, 20. — Déclarent la guerre aux Lacedémoniens, XXXVIII, 32. — Persée essaye de les gagner, XLI, 27, 28. — Frondeurs d'Acarnanie, XXXVIII, 29.

*Acharres* (Thessalie), XXXII, 13.

*Achradine*, quartier de Syracuse, XXIV, 21. — XXV, 24, 26, 31.

*Acilius C.*, XL, 31.

*Acilius M'.*, XXVII, 4, 25.

*Acilius M'.* Glabrion, tribun du peuple, XXX, 40. — Décemvir des sacrifices, XXXI, 50. — Édile plébéien, XXXIII, 25. — Préteur, *ibid.*, 24. — Défait les esclaves en Étrurie, *ibid.*, 36. — Nommé consul, XXXV, 24. — Part pour la Grèce, XXXVI, 3. — Son discours aux troupes, *ibid.*, 17. — Bat Antiochus *ibid.*, 19. — Prend Héraclée, *ibid.*, 22, 23, 24. — Les Étoliens lui demandent la paix, XXVII, 28. — Assiége Naupacte, *ibid*, 30. — Assiége Lamia, XXXVII, 4. — Triomphe d'Antiochus, *ibid.*, 46. — Demande la censure, *ibid.*, 57.

*Acra*, ville de Sicile, XXIV, 36.

*Acréphie*, XXIII, 29.

*Acria*, ville de Laconie, XXXV, 27.

*Acrillæ*, place fort

*Acrocorinthe*, XXX 49, 50.

*Actium* (Combat d

*Actium*, port d'Aca

*Acutius*, tribun, V

*Adherbal* défait par 30.

*Adorée*, montagn XXXVIII, 18.

*Adramitte*, ville de 19.

*Adria*, ville de V 10.

*Adrumète*, colonie cène, XXX, 29;

*Æbutius L.*, cons

*Æbutius M.*, tribu

*Æbutius Elva*, tr — Nommé préte

*Æbutius Elva Po*

*Æbutius P.* dévoil des Bacchanales 19.

*Æbutius T.*, cons

*Æbutius Carus*, XLI, 2; *ibid.*, 4.

*Æca*, ville d'Apu XXIV, 20.

*Afranius*, tribun XXXIII, 22.

*Afranius Stellio*, p 23. — Triumvir

*Agalsus*, préfet de 30.

*Agasse*, ville de Th 7; XLV, 27.

*Agathocle*, roi XXVIII, 43.

*Agathyrne*, ville d 40; XXVII, 12.

*Agépolis*, ambass XLV, 3.

*Agésimbrote*, com flotte rhodienne XXXII, 16, 32.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Agésipolis*, Lacédémonien, XXXIV 26.
*Agréens*, peuple d'Étolie, XXXII, 34.
*Agravonites*, peuple d'Illyrie, XLV, 26.
*Agrianes*, peuple de Thrace, XXVIII, 5, 13, 18; XLII, 51; XLIV, 11.
*Agrigente*, ville de Sicile, XXIV, 35; XXVI, 40.
*Agrippa*, roi d'Albe, I, 3.
*Aharna*, ville d'Étrurie, X, 25.
*Alabandes*, ville de Carie, XXXIII, 18; XXXVIII, 13.
*Alabandiens*, XXXVIII, 13.—Vaincus par les Rhodiens, XLV, 25.
*Alandre*, fleuve de Phrygie, XXXVIII, 18.
*Alatrinates*, peuples du Latium, IX, 43.
*Alba Silvius*, roi d'Albe, I, 3.
*Albain* (mont), I, 3.—Triomphes sur le mont —, XXVI, 21; XXXIII, 23; XLII, 21.
*Albains*, peuple du Latium. — En guerre avec Rome, I, 22. — Combat des trois —, I, 24. — Suites du combat, I, 25, 27, 28, 29, 30, 31. — Habitent le mont Cœlius, I, 33.
*Albe*, colonie des Èques, X, 1; XXX, 17, 45; XXIX, 15.
*Albe la Longue*, ville du Latium, I, 3, 23, 29.
*Albingaunes*, Liguriens, XXIX, 5.
*Albinius L.*, tribun du peuple, II, 33; V, 40.
*Albinus M.*, tribun des soldats, VI, 30.
*Albinus L.*, personnage consulaire, XLIV, 41.
*Albinus Calénus*, soldat, excite l'armée à se révolter et est frappé de verges, XXVIII, 24, *Albula*, ancien nom du Tibre, I, 3.
*Alcé*, ville de Celtibérie, XL, 48, 49.
*Alcibiade*, Lacédémonien, XXXIX, 35.
*Alcon*, transfuge sagontin, XXI, 12.
*Alexamène*, Étolien. — Son discours à Nabis qu'il tue, XXXV, 34, 35. — Est tué par les Lacédémoniens, *ibid.*, 36.
*Alexandre le Grand* comparé aux grands généraux de Rome, IX, 16, 17, 18, 19. — A régné treize années, XLV, 9.
*Alexandre*, roi d'Épire. — Aborde en Italie, VIII, 3. — Ses combats en Italie, *ibid.*, 17. — Sa mort, *ibid.*, 24.
*Alexandre*, maître de la cavalerie épirote, XXXII, 10.
*Alexandre*, Étolien. — Son discours contre Philippe, XXXII, 33. — Ses invectives contre les Athéniens; ses reproches contre les Romains, XXXIV, 23.
*Alexandre*, Mégalopolitain, XXXV, 47.
*Alexandre*, Acarnanien, XXXV, 18. — Son discours, *ibid.* — Annonce la défaite d'Antiochus, XXXVI, 20.
*Alexandre de Bérée*, assassine le fils de Philippe, XL, 24.
*Alexandre*, fils de Persée, XLII, 52. — Orne le triomphe de Paul-Émile, XLV, 39. — Prisonnier à Albe, XLV, 42.
*Alexandrie*, ville d'Égypte, VIII, 24. — Résiste à Antiochus, XLV, 11.
*Alexandrie*, ville de Troade, XXXV, 42; XXXVII, 35.
*Algide*, ville du Latium, III, 2; XXI, 62; XXVI, 29.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Πάτρας

*Algide* (le mont), III, 23, 25, 27, 29, 30; IV, 26.
*Alimne*, ville de Phrygie, XXXVIII, 14.
*Aliphère*, ville d'Arcadie, XXVIII, 8; XXXII, 5.
*Allia*, rivière des Sabins, V, 37; VI, 28; XXII, 50, 59. — Défaite de l'—, V, 38; XXII, 50; XXV, 6.
*Alliénus*, édile plébéien, III, 31.
*Allife*, ville du Samnium, VIII, 25; IX, 42; XXII, 18.
*Allobroges*, peuple de la Narbonnaise, XXI, 31.
*Allucius*, chef des Celtibériens, XXVI, 50.
*Almana*, ville de Macédoine, XLIV, 26.
*Alopé*, ville de Locride, XLII, 56.
*Alopéconnèse*, ville de Thrace, XXXI, 16.
*Alorcus*, Espagnol. — Son discours pour conseiller la paix aux Sagontins, XXI, 13.
*Alpes*, franchies par les Gaulois, V, 34. — Par Annibal, XXI, 38; XXVII, 36; XXXIX, 54.
*Alsium*, port d'Étrurie, XXVII, 38.
*Alyattes*, ville de Bithynie, XXXVIII, 18.
*Amadocus*, chef thrace, XXXIX, 35.
*Ambarres*, peuple de la Gaule lyonnaise, V, 34.
*Ambigatus*, roi celte, V, 34.
*Ambracie*, ville d'Épire, XXXVIII, 3; XLII, 67; XLIII, 22; XLIV, 1. — Assiégée par les Romains, XXIV, 5. — Se rend, *ibid.*, 9.
*Ambraciens*, accusent le consul Fulvius, XXXVIII, 43, 44.
*Ambryse*, ville de Phocide, XXXII, 18.
*Ambusius* (les frères), envoyés vers les Gaulois, V, 35.
*Ameriole*, ville du La
*Amiternum*, ville de 39; XXVI, 11. — Samnites, X, 39.
*Amodocus*, roi de Thr 35.
*Amphilochie*, contrée XXXVIII, 3; XXXII, 5, 8.
*Amphilochus*, devin XLV, 27.
*Amphipolis*, ville de XL, 24, 56; XLII 24, 43, 44, etc.; XL
*Amphisse*, ville de XXXVII, 5.
*Amulius*, détrône Nu — Sa mort, I, 5, 6.
*Amusitus*, chef ausét
*Amyclées*, v. de Laco 28.
*Amynandre*, roi des XXVII, 30; XXIX, met des secours a XXXI, 28. — Rava lie, XXXII, 14. — Quinctius, XXXIII, à Antiochus, XX Pellinée, *ibid.*, 1 les Macédoniens de XXXVIII, 3. — Fa cie se livre aux Ro 9.
*Anabure*, v. de Pisidi 15.
*Anagnie*, capitale de XLV, 16.
*Anapus*, rivière de S 36.
*Ancône*, port de l'Adr 5.
*Ancus Marcius*, son 33. — Sa mort, *ib*
*Ancyre*, v. d'Illyrie,
*Andanie*, v. d'Arcad 31.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Andranodore*, gendre d'Hiéron, tuteur d'Hiéronyme, XXIV, 4. — Se poste dans la citadelle après le meurtre d'Hiéronyme, *ibid.*, 21. — Discours d'—, *ibid.*, 22. — Préteur, *ibid.*, 23. — Sa mort, *ibid.*, 24.

*Androclès*, Acarnanien, XXXIII, 16.

*Androclès*, Macédonien, XLIV, 32.

*Andronicus*, Étolien, XLV, 31.

*Andronicus*, Macédonien, XXXVII, 13. — Sa mort, XLIV, 10.

*Androsthène* défend Corinthe, XXXII, 23. — Sa mort, XXXIII, 14, 15.

*Andros*, une des Cyclades, XXXI, 15; XXXVI, 20. — Prise par les Romains, XXXI, 45.

*Anémurium*, promontoire de Cilicie, XXXIII, 20.

*Angée*, v. de Thessalie, XXXII, 13.

*Anicius Gallus*, préteur, XLIV, 17. — Marche contre Gentius, *ibid.*, 30. — But les Illyriens, *ibid.*, 31 et XLV, 3. — Pacifie l'Épire, *ibid.*, 26. — Triomphe de Gentius, *ibid.*, 43.

*Anicius Cneius*, lieutenant de Paul-Émile, XLIV, 46.

*Anicius M.*, préteur à Préneste, XXIII, 19.

*Anio*, rivière des Sabins, I, 27, 36; IV, 17; VI, 42; XXVI, 10. — Pont sur l'—, VII, 9.

*Anitorgis*, v. de Bétique, XXV, 32.

*Annibal*. Voyez *Hannibal*.

*Annius Setinus*, préteur des Latins, est appelé à Rome, VIII, 3. — Son discours chez les Latins, *ibid.*, 4. — Son discours au sénat romain, *ibid.*, 5. — Sa mort, *ibid.*, 6.

*Annius T.*, triumvir, XXI, 25.

*Annius Luscus*, préteur, XLI, 22. — Envoyé en Macédoine, XLII, 25. — Conduit une colonie à Aquilée, XLIII, 19.

*Antemnates*, Sabins, I, 9, 10, 11.

*Anténor*, Troyen, I, 1.

*Anténor*, Macédonien, XLIV, 28; XLV, 10, 31.

*Anthédon*, ville de Béotie, XXXIII, 28.

*Antiates*, Volsques, font la guerre contre Rome, VI, 6, 7, 8. — Se livrent aux Romains, *ibid.*, 33. — Fondent une colonie à Satricum, VII, 27. — Attirent l'armée des Volsques, VIII, 1. — Ravagent le territoire d'Ostie, *ibid.*, 12. — Débats au sujet de leur colonie, IX, 20.

*Anticyre*, v. de Phocide, XXVIII, 8; XXXII, 18. — Prise et livrée aux Étoliens, XXVI, 26.

*Antigonée*, v. d'Épire, XXXII, 5; XLIII, 25.

*Antigonée*, v. de Macédoine, XLIV, 10.

*Antigone* dévoile à Philippe les embûches de Persée, XL, 55.— Choisi par Philippe pour successeur, *ibid.*, 56. — Envoyé chez les Bastarnes, *ibid.*, 57.— Tué par Persée, *ibid.*, 58.

*Antigone*, courtisan de Persée, XLIV, 26, 32.

*Antimache*, commandant du bataillon sacré, XLII, 66.

*Antimache*, commandant de Démétriade, XLIII, 12, 34.

*Antinoüs*, XLV, 26.

*Antioche*, capitale de la Syrie, XIX, 41; XXXVIII, 13. — Temple d'—, XLI, 25.

*Antiochus le Grand*, roi de Syrie. — S'allie à Philippe, XXXI, 14. — Prépare la guerre, XXXIII,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέμιας

13. — Réduit la Célé-Syrie, *ibid.*, 19. — Ce qu'il fait en Asie, *ibid.*, 35, 38 — Sa réponse à Cornélius, *ibid.*, 39. — Son naufrage, *ibid.*, 41. — Reçoit Annibal, *ibid.*, 49. — Prépare la guerre contre Rome, XXXV, 13. — Passe l'Hellespont, *ibid.*, 23. — Son discours aux Étoliens, qui le nomment général, *ibid.*, 45, 46. — Discours d'Annibal à —, XXXVI, 7, 8. — Guerre d'—, *ibid.*, 9, 10, 11, 12, 15, 19, 20, 21, 41; XXXVII, 8. — Demande la paix, *ibid.*, 19. — Chez Prusias, *ibid.*, 25. — Sa flotte est battue, *ibid.*, 30. — Quitte Lysimachie, *ibid.*, 31 — Envoie des ambassadeurs à l'Africain, auquel il rend son fils, *ibid.*, 34, 37. — Range ses troupes, *ibid.*, 39, 40. — Est vaincu et fuit en Lydie, *ibid.*, 43, 44. — Demande de nouveau la paix et l'obtient, *ibid.*, 45, 55. — Traité conclu avec —, XXXVIII, 38.

*Antiochus*, fils du précédent, XXXV, 13, 15.

*Antiochus Épiphane* monte sur le trône, XLI, 24. — Ses mœurs, *ibid.*, 25. — Envoie une ambassade à Rome et renouvelle alliance, XLII, 6. — Sollicité par Persée, XLIV, 19. — Assiége Alexandrie, XLV, 11. — Forcé par Popillius de renoncer à ce siége, XLV, 12, 13.

*Antipater*, neveu d'Antiochus. — Est envoyé à Rome en ambassade, XXXVII, 45, 55.

*Antipater*, officier de Persée, XLII, 66.

*Antipatrie*, v. d'Illyrie, XXXI, 27.

*Antiphile*, préteur béotien, XXXIII, 1.

*Antiphile*, officier de Persée XLII, 51.

*Antissa*, v. de l'île de Lesbos XLV, 31. — Les habitants d'— transportés à Méthymne, XLV 31.

*Antistius Labéon*, XLV, 17.

*Antistius L.*, tribun du peuple IV, 42.

*Antistius L.*, tribun des soldats VI, 30.

*Antistius M.*, XXI, 65; XXV 33.

*Antistius Sex.*, XXVII, 36.

*Antium*, capitale des Volsques II, 33, 63, 65; VI, 9. — Colonie à —, III, 1. — Nouvelle colonie à —, VIII, 14. — Forcée de donner un contingent de forces navales, XXXVI, 3.

*Antius Sp.*, IV, 17.

*Antonius A*, député vers Persée XLV, 4.

*Antonius M.*, maître de la cavalerie, VIII. 17.

*Antonius M.*, tribun, XLV, 21.

*Antonius, Q. Merenda*, IV, 42

*Antonius T. Merenda*, III, 35.

*Antron*, v. de Phthiotide, XLII 42, 67.

*Anxur*, v. des Volsques, IV, 59. — Prise, V, 8. — Reprise, V, 13 — Assiégée par les Volsques V, 16. — Colonie à —, VIII, 21

*Aoüs*, fleuve de Macédoine, XXXII 5, 10, 13; XXXIII, 4; XXXVIII 49.

*Apama*, sœur de Séleucus XXXVIII, 13.

*Apama*, fille d'Alexandre le Mégapolitain, XXXV, 47.

*Apamée*, v. de la grande Phrygie XXXV, 15; XXXVII, 18, 44 XXXVIII, 13.

*Apelaure*, v. d'Arcadie, XXXIII 14

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Apelle*, ambassadeur de Philippe, XL, 20. — Tue par Persée, XLII ,5.
*Apennins*, (monts), V, 33; X, 27; XXI, 58; XXII, 1; XXXVI, 15; XXXIX, 2.
*Apérantie*, contrée de la Thessalie, XXXVI, 33. — Prise par les Italiens, XXXVIII, 3. — Reprise par Persée, XLIII, 20.
*Aphrodisias* (Cilicie), XXXIII, 20.
*Aphrodisias* (Carie), XXXVII, 21.
*Apollon Pythien*, XXIII, 11; XXIX, 10. — Son temple, XXXVIII, 41.
*Apollodore*, XXXV, 50.
*Apollonie*, v. d'Épire, XXVIII, 8; XLII, 18; XLIV, 30.
*Apollonie*, v. de Macédoine, XLV, 28.
*Apollonides*, Syracusain, XXIV, 28.
*Apollonius*, XXXVII, 23.
*Apollonius* (autre), XLII, 6.
*Appiolæ*, ville latine, I, 35.
*Appulēius Saturninus*, XLV, 13.
*Appulēius L.*, tribun, X, 32.
*Appulēius L.*, décemvir, puis prêteur, XLII, 4; XLV, 44.
*Appulēius Pansa*, X, 5, 6, 9.
*Appulēius Q.*, XLII, 4.
*Apronius*, III, 54.
*Apsus*, fleuve d'Illyrie, XXXI, 27.
*Apuans*, Liguriens. —Vaincus par le consul Flaminius, XXXIX, 2. — Enveloppent Marcius, *ibid.*, 20. — Tentent de se soulever, XL, 1. — Sont écrasés, XL, 38.
*Apuliens*, peuple de l'Italie. — Font un traité avec Rome, puis le violent, VIII, 25, 37. — Obtiennent la paix, IX, 20. — Battus par Décius, X, 15. — Passent aux Carthaginois, XXII, 61.
*Apulie*, VI, 42; VII, 26; IX, 12; XXII, 9; XXV, 20; XXXIX, 29.
*Apustius L.*, XXIII, 38.
*Apustius L.*, lieutenant de Sulpicius, XXXI, 27. — Lieutenant de Scipion, XXXVII, 4. — Sa mort, *ibid.*, 16.
*Apustius Fullo*, édile, XXXI, 4. Préteur, XXXIII, 24, 26. — Triumvir, 53; XXXV, 9.
*Aquilée*, v. d'Istrie. — On y conduit une colonie, XXXIX, 55; XL, 34. — Nouvelle colonie, XLIII, 19.
*Aquillius*, les frères. — Conspirent contre la République, II, 4.
*Aquillius C.*, consul, II, 40.
*Aquillius Corvus*, VI, 4.
*Aquillius P.*, XXVII, 3.
*Aquilonia*, v. des Hirpins, X, 98. — Prise et pillée par les Romains, *ibid.*, 41, 44
*Aquitaine*, province méridionale des Gaules, XXI, 23.
*Arabes*, archers, XXXVII, 40.
*Arabie*, déserts de l'—, XLV, 12.
*Arachus*, fleuve d'Épire, XXVIII, 3, 4; XLIII, 23.
*Aradiens*, peuple phénicien, XXXV, 48.
*Aratus*, Achéen, XXVII, 31.
*Arbacala*, v. d'Ibérie, XXI, 5.
*Arcadiens*, I, 5. — Assemblée des —, XXXII, 5.
*Archélāus*, chef acarnanien, XXXIII, 16.
*Archidamus*, chef étolien, XXXII, 4. — Son insolence à l'assemblée des Achéens, XXXV, 48.
*Archidamus*, grand d'Étolie, allié à Persée, LXIII, 23, 24. — Fuit avec Persée, XLIV, 43.
*Archimède*, protège Syracuse, XXIV, 34. — Sa mort, XXV, 31.
*Archippe*, chef argien, XXXIV, 40.



Δημοσια Κεντρικη Βιβλιοθηκη Βεροιας

*Archo*, fiancée de Poris, XL, 4.
*Archon*, Achéen. Son discours contre Xénocrate, XLI, 29.
*Ardée*, v. des Rutules.—Assiégée par Tarquin, I, 57. — Se sépare de Rome, III, 71 : IV, 1. — Fait un nouveau traité, IV, 7. — Sédition à —, IV, 9, 10. — Colonie fondée à —, *ibid.*, 11. — Camille exilé à —, V. 43, 44.
*Ardonée*, v. d'Apulie, XXIV, 20.
*Arduès*, fils d'Antiochus, XXXIII, 19.
*Ardyéens*, peuple d'Illyrie, XX, 28; XXVII, 30.
*Aréens*, peuple d'Afrique, XXXIII, 8.
*Arennius C. et L.*, tribuns, XXVII, 6.
*Arennius L.*, commandant des alliés, XXVII, 26, 27.
*Aréthuse*, fontaine de Syracuse, XXV, 30.
*Arétins*, peuple d'Étrurie, IX, 32, 37.
*Aréus*, exilé lacédémonien, XXXIX, 35.
*Arévaques*, peuple de la Tarraconaise, XLI, 3.
*Argentanum*, v. du Brutium, XXX, 19.
*Argiletum*, quartier de Rome, I, 19.
*Argithée*, capitale de l'Athamanie, XXXVIII, 1.
*Argos*, v. du Péloponèse, XXXI, 7. — Siége de l'assemblée achéenne, XXXI, 25. — Livrée à Philoclès, XXXII, 25. — Livrée à Nabis, *ibid.*, 38, 40. — Citadelles d'—, XXXIV, 25. — Jeux Néméens à —, *ibid.*, 41. — La liberté proclamée à —, *ibid.*, *ibid.*
*Argos Amphilochium*, ville d'Épire, XXXVIII, 10.
*Ariarathe*, roi de Cappadoce XXXVII, 31; XXXVIII, 26. Condamné à payer deux cen talents pour avoir aidé Anti chus, *ibid.*, 37. — Allié d Romains, *ibid.*, 39. — Ambas sade envoyée par — à Rom XL, 20. — Envoie son fils Rome, XLII, 19.
*Aricie*, ville du Latium, I, 50; 14; XXIV, 44.
*Ariminum*, ville d'Ombrie, XX 51; XXIV, 44; XXXI, 10, 2 XXXIX, 2.
*Aristène*, préteur des Achéens XXXII, 19. — Son discour *ibid.*, 20, 21. — Conseille a Béotiens de s'unir à Rom XXXIII, 2. — Son discours a Étoliens, XXXIV, 24.
*Ariston*, acteur tragique, XXI 24.
*Ariston*, Tyrien, XXXIV, 61.
*Aristodème*, II, 34.
*Aristomache*, XXIV, 2, 3.
*Aristote*, officier d'Antiochu XXVI, 21.
*Armènes*, fils de Nabis, XXXI 52.
*Arménie*, XLI, 24.
*Armés*, Carthaginois, XXVI, 49
*Arno*, fl., XXII, 2.
*Arpi*, ville d'Apulie, IX, 13; XXI 9, 12; XXIV, 3, 45, 46; XX 15.
*Arpinates*, habitants d'Arpinum IX, 13. — Obtiennent le dro cité, X, 1; et le droit de su frage, XXXVIII, 36.
*Arpins*, habitants d'Arpi, XXI 47; XXXIV, 45.
*Arpinum*, ville des Volsques, I 44.
*Arsia*, forêt d'Étrurie, II, 7
*Artatus*, fleuve d'Illyrie, XLII 21.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*rtaxias*, roi d'Arménie, XLI, 24.
*rtène*, ville des Volsques, IV, 61.
*rthétaure*, Illyrien, XLII, 13, 40.
*rvernes*, peuple de la Gaule centrale (Auvergnats), V, 54; XXVII, 39.
*runs*, frère de Lucumon, I, 34.
*runs Tarquin*, I, 46.
*runs*, fils de Lucumon, I, 56.— Combat contre Brutus, II, 6.
*runs*, fils de Porsena, II, 14.
*runs* de Clusium, V, 33.
*scagne*, fils d'Énée, I, 1, 3.
*sclépiodote*, officier de Persée, XLII, 51; XLIV, 2.
*scordus*, fleuve de Macédoine, XLIV, 7.
*scuris*, lac de Thessalie, XLIV, 2, 3.
*sena*, ville d'Espagne, XXIII, 27.
*snăus*, montagne de Macédoine, XXXII, 5.
*sopus*, fleuve de Thessalie, XXXVI, 22.
*spendiens*, peuple de Pamphylie, XXXVII, 23; XXXVIII, 15.
*sta*, ville d'Espagne, XXXIX, 21.
*stapa*, ville de Bétique, XXVIII, 22, 23.
*stiens*, peuple de Thrace, XXXVIII, 40.
*strée*, ville de Péonie, XL, 24.
*stura*, fleuve du Latium, VIII, 13.
*Astymède*, Rhodien, XLV, 21, 25.
*Atalante*, île voisine de l'Eubée, XXXV, 37.
*Atella*, ville des Osques, XXII, 61; XXVI, 16; XXVII, 3. — Comédies d'— (Atellanes), VII, 2.
*Atérius*, consul, III, 31. — Tribun, *ibid.*, 65.
*Aternum*, ville du Picénum, XXIV, 47.
*Athacus*, ville de Macédoine, XXXI, 34.
*Athamanes*, peuple d'Épire, XXVII, 30; XXIX, 12; XXXI, 28. — En guerre avec Philippe, XXXI, 41, 42; — Ravagent la Thessalie, XXXII, 14. — Soumis par Philippe, XXXVI, 4. — Chassent les Macédoniens, XXXVIII, 1, 2. — Demandent aux commissaires romains d'être libres, XXXIX, 24, 25.
*Athanagie*, ville de la Tarraconaise, XXI, 61, 62.
*Athénagoras*, officier de Philippe, XXXI, 27, 35, 43; XXXII, 5; XXXIII, 7.
*Athénagoras*, officier de Philippe, XLIV, 32.
*Athénée*, frère d'Eumène, XXXVIII, 12, 13; XLII, 55; XLV, 27.
*Athènes*, assiégée par Philippe, XXXI, 14, 24, 26, 44. — Œuvres d'art à —, XLV, 27. — Lois d'—, III, 31. — Visitée par Paul-Émile, XLV, 27. — Gouvernée par ses orateurs, XXXI, 24.
*Athéniens*, envoient une ambassade à Philippe, XXVII, 30. — Vaincus sur mer, XXVIII, 41. — Compris dans le traité conclu entre Rome et Philippe, XXIX, 12. — Demandent du secours aux Romains, XXXI, 5. — En lutte avec Philippe (voy. Athènes). — Caractère des —, XXXI, 44; XLV, 23.
*Athos*, montagne entre la Macédoine et la Thrace, XLIV, 11.
*Atilius A.*, XLII, 37.
*Atilius Serranus A.*, préteur, XXXV, 10. — Préfet de la flotte, *ibid.*, 20. — Envoyé contre Nabis, *ibid.*, 22. — Disperse la

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

flotte d'Antiochus, XXXVI, 20. — Préteur pour la seconde fois, XLI, 33. — Ambassadeur en Grèce, XLII, 37, 47. — Consul, XLIII, 4.

*Atilius Serranus C.*, inaugure les jeux scéniques, XXXIII, 54. — Préteur, XXXIX, 23.

*Atilius C.*, préteur, XXI, 26. — Brigue le consulat, XXII, 35.

*Atilius L.*, tribun militaire, IV, 7; V, 13.

*Atilius L.*, tribun, IX, 30. — Autre, XXVI, 33.

*Atilius L.*, questeur, XXII, 49.

*Atilius L.*, préteur en Sardaigne, XXXII, 27, 28.

*Atilius L.*, commandant à Locres, XXIV, 1.

*Atilius L.*, noble de Samothrace, XLV, 5.

*Atilius Régulus*, consul, VIII, 16.

*Atilius Régulus*, autre consul, 35, 36.

*Atilius Régulus*, censeur, XXII, 25, 32; XXIII, 21; XXIV, 11, 18, 43.

*Atilius*, duumvir, XXIII, 21.

*Atilius*, préteur, XXIV, 43, 44; XXV, 1; XXVI, 6, 33. — Député vers Ptolémée, XXVII, 4.

*Atilius Serranus*, XXXVII, 46; XLI, 26.

*Atina*, ville des Volsques, IX, 28.

*Atinius C.*, tribun du peuple, XXXIV, 46; XXXVIII, 35. — Vainqueur en Lusitanie, XXXIX, 21. — Sa mort, *ibid.*, *ibid.*

*Atinius Labéon*, XXXVI, 45; XXXVII, 2.

*Atinius Labéon*, tribun, XXXIII, 22, 25. — Préteur, *ibid.*, 42, 43.

*Atinius M.*, commandant de Thurium, XXV, 15.

*Atinius M.*, commandant des alliés, XXXIV, 47.

*Atinius* (les frères), auteurs de scandales des Bacchanales XXXIX, 17, 18.

*Atinius Ti.*, II, 36.

*Atintanie*, partie de l'Épire XXVII, 30; XXIX, 12; XLV 30.

*Atius*, tribun militaire, XLI, 7.

*Atlesbis*, roi thrace, XLII, 67.

*Atrax*, ville de Thrace, XXXII 15, 17, 18; XXXIII, 4; XXXV 10, 13.

*Atrée*, XLIII, 15.

*Atrius*, Ombrien, XXVIII, 24, 29

*Atta Clausus*, I, 16.

*Attale*, roi d'Asie, XXVI, 24 XXVII, 30, 33; XXVIII, 7 XXIX, 11. — Est compris dan le traité des Romains et d Philippe, *ibid.*, 12. — Vient a Pirée, XXXI, 14, 15. — Pren Orée, *ibid.*, 46. — Envoie un ambassade à Rome, puis un couronne d'or, XXXII, 8, 27. — Son entretien avec Nabis, *ibid* 39, 40. — Sa mort, XXXIII, 2 21.

*Attale*, frère d'Eumène. — An nonce au sénat qu'Antiochus passé l'Hellespont, XXXV, 2 — Combat avec les Romain contre Antiochus, XXXVII, 4 — Se joint à Manlius, XXXVII 12. — Croit trop vite à la mor de son frère, XLII, 16. — Aid les Romains contre Persée XLII, 55, 58, 65; XLIV, 13.

*Attane*, roi des Turdétans XXVIII, 15.

*Attique*, XXVIII, 8; XXXI, 14, 2

*Atys*, roi d'Albe, I, 3.

*Audena*, fleuve d'Étrurie, XLI, 2

*Aufidène*, ville du Samnium, 12.

*Aufidius*, tribun, XLIII, 10.

*Aufide*, fleuve d'Apulie, XXII, 4

Bibliothèque Municipale, Bibliothèque Bernoise

*ugine*, mont de Ligurie, XXXIX, 2.
*uguste*, empereur, I, 19; IV, 20; XXVIII, 12.
*ulis*, ville de Béotie, XXXV, 37, 50; XLV 27.
*ulius*, préfet des alliés, XXVII, 26, 27.
*ulius Cerrétanus*, consul, VIII, 37; IX, 15, 16, 22.
*urélius Cotta*, préteur, XXX, 26, 27. — Consul, XXXI, 4, 6, 47.
*urélius Scaurus*, préteur, XXXIX, 6, 8.
*urélius L.*, questeur, XXXIII, 42.
*urélius L. Cotta*, tribun des soldats, XL, 27.
*urélius M. Cotta*, XXIII, 30; XXV, 22. — Décemvir, XXIX, 38; député vers Philippe, XXX, 26, 42.
*urélius M. Cotta*, ambassadeur de L. Scipion, XXXVII, 52.
*urinx*, *v. de Bétique*, XXIV, 42.
*urnca* (voy. Suesse).
*urunces*, peuple de la Campanie, II, 16, 17, 26; VII, 28, VIII, 15.
*urunculéius C.*, préteur, XXVI, 6, 7.
*urunculéius C.*, tribun des soldats, XXVII, 41.
*urunculéius L.*, préteur, XXXVI, 45; XXXVII, 2, 55.
*usétans*, peuple de la Tarraconaise, XXI, 22, 63. — Excités par Indibilis, XXIX, 2, 3.
*usone*, ville d'Italie, IX, 25.
*usones*, Italiens, VIII, 17; IX, 25.
*uximum*, ville du Picénum, XLI, 21.
*ventinus*, roi d'Albe, I, 3.
*Aventin*, une des sept collines de Rome, I, 6, 33. — Retraite sur le mont —, II, 28; III, 50. — Statue de Junon sur l' — XXI, 62.
*Averne*, lac de Campanie, XXIV, 12, 20.
*Axius*, fl. de Macédoine, XXXIX, 54; XLIV, 26, 43; XLV, 29.
*Axylos*, canton de Galatie, XXXVIII, 18.
*Azore*, ville de Thessalie, XLII, 53; XLIV, 2.

B

*Babylone*, v. d'Assyrie, XXXVIII, 17.
*Bacchium*, île du golfe Arabique, XXXVII, 21.
*Badius*, Campanien XXV, 18.
*Bæbius A.*, XLV, 28, 31.
*Bæbius Cn.*, tribun, accepte les censeurs, XXIX, 53. — Désigné préteur, XXXI, 40, 50. — XXXII, 1, 7. — Triumvir, XXXIX, 23, 56.
*Bæbius Cn. Tamphilus*, préteur, XLIV, 77. — Envoyé en Assyrie, XLV, 17.
*Bæbius L.*, député en Macédoine, XLIV, 18.
*Bæbius L. Dives*, préteur, XXXVII, 47, 50, 59.
*Bæbius M.*, commissaire, XXX, 25.
*Bæbius M. Tamphilus*, triumvir, XXXIV, 45; préteur, XXXV, 10, 23, 24. — Préteur, XXXVI, 8, 13, 22. — Envoyé pour décider entre Philippe et Eumène, XXXIX, 24, 31. — Est nommé consul, XL, 18. — Est prorogé, LX, 36. — Triomphe des Liguriens, XL, 38.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Bæbius, Q. Tamphilus.* — Ses deux ambassades, XXI, 6, 18.
*Bæbius Q. Herennius*, tribun, accuse le sénat et les nobles, XXII, 34.
*Bæbius Q.*, tribun, XXXI, 6.
*Bæbius Q. Sulca*, député, XLII, 6.
*Bagrada*, fleuve de Numidie, XXX, 25.
*Balanos*, roi gaulois, XLIV, 14.
*Balares*, peuple de Sardaigne, XLI, 10, 16.
*Balbus*, mont d'Afrique, XXIX, 31.
*Baléares*, îles de la Méditerranée, XXVIII, 37. — XXII, 20; XXIII, 40.
*Baléares*, habitants des îles Baléares, frondeurs célèbres, XXI, 21, 55. — XXII, 37; XXVIII, 37.
*Ballixte*, mont de Ligurie, XXXIX, 2; XL, 41; XLI, 22.
*Bantia*, ville d'Apulie, XXVII, 25.
*Bantius*, de Noles, XXIII, 15.
*Baphyre*, fleuve de Macédoine, XLIV, 6.
*Barbanna*, fleuve de Dalmatie, XLIV, 31.
*Barbosthène*, mont de Laconie, XXXV, 27, 30.
*Barca*, famille carthaginoise, XXIII, 13. — XXI, 2, 9. — XXX, 7, 42.
*Bardone*, ville d'Espagne, XXXIII, 21.
*Bargulum*, ville d'Assyrie, XXIX, 12.
*Bargusiens*, peuple d'Espagne, XXI, 19, 23.
*Bargylies*, ville de Carie, XXXII, 33, XXXIII, 18, 30, 35, 39.
*Barium*, ville d'Apulie, XL, 28.
*Bassanie*, ville d'Assyrie, XLIV, 30.
*Bastarnes*, peuple de Dacie, XL 50, 57, 58; XLI, 23.
*Bastétans*, peuple de Bétique XXXVII, 46.
*Bato*, prince dardanien, XXXI, 1
*Bébius*. Voyez *Bæbius*.
*Bécula*, ville de Bétique, XXVI 18; XXVIII, 13.
*Béculonius*, enseigne, XLI, 8.
*Begorrite*, lac de Madédoine, XL 53.
*Belbine*, ville d'Arcadie, XXXVII 34.
*Bellovèse*, prince celte, V, 34, 3
*Bellus*, Mysien, XLIV, 31.
*Bénévent*, ville du Samnium, I 27; XXIV, 16; XXV, 13.
*Bénéventins*, XXII, 13; XXV, 1
*Béotie*, XXVII, 30; XXVIII, XXXIII, 1.
*Béotiens*. XXIX, 12. — Font a liance avec les Romains XXXIII, 2. — Leurs excès cont les Romains, *ibid*, 29. — Alli d'Antiochus, XXXV, 6. — Le assemblée dissoute, XLII, 44.
*Bergistans*, peuple de la Tarr conaise, XXXIV, 16, 17.
*Béroé*, ville de Macédoine, XLI 45; XLV, 29.
*Besaside*, général espagnol XXXIII, 44.
*Besidies*, ville du Bruttium, XX 19.
*Besses*, peuple de Thrace, XXXI 53.
*Bétique*, province de l'Espagn XXVIII, 2.
*Bétis*, fleuve de Bétique, XXXII 16.
*Béturie*, partie de la Bétiqu XXXIII, 21; XXXIX, 30.
*Beudos*, ville de Phyrgie, XXXVII 15.
*Bévus*, fleuve de Macédoine XXXI, 33.

Ανδρικόν Κεντρικόν Βιβλιοθήκη Θεσσαλ

*ionon*, Acarnanien, XXXIII, 16.
*igerra*, ville de Tarraconaise, XXIV, 41.
*ilistage*, roi des Ilergètes, XXXIV, 11.
*isaltes*, peuples voisins du Nessus, XLIV, 45; XLV, 30.
*ithynie*, contrée de l'Asie Mineure, XXVII, 30; XLII, 29.
*ithys*, fils de Cotys, roi de Thrace, XLV, 39, 42.
*ituriges*, peuple de la Gaule centrale.
*landa*, ville de Lucanie, XXIV, 20.
*laxius*, Apulien, XXVI, 38.
*loxius*, Campaniens (les frères —), XXVII, 3.
*occhar*, roi de Mauritanie, XXIX, 30.
*occhar*, officier de Syphax, XXIX, 32.
*œbé*, lac de Thessalie, XXXI, 41.
*œbéis*, même lac, XXVII, 32.
*oïens*, peuples de la Celtique, V, 35; XXI, 25; XXXI, 2, 10; XXXII, 30, 31, 33, 36, 37; XXXIV, 22, 46 47; XXXV, 4, 5, 40; XXXVI, 38, 39.
*oïorix*, roi des Boïens, XXXIV, 46.
*omilcar*, préfet de la flotte carthaginoise, XXIII, 41; XXIV, 36; XXV, 25, 27.
*ononie*, ville de l'Italie cispadane, XXVII, 37; XXXIX, 2.
*ora*, mont de Macédoine, XLV, 29.
*ostar*, commandant de Sagonte, XXII, 22.
*ostar*, député Carthaginois, XXIII, 34; XXVI, 5, 12.
*ottiée*, partie de la Macédoine, XXVI, 25.
*ovianum*, ville des Samnites, IX, 28; XXV, 13.
*Bovilles*, ancienne ville du Latium, X, 47.
*Brachyllas*, Béotien, XXXIII, 27; 28; XXXV, 47; XXXIV, 6.
*Brancus*, roi Allobroge, XXI, 31.
*Brennus*, roi gaulois, V, 38, 48.
*Brindes*, ville de Calabre, XXXI, 13; XXXIV, 52; XLII, 17, 18; XLV, 14. — Port de —, XXIII, 30. — Promontoire de —, X, 2.
*Briniates*, peuple ligurien, XXXIX, 2; XLI, 23.
*Brixia*, ville de Gaule, V, 35; XXI, 25; XXXII, 30.
*Bruttiens*, peuples du midi de l'Italie. — Passent aux Carthaginois, XXII, 61; XXIV, 1. 2; XXVII, 51. — Brigands plutôt que soldats, XXVIII, 12; XXIX, 6. — Conspirent contre Rome, XXXII, 1.
*Bruttium*, pays de l'Italie méridionale, XXV, 1; XXVI, 12; XXVII, 41. — Colonie du — XXXIV, 53.
*Brutullus*, Samnite, VIII, 39.
*Brutus D.*, lieutenant, X, 43. — Consul, X, 47.
*Brutus L.*, maître de la cavalerie, VIII, 12. — Consul, VIII; 29.
*Brutus J. Junius*, I, 56. — Premier consul, I, 60. — A les premiers faisceaux, II, 1. — Fait jurer une haine éternelle aux rois; *ibid*, 4. — Fait piller les biens des Tarquins, *ibid*, 5. — Condamne son fils, *ibid*. — Sa mort, *ibid*, 6, 7.
*Bryanium*, ville de Macédoine, XXXI, 39.
*Budarès*, chef espagnol, XXXIII, 44.
*Bullins*, peuple d'Épire, XLIV, 30.
*Busa*, femme d'Apulie, XXII, 52.
*Butrote*, ville d'Épire, XXIX, 7.
*Buxentum*, ville de Lucanie,

Δημόσιο Κέντρικη Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXXII, 29; XXXIV, 35; XXXIX, 23.
*Bylazor*, contrée de la Péonie, XLIV, 26.
*Byzacène*, contrée de l'Afrique, XXXIII, 48.
*Byzance*, ville sur le Bosphore, XXXVIII, 16.
*Byzantins*, XXXII, 33.

C

*Cacus*, pâtre, 1, 7.
*Cadusiens*, peuples d'Asie, XXXV, 48, 49.
*Caïcus*, fleuve de Mysie, XXXVII, 18.
*Caïète*, ville du Latium, XL, 2.
*Calabrie*, XXIII, 24; XLII, 48.
*Calagurris*, ville des Celtibériens, XXXIX, 21.
*Calathana*, bourg de Thessalie, XXXII, 13.
*Calatie*, ville de Campanie, IX, 2, 28; XXIII, 14; XLII, 20; XLV, 16. — Assiégée par les Romains, IX, 28. — Prise par les Samnites, *ibid*, 43. — Se soumet, XXVII, 3. — Les murs de — reconstruits par les censeurs, XLI, 32.
*Calavius N.*, Campanien, IX, 26.
*Calavius Ofilius*, Campanien, IX, 7.
*Calavius Ovius*, Campanien, IX, 26.
*Calavius Pacuvius*, Campanien. — Sauve le sénat de Capoue, XXIII, 2, 3. — Détourne son fils Pérolla de tuer Annibal, XXIII, 9.
*Calènes*, peuple de Campanie, X, 20.
*Calès*, ville de Campanie, VIII, 16; XXII, 15; XXIII, 31; XXIV, 45; XXVI, 9; XXVII, 9. — Prise par les Romains, VIII, 16. — Colonie de —, VIII 16, 17; XXVII, 9, 15.
*Caletra*, ancienne ville d'Étrurie, XXXIX, 35.
*Callicrate*. — Son discours contre Persée, XLI, 28; XLV, 21.
*Callicrite*, Thébain, XLII, 13, 40.
*Callicula*, montagne de Campanie, XXII, 15, 17.
*Callidrome*, sommet du mont Œta, XXXVI, 15, 16.
*Callife*, ville du Samnium, VIII, 25.
*Calligène*, médecin de Philippe, XL, 56.
*Callipeucé*, défilé de Thessalie, XLIV, 5.
*Callipolis*, ville de Chersonèse, XXXI, 16.
*Callipolis*, ville d'Étolie, XXXVI, 30.
*Callippe*, commandant de la flotte macédonienne, XLIV, 28.
*Callithère*, ville de Thessalie, XXXII, 13.
*Calor*, fleuve du Samnium, XXIV, 14; XXV, 17.
*Calpurnius C.*, XXII, 61.
*Calpurnius Flamma*, XXII, 60.
*Calpurnius L.*, XXXII, 19.
*Calpurnius Pison*, préteur, XXV, 41; XXVI, 10, 15, 21, 28. — En Étrurie, XXVII, 6, 7, 21.
*Calpurnius Pison*, préteur en Espagne, XXXIX, 6, 8, 21, 30, 31, 42. — Triumvir, XL, 29. — Consul, XL, 35. — Sa mort, XL, 37.
*Calycadnus*, promontoire de Cilicie, XXXVIII, 38.
*Calydon*, ville d'Étolie, XXXVI, 11.
*Cambuniens*, monts de Macédoine, XLII, 53; XLIV, 2.
*Camérie*, ville du Latium, I, 38.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

*Camertes*, peuple d'Ombrie, IX, 36; XXVIII, 45.
*Campanien*, VII, 29, 30, 31. — Se rendent aux Romains, VIII, 11, 14. — Envoient des députés à Varron, XXIII, 2, 4, 5. — Passent à Annibal, *ibid.*, 7, 35. — Se rendent, XXIV, 47. — Appellent Annibal, XXV, 15. — Assiégés par les Romains, XXVI, 4, 12, 14. — Sénateurs — condamnés, *ibid.*, 15, 16. — Le peuple vendu, *ibid.*, *ibid.* — Se plaignent de Fulvius, *ibid.*, 33, 34. — Conjuration des — punie, XXVII, 3: XXVIII, 46: XXXVIII, 36; XLII, 19.
*Canastrée*, promontoire de Macédoine, XXXI, 45; XLIV, 11.
*Canes*, ville d'Éolide, XXXVI, 45, XXXVII, 8.
*Caninius C. Rebilus*, préteur en Sicile, XLII, 28, 31.
*Caninius M. Rebilus*, envoyé en Macédoine, XLIII, 13; XLV, 42.
*Canna*, fleuve d'Apulie, XXV, 12.
*Cannes*, village d'Apulie, XXII, 43. — Bataille de —, XXII, 47 et suivants.
*Cantilius L.*, XXII, 57.
*Cantius*, X, 46.
*Canuléius C.*, tribun du peuple, auteur de la proposition sur le mariage des deux ordres, IV, 1, 3.
*Canuléius L.*, député en Étolie, XLII, 30.
*Canuléius L. Dives*, préteur en Espagne, XLII, 28, 31; XLIII, 2.
*Canuléius M.*, tribun, IV, 44.
*Canusium*, ville d'Apulie, IX, 20. — Sert de refuge aux débris de Cannes, XXII, 50, 52.
*Capène*, ville d'Étrurie, V, 10; XXII, 1.
*Capène*. — Porte —, lieu de réunion des sénateurs, XXIII, 32.
*Capenates*, V, 8, 12, 13, 24.
*Capetus*, roi d'Albe, I, 3.
*Capoue*, ville de Campanie, autrefois Vulturne, IV, 37. — Surprise par les Samnites, VII, 38; VIII, 6. — Délices de —, VII, 38. — Conspire contre Rome, IX, 20, 25, 26. — Quartier d'hiver d'Annibal, XXIII, 18. — Souffre de la disette, XXV, 13 — Assiégée et prise par les Romains, XXVI, 1, 4. — *Voy.* Campaniens.
*Cappadoce*, province de l'Asie Mineure, XXXVII, 31; XLII, 29.
*Capusa*, Numide, XXIX, 29.
*Capys*, roi d'Albe, I, 3.
*Capys*, général, IV, 37.
*Carabis*, ville d'Espagne, XLI, 3.
*Carales*, ville de Sardaigne, XXIII, 40; XXX, 39.
*Caralitis*, marais de Lycaonie, XXXVIII, 15.
*Caranus*, premier roi de Macédoine, XLV, 9.
*Caravantis*, ville d'Assyrie, XLIV, 30.
*Caravantius*, frère de Gentius, XLIV, 30, 32; XLV, 43.
*Carie*, province de l'Asie Mineure, XXXIII, 19; XXXV, 27; XXXVII, 16.
*Carie Hydrèle*, partie de la Carie, XXXVII, 56.
*Cariens*, habitants de la Carie, XXXIII, 18; XLIV, 15.
*Carmenta*, prophétesse, I, 7.
*Carmentale*, porte de Rome, II, 49; XXIV, 47; XXV, 7.
*Carmon*, ville d'Espagne, XXXIII, 21.
*Carnes*, peuple de Vénétie, XLIII, 7.
*Carnunte*, ville de Pannonie, XLIII, 1.

Δημόσιον Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

*Carnutes*, peuple de Gaule, V, 34.
*Carpésiens*, peuples de la Tarraconaise, XXIII, 26.
*Carpétanie*, pays de la Tarraconaise, XXXIX, 30; XL, 30, 33.
*Carpétans*, XXI, 5, 11; XLI, 3.
*Carséoles*, ville du Latium, X, 3, 13; XXVII, 9; XXIX, 15.
*Cartéia*, ville de Tarraconaise, XXVIII, 30. — Colonie à —, XLIII, 3.
*Carthage*, ville d'Afrique. — Constitution de —, XXXIII, 46. — Siége de —, XLI, 42, 45.
*Carthagène*, ville de la Tarraconaise, XXI, 5. — Situation de —, XXVI, 42. — Prise par Scipion, *ibid.*, 46, 47.
*Carthaginois*, habitants de Carthage. — Font passer une armée en Sicile, IV, 29. — Rapports d'amitié avec Rome, VII, 27, 38; IX, 43. — Cause de la guerre punique, XXI, 1. — Guerre déclarée, XXI, 18. — Abordent à Héraclée, XXIV, 35. — Chassés de l'Espagne, XXVIII, 16. — Effrayés à la vue de la flotte romaine, XXIX, 3. — Font un traité avec Syphax, *ibid*, 23. — Vaincus par la cavalerie romaine, *ibid.*, 29. — Vaincus par Scipion, XXX, 8. — Réparent leurs murs et rappellent Annibal, *ibid.*, 9, 10. — Demandent la paix, *ibid.*, 16, 21, 23. — Pillent la flotte romaine, *ibid.*, 24. — Battus par Scipion, reçoivent les conditions de la paix, XXX, 37. — Perdent leur flotte, *ibid.*, 43. — Payent un premier tribut aux Romains, XXXII, 2. — Envoient une ambassade à Rome, XXXVI, 4. — En guerre avec Masinissa, XL, 17. — Font la paix, *ibid.*, 34. — Reçoivent une ambassade de Persée, XLI, 27. — Se plaignent de Masinissa, XLII, 23. — Leur sévérité pour les généraux vaincus, XXXVIII, 48.
*Carthalon*, commandant de la cavalarie d'Annibal, XXII, 15, 58.
*Carthalon*, chef carthaginois, XXVII, 16.
*Carvilius C.*, de Spolète, XLII, 20, 21.
*Carvilius L.*, tribun, XXV, 3.
*Carvilius Maximus*, édile, puis consul, X, 9, 39, 43, 44, 46.
*Carvilius Sp.*, consul, puis augure, XXIII, 22; XXVI, 23.
*Carvilius Sp.*, tribun, XXV, 3.
*Carvilius Sp.*, renvoyé de Grèce à Rome, XLII, 36.
*Caryes*, ville d'Arcadie, XXXIV, 26; XXXV, 27.
*Caryste*, ville d'Eubée, XXXII, 16, 17; XXXIII, 24.
*Caryste*, ville de Ligurie, XLII, 7
*Casilinum*, ville de Campanie, XXII, 15; XXIII, 17, 19, 20; XXIV, 19.
*Casinum*, ville du Latium, IX, 28; XXII, 13; XXVI, 19.
*Cassandre*, ministre de Philippe, XXXIX, 34.
*Cassandre*, roi de Macédoine, XLIV, 11.
*Cassandrée*, ville de Macédoine, XXVIII, 8; XXXI, 45; XLIII, 23; XLIV, 11, 12, 28; XLV, 10.
*Cassignatus*, chef gaulois, XLII, 57.
*Cassius C.*, tribun militaire, XLIV, 31.
*Cassius C. Longinus*, préteur, XLI, 26. — Décemvir, XLII, 4. — Consul, *ibid.*, 28, 32. — Accusé de cruauté par les Gaulois, XLIII, 7.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Cassius Q. Longinus*, préteur, XLV, 14, 16. — Accusé par les Gaulois, XLIII, 7.
*Cassius Sp.*, consul, prend Pométie et triomphe, II, 17. — Propose une loi agraire et est mis à mort, *ibid.*, 41.
*Castulon*, ville d'Espagne, se donne aux Romains, XXIV, 41. — Revient aux Carthaginois, XXVIII, 19. — Reprise par Scipion, *ibid.*, 20.
*Catane*, ville de Sicile, XXVII, 8.
*Catius*, édile plébéien, XXVII, 6, 43. — Envoyé à Delphes, XXVIII, 45.
*Catmélus*, prince gaulois, XII, 5.
*Caudines* (fourches), IX, 2, 5, 10.
*Caularis*, fleuve de Pamphylie, XXXVIII, 15.
*Caulonie*, ville d'Espagne, XXVII, 12, 15.
*Cauniens*, alliés des Rhodiens, XXXIII, 20; XLV, 25.
*Caunus*, montagne d'Espagne, XL, 50.
*Caviens*, peuple d'Illyrie, XLIV, 30.
*Cécilius*, édile plébéien, XXXVIII, 35.
*Cécilius Denter*, préteur en Sicile, XXXIX, 56; XL, 1.
*Cécilius Marcus*, officier de Camille, XXXI, 21.
*Cécilius Marcus*, décemvir, XLII, 4, 27.
*Cécilius M. Denter*, député en Macédoine, XLII, 7.
*Cécilius M. Métellus*, édile, XXVII, 36; préteur, XXVIII, 10; député vers Attale, XXIX, 11.
*Cécilius Q.*, tribun, IV, 16.
*Cécilius Q. Métellus*, pontife, XXIII, 21; édile plébéien, XXLII, 21. — Édile curule, *ibid.*, 36. — Député, *ibid.*, 51, et XXVIII, 9. — Consul, *ibid.*, 10. — Proconsul, *ibid.*, 45. — Dictateur, XXIX, 11. — Décemvir, XXXI, 4. — Combat le consul Cornélius, XXXV, 8. — Député vers Philippe et Eumène, XXXIX, 24, 33. — Son discours aux censeurs, XL, 46.
*Cécilius Q. M.*, annonce la défaite de Persée, XLIV, 45.
*Cécilius L.*, tribun militaire, IV, 7.
*Cédicius*, centurion, V, 45, 46.
*Cédicius C.*, commissaire, X, 40.
*Cédicius L.*, tribun, II, 52.
*Cédicius M.*, entend une voix qui annonce l'arrivée des Gaulois, V, 32.
*Céla*, golfe d'Eubée, XXXI, 47.
*Céla*, ville de Thessalie, XXXII, 4.
*Célates*, peuple de Ligurie, XXXII, 39.
*Célène*, v. de Phrygie, XXXVIII, 13.
*Célésyrie*, XXXIII, 19; XLII, 29; XLV, 14.
*Célètes*, peuple de Thrace, XXXVIII, 40.
*Céletrum*, XXXI, 40.
*Célius*, historien, XXI, 38; XXII, 31; XXIII, 6; XXVI, 11; XXVII, 27; XXVIII, 46; XXIX, 27.
*Célius L.*, commandant de l'Illyrie, XLIII, 23.
*Célius*, montagne de Rome, I, 30, 38; II, 11.
*Celtique*, partie de la Gaule, V, 34.
*Celtibérie*, province de la Tarraconaise, XXVIII, 1; XL, 47-50; XLI, 3.
*Celtibériens*, secouent le joug de Carthage, XXI, 57; XXII, 21. — Gagnés aux Romains, XXIV 49. — Abandonnent Sc

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXV, 33. — Vaincus par Silanus, XXVIII, 2. — Battus à Iliturgis, XXXIV, 10. — Vaincus par Fulvius, XXXV, 7. — Vaincus par Pison, XXXIX, 21, 42, 56. — Vaincus près d'Urbicua, XL, 16, 31, 32. — Attaquent Flaccus et perdent dix mille hommes, XXXI, 39, 40, 48. — Soumis, XLI, 3. — Gracchus triomphe des —, *ibid.*, 11. — Se soulèvent et sont écrasés, *ibid.*, 31.

*Cenchrées*, ville du Péloponèse, XXVIII, 8; XXXII, 17, 19, 23.

*Cénée*, promontoire de l'Eubée, XXXVI, 20.

*Cènes*, peuple de Thrace, XXXVIII, 40.

*Céninins*, peuple du Latium, I, 9, 10.

*Cénomans*, Gaulois établis dans l'Italie transpadane, V, 35; XXI, 55. — Envahissent Plaisance XXXI, 10. — Vaincus, XXXII, 30; XXXIII, 23. — Désarmés, XXXIX, 3.

*Cénon*, ville des Volsques, II, 63.

*Censennia*, ville du Samnium, IX, 44.

*Centenius C.*, XXII, 8.

*Centenius M.*, XXV, 19.

*Cénus*, XLIV, 35.

*Céphale*, Épirote, XLIII, 5; XLV, 26.

*Céphallénia*, île de la mer Ionienne, XXXVII, 13, 50; XXXVIII, 9, 28.

*Cercète*, montagne de Thessalie, XXXII, 14.

*Cercine*, île voisine de l'Afrique, XXXII, 31; XXXIII, 48.

*Cercinium*, ville de Thessalie, XXXI, 41.

*Cerdiciates*, peuple de Ligurie,

*Cerduhellus*, habitant de Castulon, XXVIII, 20.

*Céré*, ville d'Étrurie, I, 2; V, 40-50; XX, 9, 36.

*Cérites*, habitants de Céré, V, 50; VII, 19, 20; XXVIII, 45.

*Certima*, ville de Celtibérie, XL, 47.

*Certis*, autre nom du Bétis, XXVIII, 22.

*Chalcédon*, ville de Bithynie, XLII, 56.

*Chalcis*, ville d'Eubée, VIII, 22; XXVII, 30; XXVIII, 5, 6, 7, 8. — Prise et pillée par les Romains, XXXI, 23. — Assiégée par Thoas, XXXV, 37.

*Chalcidiens*, XXXV, 38, 46, 51; XXXVI, 21. — Leurs plaintes, XLIII, 9.

*Chaonie*, partie de l'Épire, XXXV, 5.

*Chaoniens*, XXXII, 5.

*Chariclite*, commandant de la flotte des Rhodiens, XXXVII, 23.

*Charilaus*, VII, 25.

*Charopus*, Épirote, dévoué à Rome, XXXII, 6, 11.

*Charopus*, petit-fils du précédent, XLIII, 5.

*Chaüs*, fleuve de Carie, XXXVII, 14.

*Chélidonies*, promontoire de Cilicie, XXXIII, 20, 4.

*Chéréa*, Romain, XL, 55.

*Chéronée*, ville de Béotie, XXXV, 46; XXXVI, 11; XLII, 43.

*Chersonèse*, partie de la Thrace, XXXI, 16; XXXVI, 41.

*Chimarus*, soldat crétois, XLIV, 24.

*Chios*, île de la mer Égée, XXXVII, 27; XLIV, 25. — Habitants de —, XXVII, 30;

*Cianiens*, habitants de Cios, XXXI, 31; XXXIII, 30.
*Cibyre*, v. de Phrygie, XXXVIII, 14; XLV, 25.
*Cicéréius C.*, préteur, XLI, 26, 33. — Vainqueur des Corses, XLII, 7, 21.
*Cicéréius C.*, député vers Gentius, XLII, 26; XLV, 15, 17.
*Cilicie*, province de l'Asie Mineure, XXXIII, 19.
*Ciliciens*, XXXVIII, 18.
*Cilnius*, famille d'Étrurie, X, 3.
*Cimbis*, endroit de la Bétique, XXVIII, 37.
*Cimétra*, ville du Samnium, X, 15.
*Ciminien*, le mont, IX, 37. — La forêt Ciminienne, IX, 36.
*Cincibilus*, roi Gaulois, XLIII, 7.
*Cincius L. Alimentus*, prisonnier d'Annibal et historien, VII, 3; XXI, 38; XXVI, 23, 28; XXVII, 7, 29.
*Cincius M. Alimentus*, tribun du peuple, XXIX, 20.
*Cincius M.*, commandant de Pise, XXXIV, 56.
*Cingilia*, ville des Vestins, VIII, 29.
*Circeïs*, ville du Latium, I, 56; II, 39; XXVII, 9; XXIX, 15. — Habitants de —, VI, 12, 21.
*Cirrha*, ville de Phocide, XLII, 15.
*Cirta*, ville de Numidie, XXIX, 32; XXX, 12, 44.
*Cithéron*, mont de Béotie, XXXI, 26.
*Citium*, ville de Macédoine, XLII, 51.
*Citius*, mont de Macédoine, XLIII, 23.
*Civismarus*, roi gaulois, XXIV, 42.
*Cios*, ville de Bithynie, XXXII, 33, 34.
*Clampétie*, ville du Brutium, XXIX, 38; XXX, 19.
*Clastidium*, bourg de Ligurie, XXI, 48; XXXII, 29, 31.
*Claudia*, dame romaine, XXIX, 14.
*Claudius*, historien, VIII, 19; IX, 5; XXXIII, 10, 30. — A traduit les annales grecques, XXV, 39; XXXV, 14.
*Claudius Asellus*, XXIII, 46, 47.
*Claudius Néron*, XXIV, 17; XXV, 22.
*Claudius Ap.*, admis citoyen et nommé sénateur, puis consul, II, 16, 21, 23. — Conseille de créer un dictateur, *ibid.*, 29, 30. — Combat les tribuns, *ibid.*, 44.
*Claudius Ap.*, consul; ses luttes contre les Plébéiens, contre ses soldats, sa mort, II, 56 à 61.
*Claudius Ap.*, décemvir, III, 33. — Son ambition, *ibid.*, 35, 36. — Sa passion, *ibid.*, 44, 49. — Abdique, *ibid.*, 54. — Sa fin tragique, *ibid.*, 56, 57, 58.
*Claudius Ap.*, fils du précédent, IV, 35, 36.
*Claudius Ap.*, fils du précédent, IV, 48; V, 1, 3, 20; VI, 40; VII, 6, 25.
*Claudius Ap.*, censeur, IX, 29, 32, 34. — Consul, *ibid.*, 42; X, 7. — Interroi, *ibid.*, 11. — Consul pour la seconde fois, *ibid.*, 15, 18. — Vainqueur des Samnites, *ibid.*, 19. — Préteur, *ibid.*, 22. — Fait la guerre aux Samnites, *ibid.*, 31.
*Claudius Ap. Pulcher*, tribun militaire, XXII, 53. — Préteur, XXIII, 24, 30; XXIV, 6, 39. — Consul, XXV, 2, 3. — Assiège Capoue, *ibid.*, 22. — Sa mort, XXVI, 6, 1.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Claudius Ap.*, tribun militaire, XXXII, 35, 36; XXXIII, 29; XXXIV, 50. — Force Antiochus à lever le siége de Larisse, XXXVI, 10. — Va à Héraclée, *ibid.*, 22. — Au mont Œta, *ibid.*, 30. — Préteur, XXXVIII, 42. — Consul, XXXIX, 23, 32, 33, 34, 35, 36, 37. — Député en Étolie, XLI, 30.

*Claudius Ap. Néron*, préteur, XXXIII, 42; XXXIV, 10; XXXVII, 55.

*Claudius Ap. Centhon*, édile curule, XL, 59. — Préteur, XLI, 22. — Triomphe des Celtibériens, *ibid.*, 31, 33. — Envoyé en Thessalie, XLII, 5. — Envoyé en Macédoine, *ibid.*, 25. — En Illyrie, où il meurt, XLIII, 11, 12.

*Claudius C. A. F.*, consul, III, 15, 35, 40, 58. — Ennemi des tribuns, IV, 6.

*Claudius Cicéron*, tribun, III, 31.

*Claudius C. Régillensis*, dictateur, VIII, 15.

*Claudius Hortator*, maître de la cavalerie, VIII, 15.

*Claudius C.*, flamine de Jupiter, XXVI, 23.

*Claudius C.*, préteur, XL, 37. — En Macédoine, XLV, 17. — Meurt augure, XLV, 44.

*Claudius Centhon fils*, interroi, XXII, 34. — Dictateur, XXV, 2.

*Claudius C. Néron*, XXIV, 17. — Préteur, XXV, 2, 3, 22. — En Espagne, XXVI, 17. — Consul, XXVII, 34, 41, 42, 43, 45. — Vainqueur d'Asdrubal, *ibid.*, 50, 51. — Triomphe sans soldats, XXVIII, 9. — Censeur, XXIX, 37.

*Claudius C. Néron*, député vers Ptolémée, XXXI, 2.

*Claudius C. Centon*, secourt Athènes, XXXI, 14.

*Claudius C. Pulcher*, augure, XXXIII, 44. — Préteur, XL, 37. — Consul, XLI, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20. — Tribun militaire, XLII, 49. — censeur, XLIII, 16. — Accusé devant le peuple, *ibid.*, 18. — Fait le recensement, XLIV, 16; XLV, 15. — Envoyé en Macédoine, XLV, 17. — Sa mort, *ibid.*, 44.

*Claudius Asellus*, préteur, XLI, 26.

*Claudius M.*, client du décemvir, III, 44, 58.

*Claudius M.*, tribun du peuple, XLIII, 16.

*Claudius M.*, officier, XLIV, 3.

*Claudius M.*, préteur, XXXV, 8, 42.

*Claudius Marcellus*, consul, VIII, 18. — Dictateur, *ibid.*, 23. — De nouveau consul, XXIV, 29.

*Claudius M. Marcellus*, préteur, XXV, 35, 57.

*Claudius M. Marcellus*, tribun, XXIX, 20.

*Claudius M. Marcellus*, édile curule, XXXI, 50. — Préteur, XXXII, 7. — Consul, XXXIII, 24. — Triomphe des Insubriens, *ibid.*, 37. — Pontife, *ibid.*, 42. — Député, *ibid.*, 47. — Censeur, XXXVII, 58. — Meurt pontife, XLI, 17.

*Claudius M. Marcellus*, préteur, puis consul, XXXVIII, 35, 36. — Consul, XXXIX, 45, 54, 55.

*Claudius M. Marcellinus*, préteur, XXXIX, 23.

*Claudius M. Marcellus*, préteur, XLIII, 13. — Décemvir, XLIV, 18.

*Claudius P.*, tribun militaire, XXXIII, 36.

*Claudius P. Pulcher*, édile cu-

Δημοσιο Κεντρικο Βιβλιοθηκη Βεροιας

rule, XXXVIII, 35. — Consul, XXXIX, 32. — Triumvir, XL, 20.
*Claudius Q.*, tribun du peuple, XXI, 63.
*Claudius Q. Flamen*, préteur, XXVII, 21, 22. — Propréteur, *ibid.*, 43, et XXVIII, 10.
*Claudius T. Asellus*, tribun militaire, XXVII, 41. — Préteur, XXVIII, 10.
*Claudius T. Asellus*, édile plébéien, XXIX, 11.
*Claudius T. Néron*, préteur, XXIX, 11, 13. — Consul, XXX, 26, 27, 39.
*Claudius T. Néron*, préteur en Sardaigne, XL, 18.
*Claudius T. Néron*, préteur, XL, 59; XLI, 2, 9. — Prorogé, *ibid.*, 18. — Envoyé en Asie, XLII, 19, 45.
*Claudius T. Néron*, préteur en Sicile, XLV, 14, 16.
*Clausala*, fleuve de Dalmatie, XLIV, 31.
*Clétie*, II, 13.
*Cléomédon*, envoyé de Philippe, XXXII, 21.
*Cléomène*, premier roi de Lacédémone, XXXIV, 26.
*Cléanès*, ville de l'Argolide, XXXIII, 14, 15; XXXIV, 25.
*Cléonyme*, chef lacédémonien, X, 2.
*Cléopatre*, femme d'Alexandre, VIII, 24.
*Cléopatre*, reine d'Égypte, XXVII, 4; XXXVII, 3.
*Cléopatre*, sœur des Ptolémées, XLIV, 19; XLV, 13.
*Cléoptolème*, Chalcidien, XXXVI, 11.
*Clevas*, officier de Persée, XLII, 23, 25.
*Clites*, ville de Macédoine, XLIV, 11.
*Clitor*, ville d'Arcadie, XXXIX, 35.
*Clodius Licinius*, XXIX, 22.
*Cœlius Gracchus*, Éque, III, 25, 28.
*Cœlius Tullus*, député romain, IV, 17.
*Cœlius P.*, tribun militaire, VI, 31.
*Cœlius T. Siculus*, roi des sacrifices, XL, 42.
*Cœlius Q.*, consul, II, 21.
*Cœlius Q.*, censeur, VI, 31.
*Cœlius T. Siculus*, censeur, IV, 7. — Triumvir, *ibid.*, 11.
*Clondicus*, chef des Bastarnes, XL, 58.
*Clondicus*, prince gaulois, XLIV, 26, 27.
*Cluilius*, chef volsque, IV, 9, 10.
*Cluilius C.*, Albain, I, 22, 23.
*Clupée*, ville de la Zeugitane, XXVII, 29; XXIX, 32.
*Clusias*, peuple d'Étrurie, V, 35, 36; X, 30; XXVIII, 45.
*Clusium*, ville d'Étrurie, V, 33.
*Cluvia*, ville du Samnium, IX, 31.
*Cluvia*, femme de Campanie, XXVI, 33, 34.
*Cluvius C.*, député, XLIV, 40.
*Cluvius C. Saxula*, préteur, XLI, 22, 33; XLII, 1.
*Cluvius Sp.*, préteur, XLII, 9, 10.
*Clytus*, préteur d'Acarnanie, XXXVI, 11.
*Cnide*, ville de Macédoine, XXXI, 27.
*Cnide*, ville de Carie, XXXVII, 16.
*Cobulatus*, fleuve de l'Asie Mineure, XXXVIII, 15.
*Codrion*, ville de Macédoine, XXXI, 27.
*Colchas*, prince espagnol, XXVIII, 13; XXXIII, 21.
*Collatie*, ville du Latium, I, 38.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Collatin Tarquin C.*, premier consul, II, 2.
*Collatin Tarquin L.*, mari de Lucrèce, I, 57, 60.
*Colophon*, ville d'Ionie, XXXVII, 26; XXXVIII, 39.
*Combolomerus*, prince gaulois, XXXVIII, 19.
*Combultérie*, ville du Samnium, XXIII, 39; XXIV, 20.
*Comé-Macra*, ville de Thessaliotide, XXXII, 13.
*Côme*, ville de la Transpadane, XXXIII, 36.
*Cominium*, ville du Samnium, X, 39, 40, 43, 44. — Prise par Postumius, XXV, 14.
*Cominium Ceritum*, XXV, 14.
*Comitius*, chef de cavalerie, XLI, 3.
*Cominius L.*, tribun militaire, VIII, 90.
*Cominius Post.*, consul, II, 18, 33.
*Compassium*, bourg, XXXIX, 36.
*Comphléga*, place d'Espagne, XLI, 3.
*Compsa*, ville des Hirpins, XXIV, 20.
*Condylon*, forteresse de Thessalie, XLIV, 6.
*Consentia*, ville du Bruttium, VIII, 24; XXIII, 30; XXIX, 38; XXX, 19.
*Consentins*, peuple du Bruttium, XXV, 1.
*Considius*, tribun, II, 52.
*Contenébra*, ville d'Étrurie, VI, 4.
*Contrébie*, ville d'Espagne, XL, 33.
*Copaïs*, lac de Béotie, XXXIII, 29.
*Cora*, colonie du Latium, II, 16, 22. — Fait de l'opposition à Rome, XXVI, 8; XXVII, 9.
*Coracesium*, ville de Cilicie, XXXIII, 20.
*Corax*, montagne d'Étolie, XXXVI, 30; XXXVII, 4.
*Corbion*, ville du Latium, II, 39; III, 66.
*Corbion*, ville d'Espagne citérieure, XXXIX, 42.
*Corcyre*, île de la mer Ionienne, XXVI, 24; XXXI, 18, 22, 44; XXXII, 6; XXXVI, 26, 42; XL, 42; XLII, 37; XIV, 1; XLIV, 2.
*Corinthe*, ville d'Achaïe, XXVII, 31; XXXI, 22. — Assiégée, XXXII, 23. — Rendue aux Achéens, XXXIII, 34; XXXIV, 50. — Citadelle et isthme de —, XLV, 28. — Golfe de —, XXVI, 26; XXVIII, 7, 8; XLIV, 1.
*Coriolan*, II, 34, 35, 36, 37, 39, 40.
*Corioles*, ville du Latium, II, 33, 39.
*Cormasa*, ville de Pisidie, XXXVIII, 15.
*Cornélie*, empoisonneuse, VIII, 18.
*Cornélie*, mère des Gracques, XXXVIII, 57.
*Cornélius Barbatus*, grand pontife, IX, 46.
*Cornélius A.*, questeur, III, 24.
*Cornélius A.*, grand pontife, IV, 27.
*Cornélius A.*, tribun militaire, VI, 36, 42. — Consul, VIII, 17.
*Cornélius A. Arvina*, dictateur, VIII, 38, 39.
*Cornélius A. Arvina*, fécial, IX, 10.
*Cornélius Cossus*, tribun militaire, IV, 19. — Remporte les dépouilles opimes, *ibid.*, 20. — Consul, puis tribun militaire, *ibid.*, 30, 31.
*Cornélius A. Cossus*, dictateur, VI, 11, 12, 13. — Lutte contre Manlius, *ibid.*, 16.
*Cornélius A. Cossus*, maître de la

cavalerie, VII, 19, 26. — Consul, *ibid.*, 28. — Fait la guerre aux Samnites et triomphe, *ibid.*, 32, 34, 36, 38.

*Cornélius Mammula*, propréteur, XXIII, 21. — Voue un printemps sacré, XXXIII, 44. — Préteur, XXXV, 24. — Va dans le Bruttium, XXXVI, 2. — Propréteur, XXXVII, 2, 4.

*Cornélius C.*, tribun militaire, VI, 5.

*Cornélius C.*, député vers Antiochus, XXXIII, 39.

*Cornélius C.*, augure, XXXIX, 45.

*Cornélius Lentulus*, XXXII, 12.

*Cornélius Céthégus*, proconsul, XXXI, 49. — Édile curule, *ibid.*, 50. — Célèbre les jeux, XXXII, 7. — Consul, *ibid.*, 27. — Son expédition en Gaule, *ibid.*, 29, 30. — Remporte le triomphe, XXXIII, 23. — Censeur, XXXIV, 24. — Clôt le lustre, XXXV, 9.

*Cornélius Céthégus*, député en Afrique, XXXIV, 62.

*Cornélius Cn.*, questeur, XXIX, 19.

*Cornélius Blasion*, préteur en Sicile, XXXIV, 42, 43.

*Cornelius Cn. Cossus*, tribun militaire, IX, 49, 61.

*Cornélius Cn. Cossus*, consul, IV, 54, 58; V, 10, 12.

*Cornélius Cn. Dolabella*, roi des sacrifices, XXVII, 36; XL, 42.

*Cornélius Cn. Lentulus*, tribun militaire, XXII, 49. — Questeur, XXV, 19. — Édile curule, XXIX; 11. — Consul, XXX, 40, 44. — Proconsul en Espagne, XXXI, 50. — Obtient l'ovation, XXXIII, 27.

*Cornélius Cn. Mérula*, préteur, XXXIV, 42, 43.

*Cornélius Cn. Mérula*, commissaire en Asie, XXXVII, 55.

*Cornélius Cn. Scipion Calvus*, consul en Espagne, XXI, 32, 60, 61; XXII, 19, 20, 21, 22. — Ses opérations de concert avec son frère, XXIII, 26, 27, 28, 29, 48, 49; XXIV, 41, 42, 48, 49. — Fait la guerre contre Asdrubal, XXV, 32, 33, 35, 36.

*Cornélius Cn. Scipion*, pontife, XXXII, 7.

*Cornélius Cn. Scipion*, préteur en Gaule, XLI, 8.

*Cornélius Cn. (ou L. Scipion)*, fils de l'Africain, XLI, 26, 32.

*Cornélius Cn. Scipion Hispallus*, préteur, XL, 44; XLI, 18, 20.

*Cornélius L.*, proconsul, XXXII, 26.

*Cornélius L. Caudinus*, édile curule, XXVII, 21.

*Cornélius L. Dolabella*, duumvir, XL, 42.

*Cornélius L. Lentulus*, consul, VIII 22, 23; IX, 4.

*Cornélius L. Lentulus*, grand pontife, XXII, 10; XXV, 2.

*Cornélius L. Lentulus*, décemvir, XXV, 3. — Préteur, *ibid.*, 41. — Député, XXVII, 14. — Sa mort, XLII, 10.

*Cornélius L. Lentulus*, successeur de Scipion en Espagne, XXVIII, 38; XXIX, 2, 3. — Édile curule, XXIX, 2, 13. — Demande le triomphe, XXXI, 20. — Consul, *ibid.*, 49.

*Cornélius L. Lentulus*, envoyé à Rome pour annoncer la défaite de Persée, XLIV, 45; XLV, 1.

*Cornélius L. Maluginensis*, consul, III, 22, 23, 24, 46.

*Cornélius L. Mérula*, préteur, XXXII, 7, 8, 26; triumvir, XXXIV, 45. — Consul, *ibid.*,



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

54. — Envahit le territoire des Boïens, XXXV, 4, 5. — Demande vainement le triomphe. *ibid.*, 8.

*Cornélius L. Scipion*, interroi, puis consul, VII, 21, 23.

*Cornélius L. Scipion*, consul, X, II; XXV, 26.

*Cornélius L. Scipion*, frère de Publius. — Fait la guerre en Espagne, XXVIII, 3, 4, 17; XXX, 38. — Préteur XXXIV, 54, 55. — Consul, XXXVI, 45. — Ses succès en Grèce, XXXVII, 1, 4, 7, 33, 37, 38. — Bat Antiochus, *ibid.*, 39, 43. — Lui accorde la paix, *ibid.*, 45. — Surnommé l'Asiatique, *ibid.*, 58. — Triomphe, *ibid.*, 59. — Condamné pour péculat, XXXVIII, 54, 55, 56, 58, 60. — Demande la censure, XXXIX, 40. — Privé de son cheval, *ibid.*, 44.

*Cornélius L. Scipion*, questeur, XLV, 44.

*Cornélius M Céthégus*, grand pontife, XXV, 2, 5. — Préteur, *ibid.*, 41. — Administre la Sicile, XXVI, 21. — Censeur, XXVII, 11, 36. — Consul, XXIX, 11, 13, 36. — Proconsul, XXX, 18. — Sa mort, XXXIII, 42.

*Cornélius M. Céthégus*, député et triumvir, XLIII, 1, 19.

*Cornélius M. Cossus*, consul, IV, 51.

*Cornélius M. Maluginensis*, décemvir, III, 35, 40, 41; consul, IV, 21. — Censeur, V, 31. — Tribun militaire, VI, 36, 42.

*Cornélius M. Scipion Maluginensis*, préteur, XLI, 18, 19. — Noté par les censeurs, *ibid.*, 33.

*Cornélius M. Mammula*, député, XLII, 6.

*Cornélius P.*, tribun militaire, VI, 1, 11; IX, 38.

*Cornélius P. Arvina*, consul, IX, 42; censeur, X, 47.

*Cornélius P.*, préteur, XXV, 15, 22. — Propréteur, XXVI, 1.

*Cornélius P. Blasion*, député, XLIII, 7; XLV, 13.

*Cornélius P. Calussa*, grand pontife, XXV, 5.

*Cornélius P. Caudinus*, XXVI, 48.

*Cornélius P. Céthégus*, édile curule, XXXIX, 7. — Préteur, *ibid.*, 32, 38, 89. — Consul en Ligurie, XL, 18, 37. — Triomphe, *ibid.*, 38. — Décemvir, XLII, 4.

*Cornélius P. Cossus*, tribun militaire, IV, 491, 56. — Dictateur, *ibid.*, 57, 58.

*Cornélius P. Cossus*, tribun militaire, V, 24.

*Cornélius P. Lentulus*, préteur, XXIX, 38. — En Sardaigne et en Afrique, XXX, 1, 23, 36.

*Cornélius P. Lentulus*, édile curule, XLIV, 18. — Député vers Persée, XLV, 4.

*Cornélius P. Maluginensis*, tribun militaire, IV, 61; V, 16.

*Cornélius P. Mammula*, préteur en Sicile, XL, 35.

*Cornélius P. Merenda*, candidat au consulat, XXII, 35.

*Cornélius P. Rufinus*, dictateur, VIII, 17.

*Cornélius P. Scapula*, consul, VIII, 22.

*Cornélius P. Scipion*, maître de la cavalerie, V, 19. — Tribun militaire, puis interroi, *ibid.*, 29, 31. — De nouveau interroi, VI, 1.

*Cornélius P. Scipion*, premier édile curule, VII, 1. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 24.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Cornélius P. Scipion*, dictateur, IX, 44.
*Cornélius P. Scipion Asina*, interroi, XXII, 34. — XXVI, 8.
*Cornélius P. Scipion*, consul, XXI, 6. — Cherche à attaquer Annibal en Gaule, *ibid.*, 26, 32. — Revient au Tésin, *ibid.*, 39, 40. — Est blessé, *ibid.*, 46. — Repasse le Pô, *ibid.*, 47, 48. — A la Trébie, *ibid.*, 52, 53. — Rejoint son frère en Espagne, XXII, 22. — Combat contre Magon, XXV, 32. — Meurt sur le champ de bataille, *ibid.*, 34, 36.
*Cornélius P. Scipion*, fils du précédent, sauve son père au Tésin, XXI, 46. — Tribun militaire à Cannes, XXII, 53. — Empêche la noblesse de quitter l'Italie, *ibid.*, *ibid.* — Édile curule, XXV, 2. — Proconsul en Espagne, XXVI, 18. — Son art pour frapper la multitude, *ibid.*, 19. — Prend Carthagène, *ibid.*, 41, 42, 43, 44, 45, 46. — Sa continence, *ibid.*, 49, 50. — Sa belle conduite en Espagne, XXVII, 17, 18. — Refuse le nom de roi que lui offrent les Espagnols, *ibid.*, 16. — Ses nouveaux succès en Espagne, XXVIII, 1, 2, 3, 4, 12, 13, 14, 15, 16, 17. — Jugement d'Asdrubal sur lui, *ibid.*, 18. — Conclut un traité avec Syphax, *ibid.*, *ibid.* — Châtie quelques peuplades espagnoles, *ibid.*, 19, 20, 21, 22, 23. — Punit une révolte des légions, *ibid.*, 24, 25, 26, 27, 28, 29. — Défait Mandonius et Indibilis, *ibid.*, 32, 33, 34. — Gagne Masinissa, *ibid.*, 35. — Consul, *ibid.*, 38. — Obtient d'aller en Afrique, malgré Fabius, *ibid.*, 40, 41, 42, 43, 44. — Passe en Sicile, XXIX, 1, 7, 8. — Accusé, *ibid.*, 19, 22. — Passe en Afrique, *ibid.*, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 34, 35. — Ses victoires sur Syphax et Asdrubal, XXX, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. — Son discours à Masinissa, *ibid.*, 14. — Son entrevue avec Annibal, *ibid.*, 29, 30, 31. — Défait Annibal et va à Carthage, *ibid.*, 32, 33, 34, 35, 36. — Dicte les conditions de la paix, *ibid.*, 37. — Revient à Rome triompher, *ibid.*, 45. — Nommé censeur, XXXII, 7. — Voudrait que Rome ne s'acharnât point contre Annibal, XXXIII, 47. — Nommé de nouveau consul, puis prince du sénat, XXXIV, 42, 44. — Envoyé en Afrique, *ibid.*, 62. — Son entretien avec Annibal, XXXV, 14. — Orne le Capitole, XXXVII, 3. — Écrit à Prusias, *ibid.*, 25. — Sa noble conduite lorsque Antiochus lui rend son fils fait prisonnier, *ibid.*, 36, 37, 45. — Prince du sénat pour la troisième fois, XXXVIII, 28. — Accusé par les tribuns du peuple, *ibid.*, 50, 51. — Se retire à Literne, *ibid.*, 52. — Jugement sur Scipion l'Africain, *ibid.*, 53. — Sa mort, *ibid.*, 54. — Date de cette mort, XXXIX, 52.
*Cornélius P. Scipion*, fils de l'Africain. — Nommé augure, XL, 42.
*Cornélius P. Scipion Africanus*, fils de Paul Émile, adopté par l'Africain, XLIV, 44.
*Cornélius P. Scipion*, fils de Cn. Scipion. — Déclaré, malgré sa jeunesse, le citoyen le plus ver-

tueux de Rome, va recevoir la mère des Dieux, XXIX, 14. — Triumvir, XXXI, 49. — Édile curule, XXXIII, 25. — Préteur, XXXIV, 42, 43. — Ses nombreux succès en Espagne, XXXIV, 1. — Nommé consul, *ibid.*, 10, 24. — Propose de déclarer la guerre à Antiochus, XXXVI, 1. — A l'Italie pour province, *ibid.*, 2. — Ses succès contre les Boïens, *ibid.*, 37, 38, 39. — Triomphe, *ibid.*, 40. — Défend L. Scipion, XXXVIII, 58. — Demande la censure, XXXIX, 40. — Triumvir, *ibid.*, 55, et XL, 34. — Pris pour patron par les habitants de l'Espagne intérieure, XLIII, 2.

*Cornélius P. Scipion Nasica*, XLIV, 35, 36, 46.

*Cornélius P. Scipion Africanus Æmilianus*, XLIV, 44.

*Cornélius P. Sisenna*, préteur, XXXIX, 45.

*Cornélius P. Sylla*, préteur, XXV, 2, 3. — Célèbre le premier les jeux Apollinaires, *ibid.*, 12.

*Cornélius P. Sylla*, préteur en Sicile, XXXIX, 6, 8.

*Cornélius Ser.*, consul, II, 41.

*Cornélius Ser.*, flamine quirinal, III, 32.

*Cornélius Ser.*, consul, X, 1.

*Cornélius Ser.*, tribun militaire, VI, 36, 38.

*Cornélius Ser.*, tribun militaire, XXIX, 2.

*Cornélius Ser. Lentulus*, édile curule, XXVIII, 10.

*Cornélius Ser. Lentulus*, lieutenant, XLII, 37. — Préteur, XLIII, 73. — Va en Sicile, *ibid.*, 17.

*Cornélius Ser. Maluginensis*, tribun militaire sept fois, V, 36; VI, 6, 18, 22, 27, 36, 38.

*Cornélius Ser. Maluginensis*, maître de la cavalerie, VII, 9.

*Cornélius Ser. Sylla*, préteur en Sardaigne, XLI, 22. — Envoyé en Macédoine, XLV, 17.

*Corniculum*, v. du Latium, I, 38.

*Cornus*, v. de Sardaigne, XXIII, 40.

*Corolamus*, roi des Boïens, XXXIII, 36.

*Coronė*, v. de Thessalie, XXXIX, 49.

*Coronée*, v. de Béotie, XXXIII, 29.

*Coronéens*, XLII, 44, 63. — Obtiennent réparation du sénat, XLIII, 4.

*Corragum*, fort de Macédoine, XXXI, 27.

*Corragus*, Macédonien, XXXVIII, 13.

*Corragus*, préfet d'Eumène, XLII, 67.

*Corribilon*, roi d'Espagne.

*Corse*. Île, XXII, 31; XXX, 39.

*Corses*. Se révoltent, XL, 19. — Vaincus, *ibid.*, 34, XLII, 7.

*Cortone*, v. d'Étrurie, IX, 37; XXII, 4.

*Cortuose*, v. d'Étrurie, VI, 4.

*Corycum*, promontoire d'Ionie, XXXVII, 12, 13.

*Corycus*, port d'Ionie, XXXVI, 43; XXXVII, 8.

*Corycus*, v. de Cilicie, XXXIII, 20.

*Corylène*, v. d'Éolie, XXXVII, 21.

*Cosa*, port de *Cos*; voyez *Cos*. — XXII, 11; XXX, 39.

*Cosans*, Campaniens, XXVII, 10; XXXII, 2.

*Cosconius*, tribun militaire, XXI, 18.

*Cotto*, Bastarne, XL, 57.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Cotton*, v. d'Éolie, XXXVII, 21.
*Cotys*, roi des Odoyes, XLII, 29, 51, 57, 67. — Son caractère, XLIII, 4. — Fuit avec Persée, XLV, 42.
*Cous* ou *Cos*, île de la mer Égée, XXXVII, 16.
*Craniens*, peuples de Céphallénie, XXXVIII, 28.
*Cranon*, v. de Thessalie, XXXVI, 10; XLII, 64, 65.
*Crémaste*, nom de Larisse, v. de Thessalie, XXX, 46.
*Crémère*, rivière d'Étrurie, II, 49.
*Crémone*, v. d'Italie, XXI, 15; — Assiégée par les Gaulois, *ibid.*, 21. — Relevée par L. Valérius Flaccus, XXXIV, 22.
*Crémoniens*, habitants de Crémone. — Fidèles aux Romains, XXVII, 10. — Se plaignent des incursions des Gaulois, XXVIII, 11. — Pauvreté de leurs colons, XXXVII, 45.
*Crené*, v. d'Éolie, XXXVII, 21.
*Crète*, île de la Méditerranée, XXXIV, 27; XXXVII, 60.
*Crétois*, XXIV, 30; XXXV, 28, 29; XXXVII, 34, 40. — Peu à craindre pour l'infanterie romaine, XXXI, 39. — Refusent de rendre les prisonniers romains, XXXVII, 60. — Promettent des archers, XLIII, 9. — Archers crétois, XXXVII, 41; XXXVIII, 21; XLII, 35; XLIII, 9.
*Créuse*, mère d'Ascagne, I, 9.
*Créuse*, marché des Thespiens, XXXVI, 21; XLII, 56; XLIV, 1.
*Criton*, ambassadeur de Philippe, XXIII, 39.
*Crotone*, v. de la grande Grèce, I, 18; XXIII, 30; XXIV, 2, 3; XXIX, 36; XXXIV, 45.
*Crotoniates*, XXII, 61; XXIV, 3.
*Crustumère*, v. des Sabins, I, 11, 38.
*Crustumins*, habitants de Crustumères, I, 9, 10, 11.
*Cumans*, habitants de Cumes, VIII, 14, 22; XXIII, 31. — Attaqués par les Campaniens, *ibid.*, 35, 36, 37. — XL, 42.
*Cumes*, v. de Campanie, II, 9; IV, 44; IX, 19, XXIII, 36; XLI, 20.
*Curatius P.*, tribun du peuple, V, 11.
*Curiatius P.*, consul et décemvir, III, 22, 33.
*Curius M.*, tribun, XXXII, 7.
*Curtius C.*, consul, IV, 1, 7.
*Curtius M.*, se dévoue pour Rome, VII, 6.
*Curtius*, lac où se jeta M. Curtius, I, 13; VII, 6.
*Cusibis*, v. d'Espagne, XXXV, 22.
*Cutilies*, v. des Sabins, XXXI, 11.
*Culine*, v. des Vestins, VIII, 27.
*Cyatis*, citadelle de Céphallénie, XXXVIII, 23.
*Cyclades*, îles de la mer Égée, XXXIV, 26; XXXVI, 43; XLIV, 28, 29.
*Cycliades*, préteur achéen, XXVII, 31; XXXI, 25; XXXII, 19, 32.
*Cydas*, chef Crétois, XXXIII, 3; XLIV, 24.
*Cydoniates*, peuple crétois, XXXVII, 60.
*Cylarabis*, gymnase voisin d'Argos, XXXIV, 26.
*Cyllène*, mont d'Arcadie, XXVII, 32.
*Cyme*, v. d'Éolie, XXXVII, 11; XXXVIII, 39.
*Cymine*, v. de Thessalie, XXXII, 13.
*Cynoscéphales*, plateau de Thessalie où fut vaincu Philippe, XXXIII, 7, 8, 9, 10, 16; XXXVI, 8.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Cynus*, v. de Locride, XXVIII, 6.
*Cypre*, île de la mer Égée, XXXIII, 41; XLV, 11.
*Cypsèle*, place forte de Thrace, XXXI, 16; XXXVIII, 40.
*Cyrène*, v. de la Pentapole, XXIII, 10.
*Cyrétie*, v. de Thessalie, XXXI, 41; XXXVI, 10, 13; XLV, 53.
*Cyrtiens*, peuple de Médie, XLII, 58.
*Cyrus*, roi des Perses, IX, 17.
*Cyssonte*, port d'Érythrée, XXXVI, 43.
*Cythnus*, une des Cyclades, XXXI, 15, 45.
*Cyzique*, v. de Mysie, XLI, 25.

D

*Dahes*, peuples de Scythie, XXV, 48; XXXVII, 38, 40.
*Damippe*, envoyé lacédémonien, XXV, 23.
*Damius*, préfet d'Eumène, XLIV, 28.
*Damocles*, citoyen d'Argos, XXXIV, 25.
*Damocrite*, préteur étolien, XXXI, 32; XXXV, 12, 39. — Livré aux Romains, XXXVI, 24. — Jeté aux Lautumies, XXXVII, 3. — Se tue, *ibid.*, 46.
*Damotélès*, député étolien, XXVIII, 8.
*Danthélates*, peuple de Thrace, XXXIX, 53; XL, 22.
*Daorses*, peuple de Liburnie, XLV, 26.
*Darda*, préteur épirote, XXIX, 12.
*Dardanum*, v. d'Asie, XXXVII, 9, 37; XXXVIII, 39.
*Dardaniens*, XXVI, 25; XXVII, 33; XXVIII, 8; XXXI, 28, 43; XXXIII, 19; XL, 57; XLI, 23; XLIII, 5.
*Darius*, roi des Perses, IX, 17.
*Darse*, v. de Pisidie, XXXVIII, 15.
*Dasius*, habitant d'Arpinum, XXIV, 45.
*Dasius*, habitant de Brindes, XXI, 48.
*Dasius*, habitant de Salapie, XXVI, 38.
*Dassarètes*, peuple d'Illyrie, XXVII, 32; XXXI, 33; XLII, 26; XLV, 26.
*Daulis*, v. de Phocide, XXXII, 18.
*Décimius C. Flavus*, tribun militaire, XXVII, 14.
*Décimius C.-Flavus*, préteur, XXXIX, 32, 38, 39.
*Décimius C.*, XLII, 35. — Préteur, XLIII, 13, 17. — Commissaire, XLIV, 19. — Son rôle à Rhodes, XLV, 10.
*Décimius L.*, commissaire en Illyrie, XLII, 37, 45.
*Décimius M.*, XLII, 19.
*Décimius Numa*, Samnite, XXII, 24.
*Décius M.*, tribun du peuple, IX, 30.
*Décius P. Mus*, quinquévir, VII, 21. — Tribun militaire, sauve les légions, *ibid.*, 34, 35, 36, 37. — Consul, VIII, 3, 6, 9. — Son dévouement, *ibid.*, 10.
*Décius P. Mus*, consul, IX, 28, 29. — Ambassadeur, *ibid.*, 40. — Consul en Étrurie, *ibid.*, 41. — Maître de la cavalerie, puis censeur, *ibid.*, 44, 46. — Son discours pour faire augmenter le nombre des prêtres, X, 7, 8. — Pontife, *ibid.*, 9. — Consul pour la troisième fois, *ibid.*, 14, 15. — Proconsul, *ibid.*, 16, 17.

Δημοσια Κεντρικη Βιβλιοθηκη Βεροιας

— Consul pour la quatrième fois, *ibid.*, 22, 24, 26. — Se dévoue pour l'armée romaine, *ibid.*, 29.
*Décius P. Sabulon*, triumvir, XLIII, 19.
*Décius P.*, commissaire, XLV, 3.
*Délium*, v. de Béotie, XXI, 45. — Temple de —, XXXV, 51.
*Délos*, île de la mer Égée, XXXIII, 30, 36, 42; XLIV, 28; XLV, 10; XLI, 25; XLIV, 29.
*Delphes*, v. de Phocide, I, 56; V, 15, 16, 28; XXII, 57; XXIII, 11; XXVIII, 45. — Centre de la terre, XXXVIII, 48. — Centre de la Grèce, XLI, 28. — Paul-Émile à —, XLV, 27.
*Démarate*, femme d'Andranodore, XXIV, 22, 25.
*Démaratus*, Corinthien, I, 34.
*Démétriade*, v. de Thessalie, XXVII, 32; XXVIII, 5, 7, 8; XXXI, 34; XXXVI, 20; XLII, 67; XLIV, 12, 13, 24. — Une des entraves de la Grèce, XXXII, 37. — Occupée par les Étoliens, XXXV, 34; XXXXI, 33. — Golfe de —, XXVIII, 5.
*Démétrium*, v. de Phthiotide, XXVIII, 6.
*Démétrium*, port de Samothrace, XLV, 6.
*Démétrius de Pharos*. XXII, 33.
*Démétrius*, père de Philippe de Macédoine, XXXI, 28.
*Démétrius*, fils de Philippe, XXXIII, 13. — Donné comme otage aux Romains, *ibid.*, 30. — Conduit au triomphe de Quinctius, XXXIV, 52. — Rendu à son père, XXXVI, 25. — Vient défendre son père à Rome, XXXIX, 35, 47. — Comparé à son frère Persée, *ibid.*, 53. — Calomnié par Persée, XL, 5, 6, 8, 12, 23. — Sa mort, *ibid.*, 24. — Philippe le pleure, *ibid.*, 54, 55, 56.
*Démocrates*, commandant de la flotte de Tarente, XXVI, 39; XXVII, 15, 16.
*Denys de Sicile*, XXIV, 3, 22.
*Desudaba*, v. de la Médique, XLIV, 26.
*Deuriope*, contrée de la Péonie, XXXIX, 53.
*Dexagoridas*, habitant de Gythium, XXXIV, 29.
*Dictynnée*, bois sacré, près de Sparte, XXXIV, 38.
*Didas*, gouverneur de Péonie, meurtrier de Persée, XL, 23, 24; XLII, 51, 58.
*Digitius Sex*, soldat de la flotte, XXVI, 48.
*Digitius Sex*, préteur en Espagne, XXXIV, 42, 43; XXXV, 1, 2. — Commissaire, XXXVII, 4.
*Digitius Sex*, envoyé en Macédoine, XLI, 27. — En Apulie, XLII, 27. — Tribun militaire, XLIII, 13.
*Dimale*, v. d'Illyrie, XXIX, 12.
*Dinies*, v. de Phrygie, XXXVIII, 15.
*Dinon*, prince rhodien, XLIV, 23, 29; XLV, 22.
*Dinocrate*, officier de Philippe, XXXIII, 18.
*Dinocrate*, préteur messénien, XXXIX, 49.
*Dinomène*, Syracusain, XXIV, 7, 23.
*Diocles*, chef étolien, XXXV, 34.
*Diodore*, gouverneur d'Amphipolis, XLIV, 44.
*Diophane*, préteur achéen, XXXVI, 31; XXXVII, 20, 21; XXXVIII, 32.
*Dioxippe*, Athénien, XXXI, 24.
*Dium*, v. de Macédoine, XXVI,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

25; XXXIII, 3; XLII, 38; XLIV, 2, 3, 7.
*Doliché*, v. de la Pélasgiotide, XLII, 53; XLIV, 1.
*Dolopes*, peuple de Thessalie, XXXIII, 34; XXXVI, 33; XXXVIII, 3, 5, 8. — Soumis par Persée, XLI, 27.
*Dolopie*, contrée de la Thessalie, XXXII, 30; XXXVI, 33; XXXVIII, 8; XXXIX, 26.
*Domitius C.*, consul, VIII, 17.
*Domitius Calvinus*, édile curule, X, 9.
*Domitius Cn. Ahénobarbus*, édile plébéien, XXXIII, 42. — Préteur, XXXIV, 42, 43. — Consul, XXXV, 10, 20, 22, 40. — Proconsul, XXXVI, 37.
*Domitius Cn. Ahénobarbus*, pontife, XLII, 28. — Envoyé en Macédoine, XLIV, 18; XLV, 17.
*Donuca*, mont de Thrace, XL, 58.
*Dorimache*, chef étolien, XXVI, 24.
*Doris*, XXVIII, 7.
*Dorisque*, place forte de Thrace, XXXI, 11.
*Dorulaque*, chef des Boïens, XXXIV, 46.
*Draudaque*, place forte en Pénestie, XLIII, 21.
*Drépane*, v. de Sicile, XXVIII, 41.
*Drymes*, v. de Doride, XXVIII, 7.
*Drymusse*, île voisine de l'Ionie, XXXVIII, 39.
*Duilius Céson*, décemvir, III, 35.
*Duilius Céson*, consul, VIII, 16.
*Duilius C.*, tribun militaire, V, 13.
*Duilius C.*, quinquévir, VII, 21.
*Duilius M.*, tribun du peuple, II, 58, 61; III, 52, 53, 54. — Nommé une seconde fois tribun sur l'Aventin, *ibid.*, *ibid.* — Sa justice, *ibid.*, 59, 64.
*Duilius M.*, tribun du peuple, propose des lois contre l'usure, VII, 16.
*Durance*, rivière de la Narbonnaise, XXI, 31.
*Duronia*, v. des Samnites, X, 39.
*Duronia*, femme romaine initiée aux mystères de Bacchus, XXXIX, IX, XI, XIX.
*Duronius*, préteur en Apulie, XL, 18.
*Dymes*, v. d'Achaïe, XXVII, 31; XXXII, 21; XXXVIII, 29.
*Dyrrachium*, ville d'Épire, XXIX, 12; XXXI, 27; XLII, 48; XLIV, 30; XLV, 43.

## E

*Èbre*, fleuve de la Tarraconaise, XXI, 2, 5, 23, 34; XXV, 37; XXVI, 17.
*Ebura*, ville de la Bétique, XL, 30.
*Ebuse*, île près de la Tarraconaise, XXII, 20.
*Ebutius L.*, consul, III, 6.
*Ebutius M.*, tribun militaire, XLI, 5.
*Ebutius M.*, préteur en Sicile, XLIV, 17.
*Ebutius Postumus*, consul, IV, 11.
*Ebutius Postumus Elva*, maître de la cavalerie, IV, 21.
*Ebutius P.*, découvre les mystères des Bacchanales, XXXIX, IX, XI, XIX.
*Ebutius T.*, maître de la cavalerie, II, 19.
*Ebutius T. Carus*, triumvir, XXXIX, 55; XLI, 2, 10. — Décemvir, XLII, 4.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Eca*, ville d'Apulie, XXIII, 1; XXIV, 20.
*Ecétra*, ville des Volsques, IV, 61; VI, 31.
*Ecétrans*, Volsques, II, 25; III, 4.
*Échécrate*, père d'Antigone, XL, 54.
*Échédème*, ambassadeur athénien, XXXVII, 7
*Échédème*, Acarnanien, XXXIII, 16.
*Échine*, ville de la Phthiotide, XXXII, 33; XXXIV, 23.
*Edesco*, chef espagnol, XXVII, 17.
*Édesse*, ville de Macédoine, XLV, 29.
*Ednens*, Gaulois, V, 34.
*Égates*, îles voisines de la Sicile, XXI, 10, 47; XXII, 54; XXIII, 30, 32.
*Égée*, mer, XLIV, 28, 29.
*Égérie*, nymphe qui inspirait Numa, I, 19.
*Egérius*, fils d'Arnus, I, 34, 38.
*Egilius*, triumvir, XLI. 17.
*Égimure*, île voisine de Carthage, XXX, 24.
*Égine*, île en face du Pirée, XXVII, 30, 33; XXVIII, 6, 7; XXXI, 14; XXXIII, 30; XXXVI, 42.
*Eginium*, ville de Thessalie, XXXII, 15; XXXVI, 13; XLIV, 46; XLV, 27.
*Égium*, ville d'Achaïe, XXXVIII, 29. — L'assemblée de la Grèce à —, XXVII, 30; XXVIII, 7; XXXV, 48; XXXVI, 35; XLIII, 19.
*Egnatius*, chef samnite, X, 18, 21, 29.
*Égypte*, VIII, 24; XXXI, 14; XXXVII, 3; XLV, 12.
*Élatie*, ville de Phocide, XXVIII, 7; XXXII, 19, 24; XXXIII, 27.
*Élatie*, ville de Thessalie, XLII, 54.
*Elbe*, 24, XXX, 39.
*Élée*, ville d'Éolie, XXXVII, 18; XXXVIII, 40; XLIV, 28.
*Éléens*, peuple de Phocide, XXVII, 31, 33; XXVIII, 7; XXIX, 12; XXXVI, 5.
*Éléonte*, ville de Thrace, XXXI, 16; XXXVII, 19.
*Éleusis*, ville d'Attique, XLV, 12.
*Élimée* ou *Élimiotide*, petite contrée de l'Assyrie grecque, XXXI, 40; XLII, 53; XLIII, 23; XLV, 30.
*Élis*, ville du Péloponèse, XXVII, 32; XXXVI, 31; XXXVIII, 32.
*Elitovius*, chef cénoman, V, 35.
*Elius C.*, tribun militaire, XLI, 5, 8.
*Elius C. Pétus*, XL, 29.
*Elius L. Pétus*, édile plébéien, X, 23.
*Elius P.*, questeur, IV, 54.
*Elius P.*, envoyé vers Antiochus, XXXIV, 59.
*Elius P.*, triumvir, XLI, 17. — Consul, XLII, 10.
*Elius P.*, consul, XXXI, 2.
*Elius P. Ligur*, préteur, XLI, 2. — Consul, XLII, 9. — Député en Assyrie, XLV, 17.
*Elius P. Pétus*, consul, VIII, 15.
*Elius P. Pétus*, maître de la cavalerie, IX, 7. — Augure, X, 9.
*Elius P. Pétus*, augure, XXVII, 36; XLI, 26.
*Elius P. Pétus*, préteur, XXIX, 38; XXX, 1, 17, 39. 40 — Décemvir, XXXI, 4. — Triumvir, puis censeur, XXXII, 2, 7.
*Elius P. Tubéron*, édile plébéien, XXX, 39. — Préteur, *ibid.*, 40. — Commissaire en Asie, XXXVIII, 55. — Préteur une seconde fois, XLI, 12.

Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Elius Q.*, tribun, XLI, 10.
*Elius Q. Pétus*, augure, XXII, 35. — Tué à Cannes, XXIII, 21.
*Elius Q. Pétus*, augure, XLI, 26. — Préteur, XLIII, 4. — Consul, XLV, 14, 17.
*Elius Q. Tubéron*, tribun, XXXIV, 53; XXXV, 9.
*Elius Q. Tubéron*, chargé de garder le roi Persée, XLV, 7, 8.
*Elius Q. Tubéron*, annaliste, IV, 23; X, 9.
*Elius sex. Pétus*, édile curule, XXI, 50. — Triumvir, XXXII, 2. — Consul, *ibid.*, 7, 8, 9, 26. — Censeur, XXXIII, 34; XXXV, 9.
*Elius T.*, tribun militaire, XLI, 5, 8.
*Élyméens*, peuple voisin de la Susiane, XXXV, 48.
*Émathie*, ville de Macédoine, XL, 3; XLIII, 9; XLIV, 44.
*Émilia*, femme de Scipion l'Africain, XXXVIII, 57.
*Emilius C.*, tribun militaire, V, 26, 28, 32.
*Emilius L.*, consul, II, 42, 49, 54.
*Emilius L.*, tribun militaire cinq fois, VI, 1, 5, 21, 32. — Interroi, VIII, 23. — Dictateur et vainqueur des Samnites, IX, 21.
*Emilius L.*, député à Carthage, XXI, 18. — Censeur, XXIII, 23.
*Emilius L.*, candidat au consulat, XXIXX, 32.
*Emilius L. Mamercinus*, consul, VII, 1, 3. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 21, 39. — Consul, VIII, 1. — Dictateur, *ibid.*, 16. — Consul, *ibid.*, 20. — Dictateur, IX, 21.
*Emilius L. Papus*, consul, XX, 36. — Triumvir, XXIII, 20.
*Emilius L. Papus*, préteur en Sicile, XXVIII, 38.
*Emilius L. Paulus*, consul, XX, 59. — Son triomphe, *ibid.*, 63. — Consul, XXII, 35. — Meurt à Cannes, *ibid.*, 49.
*Emilius L. Paulus*, triumvir, XXXIV, 35. — Édile, XXXV, 10. — Préteur, *ibid.*, 24. — En Espagne, XXXVI, 2. — Proconsul, XXXVII, 46, 57. — S'oppose au triomphe de Manlius, XXXVIII, 44, 45. — Commissaire en Asie, XXXVIII, 55. — Consul, XXXIX, 56. — Porte la guerre chez les Ligures et obtient le triomphe, XL, 25, 27, 28, 34. — Nommé patron de l'Espagne, XLIII, 2. — Nommé consul en Macédoine, XLIV, 17. — Son discours, *ibid.*, 22. — Ses réformes, *ibid.*, 33. — Guerre en Macédoine, *ibid.*, 35, 36, 37, 38, 41. — Reçoit la soumission de Persée, XLV, 4, 7, 8. — Parcourt la Grèce, *ibid.*, 27, 29, 33. — Revient en Italie, *ibid.*, 34. — Galba s'oppose à son triomphe, *ibid.*, 35, 36. — Triomphe de Persée, *ibid.*, 39, 40. — Discours sur ses deux fils morts, *ibid.*, 41.
*Emilius L. Regillus*, préteur, XXXVI, 45. — Chargé de la flotte, XXXVII, 2, 4, 14. — Reçoit des parlementaires d'Antiochus, *ibid.*, 18, 19. — Défait la flotte d'Antiochus, *ibid.*, 29, 30. — Assiége Phocée, *ibid.*, 42. — Son triomphe naval, *ibid.*, 58.
*Emilius L. Scaurus*, envoyé dans l'Hellespont, XXXVII, 31.
*Emilius M.*, tribun militaire, IV, 16. — Dictateur, *ibid.*, 17. —

Δημοσία Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Défait les Véiens, *ibid.*, 18, 19. — Obtient le triomphe, *ibid.*, 20. — Dictateur, *ibid.*, 23. — Amoindrit le pouvoir des censeurs, *ibid.*, *ibid.* — Dictateur, *ibid.*, 31. — Son discours au peuple et aux soldats, *ibid.*, 32, 33. — Prend Fidènes et triomphe, *ibid.*, 34. — Nommé consul, *ibid.*, 53.

*Emilius Mamercinus*, tribun consulaire, IV, 61; V, 1, 10, 12.

*Emilius Manlius*, tribun militaire, V, 32. — Consul, X, 1, 2.

*Emilius Manlius*, préteur en Sicile, XXI, 49; XXII, 19. — Crée des duumvirs, XVII, 33. — Préteur chargé de la juridiction des étrangers, XXIV, 44. — Chargé de celle de la ville, XXVII, 33.

*Emilius Manlius*, tribun militaire, XXXVII, 43.

*Emilius M. Lépidus*, édile curule, XXIV, 43. — Préteur, *ibid.*, *ibid.* — Décemvir, XXVI, 23.

*Emilius M. Lépidus*, député vers Ptolémée, XXXI, 2. — Traite durement Philippe, *ibid.*, 18. — Pontife, XXXII, 7. — Édile, XXXV, 10. — Préteur, *ibid.*, 24. — En Sicile, XXXVI, 2. — Consul, XXXVIII, 42. — Bat les Liguriens, XXXIX, 2. — Grand pontife, XL, 42. — Censeur, *ibid.*, 45, 46. — Consul, XLI, 22. — Prince du sénat, *ibid.*, 32; XLIII, 15. — Député, XLIII, 7.

*Emilius M. Numida*, décemvir, XXVI, 23.

*Emilius M. Papus*, dictateur, IX, 7. — Chef des prêtres de la curie, XXVII, 6.

*Emilius M. Paullus*, maître de la cavalerie, X, 3.

*Emilius M. Régillus*, consul, XXIV, 7, 8, 9. — Flamine, *ibid.*, 8. — Flamine de Mars, XXIX, 11.

*Emilius Ti.*, consul, II, 61, 62. — Consul une seconde fois, III, 1.

*Emilius Ti.*, quinquévir, VII, 21. — Préteur, VIII, 2.

*Emilius Ti., Mamercinus*, consul, VIII, 12.

*Empories*, ville de la Tarraconaise, XXVI, 19; XXVIII, 42; XXIX, 25.

*Emporitains*, habitants d'Empories, XXXIV, 16.

*Empulum*, ville du Latium.

*Énarie*, île de la Méditerranée, VIII, 22.

*Énée*, ville de Macédoine, XL, 4, 10, 32.

*Énée*, port près du mont Athos, XLV, 30.

*Énée*, fils d'Anchise, I, 1, 2.

*Énée Silvius*, roi d'Albe, I, 3.

*Énésidème*, chef achéen, XXXII, 25.

*Enia*, ville de Thessalie, XXVIII, 5; XXXVII, 33; XLV, 27.

*Énipée*, fleuve de Macédoine, XLIV, 8, 20.

*Enna*, ville de Sicile, XXIV, 37, 39.

*Ennius*, poëte latin, XXX, 36; XXXVIII, 56.

*Enus*, place forte de Thrace, XXXI, 16; XXXVII, 60; XXXIX, 24, 27, 28; XLV, 20.

*Éolie*, contrée de l'Asie Mineure, XXXIII, 38; XXXVII, 8, 12, 18, 25, 35; XXXVIII, 16.

*Éordée*, province de la Macédoine, XXXI, 39, 40; XXXIII, 8; XLII, 53.

*Éordens*, peuples de Macédoine, XLV, 30.

*Épantériens*, peuples des Alpes, XXVIII, 46.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Éphèse*, ville d'Ionie, I, 45; XXXIII, 38; XXXVI, 42. — Se livre aux Romains, XXXVII 45. — Donnée à Eumène, XXXVIII, 39.
*Épicade*, chef parthe, XLIV, 30.
*Épicrate*, Rhodien, XXXVII, 13, 15.
*Épicyde*, envoyé d'Annibal à Hiéronyme, XXIV, 6, 23, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 35. — Quitte Syracuse, XXV, 27. — Passe en Afrique, XXVI, 40.
*Épicyde*, officier du précédent, XXV, 28.
*Épidaure*, ville de l'Argolide, X, 47; XLV, 28.
*Épipoles*, quartier de Syracuse, XXV, 24.
*Épire*, province de Grèce, VIII, 24; XXXI, 7, 18; XXXII, 13, 16; XL, 11, 36.
*Épirotes*, habitants de l'Épire, XXIX, 12; XXXII, 10.—Infidèles à l'alliance de Rome, XXXVI, 35. — Leur châtiment, XLV, 34.
*Épossognate*, chef gaulois, XXXVIII, 18.
*Épulon*, roi des Istriens, XLI, 15.
*Épulons*, triumvirs, XXXIII, 42; XL, 42.
*Èques* ou *Équicoles*, I, 32. — Envahissent le Latium, II, 30. — Attaquent les Volsques, *ibid.*, 40. — Attaquent les Romains, *ibid.*, 43. — Dévastent le Latium, *ibid.*, 48, 53, 58, 60. — Sont vaincus par Servilius, puis par Quinctius, III, 2, 3, 5. — Se joignent aux Volsques, *ibid.*, 6. — Sont vaincus, *ibid.*, 8. — Se révoltent et sont écrasés, *ibid*, 10, 23. — Obtiennent la paix, *ibid.*, 24. — Reprennent les hostilités, *ibid*, 26, 27, 30, 31, 38, 42. — Vaincus par Cincinnatus, puis par Valérius, *ibid.*, 28, 60, 61, 70. — Nouvelles hostilités, IV, 26, 27, 28. — Vendus à l'encan, *ibid.*, 29. — Reprennent les hostilités, V, 16, 28, 31. — Se soulèvent, VI, 2, 4. — Où ont-ils trouvé des soldats? *ibid.*, 12. — Sont presque anéantis, IX, 45. — Sont soumis par Junius, X, 1.
*Érétrie*, ville de Thessalie, XXXII, 13, 16; XXXIII, 6, 34.
*Érétum*, ville des Sabins, III, 26, 29, 38, 42; XXVI, 11, 23.
*Ergavie*, ville d'Espagne, XL, 30.
*Ericinium*, ville de Thessalie, XXXVI, 13; XXXIX, 25.
*Érigone*, fleuve d'Illyrie, XXXI, 39; XXXIX, 54.
*Eriza*, ville de Carie, XXXVIII, 14.
*Érope*, préteur, XXVII, 32; XXIX, 12.
*Érythres*, ville d'Ionie, XXVIII, 8; XXXVII, 7.
*Érythréens*, XXXVIII, 39.
*Éryx*, ville de Sicile, XXI, 10; XLI, 28, 41.
*Espagnols*, XXI, 19, 27; XXII, 18, 21, 22. — Vaincus, XXVIII, 23; XXIX, 2, 3; XXXI, 9, XXXIII, 44; XXXIV, 14, 15, 16; XLI, 3. — Se plaignent des magistrats romains, XLIII, 2. — Bons soldats, XXIV, 49. — Leurs épées, VII, 10.
*Esquilies*, quartier de Rome, I, 44; II, 28; XXVI, 10.
*Esquilin*, le mont —, I, 48.
*Esquiline*, la porte —, II, 11; III, 66, 68; VI, 22; XXVI, 10; XXXIII, 26; XLI, 13.
*Esquiline*, la tribu —, XLV, 15
*Éthopie*, ville d'Athamanie, XXXVIII, 2.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Etleva*, princesse d'Illyrie, XLIV, 32.
*Étoliens*, s'allient avec les Romains contre Philippe, XXVI, 24, 25. — Ravagent le territoire des Achéens, XXVIII, 29. — Vaincus par Philippe, *ibid.*, 30; XXVIII, 7. — Font la paix avec Philippe, XXIX, 12, 41. — Fuient en Étolie, *ibid.*, 42. — Envoient des députés à Attale et aux Romains, *ibid.*, 46. — Se réunissent à Héraclée, XXXIII, 3. — Supérieurs par leur cavalerie, *ibid.*, 6, 7. — Portrait des —, *ibid.*, 11, 44, 49. — Accusent les Romains de fraude, XXXIV, 23. — Excitent les rois à faire la guerre à Rome, XXXV, 12. — Appellent Antiochus, *ibid.*, 33. — Combattent les Lacédémoniens, *ibid.*, 34, 35, 36. — Font le siége de Chalcis, *ibid.*, 37. — Nomment Antiochus général, *ibid.*, 45. — S'allient à Antiochus, XXXVI, 9. — Occupent le mont Œta et sont battus, *ibid.*, 16, 18. — Assiégés dans Héraclée, *ibid.*, 22. — Se rendent au consul qui les traite avec rigueur, *ibid.*, 28, 29. — Assiégés dans Naupacte, *ibid.*, 34. — Envoient des ambassadeurs, *ibid.*, 35. — Échouent dans cette ambassade, XXXVII, 1, 3. — Occupent le mont Corax, *ibid.*, 4. — Obtiennent une trêve, *ibid.*, 7. — Recommencent la guerre, *ibid.*, 49, et XXXVIII, 1, 3. — Demandent de nouveau la paix, *ibid.*, 8, 9, 11. — Livrés aux luttes intestines, XLI, 30. — Apaisés par Marcellus, XLII, 5. — Implorent P. Émile, XLV, 28, 31. — Habitent le centre de la terre, XXXV, 18.
*Etovisse*, ville d'Espagne, XXI, 22.
*Étritus*, Issyrien, XLIV, 30.
*Étrurie*, sa situation, I, 23, 30. — Assemblées de —, IV, 23; V, 17; X, 16. — Très-fertile, XXII, 3.
*Étrusques*, vaincus par les Romains, II, 6, 7. — Assiégent Rome, *ibid.*, 11. — Recommencent la guerre, *ibid.*, 44. — Prennent Sutrium, puis vendus à l'encan, VI, 2, 3, 4. — Recommencent les hostilités, VII, 17; IX, 35; X, 3, 4, 5. — S'allient aux Gaulois, *ibid.*, 18, 30. — Peuple religieux, V, 1, 15. — Consultés pour des prodiges, I, 56.
*Etuta*, princesse d'Illyrie, XLIV, 30.
*Eubée*, île, XXVII, 30. — Livrée à Rome, XXXVI, 21.
*Eubée*, golfe d'—, XXXI, 47.
*Eubulidas*, habitants de Chalcis, XXXVII, 45; XXXVIII, 38.
*Euctus*, commandant de Pella, XLIV, 43.
*Eudamus*, Rhodien, XXXVII, 12, 23; XLIV, 28.
*Eugandens*, I, 1.
*Eugenium*, ville d'Illyrie, XXIX, 12.
*Euhydrium*, ville de Thessalie, XXXII, 13.
*Eumène*, fils d'Attale, XXXIII, 30, 34. — Secourt Quinctius, XXXIV, 26, 30. — Excite Rome contre Antiochus, XXXV, 13. — Secourt Livius dans un combat naval, XXXVI, 42, 44. — Rencontre P. Émile, XXXVII, 14. — Menacé par Séleucus, implore P. Émile, *ibid.*, 18, 19. — Assiste les Romains, *ibid.*,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

33, 41. — Accueilli au sénat, *ibid.*, 52, 53. — Récompensé, XXXVIII, 39. — Se plaint de Philippe, XXXIX, 27. — Rend Persée suspect, XLII, 11. — Presque lapidé à Delphes, *ibid.*, 14, 16. — Suspect à son tour, XLIV, 13, 20, 24, 25. — Envoie des secours à Attale, *ibid.*, 28.

*Eunomus*, Thessalien, XXXV, 39.

*Eupalium*, ville de Locride, XXVIII, 8.

*Euphane*, XXXVI, 5.

*Euphranor*, XLII, 41. — Autre, XLIV, 13.

*Eupolème*, XXXVIII, 4; XLI, 30.

*Euripe*, détroit, XXVIII, 6; XXXI, 22; XXXV, 51.

*Eurome*, ville de Carie, XXXIII, 30; XXXII, 33; XLV, 25.

*Europe*, XXVII, 29.

*Eurotas*, XXXIV, 28; XXXV, 29.

*Eurydice*, princesse d'Illyrie, XLIV, 30.

*Euryloche*, Magnésien, XXXV, 31, 32, 34; XXXVI, 33.

*Eurymédon*, fleuve de Pamphylie, XXXIII, 41; XXXVII, 23.

*Eurymène*, ville de Thessalie, XXXIX, 25.

*Euthymèdes*, Chalcidien, XXXV, 37, 38.

*Évandre*, Arcadien, I, 5, 7.

*Évandre*, Crétois, XLII, 15, 59; XLIV, 43; XLV, 5.

F

*Fabaternes*, peuple du Latium, VIII, 19.

*Fabius*, famille des —, II, 45, 48, 49, 50.

*Fabius Pictor*, historien, I, 44, 55; II, 40; VIII, 30; X, 37; XXII, 7.

*Fabius C.*, consul, VII, 12, 15. — Interroi, *ibid.*, 17.

*Fabius C.*, maître de la cavalerie, IX, 23.

*Fabius Céson Ambustus*, questeur, IV, 54, 61; V, 10, 12, 24.

*Fabius Céson*, accuse Spurius, II, 41. — Consul, *ibid.*, 42, 43, 46. — Marche contre Veies, *ibid.*, 48, 49.

*Fabius Dorson*, V, 46.

*Fabius L.*, XXX, 25.

*Fabius M.*, consul, II, 42, 43, 44, 45, 46, 47; IV, 27. — Tribun militaire, IV, 36. — Interroi, VII, 17, 22; VIII, 3. — Dictateur, VII, 22. — Triumvir, VIII, 16.

*Fabius M.*, pontife, V, 41.

*Fabius M.*, tribun militaire, VI, 22. — Travaille à faire admettre les Plébéiens au consulat, VI, 34. — Tribun militaire pour la seconde fois, VI, 36.

*Fabius M. Ambustus*, consul, VII, 2. — Consul pour la seconde fois, *ibid.*, 17, 18. — Dictateur, *ibid.*, 22. — Lutte contre Papirius, VIII, 33. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 38.

*Fabius M. Butéon*, dictateur, XXIII, 22, 23. — Édile curule, XXX, 26. — Préteur, *ibid.*, 40.

*Fabius M. Dorson*, consul, VII, 28.

*Fabius M. Vibulanus*, consul, IV, 11, 17, 19, 25, 27.

*Fabius N. Ambustus*, tribun militaire, IV, 58.

*Fabius N. Butéon*, préteur, XLI, 33. — Va en Espagne, XLII, 1. — Meurt, *ibid.*, 4.

*Fabius N. Vibulanus*, consul, IV, 43. — Tribun militaire, *ibid.*, 49, 57.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Fabius Q.*, consul, II, 41, 43. — Meurt, *ibid.*, 46.
*Fabius Q.*, le dernier de ceux qui périrent à Crémère, III, 1, 2, 3. — Préfet de la ville, *ibid.*, 9. — Consul, vainc les Volsques, *ibid.*, 22. — Secourt Tusculum, *ibid.*, 23. — Envoyé vers les Eques, *ibid.*, 25. — *Ibid.*, 36. — Marche contre les Sabins, *ibid.*, 41.
*Fabius Q.*, envoyé contre les Gaulois, V, 35, 36. — Accusé, VI, 1.
*Fabius Q.*, neveu de Flaminius, XXXII, 36.
*Fabius Q. Ambustus*, consul, IV, 52.
*Fabius Q. Ambustus*, maître de la cavalerie, VII, 28.
*Fabius Q. Ambustus*, dictateur, IX, 7.
*Fabius Q. Buteon*, préteur, XXXIII, 24, 26.
*Fabius Q. Buteon*, préteur en Gaule, XLI, 18, 36. — Triumvir, *ibid.*, 43. — Quinquévir, XLV, 13.
*Fabius Q. Gurges*, X, 31, 47.
*Fabius Q. Labéon*, questeur, XXXIII, 42. — Préteur, XXXVI, 41. — Commande la flotte, *ibid.*, 25, 60. — Vainqueur en Asie, XXXVIII, 39. — Triomphe, *ibid*, 47. — Échoue en demandant le consulat, XXXIX, 32. — Triumvir, puis consul, *ibid.*, 44, 45. — Pontife, XL, 42.
*Fabius Q. Maximus Rullianus*, édile curule, VIII, 18. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 29. — Vainqueur des Samnites, *ibid.*, 30. — Accusé par le dictateur, *ibid.*, 32, 33. — Absous par le peuple, *ibid.*, 35, 36. — Consul, *ibid.*, 38. — Interroi, IX, 7. — Dictateur, *ibid.*, 22. — Vainqueur des Samnites, *ibid.*, 23. — Consul, *ibid.*, 33. — Vainqueur des Étrusques, *ibid.*, 35 et sqq. — Crée Papirius dictateur, *ibid.*, 38. — Prorogé comme consul, *ibid.*, 41, 42. — Censeur, crée quatre tribus urbaines, *ibid.*, 46. — Surnommé Maximus, *ibid.*, *ibid.* — Consul, bat les Samnites, X, 13, 14. — Refuse un nouveau consulat, *ibid.*, 15. — Consul, en lutte avec Décius, *ibid.*, 22, 24. — Triomphe, *ibid.*, 27, 29, 30.
*Fabius Q. M. Verrucosus*, ambassadeur à Carthage, XXI, 18. — Prodictateur, XXII, 8. — Consulte les livres Sibyllins, *ibid.*, 9. — Temporise, *ibid.*, 11, 12, 14. — Décrié pour ses sages lenteurs, *ibid.*, 15. — Trompé par Annibal, *ibid.*, 16, 17. — Rappelé à Rome, *ibid.*, 18. — Vend ses terres épargnées par Annibal, *ibid*, 23. — Secourt Minucius et lui pardonne, *ibid.*, 28, 29, 30. — Abdique, *ibid.*, 31. — Donne de sages conseils à P. Émile, *ibid.*, 39. — Son avis après Cannes, *ibid.*, 55. — Pontife, XXIII, 21. — Consul, *ibid.*, 31, 46, 47, 48. — Demande qu'on nomme consuls des hommes de valeur, XXIV, 8. — Assiége Casilinum, *ibid.*, 19. — Lieutenant de son fils, *ibid.*, 44. — Conseille de garder Capoue, XXVI, 8. — Consul, XXVII, 7. — Prince du sénat, *ibid.*, 11 — Écrit à Marcellus, *ibid.*, 12 — Prend Tarente, *ibid.*, 15, 16. — Se réconcilie avec Livius et Néron, *ibid.*, 35. — S'oppose à ce que Scipion passe en Afrique,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXVIII, 40. — Parle contre Scipion, XXIX, 19. — Meurt, XXX, 26.
*Fabius Q.*, fils du précédent, XXIV, 9, 12, 44, 45, 46.
*Fabius Q.*, envoyé de Livius, XXVIII, 9.
*Fabius Q.*, augure, XXX, 26; XXXIII, 42.
*Fabius Q.*, questeur, XXXIX, 29.
*Fabius Q.*, préteur, XL, 18.
*Fabius Q. M.*, fils de P. Émile, XLIV, 35. — Annonce la défaite de Persée, XLV, 1. — Marche contre les Illyriens, *ibid.*, 27, 33.
*Fabius Q. Pictor*, va à Delphes, XXII, 57. — Rapporte la réponse de l'oracle, XXIII, 11.
*Fabius Q. Pictor*, préteur, XXXVII, 47, 50. — Ne peut aller dans sa province, *ibid.*, 51. — Meurt, XLV, 44.
*Fabius Q. Vibulanus*, consul, IV, 39. Tribun militaire, *ibid.*, 49. — Interroi, *ibid.*, 51.
*Fabricius*, préteur, XXXIII, 42, 43. — XXXVII, 4.
*Falerne*, territoire de Campanie, VII, 26; X, 20, 21; XXII, 13. — Partagé entre les Plébéiens, VIII, 11.
*Falisques*, peuple d'Étrurie. — Secourent les Véiens, IV, 17; V, 8, 13. — Vaincus par Camille, V, 19, 26. — Trahis par un maître d'école, *ibid.*, 27. — Se rendent, *ibid.*, *ibid.* — Se révoltent, VII, 17. — Obtiennent une trêve, *ibid.*, 22. — Attaqués par les Romains, X, 45, 46.
*Fannius*, tribun du peuple, XXXVIII, 60.
*Faustulus*, I, 4, 5.
*Faverie*, v. d'Istrie, XLI, 15.
*Féciaux*, prêtres, traités, I, 24; IX, — Déclarent la g XXXVI, 8; XXXV tent les réclama mains, IV, 30; V 32; VIII, 22; IX,
*Felsina*, place forte,
*Férentinum*, v. d 50, 51; II, 38; IV 25; X, 34; XXXI 42.
*Fésule*, v. d'Étrurie,
*Ficana*, v. du Latiu
*Ficulnea*, v. des Sa
*Fidénates*, peuple s — Assiégés, II, les députés roma Vendus à l'encan,
*Firmum*, v. du Pic XXVII, 10.
*Flaminius C.*, cens — Consul, *ibid.*, par son caractère — Meurt à Trasi 5, 6.
*Flaminius C.*, que 47; édile curule — Préteur, XXX Prend Litabre, Consul, XXXVII Vainqueur des XXXIX; 2. — Tri 55; XL, 34.
*Flavius*, préteur,
*Flavius Cn.*, édite
*Flavius M.*, donne peuple, VIII, 22. peuple, *ibid.*, 37.
*Flavoléius*, II, 45.
*Floronia*, XXII, 57.
*Fontéius M.*, préte
*Fontéius P.*, préteu XLIV, 17.
*Fontéius P. Capi* XLIII, 11, 17.

*Fonténis T. Capiton*, préteur, XL, 59. — En Espagne, XLI, 2, 19.
*Formiens* (rochers), en Campanie, XXII, 16.
*Formies*, v. des Volsques, XXXV, 21. Les habitants de — ont le droit de cité VIII, 14; puis le droit de suffrage, XXXVIII, 36.
*Forules*, village des Sabins, XXVI, 11.
*Foslius*, IV, 25.
*Foslius F.*, IX, 20, 26, 28.
*Frégelles*, colonie romaine, VIII, 22; IX, 12, 28. — Fidèle et dévouée, XXVII, 10, 26, 27.
*Frégène*, colonie, XXXVI, 3.
*Frentans*, peuple d'Italie, IX, 16, 45; XXVII, 43.
*Frésilia*, v. des Marses, V, 3.
*Friniates*, Liguriens, XXXIX, 2.
*Frusinates*, Volsques, X, 1.
*Frusino*, v. Volsque, XXVII, 37.
*Fucin* (lac), IV, 57.
*Fulcinius C.*, IV, 17.
*Fulfula*, v. du Samnium, XXIV, 20.
*Fulvius*, lieutenant, XXII, 12.
*Fulvius C.*, questeur, XXI, 59.
*Fulvius C.*, lieutenant, XXVI, 14, 33; XXVII, 8.
*Fulvius C. Curvus*, édile plébéien, X, 23.
*Fulvius Cn.*, consul, X, 11, 12, 26, 27, 30.
*Fulvius Cn.*, préteur, XXXVI, 45; XXXVII, 2.
*Fulvius Cn. Centumalus*, préteur, XXIV, 43, 44. — Consul, XXV, 41; XXVI, 1, 28. — Vaincu par Annibal, XXVII, 1.
*Fulvius Cn. Flaccus*, préteur, XXV, 2, 3. — Vaincu par Annibal, *ibid.*, 20, 21. — Exilé, XXVI, 2, 3.
*Fulvius Cn.*, chassé du sénat,
*Fulvius Gillo*, préteur, XLV, 14, 16.
*Fulvius L.*, consul, VIII, 38; maître de la cavalerie, IX, 21.
*Fulvius M.*, IX, 44.
*Fulvius M.* (autre), X, 14.
*Fulvius M.* (autre), XXVII, 12.
*Fulvius M.* (autre), XXXII, 7.
*Fulvius M.* (autre), XLIII, 1.
*Fulvius M. Centumalus*, XXXV, 10, 20, 23, 24.
*Fulvius M. Flaccus*, XXXI, 4.
*Fulvius M. Flaccus* (autre), XXXIX, 44.
*Fulvius M. Flaccus* (autre), XLIII, 13.
*Fulvius M. Nobilior*, édile curule, XXXIII, 42; préteur, XXXIV, 54, 55, — Vainqueur des Celtibériens, XXXV, 7. — Proconsul, *ibid.*, 22. — Obtient l'ovation, XXXVI, 21, 39. — Consul, XXXVII, 47, 50. — Part pour l'Épire, XXXVIII, 3. — Assiège Ambracie, *ibid.*, 4, 5, 6, 7, 8, 9. — Reprend Céphallénie, *ibid.*, 28, 29. — Accusé par les habitants d'Ambracie, *ibid.*, 43. — Demande et obtient le triomphe, XXXIX, 4, 5. — Célèbre des jeux, *ibid.*, 22. — Demande la censure, *ibid.*, 40. — Triumvir, *ibid.*, 44. — Censeur, XL, 45. — Clôt le lustre, XLI, 2.
*Fulvius M. Nobilior*, tribun militaire, XL, 41.
*Fulvius M. Nobilior*, tribun du peuple, XLII, 2.
*Fulvius Pœtinus*, consul, X, 9.
*Fulvius Q.*, édile, XXX, 39.
*Fulvius Q.*, tribun du peuple, XXXII, 28, 36.
*Fulvius Q.*, triumvir, XL, 42.
*Fulvius Q. Flaccus*, pontife, XXIII, 21. — Préteur, *ibid.*, 24, 30. —

Consul, XXV, 2. — Ne peut être grand pontife, *ibid.*, 5. — Prend le camp d'Hannon, *ibid.*, 13, 14. Prorogé dans sa charge, XXVI, 1. — Assiége Capoue, *ibid.*, 4. Poursuit Annibal, *ibid.*, 8, 9. — Condamne à mort les sénateurs campaniens, *ibid.*, 15. — Accusé par les Campaniens, *ibid.*, 27, 33. — Dictateur, puis consul, XXVII, 5, 6, 22, 35.

*Fulvius Q. Flaccus*, édile plébéien, XXXVIII, 35. — Préteur, *ibid.*, 42. — Lieutenant de Paul Émile XL, 27. — Consul, *ibid.*, 37. — Combat des Liguriens, *ibid.*, XLI.

*Fulvius Q. Flaccus*, édile curule, XXXIX, 39. — Préteur, *ibid.*, 56. — Va en Espagne, XL, 1, 16, 30, 33, 39. — Pontife, *ibid.*, 40, 42. — Consul, obtient le triomphe, *ibid.*, 43, 45. — Censeur, XLI, 32. — Élève un temple à la fortune équestre, XLII, 3, 10. — Se tue, *ibid.*, 28.

*Fulvius Q. Gillon*, lieutenant de Scipion, XXX, 31. — Préteur, XXXI, 4, 6.

*Fulvius Q. Nobilior*, triumvir, XXXIX, 44.

*Fundanius*, tribun, XXXIV, 1.

*Fundanius*, édile plébéien, XXV, 2.

*Furius*, lieutenant vaincu par les Èques, III, 5.

*Furius Agr.*, consul, III, 66, 70.

*Furius Agr.*, tribun militaire, V, 32.

*Furius C.*, Duumvir, XLI, 5, XLIII, 11.

*Furius C. Aculeo*, questeur, XXXVIII, 55.

*Furius C. Pacilus*, consul, IV, 12. — Censeur, *ibid.*, 22. — Condamne Manercus, *ibid.*, 24. — Tribun militaire, puis consul, *ibid.*, 31, 52

*Furius L.*, consul, s'oppose à la loi agraire, II, 54.

*Furius L.*, tribun des soldats, VI, 22, 23, 25.

*Furius L.*, tribun du peuple, IX, 42.

*Furius L.*, préteur, XXXII, 21. — Bat les Gaulois et demande le triomphe, *ibid.*, 21, 47; — triomphe, *ibid.*, 48, 49.

*Furius L. B.*, questeur, XXII, 49.

*Furius L. Camille*, dictateur, VII, 24. — Fait la guerre contre les Gaulois, *ibid.*, 25, 26. — Dictateur contre les Aurunces, *ibid.*, 28.

*Furius L. Camille*, consul, VIII, 13, 29.

*Furius L. Medullinus*, tribun militaire, IV, 25, 35, 44. — Consul, *ibid.*, 51, 54, 61; V, 14, 16, 24, 26, 32.

*Furius L. Purpuréon*, tribun militaire, XXVII, 2. — Préteur en Gaule, *ibid.*, 6, 10, 21. — Demande et obtient le triomphe, *ibid.*, 47, 48, 49. — Consul, XXXIII, 24. — Dirige une expédition contre les Boïens, *ibid.*, 37. — Voue des temples, XXXIV, 53; XXXV, 41. — S'oppose au triomphe de Manlius, XXXVIII, 44, 45. — Brigue la censure, XXXIX, 40. — Envoyé en Gaule, *ibid.*, 54.

*Furius L. Purpuréon*, député en Étolie, XXXI, 29, 31.

*Furius L. Philus*, préteur, en Sardaigne, XLII, 28, 31. — Pontife, XLIII, 13.

*Furius Marcus*, défend Aurélius, XXX, 42.

*Furius Marcus Camillus*, tribun militaire, V, 1, 10. — Marche

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

contre les Falisques, *ibid.*, 10. 12. — Dévaste Capène, *ibid.*, 14. — Interroi et dictateur, bat les Falisques, *ibid.*, 17, 19, 20 — Prend Veies, *ibid.*, 21. — Triomphe, *ibid.*, 23. — S'oppose à ce que Veies devienne le siége de l'empire, *ibid.*, 25. — Punit le maître d'école de Falères, *ibid.*, 27. — Parle contre le peuple, *ibid.*, 30. — Interroi, *ibid.*, 31. — Accusé et condamné à l'exil, *ibid.*, 32. — Excite les Ardéates contre les Gaulois, *ibid.*, 44, 45. — Dictateur, bat les Gaulois, *ibid.*, 46. — Triomphe, *ibid.*, 49. — S'oppose à ce qu'on transporte à Veies le culte des Dieux, *ibid.*, 51. — Dictateur pour la troisième fois, VI, 2. — Prend Sutrium et triomphe, *ibid.*, 3, 4. — Tribun militaire, *ibid.*, 6, 7, 8, 9, 10. — Attaqué par Capitolinus, *ibid.*, XI. — Lutte contre son collègue, comme tribun militaire, *ibid.*, 18, 22, 23, 24, 25. — Dictateur pour la quatrième fois, *ibid.*, 38. — Pour la cinquième fois, *ibid.*, 42. — Triomphe, *ibid.*, *ibid.* — Meurt; son éloge, VII, 1.

*Furius M. Crassipes*, triumvir, XXXIV, 53. — Préteur, XXXVIII, 42. — Désavoué par le sénat, XXXIX, 3. — Préteur en Sicile, XLI, 33; XLII, 1.

*Furius M. Luscus*, triumvir, III, 1.

*Furius P. Philus*, préteur, XXII, 35. — Commande la flotte, *ibid.*, 37. — Blessé, XXIII. — Censeur, XXIV, 11, 18. — Accusé par Métellus, *ibid.*, 43. — Meurt, XXV, 2.

*Furius P. Philus*, préteur en Espagne. XLI, 26. — Exilé à Préneste, XLIII, 2.

*Furius Quintus*, pontife, III, 54.

*Furius Sextus*, consul, II, 39.

*Furius Sp.*, consul, II, 43; III, 4, 5.

*Furius Sp.*, tribun militaire, VI, 31.

*Furius Sp.*, préteur, VII, 1.

*Fusius*, patrat, I, 24.

G

*Gabies*, v. du Latium, I, 53, 54; XXIV, 10; XXVI, 9; XLI, 20.

*Gabiens*, III, 8; VI, 21.

*Gabinius*, Illyrien, XLV, 26.

*Gadès*, v. de Bétique, XXI, 21; XXIV, 49; XXVI, 43; XXVIII, 1.

*Gaditans*, habitants de Gadès, XXVIII, 23, 30, 37; XXXII, 2.

*Gala*, roi numide, XXIV, 48, 49; XXIX, 29.

*Galatie*, v. de Campanie, XXVI, 5.

*Galepse*, v. de Thrace, XLIV, 45.

*Galèse*, fleuve d'Étrurie, XXV, 11.

*Gallo-Grecs*, XXXVII, 8; XXXVIII, 12, 15, 16, 17, 25; XXXVIII, 19.

*Ganymède*, officier de Ptolémée, XXXI, 16.

*Garamantes*, XXIX, 33.

*Garitène*, hôte de Philippe, XXXII, 21.

*Garules*, peuple ligurien, XLI, 23.

*Gaulois*, voisins de l'Étrurie, V, 17. — Passent les Alpes, *ibid.*, 33, 34, 35. — Reçoivent une ambassade des Romains, *ibid.*, 36. — Marchent sur Rome, *ibid.*, 37. — Vainqueurs à l'Allia, *ibid.*, 38. — Brûlent Rome, *ibid.*, 41. — Assiégent la citadelle, *ibid.*, 47, 48. — Repoussés par Ca-

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόλου

mille, *ibid.*, 49. — Vaincus de nouveau par Camille, VI, 42. — Campent près de l'Anio, VII, 9. — Fuient effrayés par la victoire de Manlius, *ibid.*, 9, 11.—Battus par Sulpicius, *ibid.*, 14, 15. — Ravagent le pays, et sont repoussés, *ibid.*, 25, 26. — Pénètrent en Étrurie, X, 10. — S'allient aux Étruriens, *ibid.*, 21. — Détruisent une légion romaine, *ibid.*, 26, 27.—Vaincus, *ibid.*, 29.— Repassent en Italie, XXI, 25, 26. — Leur caractère, *ibid.*, 39, 52; XXII, 1.—Gagnés ou vaincus par Annibal, *ibid.*, 23; XXIV, 26, 27, 28. — Ravagent le territoire de Crémone, XXVIII, 11. — Soulevés par Amilcar, XXXI, 10. — Vainqueurs des Romains, XXXII, 7. — Vaincus, et cette défaite donne lieu à un triomphe, XXXIII, 23, 26. — Passent en Vénétie, puis en sont chassés, XXXIX, 22, 54. — Ravagent la Thrace, XLIV, 27.—Portrait des — V, 42, 49; X, 28; XXII, 2; XXXIV, 47; XXXVIII, 17, 21.

*Gaulotus*, roi des Tectosages, XXXVIII, 19.

*Gaurelus*, port d'Andros, XXXI, 45.

*Gaurus*, mont de Campanie, VII, 32.

*Gavillius*, habitant d'Aquilée, XLI, 9.

*Géganius*, Albain, I, 30.

*Géganius L.*, tribun militaire, VI, 31.

*Géganius M.*, tribun militaire, VI, 42.

*Géganius M. Macerinus*, consul, III, 65; IV, 8. — Bat les Volsques, *ibid.*, 9. — Obtient le triomphe, *ibid.*, 10. — Consul, *ibid.*, 17. — Censeur, *ibid.* Punit Mam. Émilius, *ibid.*

*Géganius P.*, IV, 12.

*Géganius T.*, II, 34.

*Gélon*, fils d'Hiéron, XXIII, XXIV, 5.

*Géminus*, chef toscan, VIII,

*Gentius*, roi d'Illyrie, envoi ambassade pour se justifier 42. — Rendu suspect, 26; XLIII, 11. — S'allie Persée, XLIV, 23. — E sonne les ambassadeur Rome, *ibid.*, 27. — Tromp Persée, *ibid.*, 30. — Vain mené en triomphe, *ibid.* XLV, 43.

*Génua*, v. d'Étrurie, XXI, 3 Prise par Magon, XXVII Rebâtie par les Romains, 1.

*Génucius C.*, augure, X, 9.

*Génucius Cn.*, tribun, II, 5

*Génucius Cn.*, tribun militai 13, 18.

*Génucius Cn.*, consul, VII, 3

*Génucius, F.* consul plébéien 1, 3, 4, 6.

*Génucius L.*, tribun, VII, 42

*Génucius L.*, consul, X, 1.

*Génucius L.*, député vers Sy XXVII, 4.

*Génucius M.*, consul, IV, 1

*Génucius M.*, tribun milit XXXV, 5.

*Génucius T.*, tribun, propose loi agraire, II, 52.

*Génucius T.*, décemvir, X 33.

*Génusus*, fleuve d'Illyrie, X 30.

*Géreste*, port d'Eubée, XXXI

*Gérestique*, port d'Illyrie, XX 27, 28.

*Gergittum*, v. d'Éolie, XXX 39.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Germalus*, colline de Rome, XXXIII, 26.
*Géronium*, v. d'Apulie, XXII, 18, 24, 39.
*Gerrunium*, fort de Macédoine, XXXI, 27.
*Gisgon*, XXIII, 34; XXX, 37.
*Gitana*, v. d'Épire; XLII, 38.
*Gnossiens*, peuple de Crète, XXXVII, 60; XLII, 51.
*Gomphes*, v. de Thessalie, XXXI, 41; XXXII, 14; XXXVI, 13; XXXVIII, 2.
*Gonnocondylum*, v. de Thessalie, XXXIX, 25.
*Gonnus*, v. de Thessalie, XXXIII, 10; XXXVI, 10; XLII, 54, 67; XLIV, 6.
*Gordium*, v. de Phrygie, XXXVIII, 18.
*Gordiutiche*, v. de Phrygie, XXXVIII, 13.
*Gorgopas*, XXXIV, 29.
*Gortyniens*, peuple de Crète, XXXIII, 3; XXXVII, 60.
*Gracchuris*, v. d'Espagne, XLI, 3.
*Gracchus*, voir *Sempronius*.
*Gravisques*, colonie d'Étrurie, XL, 29; XLI, 20.
*Grèce*, ultérieure, VII, 26. — Grande —, XXXI, 7. — Prend parti pour Carthage, XXII, 61. — Déclarée libre, XXXIII, 32. — Asservie, XLV, 22.
*Grumentum*, v. de Lucanie, XXIII, 37; XXVII, 41.
*Gulussa*, fils de Massinissa, XLII, 23, 24; XLIII, 3.
*Gyrtone*, v. de Thessalie, XXXVI, 10; XLII, 54.
*Gythium*, v. de Laconie, XXXIV, 29; XXXV, 27.

H

*Haliacmon*, fleuve de Macédoine, XLII, 53.
*Haliarte*, ville de Béotie, XLII, 46, 56, 63.
*Halicarnasse*, ville de Carie, XXXVII, 10, 19, 20.
*Halys*, fleuve de l'Asie Mineure, XXXVIII, 16, 25, 38.
*Hamé*, ville de Campanie, XXIII, 35.
*Hamilcar*, père d'Annibal, XXI, 1, 2, 5; XXIV, 41.
*Hamilcar*, fils de Gisgon, XXI, 51.
*Hamilcar*, fils de Bomilcar, XXIII, 49.
*Hamilcar*, Carthaginois exilé, XXXI, 10, 19, 21. — Vaincu au Mincio, XXXII, 30. — Captif, XXXIII, 23.
*Hampsicora*, Sarde, XXIII, 32, 41.
*Hannibal* ou *Annibal*, fils d'Hamilcar. — Jure haine à Rome, XXI, 1. — Remplace Hasdrubal, *ibid.*, 3. — Son portrait, *ibid.*, 4. — En Espagne, devant Sagonte, *ibid.*, 5, 6, 7, 8. — Haï d'Hannon, *ibid.*, 10. — Prend Sagonte, *ibid.*, 14. — Passe les Pyrénées, le Rhône, les Alpes, *ibid.*, 21, 23, 24, 27, 30, 32. — Entre en Italie, *ibid.*, 38. — Prend Taurinum, *ibid.* 39. — Exhorte ses soldats en faisant combattre les captifs, *ibid.*, 42, 45. — Vainqueur au Tésin et à la Trébie, *ibid.*, 46, 54, 55, 56. — Blessé, se retire à Emporium, *ibid.*, 57. — Perd un œil, XXII, 2. — Vainqueur à Trasimène, *ibid.*, 4, 5, 6, 7. — Dévaste l'Italie, *ibid.*, 9. — Passe dans le Samnium, *ibid.*, 13. — Lance des bœufs dans la montagne, *ibid.*, 16. — Emploie un stratagème pour rendre Fabius suspect, *ibid.*, 22. — Attire

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

au combat le maître de la cavalerie, *ibid.*, 28. — Rend hommage à Fabius, *ibid.*, 30. — A bout de ressources, *ibid.*, 40, 42, 43. — Vainqueur à Cannes, *ibid.*, 46, 49, 51. — Nourrit ses soldats de chair humaine, XXIII, 5. — A Capoue, *ibid.*, 7. — Au sénat de Capoue, *ibid.*, 10. — Prend Nucérie, *ibid.*, 15. — Vaincu à Nole, *ibid.*, 16. — Assiége Casilinum, *ibid.*, 17. — Énervé à Capoue, *ibid.*, 18. — Quitte Capoue, *ibid.*, 19. — Renonce à prendre Cumes, *ibid.*, 37. — Assiége Nole, *ibid.*, 43, 44. — Abandonné par douze cents cavaliers, *ibid.*, 46. — Attaque en vain Pouzzoles, XXIV, 13. — Prend Tarente, XXV, 8, 9, 10. — Vainqueur à Herdonée, *ibid.*, 21. — Va en Campanie, XXVI, 5. — Veut assiéger Rome, *ibid.*, 7, 10. — Renonce à faire ce siége, *ibid.*, 11. — Vainqueur de Fulvius, XXVII, 1. — Ensevelit Marcellus, *ibid.*, 28. — Pleure en voyant la tête d'Hasdrubal, *ibid.*, 51. — Admirable dans les revers, XXVIII, 12. — Va à Locres, puis à Crotone, XXIX, 7, 36. — Quitte l'Italie en gémissant, XXX, 9, 19, 20. — S'entretient avec Scipion, *ibid.*, 29, 30, 31. — Vaincu, reconnaît que la paix est nécessaire, *ibid.*, 35, 37. — Au sénat carthaginois, *ibid.*, 44. — Accusé d'avoir écrit à Antiochus, XXXIII, 45. — Chez Antiochus, *ibid.*, 48, 49. — Excite ce roi à faire la guerre, XXXIV, 60, 61. — S'entretient avec l'Africain, XXXV, 14. — Suspect à Antiochus, *ibid.*, 15. — Son discours sur la guerre co Rome, XXXVI, 7. — Comma la flotte, XXVIII, 23. — Vai par les Rhodiens, *ibid.*, 24 Meurt chez Prusias, XXX 51.

*Hannon*, chef de la faction en mie d'Hannibal, XXI, 3; XX 13.

*Hannon*, fils de Bomilcar, X 23, 27, 28, 60.

*Hannon*, noble carthaginois, sonnier en Sardaigne, XX 41.

*Hannon*, chef carthaginois, c bat contre Sempr. Long XXIII, 37, 43, 46. — Pous la défection le Bruttium, XX 1. — A Bénévent, *ibid.*, 14, — Secourt Capoue, XXV, 14. — A Métaponte, XXVII,

*Hannon*, chef de la garn carthaginoise à Capoue, XX 5, 12. — Quitte la Sicile, *ib* 40.

*Hannon*, autre chef, rempl Hasdrubal, XXVIII, 1. — sonnier à Rome, *ibid.*, 2, 4

*Hannon*, lieutenant de Mago XXVIII, 23, 30.

*Hannon*, jeune noble, XXIX, 35.

*Hannon*, fils d'Hamilcar, XX 34.

*Hannon*, autre fils d'Hamilc XLV, 14.

*Harmonia*, fille de Gélon, XX 24, 25.

*Harpalus*, Macédonien, XLII,

*Harpasus*, fleuve de Ca XXXVIII, 13.

*Hèbre*, fleuve de Thrace, XXXV 41.

*Hégéas*, officier de Naples, XXIII

*Hégésianax*, Syrien, XXXIV, 5 58, 59.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Hégésiloque*, Rhodien, XLII, 45.
*Héliodore*, Syrien, XLI, 24.
*Hellespont*, XXXI, 15, XXXII, 33; XXXIII, 38; XXXVII, 9; XXXVIII, 18.
*Hélore*, ville de Sicile, XXIV, 35.
*Helvius*, préteur en Gaule, XXXII, 7, 8, 26.
*Helvius C.*, lieutenant de Manlius, XXXVIII, 20, 22, 23.
*Helvius Cn.*, tribun militaire, XXX, 18.
*Helvius M.*, tribun militaire, XXVII, 12.
*Helvius M.*, préteur en Espagne, XXXII, 27. — Informe le sénat de l'agitation de la province, XXXIII, 21. — Est vainqueur, XXXIV, 10. — Triumvir, *ibid.*, 45.
*Hémus*, mont de Thrace, XL, 21, 22.
*Hénètes*, peuple de Paphlagonie, I, 1.
*Hephestie*, ville de Thrace, XXXIII, 35.
*Heptagonie*, endroit près de Sparte, XXXIV, 38.
*Héraclée*, ville de la grande Grèce, I, 18; VIII, 24; XL, 24.
*Héraclée*, ville de Sicile, XXIV, 35; XXV, 40.
*Héraclée*, ville près des Thermopyles, XXVIII, 5, 7; XXXII, 3. — Sa situation, XXXVI, 22. — Prise par les Romains, *ibid.*, 23, 24.
*Héraclée*, ville d'Acarnanie, XXVIII, 1.
*Héraclée*, en Macédoine, XL, 24.
*Héraclée*, dans le Pont, XLII, 56.
*Héraclée Sintice*, en Macédoine, XLII, 51; XLV, 29.
*Heraclee*, fille d'Hiéron, XXIV, 26.
*Héracléum*, ville de Macédoine, XLIV, 2, 3, 8, 9.
*Héraclide*, officier de Philippe, XXXI, 16, 33, 46; XXXII, 5.
*Héraclide*, député d'Antiochus, XXXVII, 34, 36.
*Héraclite*, envoyé de Philippe, XXIII, 39.
*Herbesse*, ville de Sicile, XXIV, 30, 35.
*Hercates*, peuple de la Gaule Transpadane, XLI, 23.
*Herculanéum*, ville du Samnium, X, 45.
*Hercule*, tue Cacus, I, 7. — Fêtes en son honneur, V, 13; IX, 29. — Monuments d'— à Rome, IX, 44; X, 23; XXI, 43, 62; XXXVIII, 35. — Sa mort, XXXVI, 30.
*Hercyna*, déesse, XLV, 27.
*Hercynienne* (forêt), V, 34.
*Herdonée* ou *Herdonie*, ville des Hirpins, XXX, 21; XXVII, 1.
*Herdonius Ap.*, Sabin, prend le Capitole, III, 15, 18.
*Herdonius Turn.*, invective les Tarquins, I, 50, 51.
*Hérée*, ville d'Arcadie, XXVIII, 7, 8; XXXII 5; XXXIII, 34.
*Hérennius Bassus*, XXIII, 43, 44.
*Hérennius Cerrinius*, XXXIX, 13.
*Hérennius Pontius*, Samnite, IX, 1, 3.
*Hérennius*, triumvir, XXI, 25.
*Hermæum*, place de Béotie, XXXV, 50.
*Hermandica*, ville d'Espagne, XXI, 5.
*Herminius*, consul, III, 65.
*Herminius T.*, aide Corlis à soutenir le choc des ennemis, II, 10, 11. — Tué au lac Régille, *ibid.*, 20.
*Herniques*, II, 22, 40, 41. — Font défection, VI, 2, 7, 8. — Guerre contre les — VII, 6, 7, 8, 15.

Αριθμός Κεντρικής Βιβλιοθήκης Βέροιας

— Prennent de nouveau les armes, IX, 42, 43.
*Hérodicus*, Thessalien, XL, 4.
*Hérodore*, marchand, XXXV, 37
*Hérodore*, ami de Démétrius, XL, 23.
*Hérophon*, ambassadeur de Persée, XLIV, 24, 27, 28.
*Hersilia*, I, 11.
*Hétriculum*, ville du Bruttium, XXX, 19.
*Hexapylon*, fort de Syracuse, XXIV, 21, 39; XXXII, 39.
*Hiéra Comé*, temple d'Apollon, XXXVIII, 12, 13.
*Hiéroclès*, Agrigentin, XXXVI, 31, 32.
*Hiéron*, roi de Syracuse, XXI, 50; XXII, 37, 56; XXIV, 4.
*Hiéronyme*, successeur d'Hiéron, XXIV, 4, 5, 6, 7.
*Hilermus*, chef espagnol, XXXV, 7.
*Himéra*, fleuve de Sicile, XXIV, 6; XXV, 40.
*Himilcon*, XXIII, 12; XXIV, 36, 39; XXV, 26.
*Himilcon* (autre), XXVIII, 20.
*Hiostus*, Sarde, XXIII, 40.
*Hippias*, ami de Persée, XLII, 39, 51, 59; XLIV, 2, 4, 23, 45.
*Hippias*, Thessalien, XLII, 54.
*Hippocrate*, voir Épicyde.
*Hippolocus*, XXXVI, 9.
*Hippon*, ville d'Espagne, XXXIX, 30.
*Hirpins*, XXII, 13, 61; XXIII, 37; XXVII, 15.
*Hispala*, XXXIX, 9, 14, 19.
*Histinée*, XLIV, 32.
*Holon*, ville d'Espagne, XXXV, 22.
*Homolium*, ville de Thessalie, XLII, 38.
*Honosca*, ville, XXII, 20.
*Honunus*, XLIV, 30.
*Horace*, vainqueur des Curiaces, I, 25. — Tue sa sœur, *ibid.*, 25, 26.
*Horatius Coclès*, II, 10.
*Horatius C.*, consul, II, 51.
*Horatius Barbatus*, tribun militaire, IV, 35.
*Horatius Barbatus M.*, attaque les décemvirs, III, 39, 49, 50, 53. — Consul, bat les Sabins, *ibid.*, 61, 62, 63.
*Horatius L.*, VI, 6.
*Horatius M.*, VI, 31.
*Horatius P.*, père du vainqueur d'Albe, I, 26.
*Horatius Pulvillus*, consul, III, 30, 32.
*Horreum*, ville, XLV, 26.
*Hortensius*, tribun du peuple, IV, 42.
*Hortensius*, préteur, XLIII, 4, 6, 9.
*Hostilia*, XL, 37.
*Hostilius A.*, préteur, XXVII, 35, 36.
*Hostilius A.*, lieutenant de Scipion, XXXVIII, 55.
*Hostilius A. M.*, préteur, XL, 35 — Consul, XLIII, 4. — Échappe avec peine aux pièges de Persée, *ibid.*, 5. — Proconsul, *ibid.*, 19.
*Hostilius C.*, préteur en Macédoine, XLIII, 4; XLIV, 19, 29
*Hostilius C.*, préteur urbain, XXVII, 35, 36.
*Hostilius C. T.*, préteur urbain, célèbre les jeux Apollinaires, XXVII, 6, 7, 11. — Vainqueur d'Hannibal, *ibid.*, 40. — Prorogé, XXVIII, 10.
*Hostilius L.*, décemvir, XXXI, 4.
*Hostilius L.*, lieutenant, XXXVIII, 55.
*Hostilius M.*, XXII, 15.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Hostus*, I, 22.
*Hyampolis*, XXXII, 18.
*Hybla*, XXVI, 21.
*Hybristas*, XXXVII, 13.
*Hydruntum*, XXXVI, 16, 26, 27.
*Hypata*, XXXVI, 16, 26, 27.

I J

*Jamphorina*, ville de Thrace, XXVI, 25.
*Janicule*, mont., I, 33; II, 10, 51; XL, 29.
*Janus*, I, 19; II, 49; XLI, 32.
*Iassus*, ville de Carie, XXXII, 33; XXXIII, 30; XXXVII, 17.
*Ibera*, ville de Tarraconaise, XXIII, 28.
*Ibériens*, XXIX, 30.
*Icilius*, fiancé de Virginie, III, 44, 45, 49, 51, 54.
*Icilius L.*, tribun du peuple, IV, 52.
*Icilius Sp.*, tribun du peuple, II, 52.
*Icus*, île, XXXI, 45.
*Ilergètes*, peuple de Tarraconaise, XXVI, 2, 49. — Soumis par Hannibal, XXI, 23. — Harcelés par Scipion, *ibid.*, 61. — Se révoltent, XXII, 21. — Demandent du secours, XXXIV, 11.
*Iliens*, peuple de Sardaigne, XL, 19; XLI, 10, 16.
*Ilipa*, ville d'Espagne, XXXV, 1.
*Ilium*, XXXV, 43; XXXVII, 9, 37.
*Iliberis*, ville d'Espagne, XXI, 24.
*Illiturgis*, ville de Bétique. — Assiégée par les Carthaginois, XXIII, 39, XXIV, 41. — Passe à la cause de Carthage, XXVIII, 19. — Prise par Scipion, *ibid.*, 20.
*Illurcis*, ville d'Espagne, XLI, 3.
*Illyriens*, X, 2. — Renvoyés par le sénat, XLII, 26. — Vaincus par les Romains, XLIV, 30, 31, 32. — Obtiennent d'être libres, XLV, 18, 26.
*Ilotes*, esclaves des Lacédémoniens, XXXIV, 27.
*Ilva*, île, XXX, 39.
*Ilvates*, Liguriens, XXXI, 10; XXXII, 31.
*Imbros*, île, XXXII, 30; XXXV, 43
*Inachus*, fleuve d'Argolide, XLIII, 23, 24.
*Inde*, IX, 17; XXXV, 32; XLII, 52.
*Indibilis*, roi des Ilergetes, XXII, 21; XXV, 34. — Sa fille respectée par Scipion, XXVI, 49. — Passe aux Romains, XXVII, 17. — Se révolte, XXVIII, 24. — Vaincu, *ibid.*, 31, 33. — Meurt, XXIX, 1, 2.
*Indiens*, IX, 19.
*Indus*, fleuve de Carie, XXXVIII, 14.
*Ingaunes*, Liguriens, XXVIII, 46; XXX, 19. — Traitent avec un consul, XXXI, 2. — Vaincus par Claudius, XXXIX, 32. — Attaquent Paul Émile, XL, 25, 27, 28, 34.
*Insubriens*, peuple de la Gaule transpadane, V, 34; XXI, 25. — Envahissent Plaisance, XXXI, 10. — Vainqueurs de Bébius, XXXII, 7. — Vaincus par Cornélius, *ibid.*, 30. — Vaincus par Flaccus, XXXIV, 36.
*Intémèliens*, Liguriens, XL, 41.
*Intéramnes*, colonie romaine, IX, 28; X, 36; XXVII, 9; XXIX, 15.
*Intibili*, ville d'Espagne, XXIII, 49.
*Iolcos*, ville de Thessalie, XLIV, 12, 13.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Ion*, officier de Persée, XLII, 58; XLV, 6.
*Ionie*, XXXIII, 38.
*Ionienne* (mer), XXIII, 33; XLII, 48.
*Irésie*, ville de Thessalie, XXXII, 13.
*Isalca*, préfet de Gétulie, XXIII, 18.
*Isara* (Isère), XXI, 31.
*Isidore*, Syrien, XXXVI, 33.
*Isionda*, ville de Pamphylie, XXXVIII, 15.
*Isménias*, Béotien, XLII, 38, 43.
*Issa*, île de l'Adriatique, XLIII, 11.
*Issées*, habitants d'Issa, XXXI, 45; XXXVII, 16; XLII, 26, 48; XLV, 26.
*Ister*, fleuve, XL, 21, 57.
*Isthmiques* (Jeux), XXXIII, 32.
*Istrie*, XXXIX, 55; XLI, 15.
*Istriens*, X, 2; XXI, 16; XL, 26. — Battus dans un engagement sérieux, XLI, 6, 7, 8, 9, 14. — Se rendent, *ibid.*, 15, 17. — Accusent le consul Cassius, XLIII, 7.
*Itonia*, surnom de Minerve, XXXVI, 20.
*Jubellius Taurea*, Campanien, XXIII, 8, 46, 47; XXVI, 15.
*Iule*, fils d'Énée et de Créuse, I, 33.
*Julius C.*, consul, II, 43. — Décemvir, III, 33. — Député vers l'armée sur l'Aventin, III, 50.
*Julius C.*, consul, III, 65; IV, 21, 23.
*Julius L.*, tribun militaire, IV, 56, 61. — Censeur, V, 31.
*Julius C.*, dictateur, VII, 21.
*Julius C. Mento*, IV, 26, 29.
*Julius L.*, tribun militaire, IV, 16. — Maître de la cavalerie, puis consul, *ibid.*, 26, 30.
*Julius L.*, préteur, XXXIX, 45.
*Julius L.*, préteur, XLV, 44.
*Julius L.*, tribun militaire quatre fois, V, 1, 10, 16; VI, 4.
*Julius L. Proc.*, I, 16.
*Julius Sext.*, tribun militaire, IV, 35.
*Julius Sext. César*, préteur, XXVII, 21, 22, 29.
*Julius Sext. César*, tribun militaire, XL, 27; XLIII, 6.
*Junius C. Bubulcus*, consul, IX, 20, 28. — Dictateur, *ibid.*, 29. — Consul, *ibid.*, 38. — Censeur, *ibid.*, 43. — Dictateur, X, 1.
*Junius D.*, XXV, 22.
*Junius D. Brutus*, maître de la cavalerie, VIII, 12; consul, *ibid.*, 29.
*Junius D. Brutus*, triumvir, XXXIV, 45.
*Junius D.*, XXII, 59.
*Junius M. Brutus*, tribun, XXXIV, 1. — Préteur, XXXV, 24; XXXVI, 2, 36. — Lieutenant, XXXVII, 55. — Consul, XL, 59 — En Gaule, XLI, 9. — En Istrie, *ibid.*, 14, 15. — En Asie, XLII, 45. — Brigue la censure, XLIII, 16.
*Junius M. Pennus*, édile, XXIX, 11. — Préteur, XXX, 40; XXXI, 4.
*Junius M. Pennus*, préteur, XLII, 9, 10. — Consul, XLV, 14, 17.
*Junius M. Pera*, dictateur, XXIII, 14.
*Junius M. Silanus*, gouverneur de Naples, XXIII, 15. — Préteur, XXV, 2, 3. — En Etrurie, XXVI, 1. — Lieutenant de Scipion, *ibid.*, 19. — Marche contre Magon, XXVIII, 1, 2. — Amène du renfort à Scipion, *ibid.*, 13. — Meurt dans un combat, XXXIII, 36.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Junius P. Brutus*, tribun, XXXIV, 1. — Édile, XXXV, 41. — Préteur, XXXVI, 45. — En Étrurie, XXXVII, 2. — Propréteur, *ibid.*, 50. — En Espagne, *ibid.*, 57.
*Junius Q.*, tribun, IV, 6.
*Junon* promontoire de —, XXXII, 23.
*Juventius*, ambassadeur, XXXIX, 31, 38.
*Juventius M'.*, tribun, XLIII, 10. — Préteur, XLV, 14, 16. — Propose la guerre contre Rhodes, XLV, 21.
*Juventius T.*, tribun des soldats, XXXIII, 22.
*Juventius T.*, lieutenant, XLII, 27.
*Juventius T. Thalna*, préteur, XXXIV, 42, 43.

L

*Labéates*, peuple d'Illyrie, XLIII, 21; XLIV, 31; XLV, 26.
*Labicans*, habitants de Labicum, IV, 45; VI, 21.
*Labicum*, ville du Latium, II, 39; IV, 47.
*Lacédémone*, XXXIV, 33; XLV 28.
*Lacédémoniens*, envoient une ambassade à Rome, XXX, 32. — Massacrés par Nabis, XXXIV, 27. — Battus par les Achéens, XXXV, 29. — Accablent les Étoliens, *ibid.*, 36. — Menacés par les exilés, — XXXVIII, 30. — Attaqués par les Achéens, *ibid.*, 32. — Renoncent aux lois de Lycurgue, *ibid.*, 34. — A l'assemblée des Achéens, XXXIX, 35, 37, 48. — Leur lenteur, XLV, 23.
*Lacérius*, tribun, V, 10.
*Lacétanie*, XXI, 22.
*Lacétans*, XXX, 60, 61; XXVIII, 24, 26; XXXIV, 20.
*Lacinium*, promontoire, XXVII, 25; XXXVI, 42.
*Laconiens*, X, 2.
*Lacumaces*, Numide, XXIX, 29, 30.
*Lagos*, ville de Phrygie, XXXVIII, 15.
*Lamia*, ville de la Phthiotide, XXVII, 30; XXXII, 4; XXXV, 43; XXXVI, 15. — Assiégée par Philippe, *ibid.*, 25. — Assiégée par les Romains, XXXVII, 4, 5.
*Lampsaque*, ville de Mysie, XXXIII, 38; XXXVII, 35.
*Lampsus*, ville de Thessalie, XXXII, 14.
*Lanuvium*, ville du Latium, III, 29; VI, 2; XXVI, 8; XXIX, 14; XLV, 16.
*Lapathus*, place forte, XLIV, 2, 6.
*Lapicins*, peuple de Ligurie, XLI, 23.
*Larentia*, femme de Faustulus, I, 4.
*Larinum*, ville d'Apulie, XXII, 18, 24; XXVII, 40, 43; XLV, 2.
*Larisse*, citadelle d'Argos, XXXII, 25.
*Larisse*, ville de Thessalie, XXXI, 46. — Assemblée des Thessaliens à —, XXXVI, 8; XLII, 38. — Protégée par Claudius contre Antiochus, XXXVI, 10, 13.
*Larisse Crémaste*, petite ville de Thessalie, XXXI, 46; XLII, 56, 57.
*Larisse*, fleuve, XXVII, 31.
*Lartius Sp.*, II, 10, 11, 18.
*Lartius Titus*, premier dictateur, II, 18, 21, 29.
*Las*, bourg de Laconie, XXXVIII, 30.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Latemnoste*, XXXV, 29.
*Latins*, habitants du Latium. — Leur origine, I, 2, 3, 32, 52. — Vaincus par Ancus, I, 82, 33. — Par Tarquin, *ibid.*, 35, 38. — Ont les mêmes cérémonies que les Romains, *ibid.*, 49. — Font un traité avec Tarquin le Superbe, *ibid.*, 50, 51, 52. — Battus au lac Régille, II, 19, 20. — Prennent parti contre les Volsques, *ibid.*, 22. — Dévastés par les Èques et les Volsques, *ibid.*, 48; III, 6. — Abandonnent Rome, VI, 2. — Prennent Tusculum, *ibid.*, 33. — Obtiennent la paix, VII, 12. — Refusent des troupes à Rome, *ibid.*, 25. — Attaquent les Péligniens, *ibid.*, 38. — Soumettent les Sidicins, VIII, 2. — Justement suspects à Rome, *ibid.*, 3, 4, 5, 6. — Se battent comme les Romains, *ibid.*, 8. — Vaincus dans un combat sanglant, *ibid.*, 9, 10. — Punis, *ibid.*, 11, 12. — Complétement soumis, *ibid.*, 14. — Forcés de quitter Rome, XXXIX, 3. — Se plaignent au sénat, XLI, 12.
*Latinus*, roi du Latium, I, 1.
*Latinus Silvius*, roi d'Albe, I, 3.
*Laurentes*, habitants de Laurentum, I, 14; VIII, 11; XXXVII, 3.
*Laurélan*, port d'Étrurie, XXX, 39.
*Lautules*, défilés du Latium, VII, 39; IX, 23.
*Lautumies*, prison, XXVI, 7; XXXII, 26; XXXVII, 3.
*Lavinie*, fille de Latinus, I, 1.
*Lavinium*, ville fondée par Énée, I, 1, 3, 14.
*Lébadie*, ville de Béotie, XLV, 27.
*Léchée*, port de Corinthe, XXXII, 23.
*Lecton*, promontoire, XXXVII, 37.
*Lélius*, officier de Scipion, XXVI, 42. — Reçoit une couronne d'or, *ibid.*, 48. — Annonce la prise de Carthagène, XXVII, 7. — Chez Syphax, XXVIII, 17. — Ravage l'Afrique, XXIX. — A une entrevue avec Masinissa, *ibid.*, 4. — Poursuit Hasdrubal, XXX, 9. — Vainqueur de Syphax, *ibid.*, 11. Mène Syphax à Rome, *ibid.*, 16, 17. — Édile plébéien, et préteur en Sicile, XXXIII, 24, 26. — Brigue en vain le consulat, XXXV, 10. — Consul, XXXVI, 45. — Lutte contre Scipion, XXXVII, 1. — Revient à Rome, *ibid.*, 47, 50.
*Lélius* (autre), XLI, 27; XLIII, 7.
*Lemnos*, île, XXVIII, 5.
*Lentulus*, XXXIII, 35.
*Leptis*, ville d'Afrique, XXX, 25; XXXIV, 62.
*Létorius*, tribun, II, 56.
*Létorius C.*, édile curule, XXIII, 30. — Lieutenant, XXV, 32. — Préteur, XXVI, 23. — Décemvir, XXVII, 8.
*Létorius C.*, lieutenant, XXXI, 21.
*Létorius M.*, édile, XXX, 39.
*Létorius M.*, centurion, II, 27.
*Létus*, montagne de Ligurie, XLI, 22.
*Leucade*, ville d'Acarnanie, XXXII, 15; XXXIII, 16, 17; XLV, 31.
*Leucadie*, île, XXXIII, 7.
*Leucate*, promontoire, XXVI, 26; XXXVI, 15; XLIV, 1.
*Leusus*, XXXVIII, 13.
*Libethrum*, ville de Thessalie, XLIV, 5.
*Libuens*, Gaulois, V, 36; XXI, 38; XXXIII, 37.
*Liburnes*, peuple de Dalmatie, X, 2.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Libyphéniciens*, XXI, 22; XXV, 40.
*Licinius A. Macer*, historien, IV, 7, 20, 23; VII, 9; X, 9.
*Licinius A. Nerva*, tribun, XLI, 10. — Lieutenant, XLII, 35; XLIV, 18. — Préteur, XLV, 44.
*Licinius C.*, tribun, II, 33.
*Licinius C.*, tribun militaire, VI, 31. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 39; X, 8.
*Licinius C.*, député à Carthage, XXI, 18.
*Licinius C.*, commandant d'Olcinium, XLV, 25.
*Licinius C. Crassus*, préteur, XLII, 9, 10, 27, 58. — Consul, XLIV, 17. — En Gaule, XLV, 12, 17.
*Licinius C. Lucullus*, triumvir, XXXIII, 42; XXXVI, 36.
*Licinius C. Nerva*, XLV, 3. — Préteur, *ibid.*, 14, 16, 42.
*Licinius C. Stolo*, tribun, VI, 34, 35, 42. — Consul, VII, 9, 16. — Maître de la cavalerie, X, 8.
*Licinius L.*, préteur, XXVII, 8.
*Licinius L. Pollio*, XXVII, 29.
*Licinius Lucullus*, édile curule, XXX, 39.
*Licinius Macer*, historien, VII, 9; X, 9.
*Licinius M.*, tribun militaire, XXVII, 12.
*Licinius M. Crassus*, XL, 51.
*Licinius M. Lucullus*, préteur, XXXIX, 6, 8, 18.
*Licinius M. Strabon*, tribun militaire, XLI, 6.
*Licinius P.*, censeur, XXVII, 34.
*Licinius P. Calvus*, V, 12, 18, 20.
*Licinius P. Crassus*, grand pontife, XXV, 5. — Censeur et préteur, XXVII, 5, 6, 21, 22. — Consul, XXVIII, 38. — Dans le Bruttium, XXIX, 1, 10, 13. Livre bataille à Annibal, *ibid.*, 36. — Son éloge, XXX, 1. — Conteste la légitimité des jeux publics, XXXI, 9. — Dicte les vœux du consul, XXXVI, 2. — Empêche Fabius Pictor d'aller en Sardaigne, XXXVII, 51. — Meurt, XXXIX, 46. — Ses funérailles, *ibid.*, *ibid.*
*Licinius P. Crassus*, préteur, XLI, 18. — Consul, XLII, 28. En Macédoine, *ibid.*, 32, 49. — Battu par Persée, *ibid.*, 58, 59. — Refuse la paix à Persée, *ibid.*, 62. — Vainqueur de Persée, *ibid.*, 66. — En Grèce, XLIII, 4. — En Asie, XLV, 34.
*Licinius P. Nerva*, XXXII, 33.
*Licinius P. Tegula*, XXXI, 12.
*Licinius P. Varus*, édile curule, XXVII, 6. — Préteur, *ibid.*, 21, 23.
*Licinius Sp.*, tribun, II, 43.
*Liguriens*, peuple de la Cisalpine, V, 25. — Aident les Carthaginois, XXII, 33. — Unis à Hasdrubal, XXVII, 39. — Aident Magon, XXVIII, 46; XXIX, 5. — Guerres contre les — XXXII, 29; XXXIV, 56; XXXV, 3, 11, 21, 40. — Battus par Minucius, XXXVI, 38. — Soumis, XXXVII, 2. — Tuent Bébius, *ibid.*, 57. — Utiles pour exercer les troupes romaines, XXXIX, 1. — Battus par Émilius, XL, 25, 28. — Se rendent à discrétion, *ibid.*, 38.
*Ligurius Cn.*, tribun militaire, XXXIII, 22.
*Ligustinus Sp.*, XLII, 34.
*Lilybée*, promontoire de Sicile, XXI, 50, XXV, 31; XXVII, 5.
*Limnée*, ville de Thessalie, XXXVI, 14.
*Lingons*, Gaulois, V, 35.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Lingos*, montagne d'Épire, XXXII, 13.
*Lipara* ou *Lipari*, îles, V, 28; XXI, 49.
*Liris*, fleuve du Latium, X, 21; XXVI, 9, 34.
*Lisina*, ville de Thessalie, XXXII, 14.
*Lissus*, place forte, XLIV, 30.
*Litabre*, ville d'Espagne, XXXV, 22
*Litana*, forêt de Gaule, XXIII, 24; XXXIV, 22, 42.
*Literne*, port de Campanie, XXIII, 35; XXXII, 39; XXXIV, 45; XXXVIII, 12. — Séjour de Scipion, *ibid.*, 52, 53.
*Liternus*, rivière de Campanie, XXXII, 29.
*Litubium*, ville de Ligurie, XXXII, 29.
*Livius L.*, poëte, VII, 2; XXVII, 37.
*Livius C.*, pontife, XXVI, 23. — Édile curule, XXIX, 38. — Préteur, XXX, 26, 27. — XXXV, 5, 10; XLIII, 13.
*Livius C. Salinator*, préteur, XXXV, 24. — Commande la flotte, XXXVI, 2, 42, 43, 44, 45; XXXVII, 9, 7, 11, 14, 16, 25. — Consul, XXXVIII, 35.
*Livius L.*, tribun, IX, 8.
*Livius M.*, préteur, XLV, 44.
*Livius M.*, consul, XXI, 18. — Rentre à Rome après huit ans d'exil, XXVII, 34, 35. — Vainqueur d'Hasdrubal, *ibid.*, 46, 47, 48, 49. — Triomphe, XXVIII, 9. — Dictateur, *ibid.*, 10. — XXIX, 5, 13. — Censeur, *ibid.*, 37.
*Livius M.*, défenseur de Tarente. XXIV, 20; XXV, 10, 11, XXVI, 39; XXVII, 25.
*Livius M. Denter*, consul, X, 1, 9, 28, 29.
*Livius M. Macatus*, XXVII, 34.
*Locres*, ville du Bruttium, XXII, 61; XXIII, 30; XXIV, 1. — Assiégée par Crispinus, XXVII, 25. — Prise par Scipion, XXIX, 6, 7. — Victime de Pléminius, *ibid.*, 9, 16, 17, 18.— Pillée par Pyrrhus, XXIX, 18.
*Locride*, partie de l'Éolie, XXVI, 26; XXVIII, 6.
*Locriens*, XXIII, 30; XXIV, 1; XXIX, 9; XXXIV, 34.
*Longarus*, XXXI, 28.
*Longula*, ville des Volsques, II, 33, 39.
*Longuntica*, ville de la Gaule, XXXII, 20.
*Loracina*, fleuve du Latium, XLIII, 6.
*Lorymé*, port de Carie, XXXVII, 17; XLV, 10.
*Luca*, ville d'Étrurie, XXI, 59; XLI, 17.
*Lucaniens*, VIII, 17, 19, 25, 27. — En lutte avec Rome, IX, 20. — Traitent avec Rome, X, 11, 12, 18. — Trahissent, XXII, 61. — Vaincus, XXV, 1. — Se rendent, XXVII, 15; XXVIII, 11.
*Lucérie*, ville d'Apulie, IX, 2, 12, 15, 26; X, 35; XXII, 9, 23, 37; XXIV, 3; XXVII, 10.
*Lucrèce*, I, 57, 58.
*Lucrétius*, duumvir, XL, 26.
*Lucrétius C.*, préteur, XLII, 28, 35, 48. — Accusé par les Chalcidiens, XLIII, 9, 10.
*Lucrétius Hostus*, consul, IV, 30.
*Lucrétius L. Flavus*, consul, V, 29, 32.
*Lucrétius L. Tricipitinus*, consul, triomphe sur les Volsques, III, 8, 10.
*Lucrétius L. Tricipitinus*, consul, VI, 4, 21, 22.
*Lucrétius L.*, questeur, XXI, 59.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Lucrétius M.*, tribun, XXVII, 5.
*Lucrétius M.*, tribun, XLII, 19, 48.
*Lucrétius P.*, consul, II, 15.
*Lucrétius Sp.*, père de Lucrèce, I, 58, 59; II, 8.
*Lucrétius Sp.*, édile, XXVIII, 38; XXIX, 13; XXX, 1; XXXI, 11.
*Lucrétius Sp.*, préteur, XLII, 9; XLIV, 7.
*Lucrétius T.*, consul, II, 8, 11, 16.
*Lucumon*, I, 34.
*Lucumon*, fils du précédent, V, 33.
*Luna*, ville d'Étrurie, XXXIX, 21; XLI, 17; XLIII, 11.
*Luscinus*, prince d'Espagne, XXXIII, 21.
*Lusitanie*, XXI, 43; XXVII, 20.
*Lusitaniens*, XXXV, 1: XXXVII, 46. — Massacrés par Paul Émile, XXXVII, 57; XXXIX, 21, 42; XLI, 3, 11.
*Lutarius*, Gaulois, XXXVIII, 16.
*Lutatius C.*, prisonnier chez les Boïens, XXI, 25; XXX, 19.
*Lutatius Cn.*, XLII, 6.
*Lutatius Q.*, consul, XXX, 44.
*Lycaonie*, XXXVII, 54; XXXVIII, 93.
*Lychnide*, ville d'Illyrie, XXVII, 32, 33, 34; XLIII, 9, 10, 21.
*Lycie*, XXXIII, 19, 41; XXXVII, 15.
*Lyciens*, XXXVII, 16; XXXVIII, 39; XLI, 10, 3[illegible]; XLIV, 15.
*Lycon*, XLV, 51.
*Lycortas*, XXXVIII, 32; XXXIX, 35, 36.
*Lycurgue*, législateur, XXXVIII, 34; XXXIX, 33, 37.
*Lycurgue*, roi de Sparte, XXXIV, 26.
*Lyeus*, ville d'Illyrie, XXXII, 9.
*Lydie*, XXXVIII, 39.
*Lyncestes*, XLV, 30.
*Lyncus*, ville de Macédoine, XXVI, 25; XXXI, 33.
*Lysimache*, XL, 8.
*Lysimachie*, ville de Thrace, XXXII, 34; XXXIII, 38; XXXIV, 57; XXXV, 15.
*Lysinoe*, ville de Pisidie, XXXVIII, 15.
*Lysis*, fleuve d'Ionie, XXXVIII, 15.

M

*Macédoine*, I, 9, 18. — Ravagée, XXVII, 33. — Se rend à Paul Émile, XLIV, 45. — XLV, 13, 19, 30.
*Macédoniens*, VII, 26; XXX, 33, 42. — Leur origine est célèbre, XXXI, 1. — *Ibid.*, 34; XXXII, 5. — Énumération de leurs forces. XXXIII, 4. — A Cynoscéphales, *ibid.*, 7, 8, 9, 10. — XXXVI, 8; XXXVIII, 1; XL, 3. — Vaincus sur mer, XLIV, 30 — Battus par Paul Émile, *ibid.*, 40, 42. — Subissent de dures lois, XLV, 29.
*Macella*, ville de Sicile, XXVI, 21.
*Machanidas*, roi de Sparte, XXVII, 29; XXVIII, 5, 7.
*Macra-Come*, ville de Thessalie, XXXII, 13.
*Macri-Campi*, canton de la Gaule Cisalpine, XLI, 22; XLV, 12.
*Macris*, île de la mer Égée, XXXVII, 13, 28, 29.
*Maduatènes*, Thraces, XXXVIII, 40.
*Madytus*, ville de Thrace, XXXI, 16; XXXIII, 38.
*Mælius*, *Mænius*, voyez: *Mélius*, *Ménius*.
*Magaba*, montagne de Galatie, XXXVIII, 19.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Magalus*, roi boïen, XXI, 29.
*Magius C.*, XXIV, 19.
*Magius Décius*, Campanien, XXIII, 7, 10.
*Magnésie*, ville de Phrygie, XXXVII, 45.
*Magnésie*, ville de Lydie, XXXVI, 43 ; XXXVII, 10, 11, 37, 44, 56.
*Magnésie*, contrée de Thessalie, XLII, 54 ; XLIV, 11.
*Magon*, frère d'Annibal, XXI, 47. — A la Trébie, *ibid.*, 54. — A Cannes, XXII, 46. — Annonce à Carthage les succès obtenus, XXIII, 11, 12, 13. — En Espagne, *ibid.*, 32, 39. — XXIV, 42. — Vainqueur du Scipion, XXV, 32, 34, 35. — *Ibid.*, 39 ; XXVII, 20; XXVIII, 2, 12, 13, 16, 23, 36, 37, 46; XXIX, 5. — Vaincu, XXX, 18. — Meurt, *ibid.*, 19.
*Magon*, Carthaginois député vers Philippe, XXIII, 34.
*Magon*, parent d'Annibal, XXIII, 41.
*Magon*, défenseur de Carthagène, XXVI, 44, 46, 51.
*Maharbal*, fils d'Himilcon, XXI, 12, 45; XXII, 6, 51.
*Malaca*, ville de Bétique, XXXIII, 21.
*Malée*, promontoire, XXXI, 44, 47; XXXII, 16; XXXIV, 32; XXXVI, 42 ; XLII, 56.
*Malévent*, ancien nom de Bénévent, IX, 27 ; X, 15.
*Maliaque*, golfe. — XXVII, 30; XXXI, 46 ; XXXII, 4, 32 ; XXXVI, 14.
*Mallée*, ville de Thessalie, XXXI, 41 ; XXXVI, 13; XXXIX, 25. — Prise par Ménippe, XXXVI, 10. Prise par Philippe, *ibid.*, 14.— Prise par les Romains, XLII, 67.
*Mamertins*, habitants de Messine, XXVIII, 28.
*Mamilius, C.*, centurion, XXVII, 8. — Préteur, *ibid.*, 35, 36, 38. — Député vers Philippe, XXX, 26. — Meurt, XLI, 26.
*Mamilius*, Tusculan, III, 18, 29.
*Mamilius Octavius*, gendre de Tarquin, I, 49; II, 15, 18, 19.
*Mamilius Q.*, édile plébéien, XXVII, 36.
*Mamilius Turinus*, préteur, XXVIII, 10.
*Mandonius*, Ilergète, XXVI, 49 ; XXVII, 17; XXVIII, 24, 33, 34; XXIX, 3.
*Mandropolis*, ville d'Asie Mineure, XXXVIII, 15.
*Manduric*, ville des Salentins, XXVII, 15.
*Manilius P.*, XLV, 17.
*Manilius Sex.*, III, 51.
*Manlianus*, défilé en Espagne, XL, 39.
*Manlius* (frères), tribuns militaires, XLII, 49.
*Manlius A.*, consul, II, 54; III, 31, 33.
*Manlius A.*, tribun militaire, IV, 61; V, 8, 16. — Pris par des pirates, *ibid.*, 28.
*Manlius A.*, tribun militaire, XXVII, 27.
*Manlius A. Capitolinus*, VI, 1, 11, 20, 21, 36.
*Manlius A. Torquatus*, XLV, 14, 16.
*Manlius A. Vulso*, XL, 59. — En Istrie, XLI, 5, 6, 7, 8, 15.
*Manlius C.*, VI, 30.
*Manlius Cn.*, consul, II, 43. — Meurt, *ibid.*, 47.
*Manlius Cn.*, consul, VII, 13, 16 — Interroi, *ibid.*, 27. — Censeur, *ibid.*, 22. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 28.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Manlius Cn. Vulso*, édile, XXXIII, 25. — Préteur en Sicile, *ibid.*, 42, 43. — Triumvir, XXXI, 53; XXXV, 9. — Consul, XXXVII, 47. — Combat les Gallo-Grecs, XXXVIII, 12, 13, 14. 15, 17, 20, 23, 24, 25, 26, 27. — Va en Pamphylie, *ibid.*, 37. — Fait un traité avec Antiochus, *ibid.*, 38, 39. — En Thrace, *ibid.*, 40, 41. — Demande le triomphe, *ibid.*, 44, 45, 46, 47. — Obtient le triomphe, *ibid.*, 50. — Triomphe des Gaulois d'Asie, XXXIX, 6. — Demande la censure, *ibid*, 40.

*Manlius L. Imperiosus*, VII, 3, 4, 5.

*Manlius L.*, préteur en Gaule, XXI, 17, 25. — Voue le temple de la Concorde, XXII, 33; XXIII, 21. — Brigue le consulat, XXII, 35.

*Manlius L.*, livré aux Carthaginois, XXXVII, 42.

*Manlius L.*, questeur, XLV, 13.

*Manlius L. Acidinus*, préteur, XXVI, 23; XXVII, 4. — Près de Narnia, *ibid.*, 43, 50. — En Espagne, XXVIII, 38; XXIX, 2, 3. — Prorogé en Espagne, *ibid.*, 13. — Obtient vainement l'ovation, XXXII, 7.

*Manlius L. Acidinus*, préteur en Espagne citérieure, XXXVIII, 35. — Vainqueur des Celtibériens, XXXIX, 21, 29. — En Gaule, *ibid.*, 54. — Triumvir, *ibid.*, 55; XL, 34. — Consul, *ibid.*, 43.

*Manlius L. Capitolinus*, tribun militaire, IV, 42.

*Manlius L. Torquatus*, lieutenant, X, 26.

*Manlius L. Torquatus*, pontife, XXX, 39.

*Manlius L. Vulso*, préteur, XXXII, 27, 28. — XXXVIII, 20.

*Manlius M.*, tribun militaire, IV, 44.

*Manlius M. Capitolinus*, consul, V, 31. — Sauve le Capitole, *ibid.*, 47. — Interroi, VI, 5. — Conspire contre la liberté, *ibid.*, 11, 14, 15. — En prison, *ibid.*, 17, 18. — Plaide sa cause, *ibid.*, 19, 20. — Précipité de la roche Tarpéienne, *ibid.*, *ibid.*

*Manlius P.*, tribun militaire, VI, 30. — Dictateur, *ibid.*, 38.

*Manlius P.*, triumvir, XXXIII, 42. — Préteur en Espagne, *ibid.*, 43. — Bat les Turdétans, XXXIV, 17. — Préteur une seconde fois, XXXIX, 56. — En Espagne ultérieure, XL, 1, 16, 34 — Meurt, *ibid.*, 42.

*Manlius P. Vulso*, préteur, XXVI, 23. XXVII, 6, 7.

*Manlius Torquatus*, relégué à la campagne par son père, VII, 4. — Défend son père, *ibid.*, 5. — Mérite son surnom, *ibid.*, 10. — Deux fois dictateur, *ibid.*, 19, 26. — Consul, *ibid.*, 27, 28; VIII, 3. — Tue son fils, VIII, 5, 6, 7. — Vainqueur des Latins, *ibid.*, 10. — Odieux à la jeunesse, *ibid.*, 12.

*Manlius T. Torquatus*, consul, X, 9, 11.

*Manlius T. Torquatus*, parle contre les prisonniers de Cannes, XXII, 60. — En Sardaigne, XXIII, 34, 40, 41. — Demande le pontificat, XXV, 5. — Refuse le consulat, XXVI, 22. — Dictateur, XXVIII, 33.

*Manlius T. Torquatus*, préteur, XLIII, 4, 13.

*Mannus*, esclave campanien, XXVI, 27.



Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Mantoue*, ville d'Italie, XXIV, 10.
*Marcellinus*, préteur, XXXIX, 23.
*Marcellus Claudius*, consul, puis dictateur, VIII, 18, 23.
*Marcellus M. Claudius*, préteur, XXIII, 14. — Vainqueur d'Hannibal, *ibid.*, 16. — Consul, *ibid.*, 31. — Proconsul, *ibid.*, 44, 45. Repousse les Carthaginois, *ibid.*, 46. — Consul pour la troisième fois, XXIV, 9. — En Sicile, *ibid.*, 21, 30. — Prend Syracuse, XXV, 23, 24, 31, 40. — Bat les Carthaginois, *ibid.*, 41. — Prorogé, XXVI, 1. — Obtient le triomphe, *ibid.*, 21, 22. — Discours de — au sénat, *ibid.*, 26. — Accusé par la Sicile, *ibid.*, 30, 31, 32. — Livre à Annibal un combat sans résultat, *ibid.*, 4, 12. — Vaincu, puis vainqueur, *ibid.*, 13, 14. — Accusé par un tribun, *ibid.*, 20, 21. — Meurt, *ibid.*, 26, 27. — Enseveli par Annibal, *ibid.*, 28.
*Marcellus M. Claudius*, fils du précédent, XXVII, 26, 27. — Consacre le temple de la Vertu, XXIX, 11. — Préteur, *ibid.*, 20. Édile, XXXI, 50. — Préteur, XXXII, 7, 8, 27. — Consul, XXXIII, 24. — Triomphe des Insubriens, *ibid.*, 37. Pontife, *ibid.*, 42. — Envoyé à Carthage, *ibid.*, 47. — Lieutenant, XXXV, 5, 8. — Censeur, XXXVII, 38. — Clôt le lustre, XXXVIII, 36. — Meurt pontife, XLI, 17.
*Marcellus M. Claudius*, préteur, XXXVIII, 35, 42. — Consul, XXXIX, 45, 54, 55. — Meurt, XLIV, 18.
*Marcellus M. Claudius*, pontife, XLI, 13. — Tribun du peuple, XLII, 32. — Préteur, XLIII, 13, 16, 17. — Consul, XLV
*Marcius*, devin, XXV, 12.
*Marcius C.*, tribun du peu VI, 1.
*Marcius C.*, autre tribun du ple, IX, 30.
*Marcius C.*, augure, X, 9.
*Marcius C. Rutilus*, consul les Privernates, VII, 16, 21. — Premier censeur bélien, *ibid*, 22. — Consul, 28. — Déjoue les complot soldats, *ibid.*, 38, 39.
*Marcius C. Rutilus*, consul, 33. — Prend Allifas, *ibid.* — Pontife, X, 9. — Cens *ibid.*, 48.
*Marcius Figulus*, préteur, X 13, 17. — Passe en Gr XLIV, 1, 2, 10.
*Marcius* (L.), venge la mort deux Scipion, XXV, 37, 39. — Prend le titre de préteur, XXVI, 2. — Aim grand Scipion, *ibid.*, 19. — siége Castulon, XXVIII, 19 Prend Astapa, *ibid*, 22.
*Marcius L. Septimus*, XXXI
*Marcius M.*, roi des sacrifi XXVII, 6.
*Marcius M.*, tribun milita XXXV, 5.
*Marcius M. Ralla*, préteur, X 11, 13; XXX, 38.
*Marcius M. Sermo*, tribun, X 21.
*Marcius Numa*, pontife, I, 20
*Marcius P. Rex*, XLIII, 1.
*Marcius Q.*, consul, IX, 42,
*Marcius Q.*, tribun milita XXXV, 5.
*Marcius Q. Philippus*, préte XXXVIII, 35. — Consul, XXX 6. — Fait une enquête sur Bacchanales, *ibid.*, 14. — M che contre les Liguriens, *i*

Bibliothèque Nationale de France

20. — En Macédoine, XXXIX, 48; XL, 2, 3. — Décemvir, *ibid*, 42. — En Grèce, XLII, 37. — A une entrevue avec Persée, *ibid.*, 38, 39, 40, 43. — Revient à Rome, *ibid.*, 44, 47. — Consul de nouveau, XLIII, 13. — Passe en Grèce, XLIV, 1, 2, 7, 16.

*Marcius Q.*, fils du précédent, XLIV, 3.

*Marcius Q. Ralla*, ducemvir, XXXIV, 53; XXXV, 41.

*Marcius Q. Rex*, tribun, XXXIII, 25.

*Marcius Scylla*, tribun, XLII, 21.

*Marcolica*, ville d'Espagne, XLV, 4.

*Marène*, contrée de Thrace, XLII, 67.

*Marius Alfius*, Campanien, XXIII, 35.

*Marius Blosius*, Campanien, XXIII, 7.

*Marius Statilius*, officier romain, XXII, 42.

*Maronée*, ville du Samnium, XXVII, 1.

*Maronée*, ville de Thrace, XXXI, 16; XXXVII, 60; XXXIX, 24; XLIII, 9.

*Maronites*, XXXVIII, 41; XXXIX, 24, 27, 34.

*Marrucins*, peuple voisin de l'Adriatique, VIII, 29; IX, 45. — Ruinés par Annibal, XXII, 9. — Volontaires de Scipion, XXVIII, 45; XXVI, 11.

*Marseillais*, V, 34. — Alliés de Rome, XX, 26. — Leurs mœurs, XXXVII, 54.

*Marseille*, XXI, 26; XL, 18. — Modifiée par le voisinage des Gaulois, XXXVII, 54.

*Marses*, peuple du Latium, VIII, 6. — Trahissent Rome, IX, 41. — Demandent la paix, *ibid.*, 45. — Se révoltent, X, 3. — Ruinés par Annibal, XXII, 9. — Volontaires de Scipion, XXVIII, 45; XXXIII, 11.

*Marsyas*, fleuve de Phrygie, XXXVIII, 13.

*Masésyles*, Numides, XXIV, 48; XXVIII, 17; XXIX, 32.

*Masgaba*, fils de Masinissa, XLV, 13, 14.

*Masinissa*, roi de Numidie, XXIV, 48, 49. — Attaque Scipion, XXV, 34. — Gagné à Rome, XXVIII, 16. — A une entrevue avec Scipion, *ibid.*, 35. — Se plaint à Lélius, XXIX, 4. — Lutte pour reconquérir son trône, XXIX, 29, 30, 31, 32, 33, 34. — Vainqueur et roi, XXX, 5, 11. — Épouse Sophonisbe, *ibid.*, 12. — Lui envoie du poison, *ibid.*, 14, 15. — Récompensé par Rome, XXXI, 11 — Secourt les Romains, *ibid.*, 19; XXXII, 27; XXXIV, 62. — Envoie à Rome des ambassadeurs, XXXVI, 4. — En contestation avec les Carthaginois, XL, 17, 34; XLII, 23.

*Massique*, montagne de Campanie, XXII, 14.

*Massiva*, Numide, XXVII, 19; XXVIII, 35.

*Massyles*, Numides, XXIV, 48; XXX, 11.

*Matérina*, canton de l'Ombrie, X, 41.

*Matiénus*, duumvir, XL, 26, 28.

*Matiénus M.*, préteur, XLI, 33; XLII, 1; XLIII, 2.

*Matiénus P.*, tribun militaire, XXIX, 6, 9.

*Maures*, XXI, 22; XXVIII, 17.

*Maurusiens*, XXIV, 49.

*Maximus*, consul, XLV, 27, 33.

*Méandre*, fleuve, XXXVII, 45, 56.

*Mécilius*, tribun, II, 58.

*Mœcilius*, autre tribun, IV, 48.
*Mèdes*, peuple de Thrace, XXVI, 25; XXVIII, 5.
*Mèdes*, peuple de Perse, 35, 48; XXXVII, 40.
*Mediolanum*, V, 34; XXXIV, 46.
*Médion*, ville d'Acarnanie, XXXVI, 11, 12.
*Médoacus* ou *Méduacus*, fleuve de la Gaule cisalpine, X, 2.
*Médullie*, ville du Latium, I, 33, 38.
*Mégalopolis*, ville d'Arcadie XXXII, 5; XXXVI, 31; XXXVIII, 34.
*Mégalopolitains*, XXVIII, 8; XXXII, 22; XXXV, 27; XLI, 25.
*Mégare*, ville de Sicile, XXIV, 30, 35.
*Mégare*, ville de Grèce, XXVIII, 7; XXXI, 22.
*Mégiste*, port de Lycie, XXVII, 22, 24.
*Mélambium*, place de Thessalie, XXXVI, 22.
*Mélas*, fleuve, XXXVI, 22. — Autre, XXXVIII, 40.
*Mélé*, ville du Samnium, XXIV, 20.
*Mélessum*, ville d'Espagne, XXVIII, 3.
*Mélibée*, ville de Thessalie, XXVI, 13; XLIV, 13, 46.
*Mélite*, île de la mer d'Afrique, XXI, 51.
*Mélius P.*, tribun des soldats, V, 12, 18.
*Mélius Q.*, tribun du peuple, IX, 8.
*Mélius Sp.*, brigue la royauté, IV, 13, 14, 15, 16.
*Memmius C.*, préteur, XLI, 22, 30; XLII, 9, 10.
*Memmius T.*, lieutenant, XLIII,
*Memphis*, ville d'Égypte, XLV, 11, 12.
*Mendes*, ville de Macédoine, XXXI, 45.
*Ménécrate*, officier de Persée, XLIV, 24.
*Ménélais*, ville de Dolopie, XXXIX, 26.
*Ménélaïus*, montagne, XXXIV, 28.
*Ménénius Agrippa*, II, 16, 32, 33.
*Ménénius Agrippa*, triumvir, IV, 11.
*Ménénius Agrippa Lanatus*, IV, 13, 44, 47.
*Ménénius C.*, consul, III, 32.
*Ménénius L.*, consul, IV, 12.
*Ménénius L.*, tribun militaire, VI, 5, 27.
*Ménénius L.*, consul, II, 51, 52.
*Ménétas*, Épirote, XXXVI, 28; XXXVIII, 10.
*Ménippe*, officier de Philippe, XXVII, 32; XXVIII, 5.
*Ménippe*, député d'Antiochus, XXXIV, 57; XXXV, 32.
*Ménius C.*, consul, VIII, 13. — Dictateur, IX, 26, 34.
*Ménius C.*, préteur, XL, 35, 43.
*Ménius L.*, auteur d'une proposition contre l'usure, VII, 16.
*Ménius M.*, auteur d'une loi agraire, IV, 53.
*Ménius M.*, accusateur de Manlius, VI, 19, 20.
*Ménius M.*, tribun militaire, XXX, 18.
*Ménius P.*, tribun militaire, V, 12.
*Ménius Q.*, préteur, XLIII, 3.
*Ménius T.*, préteur, XXXIX, 6, 8, 18. — Tribun des soldats, XL, 35.
*Ménix*, île, XXII, 31.
*Ménon*, officier de Persée, XLII,

*Ménophile*, Perrhébien, XLIV, 35.
*Mentissa*, ville de Bétique, XXVI, 17.
*Méricus*, Espagnol, XXV, 30; XXVI, 21.
*Messane* ou *Messine*, ville de Sicile, XXI, 49; XXIV, 1; XXVIII, 28; XXIX, 7, 8, 9.
*Messapiens*, VIII, 24.
*Messène*, ville du Péloponèse, XXXVI, 31, XXXIX, 48, 49, 50.
*Messine*, voir Messane.
*Messius*, Volsque, IV, 28.
*Métaponte*, ville de Lucanie, I, 18; VIII, 24; XXV, 11, XXVII, 1.
*Métapontins*, XXII, 61; XXV, 15.
*Métaure*, fleuve d'Ombrie, XXVII, 47.
*Métellus L.*, tribun du peuple, XXIV, 43.
*Métellus Q.*, édile curule, XXVII, 36.
*Métion*, place forte, XLIV, 23, 32.
*Méthymne*, ville de l'île de Lesbos, XLV, 31.
*Métilius M.*, tribun du peuple, V, 11.
*Métilius M.*, tribun du peuple, XXII, 25.
*Métilius M.*, député vers les consuls, XXV, 22.
*Métilius Sp.*, tribun du peuple, IV, 48.
*Métilius T. Croton*, XXIII, 31.
*Métropolis*, ville de Thessalie, XXXII, 13; XXXVI, 10, 14.
*Métius Curtius*, I, 12, 13.
*Métius Fuffétius*, Albain, I, 23, 27, 28.
*Mévania*, ville d'Ombrie, IX, 41.
*Mézence*, roi d'Étrurie, I, 2.
*Mézétule*, Numide, XXIX, 29, 30.
*Miction*, Chalcidien, XXXV, 38, 46. — Accuse les préteurs, XLIII, 9, 10.
*Milésiens*, habi XXXVIII, 39;
*Milet*, ville d'Ion XXXVIII, 12.
*Miltonia*, ville d 34.
*Millionius*, préte
*Mincio* ou *Minci* 10; XXXII, 20
*Minervium*, vil XLV, 16.
*Minion*, Syrien, XXXVII, 41.
*Minius Cerrinius* chus, XXXIX, Ardée, *ibid.*,
*Minturnes*, ville 11; XXXVI, les Romains, une colonie, X
*Minucia*, vestale
*Minucius L.*, co — Forcé d'ab
*Minucius L.*, dé
*Minucius L.*, ac IV, 12, 13, 16
*Minucius L.*, fra Carthage, XX
*Minucius L.*, lie vives, XL, 35.
*Minucius L.*, lie lius, XLI, 12.
*Minucius M.*, co
*Minucius M.*, tri 11.
*Minucius M. Fe*
*Minucius M. Ru* cavalerie, XX les lenteurs d 12, 14. — Ég *ibid.*, 24, 26. Fabius, *ibid.*, à Cannes, ibi
*Minucius P.*, co
*Minucius P.*, t XXXV, 5.

*Minucius Q.*, consul, III, 30.
*Minucius Q.*, lieutenant de Claudius, XXVI, 33.
*Minucius Q.*, tribun des soldats, XXXV, 5.
*Minucius Q. Rufus*, préteur, XXXI, 4, 6, 12, 13. — Prorogé, XXXII, 1. — Consul en Gaule, *ibid.*, 27, 29, 30, 31. — Commissaire en Asie, XXXVII, 55. — Député en Gaule, XXXIX, 54.
*Minucius Q. Thermus*, tribun du peuple, XXX, 40. — Édile curule, XXXII, 27. — Préteur, XXXIII, 24, 26. — Vainqueur des Espagnols, *ibid.*, 44. — Triomphe, XXXIV, 10. — Consul, *ibid.*, 54. — Vainqueur des Ligures, XXXV, 3, 20, 21 ; XXXVI, 38. — N'obtient pas le triomphe, XXXVII, 46. — Commissaire en Asie, *ibid.*, 55. — Meurt dans un combat, XXXVIII, 41.
*Minucius Ti.*, consul, IX, 44.
*Minucius Ti. Mollículus*, préteur, XL, 35, 37.
*Minucius T. Rufus*, XLII, 54.
*Misagène*, fils de Masinissa, XLII, 29. — Secourt les Romains, *ibid.*, 62, 65, 67. — Traité avec honneur, XLV, 14.
*Misène*, cap., XXIV, 13.
*Mithridate*, fils d'Antiochus, XXXIII, 19.
*Mitylène*, capitale de Lesbos, XXXVII, 21.
*Mitys*, fleuve de Macédoine, XLIV, 7
*Mnasiloche*, Acarnanien, XXXVI, 11, 12, XXXVII, 45 ; XXXVIII, 38.
*Moagète*, tyran, XXXVIII, 14.
*Modène*, voyez *Mutina*.
*Momicapte*, Gaulois, XXIV, 42.
*Molossie*, partie de 24 ; XLV, 26.
*Morcus*, envoyé de 23.
*Morzès*, roi, XXXV
*Mucius C. Scævol* Porsenna, II, 12,
*Mucius P. Scævola* 44. — Consul, X gue la censure, X
*Mucius Q. Scævol* Sardaigne, XXIII 40.
*Mucius Q. Scævol* XXVII, 8.
*Mucius Q. Scævola*, 44. — Consul, XI bun des soldats, — *Ibid.*, 67.
*Mummius L.*, trib XXXVIII, 54. — 12, 13.
*Mummius Q.*, trib XXXVIII, 54.
*Munatius C.*, décer
*Munda*, v. de Celti 42 ; XL, 47.
*Murgantia*, v. du Sa
*Murgantia*, v. de 27, 36 ; XXVI, 2
*Mutila*, v. d'Istrie,
*Mutilum*, v. d'Omb XXXIII, 37.
*Mutina* ou *Modène* XXXV, 4 ; XXX 20
*Mutine*, élève d'Ar 40, 41 ; XXVI, 2 d'Hannon, *ibid.*, Agrigente aux R *ibid.* — Reçoit le XXVII, 5.
*Mycenia*, place d'Ar 39.
*Myla*, fl. de Sicile,
*Mylæ*, v. de Thessa

*Mynde*, ville de Carie, XXXVII, 16.
*Myndiens*, XXXIII, 30.
*Myonnèse*, promontoire d'Ionie, XXXVII, 13, 27.
*Myrina*, v. de Thrace, XXXIII, 30.
*Mysie*, XXXVIII, 39.
*Mysiens*, XXXVII, 40.

## N

*Nabis*, tyran de Lacédémone. — Compris dans le traité conclu avec Philippe, XXIX, 12. — XXXI, 25; XXXII, 38. — S'entretient avec Flaminius, *ibid.*, 39, 40. — Ennemi de Rome, XXXIII, 44: XXXIV, 22, 23, 24, 28, 29, 30. — Son entretien avec Quinctius, *ibid.*, 31, 32. — Repousse les conditions offertes, *ibid.*, 35, 37. — Obtient la paix, *ibid.*, 40. — Reprend la guerre, XXXV, 12, 13. — Assiége Gythium, *ibid.*, 25. — Vainqueur des Achéens, puis vaincu, *ibid.*, 28, 29, 30. — Est tué, *ibid.*, 35.
*Nadagara*, ville, XXX, 29.
*Nævius*, voyez Névius.
*Narnia* ou *Narnie*, colonie, X, 9, 10. — Refuse soldats et argent, XXVII, 9. — Est complétée, XXXII, 2.
*Narnia*, tribu, VI, 5; XXIX, 37.
*Naples*, quartier de Syracuse, XXV, 24.
*Naples*, ville, VIII, 22; XXIII, 1; XL, 41.
*Napolitains*, XXII, 32.
*Nasus*, v. d'Acarnanie, XXVI, 24.
*Nasus*, quartier de Syracuse, XXV, 24, 30.
*Naupacte*, v. d'Étolie, XXVI, 26; XXVII, 29, 30; XXXV, 12. — Assiégée par les Romains, XXXVI, 30, 34, 35.
*Naustathuros*, port de Phocée, XXXVII, 31.
*Nautius C.*, consul, II, 52; III, 25. — Vainqueur des Sabins, *ibid.*, 26, 29.
*Nautius C. Rutilus*, consul, IV, 52.
*Nautius Sp.*, consul, II, 39.
*Nautius Sp. Rutilus*, tribun des soldats, IV, 44, 47.
*Nautius Sp. Rutilus*, consul, IX, 21.
*Nautius Sp. Rutilus*, chef de cavalerie, X, 41, 44.
*Navius*, centurion, XXVI, 4, 5.
*Néméa*, fleuve, XXXIII, 15.
*Néon*, Béotien, XLIV, 43.
*Néon*, Thébain, XLV, 31.
*Népête*, v. d'Étrurie, VI, 9, 10, 21. — Avise Rome de la défection des Étrusques, X, 14. — Refuse des secours, XXVII, 9. — Sénatus-consulte contre, XXIX, 15.
*Nerulum*, v. de Lucanie, IX, 20.
*Nésactium*, v. d'Istrie, XLI, 15.
*Nésiotes*, peuple de Céphallénie, XXXVIII, 28.
*Nessus*, fleuve, XLV, 29.
*Névius Balbus*, XLV, 13.
*Névius M.*, trib. du peuple, XXXVIII, 56.
*Névius Q. Crista*, soldat, XXIV, 40.
*Névius Q. Mathon*, préteur en Sardaigne, XXXIX, 32. — Juge les empoisonneurs, *ibid.*, 38, 41.
*Névius Q.*, triumvir, XXXIV, 53; XXXV, 40.
*Nicandre*, député étolien, XXXV, 12. — Trompe Antiochus, XXXVI, 29. — Préteur des Étoliens, XXXVIII, 1, 4, 5, 6.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Nicandre*, pirate, XXXVII, 11.
*Nicanor*, Macédonien, XXXIII, 8.
*Nicée*, v. de Locride, XXVIII, 5; XXXII, 32, 35.
*Nicée*, femme de Cratère, XXXV, 26.
*Nicéphorium*, bois sacré, XXXII, 33, 34.
*Nicias*, Achéen, XXVIII, 8.
*Nicias*, Macédonien, XLIV, 10.
*Nicodamus*, Étolien, XXXVIII, 5, 6.
*Nicomède*, roi de Bithynie, XXXVIII, 13.
*Nicomède*, fils de Prusias, XLV, 44.
*Nicon*, Tarentin, XXV, 8, 9; XXVI, 39; XXVII, 16.
*Nicostrate*, Achéen, XXXII, 39, 40; XXXIII, 14, 15.
*Nil*, fleuve, XLIV, 19; XLV, 11, 12.
*Nisuètes*, peuple d'Afrique, XXXIII, 18.
*Nolans*, Campaniens, VIII, 23, 25, 26; XXIII, 14, 39.
*Nole*, v. de Campanie, IX, 28. — Assiégée par Annibal, XXIII, 13, 15, 16, 43, 44, 45, 46.
*Nolibe*, place d'Espagne, XXXV, 22.
*Nomentum*, v. des Latins, I, 38; VIII, 14.
*Norba*, colonie de Rome, II, 34; VII, 42; XXXII, 2.
*Norbans*, VIII, 1; XXVII, 10, 19.
*Notium*, place d'Ionie, XXVII, 26; XXXVIII, 39.
*Nucérie*, v. de Campanie, IX, 38, 41; XXIII, 15.
*Nucérins*, XXVII, 3.
*Numa Pompilius*, élu roi, I, 18. — Ses institutions, *ibid.*, 19, 20, 21. — Ses instructions, *ibid.*, 32. — Son corps retrouvé, XL, 29.
*Numérius Décimus*, Samnite, XXII, 24.
*Numicius*, fleuve, I, 2.
*Numicius L.*, préteur des Latins, VIII, 3.
*Numicius T.*, consul, II, 63,
*Numides*, passent en Sicile, XXVI, 21. — Archers, XXVIII, 11. — Leurs mœurs, XXIV, 48; XXIX, 23, 31; XXX, 3, 12. — Délivrent l'armée romaine, XXXV, 11.
*Numisius*, Latin, VIII, 11.
*Numisius*, préteur, XLI, 12.
*Numisius T.*, Tarquinien, XLV, 17.
*Numitor*, fils de Procas, I, 3, 5.
*Numitorius L.*, tribun du peuple, II, 58.
*Numitorius P.*, tribun du peuple, III, 45, 54.
*Nursins*, Sabins, XXVIII, 45.
*Nymphéum*, ville, XLII, 36, 49, 53.
*Nymphius*, Palépolitain, VIII, 25, 26.

O.

*Œneum*, ville d'Illyrie, XLIII, 19.
*Obrima*, rivière de Phrygie, XXXVIII, 15.
*Ocriculans*, Ombriens, IX, 41.
*Ocriculum*, ville d'Ombrie, XXII, 11.
*Octavius Métius*, X, 41.
*Octavius Cn.*, préteur, XXVIII, 38, 46. — Prorogé, XXIX, 30; XXX, 2, 24. — Envoyé en Afrique, XXXI, 11. — Triumvir, XXXIV, 45. — En Grèce, XXXV, 23; XXXVI, 12.
*Octavius Cn.*, XLIII, 19. — Préteur, XLIV, 17, 18. — Reçoit Persée, XLV, 5, 6. — Son triomphe naval, *ibid.*, 33, 42.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Odomantes*, peuple thrace, XLV, 4.
*Odryses*, peuple thrace, XXXIX, 53; XLIV, 42.
*Œniade*, ville d'Acarnanie, XXVI, 24; XXXVIII, 11.
*Œnus*, fleuve, XXXIV, 28.
*Œsalus*, roi numide, XXIX, 29.
*Œta*, montagne de Thessalie, XXXVI, 15; XLI, 27.
*Ofilius*, Campanien, IX, 16.
*Olgunius*, *Cn.*, tribun, X, 6, 23.
*Olgunius M.*, envoyé en Étrurie, XXVII; 3.
*Olgunius M.*, tribun des soldats, XXXIII, 36.
*Olgunius M.*, préteur, XXXIX, 56; XL, 1.
*Olgunius Q.*, tribun du peuple, X, 6.
*Olcades*, peuple de la Tarraconaise, XXI, 5.
*Olcinium*, ville d'Illyrie, XLV, 26.
*Olocre*, mont, XLIV, 44.
*Olympe*, mont de Thessalie, XLIV, 6.
*Olympe*, mont de Galatie, XXXVIII, 18, 19, 20, 21.
*Olympias*, mère d'Alexandre, VIII, 24.
*Olympie*, ville d'Élide, XXVI, 24; XLV, 28.
*Olympion*, Illyrien, XLIV, 23.
*Ombrie*, X, 1; XXII, 9; XXVII, 43.
*Ombriens*, V, 35; IX, 37, 39, 41; X, 21.
*Oncheste*, fleuve, XXXIII, 6.
*Onésime*, Macédonien, XLIV, 16.
*Onomaste*, Macédonien, XXXIX, 34; XL, 8.
*Opimia*, vestale, XXII, 57.
*Opimius*, questeur, X, 32.
*Opitemius*, prêtre, XXXIX, 17.
*Oppia*, vestale, II, 42.
*Oppia*, habitante de Capoue, XXVI, 33, 34.
*Oppius*, *C.*, tribun du peuple, III, 54.
*Oppius*, *C.*, chef des alliés, XXXI, 2.
*Oppius*, *C.*, tribun, auteur de la loi Oppia, XXXIV, 1, 2, 3.
*Oppius*, *M.*, chef provisoire de l'armée, III, 51.
*Oppius*, *Sp.*, décemvir, III, 35, 41, 50.
*Opus*, ville de Locride, XXVIII, 7; XXXII, 32.
*Orbitanium*, ville du Samnium, XXIV, 20.
*Orchomène*, ville achéenne, XXXII, 5.
*Orée*, ville d'Eubée, XXVIII, 5, 6, 8; XXXI, 46; XXXIII, 34.
*Orestes*, peuple d'Épire, XXXIII, 34; XLII, 38.
*Orestide*, province de Grèce, XXVII, 33; XXXI, 40.
*Orétans*, peuple de la Tarraconaise, XXI, 11; XXXV, 7; XLI, 3.
*Orgessum*, fort, XXXI, 27.
*Oricins*, peuple d'Épire, XXVI, 25.
*Oricum*, ville d'Épire, XXIV, 40.
*Oringis*, ville d'Espagne, XXVIII, 3.
*Oritans*, habitants d'Orée, XXVIII, 8.
*Oriundis* ou *Oriundus*, fleuve d'Illyrie, XLIV, 31.
*Oroande*, ville de Pisidie, XXXVIII, 37, 39.
*Oroandes*, habitants d'Oroande, XXXVIII, 18, 19.
*Oroandès*, Crétois, XLV, 6.
*Oropus*, ville d'Attique, XLV, 27.
*Orsua*, XXVIII, 21.
*Orthobula*, XLI 30.

*Ortholophe*, en Thessalie, XXXI, 36; XLI, 3.
*Orthosia*, ville de Carie, XLV, 25.
*Ortiason*, chef gaulois, XXVIII, 19, 24.
*Ortone*, ville du Latium, II, 43; III, 30.
*Osques*, peuple de Campanie, VII, 2. — Argenterie des —, XXXIV, 10, 46; XL, 43.
*Osphagus*, rivière de Macédoine, XXXI, 39.
*Ossa*, mont., XLII, 54, XLIV, 13.
*Ostie*, ville à l'embouchure du Tibre, I, 33; XXII, 11, 27; XXIII, 38; XXV, 20; XXVII, 22; XXIX, 14.
*Otacilius*, préteur, XXII, 10, 56; XXIII, 23, 31, 32, 41. — A contre lui Q. Fabius, XXIV, 7, 8, 9. — Préteur, *ibid.*, 10, 25, 31; XXVI, 1. — Meurt, *ibid.*, 22, 23.
*Ovius*, prêtre samnite, X, 38.
*Oxées*, îles, XXVIII, 7.

P

*Pachynum*, promontoire, XXIV, 35; XXV, 27.
*Pactius*, Bruttien, XXVII, 15.
*Paculla*, Campanienne, XXXIX, 13.
*Pacuvius*, Campanien, XXIII, 2, 3, 4, 8.
*Pacuvius Celer*, hôte d'Annibal, XXIII, 8.
*Pæonie*, *Pæstum*, voyez *Péonie*.
*Palatin* (mont), I, 5, 7.
*Palépharsale*, ville de Thessalie, XXXII, 13; XLIV, 1.
*Palépolis*, ville de Campanie, VIII, 22, 23, 25, 26.
*Pale*, ville de Céphallénie, XXXVIII, 28.
*Pallanteum*, ville d'Arcadie, I, 5; XLV, 28.
*Pallène*, ville de Macédoine, XXXI, 45; XLIV, 10; XLV, 30.
*Palumbinum*, ville du Samnium, X, 45.
*Pamphylidas*, Rhodien, XXXVII, 22, 23, 24.
*Pamphylie*, XXXIII, 41; XXXV, 48, XXXVII, 23; XLV, 22.
*Pandosie*, ville d'Épire, VIII, 24; XXIX, 38.
*Panorme*, ville de Sicile, XXIV, 36; XXIX, 1.
*Panorme*, port de Samos, XXXVII, 10, 11.
*Pantaléon*, Étolien, XLII, 15.
*Pantauchus*, otage donné par Persée, XLII, 39. — Envoyé vers Gentius, XLIV, 23, 27, 30. — Livre Béroé, *ibid.*, 45.
*Papinus*, mont de Gaule, XLV, 12.
*Papirius Carbon*, XLIV, 17; XLV, 12.
*Papirius Crassus*, consul, VI, 18.
*Papirius F. Mason*, décemvir, XXV, 2.
*Papirius L.*, tribun des soldats, VI, 22, 38.
*Papirius L.*, préteur, VIII, 17; X, 47.
*Papirius L.*, usurier, VIII, 28.
*Papirius L. Crassus*, consul, IV, 21, 30.
*Papirius L. Crassus*, dictateur, VIII, 12, 16, 19, 36.
*Papirius L. Cursor*, tribun des soldats, VI, 5, 11. — Censeur, IX, 34.
*Papirius L. Cursor*, maître de la cavalerie, VIII, 12. — Consul, *ibid.*, 23. — Dictateur, *ibid.*, 29, 30, 32, 33, 34. — En lutte avec Fabius, *ibid.*, 35. — Triomphe des Samnites, *ibid.*, 36, 37. —

Consul de nouveau, IX, 7, 12, 13, 14, 15. — Consul de nouveau, *ibid.*, 16, 22, 28. — Dictateur, *ibid.*, 38. — Triomphe des Samnites, *ibid.*, 40.

*Papirius L. Cursor*, consul, X, 9, 38, 39, 42, 46, 47.

*Papirius L. Mason*, préteur XLI, 18, 19.

*Papirius Mugillanus*, consul, IV, 7. — Censeur, *ibid.*, 8. — Consul, *ibid.*, 30, 42. — Interroi, *ibid.*, 43.

*Papirius L. Mugillanus*, consul, VIII, 23.

*Papirius M.*, tué par un Gaulois, V, 41.

*Papirius M.*, quinquevir, VII, 21.

*Papirius M.*, consul, IV, 12.

*Papirius M. Crassus*, consul, IV, 12.

*Papirius M. Crassus*, dictateur, VIII, 17.

*Papirius Mugillanus*, tribun des soldats, IV, 45, 47.

*Papirius Sp.*, tribun des soldats, VI, 22, 27.

*Papirius Sp.*, récompensé pour son courage, X, 40, 44.

*Papirius Turdus*, tribun du peuple, XLI, 10.

*Parachélois*, ville de Thessalie, XXXIX, 26.

*Parme*, colonie romaine, XXXIX, 55.

*Parmenion*, Illyrien, XLIV, 23.

*Parnasse*, montagne, XLII, 16.

*Paroné*, pays voisin de la Thrace, XXXIX, 27; XLII, 51.

*Paros*, île, XXXI, 15; XXXIII, 30.

*Parstrymonie*, ville de Thrace, XLII, 51.

*Parthenius*, mont, XXXIV, 26.

*Parthes*, IX, 18.

*Parthins*, XXIX, 12; XXXIV, 34; XLIII, 21; XLIV, 30.

*Parthus*, XLIV, 6.

*Passaro*, ville d'Épire, XLV, 26, 33.

*Patare*, ville de Lycie, XXXII, 41; XXXVII, 15, 17, 45; XXXVIII, 39.

*Patavium*, ville de Vénétie, I, 2; XLI, 32.

*Patres*, ville d'Achaïe, XXVII, 29; XXXVI, 21; XXXVIII, 29.

*Patrocle*, officier de Persée, XLII, 58.

*Pausanias*, Épirote, XXXII, 10.

*Pausanias*, Phéréen, XXXVI, 9.

*Pausistrate*, Rhodien, XXXII, 18, XXXVI, 45. — Sa fin tragique, XXXVII, 9, 10, 11, 12.

*Pedanius*, centurion, XXV, 14.

*Pédase*, ville d'Asie, XXXIII, 3.

*Pedum*, ville du Latium, II, 39; VII, 12; VIII, 12, 13.

*Pélagonie*, partie de la Macédoine, XXVI, 25; XXXI, 28, 3; XLV, 29.

*Pélagons*, Macédoniens, XLV, 3.

*Péligniens*, peuple du Samnium, VIII, 6, 29. — Font défection, IX, 41, 45. — Accablent les Samnites, X, 30. — Pillés par Annibal, XXII, 9. — Enrôlés par Scipion, XXVIII, 45. — Leur courage, XXV, 14; XLIV, 40.

*Pelium*, ville d'Illyrie, XXXI, 4.

*Pella*, ville de Macédoine, XXV, 25; XXXVIII, 7; XLII, 41, 5, 67; XLIII, 43; XLIV, 10, 4, 46.

*Pellène*, ville d'Achaïe, XXXI, 14, 15.

*Pellineum*, ville de Thessalie, XXXVI, 6, 14.

*Péloponèse*, I, 7; XXXI, 7. — Forme, XXXII, 21. — Comparé à une tortue, XXXVI, 32.

*Pélops*, Lacédémonien, XXXI, 32.

*Pelusium* ou *Péluse*, ville d'Égypte, XLIV, 19; XLV, 11, 12.
*Pénestes*, Illyriens, XLIII, 22, 23, 25; VLIV, 11.
*Pénée*, fleuve, XXXII, 15; XLII, 38, 55; XLIV, 6.
*Pennines* (Alpes), V, 35; XXI, 38.
*Pentres*, Samnites, IX, 31; XXII, 61.
*Péonie*, partie de la Thrace, XXXIII, 19; XXXVIII, 17, 39, 54; XL, 3; XLV, 29.
*Péparèthe*, île, XXVIII, 5; XXXI, 28.
*Pérée*, province de la Carie, XXXII, 33, 35; XXXIII, 18; XXXVII, 22.
*Perga*, ville de Pamphylie, XXXVIII, 37.
*Pergame*, XXIX, 11; XXXVII, 13. — Menacée par Philippe, XXXI, 46. — Assiégée par Séleucus, XXXVII, 18. — Abandonnée, *ibid.*, 20, 21; XLII, 18; XLIV, 28.
*Périnthe*, ville de Thrace, XXXII, 33; XXXIII, 30.
*Pérolla*, Campanien, XXIII, 8, 9.
*Perpenna*, député, XLIV, 27, 32.
*Perrhébie*, ville de Thrace, XLII, 67.
*Perrhébie*, contrée, XXXI, 41; XXXII, 15; XXXVI, 33; XLII, 36, 37.
*Perranthe*, montagne, XXXVIII, 4.
*Persée*, roi de Macédoine, XXXI, 28. — Assiége Amphilochie, XXXVIII, 5. — Continue la guerre commencée par son père, XXXIX, 23. — En lutte avec Démétrius, XL, 5, 6, 8, 9, 23, 24, 55, 56. — Fait tuer Antigone, *ibid*, 58. — Reconnu roi, XLI, 2. — Envoie des députés à Carthage, *ibid.*, 27. — Gagne les Achéens, *ibid.*, 28. — Se concilie les Grecs, XLII, 6. — Suspect aux Romains, *ibid.*, 13, 14. — Empoisonneur et assassin, *ibid.*, 14, 15, 17. — Déclaré ennemi de Rome, *ibid.*, 18, 19. — S'entretient avec Marcius, *ibid.*, 39, 40, 41, 42. — Prépare la guerre, *ibid.*, 50, 51, 52, 53. — Vainqueur des Romains, *ibid*, 57, 58, 59. — Harangue ses troupes, 61. — Veut incendier le camp des Romains, *ibid.*, 64, 65. — Vainqueur en Thrace, XLIII, 4. — En Illyrie, *ibid.*, 20. — Lutte contre Marcius, XLIV, 2, 4, 6. — Fait un traité avec Gentius, *ibid.*, 23, 24. — Son avarice, *ibid.*, 26. — Vaincu par Paul-Émile, *ibid.*, 40, 41, 42, 43, 45, 46. — Écrit à Paul-Émile, XLV, 4. — Se livre, *ibid.*, 7, 8. — Mis en prison, *ibid.*, 28. — Orne le triomphe, *ibid*, 39. — En prison à Albe, *ibid.*, 42.
*Persées*, ville de Péonie, XXXIX, 54.
*Perses*, IX, 18, 19; XXXV, 17; XXXVI, 16.
*Persius*, chef romain, XXVI, 39.
*Pérouse*, ville d'Étrurie, IX, 37; X, 30, 31, 37.
*Pessinunte*, ville de Galatie, XXIX, 10, 11; XXXIV, 3. — XXXVIII, 18.
*Pestum*, v, de Lucanie, XIII, 17; XXII, 36; XXVII, 10.
*Pétélia*, v. du Bruttium, XXIII, 20, 30; XXVII, 26.
*Pételi*, bois sacré, VI, 20.
*Petélius*, trib. du peuple, VII, 15. — Consul, VIII, 23. — Dictateur, IX, 28.
*Pétélius Balbus*, consul, VII, 11.
*Pétélius M.*, consul, IX, 24, 27, 28.

Δημόσιο Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Petélius P.*, député vers Syphax, XXVII, 4.
*Pétélius Q.*, décemvir, III, 45.
*Pétillius*, député près de Gentius, XLIV, 27, 32.
*Pétillius L.*, greffier, XL, 29.
*Pétillius Q.*, les deux. — Trib. du peuple, XXXVIII, 50, 54.
*Pétillius Spurinus*, préteur, XL, 26, 29. — Consul, XLI, 18, 22.
*Petitarus*, fleuve, XLIII, 24.
*Petnéum*, fort d'Athamanie, XXXIX, 25.
*Pétra*, v. de Piérie, XXXIX, 26; XLIV, 32; XLV, 41.
*Pétra*, v. de Médie, XL, 22.
*Phacium*, v. de Thessalie, XXXII, 13; XXXVI, 13.
*Phalanna*, v. de la Pélasgiotide, XLII, 54, 65.
*Phalorie*, v. de Thessalie, XXXII, 15; XXXVI, 13; XXXIX, 25.
*Phanes*, promontoire, XXXVI, 43; XLIV, 28; XLV, 10.
*Phanote*, place d'Épire, XLIII, 25; XLV, 26.
*Phanotée*, v. de Phocide, XXXII, 18.
*Pharnace*, roi de Pont, XL, 2, 20.
*Pharsale*, v. de Thrace, XXXII, 33; XXXIV, 23; XXXVI, 14. — Terre de —, XXXII, 6.
*Phasélis*, v. de Lycie, XXXVII, 23.
*Phéca*, v. de Thessalie, XXXII, 14.
*Phécade*, v. de Thessalie, XXXI, 41.
*Phénée*, v. d'Arcadie, XXXII, 14.
*Phères*, v. de Thessalie, XXXII, 13; XXXIII, 6; XXXVI, 9, 14.
*Phères*, v. de Laconie, XXXV, 30.
*Phérinum*, place de Thessalie, XXXII, 14.
*Phestum*, v. de Crète, XXXVI, 13.
*Phila*, v. de Gaule, XLII, 67; XLIV, 2, 3, 7, 8, 34.
*Philéas*, Tarentin, XXV, 7.
*Philémène*, Tarentin, XXV, 8, 9; XXVII, 16.
*Philétère*, frère d'Eumène, XLII, 55.
*Philippe*, roi de Macédoine, XXII, 33. — En rapports avec Annibal, XXIII, 33, 34, 39. — Commence la guerre, XXIV, 40. — En Thessalie, XXVI, 25, 27, 29, 30. — Repousse les Romains, *ibid.*, 31, 32. — Revient en Macédoine, XXVIII, 5, 7, 8. — Traite avec Carthage, XXIX, 4. — Conclut la paix avec Rome, *ibid.*, 12. — Demande les captifs, XXX, 42. — Déclaré ennemi de Rome, XXXI, 5. — Soutient la guerre, *ibid.*, 7, 8, 14, 16, 17, 18, 24, 25. — Attaque le Pirée, *ibid.*, 26, 28. — Admire le camp romain, *ibid.*, 34. — Refuse le combat, *ibid.*, 36, 38. — Bat les Étoliens, *ibid.*, 42. — Sa politique, XXXII, 4, 5, 12, 13. — Abandonné par les Achéens, *ibid.*, 19, 21, 22, 23. — Son entrevue avec Quinctius, *ibid.*, 32, 34, 36. — Traite avec Nabis, XXXII, 37, 38. — Vaincu à Cynoscéphales, *ibid.*, 8, 9, 10, 11. — Demande la paix, *ibid.*, 13, 25. — Excité par les Étoliens, XXXV, 12. — Secourt les troupes de Rome, XXXVI, 4, 8, 13, 14. — Prépare tout pour l'armée romaine, XXXVII, 7. — Fait la guerre en Athamanie, XXXVIII, 1, 2. — Irrité contre Rome, XXXIX, 23, 24, 26, 28. — Se justifie, *ibid.*, 35, 47. — Sa cruauté, XL, 4. — Irrité contre Démétrius, *ibid.*, 8. —

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Tue Démétrius, *ibid.*, 24. — Reconnaît son innocence, *ibid.*, 54, 55. — Meurt, *ibid.*, 56.
*Philippe*, fils d'Alexandre de Mégalopolis, XXXV, 47; XXXVI, 14, 31.
*Philippe*, fils adoptif de Persée, XLII, 52; XLIV, 45; XLV, 6, 39.
*Philippe*, fils d'Amytes, XLV, 9.
*Philippe*, préteur des Épirotes, XXIX, 12.
*Philission*, officier d'Épicyde, XXXVII, 41.
*Philoclès*, officier de Philippe, XXXI, 16, 26; XXXII, 16, 23, 25; XL, 20, 55.
*Philocrate*, Rhodien, XLV, 25.
*Philodème*, Argien, XXV, 25.
*Philon*, Chalcidien, XXXVII, 45; XXXVIII, 38.
*Philopémen*, préteur achéen, XXXV, 25, 26, 27, 28, 29. — Gagne les Lacédémoniens à la ligue, *ibid.*, 36. — Fatal à Lacédémone, XXXVIII, 31, 33, 34. — Pris par les Messéniens, XXXIX, 49. — Sa mort, *ibid*, 50.
*Philostrate*, officier, XLIII, 25.
*Philota*, XXXVII, 12.
*Phlionte*, v. d'Achaïe, XXXIII, 14; XXXVII, 12.
*Phorée*, v. d'Ionie, V, 34, XXVI, 19; XXXVI, 45; XXXVII, 9, 31, 32.
*Phocide*, contrée de la Grèce, XXVIII, 5; XXXII, 18; XXXVI, 20.
*Phœnice*, v. d'Épire, XXIX, 12.
*Phragande*, v. de Thrace, XXVI, 25.
*Phrygie*, XXIX, 11; XXXVII, 8, 54, 56.
*Phrygius*, fleuve, XXXVII, 37.
*Phthiotide*, partie de la Thessalie, XXVIII, 6; XXXIII, 3; XLI, 27; XLII, 67.
*Phylacé*, v. de Thessalie, XLV, 26.
*Picentins*, X, 10.
*Picénum*, contrée de l'Italie sur l'Adriatique, XXI, 62; XXII, 9; XXVII, 43.
*Piérie*, partie de la Macédoine, XXXIX, 26, XLIV, 7, 8, 9, 20.
*Pierres noires*, en Espagne, XXVI, 17.
*Pinarius*, famille de prêtres, I, 7.
*Pinarius L.*, consul, II, 56.
*Pinarius L.*, préteur, VII, 3, 25.
*Pinarius L.*, Sicilien, XXIV, 37, 38, 39.
*Pinarius Mamercinus*, tribun des soldats, IV, 25.
*Pinarius Posca*, préteur, XL, 18, 25, 34.
*Pinnée*, roi d'Illyrie, XXII, 33.
*Pirée*, port d'Athènes, XXXI, 14, 22, 23, 26; XXXVI, 42.
*Pirustes*, peuple d'Illyrie, XLV, 26.
*Pisaurum*, colonie, XXXIX, 44; XLI, 32.
*Pise*, v. d'Etrurie, XXI, 39; XXXIII, 43; XXXV, 3; XL, 17; XLI, 9; XLIII, 11.
*Pisidie*, contrée de l'Asie Mineure, XXXV, 13; XXXVII, 54, 56.
*Pisistrate*, Béotien, XXXIII, 27, 28.
*Pison*, historien, I, 55; II, 58; IX, 44; X, 9; XXV, 39.
*Piruètes*, Cariens, XXXIII, 18.
*Pithécuse*, île, VIII, 22.
*Pityuse*, île, XXVIII, 37.
*Plaisance*, v. d'Italie, XXI, 25, 56, 57, 59. — Assiégée par Asdrubal, XXVII, 39, 43. — Incendiée, XXXI, 10. — Reconstruite, XXXIV, 22. — XXXIX, 2.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*lator*, Macédonien, XXVIII, 6.
*lator*, Illyrien, XLIV, 30.
*lautius C.*, consul, VII, 12, 15.
*lautius C.*, consul, VII, 27; VIII, 1, 20, 21. — Censeur, IX, 29, 33.
*lautius L.*, consul, VIII, 19, 40.
*lautius L.*, préteur, XXXVII, 47, 50.
*lautius Proculus*, consul, VIII, 22.
*léminius*, propréteur, XXIX, 8, 9, 16, 18, 21, 22, 34, 44.
*lestine*, v. des Marses, X, 3.
*létorius*, triumvir, XXXIV, 56.
*létorius C.*, député, XXXIX, 6.
*leuratus*, roi d'Illyrie, XXIV, 27, 30; XXVIII, 5; XXIX, 12.
*leuratus*, père de Gentius, XXXI, 28; XXXIII, 34; XXXVIII, 7; XLIV, 30.
*leuratus*, fils de Gentius, XLIV, 32.
*leuratus*, Illyrien, XLIII, 21.
*listia*, v. des Samnites, IX, 21, 22.
*litendum*, v. de Bithynie, XXXVIII, 18.
*luvina*, v. de Macédoine, XXXI, 39.
*olitorium*, v. du Latium, I, 33.
*oluscа*, v. des Volsques, II, 33, 39.
*olyarate*, Rhodium, XLIV, 23, 29, XLV, 22.
*olybe*, historien, XXX, 45; XXXIII, 10; XXXIV, 50; XXXVI, 19; XXXIX, 52; XLV, 44.
*olyclite*, Sicilien, XXV, 28.
*olycratie*, femme d'Aratus, XXVII, 31.
*olyphantas*, officier de Philippe, XXVII, 32; XXVIII, 5.
*Polyxénidas*, Rhodien, XXXVI, 41, 43, 45; XXXVII, 10, 11, 13, 30.
*Pompéi*, v de Campanie, IX, 38.
*Pompéius*, trib. des soldats, XLII, 65.
*Pompilius*, trib. du peuple, IV, 42, 44.
*Pomponius L.*, chef des alliés, XXV, 1, 3.
*Pomponius M.*, trib. du peuple, III, 54.
*Pomponius M.*, trib. des soldats, V, 12.
*Pomponius M.*, accusateur de Manlius, VII, 4, 5.
*Pomponius Mathon*, maître de la cavalerie, XXII, 33, 55; XXIII, 20, 24; XXIV, 10; XXVI, 23.
*Pomponius Mathon*, édile, XXVIII, 10; XXIX, 11, 13, 20, 21 22; XXX, 2.
*Pomponius M.*, trib. du peuple, XLV, 21.
*Pomponius Q.*, trib. du peuple, V, 29.
*Pomponius S.*, lieutenant, XXI, 51.
*Pontia*, colonie, IX, 28; XXVII, 1.
*Pontificius*, trib. du peuple, II, 44.
*Pontius Cominius*, V, 46.
*Pontius C.*, Samnite, IX, 1, 2, 4, 11, 15.
*Popillius C.*, chevalier, XLII, 8.
*Popillius Lénas*, préteur, XLI, 22. — Consul, XLII, 9, 10, 21, 26. — En Grèce, XLIII, 19, 24. — Député vers Antiochus, *ibid.*, 29. — Dur pour les Rhodiens, XLV, 10. — Enferme Antiochus dans un cercle, *ibid.*, 12, 13.
*Popillius M.*, député vers les Étoliens, XLI, 30.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Popillius M. Lénas*, consul, VII, 12, 17, 23, 24, 25, 26.
*Popillius M.*, consul, IX, 21.
*Popillius M. Lénas*, triumvir, XL, 43. — Préteur, XLI, 18, 19. — Consul, *ibid.*, 33. — Vainqueur des Ligures, XLII, 7, 8. — Accusé, *ibid.*, 9, 22. — En Macédoine, XLIV, 1.
*Popillius P.*, député vers Syphax, XXVII, 4.
*Popillius P.*, lieutenant, XXVI, 6.
*Populonia*, v. d'Étrurie, XXVIII, 45; XXX, 39.
*Porcius L.*, lieutenant, XXVI, 6. — Édile, XXVII, 6. — Préteur, *ibid.*, 35, 36, 37, 48.
*Porcius L.*, préteur, XXXIV, 54, 55. — Consul, XXXIX, 32.
*Porcius Licinus*, XL, 34; XLII, 27.
*Porcius M. Caton*, questeur, XXIX, 25. — Édile et préteur, XXXII, 7, 8, 27. — Consul, XXXIII, 42, 43. — Combat le luxe des femmes, XXXIV, 2 — En Espagne, *ibid.*, 8, 9, 11, 12, 13. — Vainqueur des Espagnols, *ibid*, 15, 16, 17. — Sa vigilance, *ibid*, 18. — Ses succès en Espagne, *ibid.*, 19, 20. — Triomphe, *ibid.*, 46. — Consacre une chapelle à la Victoire-Vierge, XXXV, 9. — Lieutenant, XXXVI, 17, 18, 21. — Ennemi de Scipion, XXXVIII, 54. — Demande la censure, XXXIX, 40. — Censeur, *ibid.*, 41, 42, 43, 44. — Défenseur des Espagnols, XLIII, 2. — Soutient les Rhodiens, XLV, 25.
*Porcius P. Léco*, XXXII, 7; XXXIII, 42, 43.
*Poris*, habitant d'Énéa, XL, 4.
*Posidée*, promontoire, XLIV, 11.
*Postumia*, vestale, IV, 44.
*Postumius A.*, dictateur, II, 19, 20, 21.
*Postumius A.*, tribun des soldats, XL, 41.
*Postumius A. Albinus*, consul, XXIII, 13.
*Postumius A. Albinus*, édile, XXXIX, 7. — Préteur, *ibid.*, 23. — Consul, XL, 35, 41. — Censeur, XLI, 32; XLII, 10, 35. — En Macédoine, XLV, 17.
*Postumius A. Albinus*, député vers Persée, XLV, 4, 28.
*Postumius A. Albus*, consul, III, 4, 25.
*Postumius A. Regillensis*, tribun des soldats, V, 16; VI, 22.
*Postumius A. Tubertus*, dictateur, IV, 23, 26, 27, 28, 29.
*Postumius C.*, tribun des soldats, XLV, 6.
*Postumius L. Albinus*, tribun des soldats, VI, 1.
*Postumius L. Albinus*, préteur, XXII, 35. — Consul, XXIII, 24.
*Postumius L. Albinus*, préteur en Espagne, XL, 35, 44, 47, 50. — Triomphe, XLI, 3, 11. — Consul, *ibid.*, 33. — Ennemi des Prénestins, XLII, 1. — Député vers Masinissa, *ibid.*, 35. — Demande la censure, XLIII, 16. — Lieutenant, XLIV, 41; XLV, 27.
*Postumius L. Albinus*, flamine, XLV, 15.
*Postumius L. Mégellus*, consul, IX, 44. — Propréteur, X, 26, 33, 34, 37. — Triomphe, *ibid.*, 46.
*Postumius L. Regillensis*, tribun des soldats, VI, 22.
*Postumius L. Tempsanus*, préteur, XXXIX, 23, 29, 41.
*Postumius L. Tympanus*, questeur, XXXIV, 47.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Postumius M. Pyrgensis*, publicain, XXV, 3.
*Postumius M.*, tribun des soldats, IV, 31, 41.
*Postumius M. Albinus*, censeur, V, 1.
*Postumius Régillensis*, tribun des soldats, IV, 49, 50.
*Postumius P.*, consul, II, 16.
*Postumius Sp.*, consul, III, 2. — Décemvir, XXXI, 33. — Lieutenant, *ibid.*, 70.
*Postumius Sp.*, consul, VIII, 16. — Censeur, *ibid.*, 17. — Maître de la cavalerie, *ibid.*, 23. — Consul, IX, 1. — Passe sous le joug, *ibid.*, 6. — Demande à être renvoyé aux Samnites, *ibid.*, 8, 10.
*Postumius Sp. Albinus*, préteur, XXXVII, 47, 50. Consul, XXXIX, 6. — Découvre et punit les excès des bacchanales, *ibid.*, 11, 14, 15, 16. — Augure, XL, 42.
*Postumius Sp. Albinus*, préteur, XXXIX, 45. — Consul, XLI, 26.
*Postumius Sp. Regillensis*, censeur, VI, 27.
*Potidania*, ville d'Étolie, XXVIII, 8.
*Potitius*, famille de prêtres d'Hercule, I, 7; IX, 29.
*Pouzzoles*, XXIV, 12, 13; XXV, 22; XXVI, 17. — Colonie de — XXXIV, 45.
*Prazo*, femme de Delphes, XLI, 15, 17.
*Préneste*, ville du Latium, II, 19; VI, 29; VII, 12; XXVIII, 9; XLIII, 2.
*Prénestins*, VI, 21, 22, 27, 28, 29, 30; VIII, 12, 14. — XXIII, 17, 19, 20.
*Prénestins* (monts), III, 8.
*Prétutien* (territoire), XXII, 9; XXVII, 43.
*Priaticus* (champ), XXXVIII, 41.
*Priène*, ville d'Ionie, XXXVIII, 13.
*Privernates*, Volsques, VII, 15, 16, 42; VIII, 1, 9, 20, 21.
*Privernum*, VIII, 20. XXVII, 11.
*Proca*, roi d'Albe, I, 3.
*Proerna*, ville de Thessalie, XXXVI, 14.
*Prusias*, roi de Bithynie, XXVIII, 7; XXIX, 12. — Ami de Philippe, XXXII, 34. — Lettre à — XXXIII, 30. — Pousse à la guerre par Antiochus, XXXVII, 25. — Fait la guerre contre Eumène, XXXIX, 46. — Accueille Annibal, *ibid.*, 51. — Envoie à Rome les députés, XLIV, 14. — Vient à Rome, XLV, 44.
*Ptéléum*, ville de Thessalie, XXXVI, 43; XLII, 42, 67.
*Ptolémée* (Philopator), XXVII, 4, 30.
*Ptolémée* (Philométor), XLIV, 19; XLV, 11.
*Ptolémée* (Évergète), XLIV, 19.
*Ptolémée* (Épiphane), XXXI, 2, 9; XXXV, 13; XXXVI, 4.
*Publicius C.*, tribun du peuple, XXVII, 20, 21.
*Publicius L.*, tribun des soldats, XXII, 53.
*Publilius C.*, prisonnier pour dettes, VIII, 28.
*Publilius L.*, tribun des soldats, V, 12.
*Publilius Q.*, tribun du peuple, VI, 19, 20.
*Publilius Q.*, Quinquevir, VII, 21.
*Publilius Q. Philon.*, consul, dictateur, censeur, VIII, 12, 15, 17, 22, 23. — Triomphe, *ibid.*, 26. — Consul, IX, 7, 13.
*Publilius T.*, augure, X, 9



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Publilius Vol.*, plébéien, refuse le service militaire, II, 55, 56.
*Publilius Vol.*, tribun des soldats, V, 13.
*Pupinienne* (tribu), XXVI, 9; IX, 41.
*Pupius*, duumvir, XXII, 33.
*Pupius L.*, édile, puis préteur, XXXIX, 39, 45.
*Pupius*, P., questeur, IV, 54.
*Pydna*, ville de Macédoine, XLIV, 6, 45.
*Pygèle*, ville d'Ionie, XXXVII, 11.
*Pyléménе*, roi des Énètes, I, 1.
*Pyles*, ou Thermopyles, XXXII, 4; XXXVI, 5.
*Pylos*, ville de Messénie, XXVII, 30.
*Pyra*, emplacement sur le mont Œta, XXXVI, 30.
*Pyrénées*, XXI, 23; XXXIV, 8.
*Pyrénéen* (promontoire), XXVI, 19.
*Pyrgi*, colonie, XXXVI, 3.
*Pyrgus*, ville d'Élide, XXVII, 32.
*Pyrrhias*, Étolien, XXVII, 30.
*Pyrrhus*, roi d'Épire, VII, 29.
*Pythagore*, Samien, I, 18.
*Pythagore*, gendre de Nabis, XXXIV, 25, 29, 30, 40.
*Pythium*, ville de Macédoine, XLII, 53, XLIV, 2, 32, 35.
*Python*, Macédonien, XLIV, 12, 16.

Q

*Quinctilius Cn.*, dictateur, VIII, 18.
*Quinctilius M.*, fils d'un préteur, XXX, 18.
*Quinctilius M. Varus*, tribun des soldats, V, 1.
*Quinctilius P. Varus*, flamin
*Quinctilius P. Varus*, préteur XXXXV, 44.
*Quinctilius Sex.*, con
*Quinctilius T.*, dépu 31, 38.
*Quinctius* (les) famill 30.
*Quinctius Cincinnatu* soldats, IV, 49.
*Quinctius Céson*, em buns, III, 11, 13.
*Quinctius Céson F* duumvir, XXII, 33
*Quinctius C. Cincin* des soldats, VI, 32.
*Quinctius Cn.*, édile 1.
*Quinctius D.*, chef XXVI, 39.
*Quinctius L.*, tribun VIII, 25.
*Quinctius L. Cincinn* son fils Céson, III, sul, *ibid.*, 19, 21. — *ibid.*, 26, 27, 28. — *ibid.*, 29. — Cense Dictateur, *ibid.*, 13
*Quinctius L.*, fils du IV, 16, 17, 35, 44.
*Quinctius L. Cincin* des soldats, VI, 6,
*Quinctius L. Capito* des soldats, VI, 11
*Quinctius L. Crispin* XXXIX, 6, 8, 30,
*Quinctius L. Flamin* XXV, 2.
*Quinctius L. Flami* XXXI, 4. — Préteu XXXII, 1, 16. — Co 10. — Exclu du sé 42. — Meurt, XLII
*Quinctius Q. Cincinn* des soldats, IV, 6
*Quinctius T.* propré 13.
*Quinctius T. Barbatu* 56, 57, 60. — Con

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

'est pas nommé decemvir, *bid.*, 35. — Consul, *ibid.*, 66, 7, 68, 69, 70. — Interroi, IV, — Consul, VIII, 10, 13. — ieutenant, *ibid.*, 17. — Ha-angue le peuple, *ibid.*, 41.
*nctius T. Cincinnatus*, consul, V, 26, 27, 29, 30. — Tribun es soldats, *ibid.*, 31. — Lieu-enant, *ibid.*, 32, 33. — Accusé evant le peuple, *ibid.*, 41.
*nctius T. Cincinnatus*, tribun es soldats, VI, 4, 18. — Dicta-eur, *ibid.*, 28, 29.
*nctius T. Capitolinus*, tribun es soldats, VI, 38.
*nctius T. Pennus*, maître de a cavalerie, VI, 42.
*nctius T.*, dictateur, VII, 9, 1, 18, 22, 39, 41.
*nctius T.*, triumvir, VIII, 16.
*nctius T. Crispinus*, préfet de a flotte, XXIV, 39. — Préteur, XXVII, 6, 7. — Consul, *ibid.*, 1. — Meurt d'une blessure, *bid.*, 27, 28, 33.
*nctius T. Flamininus*, décem-ir, XXXI, 4. — Triumvir, *ibid.*, 9. — Consul, XXXII, 7, 8, 9. — Ses succès en Macédoine, *bid.*, 10, 11, 12, 13, 15, 17, 18. — Prorogé, *ibid.*, 28. — S'en-retient avec Philippe, *ibid.*, 32, 33, 35, 36, 37. — Gagne Nabis, *ibid.*, 39. — En Béotie, XXXIII, 1, 2, 3, 5. — Vain-queur à Cynoscéphales, *ibid.*, 7, 8, 9. — Maître des destinées de la Grèce, *ibid.*, 12, 13, 14, 29. — Promulgue la liberté des Grecs, *ibid.*, 32. — Prorogé, *ibid.* 43. — Modéré et juste, XXXIV, 22. — Ses succès, *ibid.*, Triomphe, *ibid.*, 52. — Répond aux députés d'Antiochus, *ibid.*, 57, 58. — Député en Grèce, XXXV, 29, 32, 33, 39. — Son discours aux Achéens, *ibid.*, 49. — Nouveau discours aux Achéens, XXXVI, 31, 32. — A Naupacte, *ibid.*, 34. — Censeur, XXXVII, 58; XXXVII, 28. — Député vers Prusias, XXXIX, 51, 56.
*Quinctius T. Flamininus*, fils du précédent, XLI, 33; XLV, 42, 44.
*Quirinus*, I, 20; V, 22; VIII, 9.
*Quirites*, I, 13; VIII, 12.

R

*Rabuléius*, décemvir, III, 35.
*Racilia*, femme de Cincinnatus, III, 26.
*Rammius*, habitant de Brindes, XLII, 17.
*Ramnes* (tribu de —) I, 13, 36; X, 6.
*Réate*, ville des Sabins, XXV, 26; II, 23; XXVIII, 45.
*Récius*, préteur, XLIII, 4, 13.
*Régille*, ville des Sabins, II, 16.
*Régille* (lac —) II, 19, 20; III, 20; VI, 2.
*Rémus*, frère de Romulus, I, 5, 7.
*Rhéa Silvia*, mère de Romulus, I, 3, 4.
*Rhégium*, ville du Bruttium, XXIII, 30; XXIV, 1; XXVI, 12; XLII, 48.
*Rhètes*, habitants des Alpes, V, 33.
*Rhinocolura*, ville d'Égypte, XLV, 11.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέρ

*Rhisiasus*, Macédonien, XXXII, 22.
*Rhium* (détroit de — ) XXVII, 29; XXVIII, 7.
*Rhizon*, ville d'Illyrie, XLV, 26.
*Rhode*, ville de Gaule, XXXIV, 8.
*Rhode* (île de —) XXXI, 15.
*Rhodiens*, XXVII, 30; XXVIII, 7; — Se déclarent contre Philippe, XXXI, 2, 14, 15, 46. — Unis aux Achéens, XXXII, 16, 19, 23. — Leurs succès, XXXIII, 18, 20, 30. — Unis aux Romains contre Persée, XXXVI, 45; XXXVII, 9, 10, 11. — Vainqueurs de Persée, *ibid.*, 12, 23, 24. — Acceptent Eumène, *ibid.*, 54. — Reçoivent la Lycie et la Carie, XXXVIII, 39; XL, 2; XLI, 30. — Leur orgueil puni, XLIV, 14, 15. Excités par Persée, *ibid.*, 23, 35; XX, 10. — Menacés par Popillius, *ibid.*, *ibid.* — Mal reçus à Rome, *ibid.*, 22, 25. — Ont une éloquence vénale, XLV, 10.
*Rhoduncia*, sommet de l'Œta, XXXVI, 16.
*Rhomphée*, ville de Thrace, XXXVII, 9; XXXVIII, 37, 39.
*Rhône*, fleuve, XXI, 26, 31, XXVII, 39.
*Romilius*, consul, III, 31, 33.
*Romulus*, I à 21, — *Ibid.*, 40.
*Romulus Silvius*, roi d'Albe, I, 3.
*Roscius*, député, IV, 17.
*Ruffrium*, ville du Samnium, VIII, 25.
*Ruffules*, tribun des soldats nommés par le consul, VII, 5.
*Ruscinon*, ville de Gaule, XXI, 24.
*Ruscinon*, port d'Afrique, XXX, 10.
*Rusellans*, peuple d'Étrurie, X, 4, 37; XXVIII, 45.
*Rutilius*, historien, XXXIX, 52.
*Rutilius P.*, tribun du peuple, XLIII, 18; XLIV, 16.
*Rutilius P. Calvus*, prêteur, XLV, 44.
*Rutilius Sp.*, tribun militaire, IV, 47.
*Rutules*, anciens peuples du Latium, I, 2, 57.

S

*Sabatine* (la tribu —) VI, 5.
*Sabatins*, peuple de Campanie, XX, 33.
*Sabins*, veulent se venger, I, 9, 10. — Prennent la citadelle, *ibid.*, 11. — Réconciliés avec les Romains, *ibid.*, 13. — Vaincus par Tullus, *ibid.*, 31. — Attaqués par Tarquin, *ibid.*, 36, 37. — Recommencent la guerre, II, 16, 18, 26. — Vaincus, *ibid.*, 31. — Unis aux Véiens, *ibid.*, 53, 63. — Vaincus de nouveau, III, 26, 30, 62, 63.
*Sacriporte*, port du golfe de Tarente, XXVI, 39.
*Sagonte*, ville de la Tarraconaise, XXI, 7, 6, 15. — Rétablie par Rome, XXIV, 42.
*Sagontins*, XXI, 2, 6. — Fidèles à Rome, *ibid.*, 7, 11. — Au sénat, XXVIII, 39. — Envoient ambassade, XXX, 21.
*Salapie*, ville d'Apulie, XXIV, 20, 47; XXVI, 38; XXVII, 1.
*Salaria*, rue, VII, 9.
*Salassiens*, peuple des Alpes, XXI, 38.
*Saléca*, ville d'Afrique, XXIX, 34, 35.
*Salentins*, IX, 42; XXV, 1.
*Salerne*, ville du Picénum, XXII, 29; XXXIV, 45.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Salgandе*, ville de la Béotie, XXXV, 37, 46, 51.
*Saliens*, prêtres de Mars, I, 20, 27.
*Salinator Livius*, XXIX, 37.
*Salonius C.*, triumvir, XXXIV, 45. — Décemvir, XLII, 4.
*Salonius P.*, tribun des soldats, VII, 41.
*Salonius Sarra*, préteur, XXXV, 10, 20.
*Salpinates*, peuples d'Étrurie, V, 31.
*Salyens*, peuplade gauloise, V, 35.
*Samé* île, XXXVI, 41.
*Samé*, ville de Céphallénie, XXXVIII, 29.
*Samiens*, XXXIII, 20; XXXVII, 10, 11, 12, 13.
*Samnites*. — Font un traité avec Rome, VII, 19, 29. — Commencent les hostilités, *ibid.*, 31, 32, 33. — Vaincus, *ibid.*, 36, 37. — Demandent la paix, VIII, 1, 2. — Suspects, *ibid.*, 23, 25. — Vaincus trois fois, *ibid.*, 26, 30, 36, 39. — Reprennent la guerre, IX, 1, 2. — Aux fourches caudines, *ibid.*, 3, 4, 5. — Vaincus à leur tour, *ibid.*, 13, 14, 15. — *Ibid.*, de 15 à 40. — Demandent la paix, *ibid.*, 45. — Reprennent les hostilités, X, 11, 12, 14, 16. — Vaincus, *ibid.*, 19, 20, 21. — Unis aux Gaulois, *ibid.*, 27, 28, 29, 30, 31 à 45. — Passent aux Carthaginois, XXII, 61; XXIII, 41, 42.
*Samos*, île, XXXVII, 10.
*Samothrace*, XLII, 25, 50; XLIV, 45, 46.
*Sangarius*, fleuve de Phrygie, XXXVIII, 18.
*Sardaigne*, île, XXI, 1; XXII, 31; XXIII, 34, 41; XXVII, 6. — Soulevée, puis apaisée, XLI, 10, 21.
*Sardes*, ville de Lycie, XXXIII, 19; XXXVII, 18.
*Sardes*, habitants de la Sardaigne, XXIII, 32, 40, 41; XLI, 10, 21, 26. — Leur vénalité, XLI, 26.
*Sare*, ville de Thrace, XXXVIII, 41.
*Sarpédon*, promontoire, XXXVIII, 38.
*Sarus*, fleuve de Cilicie, XXXIII, 41.
*Sassula*, ville du Latium, VII, 19.
*Saticula*, ville du Samnium, VII, 32; IX, 21; XXIII, 39.
*Saticulans*, XXVII, 10.
*Satricans*, IX, 12; XXVIII, 11.
*Satricum*, ville du Latium, II, 39; VI, 8, 22, 33; VII, 27; VIII, 1; IX, 16.
*Saturnales*, II, 21; XXII, 1; XXX, 36.
*Saturnia*, colonie, XXXIX, 55.
*Sava*, place forte dans les Alpes, XXVIII, 46.
*Scantinius*, pontife, XXIII, 21.
*Scaptia* (tribu), VIII, 17.
*Scaptius*, III, 71.
*Scarphée*, ville de Locride, XXXIII, 3; XXXVI, 19.
*Scerdilédus*, roi d'Illyrie, XXVI, 24; XXVII, 30; XXVIII, 5; XXXI, 28.
*Scerdilédus*, fils de Gentius, XLIV, 32.
*Sciathus*, île de la mer Égée, XLIV, 13.
*Sciathus*, ville de cette île, XXXI, 28, 45.
*Scissis*, place d'Espagne, XXI, 60.
*Scodra*, ville d'Illyrie, XLIII, 22; XLIV, 31; XLV, 25

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Scopas*, Étolien, XXVI, 24, 25; XXXI, 43.
*Scordus* (mont), XLIII, 22; XLIV, 21.
*Scotussa*, ville de la Pélasgiotide, XXVIII, 5, 7; XXXIII, 6; XXXVI, 9, 14.
*Scribonius C.*, édile, XXXIII, 42; XXXIV, 53. — Préteur, *ibid.*, 54.
*Scribonius C.*, chef d'alliés, XL, 31.
*Scribonius C. Curio*, XLI, 26.
*Scribonius L.*, prisonnier d'Annibal, XXII, 61.
*Scribonius Libon*, triumvir, XXIII, 21.
*Scribonius Libon*, préteur, XXIX, 11, 13.
*Scribonius Libon*, édile, XXXIV, 54; XXXV, 10, 20. — Triumvir, XXXIX, 23.
*Scultenna*, fleuve, XLI, 16, 22.
*Scyllæum*, ville d'Argolide, XXXI, 44; XXXVI, 42.
*Scyros*, île, XXXIII, 30.
*Sédétans*, peuple de la Tarraconaise. XXXIV, 20.
*Ségestique*, ville de la Tarraconaise, XXXIV, 17.
*Séguntia*, place d'Espagne, XXXIV, 19.
*Sélépitans*, peuple d'Illyrie, XLV, 26.
*Séleucie*, capitale des rois Parthes, XXXIII, 41.
*Séleucus*, fils d'Antiochus, XXXIII, 41; XXXV, 16; XXXVI, 7; — En Éolide, XXXVII, 8, 11, 18, 21. — Son surnom, XLI, 24.
*Sélinus*, place de Cilicie, XXXIII, 20.
*Sellasie*, ville de Laconie, XXXIV, 28.
*Sellius*, tribun du peuple, IV, 42.
*Sélymbrie*, ville de Thrace, XXXIII, 39.
*Semo-Sancus*, VIII, 20.
*Sempronius*, questeur, XXII, 31.
*Sempronius A.*, consul, II, 21, 34.
*Sempronius A. Atratinus*, tribun des soldats, IV, 7, 35, 44, 47.
*Sempronius A. Atratinus*, maître de la cavalerie, VI, 28.
*Sempronius C. Atratinus*, consul, IV, 37, 42, 44.
*Sempronius C. Blésus*, accuse Fulvius, XXVI, 2.
*Sempronius C. Blésus*, édile, XXXIX, 7; préteur, *ibid.*, 32, 39. — Député, XLIII, 6.
*Sempronius C. Longus*, décemvir, XLI, 26.
*Sempronius C. Rutilus*, tribun du peuple, XXXVII, 57.
*Sempronius C. Tuditanus*, préteur, XXXII, 27. — Vaincu en Espagne, XXXIII, 25.
*Sempronius Cn. Blésus*, lieutenant, XXVII, 6.
*Sempronius L. Atratinus*, consul et censeur, IV, 7, 8.
*Sempronius M. Tuditanus*, décerne une couronne murale, XXVI, 48.
*Sempronius M. Tuditanus*, tribun du peuple, XXXV, 7. — Préteur, XXXVII, 47, 50. — Consul, XXXIX, 23, 32. — N'obtient pas la censure, *ibid.*, 40. — Pontife, *ibid.*, 46. — Meurt, XLI, 26.
*Sempronius P.*, chef des alliés, XXXIV, 47.
*Sempronius P. Sophus*, attaque Claudius, IX, 33, 34. — Consul, *ibid.*, 45. — Censeur, X, 9. — Préteur, *ibid.*, 21.
*Sempronius P. Tuditanus*, se signale à Cannes, XXII, 50, 60. — Préteur, XXIV, 43, 44, 47.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βόρειας

— Prorogé deux fois, XXV, 3; XXVI, 1. — Censeur, XXVII, 11, 38. — Consul, XXIX, 12, 36.

*Sempronius Ti. Gracchus*, maître de la cavalerie, XXII, 57. — Consul, XXIII, 24, 25, 30, 32, 35, 36, 37. — Prorogé, XXIV, 10, 14, 15, 16. — Consul de nouveau, *ibid*, 43. — Prorogé, XXV, 3. — Trahi et tué, *ibid.*, 15, 16, 17.

*Sempronius Ti. Gracchus*, augure, XXIX, 38; XLI, 26.

*Sempronius Ti. Gracchus*, chef des alliés, XXXIII, 36.

*Sempronius Ti. Gracchus*, député vers Philippe, XXXVII, 7. — Prête appui à l'Africain, XXXVIII, 52, 53, 57, 60. — Aide au triomphe de Fulvius, XXXIX, 5. — Triumvir, *ibid.*, 55. — En Espagne, XL, 48, 49, 50; XLI, 3, 11. — Consul, *ibid.*, 12. — Triomphe des Sardes, *ibid.*, 21, 26, 33. — Censeur, XLIII, 16, 17. — Construit la basilique Sempronia, XLIV, 16. — Fait une tribu des affranchis, XLV, 15.

*Sempronius Ti. Longus*, consul, envoyé en Sicile, XXI, 6, 17. — Vaincu par Annibal, *ibid.*, 53, 54, 56, 59. — Vainqueur d'Hannon, XXIII, 37.

*Sempronius Ti. Longus*, tribun du peuple, XXXI, 20. — Édile, XXXII, 27. — Triumvir, *ibid.*, 29. — Préteur, XXXIII, 24, 26, 43. — Consul, XXXIV, 42. — Vainqueur des Boïens, *ibid.*, 46, 47. — Lieutenant du consul, XXXV, 5. — Demande en vain la censure, XXXIX, 40.

*Sempronius Ti. Longus*, augure, XXVII, 6; XLI, 26.

*Séna*, colonie, XXVII, 46.

*Sénonais*, Gaulois, V, 35; X, 26.

*Sentinum*, ville du Picénum, X, 27, 30.

*Sépinum*, place du Samnium, X, 44, 45.

*Seppius*, Campanien, XXVI, 6, 13.

*Sergia*, empoisonneuse, VIII, 18.

*Sergius*, tribun des soldats, VI, 5, 11, 27.

*Sergius Cn.*, préteur, XXXI, 4, 6; XXXII, 1.

*Sergius L.*, député, V, 28.

*Sergius L. Fidénas*, consul et tribun des soldats, IV, 17, 24, 30, 35, 45.

*Sergius L. Fidénas*, tribun des soldats, XXX, 25.

*Sergius M.*, décemvir, III, 35.

*Sergius M.*, tribun des soldats, XXIX, 6, 9.

*Sergius M. Fidénas*, tribun des soldats, IV, 61; V, 8, 11, 12.

*Sergius Silus*, préteur, XXXII, 27, 28, 31; XXXIII, 21, 24.

*Sergius Silus*, lieutenant, XLIV, 40.

*Serrhéum*, place forte de Thrace, XXXI, 16.

*Servilius A.*, dictateur, IV, 21.

*Servilius C.*, consul, II, 49.

*Servilius C.*, tribun militaire, IV, 45.

*Servilius C.*, triumvir, XXI, 25. — Délivré par son fils, XXX, 79.

*Servilius C.*, lieutenant, XXV, 15. — Pontife, XXVII, 6. — Édile, *ibid.*, 21, 33. — Préteur en Sicile, XXVIII, 10. — Consul XXIX, 38; XXX, 1. — Dictateur, *ibid.*, 39. — Décemvir, XXXI, 4. — Pontife, XXXIX, 46; XL, 37, 42.

*Servilius C. Ahala*, tue Mélius,

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

IV, 13, 14, 15. Consul, *ibid.*, 30.
*Servilius C. Ahala*, tribun des soldats, IV, 56, 57. — V, 8, 9.
*Servilius C. Ahala*, maître de la cavalerie, VI, 2.
*Servilius Casca*, tribun du peuple, XXV, 3.
*Servilius Cn.*, lieutenant, XXXIII, 47.
*Servilius Cn. Cépion*, pontife, XXV, 2. — Édile, XXVIII, 10. Préteur, *ibid.*, 38. — Consul, XXIX, 38. — En Étrurie, XXX, 1. — Revient à Rome avec son père et son oncle qu'il a délivrés, *ibid.*, 19. — En Sicile, *ibid.*, 24. — En Grèce, XXXV, 23.
*Servilius Cn. Cépion*, pontife, XLI, 26.
*Servilius Cn. Cépion*, édile, XL, 59. — Préteur en Espagne, XLI, 26. — En Macédoine, XLII, 25. — Consul, XLIII, 13.
*Servilius Cn. Géminus*, consul, XXI, 57; XXII, 1, 31, 32. — Opposé à Varron, *ibid.*, 33. — Meurt à Cannes, *ibid.*, 49.
*Servilius L. Structus*, tribun des soldats, IV, 47.
*Servilius M. Géminus*, augure, XXVI, 23. — Édile, XXIX, 38. — Consul, XXX, 24, 26, 27, 41. — Décemvir, XXXI, 4. — Triumvir, XXXII, 29; XXXIV, 45. — Parle en faveur de Paul-Émile, XLV, 36, 39.
*Servilius M.*, tribun des soldats, XL, 27.
*Servilius M.*, pontife, XLIII, 13.
*Servilius P.*, consul, II, 21, 24, 27.
*Servilius P.*, décemvir, XXXI, 4.
*Servilius P.*, consul, II, 64. — Contre les Èques, III, 2.
*Servilius Q.*, questeur, III, 24.
*Servilius Q.*, tribun des soldats, VI, 22, 31, 36.
*Servilius Q.*, maître de la cavalerie, VII, 28. — Consul, *ibid.*, 38.
*Servilius Q. Ahala*, consul, VII, 1, 4, 6. — Dictateur, *ibid.*, 11. — Interroi, *ibid.*, 17.
*Servilius Q. Fidénas*, tribun des soldats, V, 8, 14, 24, 36; VI, 4, 6.
*Servilius Q. Priscus*, dictateur, IV, 21, 22, 26, 30, 45, 47.
*Servilius Sp.*, consul, II, 51, 52.
*Servilius Sp.*, censeur, VI, 31, 38.
*Servius Tullius*, roi, I, 18, 39, 41, 42. — Clôt le lustre, *ibid.*, 44. — Est tué, *ibid.*, 48. — Ses mémoires, *ibid.*, 60.
*Sestius Capitolinus*, consul, III, 32, 33.
*Sestius P.*, patricien, III, 33.
*Sestius P.*, IV, 50.
*Sestos*, ville de l'Hellespont, XXXII, 33; XXVIII, 38; XXXVII, 9.
*Sétia*, colonie, VI, 31. — Ravagée, VII, 42. — XXVI, 8. — Refuse des troupes, XXVII, 9. — Punie, XXIX, 14, 15. — Menacée par une révolte d'esclaves, XXXII, 26.
*Seuthès*, Odryse, XLII, 51.
*Sextilius C.*, tribun des soldats, VI, 30.
*Sextilius M.*, délégué des colonies, XXVII, 10.
*Sextius L.*, tribun du peuple IV, 49.
*Sextius L.*, tribun du peuple, VI, 35, 36, 39, 42; VII, 1.
*Sextius M.*, préteur, XXX, 26, 27.
*Siccius*, III, 43.
*Sicile*, I, 1; II, 34. — Armée carthaginoise en —, IV, 29. —

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Flotte de —, VII, 25, 26. — Carthaginois en —, VII, 8, 9. — Abandonnée par les Carthaginois, XXVI, 40. — Apaisée par Scipion, XXIX, 1. — Les Romains en Sicile, XXVI, 27, 34, 52.
*Sicimina*, montagne, XLV, 12.
*Sicinius C.*, conseille la retraite sur le mont Sacré, II, 32, 33; III, 54.
*Sicinius C.*, accuse Claudius, II, 58, 61.
*Sicinius C.*, tribun du peuple, III, 54.
*Sicinius C.*, député, XLIII, 7.
*Sicinius Cn.*, édile, XXXIX, 39. — Préteur, *ibid.*, 45.
*Sicinius Cn.*, triumvir, XLI, 17.
*Sicinius Cn.*, préteur, XLII, 9, 10, 27.
*Sicinius L.*, tribun du peuple, VI, 6.
*Sicinius T.*, consul, II, 40.
*Sicinius T.*, propose d'émigrer à Veïes, V, 24.
*Sicyone*, ville d'Achaïe, XXVII, 19; XXXV, 25.
*Sida*, ville de Pamphilie, XXXV, 13; XXXVII, 23, 48.
*Sidicinum*, ville de Campanie, VII, 29; VIII, 1, 2, 15, 16, 17. —Territoire de —, X, 14; XXVI, 9.
*Sidoniens*, Tyriens, XXXV, 48.
*Sigée*, cap, XLIV, 28.
*Signia*, colonie, I, 56; II, 21; VII, 8; VIII, 3. — Sa fidélité, XXVII, 10; XXXII, 2.
*Sigovèse*, Celte, V, 34.
*Silana*, ville de Thessalie, XXXVI, 13.
*Siléaus*, auteur grec, XXVI, 49.
*Silius*, questeur, IV, 54.
*Silpia*, ville de la Tarraconaise, XXVIII, 12
*Silvius*, famille des —, I, 3.
*Sinda*, ville de Pisidie, XXXVIII, 15.
*Sinope*, ville du Pont, XXXVIII, 18; XL, 2.
*Sinope*, nom grec de Sinuesse, X, 31.
*Sintia*, ville de Dardanie, XXVI, 25
*Sintia*, contrée de la Macédoine, XLIV, 46.
*Sintiens*, XLII, 51.
*Sinuesse*, ville de la Campanie, VIII, 11; X, 21; XXII, 14; XXVII, 38; XXXVI, 3.
*Siponte*, ville d'Apulie, VIII, 24; XXXIV, 45; XXXIX, 23.
*Sipyle*, mont de Lydie, XXXVI, 43; XXXVII, 11.
*Sipyrrichas*, Étolien, XXXI, 46.
*Sires*, ville de Thrace, XLV, 4.
*Smyrne*, ville d'Ionie, XXXIII, 38; XXXV, 42; XXXVII, 35.
*Smyrnéens*, XXXVII, 16, 54; XXXVIII, 39.
*Soles*, ville de Cilicie, XXXIII, 20; XXXVII, 56.
*Solon*, législateur, III, 31.
*Solon*, Macédonien, XLIV, 45.
*Solovettius*, Gaulois, XLV, 34.
*Sopater*, Syracusain, XXIV, 23, 25.
*Sopater*, officier de Philippe, XXX, 26, 42.
*Sopater*, Acarnanien, XXXI, 33.
*Sophonisbe*, femme de Syphax, XXX, 12, 15.
*Sora*, ville du Latium, VII, 28.— Prend parti pour les Samnites, IX, 23, 24, 43, 44. — Colonie à —, X, 1. — Sénatus-consulte sur —, XXIX, 15.
*Sosilaüs*, XXXIV, 30.
*Sosis*, Syracusain, XXIV, 21, 22; XXV, 25.
*Sosis*, livre Syracuse, XXVI, 21, 30

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Sosisthée*, XXIII, 39.
*Sotime*, VIII, 24.
*Sparte*, voyez Lacédémone.
*Spélæum*, endroit voisin de Pella, XLV, 33.
*Sperchies*, ville de Thessalie, XXXII, 13.
*Sperchius*, fleuve, XXXVI, 14; XXXVII, 4.
*Spolète*, ville d'Ombrie, XXII, 9; XXIV, 10; XXVII, 10; XLV, 43.
*Staïus*, Samnite, X, 20.
*Statiellates*, peuple de Ligurie, XLII, 7, 8, 21, 22.
*Statius*, Samnite, IX, 44.
*Statius Métius*, chef à Casilinum, XXIV, 19.
*Statius Trébius*, habitant de Compsa, XXIII, 1.
*Statius Titus*, tribun du peuple, II, 52.
*Statorius*, député, XXIV, 48; XXX, 28.
*Stella*, bourg de Campanie, IX, 44; X, 31; XXII, 13.
*Sténius*, Campanien, XXIII, 28.
*Stertinius C.*, préteur, XXXVIII, 35.
*Stertinius L.*, proconsul, XXXI, 50; XXXIII, 27, 35.
*Stertinius L.*, questeur, XLV, 14.
*Stimon*, ville de Thessalie, XXXII, 14.
*Stimula*, déesse, XXXIX, 12.
*Stobi*, ville de Macédoine, XXXIII, 19; XL, 21; XLV, 29.
*Stratius*, XLV, 19.
*Stratonicée*, ville de Carie, XXXIII, 18, 30.
*Stratonidas*, Thébain, XXXIII, 28.
*Stratus*, ville d'Étolie, XXXVI, 11; XXXVIII, 4; XLIII, 23.
*Strymon*, fleuve, XLIV, 44, 45; XLV, 29.
*Stubéra*, ville de Macédoine, XXXI, 39; XLIII, 20, 22.
*Stymphalide*, canton d'Épire, XLV, 30.
*Subola*, île, XLIV, 28.
*Sucron*, ville de Tarraconaise, XXVIII, 24.
*Suessa Aurunca*, ville de Campanie, VIII, 15; IX, 28; XXVII, 9; XXIX, 15.
*Suessa Pométia*, ville des Volsques, I, 41, 53.
*Suessétans*, p. d'Espagne, XXV, 34; XXXIV, 20; XXXIX, 42.
*Suessula*, ville de Campanie, VII, 37; XXIII, 14, 17, 32, 39. — — XXIV, 46; XXV, 7, 22; XXVIII, 9.
*Suismontium*, montagne, XXXIX, 2; XL, 41.
*Sulmone*, ville du Brutium, XXVI, 11.
*Sulpicia*, belle-mère de Postumius, XXXIX, 11, 12, 13.
*Sulpicius C.*, préteur, XXV, 41.
*Sulpicius C.*, tribun du peuple, XLIII, 16.
*Sulpicius Camérinus*, censeur, VI, 27.
*Sulpicius Galba*, pontife, XXX, 39; XXXII, 7.
*Sulpicius Gallus*, préteur, XLIII, 2, 16, 17. — Prédit une éclipse, XLIV, 37; XLV, 27, 44.
*Sulpicius Longus*, consul, VIII, 15, 37; IX, 24, 27.
*Sulpicius Lucius*, tribun des soldats, XL, 27.
*Sulpicius Péticus*, consul, VII, 2, 9, 12, 13, 15, 18, 22.
*Sulpicius P.*, lieutenant, III, 50.
*Sulpicius P.*, interroi, X, 11.
*Sulpicius P.*, envoyé en Grèce, III, 31.
*Sulpicius P. Galba*, consul, XXV, 41; XXVI, 1, 22. — Prorogé.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

XXVI, 28. — Prorogé de nouveau, XXVII, 7, 10, 22, 31, 32, 33; XXVIII, 5, 6, 7. — Dictateur, XXX, 24. — Consul, XXXI, 4, 5, 6, 7, 8, 14. — Dictateur, *ibid.*, 22, de 23 à 40. — En Grèce, XXXII, 28; XXXIII, 24. — Député vers Antiochus, XXXIV, 59. — Va vers Eumène, XXXV, 13, 14, 16.

*Sulpicius P. Saverrion*, consul, IX, 45. — Censeur, X, 9.

*Sulpicius L.*, lieutenant, IV, 27.

*Sulpicius Q. Camérinus*, tribun des soldats, V, 8, 14.

*Sulpicius Q. Longus*, tribun des soldats, V, 36, 47, 48.

*Sulpicius Ser.*, consul, II, 19.

*Sulpicius Ser.*, curion, III, 7.

*Sulpicius Ser.*, consul, III, 10, 33, 70.

*Sulpicius Ser. Camérinus*, consul, V, 29. — Tribun des soldats, *ibid.*, 32. — Interroi, VI, 5.

*Sulpicius Ser. Camérinus*, consul, VII, 28.

*Sulpicius Ser. Galba*, édile curule, XXVII, 21. — Député, XXIX, 11. — Pontife, XXX, 26. — Meurt, XXXII, 7.

*Sulpicius Ser. Galba*, édile, XXXVIII, 35, 42; XXXIX, 5. — Candidat au consulat, *ibid.*, 32.

*Sulpicius Ser. Galba*, tribun des soldats, XLV, 35, 36.

*Sulpicius Ser. Rufus*, tribun des soldats, VI, 4, 18, 21.

*Sulpicius Ser. Rufus*, tribun des soldats, VI, 22, 23, 33, 34, 36, 38.

*Sunium*, cap, XXVIII, 8; XXXI, 22; XXXII, 17.

*Sura*, lieutenant, XXII, 31.

*Surrentum*, ville de Campanie, XXII, 61.

*Susus*, Crétois, XLII, 51.

*Sutrium*, ville d'Étrurie, VI, 3, 9; IX, 32, 35; X, 14; XXVII, 9; XXIX, 15.

*Sybaris*, ville de l'Italie méridionale, XXVI, 39.

*Sycurium*, ville de Thessalie, XLII, 54, 56, 57, 62, 64.

*Sylléum*, ville de Pamphylie, XXXVIII, 14.

*Syllus*, Crétois, XLII, 51.

*Synna*, ville de la Grande Phrygie, XXXVIII, 15; XLV, 34.

*Syphax*, roi de Numidie. — Allié aux Romains, XXIV, 48. — Demande aide à Rome, XXVII, 24. — Scipion vient vers lui, XXVIII, 17, 18. Gendre d'Asdrubal, XXIX, 23. — Attaqué par Scipion, *ibid.*, 29 à 33; XXX, 5. — Pris et amené au camp romain, *ibid.*, 11 13, 17. — Meurt, *ibid.*, 45.

*Syphéum*, ville du Bruttium, XXX, 19.

*Syracuse*, ville de Sicile, XXIV, 21, 28, 30, 33. — Prise, XXV, 23 à 31; XXIX, 1.

*Syriens*, XXXV, 13, 49. — Leur caractère, XXXVI, 17; XXXVIII, 16.

T

*Tabées*, ville de Phrygie, XXXVIII, 13.

*Tage*, fleuve, XXI, 5; XXVII, 19; XXXV, 22; XXXIX, 30.

*Tamiens*, peuple d'Afrique, XXXIII, 18.

*Tanagre*, ville de Béotie, XXXII, 28; XXXV, 51.

*Tanaquil*, belle-mère de Servius I, 34, 39, 41.

*Tanédum*, bourg de la Gaule Cispadane. XXI, 25; XXX, 19.

Δημόσιο Κέντρο Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Tarente*, ville de la Grande Grèce, XXIV, 13; XXV, 8, 9, 11, 15.
*Tarentins*, VIII, 27; IX, 14; XXII, 61; XXIV, 13; XXV, 7, 8. — Battus par les Romains, XXVI, 39. — Obtiennent la paix, XXVII, 21, 25.
*Tarpéius*, commandant de la citadelle, I, 2.
*Tarpéius*, consul, III, 31, 50, 65.
*Tarquin* (l'Ancien), I, 34, 35, 36, 38, 40.
*Tarquin* (le Superbe), I, 46, 47, 49, 50, 54, 57. — Chassé de Rome, *ibid.*, 60. — Entreprend la guerre, II, 6, 9, 15, 19. — Meurt, *ibid.*, 21.
*Tarquin, Sex.*, I, 53, 54, 58, 60.
*Tarquin, T.*, I, 56; II, 19, 20.
*Tarquiniens*, II, 6, 7; V, 16; VII, 12, 15, 17, 22; XXVIII, 45.
*Tarquinies*, ville d'Étrurie, I, 34; XXVI, 3; XXVII, 4.
*Tarquitius*, patricien, III, 27.
*Tarragone*, capitale de la Tarraconaise, XXI, 61; XXII, 22; XXVI, 17, 19; XL, 40.
*Tartessicus*, peuplade espagnole, XXIII, 26.
*Taulantiens*, peuple d'Illyrie, XLV, 26.
*Taurasins*, p. du Samnium, XL, 38.
*Tauriniens*, peuples des Alpes Cottiennes, V, 54; XXI, 38, 39.
*Taurus*, mont, XXXV, 13.
*Taygète*, mont, XXXIV, 28.
*Téanum*, ville d'Apulie, IX, 20; XXIII, 24.
*Téanum Sidicianum*, XXII, 57; XXIII, 24.
*Téate*, ville d'Apulie, IX, 20.
*Tecmon*, ville d'Épire, XLV, 26.
*Tectosages*, peuple de Narbonaise, XXXVIII, 16, 24.
*Tégée*, ville d'Arcadie, XXXIV, 26; XXXV, 27; XXXVIII, 34. — Théâtre de —, XLI, 25.
*Telésia*, ville du Samnium, XXII, 13; XXIV, 20.
*Tellènes*, ville du Latium, I, 33.
*Telmesse*, ville de Carie, XXXVII, 56.
*Tempanius*, décurion, IV, 38, 40, 41, 42.
*Tempé*, vallée de Thessalie, XXXII, 15; XXXIII, 10, 13, 35; XXXVI, 10; XXXIX, 24; XLII, 54. — Description de la vallée, XLIV, 6.
*Tempsa*, ville du Bruttium, XXXIV, 45.
*Tempyses*, ville de Thrace, XXXVIII, 41.
*Tendébæ*, ville de Carie, XXXIII, 18.
*Ténédos*, île, XXXI, 16; XLIV, 28.
*Ténos*, une des Cyclades, XXXVI, 21.
*Téos*, ville d'Ionie, XXXVII, 12, 28.
*Térentillus*, tribun du peuple, III, 9.
*Térentine* (tribu), X, 9.
*Térentius A. Varron*, préteur, XXXVII, 49; XXXIX, 32, 38, 41, 46; XL, 2, 16.
*Térentius A. Varron*, député, XLII, 26; XLV, 17.
*Térentius C. Varron*, consul, XXII, 25, 35, 38. — En lutte avec Paul Émile, *ibid.*, 41, 42, 43, 44. — Vaincu à Cannes, *ibid.*, 25, 49, 61. — Son discours aux Campaniens, XXIII, 5. — Dans le Picénum, *ibid.*, 32. — Prorogé, XXV, 6. — Propréteur, XXVII, 35. — Député vers Philippe, XXX, 26. En Afrique, XXXI, 11, 49.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Térentius Istra*, préteur, XXXIX, 56; XL, 1, 29.
*Térentius L.*, député vers Antiochus, XXXIII, 35.
*Térentius L. Massiliota*, édile, XXXI, 50.
*Térentius L. Massiliota*, préteur, XXXVIII, 42; XL, 35.
*Térentius P.*, député, XXI, 63.
*Térentius Q.*, sénateur, XXX, 43; suit le triomphe de Scipion, *ibid.*, 45. — Lieutenant, XXXIII, 47. — Préteur, XXXVIII, 42, 55. — XXXIX, 32; XLII, 35.
*Térina*, ville du Bruttium, VIII, 24.
*Termesse*, ville de Pisidie, XXVIII, 15.
*Terracine*, ville du Latium, XXII, 15; XXVII, 4; XXVIII, 11; XXXVI, 3; XL, 45.
*Tésin*, fleuve, V, 34; XXI, 39, 45, 46.
*Tétraphylie*, ville d'Athamanie, XXXVIII, 1.
*Teuticus*, XLIV, 31.
*Thabusson*, place forte, XXXVIII, 14.
*Thapsas*, ville d'Afrique, XXIX, 30; XXXIII, 48.
*Thaumacie*, ville de Thessalie, XXXII, 4, 13; XXXVI, 14.
*Thébains*, XLII, 43, 44.
*Thèbes*, ville de Béotie, IX, 18; XXXIII, 1; XLII, 44.
*Thèbes*, ville de la Phthiotide, XXVIII, 7; XXXIX, 25.
*Théium*, place d'Athamanie, XXXVIII, 1.
*Thémistus*, Syracusain, XXIV, 24, 25.
*Théodotus*, Syracusain, XXIV, 5, 21, 22.
*Théodotus*, habitant de Passaron, XLV, 26.
*Théogène*, officier de Persée, XLIV, 32.
*Théoxène*, XL, 4.
*Théoxène*, Achéen, XXXIII, 18.
*Thermopyles*, XXVIII, 5, 7; XXXI, 23; XXXIII, 3, 35. — D'où vient ce nom, XXXVI, 15.
*Thespies*, ville de Béotie, XXXVI, 21; XLII, 43.
*Thesprotée*, contrée de l'Épire, VIII, 24; XLIII, 21.
*Thessaliens*, IX, 19; XXIX, 12; XXXII, 10. — Proclamés libres, XXXIII, 32, 34. — Leur caractère, XXXIV, 51. — Réunis à Larisse, XXXVI, 8; XLII, 38. — Attaqués par Antiochus, XXXVI, 9, 10. — Accusent Philippe, XXXIX, 24, 25. — XLII, 5, 59.
*Thessalonique*, ville de Macédoine, XXXIX, 27; XL, 4; XLIV, 10, 32.
*Thétidium*, ville de Thessalie, XXXIII, 6, 7.
*Theudorie*, ville d'Athamanie, XXXVIII, 1.
*Theuma*, bourg de Thessalie, XXXII, 13.
*Thimarum*, ville de Thessalie, XXXII, 14.
*Thoas*, préteur des Étoliens, les excite à la guerre, XXXV, 12, 37. — Envoyé vers Antiochus, XXXVI, 37. — Rend Annibal suspect à Antiochus, *ibid.*, 42, 45. — Seconde ambassade, XXXVI, 26. — Demandé par les Romains, XXXVII, 45; XXXVIII, 38.
*Thrace*, XXVI, 25; XLIV, 27.
*Thraces*, XXXVIII, 40, 41; XXXIX, 1. — Alliés des Romains, XLII, 19; XLV, 42; XLVI, 49. — Leur manière de combattre, XXXI, 39; XLII, 60.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Thrasippe*, XLII, 51.
*Thrason*, XXIV, 5.
*Thrauses*, peuple thrace, XXXVIII, 41.
*Thronium*, ville de Locride, XXXII, 36; XXXIII, 3; XXXV, 37; XXXVI, 20.
*Thurium*, ville de la Grande Grèce, IX, 19; X, 2; XXV, 1, 15; XXVII, 1; XXXIV, 53.
*Thyatire*, ville de Lydie, XXXVII, 8, 21, 37, 44.
*Thymbris*, fleuve de Bithynie, XXXVIII, 18.
*Thyrium*, ville d'Acarnanie, XXXVI, 11, 12; XXXVIII, 9.
*Thyrsis*, XL, 24.
*Tiberinus*, roi d'Albe, I, 3.
*Tibre*, fleuve, I, 3, 5, 7, 13, 27; VIII, 14, 20. — Déborde, XXIV, 9; XXX, 38; XXXV, 9, 21; XXXVIII, 28.
*Tibur*, ville d'Italie, VII, 11; IX, 30; XXII, 11; XXX, 45; XLIII, 2.
*Tiburtes*, VII, 9, 11, 12, 18, 19; VIII, 12, 13, 14.
*Tifate*, mont, VII, 29; XXIII, 36; XXVI, 5.
*Tiferne*, place forte, IX, 44; X, 14.
*Tiferne*, mont, X, 30.
*Timanor*, XLII, 58.
*Timarchide*, XXXVII, 14.
*Timasithée*, V, 28.
*Timava*, lac, XLI, 5.
*Timocrate*, XXIV, 29, 40.
*Timon*, Thébain, XXXIII, 5.
*Timon*, Macédonien, XXXVII, 44.
*Timothée*, XLII, 61.
*Tisée*, mont, XXVIII, 5.
*Tisippe*, XLV, 28.
*Tison*, XXXV, 26.
*Titinius*, *C.*, tribun du peuple, XXXV, 8.
*Titinius*, *L.*, tribun des soldats, V, 12, 18.
*Titinius*, *M.*, tribun du peuple, III, 44.
*Titinius*, *M.*, maître de la cavalerie, X, 1.
*Titinius*, *M.*, tribun du peuple, XXXV, 8.
*Titinius*, *M. Curvus*, préteur, XL, 59; XLI, 2, 9, 10.
*Titinius M.*, préteur, XLI, 2, 19, 31.— Accusé par les Espagnols, XLIII, 2.
*Titinius P.*, député, XXXI, 21.
*Titinius Sex.*, tribun du peuple, IV, 16.
*Titus Tatius*, roi sabin, I, 10, 11, 13, 14.
*Tolède*, ville de Tarraconaise, XXXV, 7, 22; XXXIX, 30.
*Tolistoboïens*, Gaulois, XXXVIII, 15, 16, 18, 19, 20.
*Torone*, ville de Macédoine, XXVIII, 7; XLIV, 12; XLV, 30.
*Torone*, promontoire, XXXI, 45.
*Toscans*, I, 2; II, 51; V, 33, 45; X, 18.
*Tralles*, Illyriens, XXXI, 35; XXXIII, 4; XXXVII, 40.
*Tralles*, ville d'Asie, XXXVII, 45.
*Trasimène*, lac, XXII, 4, 6, 7; XXIV, 13.
*Trébellius*, Frégellan, XLIII, 23.
*Trébellius*, *Quintus*, centurion, XXVI, 48.
*Trébie*, ville, II, 39.
*Trébie*, fleuve, XXI, 48, 54, 55, 56.
*Trébius*, XXIII, 1.
*Trébonius C.*, tribun du peuple, V, 11.
*Trébonius*, *C.*, député, X, 40.
*Trébonius L.*, surnommé Asper, VI, 35.
*Trébonius M.*, tribun des soldats, VI, 21.
*Trébula*, bourg des Sabins, X, 1; XXIII, 14, 39.
*Trémellius C.*, décemvir, XLII, 4.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Trémellius Cn.*, questeur, XXIX, 11. — Édile, XXX, 26. — Préteur, *ibid.*, 27.
*Trémellius Cn.*, tribun du peuple, XLV, 15.
*Tricca*, ville de Thessalie, XXXII, 13; XXXVI, 13; XXXIX, 25.
*Tricoriens*, peuple de la Narbonnaise, XXI, 31.
*Triphylie*, partie de l'Épire, XXVIII, 8; XXXII, 5, 13; XXXIII, 34.
*Tripolis*, ville de Thessalie, XLII, 53.
*Tripolis*, ville de Laconie, XXXV, 27.
*Tritonon*, ville de Doride, XXVIII, 7.
*Trocmiens*, Gaulois, XXXVIII, 16.
*Trogile*, ville de Sicile, XXV, 23.
*Troie*, ville de Phrygie, I, 1; V, 4.
*Troïlium*, place d'Étrurie, X, 46.
*Trophonius*, antre de — XLV, 27.
*Tuccius*, édile, XXXV, 41. — préteur, XXXVI, 45; XXXVII, 2, 50; XXXVIII, 36. — Triumvir, XXXIX, 23.
*Tullia* (les deux —), filles de Tullius, I, 46, 47, 48, 59.
*Tullius, Man.*, consul, II, 19.
*Tullius Sex.*, primipilaire, VII, 13, 14, 16.
*Tullus, Att.*, Volsque, II, 35, 37, 38, 39.
*Tullus Hostilius*, roi de Rome, I, de 22 à 31.
*Tunis*, ville d'Afrique, XXX, 9, 16, 36.
*Turba*, place d'Espagne, XXXIII, 44.
*Turdétanie*, contrée de la Bétique, XXVIII, 39; XXXIV, 16, 17, 19.
*Turdétans*, XXI, 6, 12; XXIV, 42; XXVIII, 15, 39. — Leur lâcheté, XXXIV, 17.
*Turnus*, I, 2.
*Turrus*, XL, 49.
*Tusculans*, III, 10; VI, 25, 26; VIII, 14, 37.
*Tusculum*, ville du Latium, II, 15; VI, 33, 36; XXVI, 9.
*Tutia*, fleuve, XXVI, 11.
*Tyndarium*, port de Sicile, XXXVI 2.
*Tyr*, ville de Phénicie, XXXIII 48.
*Tyriens*, XXXV, 48. — Fondent Carthage XXXIII, 49.
*Tyscos*, bourg de Galatie, XXXVIII, 18.

## U

*Uffugum*, ville du Bruttium, XXX, 19.
*Ulysse*, I, 49.
*Urbicua*, ville d'Espagne, XL, 16,
*Urites*, peuple d'Italie, XLII, 18.
*Uscana*, ville d'Illyrie, XLIII, 12, 20, 21, 23.
*Utens*, fleuve de l'Apennin, V, 35.
*Utique*, ville de la Zengitane, XXV, 31; XXVII, 5; XXVIII, 4. — Assiégée par Scipion, XXIX, 28, 35; XXX, 3, 5, 8. — *Ibid.*, 9, 10.

## V

*Vaccéens*, peuple d'Espagne, XXI 5; XXXV, 7; XL, 47, 50.
*Valérius d'Antium*, historien, III, 5. — Exagère toute chose, XXVI, 49; XXIII, 10. — Cité, XXV, 39; XXIX, 35; XXX, 19, 29; XXXII, 6; XXXIV, 15; XXXV, 2; XXXVI, 19, 38; XXXVIII, 50; XXXIX, 22; XL, 29; XLI, 32; XLII, 11; XLIV, 13; XLV, 40.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

*Valérius C.*, tribun des soldats, VI, 36.
*Valérius C.*, consul, VIII, 18.
*Valérius C.*, flamine, XXXIX, 39. — Préteur, *ibid.*, 45.
*Valérius C.*, député, XLII, 6, 17.
*Valérius C. Flaccus*, flamine, XXVII, 8. — Édile, XXXI, 50; XXXII, 7.
*Valérius C. Lévinus*, préteur, XL, 44. — Consul, XLI, 21, 22, 30. — Brigue la censure, XLIII, 16.
*Valérius C. Potitus*, tribun des soldats, IV, 49. — Consul, *ibid.*, 53. — Tribun des soldats, *ibid.*, 57, 61.
*Valérius C. Tappon*, tribun du peuple, XXXVIII, 36.
*Valérius Flaccus*, tribun des soldats, XXV, 14.
*Valérius L.*, questeur, II, 41, 42, 61, 62.
*Valérius L.*, interroi, V, 17.
*Valérius L.*, porte une coupe à Apollon, V, 28.
*Valérius L.*, maître de la cavalerie, V, 48.
*Valérius L.*, maître de la cavalerie, VIII, 18.
*Valérius L.*, pontife, XXXIII, 42.
*Valérius L.*, parle contre la loi Oppia, XXXIV, 1, 5.
*Valérius L. Flaccus*, maître de la cavalerie, IX, 7.
*Valérius L. Flaccus*, édile, XXXI, 4. — Préteur, XXXII, 1. — Consul, XXXIII, 42, 43. — Ses exploits, XXXIV, 21, 46. — Lieutenant, XXXVI, 17, 19. — — Censeur, XXXIX, 40, 42, 43, 44. — Prince du sénat, *ibid.*, 52. — Pontife, XL, 42.
*Valérius L. Publicola*, tribun des soldats, V, 26; VI, 1, 5, 21 27.
*Valérius L. Potitus*, attaque les décemvirs, III, 39, 41, 49. — Député vers le peuple, *ibid.*, 50 à 53. — Consul, *ibid.*, 55. — Mérite le triomphe, *ibid.*, 60, 61, 63. — Refuse le consulat, *ibid.*, 64.
*Valérius L. Potitus*, tribun des soldats, IV, 49, 58; V, 1, 10, 14.
*Valérius L. Potitus*, consul, V, 31. — Interroi, VI, 5.
*Valérius L. Tappon*, préteur, XXXV, 10, 20; XXXVII, 46.
*Valérius M.*, fécial, I, 24.
*Valérius M.*, frère de Publicola, II, 16, 20.
*Valérius M.*, dictateur, II, 30, 31.
*Valérius M.*, augure, III, 7. — Questeur, *ibid.*, 25. — Consul, *ibid.*, 31.
*Valérius M. Corvus*, VII, 26 à 41, VIII, 16, 17; IX, 7. — Triomphe, X, 3, 5, 6. — *Ibid.*, 9, 11.
*Valérius M. Falton*, député, XXIX, 11. — Édile, XXX, 26. — Préteur, *ibid.*, 40, 41. — En Sardaigne, XXXI, 8.
*Valérius M. Lévinus*, préteur, XXIII, 24, 30, 32, 37, 38. — A Brindes, XXIV, 10. — En Grèce, *ibid.*, 44; XXV, 3. — Ses exploits, XXVI, 24, 25, 26, 27, 29. — *Ibid.*, 39, 40. — Raconte ce qui a eu lieu en Sicile, XXVII, 5. — Prorogé, *ibid.*, 22. — En Afrique, XXVIII, 4. — Député vers Attale, XXIX, 11, 16. — Envoyé contre Persée, XXXI, 3. — Meurt, *ibid.*, 50.
*Valérius M. Maximus*, tribun des soldats, V, 14, 24.
*Valérius M. Maximus*, consul, IX, 28, 40, 41, 43.

*Valérius M. Messala*, préfet de la flotte, XXVII, 5.
*Valérius M. Messala*, prêteur, XXXIV, 54, 55. — Consul, XXXVIII, 35. — En Macédoine, XLI, 27. — Décemvir, XLII, 28.
*Valérius M. Publícola*, VII, 12, 17, 18, 19.
*Valérius P.*, consul, I, 58, 59; II, 2. — Triomphe, *ibid.*, 7. — Mérite son surnom, *ibid.*, 8. — Consul, *ibid.*, 11, 15, 16.
*Valérius P.*, consul, II, 52.
*Valérius P. Flaccus*, député, XXI, 6.
*Valérius P. Flaccus*, envoyé de Marcellus, XXIII, 16, 34, 38; XXVI, 8.
*Valérius P. Lévinus*, prêteur, XLI, 12.
*Valérius P. Potítus*, tribun des soldats, VI, 6, 18, 27, 32, 36, 42.
*Valérius P. Publícola*, interroi, III, 8. — Consul, *ibid.*, 15, 17. — Reprend le Capitole sur les esclaves, *ibid.*, 18.
*Valérius P. Publícola*, consul, VII, 21. — Préteur, *ibid.*, 23. — Dictateur, *ibid.*, 28.
*Valérius P. Publícola*, maître de la cavalerie, VIII, 17.
*Valérius T.*, député, XXIV, 40.
*Vécilius*, mont, III, 50.
*Veïens*, I, 15, 27, 30, 42. — Aident Tarquin, II, 6, 11, 15, 43, 45, 46, 47, 48. — Vainqueurs des Sabins, *ibid.*, 50. — Vaincus par les Romains, *ibid.*, 51, 53, 54. — Ravagent le territoire de Rome, IV, 1, 17. — Vaincus, *ibid.*, 18, 19. — Reprennent la guerre, *ibid.*, 31, 33, 35, 60. — Créent un roi, V, 1.
*Veïes*, ville d'Étrurie, IV, 61. — Assiégée, V, 2, 7 à 21. — Proposée pour remplacer Rome, *ibid.*, 24, 25 à 30, 49, 50.
*Vélabre*, quartier de Rome, XXVII, 37.
*Vélia*, partie du Palatin, II, 7
*Vélie*, ville de Lucanie, XXVI, 39.
*Vélitres*, ville des Volsques, II, 30, 31, 34; VI, 13, 21, 22, 36 à 42; VII, 15; VIII, 3, 12, 14.
*Vénètes*, originaires de Hénètes, I, 1; V, 33.
*Vénétie*, XLI, 37.
*Venouse*, ville d'Apulie, XXII, 49; XXXI, 49. — Fidèle à Rome, XXVII, 10.
*Véragres*, peuple de l'Helvétie, XXI, 38.
*Vercannium*, place des Hirpins, XXIII, 37.
*Verga*, ville du Bruttium, XXX, 19.
*Vergium*, fort d'Espagne, XXXIV, 21.
*Vermina*, fils de Syphax, XXIX, 33; XXX, 36, 40; XXXI, 11, 19.
*Vérone*, ville des Vénètes, V, 35.
*Verrugo*, ville des Volsques, IV, 1, 55, 58; V, 28.
*Vérulans*, peuple Hernique, IX, 42, 43.
*Vescélia*, place d'Espagne, XXXV, 22.
*Vescellium*, place des Hirpins, XXIII, 37.
*Vescia*, ville des Ausones, VIII, 11; IX, 25; X, 20.
*Véséris*, fleuve de Campanie, VIII, 8; X, 28.
*Vestia Oppia*, Attellane, XXVI, 33, 34.
*Vestins*, peuple du Samnium, VIII, 29; X, 3; XLIV, 40.
*Vésuve*, mont, VIII, 8.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βερ

*elliens*, peuple de Macédoine, XLV, 30.
*éturie*, mère de Coriolan, II, 40.
*Iturius C.*, consul, III, 31, 32.
*Iturius C.*, tribun des soldats, VI, 32, 36, 38.
*Iturius L.*, décemvir, III, 33.
*Iturius L. Philon*, dictateur, XXII, 33. — Censeur, XXVII, 6. — Meurt, *ibid.*
*Iturius L. Philon*, préteur en Gaule, XXVII, 7, 22. — Député, XXVIII, 9. — Consul, *ibid.*, 10, 11, 38. — Maître de la cavalerie, XXIX, 11. — Envoyé à Rome par Scipion, XXX, 38, 40.
*Iturius M.*, tribun des soldats, V, 13.
*Iturius T. Calvinus*, consul, VIII, 16; IX, 1, 6, 10.
*Iturius T. Géminus*, consul, III, 8, 10.
*Iturius T. Gracchus*, augure, XLIX, 26.
*Iturius T. Philon*, flamine, XXI, 38.
*Iturius C.*, consul, II, 19, 28, 30.
*bius Accuéus*, préfet de la cohorte, XXV, 14.
*bius Virrius*, Campanien, XXIII, 6; XXVI, 13, 14.
*bon*, ville du Bruttium, XXI, 51.
*ctorius*, centurion, XXXIV, 46.
*ctumviæ*, ville de Cispadane, XXI, 57.
*illius L.*, tribun du peuple, XL, 44. — Préteur, XLII, 28, 31.
*illius L. Tappulus*, Édile, XXV, 2.
*illius L. Tappulus*, préteur, XXXI, 49; XXXII, 1.
*illius P.*, tribun du peuple, XXIX, 38; XXX, 1. — Décemvir, XXXI, 4. — Consul, *ibid.*, 49. — Part pour la Macédoine, XXXII, 3, 6. — Lieutenant, *ibid.*, 28. — Député vers Philippe, puis vers Antiochus, XXXII, 24, 35, 39, 40. — Deuxième ambassade, XXXIV, 59; XXXV, 13, 14. — En Grèce, *ibid.*, 23, 39.
*Villius P.*, tué par la foudre, XXXIII, 26.
*Viminale* (colline), I, 44.
*Vindicius*, esclave, II, 4, 5.
*Virginie*, femme de Volumnius, X, 23.
*Virginie*, victime d'Appius, III, 44, 45, 46, 47, 48, 58.
*Virginius A.*, consul, II, 28, 30, 51, 53.
*Virginius A.*, triumvir, III, 1.
*Virginius A.*, tribun du peuple, III, 11, 12, 13; V, 29.
*Virginius L.*, père de Virginie, III, 44 à 58.
*Virginius L.*, consul, IV, 21, 23.
*Virginius L.*, tribun des soldats, V, 8, 9, 11, 12.
*Virginius L.*, tribun des soldats, VI, 1.
*Virginius L.*, tribun des soldats, XXVII, 43.
*Virginius Opiter*, consul, II, 54.
*Virginius Proc.*, consul, II, 41.
*Virginius Sp.*, consul, III, 31.
*Virginius T.*, consul, II, 21, 48.
*Virginius T. Cœlimontanus*, III, 67.
*Virgilius T. Rutilus*, III, 7.
*Vitellia*, ville des Èques, II, 39; V, 29.
*Vitruvius Vaccus*, VIII, 19, 20.
*Voconius Saxa*, XLI, 34.
*Vocontiens*, peuples gaulois, XXI,

*Volaterre*, ville des Étrusques, X, 12; XXVIII, 45.
*Voles*, ville des Èques, IV, 49, 51.
*Volcentes*, peuple de Lucanie; XXVII, 15.
*Volsques*, peuple du Latium, I, 53; II, 9 à 65; III, 7 à 22; IV, 8 à 59; V, 16; VI, 2 à 32; VII, 27; VIII, 1; X, 1.
*Volscians*, peuple d'Espagne, XXI, 19.
*Volscius*, tribun, III, 13, 24, 29.
*Volsciniens*, peuple d'Étrurie, V, 21; VII, 3; IX, 41; X, 37.
*Volques*, peuplade celtique, XXI, 26.
*Volumnia*, femme de Coriolan, II, 40.
*Volumnius L.*, consul, IX, 42; X, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 30, 31.
*Volumnius P.*, consul, III, 10, 25.
*Vulturne*, ville d'Étrurie, IV, 37.
*Vulturne*, fleuve, VIII, 11; X, 20, 31; XXII, 14, 15; XXIII, 14, 19, 36; XXV, 20, 22; XXXII, 29.

X

*Xanthippe*, Lacédémonien, XXVIII, 43.
*Xénarque*, Achéen, XLI, 28.
*Xénoclide*, Chalcidien, XXXV, 38, 50, 51.
*Xénophane*, ambassadeur, XXIII, 33, 34, 38.
*Xénophon*, Achéen, XXXII, 22.
*Xychus*, Macédonien, XL, 55.
*Xyliné Comé*, bourg de Pamphylie, XXXVIII, 15.
*Xynies*, ville de Thessalie, XXII, 13; XXXIII, 3; XXXIX, 29.

Z

*Zacynthe*, île de la mer Ionienne, XXI, 7; XXVI, 24; XXXVI, 32.
*Zama*, ville de Numidie, XXX, 29.
*Zélasie*, promontoire, XXXI, 46.
*Zénon*, Magnète, XXXV, 31.
*Zénon*, Syrien, XXXVII, 44.
*Zénon*, Macédonien, XXXVIII, 1 et suivants.
*Zéphyrium*, ville de Cilicie, XXXIII, 20.
*Zeuxidas*, Acarnanien, XXXIII, 16.
*Zeuxippe*, Béotien, XXXIII, 27, 28.
*Zeuxis*, officier d'Antiochus, XXXVII, 41, 45.
*Zibæta*, vaincu par Nicomède, XXXVIII, 16.
*Zoïppe*, gendre d'Hiéron, XXIV, 4, 5, 26.

FIN DE LA TABLE.

ΤΥΠΟΓΡΑΦΙΟΝ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΥ & ΑΝΤΙΟΧΙΑ ΒΙΒ...

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροι

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Πάτρας